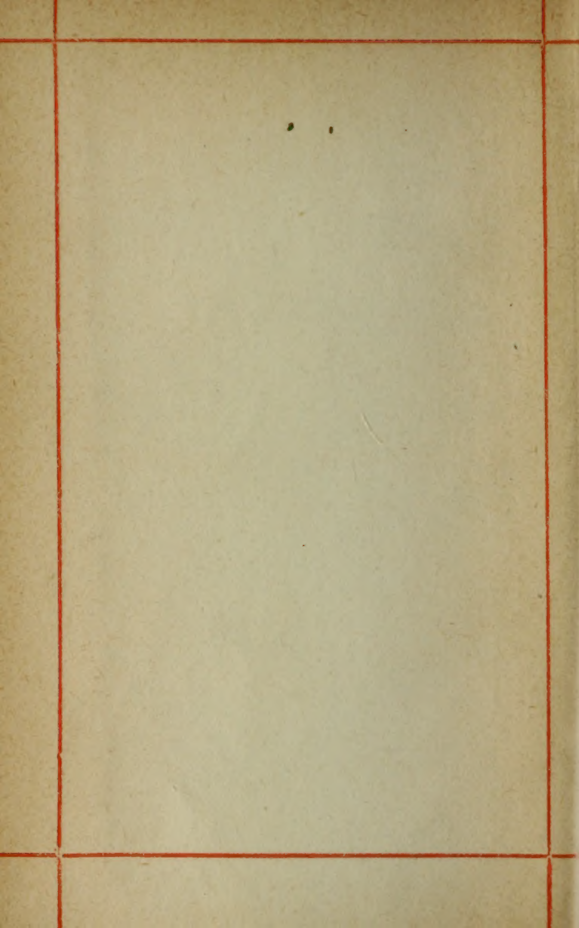


V. P. Lescher

L'ANNÉE LITURGIQUE



LE TEMPS APRÈS LA PENTECOTE.

De licentia Superiorum.

IMPRIMATUR :

† HENRICUS, Episc. Pictaviensis.

23 Octobris 1910.

L'ANNÉE LITURGIQUE

PAR LE

R. P. DOM PROSPER GUÉRANGER
ABBÉ DE SOLESMES



TROISIÈME VOLUME DE LA CONTINUATION



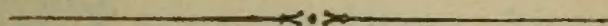
LE TEMPS
APRÈS LA PENTECOTE

TOME III

PROPRE DES SAINTS DU II JUIN AU VII JUILLET
S. J.-BAPTISTE — S. PIERRE — LA VISITATION



Onzième édition



LIBRAIRIE H. OUDIN

PARIS
24, RUE DE CONDÉ

POITIERS
9, RUE DU CHAUDRON-D'OR

1911



L'ANNÉE LITURGIQUE

PRÉFACE



LA persécution, qui ne s'est point apaisée à notre endroit sous les divers dépositaires du pouvoir, a retardé plus que nous ne pensions l'apparition de ce volume. Nos lecteurs voudront bien se persuader que nous regrettons autant qu'eux ces lenteurs forcées.

Qu'ils veuillent bien avoir un souvenir

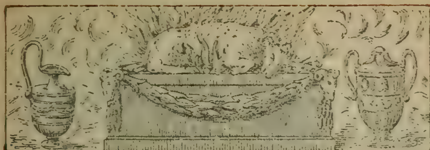
devant Dieu pour nous et nos frères, et nous aider à porter la violence avec laquelle l'enfer s'acharne si spécialement contre les fils de Dom Guéranger. Nous demanderons au Seigneur qu'il daigne en retour, leur donner part aux bénédictions promises à ceux qui souffrent pour la justice.

Fr. L. F.

o. s. b.

Solesmes, le 8 mai 1888.





LE TEMPS
APRÈS
LA PENTECOTE



CHAPITRE PREMIER.

DE L'ASSISTANCE A LA SAINTE MESSE, AU TEMPS APRÈS LA PENTECÔTE.



Le Dimanche, si la Messe à laquelle on assiste est paroissiale, deux rites solennels, l'Aspersion de l'Eau bénite, et en beaucoup d'églises la Procession, devront d'abord intéresser la piété.

ANTIENNE DE L'ASPERSION.

Vous m'arroserez, Seigneur, avec l'hysope, et	Asperges me, Domine, hyssopo, et munda-

bor : lavabis me, et super nivem dealbabor.

Ps. Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. Gloria Patri. Asperges me.

℣. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam,

℟. Et Salutare tuum da nobis.

℣. Domine, exaudi orationem meam,

℟. Et clamor meus ad te veniat.

℣. Dominus vobiscum ;

℟. Et cum spiritu tuo.

je serai purifié ; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige.

Ps. O Dieu, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde. Gloire au Père. Vous m'arroserez.

℣. Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde,

℟. Et donnez-nous le Salut que vous nous avez préparé.

℣. Seigneur, exaucez ma prière,

℟. Et que mon cri monte jusqu'à vous.

℣. Le Seigneur soit avec vous ;

℟. Et avec votre esprit.

ORAISON.

Exaudi nos, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus : et mittere digneris sanctum Angelum tuum de cœlis, qui custodiat, foveat, protegat, visitet, atque defendat omnes habitantes in hoc habitaculo. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Exaucez-nous, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel ; et daignez envoyer du ciel votre saint Ange qui garde, protège, visite et défende tous ceux qui sont rassemblés en ce lieu. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

—ω—

L'ORDINAIRE DE LA MESSE.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Je m'unis ô mon Dieu ! à votre sainte Eglise, qui tressaille de joie à l'approche de Jésus-Christ votre Fils, notre Autel véritable.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.

℣. Introibo ad altare Dei,

℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Comme elle, je vous supplie de me défendre contre la malice des ennemis de mon salut.

C'est en vous que j'ai mis mon espérance, et cependant je me sens triste et inquiet à cause des embûches qui me sont tendues.

Faites-moi donc voir celui qui est la lumière et la vérité : c'est lui qui nous ouvrira l'accès à votre sainte montagne, à votre céleste tabernacle.

Il est le médiateur, l'autel vivant ; je m'approcherai de lui, et je serai dans la joie.

Quand je l'aurai vu, je chanterai avec allégresse. O mon âme ! ne t'attriste donc plus, ne sois plus troublée.

Espère en lui ; bientôt il va paraître, celui qui est ton Sauveur et ton Dieu.

Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta : ab homine iniquo et doloso erue me.

Quia tu es, Deus, fortitudo mea : quare me repulisti ? et quare tristis incedo, dum affligit me inimicus ?

Emitte lucem tuam et veritatem tuam : ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua.

Et introibo ad altare Dei : ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Confitebor tibi in cithara, Deus, Deus meus : quare tristis es, anima mea ? et quare conturbas me ?

Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi : salutare vultus mei, et Deus meus.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ;

Comme il était au commencement, maintenant et tou-

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto ;

Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in

sæcula sæculorum. Amen.

℣. Introibo ad altare Dei.

℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini,

℟. Qui fecit cœlum et terram.

jours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Je vais donc m'approcher de l'autel de Dieu, et sentir la présence de celui dont la venue rajeunit mon âme.

Cette confiance est en moi, non à cause de mes mérites, mais par le secours tout-puissant de mon Créateur.

Cette pensée qu'il va paraître devant le Seigneur fait naître dans l'âme du Prêtre un vif sentiment de componction. Il ne veut pas aller plus loin sans confesser publiquement qu'il est pécheur et indigne d'une telle grâce. Ecoutez avec respect cette confession de l'homme de Dieu, et faites ensuite votre confession avec le ministre, disant à votre tour avec contrition :

CONFITEOR Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper Virgini, beato Michaeli Archangelo, beato Johanni Baptistæ, sanctis Apostolis Petro et Paulo, omnibus Sanctis, et tibi, Pater, quia peccavi nimis cogitatione, verbo et opere : mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa. Ideo precor beatam Mariam semper Virginem, beatum Michaelem Archangelum, beatum Johannem Baptistam, sanctos Apostolos Petrum et Paulum, omnes Sanctos, et te, Pater, orare pro me ad Dominum Deum nostrum.

JE confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel Archange, à saint Jean-Baptiste, aux Apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les Saints, et à vous, mon Père, que j'ai beaucoup péché en pensées, en paroles et en œuvres : par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute. C'est pourquoi je supplie la bienheureuse Marie toujours Vierge, saint Michel Archange, saint Jean-Baptiste, les Apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les Saints, et vous, mon Père, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

Que le Dieu tout-puissant ait pitié de vous, qu'il vous remette vos péchés et vous conduise à la vie éternelle. ℟. Amen.

Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde l'indulgence, l'absolution et la rémission de nos péchés.

℟. Amen.

℣. O Dieu, d'un seul regard vous nous donnerez la vie,

℟. Et votre peuple se réjouira en vous.

℣. Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde,

℟. Et donnez-nous le Sauveur, que vous nous avez préparé.

℣. Seigneur, exaucez ma prière,

℟. Et que mon cri parvienne jusqu'à vous.

℣. Le Seigneur soit avec vous;

℟. Et avec votre esprit.

PRIONS.

Faites disparaître de nos cœurs, ô mon Dieu! toutes les taches qui les rendent indignes de vous être présentés; nous vous le demandons par votre divin Fils, notre Seigneur.

Misereatur vestri omnipotens Deus, et dimissis peccatis vestris, perducat vos ad vitam æternam. ℟. Amen.

Indulgentiam, absolutionem, et remissionem peccatorum nostrorum tribuat nobis omnipotens et misericors Dominus.

℟. Amen.

℣. Deus, tu conversus vivificabis nos,

℟. Et plebs tua lætabitur in te.

℣. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam,

℟. Et Salutare tuum da nobis.

℣. Domine, exaudi orationem meam,

℟. Et clamor meus ad te veniat.

℣. Dominus vobiscum;

℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS.

Aufer a nobis, quæsumus Domine, iniquitates nostras, ut ad Sancta Sanctorum puris mereamur mentibus introire. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Quand le Prêtre baise l'autel par respect pour les os des Martyrs qu'il couvre, on dira :

GÉNÉREUX soldats de Jésus-Christ, qui avez mêlé votre sang au sien, faites

ORAMUS te, Domine, per merita Sanctorum tuorum quorum re-

liquiæ hic sunt, et omnium Sanctorum, ut indulgere digneris omnia peccata mea. Amen.

instance pour que nos péchés soient remis, afin que nous puissions, comme vous, approcher de Dieu.

Si la Messe est solennelle, le Prêtre encense l'autel. Il dit ensuite l'Introït, qui est suivi des *Kyrie.*

Au Père :

KYRIE, eleison.
Kyrie, eleison.
Kyrie, eleison.

SEIGNEUR, ayez pitié !
Seigneur, ayez pitié !
Seigneur, ayez pitié !

Au Fils :

Christe, eleison.
Christe, eleison.
Christe, eleison.

Christ, ayez pitié !
Christ, ayez pitié !
Christ, ayez pitié !

Au Saint-Esprit :

Kyrie, eleison.
Kyrie, eleison.
Kyrie, eleison.

Seigneur, ayez pitié !
Seigneur, ayez pitié !
Seigneur, ayez pitié !

L'HYMNE ANGÉLIQUE.

GLORIA in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

Laudamus te : benedicimus te : adoramus te : glorificamus te : gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.

Domine Deus, Rex cœlestis, Deus Pater omnipotens.

Domine, Fili unigenite, Jesu Christe.

GLOIRE à Dieu au plus haut des cieux, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.

Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire.

Seigneur Dieu, Roi céleste, Dieu Père tout-puissant !

Seigneur Jésus-Christ, Fils unique !

Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père !

Vous qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Vous qui ôtez les péchés du monde, recevez notre humble prière.

Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous.

Car vous êtes le seul Saint, vous êtes le seul Seigneur, vous êtes le seul Très-Haut, ô Jésus-Christ ! avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu le Père. Amen.

Domine Deus, Agnus Dei, Filius Patris.

Qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram.

Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis.

Quoniam tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe, cum Sancto Spiritu, in gloria Dei Patris. Amen.

Le Prêtre salue le peuple. Vient ensuite la *Collecte* ou *Oraison*, qui se trouve au Propre du Temps ou au Propre des Saints, et à laquelle on doit répondre *Amen*, avec le ministre qui sert la Messe.

On lira ensuite l'Epître, puis le Graduel et le Verset alléluiatique.

Pour préparation à bien entendre l'Evangile, on peut dire en union avec le Prêtre et avec le Diacre :

SEIGNEUR, purifiez mes oreilles trop longtemps remplies des vaines paroles du siècle, afin que j'entende la Parole de la vie éternelle et que je la conserve dans mon cœur; par Jésus-Christ votre Fils notre Seigneur. Amen.

Donnez à vos ministres la grâce d'être les fidèles inter-

MUNDA cor meum, ac labia mea, omnipotens Deus, qui labia Isaiæ Prophetæ calculo mundasti ignito : ita me tua grata miseratione dignare mundare, ut sanctum Evangelium tuum digne valeam nuntiare. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Dominus sit in corde meo, et in labiis meis :

ut digne et competenter annuntiem Evangelium suum : In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.

prêtes de votre loi, afin que, pasteurs et troupeau, nous nous réunissions tous en vous, à jamais.

On se tiendra debout, par respect, pendant la lecture de l'Evangile ; on fera sur soi le signe de la Croix, et on suivra toutes les paroles du Prêtre, ou du Diacre. Après l'Evangile, si le Prêtre récite le Symbole de la Foi, on dira avec lui :

SYMBOLE DE NICÉE.

CREDO in unum Deum Patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ, visibilium omnium et invisibilium.

Et in unum Dominum Jesum Christum, Filium Dei unigenitum. Et ex Patre natum ante omnia sæcula. Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero. Genitum, non factum, consubstantialem Patri : per quem omnia facta sunt. Qui propter nos homines et propter nostram salutem, descendit de cœlis. Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine : ET HOMO FACTUS EST. Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato, passus et sepultus est. Et resurrexit tertia die, secundum Scripturas, et as-

JE crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, et toutes les choses visibles et invisibles.

Et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu ; qui est né du Père avant tous les siècles ; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; qui n'a pas été fait, mais engendré : consubstantiel au Père ; par qui toutes choses ont été faites. Qui est descendu des cieux pour nous autres hommes et pour notre salut ; qui a pris chair de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit ; ET QUI S'EST FAIT HOMME. Qui a été aussi crucifié pour nous sous Ponce-Pilate ; qui a souffert, qui a été mis dans le sépulcre ; qui est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures. Et qui est monté au

ciel ; qui est assis à la droite du Père, et qui viendra encore avec gloire pour juger les vivants et les morts, et dont le règne n'aura point de fin.

Et au Saint-Esprit, Seigneur et vivifiant, qui procède du Père et du Fils ; qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils ; qui a parlé par les Prophètes. Je crois l'Eglise qui est Une, Sainte, Catholique et Apostolique. Je confesse qu'il y a un Baptême pour la rémission des péchés, et j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir. Amen.

cendit in cœlum : sedet ad dexteram Patris. Et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos : cujus regni non erit finis.

Et in Spiritum Sanctum, Dominum et vivificantem : qui ex Patre Filioque procedit. Qui cum Patre et Filio simul adoratur, et conglorificatur : qui locutus est per Prophetas. Et Unam, Sanctam, Catholicam et Apostolicam Ecclesiam. Confiteor unum Baptisma in remissionem peccatorum. Et expecto resurrectionem mortuorum, et vitam venturi sæculi. Amen.

Nous entrons dans cette seconde partie de la sainte Messe qui est appelée *Oblation.* Le Prêtre salue encore le peuple, pour l'avertir d'être de plus en plus attentif. Lisons avec lui l'Offertoire, et quand il présente à Dieu l'Hostie, joignons-nous à lui et disons :

TOUT ce que nous avons, Seigneur, vient de vous et est à vous ; il est donc juste que nous vous le rendions. Mais combien vous êtes admirable dans les inventions de votre puissante charité ! Ce pain que nous vous offrons va bientôt céder la place à votre sacré Corps ; recevez, dans une même oblation, nos

SUSCIPE, sancte Pater, omnipotens, æterne Deus, hanc immaculatam hostiam, quam ego indignus famulus tuus offero tibi Deo meo vivo et vero, pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentiis meis, et pro omnibus circumstantibus, sed et pro

omnibus fidelibus christianis vivis atque defunctis : ut mihi et illis proficiat ad salutem in vitam æternam. Amen.

cœurs qui voudraient vivre de vous et non plus d'eux-mêmes.

Quand le Prêtre met dans le calice le vin, auquel il mêle ensuite un peu d'eau :

DEUS, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabilius reformasti : da nobis per hujus aquæ et vini mysterium, ejus divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ fieri dignatus est particeps, Jesus Christus, Filius tuus Dominus noster. Qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

SEIGNEUR, qui êtes *la véritable Vigne*, et dont le sang, comme un vin généreux, s'est épanché sous le pressoir de la Croix, vous daignez unir votre nature divine à notre faible humanité figurée ici par cette goutte d'eau ; venez nous faire participants de votre divinité, en vous manifestant en nous par votre douce et puissante visite.

Le Prêtre offre ensuite le mélange de vin et d'eau :

OFFERIMUS tibi, Domine, calicem salutaris, tuam deprecantes clementiam : ut in conspectu divinæ Majestatis tuæ, pro nostra et totius mundi salute, cum odore suavitatis ascendat. Amen.

AGRÉEZ ces dons, souverain Créateur de toutes choses ; qu'ils soient ainsi préparés pour la divine transformation qui, de cette simple offrande de créatures, va faire l'instrument du salut du monde.

IN spiritu humilitatis, et in animo contrito suscipiamur a te, Domi-

SI nous avons la hardiesse d'approcher de votre autel, Seigneur, ce n'est pas

que nous puissions oublier ce que nous sommes. Faites-nous miséricorde, afin que nous puissions paraître en la présence de votre Fils, qui est notre Hostie salutaire.

ne : et sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi, Domine Deus.

VENEZ, Esprit divin, féconder cette offrande qui est sur l'autel, et produire en nos cœurs Celui que nos cœurs attendent.

VENI, Sanctificator omnipotens, æterne Deus, et benedic hoc sacrificium tuo sancto Nomini præparatum.

Si c'est une Messe solennelle, le Prêtre encense le pain et le vin qui viennent d'être offerts, et ensuite l'autel lui-même ; puis il lave ses mains.

DU PSAUME XXV.

JE veux laver mes mains, Seigneur, et me rendre semblable à ceux qui sont dans l'innocence, pour être digne d'approcher de votre autel, d'entendre vos sacrés Cantiques, et de raconter vos merveilles. J'aime la beauté de votre Maison, le lieu dont vous allez faire l'habitation de votre gloire. Ne me laissez pas retourner, ô Dieu, dans la compagnie de vos ennemis et des miens. Depuis que votre miséricorde m'en a retiré, je suis revenu à l'innocence, en rentrant en grâce avec vous ; mais ayez encore pitié de mes faiblesses, rachetez-moi encore, vous qui avez, par votre bonté, remis mes pas dans le sentier : ce

LAVABO inter innocentes manus meas : et circumdabo altare tuum, Domine ;

Ut audiam vocem laudis : et enarrem universa mirabilia tua.

Domine, dilexi decorem domus tuæ : et locum habitationis gloriæ tuæ.

Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam : et cum viris sanguinum vitam meam.

In quorum manibus iniquitates sunt : dextera eorum repleta est muneribus.

Ego autem in innocentia mea ingressus sum : redime me, et miserere mei.

Pes meus stetit in directo : in ecclesiis benedicam te, Domine.

Gloria, Patri, et Filio, et Spiritui Sancto ;

Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.

dont je vous rends grâces au milieu de cette assemblée. Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ; comme il était au commencement, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Le Prêtre, au milieu de l'autel, s'incline respectueusement.

SUSCIPE, sancta Trinitas, hanc oblationem, quam tibi offerimus ob memoriam Passionis, Resurrectionis, et Ascensionis Jesu Christi Domini nostri, et in honorem beatæ Mariæ semper Virginis, et beati Johannis Baptistæ, et sanctorum Apostolorum Petri et Pauli, et istorum, et omnium Sanctorum, ut illis proficiat ad honorem, nobis autem ad salutem : et illi pro nobis intercedere dignentur in cœlis, quorum memoriam agimus in terris. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

TRINITÉ sainte, agréez ce Sacrifice ainsi préparé, qui va renouveler la mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ notre Seigneur. Souffrez que votre Eglise y joigne l'intention d'honorer la glorieuse Vierge qui nous a donné le divin fruit de ses entrailles, les saints Apôtres Pierre et Paul, les Martyrs dont les ossements attendent la résurrection sous cet autel, et les Saints dont aujourd'hui nous honorons la mémoire. Augmentez la gloire dont ils jouissent, et qu'ils daignent eux-mêmes intercéder pour notre salut.

Le Prêtre se tourne une dernière fois vers le peuple et il dit :

ORATE, Fratres : ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile

PRIEZ, mes Frères, afin que mon Sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit acceptable

auprès de Dieu le Père tout-puissant.

℟. Que le Seigneur reçoive ce Sacrifice de vos mains, pour la louange et la gloire de son Nom, pour notre utilité et pour celle de toute sa sainte Église.

fiat apud Deum Patrem omnipotentem.

℟. Suscipiat Dominus sacrificium de manibus tuis, ad laudem et gloriam Nominis sui, ad utilitatem quoque nostram, totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ.

Le Prêtre récite les Oraisons *secrètes*, qu'il termine à haute voix :

DANS tous les siècles des siècles.

℟. Amen.

Le Seigneur soit avec vous ;

℟. Et avec votre esprit.

Les cœurs en haut !

℟. Nous les avons vers le Seigneur.

Rendons grâces au Seigneur notre Dieu.

℟. C'est une chose digne et juste.

PER omnia sæcula sæculorum.

℟. Amen.

Dominus vobiscum ;

℟. Et cum spiritu tuo.

Sursum corda !

℟. Habemus ad Dominum.

Gratias agamus Domino Deo nostro.

℟. Dignum et justum est.

PRÉFACE.

OUI, c'est une chose digne et juste, équitable et salutaire de vous rendre grâces en tout temps et en tous lieux. Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui, avec votre Fils unique et le Saint-Esprit, êtes un seul Dieu, un seul Seigneur : non en ne faisant qu'une seule personne, mais trois en une seule substance. Car, ce que

VERE dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere : Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus ; qui cum unigenito Filio tuo et Spiritu Sancto, unus es Deus, unus es Dominus. Non in unius singularitate personæ, sed in unius

Trinitate substantiæ. Quod enim de tua gloria, revelante te, credimus, hoc de Filio tuo, hoc de Spiritu Sancto, sine differentia discretionis sentimus. Ut in confessione veræ sempiternæque Deitatis, et in personis proprietas, et in essentia unitas, et in majestate adoretur æqualitas. Quam laudant Angeli atque Archangeli, Cherubim quoque ac Seraphim, qui non cessant clamare quotidie, una voce dicentes : *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !* etc.

nous croyons, sur ce que vous avez révélé, au sujet de votre gloire, nous le croyons aussi sans aucune différence, de votre Fils et du Saint-Esprit : en sorte que, confessant une véritable et éternelle Divinité, nous adorons la propriété dans les personnes, l'unité dans l'essence et l'égalité dans la majesté. C'est le sujet de la louange éternelle des Anges et des Archanges, des Chérubins et des Séraphins, qui ne cessent de crier d'une voix unanime : *Saint ! Saint ! Saint !* etc.

Cette Préface est celle des Dimanches dans l'année. Nous plaçons ici la Préface commune, que l'on emploie. pendant la semaine, à toutes les Messes qui n'en ont pas de propre à une Fête ou au Temps.

VERE dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere : Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus ; per Christum Dominum nostrum. Per quem majestatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates ; Cœli cœlorumque Virtutes, ac beata Seraphim, socia exsultatione concelebrant. Cum quibus et nostras voces, ut admitti jubeas

OUI, c'est une chose digne et juste, équitable et, salutaire, de vous rendre grâces en tout temps et en tous lieux, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel ; par Jésus-Christ notre Seigneur : par qui les Anges louent votre Majesté, les Dominations l'adorent, les Puissances la révèrent en tremblant, les Cieux et les Vertus des cieux, et les heureux Seraphins la célèbrent avec transport. Daignez permettre à nos voix de s'unir à leurs voix, afin que nous

puissions tous dire dans une humble confession :

Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées !

Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire.

Hosannah au plus haut des cieux !

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

Hosannah soit à lui au plus haut des cieux !

deprecamur, supplici confessione dicentes :

Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus sabaoth !

Pleni sunt cœli et terra gloria tua.

Hosanna in excelsis !

Benedictus qui venit in nomine Domini.

Hosanna in excelsis !

LE CANON DE LA MESSE.

O Dieu, qui vous manifestez au milieu de nous par le moyen des Mystères dont vous avez fait dépositaire notre Mère la sainte Eglise, nous vous supplions, au nom de ce divin Sacrifice, de détruire tous les obstacles qui s'opposent à son pèlerinage en ce monde. Donnez-lui la paix et l'unité ; conduisez vous-même notre Saint-Père le Pape, votre Vicaire sur la terre ; dirigez notre Evêque qui est pour nous le lien sacré de l'unité ; sauvez le prince qui nous gouverne, afin que nous menions une vie tranquille ; conservez tous les orthodoxes enfants de l'Eglise Catholique-Apostolique-Romaine.

Te igitur, clementissime Pater, per Jesum Christum Filium tuum Dominum nostrum supplices rogamus ac petimus, uti accepta habeas, et benedicas hæc dona, hæc munera, hæc sancta sacrificia illibata : in primis quæ tibi offerimus pro Ecclesia tua sancta Catholica : quam pacificare, custodire, adunare, et regere digneris toto orbe terrarum. una cum famulo tuo Papa nostro *N.* et Antistite nostro *N.*, et omnibus orthodoxis, atque catholicæ et apostolicæ fidei cultoribus.

MEMENTO, Domine, famulorum famularumque tuarum *N* et *N*., et omnium circumstantium, quorum tibi fides cognita est, et nota devotio : pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis, pro se suisque omnibus, pro redemptione animarum suarum, pro spe salutis et incolumitatis suæ ; tibique reddunt vota sua æterno Deo vivo et vero.

COMMUNICANTES et memoriam venerantes, in primis gloriosæ semper Virginis Mariæ, Genitricis Dei et Domini nostri Jesu Christi : sed et beatorum Apostolorum ac Martyrum tuorum, Petri et Pauli, Andreæ, Jacobi, Johannis, Thomæ, Jacobi, Philippi, Bartholomæi, Matthæi, Simonis et Thaddæi : Lini, Cleti, Clementis, Xysti, Cornelii, Cypriani, Laurentii, Chrysogoni, Joannis et Pauli, Cosmæ et Damiani, et omnium Sanctorum tuorum : quorum meritis precibusque concedas, ut in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

PERMETTEZ-MOI, ô mon Dieu, de vous demander de répandre vos bénédictions spéciales sur vos serviteurs et vos servantes, pour lesquels vous savez que j'ai une obligation particulière de prier... Appliquez-leur les fruits de ce divin Sacrifice qui vous est offert au nom de tous. Visitez-les par votre grâce ; pardonnez leurs péchés ; accordez-leur les biens de la vie présente et ceux de la vie éternelle.

MAIS non seulement, ô mon Dieu, l'offrande de ce Sacrifice nous unit à nos frères qui sont encore dans cette vie voyagère de l'épreuve : il resserre aussi nos liens avec ceux qui déjà sont établis dans la gloire. Nous l'offrons donc pour honorer la mémoire de la glorieuse et toujours Vierge Marie, de laquelle est né notre Sauveur ; des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges, en un mot de tous les Justes, afin qu'ils nous aident par leur puissant secours à devenir dignes de vous contempler à jamais comme eux, dans le séjour de votre gloire.

DAIGNEZ recevoir, ô Dieu, cette offrande que toute votre famille vous présente, comme l'hommage de son heureuse servitude. En échange, donnez-nous la paix, sauvez-nous de votre colère, mettez-nous au nombre de vos élus ; par Jésus-Christ notre Seigneur qui va paraître.

Car il est temps que ce pain devienne son Corps sacré qui est notre nourriture, et que ce vin se transforme en son Sang qui est notre breuvage ; ne tardez donc plus à nous introduire en la présence de ce divin Fils notre Sauveur.

QUE ferai-je en ce moment, ô Dieu du ciel et de la terre ! Sauveur ! Messie tant désiré ! si ce n'est de vous adorer en silence comme mon souverain Maître, de vous offrir mon cœur, comme à son Roi plein de douceur ! Venez donc, Seigneur Jésus ! venez !

SANG divin, prix de mon salut, je vous adore. Lavez mes iniquités, et rendez-moi

HANC igitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ, quæsumus Domine, ut placatus accipias : diesque nostros in tua pace disponas, atque ab æterna damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubeas grege numerari. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Quam oblationem tu, Deus, in omnibus, quæsumus, benedictam, adscriptam, ratam, rationabilem, acceptabilemque facere digneris : ut nobis Corpus et Sanguis fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu Christi.

QUI pridie quam pateretur, accepit panem in sanctas ac venerabiles manus suas : et elevatis oculis in cœlum, ad te Deum Patrem suum omnipotentem, tibi gratias agens, benedixit, fregit, deditque discipulis suis, dicens : Accipite, et manducate ex hoc omnes. HOC EST ENIM CORPUS MEUM.

SIMILI modo postquam cœnatum est, accipiens et hunc præclarum

Calicem in sanctas ac venerabiles manus suas: item tibi gratias agens, benedixit, deditque discipulis suis dicens : Accipite et bibite ex eo omnes. HIC EST ENIM CALIX SANGUINIS MEI, NOVI ET ÆTERNI TESTAMENTI : MYSTERIUM FIDEI : QUI PRO VOBIS ET PRO MULTIS EFFUNDETUR IN REMISSIONEM PECCATORUM. Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.

plus blanc que la neige. Agneau sans cesse immolé, et cependant toujours vivant, vous venez effacer les péchés du monde ; venez aussi régner en moi par votre force et par votre douceur.

UNDE et memores, Domine, nos servi tui, sed et plebs tua sancta, ejusdem Christi Filii tui Domini nostri tam beatæ Passionis, nec non et ab inferis Resurrectionis, sed et in cœlos gloriosæ Ascensionis offerimus præclaræ Majestati tuæ de tuis donis ac datis, Hostiam puram, Hostiam sanctam, Hostiam immaculatam · Panem sanctum vitæ æternæ, et Calicem salutis perpetuæ.

LA voici donc, ô Père saint, l'Hostie si longtemps attendue. Voici ce Fils éternel qui a souffert, qui est ressuscité glorieux, qui est monté triomphant au ciel. Il est votre Fils ; mais il est aussi notre Hostie, Hostie pure et sans tache ; notre Pain et notre Breuvage d'immortalité.

Supra quæ propitio ac sereno vultu respicere digneris et accepta habere, sicuti accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel, et sacrificium Patriarchæ nostri Abrahæ, et quod tibi obtulit summus Sacerdos tuus Melchisedech, sanctum sacrificium, immaculatam hostiam.

Vous avez agréé autrefois le sacrifice des tendres agneaux que vous offrait Abel ; le sacrifice qu'Abraham vous fit de son fils Isaac, immolé sans perdre la vie , enfin le sacrifice mystérieux du pain et du vin que vous présenta Melchisédech. Recevez ici l'Agneau par excellence, la victime toujours vivante, le Corps de votre Fils qui est le Pain de vie, son Sang qui est à la fois un breuvage pour nous et une libation à votre gloire.

Mais, ô Dieu tout-puissant, ces dons sacrés ne reposent pas seulement sur cet autel terrestre; ils sont aussi sur l'Autel sublime du ciel, devant le trône de votre divine Majesté ; et ces deux autels ne sont qu'un même autel, sur lequel s'accomplit le grand mystère de votre gloire et de notre salut : daignez nous rendre participants du Corps et du Sang de l'auguste Victime, de laquelle émanent toute grâce et toute bénédiction.

Supplices te rogamus, omnipotens Deus, jube hæc perferri per manus sancti Angeli tui in sublime Altare tuum, in conspectu divinæ Majestatis tuæ : ut quotquot ex hac altaris participatione, sacrosanctum Filii tui Corpus et Sanguinem sumpserimus, omni benedictione cœlesti et gratia repleamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

N'EXCLUEZ personne de votre visite, ô Jésus! Votre aspect réjouit la cité sainte avec ses élus ; nos yeux encore mortels vous contemplent, quoique sous un voile : ne vous cachez plus à ceux de nos frères qui sont dans le lieu des expiations. Soyez-leur un rafraîchissement dans leurs flammes, une lumière dans leurs ténèbres, une paix dans leurs douloureux transports.

MEMENTO etiam, Domine, famulorum famularumque tuarum *N.* et *N.*, qui nos præcesserunt cum signo fidei, et dormiunt in somno pacis. Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus, locum refrigerii, lucis et pacis, ut indulgeas, deprecamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

NOUS sommes pécheurs, ô Père saint ! et cependant nous attendons de votre infinie miséricorde une part dans votre Royaume, par le mérite de ce Sacrifice que nous vous offrons, et non à cause de nos œuvres qui ne sont dignes que de votre colère. Mais souvenez-vous de vos

NOBIS quoque peccatoribus famulis tuis, de multitudine miserationum tuarum sperantibus, partem aliquam et societatem donare digneris cum tuis sanctis Apostolis et Martyribus : cum Johanne, Stephano, Mathia, Bar-

naba, Ignatio, Alexandro, Marcellino, Petro, Felicitate, Perpetua, Agatha, Lucia, Agnete, Cæcilia, Anastasia, et omnibus Sanctis tuis; intra quorum nos consortium, non æstimator meriti, sed veniæ, quæsumus, largitor admitte : per Christum Dominum nostrum. Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas, sanctificas, vivificas, benedicis, et præstas nobis : per ipsum, et cum ipso et in ipso, est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria.

saints Apôtres, de vos saints Martyrs, de vos saintes Vierges, de tous les Bienheureux, et donnez-nous, par leur intercession, la grâce et la gloire éternelle que nous vous demandons au nom de Jésus-Christ notre Seigneur, votre Fils. C'est par lui que vous répandez sur nous vos bienfaits de vie et de sanctification ; par lui encore, avec lui et en lui, dans l'unité du Saint-Esprit, soit à vous honneur et gloire à jamais !

PER omnia sæcula sæculorum.
℟. Amen.

DANS tous les siècles des siècles.
℟. Amen.

OREMUS. Præceptis salutaribus moniti, et divina institutione formati, audemus dicere :

PRIONS. Instruits par un précepte salutaire, et suivant fidèlement la forme de l'instruction divine qui nous a été donnée, nous osons dire :

L'ORAISON DOMINICALE.

PATER noster, qui es in cœlis : Sanctificetur Nomen tuum : Adveniat regnum tuum : Fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terra. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie : Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debi-

NOTRE Père qui êtes aux cieux, que votre Nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre Pain quotidien ; et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

℟. Mais délivrez-nous du mal.

TROIS sortes de maux nous désolent, Seigneur : les maux passés, c'est-à-dire les péchés dont notre âme porte les cicatrices, et qui ont fortifié ses mauvais penchants ; les maux présents, c'est-à-dire les taches actuellement empreintes sur cette pauvre âme, sa faiblesse et les tentations qui l'assiègent ; enfin les maux à venir, c'est-à-dire les châtiments de votre justice. En présence de l'Hostie du salut, nous vous prions, Seigneur, de nous délivrer de tous ces maux, et d'agréer, en notre faveur, l'entremise de Marie, Mère de Dieu, et de vos saints Apôtres Pierre, Paul et André. Affranchissez-nous, délivrez-nous, donnez-nous la paix. Par Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous.

DANS tous les siècles des siècles.

℟. Amen.

Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous ;

℟. Et avec votre esprit.

toribus nostris : Et ne nos inducas in tentationem.

℟. Sed libera nos a malo.

LIBERA nos, quæsumus Domine, ab omnibus malis, præteritis, præsentibus et futuris : et intercedente beata et gloriosa semper Virgine Dei Genitrice Maria, cum beatis Apostolis tuis Petro et Paulo, atque Andrea, et omnibus Sanctis, da propitius pacem in diebus nostris : ut ope misericordiæ tuæ adjuti, et a peccato simus semper liberi, et ab omni perturbatione securi. Per eumdem Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, Qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti Deus.

PER omnia sæcula sæculorum.

℟. Amen.

Pax Domini sit semper vobiscum ;

℟. Et cum spiritu tuo.

Le Prêtre divise l'Hostie sainte, et l'ayant séparée en trois parts, il met une de ces parts dans le Calice :

HÆC commixtio et consecratio Corporis et Sanguinis Domini nostri Jesu Christi, fiat accipientibus nobis in vitam æternam. Amen.

GLOIRE à vous, Sauveur du monde, qui avez souffert que, dans votre Passion, votre précieux Sang fût séparé de votre sacré Corps, et qui les avez réunis ensuite par votre vertu !

AGNUS Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis Pacem.

AGNEAU de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, donnez-nous la Paix.

DOMINE Jesu Christe, qui dixisti Apostolis tuis : Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis ; ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiæ tuæ : eamque secundum voluntatem tuam pacificare, et coadunare digneris. Qui vivis et regnas Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

SEIGNEUR Jésus-Christ, qui avez dit à vos Apôtres : « Je vous laisse ma « paix, je vous donne ma « paix, » ne regardez pas mes péchés, mais la foi de cette assemblée qui est à vous, et daignez la pacifier et la réunir selon votre sainte volonté.

Après cette Oraison, le Prêtre, en signe de Paix, si la Messe est solennelle, donne le baiser fraternel au Diacre, qui le donne lui-même au Sous-Diacre, lequel va le porter au Chœur.

DOMINE Jesu Christe, Fili Dei vivi, qui ex voluntate Patris, cooperante Spiritu Sancto,

SEIGNEUR Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit,

avez donné par votre mort la vie au monde : délivrez-moi par ce saint et sacré Corps et par votre Sang, de tous mes péchés et de toutes sortes de maux. Faites que je m'attache toujours inviolablement à votre loi, et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous.

per mortem tuam mundum vivificasti : libera me per hoc sacrosanctum Corpus, et Sanguinem tuum, ab omnibus iniquitatibus meis, et universis malis, et fac me tuis semper inhærere mandatis, et a te nunquam separari permittas. Qui cum eodem Deo Patre et Spiritu Sancto, vivis et regnas Deus in sæcula sæculorum. Amen.

Seigneur Jésus-Christ, faites que la réception de votre Corps que je me propose de prendre, tout indigne que j'en suis, ne tourne pas à mon jugement et à ma condamnation ; mais que, par votre bonté, il me serve de défense pour mon âme et pour mon corps, et qu'il me soit un remède salutaire.

Perceptio Corporis tui, Domine Jesu Christe, quod ego indignus sumere præsumo, non mihi proveniat in judicium et condemnationem, sed pro tua pietate prosit mihi ad tutamentum mentis et corporis, et ad medelam percipiendam. Qui vivis et regnas cum Deo Patre, in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Le Prêtre prend l'Hostie et se dispose à s'en communier :

Venez, Seigneur Jésus !

Panem cœlestem accipiam, et Nomen Domini invocabo.

Il frappe sa poitrine et confesse son indignité, disant trois fois :

SEIGNEUR, je ne suis pas digne que vous entriez

DOMINE, non sum dignus ut intres sub

tectum meum : sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.

en moi ; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.

Au moment de consommer la sainte Hostie :

CORPUS Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam. Amen.

JE me donne à vous, ô mon Sauveur, pour être votre demeure : faites en moi selon votre bon plaisir.

Le Prêtre prend le Calice avec actions de grâces :

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam, et Nomen Domini invocabo. Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero.

Que pourrai-je rendre à Dieu pour tous les biens qu'il m'a faits ? Je prendrai le Calice du salut, j'invoquerai le Nom du Seigneur, et je serai délivré de mes ennemis.

SANGUIS Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam. Amen.

JE m'unis à vous, ô mon Sauveur ! Unissez-vous à moi ; que nous ne nous séparions jamais.

La Communion étant faite, pendant que le Prêtre purifie le Calice pour la première fois :

QUOD ore sumpsimus, Domine, pura mente capiamus ; et de munere temporali fiat nobis remedium sempiternum.

VOUS m'avez visité dans le temps, ô mon Dieu ! Faites que je garde les fruits de cette visite pour l'éternité.

Pendant que le Prêtre purifie le Calice pour la seconde fois :

Corpus tuum, Domine, quod sumpsi, et Sanguis,

Béni soyez-vous, ô mon Sauveur, qui m'avez initié

au sacré mystère de votre Corps et de votre Sang. Que mon cœur et mes sens conservent, par votre grâce, la pureté que vous leur avez donnée, et que votre sainte présence demeure toujours en moi.

quem potavi, adhæreat visceribus meis : et præsta ut in me non remaneat scelerum macula, quem pura et sancta refecerunt Sacramenta. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Le Prêtre, ayant lu l'Antienne dite *Communion*, se retourne vers le peuple et le salue; après quoi il récite les Oraisons appelées *Postcommunion*. Puis il dit :

Le Seigneur soit avec vous;

℟. Et avec votre esprit.

Dominus vobiscum ;

℟. Et cum spiritu tuo.

Retirez-vous : la Messe est finie.

℟. Grâces soient rendues à Dieu!

Ite, Missa est.

℟. Deo gratias.

Graces vous soient rendues, adorable Trinité, pour la miséricorde dont vous avez daigné user envers moi. en me permettant d'assister à ce divin Sacrifice; pardonnez la négligence et la froideur avec lesquelles j'ai reçu un si grand bienfait, et daignez ratifier la bénédiction que votre ministre va répandre sur moi en votre saint Nom.

Placeat, tibi sancta Trinitas, obsequium servitutis meæ, et præsta ut sacrificium, quod oculis tuæ Majestatis indignus obtuli, tibi sit acceptabile, mihique, et omnibus pro quibus illud obtuli, sit, te miserante, propitiabile. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Le Prêtre étend ses mains et bénit, en disant :

Que le Dieu tout-puissant vous bénisse : le Père,

Benedicat vos omnipotens Deus, Pater,

et Filius, et Spiritus Sanctus.
℟. Amen.
℣. Dominus vobiscum;
℟. Et cum spiritu tuo.

le Fils, et le Saint-Esprit.
℟. Amen.
℣. Le Seigneur soit avec vous;
℟. Et avec votre esprit.

LE DERNIER ÉVANGILE.

Initium sancti Evangelii secundum Johannem. Cap. I.

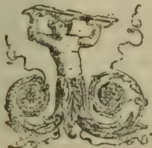
In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt; et sine ipso factum est nihil. Quod factum est, in ipso vita erat, et vita erat lux hominum: et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt. Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Johannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum. Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. In propria venit, et sui eum non receperunt.

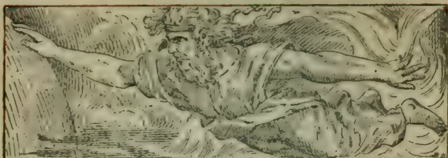
Le commencement du saint Evangile selon saint Jean. Chap. I.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dans le principe avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui: et rien n'a été fait sans lui. Ce qui a été fait, était vie en lui, et la vie était la lumière des hommes: et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui était la lumière. Celui-là était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Mais il a

donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son Nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, et il a habité en nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire comme du Fils unique du Père, étant plein de grâce et de vérité.

Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in Nomine ejus : qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. ET VERBUM CARO FACTUM EST, et habitavit in nobis : et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis





CHAPITRE II

DES OFFICES DE TIERCE, SEXTE ET NONE, AU TEMPS APRÈS LA PENTECÔTE.

A TIERCE.

℣. Deus, in adjutorium meum intende.

℟. Domine, ad adjuvandum me festina,

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto;

Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen. Alleluia.

℣. O Dieu ! venez à mon aide.

℟. Hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit;

Comme il était au commencement, et maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen. Alleluia.

HYMNE.

Nunc Sancte nobis Spiritus,
Unum Patri cum Filio,
Dignare promptus ingeri,
Nostro refusus pectori.

Esprit-Saint, substance unique avec le Père et le Fils, daignez, à cette heure, descendre en nous et vous répandre dans nos cœurs.

Que notre bouche, notre langue, notre esprit, nos sens, nos forces, publient vos louanges ; que le feu de la charité s'allume ; que son ardeur embrase tous nos frères.

Os, lingua, mens, sensus, vigor,
Confessionem personent.
Flammescat igne charitas,
Accendat ardor proximos.



Exaucez-nous, Père très miséricordieux, Fils unique égal au Père, et vous, Esprit consolateur, qui régnez dans tous les siècles. Amen.

Præsta, Pater piissime,
Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito,
Regnans per omne sæculum. Amen.

DIVISION DU PSAUME CXVIII.

Donnez-moi pour loi, Seigneur, la voie de vos volontés pleines de justice, et je ne cesserai point de la rechercher.

Legem pone mihi, Domine, viam justificationum tuarum : * et exquiram eam semper.

Donnez-moi l'intelligence, et je scruterai votre loi, et je la garderai de tout mon cœur.

Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam : * et custodiam illam in toto corde meo.

Conduisez-moi, *ô mon Pasteur !* dans le sentier de vos préceptes ; c'est lui que je désire.

Deduc me in semitam mandatorum tuorum : * quia ipsam volui.

Inclinez mon cœur vers vos commandements, et éloignez-le de la cupidité.

Inclina cor meum in testimonia tua : * et non in avaritiam.

Détournez mes yeux, afin qu'ils ne voient pas la vanité ; vivifiez-moi dans votre voie.

Averte oculos meos ne videant vanitatem :* in via tua vivifica me.

Affermissez votre parole en votre serviteur, par la crainte de vous offenser.

Statue servo tuo eloquium tuum : * in timore tuo.

Eloignez de moi l'opprobre que j'appréhende ; car vos ju-

Amputa opprobrium meum quod suspicatus

sum : * quia judicia tua jucunda.

Ecce concupivi mandata tua : * in æquitate tua vivifica me.

Et veniat super me misericordia tua, Domine : * Salutare tuum, secundum eloquium tuum.

Et respondebo exprobrantibus mihi verbum : * quia speravi in sermonibus tuis.

Et ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque : * quia in judiciis tuis supersperavi.

Et custodiam legem tuam semper : * in sæculum et in sæculum sæculi.

Et ambulabam in latitudine : * quia mandata tua exquisivi.

Et loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum : * et non confundebar.

Et meditabar in mandatis tuis : * quæ dilexi.

Et levavi manus meas ad mandata tua, quæ dilexi : * et exercebar in justificationibus tuis.

Gloria Patri, etc.

MEMOR esto verbi tui servo tuo : * in quo mihi spem dedisti.

gements sont pleins de douceur.

Voilà que j'ai désiré remplir vos commandements ; dans votre justice, donnez-moi la vie;

Et que votre miséricorde vienne sur moi, ce Salut que vous avez promis.

Et je répondrai à ceux qui m'outragent, *aux ennemis de mon âme*, que j'avais espéré dans votre parole.

Et n'enlevez jamais de ma bouche la parole de votre vérité ; car mon espérance en vos justices a été sans bornes.

Et je garderai votre loi toujours, dans les siècles des siècles.

Et je marcherai *dans la vie* avec la joie de mon cœur, parce que j'aurai recherché vos commandements.

Et je parlerai de votre loi en présence des rois, et je n'en rougirai point.

Et je méditerai sur vos préceptes, objet de mon amour.

Et je lèverai mes mains vers vos commandements que j'ai aimés, et je m'exercerai dans la pratique de votre justice.

Gloire au Père, etc.

SOUVENEZ-VOUS de votre parole à votre serviteur, par laquelle vous m'avez donné l'espérance.

C'est elle qui m'a consolé en mon humiliation; car votre parole m'a donné la vie.

Hæc me consolata est in humilitate mea : * quia eloquium tuum vivificavit me.

Les esprits de superbe m'ont attaqué de toutes parts avec injustice; mais je ne me suis point détourné de votre loi.

Superbi inique agebant usquequaque : * a lege autem tua non declinavi.

Je me suis souvenu, Seigneur, des jugements que vous avez exercés dès le commencement du monde, et j'ai été consolé.

Memor fui judiciorum tuorum a sæculo, Domine : * et consolatus sum.

La défaillance s'est emparée de moi, à la vue des pécheurs qui désertent votre loi.

Defectio tenuit me : * pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.

Votre loi de justice a été le sujet de mes chants, dans le lieu de mon pèlerinage.

Cantabiles mihi erant justificationes tuæ : * in loco peregrinationis meæ.

Seigneur, je me suis souvenu de votre Nom durant la nuit, et j'ai gardé votre loi.

Memor fui nocte Nominis tui, Domine : * et custodivi legem tuam.

Ce bonheur m'est arrivé, parce que j'ai recherché vos justices.

Hæc facta est mihi : * quia justificationes tuas exquisivi.

J'ai dit : Mon partage, Seigneur, est de garder votre loi.

Portio mea, Domine : * dixi custodire legem tuam.

J'ai imploré votre assistance du fond de mon cœur ; selon votre parole, ayez pitié de moi.

Deprecatus sum faciem tuam in toto corde meo : * miserere mei secundum eloquium tuum.

J'ai réfléchi sur mes voies, et j'ai ramené mes pas dans le sentier de vos préceptes.

Cogitavi vias meas : * et converti pedes meos in testimonia tua.

Je suis prêt; et je veux, sans trouble, garder désormais vos commandements.

Paratus sum, et non sum turbatus : * ut custodiam mandata tua.

Les filets des pécheurs

Funes peccatorum cir-

cumplexi sunt me : * et legem tuam non sum oblitus.

Media nocte surgebam ad confitendum tibi : * super judicia justificationis tuæ.

Particeps ego sum omnium timentium te : * et custodientium mandata tua.

Misericordia tua, Domine, plena est terra : * justificationes tuas doce me.

Gloria Patri. etc.

BONITATEM fecisti cum servo tuo, Domine : * secundum verbum tuum.

Bonitatem et disciplinam. et scientiam doce me : * quia mandatis tuis credidi.

Priusquam humiliarer ego deliqui : * propterea eloquium tuum custodivi.

Bonus es tu : * et in bonitate tua doce me justificationes tuas.

Multiplicata est super me iniquitas superborum : * ego autem in toto corde meo scrutabor mandata tua.

Coagulatum est sicut lac cor eorum : * ego vero legem tuam meditatus sum.

Bonum mihi quia hu-

m'ont environné, et je n'ai point oublié votre loi.

Je me levais au milieu de la nuit, pour vous rendre gloire sur les jugements de votre justice.

Je suis uni à tous ceux qui vous craignent et qui gardent vos commandements.

Toute la terre est pleine de votre miséricorde, Seigneur : enseignez-moi votre justice.

Gloire au Père, etc.

VOUS avez signalé votre bonté envers votre serviteur, selon votre parole, Seigneur.

Enseignez-moi la miséricorde, la sagesse et la science; car j'ai cru à vos préceptes.

Avant que vous m'eussiez humilié, j'ai péché : c'est pourquoi, *éclairé maintenant*, j'observe votre loi.

Vous êtes bon; dans cette bonté, enseignez-moi vos justices.

Mes ennemis superbes ont multiplié sur moi leur iniquité ; mais mon cœur s'attachera tout entier à la recherche de vos commandements.

Leur cœur s'est épaissi comme le lait; pour moi, j'ai médité votre loi.

Il m'a été bon que vous

m'ayez humilié, afin que j'apprisse la justice de vos préceptes.

Votre Verbe qui est la Loi sortie de votre bouche, *ô Père céleste !* est plus précieux pour moi que les monceaux d'or et d'argent.

Vos mains m'ont fait et m'ont façonné ; donnez-moi l'intelligence, et j'apprendrai vos décrets.

Ceux qui vous craignent me verront, et se réjouiront : car j'ai grandement espéré en vos paroles.

J'ai connu, Seigneur, que vos jugements sont l'équité, et que vous m'avez humilié avec justice.

Que votre miséricorde daigne venir me consoler, selon la promesse que vous fîtes à votre serviteur.

Viennent sur moi vos miséricordes, et je vivrai ; car votre loi est l'occupation de ma pensée.

Que mes ennemis superbes soient confondus, puisqu'ils m'ont persécuté avec injustice ; moi je m'exercerai sur vos préceptes.

Que ceux qui vous craignent et qui entendent vos oracles se tournent vers moi.

Que mon cœur devienne pur par la pratique de vos préceptes, afin que je ne sois pas confondu *au jour où vous paraîtrez dans votre justice.*

miliasti me : * ut discam justificationes tuas.

Bonum mihi lex oris tui : * super millia auri et argenti.

Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me : * da mihi intellectum, et discam mandata tua.

Qui timent te, videbunt me et lætabuntur : * quia in verba tua supersperavi.

Cognovi, Domine, quia æquitas judicia tua : * et in veritate tua humiliasti me.

Fiat misericordia tua ut consoletur me : * secundum eloquium tuum servo tuo.

Veniant mihi miserationes tuæ, et vivam : * quia lex tua meditatio mea est.

Confundantur superbi, quia injuste iniquitatem fecerunt in me : * ego autem exercebor in mandatis tuis.

Convertantur mihi timentes te : * et qui noverunt testimonia tua.

Fiat cor meum immaculatum in justificationibus tuis, * ut non confundar.

L'Antienne, le Capitule, le Répons bref, le Verset et l'Oraison qui complètent l'Office de Tierce, ainsi que les Offices de Sexte et de None, se trouvent ci-après, dans leurs lieux et places, aux Fêtes de plus grande solennité.



A SEXTE.

℣. DEUS, in adjutorium, etc.
Gloria Patri, etc.

℣. O DIEU ! venez à mon aide, etc.
Gloire au Père, etc.

HYMNE.

RECTOR potens, verax Deus,
Qui temperas rerum vices,
Splendore mane illuminas,
Et ignibus meridiem.

ARBITRE tout-puissant, Dieu de vérité, qui réglez l'ordre de toutes choses, vous dispensez au matin sa splendeur, et au midi ses feux.

Extingue flammas litium;
Aufer calorem noxium,
Confer salutem corporum,
Veramque pacem cordium.

Eteignez la flamme des discordes, dissipez toute ardeur nuisible; donnez à nos corps la santé, à nos cœurs la paix véritable.

Præsta, Pater piissime,
Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito,
Regnans per omne sæculum.
Amen.

Exaucez-nous, Père très miséricordieux, Fils unique égal au Père, et vous, Esprit consolateur, qui régnez dans tous les siècles.
Amen.

DIVISION DU PSAUME CXVIII.

DEFECIT in Salutare tuum anima mea : *

MON âme a défailli dans l'attente du Sauveur

que vous aviez promis : mais j'ai mis toute mon espérance en votre parole.

Mes yeux se sont lassés à relire vos promesses, et je disais : Quand me consolerez-vous ?

Je me suis desséché comme la peau exposée à la gelée; mais je n'ai point oublié vos justices.

Je disais : Combien de jours restent encore à votre serviteur ? quand ferez-vous justice de mes persécuteurs ?

Les impies me racontaient leurs fables ; mais ce qu'ils disent n'est pas comme votre loi.

Toutes vos ordonnances sont vérité, ils me poursuivent injustement : aidez-moi.

Ils m'ont presque anéanti sur la terre ; mais je n'ai point abandonné vos commandements.

Vivifiez-moi selon votre miséricorde, et je garderai les oracles de votre bouche.

Votre Parole, Seigneur, demeure à jamais dans le ciel.

Votre Vérité passe de génération en génération. C'est vous qui avez affermi la terre, et elle est stable.

Par votre ordre le jour subsiste ; car tout vous est assujetti.

Si votre loi n'eût été le sujet de mes méditations, j'au-

et in verbum tuum supersperavi.

Defecerunt oculi mei in eloquium tuum : * dicentes : Quando consolaberis me ?

Quia factus sum sicut uter in pruina : * justificationes tuas non sum oblitus.

Quot sunt dies servi tui : * quando facies de persequentibus me judicium ?

Narraverunt mihi iniqui fabulationes : * sed non ut lex tua.

Omnia mandata tua veritas : * inique persecuti sunt me ; adjuva me.

Paulo minus consummaverunt me in terra : * ego autem non dereliqui mandata tua.

Secundum misericordiam tuam vivifica me : * et custodiam testimonia oris tui.

In æternum, Domine : * verbum tuum permanet in cœlo.

In generationem et generationem veritas tua : * fundasti terram et permanet.

Ordinatione tua perseverat dies : * quoniam omnia serviunt tibi.

Nisi quod lex tua meditatio mea est : * tunc

forte periissem in humilitate mea.

In æternum non obliviscar justificationes tuas : * quia in ipsis vivificasti me.

Tuus sum ego, salvum me fac : * quoniam justificationes tuas exquisivi.

Me exspectaverunt peccatores ut perderent me : * testimonia tua intellexi.

Omnis consummationis vidi finem : * latum mandatum tuum nimis.

Gloria Patri, etc.

rais péri dans mon affliction.

Je n'oublierai jamais vos justices ; car c'est par elles que vous m'avez vivifié.

Je suis à vous, sauvez-moi ; car j'ai recherché vos préceptes.

Les pécheurs m'ont attendu pour me perdre ; mais j'avais fixé mon attention sur vos oracles.

J'ai vu venir la fin de toutes choses ; votre loi seule est infinie.

Gloire au Père. etc.

QUOMODO dilexi legem tuam, Domine : * tota die meditatio mea est.

Super inimicos meos prudentem me fecisti mandato tuo : * quia in æternum mihi est.

Super omnes docentes me intellexi : * quia testimonia tua meditatio mea est.

Super senes intellexi : * quia mandata tua quæsivi.

Ab omni via mala prohibui pedes meos : * ut custodiam verba tua.

A judiciis tuis non declinavi : * quia tu legem posuisti mihi.

QUE j'aime votre loi, Seigneur! toute la journée elle est le sujet de mes méditations.

Vous m'avez rendu plus sage que mes ennemis par les préceptes que vous m'avez donnés : je les ai embrassés pour jamais.

J'ai surpassé en intelligence tous mes maîtres, parce que je médite vos oracles.

Je suis devenu plus prudent que les vieillards, parce que j'ai recherché vos commandements.

J'ai détourné mes pieds de toute mauvaise voie, pour garder vos ordonnances.

Je ne me suis point écarté de vos règles, car c'est vous-même qui m'avez prescrit la loi.

Que vos paroles sont douces à ma bouche ! elles sont plus suaves que le miel à mon palais.

Quam dulcia faucibus meis eloquia tua : * super mel ori meo.

Vos préceptes m'ont donné l'intelligence ; c'est pourquoi je hais toute voie d'iniquité.

A mandatis tuis intellexi : * propterea odivi omnem viam iniquitatis.

Votre Parole est la lampe qui éclaire mes pas ; elle est la lumière de mes sentiers.

Lucerna pedibus meis verbum tuum : * et lumen semitis meis.

J'ai juré et j'ai résolu de garder les décrets de votre justice.

Juravi, et statui : * custodire judicia justitiæ tuæ.

J'ai été réduit, Seigneur, à une extrême humiliation : rendez-moi la vie selon votre parole.

Humiliatus sum usquequaque, Domine : * vivifica me secundum verbum tuum.

Agréez, Seigneur, le sacrifice volontaire que vous offre ma bouche, et enseignez-moi vos commandements.

Voluntaria oris mei beneplacita fac, Domine : * et judicia tua doce me.

Mon âme est toujours entre mes mains, et je n'ai point oublié votre loi.

Anima mea in manibus meis semper : * et legem tuam non sum oblitus.

Les pécheurs m'ont tendu des lacs ; mais je ne me suis point écarté de vos ordonnances.

Posuerunt peccatores laqueum mihi : * et de mandatis tuis non erravi.

J'ai pris vos préceptes pour être à jamais mon héritage ; car ils sont la joie de mon cœur.

Hæreditate acquisivi testimonia tua in æternum : * quia exsultatio cordis mei sunt.

J'ai incliné mon cœur à l'accomplissement de vos commandements pour jamais, à cause de la récompense.

Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum : * propter retributionem.

Gloire au Père, etc.

Gloria Patri, etc.

J'AI haï les méchants, et j'ai aimé votre loi.

INIQUOS odio habui : * et legem tuam dilexi.

Adjutor et susceptor meus es tu : * et in verbum tuum supersperavi.

Declinate a me, maligni : * et scrutabor mandata Dei mei.

Suscipe me secundum eloquium tuum, et vivam : * et non confundas me ab exspectatione mea.

Adjuva me, et salvus ero : * et meditabor in justificationibus tuis semper.

Sprevisti omnes discedentes a judiciis tuis : * quia injusta cogitatio eorum.

Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ : * ideo dilexi testimonia tua.

Configе timore tuo carnes meas : * a judiciis enim tuis timui.

Feci judicium et justitiam : * non tradas me calumniantibus me.

Suscipe servum tuum in bonum : * non calumnientur me superbi.

Oculi mei defecerunt in Salutare tuum : * et in eloquium justitiæ tuæ.

Fac cum servo tuo secundum misericordiam tuam : * et justificationes tuas doce me.

Vous êtes mon secours et mon asile ; en votre parole j'ai mis toute mon espérance.

Retirez-vous de moi, méchants, et je rechercherai les préceptes de mon Dieu.

Recevez-moi selon votre parole, et je vivrai ; ne permettez pas que je sois confondu dans mon attente.

Aidez-moi, et je serai sauvé, et je méditerai continuellement vos ordonnances.

Vous rejetez avec mépris tous ceux qui s'écartent de vos commandements ; car leur pensée est injuste.

J'ai regardé tous les pécheurs de la terre comme des prévaricateurs ; et pour cela j'ai chéri vos oracles.

Transpercez ma chair de votre crainte ; car vos jugements remplissent mon âme de terreur.

J'ai pratiqué l'équité et la justice : ne me livrez pas aux ennemis qui me calomnient.

Recevez votre serviteur et affermissez-le dans le bien ; que les superbes cessent de m'opprimer.

Mes yeux s'étaient épuisés à attendre le Salut que vous m'apportez, et l'effet des oracles de votre justice.

Faites donc maintenant selon votre miséricorde avec votre serviteur, et enseignez-moi vos commandements.

Je suis votre serviteur : donnez-moi l'intelligence, afin que je connaisse vos préceptes.

Servus tuus sum ego : * da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua.

Il est temps d'agir, Seigneur ; ils ont dissipé votre loi.

Tempus faciendi, Domine : * dissipaverunt legem tuam.

C'est pour cela que j'ai aimé vos commandements plus que l'or et la topaze.

Ideo dilexi mandata tua : * super aurum et topazion.

C'est pour cela que je me suis réglé en tout selon vos commandements, et que j'ai haï toute voie injuste.

Propterea ad omnia mandata tua dirigebar : * omnem viam iniquam odio habui.

—∞—

A NONE.

O Dieu ! venez à mon aide, etc.

Gloire au Père, etc.

℣. Deus, in adjutorium, etc.

Gloria Patri, etc.

HYMNE

O Dieu dont la puissance soutient tous les êtres, toujours immuable en votre essence, vous partagez le temps par les révolutions de la lumière du jour.

Rerum Deus tenax vigor,
Immotus in te permanens,
Lucis diurnæ tempora
Successibus determinans.

Versez la lumière sur le soir de nos jours ; que notre vie ne s'éloigne jamais d'elle, et qu'une gloire immortelle soit la récompense d'une mort sainte.

Largire lumen vespere,
Quo vita nusquam decidat ;
Sed præmium mortis sacræ
Perennis instet gloria.

Exaucez-nous, Père très miséricordieux, Fils unique

Præsta, Pater piissime,

Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito,
Regnans per omne sæculum. Amen.

égal au Père, et vous, Esprit consolateur, qui régnez dans tous les siècles. Amen.

DIVISION DU PSAUME CXVIII.

MIRABILIA testimonia tua : * ideo scrutata est ea anima mea.

Declaratio sermonum tuorum illuminat : * et intellectum dat parvulis.

Os meum aperui et attraxi spiritum : * quia mandata tua desiderabam.

Aspice in me, et miserere mei : * secundum judicium diligentium nomen tuum.

Gressus meos dirige secundum eloquium tuum : * et non dominetur mei omnis injustitia.

Redime me a calumniis hominum : * ut custodiam mandata tua.

Faciem tuam illumina super servum tuum : * et doce me justificationes tuas.

Exitus aquarum deduxerunt oculi mei : * quia non custodierunt legem tuam.

Justus es, Domine : * et rectum judicium tuum.

Mandasti justitiam tes-

Vos témoignages sont admirables, ô Dieu ! c'est pour cela que mon âme les a recherchés avec ardeur.

La révélation de vos promesses a répandu la lumière ; elle donne l'intelligence aux petits.

J'ai ouvert la bouche, et j'ai aspiré le souffle ; car j'ai désiré vos commandements.

Jetez un regard sur moi et ayez pitié de moi, selon votre coutume à l'égard de ceux qui aiment votre loi.

Dirigez mes pas selon votre parole ; que nulle iniquité ne domine en moi.

Délivrez-moi de la calomnie des hommes ; afin que je garde vos commandements.

Faites reluire sur votre serviteur l'éclat de votre visage ; enseignez-moi vos justices.

Mes yeux ont répandu des ruisseaux de larmes, parce que les hommes n'ont pas gardé votre loi.

Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont droits.

Vos commandements pres-

crivent la justice; rien n'en peut altérer la vérité.

Mon zèle m'a desséché dans son ardeur; car mes ennemis ont oublié vos paroles.

Votre Verbe, *ô Père céleste !* est un feu consumant; c'est pourquoi votre serviteur l'aime avec ardeur.

Je suis jeune et méprisé; mais je n'ai point oublié vos préceptes.

Votre justice est justice à jamais, et votre loi vérité.

La tribulation et l'angoisse ont fondu sur moi; vos oracles ont été tout mon entretien.

Vos jugements sont l'équité éternelle ; donnez-moi l'intelligence, et je vivrai.

Gloire au Père, etc.

J'AI crié du fond de mon cœur : Seigneur, exaucez-moi, et je rechercherai vos justices.

J'ai crié vers vous, sauvez-moi ; et j'accomplirai vos décrets.

J'ai devancé l'aurore, et j'ai poussé des cris; car j'espérais vivement en vos promesses.

Mes yeux se tournaient vers vous dès le point du jour, pour méditer votre loi.

Ecoutez ma voix selon vo-

timonia tua : * et veritatem tuam nimis.

Tabescere me fecit zelus meus : * quia obliti sunt verba tua inimici mei.

Ignitum Eloquium tuum vehementer : * et servus tuus dilexit illud.

Adolescentulus sum ego et contemptus : * justificationes tuas non sum oblitus.

Justitia tua, justitia in æternum : * et lex tua veritas.

Tribulatio et angustia invenerunt me : * mandata tua meditatio mea est.

Æquitas testimonia tua in æternum : * intellectum da mihi, et vivam.

Gloria Patri, etc.

CLAMAVI in toto corde meo, exaudi me, Domine : * justificationes tuas requiram.

Clamavi ad te, salvum me fac : * ut custodiam mandata tua.

Præveni in maturitate. et clamavi : * quia in verba tua supersperavi,

Prævenerunt oculi mei ad te diluculo : * ut meditarer eloquia tua.

Vocem meam audi se-

cundum misericordiam tuam, Domine : * et secundum judicium tuum vivifica me.

Appropinquaverunt persequentes me iniquitati : * a lege autem tua longe facti sunt.

Prope es tu, Domine : * et omnes viæ tuæ veritas.

Initio cognovi de testimoniis tuis : * quia in æternum fundasti ea.

Vide humilitatem meam, et eripe me : * quia legem tuam non sum oblitus.

Judica judicium meum, et redime me : * propter eloquium tuum vivifica me.

Longe a peccatoribus salus : * quia justificationes tuas non exquisierunt.

Misericordiæ tuæ multæ, Domine : * secundum judicium tuum vivifica me.

Multi qui persequuntur me, et tribulant me : * a testimoniis tuis non declinavi.

Vidi prævaricantes, et tabescebam : * quia eloquia tua non custodierunt.

Vide quoniam mandata tua dilexi, Domine : *

tre miséricorde, Seigneur; vivifiez-moi selon votre justice.

Mes persécuteurs ont embrassé l'iniquité; ils se sont éloignés de votre loi.

Vous êtes près de nous, Seigneur ! et toutes vos voies sont vérité.

Dès le commencement, j'avais reconnu que vous aviez établi vos témoignages pour durer éternellement.

Voyez mon humiliation, et délivrez-moi; car je n'ai point oublié votre loi.

Jugez ma cause et rachetez-moi, *ô Sauveur des hommes!* rendez-moi la vie, à cause de votre parole.

Le salut est loin des pécheurs; parce qu'ils n'ont pas recherché vos commandements.

Vos miséricordes sont infinies, Seigneur; rendez-moi la vie selon vos oracles.

Ils sont nombreux, ceux qui me persécutent et m'affligent; mais je ne me suis point écarté de vos préceptes.

J'ai vu les prévaricateurs, et j'en ai séché de douleur; car ils n'ont pas gardé vos ordonnances.

Voyez, Seigneur, que j'ai toujours aimé vos comman-

dements; rendez-moi la vie, dans votre miséricorde..

Le principe de vos paroles est la vérité : tous les décrets de votre justice demeurent à jamais.

Gloire au Père, etc.

Les princes m'ont persécuté injustement; mais mon cœur n'a craint que votre parole.

Je me réjouirai dans vos promesses, comme un homme qui a trouvé de riches dépouilles.

J'ai haï l'iniquité et je l'ai eue en horreur, mais j'ai aimé votre loi.

Sept fois le jour, j'ai chanté vos louanges sur les jugements de votre justice.

Paix abondante à ceux qui aiment votre loi; il n'y a pas pour eux de scandale.

Comme Jacob, j'attendais votre Salut, ô Seigneur! et *dans cette attente*, j'ai aimé vos commandements.

Mon âme a gardé vos préceptes; elle les a aimés d'un amour ardent.

J'ai observé vos lois et vos ordonnances; car toutes mes voies sont en votre présence.

Que ma prière, Seigneur, monte jusqu'à vous; donnez-moi l'intelligence, selon votre parole, *ô Sagesse du Père !*

in misericordia tua vivifica me.

Principium verborum tuorum veritas : * in æternum omnia judicia justitiæ tuæ.

Gloria Patri, etc.

Principes persecuti sunt me gratis : * et a verbis tuis formidavit cor meum.

Lætabor ego super eloquia tua : * sicut qui invenit spolia multa.

Iniquitatem odio habui, et abominatus sum : * legem autem tuam dilexi.

Septies in die laudem dixi tibi : * super judicia justitiæ tuæ.

Pax multa diligentibus legem tuam : * et non est illis scandalum.

Expectabam Salutare tuum, Domine : * et mandata tua dilexi.

Custodivit anima mea testimonia tua : * et dilexit ea vehementer.

Servavi mandata tua, et testimonia tua : * quia omnes viæ meæ in conspectu tuo.

Appropinquet deprecatio mea in conspectu tuo, Domine : * juxta eloquium tuum da mihi intellectum.

Intret postulatio mea in conspectu tuo : * secundum eloquium tuum eripe me.

Que mes supplications pénètrent jusqu'en votre présence : délivrez-moi, selon vos promesses.

Eructabunt labia mea hymnum : * cum docueris me justificationes tuas.

Mes lèvres éclateront en cantiques, lorsque vous m'aurez enseigné vos justices.

Pronuntiabit lingua mea eloquium tuum : * quia omnia mandata tua æquitas.

Ma langue publiera vos oracles ; car tous vos commandements sont l'équité.

Fiat manus tua, ut salvet me : * quoniam mandata tua elegi.

Etendez votre main, et sauvez-moi ; car j'ai choisi vos préceptes pour mon partage.

Concupivi Salutare tuum, Domine : * et lex tua meditatio mea est.

Seigneur, *Père saint!* j'ai désiré avec ardeur votre Salutaire ; et votre loi est tout mon entretien.

Vivet anima mea, et laudabit te : * et judicia tua adjuvabunt me.

Maintenant qu'il est venu, mon âme vivra et vous louera ; et vos justices me protègeront.

Erravi sicut ovis quæ periit : * quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus.

J'errais comme une brebis perdue ; *divin Pasteur descendu du ciel*, daignez chercher votre serviteur ; car je n'ai point oublié vos commandements.





CHAPITRE III

DE L'OFFICE DES VÊPRES DES DIMANCHES ET FÊTES, AU TEMPS APRÈS LA PENTECÔTE.

℣. O Dieu ! venez à mon aide !

℟. Hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ;

Comme il était au commencement, et maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen. Alleluia.

℣. Deus, in adjutorium meum intende.

℟. Domine, ad adjuvandum me festina.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto ;

Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen. Alleluia.

PRAUME CIX.

Celui *qui est* le Seigneur a dit *à son Fils*, mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite *et régnez avec moi* ;

Jusqu'à ce que, *au jour de votre dernier Avènement*, je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds.

O Christ, le Seigneur

Dixit Dominus Domino meo : * Sede a dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos : * scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ

emittet Dominus ex Sion : * dominare in medio inimicorum tuorum.

votre Père fera sortir de Sion le sceptre de votre force : *c'est de là que vous partirez* pour dominer au milieu de vos ennemis.

Tecum principium in die virtutis tuæ in splendoribus Sanctorum : * ex utero ante luciferum genui te.

La principauté éclatera en vous, au jour de votre force, au milieu des splendeurs des Saints, *car le Père vous a dit :* Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore.

Juravit Dominus. et non pœnitebit eum : * Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.

Le Seigneur l'a juré ; et sa parole est sans repentir : *il a dit en vous parlant : Dieu-Homme,* vous êtes Prêtre à jamais, selon l'ordre de Melchisédech.

Dominus a dextris tuis : * confregit in die iræ suæ reges.

O Père ! le Seigneur *votre Fils* est *donc* à votre droite : c'est lui qui, au jour de sa colère, viendra juger les rois.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas : * conquassabit capita in terra multorum.

Il jugera *aussi* les nations ; il consommera la ruine *du monde*, et brisera contre terre la tête de plusieurs.

De torrente in via bibet : * propterea exaltabit caput.

Il est d'abord venu dans l'humilité ; il s'est abaissé pour boire l'eau du torrent *des afflictions ;* mais c'est pour cela même qu'un jour il élèvera la tête.

PSAUME CX.

CONFITEBOR tibi, Domine, in toto corde meo : * in concilio justorum et congregatione.

JE vous louerai, Seigneur, de toute la plénitude de mon cœur, dans l'assemblée des justes.

Magna opera Domini. * exquisita in omnes voluntates ejus.

Grandes sont les œuvres du Seigneur ; elles ont été concertées dans les desseins de sa Sagesse.

Elles sont dignes de louange et magnifiques; et la justice de Dieu demeure dans les siècles des siècles.

Confessio et magnificentia opus ejus: * et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Le Seigneur clément et miséricordieux nous a laissé un mémorial de ses merveilles : *il est le Pain de vie*, et il a donné une nourriture à ceux qui le craignent.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus: * escam dedit timentibus se.

Il se souviendra à jamais de son alliance *avec les hommes ;* il fera éclater aux yeux de son peuple la vertu de ses œuvres.

Memor erit in sæculum testamenti sui : * virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Il donnera *à son Eglise* l'héritage des nations ; tout ce qu'il fait est justice et vérité.

Ut det illis hæreditatem gentium : * opera manuum ejus veritas et judicium.

Ses préceptes sont immuables et garantis par la succession des siècles ; ils sont fondés sur la vérité et la justice.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi : * facta in veritate et æquitate.

Il a envoyé à son peuple un Rédempteur ; il rend *par là* son alliance éternelle.

Redemptionem misit populo suo : * mandavit in æternum testamentum suum.

Son Nom est saint et terrible ; le commencement de la Sagesse est de craindre le Seigneur.

Sanctum et terribile Nomen ejus :* initium Sapientiæ timor Domini.

La lumière et l'intelligence sont pour celui qui agit selon cette crainte : gloire et louange à Dieu dans les siècles des siècles.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : * laudatio ejus manet in sæculum sæculi.

PSAUME CXI.

HEUREUX l'homme qui craint le Seigneur, et

BEATUS vir qui timet Dominum : * in

mandatis ejus volet nimis.

Potens in terra erit semen ejus : * generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus : * et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : * misericors, et miserator, et justus.

Jucundus homo, qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio : * quia in æternum non commovebitur.

In memoria æterna erit justus : * ab auditione mala non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmitum est cor ejus : * non commovebitur donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus ; justitia ejus manet in sæculum sæculi : * cornu ejus exaltabitur in gloria.

Peccator videbit, et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : * desiderium peccatorum peribit.

qui met tout son zèle à lui obéir.

Sa postérité sera puissante sur la terre ; la race du juste sera en bénédiction.

La gloire et la richesse sont dans sa maison, et sa justice demeure dans les siècles des siècles.

Une lumière s'est levée sur les justes au milieu des ténèbres : c'est le Seigneur, le Dieu miséricordieux, clément et juste.

Heureux l'homme qui fait miséricorde, qui a prêté au pauvre, qui a réglé *jusqu'à* ses paroles avec justice ; car il ne sera point ébranlé.

La mémoire du juste sera éternelle ; s'il entend une nouvelle fâcheuse, elle ne lui donnera point à craindre.

Son cœur est toujours prêt à espérer au Seigneur ; son cœur est en assurance : il ne sera point ému et méprisera la rage de ses ennemis.

Il a répandu l'aumône avec profusion sur le pauvre : sa justice demeurera à jamais ; sa force sera élevée en gloire.

Le pécheur le verra, et il entrera en fureur : il grincera des dents et séchera de colère ; mais les désirs du pécheur périront.

PSAUME CXII.

SERVITEURS du Seigneur, faites entendre ses louanges : célébrez le Nom du Seigneur.

Que le Nom du Seigneur soit béni, aujourd'hui et jusque dans l'éternité.

De l'aurore au couchant, le Nom du Seigneur doit être à jamais célébré.

Le Seigneur est élevé au-dessus de toutes les nations ; sa gloire est par delà les cieux.

Qui est semblable au Seigneur notre Dieu, dont la demeure est dans les hauteurs ? C'est de là qu'il abaisse ses regards sur les choses les plus humbles dans le ciel et sur la terre.

Il soulève de terre l'indigent, élève le pauvre de dessus le fumier *où il languissait*,

Pour le placer avec les princes, avec les princes mêmes de son peuple.

C'est lui qui fait habiter pleine de joie dans sa maison celle qui auparavant fut stérile, et maintenant est mère de nombreux enfants.

LAUDATE, pueri, Dominum : * laudate Nomen Domini.

Sit Nomen Domini benedictum : * ex hoc nunc, et usque in sæculum.

A solis ortu usque ad occasum : * laudabile Nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus : * et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat : * et humilia respicit in cœlo et in terra ?

Suscitans a terra inopem : * et de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus : * cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo : * matrem filiorum lætantem.

PSAUME CXIII.

QUAND Israël sortit d'Egypte, et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare ;

IN exitu Israel de Ægypto : * domus Jacob de populo barbaro :

Facta est Judæa sanctificatio ejus : * Israel potestas ejus.

Mare vidit, et fugit : * Jordanis conversus est retrorsum.

Montes exsultaverunt ut arietes : * et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quod fugisti : * et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum ?

Montes exsultastis sicut arietes : * et colles, sicut agni ovium ?

A facie Domini mota est terra : * a facie Dei Jacob,

Qui convertit petram in stagna aquarum : * et rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis : * sed Nomini tuo da gloriam.

Super misericordia tua et veritate tua : * nequando dicant gentes · Ubi est Deus eorum ?

Deus autem noster in cœlo : * omnia quæcumque voluit fecit.

Simulacra gentium argentum et aurum : * opera manuum hominum.

Os habent, et non loquentur : * oculos habent, et non videbunt.

Aures habent, et non

La nation juive fut consacrée à Dieu, Israël fut son domaine.

La mer le vit et s'enfuit ; le Jourdain remonta vers sa source.

Les montagnes sautèrent comme des béliers, et les collines comme des agneaux.

O mer, pourquoi fuyais-tu ? Et toi, Jourdain, pourquoi remontais-tu vers ta source ?

Montagnes, pourquoi sautiez-vous comme des béliers ? Et vous, collines, comme des agneaux ?

A la face du Seigneur, la terre a tremblé : à la face du Dieu de Jacob,

Qui changea la pierre en torrents, et la roche en fontaines.

Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre Nom donnez la gloire,

A cause de votre miséricorde et de votre vérité : de peur que les nations ne disent : Où est leur Dieu ?

Notre Dieu est au ciel : il a fait tout ce qu'il a voulu.

Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, et l'ouvrage des mains des hommes.

Elles ont une bouche, et ne parlent point ; des yeux, et ne voient point.

Elles ont des oreilles, et

n'entendent point; des narines, et ne sentent point.

Elles ont des mains, et ne peuvent rien toucher; des pieds, et ne marchent point; un gosier, et ne peuvent se faire entendre.

Que ceux qui les font leur deviennent semblables, avec tous ceux qui mettent en elles leur confiance.

La maison d'Israël a espéré dans le Seigneur : il est leur appui et leur protecteur.

La maison d'Aaron a espéré dans le Seigneur : il est leur appui et leur protecteur.

Ceux qui craignent le Seigneur ont espéré en lui : il est leur appui et leur protecteur.

Le Seigneur s'est souvenu de nous, et il nous a bénis.

Il a béni la maison d'Israël ; il a béni la maison d'Aaron.

Il a béni tous ceux qui craignent le Seigneur, grands et petits.

Que le Seigneur ajoute encore à ses dons sur vous, sur vous et sur vos enfants.

Bénis soyez-vous du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre !

Au Seigneur les hauteurs du ciel; la terre est aux hommes par sa largesse.

Ce ne sont pas les morts

audient : * nares habent, et non odorabunt.

Manus habent, et non palpabunt; pedes habent et non ambulabunt : * non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : * et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israel speravit in Domino : * adjutor eorum, et protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino : * adjutor eorum, et protector eorum est.

Qui timent Dominum, speraverunt in Domino : * adjutor eorum, et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostri : * et benedixit nobis.

Benedixit domui Israel : * benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum : * pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos : * super vos et super filios vestros.

Benedicti vos a Domino : * qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino : * terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt

te, Domine : * neque omnes qui descendunt in infernum.

qui vous loueront, ô Seigneur! ni tous ceux qui descendent dans la demeure souterraine des limbes ;

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino : * ex hoc nunc et usque in sæculum.

Mais nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur, aujourd'hui et à jamais.

CAPITULE. (II *Cor.* I.)

BENEDICTUS Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra.

℟. Deo gratias.

BÉNI soit Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations.

℟. Rendons grâces à Dieu.

HYMNE.

LUCIS Creator optime,
Lucem dierum proferens ·
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.

DIEU bon, créateur de la lumière, qui avez produit le flambeau des jours, vous avez préludé à l'origine de ce monde, en produisant, au premier jour, cette lumière qui jusqu'alors n'avait pas brillé.

Qui mane junctum vesperi
Diem vocari præcipis :
Illabitur tetrum chaos,
Audi preces cum fletibus.

O vous, qui nous apprenez à donner le nom de jour à l'espace qui s'étend du matin jusqu'au soir, un noir chaos menace encore de nous envelopper : écoutez nos prières, et voyez nos larmes.

Ne mens gravata crimine,
Vitæ sit exul munere ·

Que notre âme appesantie par le péché ne demeure pas exilée de cette vie im-

mortelle que vous lui avez préparée, cette âme si lâche quand il faut penser à l'éternité, si prompte à tomber dans les liens du péché.

Dum nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.

Qu'elle frappe enfin aux portes des cieux ; qu'elle enlève le prix de la vie ; qu'elle évite tout ce qui peut lui nuire ; qu'elle se purifie de toute iniquité.

Cœleste pulset ostium,
Vitale tollat præmium :
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne pessimum.

Faites-nous cette grâce, ô Père très miséricordieux, et vous, ô Fils unique, égal au Père, qui, avec l'Esprit consolateur, régnez dans tous les siècles. Amen.

Præsta, Pater piissime,
Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito
Regnans per omne sæculum. Amen.

℣. Que ma prière s'élève vers vous, Seigneur !
℟. Comme l'encens monte en votre présence.

℣. Dirigatur, Domine, oratio mea,
℟. Sicut incensum in conspectu tuo.

CANTIQUE DE MARIE.

MON âme glorifie le Seigneur ;
Et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur ;

Car il a regardé la bassesse de sa servante ; et, pour cela, toutes les nations m'appelleront Bienheureuse.

Il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant et de qui le Nom est saint ;
Et sa miséricorde s'étend

MAGNIFICAT : * anima mea Dominum ;
Et exsultavit spiritus meus : * in Deo Salutari meo.
Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : * ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.
Quia fecit mihi magna qui potens est : * et sanctum Nomen ejus.

Et misericordia ejus a

progenie in progenies : * timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : * dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede : * et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis : * et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum : * recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad patres nostros : * Abraham et semini ejus in sæcula.

de génération en génération, sur ceux qui le craignent.

Il a opéré puissamment par son bras, et dispersé ceux qui suivaient les orgueilleuses pensées de leur cœur.

Il a mis à bas de leur trône les puissants, et il a élevé les humbles.

Il a rempli de biens ceux qui avaient faim, et renvoyé vides ceux qui étaient riches.

Il a reçu en sa protection Israël son serviteur, se souvenant de la miséricordieuse promesse

Qu'il fit autrefois à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour jamais.

L'Oraison se trouve en son lieu, aux Dimanches et aux diverses Fêtes.

℣. Benedicamus Domino.

℟. Deo gratias.

℣. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.

℟. Amen.

℣. Bénissons le Seigneur.

℟. Rendons grâces à Dieu.

℣. Que les âmes des fidèles, par la miséricorde de Dieu, reposent en paix.

℟. Amen.





CHAPITRE IV.

DE L'OFFICE DE COMPLIES, AU TEMPS APRÈS LA PENTECÔTE.

℣. MON Père, veuillez me bénir.
BÉNÉDICTION. Que le Dieu tout-puissant nous accorde une nuit tranquille et une fin heureuse.
℟. Amen.

℣. JUBE, Domne, benedicere.
BENEDICTIO. Noctem quietam, et finem perfectum concedat nobis Dominus omnipotens.
℟. Amen.

LEÇON BRÈVE. (I *Petr.* v.)

MES Frères, soyez sobres et vigilants ; car votre adversaire le diable tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer ; résistez-lui, étant forts dans la foi. Mais vous, Seigneur, ayez pitié de nous !

℟. Rendons grâces à Dieu.

℣. Tout notre secours est dans le Nom du Seigneur.

℟. C'est lui qui a fait le ciel et la terre.

FRATRES : Sobrii estote, et vigilate : quia adversarius vester diabolus, tamquam leo rugiens circuit quærens quem devoret : cui resistite fortes in fide. Tu autem, Domine, miserere nobis.

℟. Deo gratias.

℣. Adjutorium nostrum in Nomine Domini.

℟. Qui fecit cœlum et terram.

On récite ensuite l'Oraison Dominicale en silence ; puis le Prêtre dit le *Confiteor*, et le Chœur le répète après lui.

℣. CONVERTE nos, Deus, Salutaris noster.
℟. Et averte iram tuam a nobis.
℣. Deus, in adjutorium meum intende.
℟. Domine, ad adjuvandum me festina.
Gloria Patri, etc.

℣. CONVERTISSEZ-NOUS, ô Dieu, notre Sauveur !
℟. Et détournez votre colère de dessus nous.
℣. O Dieu ! venez à mon aide.
℟. Seigneur, hâtez-vous de me secourir.
Gloire au Père, etc.

PSAUME IV.

CUM invocarem exaudivit me Deus justitiæ meæ : * in tribulatione dilatasti mihi.

Miserere mei :* et exaudi orationem meam.

Filii hominum, usquequo gravi corde ? * ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium ?

Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum : * Dominus exaudiet me cum clamavero ad eum.

Irascimini, et nolite peccare : * quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris compungimini.

Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino :* multi dicunt :

AU milieu de ma prière, le Dieu de ma justice m'a exaucé ; vous m'avez mis au large, quand j'étais dans l'affliction.

Ayez pitié de moi, et exaucez ma prière.

Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti, aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge ?

Sachez que le Seigneur a rendu admirable celui qui lui est consacré ; le Seigneur m'exaucera quand je crierai vers lui.

Si vous vous irritez, faites-le sans pécher ; repassez avec componction, dans le repos de votre couche, les pensées de vos cœurs.

Offrez un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur. Il en est plusieurs qui disent:

Qui nous montrera le bonheur que nous cherchons ?

La Lumière de votre visage, ***votre Verbe***, Seigneur, a daigné luire sur nous : c'est vous qui donnez la joie à mon cœur.

Pour eux, leur richesse est dans l'abondance du vin, de l'huile et du froment.

Mais moi je dormirai et me reposerai dans la paix ;

Parce que vous seul, Seigneur, m'avez affermi dans l'espérance.

Quis ostendit nobis bona ?

Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine * dedisti lætitiam in corde meo.

A fructu frumenti, vini et olei sui : * multiplicati sunt.

In pace in idipsum : * dormiam et requiescam.

Quoniam tu, Domine, singulariter in spe : * constituisti me.

PSAUME XXX.

EN vous, Seigneur, j'ai mis mon espérance ; que je ne sois pas confondu : sauvez-moi dans votre justice.

Inclinez votre oreille vers moi, hâtez-vous de me délivrer.

Soyez-moi un Dieu protecteur et une maison de refuge, pour me sauver.

Car vous êtes ma force et mon refuge, et vous me conduirez, vous me nourrirez, à cause de votre Nom.

Vous me tirerez du piège qu'on m'a tendu en secret ; car vous êtes mon protecteur.

Je remets mon esprit entre vos mains : c'est vous qui m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité !

IN te, Domine, speravi, non confundar in æternum : * in justitia tua libera me.

Inclina ad me aurem tuam : * accelera ut eruas me.

Esto mihi in Deum protectorem, et in domum refugii : * ut salvum me facias.

Quoniam fortitudo mea, et refugium meum es tu : * et propter Nomen tuum deduces me, et enutries me.

Educes me de laqueo hoc, quem absconderunt mihi : * quoniam tu es protector meus.

In manus tuas commendo spiritum meum : * redemisti me, Domine, Deus veritatis.

PSAUME XC.

Qui habitat in adjutorio Altissimi : * in protectione Dei cœli commorabitur.

Celui qui habite dans l'asile du Très-Haut demeurera sous la protection du Dieu du ciel.

Dicet Domino : Susceptor meus es tu, et refugium meum : * Deus meus, sperabo in eum.

Il dira au Seigneur : Vous êtes mon protecteur et mon refuge ! Il est mon Dieu, j'espérerai en lui.

Quoniam ipse liberavit me de laqueo venantium : * et a verbo aspero.

Car c'est lui qui m'a délivré du filet des chasseurs, et des paroles fâcheuses.

Scapulis suis obumbrabit tibi : * et sub pennis ejus sperabis.

Le Seigneur te couvrira de son ombre : tu seras dans l'espérance sous ses ailes.

Scuto circumdabit te veritas ejus : * non timebis a timore nocturno.

Sa vérité sera ton bouclier : tu ne craindras ni les alarmes de la nuit,

A sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris : * ab incursu, et dæmonio meridiano.

Ni la flèche qui vole au milieu du jour, ni la contagion qui se glisse dans les ténèbres, ni les attaques du démon du Midi.

Cadent a latere tuo mille, et decem millia a dextris tuis : * ad te autem non appropinquabit.

Mille tomberont à ta gauche, et dix mille à ta droite ; mais la mort n'approchera pas de toi.

Verumtamen oculis tuis considerabis : * et retributionem peccatorum videbis.

Cependant tu jetteras les yeux autour de toi, et tu contempleras le sort de l'impie.

Quoniam tu es, Domine, spes mea : * Altissimum posuisti refugium tuum.

Parce que *tu as dit* : « Seigneur, vous êtes mon espérance », parce que tu as placé ton refuge dans le Très-Haut ;

Non accedet ad te malum : * et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.

Le mal n'approchera pas de toi, et les fléaux s'éloigneront de ta tente ;

Car le Seigneur a commandé à ses Anges de te garder en toutes tes voies.

Ils te porteront sur leurs mains, dans la crainte que tu ne heurtes ton pied contre la pierre.

Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon.

Dieu dira de toi : Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai : je le protègerai, parce qu'il a connu mon Nom.

Il criera vers moi, et je l'exaucerai : je suis avec lui dans la tribulation ; je l'en retirerai et le glorifierai.

Je le rassasierai de longs jours, et je lui montrerai le Sauveur que je lui ai préparé.

Quoniam Angelis suis mandavit de te : * ut custodiant te in omnibus viis tuis.

In manibus portabunt te : * ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.

Super aspidem et basiliscum ambulabis : * et conculcabis leonem et draconem.

Quoniam in me speravit, liberabo eum : * protegam eum , quoniam cognovit Nomen meum.

Clamabit ad me , et ego exaudiam eum : * cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum, et glorificabo eum.

Longitudine dierum replèbo eum : * et ostendam illi Salutare meum.

PSAUME CXXXIII.

BÉNISSEZ maintenant le Seigneur, vous tous qui le servez.

Vous qui êtes dans la maison du Seigneur, sous les portiques de la maison de notre Dieu,

Elevez vos mains durant les nuits vers le Sanctuaire, et bénissez le Seigneur.

Dites à Israël : Que le Seigneur te bénisse de Sion, le Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

ECCE nunc benedicite Dominum : * omnes servi Domini.

Qui statis in domo Domini : * in atriis domus Dei nostri.

In noctibus extollite manus vestras in Sancta :* et benedicite Dominum.

Benedicat te Dominus ex Sion : * qui fecit cœlum et terram.

ANT. Miserere mihi, Domine, et exaudi orationem meam.

ANT. Ayez pitié de moi, Seigneur, et exaucez ma prière.

HYMNE.

Te lucis ante terminum,
Rerum Creator, poscimus,
Ut pro tua clementia,
Sis præsul et custodia.

Avant que la lumière disparaisse, nous vous supplions, ô Créateur de toutes choses, d'être, dans votre clémence, notre protecteur et notre gardien.

Procul recedant somnia,
Et noctium phantasmata;
Hostemque nostrum comprime,
Ne polluantur corpora.

Que les songes et les fantômes de la nuit s'enfuient loin de nous. Comprimez notre ennemi; qu'il ne profane pas nos corps.

Præsta, Pater piissime,
Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito
Regnans per omne sæculum. Amen.

Faites-nous cette grâce, ô Père très miséricordieux, et vous, ô Fils unique, égal au Père, vous qui, avec l'Esprit consolateur, régnez dans tous les siècles. Amen.

CAPITULE. (*Jerem.* XIV.)

Tu autem in nobis es, Domine, et Nomen sanctum tuum invocatum est super nos: ne derelinquas nos, Domine Deus noster.

Vous êtes en nous, Seigneur! et votre saint Nom a été invoqué sur nous: ne nous abandonnez pas, Seigneur notre Dieu!

℟. In manus tuas, Domine: * Commendo spiritum meum. In manus tuas.

℟. Entre vos mains, Seigneur,* je remets mon esprit. *On répète*: Entre vos mains, Seigneur, etc.

℣. Redemisti nos, Domine, Deus veritatis. * Commendo.

℣. Vous nous avez rachetés, Seigneur, Dieu de vérité. *On répète*: Je remets, etc.

Gloire au Père, etc. Entre vos mains, etc.

℣. Gardez-nous, Seigneur, comme la prunelle de l'œil ;

℟. Protégez-nous à l'ombre de vos ailes.

Gloria. In manus tuas.

℣. Custodi nos, Domine, ut pupillam oculi.

℟. Sub umbra alarum tuarum protege nos.

CANTIQUE DE SIMÉON.

C'EST maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller en paix votre serviteur, selon votre parole ;

Parce que mes yeux ont vu le Sauveur,

Que vous avez destiné à être exposé aux regards de tous les peuples :

Pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël.

ANT. Sauvez-nous, Seigneur, durant la veille, gardez-nous durant le sommeil, afin que nous puissions veiller avec Jésus-Christ, et que nous reposions dans la paix.

NUNC dimittis servum tuum, Domine : * secundum verbum tuum in pace.

Quia viderunt oculi mei : * Salutare tuum,

Quod parasti : * ante faciem omnium populorum.

Lumen ad revelationem Gentium : * et gloriam plebis tuæ Israel.

ANT. Salva nos, Domine, vigilantes ; custodi nos dormientes : ut vigilemus cum Christo, et requiescamus in pace.

PRIONS.

VISITEZ, s'il vous plaît, Seigneur, cette maison, et éloignez-en toutes les embûches de l'ennemi ; que vos saints Anges y habitent, qu'ils nous y gardent dans la paix, et que votre bénédiction demeure toujours sur nous. Par Jésus-Christ votre Fils, notre Seigneur, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit,

OREMUS.

VISITA, quæsumus Domine, habitationem istam, et omnes insidias inimici ab ea longe repelle : Angeli tui sancti habitent in ea, qui nos in pace custodiant : et benedictio tua sit super nos semper. Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat

in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.
℣. Dominus vobiscum ;
℟. Et cum spiritu tuo.
℣. Benedicamus Domino.
℟. Deo gratias.
Benedicat et custodiat nos omnipotens et misericors Dominus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus.
℟. Amen.

dans tous les siècles des siècles. Amen.
℣. Le Seigneur soit avec vous ;
℟. Et avec votre esprit.
℣. Bénissons le Seigneur.
℟. Rendons grâces à Dieu.
Le Seigneur tout-puissant et miséricordieux, Père, Fils et Saint-Esprit, nous bénisse et nous conserve !
℟. Amen.

ANTIENNE A LA SAINTE VIERGE.

SALVE, Regina, Mater misericordiæ.
Vita, dulcedo et spes nostra, salve.
Ad te clamamus, exules filii Evæ.
Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle.
Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte ;
Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende,
O clemens,
O pia,
O dulcis Virgo Maria!
℣. Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix,
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

SALUT, ô Reine, Mère de miséricorde.
Notre vie, nos délices, notre espérance, salut !
Exilés, enfants d'Eve, nous crions vers vous ;
Vers vous nous soupirons, gémissants et pleurants au fond de cette vallée de larmes.
Sus donc, ô notre avocate, tournez vers nous vos yeux compatissants ;
Et montrez-nous, après cet exil, Jésus, le fruit béni de votre sein,
O clémente,
O miséricordieuse,
O douce Vierge Marie !
℣. Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.
℟. Afin que nous devenions dignes des promesses du Christ.

ORAISON.

Dieu tout-puissant et éternel qui, par la coopération du Saint-Esprit, avez préparé le corps et l'âme de la glorieuse Vierge Marie, afin qu'elle devînt le digne séjour de votre Fils ; daignez, par sa miséricordieuse intercession, nous accorder, à nous qui fêtons joyeusement sa mémoire, d'être affranchis des maux qui nous assiègent et délivrés de la mort éternelle. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

℣. Le secours divin demeure toujours sur nous !

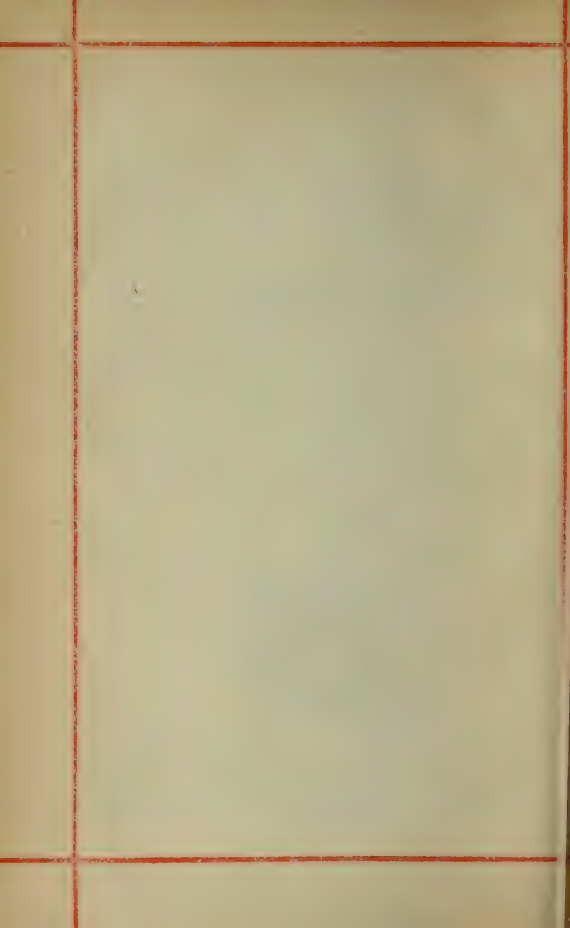
℟. Amen.

Omnipotens sempiterne Deus, qui gloriosæ Virginis matris Mariæ corpus et animam, ut dignum Filii tui habitaculum effici mereretur, Spiritu Sancto cooperante, præparasti : da ut cujus commemoratione lætamur, ejus pia intercessione ab instantibus malis et a morte perpetua liberemur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

℣. Divinum auxilium maneat semper nobiscum.

℟. Amen.







PROPRE DES SAINTS

LE II JUIN.

LES

SS. MARCELLIN, PIERRE ET ÉRASME, MARTYRS.



LA gloire du martyre illumine ce jour avec une profusion qui se rencontre rarement sur le Cycle; déjà nous pouvons présager, dans le mois qui commence, celui de la confession glorieuse entre toutes que Pierre et Paul consommeront dans leur sang. Les Gaules et l'Italie, Rome et Lyon son illustre fille, concourent à former pour le ciel une légion de héros. Tout à l'heure nous admirerons Pothin, l'un des chefs de cette phalange illustre, venu d'Asie pour lever sur les rives du Rhône son contingent sacré. Mais les pre-

miers honneurs sont dus à l'Eglise mère. Saluons donc tout d'abord Marcellin, engendrant par son sacerdoce les recrues nombreuses que l'Esprit-Saint rend dignes aussitôt de partager son triomphe ; honorons l'exorciste Pierre, qui amène à la fontaine sacrée tant de païens gagnés au Christ en voyant la faiblesse des démons.

Quand le christianisme parut sur la terre, Satan était bien, et visiblement, le prince du monde. Tous les autels étaient à lui ; la législation et les mœurs subissaient son empire. Du fond de leurs temples fameux, les chefs des démons dirigeaient la politique des cités consultant leurs oracles ; sous divers noms, les plus infimes des anges déchus trouvaient influence et honneur au foyer domestique ; d'autres avaient leurs postes assignés dans les forêts, sur les montagnes, auprès des sources ou sur la mer, occupant contre Dieu ce monde qu'il avait créé pour sa gloire et que Satan, par la complicité de l'homme, avait conquis. Quatre mille ans d'abandon du côté du ciel avaient permis à l'usurpateur d'affermir ainsi sa conquête ; la résistance était savamment préparée pour le jour où le roi légitime prétendrait rentrer dans ses droits.

La venue du Verbe dans la chair donna le signal de la grande revendication divine. Le prince du monde, vaincu en personne par le Fils de Dieu, comprit qu'il allait avoir à retourner dans l'abîme. Mais les innombrables puissances de ténèbres qu'il avait constituées, devaient poursuivre la lutte durant des siècles, et ne lâcher que pied à pied leurs posi-

tions. Chassées des villes par les adjurations de la sainte Eglise et le triomphe des martyrs, les légions infernales se reformeront dans les solitudes ; les soldats du Christ auront à y soutenir contre elles, sous la conduite d'Antoine et de Pacôme, de terribles combats. En Occident, le patriarche des moines retrouvera, les autels des démons et les démons eux-mêmes sur les hauteurs du Cassin, au VIe siècle. Au VIIe, ils disputeront à saint Gall les bois, les lacs, les rochers de la Suisse actuelle ; et on les entendra se plaindre qu'après avoir été chassés de la société des hommes, on ne leur laisse même pas ces retraites ignorées. C'est qu'en effet, dans la pensée divine, l'appel des moines au désert aura pour but, non moins que la fuite du monde en ce qui les concerne, la poursuite des démons dans leurs derniers retranchements.

Nous insistons sur les considérations qui précèdent ; car leur importance est extrême, et n'a d'égale que la profondeur de l'ignorance systématique où l'on se tient à leur endroit. Les vrais chrétiens croient fermement, aujourd'hui comme toujours, à la lutte privée, toute spirituelle, que l'âme doit soutenir contre l'enfer dans le secret de la conscience ; mais plusieurs n'hésitent point à rejeter dans le domaine de l'imagination ce qu'on leur raconte de ces autres combats, livrés par nos pères aux démons sur le terrain extérieur et public. Leur excuse sans doute est de vivre en un pays où, depuis des siècles, cette guerre du dehors avait pris fin par la victoire sociale du christianisme. Mais l'Esprit-Saint nous annonce que l'ancien serpent,

immobilisé durant mille années, doit être à la fin délié de nouveau pour un peu de temps[1]. Si nous touchions à cette époque fatale, il serait temps d'y songer : nous serions mal préparés à la reprise des anciennes luttes, par l'ignorance où nous entretient l'habitude d'abandonner, sous le nom de légende, à la fatuité de la courte science qui domine de nos jours, les faits les mieux attestés de l'histoire de nos devanciers. Qu'est-ce donc que l'histoire après tout, depuis la révolte de Lucifer, sinon le tableau de la lutte engagée entre Dieu et Satan ? Et si, comme nous l'avons dit, Satan, par la permission divine, avait envahi le monde extérieur aussi bien que celui des âmes, n'était-il pas nécessaire, pour *le jeter dehors* [2], selon l'expression du Sauveur, que la lutte avec lui fût une lutte corps à corps, qu'elle revêtît un caractère extérieur et visible ?

« Le Verbe, dit saint Justin, s'est fait homme pour deux buts : sauver les croyants, et chasser les démons [3]. » Aussi l'expulsion des démons de la place qu'ils occupent dans ce monde matériel, et spécialement du corps de l'homme qui en est la plus noble partie, apparaît-elle, dans l'Evangile, comme l'un des principaux caractères de la puissance du Sauveur. Quittant la terre et envoyant ses apôtres continuer son œuvre parmi les nations, c'est elle également que lui-même indique comme devant être le premier signe de la mission qu'ils auront à remplir [4]. Le

1. Apoc. xx, 2-3. — 2. Johan. xii, 31. — 3. 2ª Apol. vi. — 4. Marc. xvi, 17.

monde ne s'y méprit pas. Bientôt les païens durent constater la cessation partout des anciens oracles [1], et la cause d'un phénomène de cette importance pour l'ancienne religion apparut évidente : les démons eux-mêmes n'hésitèrent point à reconnaître que leur silence forcé venait des chrétiens. Sur cette puissance du christianisme contre l'enfer, les apologistes des IIe et IIIe siècles en appelaient, sans crainte d'être contredits, au témoignage public. « C'est sous les yeux de tous, disait saint Justin aux empereurs, que les chrétiens, dans Rome et dans tout l'univers, chassent les démons au nom de Jésus-Christ [2]. » Les dieux de l'Olympe se voyaient démasqués honteusement en présence de leurs adorateurs confus, et Tertullien pouvait jeter ce défi aux magistrats de l'empire : « Qu'on amène à vos tribunaux quelqu'un de ces hommes qui se disent sous la puissance des dieux. Sur l'ordre du premier venu d'entre nous, l'esprit qui les possède sera contraint de confesser ce qu'il est ; s'il ne s'avoue démon et non pas dieu, n'osant mentir à un chrétien, répandez aussitôt le sang de ce chrétien blasphémateur. Mais non ; la crainte qu'ils ont du Christ fait que l'attouchement, le souffle même de l'un de ses serviteurs suffit à les chasser [3]. »

Le baptême suffisait donc pour donner à l'homme un tel pouvoir ; et c'était bien en effet le sens de la promesse du Seigneur, lorsque, parlant de ceux *qui croiraient en lui*, et

1. PLUTARCH. De oraculor. defectu. — 2. 2a Apol. VI. — 3. Apol. XXIII.

non pas seulement des chefs de l'Eglise, il avait dit : « En mon nom ils chasseront les démons [1] ». De bonne heure cependant, l'Eglise, organisant la guerre sainte, constitua parmi ses fils un ordre spécial qui eut pour mission directe la poursuite de Satan sur tous les points de ce monde visible. Les *exorcistes* se trouvèrent par cette délégation investis d'un empire qui accéléra la défaite du prince du monde, et lui rendit cette défaite d'autant plus odieuse, que l'Eglise, humiliant son orgueil, n'éleva point au-dessus des rangs inférieurs de la cléricature un ordre pourtant si terrible à l'enfer. Lucifer avait prétendu s'égaler au Très-Haut [2] ; précipité du ciel, il s'était flatté, dans sa folie, de pouvoir du moins supplanter Dieu sur la terre : et voilà que le soin de sa défaite est confié, non plus aux anges ses égaux par nature, mais à des hommes, aux plus petits de cette race si facilement trompée, qu'il avait vue prosternée devant lui durant de longs siècles. Leur main de chair le contraint, lui esprit, à descendre de son trône ; à leur parole, il faut qu'il dépose ses vains ornements, qu'il se démasque lui-même ; l'eau qu'ils bénissent ravive en lui ses tortures éternelles ; du prince du monde et de ses pompes il ne reste plus que Satan, le révolté à la face hideuse, le condamné tremblant dans la poussière aux pieds des fils des hommes, ou fuyant comme la feuille desséchée sous le souffle de leur bouche.

L'archange Michel reconnaît dans ces fils

1. Marc. xvi, 17. — 2. Isai. xiv, 12-15.

d'Adam les dignes alliés des anges fidèles qu'il conduisit à la victoire. Mais parmi ces continuateurs du grand combat commencé dans les hauteurs des cieux [1], l'exorciste Pierre se présente à nous rayonnant d'un éclat sans pareil. Le triomphe du martyre vient s'ajouter pour lui aux victoires remportées sur les troupes de Satan. Nul mieux que lui n'a fait reculer l'enfer ; car, chassant les démons des corps, il a de plus conquis les âmes. Le prêtre Marcellin, son associé dans la conquête et le martyre, est également l'associé de sa gloire. L'Eglise a voulu que leurs noms, redoutables aux esprits de ténèbres, brillassent d'une commune auréole ici-bas comme au ciel. Chaque jour, elle leur rend le plus solennel hommage qui soit en son pouvoir, en les nommant tous deux au diptyque du Sacrifice avec les saints Apôtres et les premiers de ses fils. Telle fut l'importance de la mission qu'ils remplirent et la renommée de leurs derniers combats, que leurs corps, transportés sur la voie Lavicane, y devinrent le centre d'un illustre cimetière. Les chrétiens de l'âge de la paix, qui suivit de près leur glorieuse confession, se disputèrent l'avantage d'être ensevelis sous la puissante protection des soldats du Christ ; Constantin, le vainqueur de l'idolâtrie, déposa près d'eux les restes de sa mère, sainte Hélène, qui avait retrouvé le bois du salut, terreur des démons. Une inscription célèbre fut composée en leur honneur par le pape Damase qui, dans son enfance, avait appris de la bouche

1. Apoc. XII, 7-9.

même du bourreau, converti depuis, les détails de leur martyre ; gravée près de leurs tombeaux, elle compléta les monuments de cette catacombe, où l'art chrétien multipliait ses plus riches enseignements.

A la mémoire des saints Marcellin et Pierre est joint, dans la Liturgie de ce jour, le souvenir d'un saint évêque martyr, bien connu autrefois du peuple fidèle. Si les Actes qui nous sont parvenus de sa vie ne sont pas à l'abri de tout reproche au point de vue de la critique, les faveurs obtenues par l'intercession d'Erasme ou saint Elme portèrent son nom dans toute la chrétienté, comme l'attestent les formes nombreuses que ce nom revêtit au moyen âge dans les différentes contrées d'Occident. Il fait partie du groupe des saints *auxiliateurs* ou secourables, dont le culte se répandit surtout en Allemagne et en Italie. Les marins le reconnurent pour patron, en souvenir d'un voyage miraculeux rapporté dans sa vie ; une des tortures nombreuses qu'il eut à subir, l'a fait aussi invoquer contre les douleurs d'entrailles. Nous ne devons pas oublier de mentionner ici que le patriarche des moines d'Occident eut saint Erasme en vénération particulière ; lorsqu'il quitta pour la Campanie sa solitude des bords de l'Anio, il marqua sa principale étape entre Subiaco et le Mont-Cassin en jetant, à Véroli, les fondements d'une église et d'un monastère sous le vocable du saint martyr ; un autre monastère fut également dédié par saint Benoît, dans Rome même, à saint Erasme.

Lisons les quelques lignes consacrées par l'Eglise à la mémoire de nos trois saints.

PIERRE, exorciste, fut emprisonné à Rome sous l'empire de Dioclétien, par le juge Sérénus, pour avoir professé la foi chrétienne. Il délivra des convulsions que lui donnait le démon, Pauline fille d'Artémius, geôlier de la prison. Les parents de la jeune fille, la famille tout entière et les voisins qui s'étaient rassemblés sur la nouveauté du fait, ayant embrassé le service de Jésus-Christ, Pierre les amena au prêtre Marcellin, qui leur donna le baptême à tous. Sérénus en ayant eu connaissance, fit comparaître devant lui Pierre et Marcellin, les reprit durement, et, pour les faire renoncer au Christ, il joignit à ses reproches la menace des supplices. Marcellin lui répondit avec une liberté chrétienne; ce qui n'ayant pas convenu au juge, il fut accablé de coups de poings, séparé de Pierre, et enfermé nu, sans nourriture et sans lumière, dans un cachot jonché de fragments de verre. Quant à Pierre, ordre fut donné également de resserrer ses chaînes étroitement. Mais ces tourments ne faisant qu'accroître en tous deux la

PETRUS, exorcista, Diocletiano imperatore, Romæ a Sereno judice propter christianæ fidei confessionem missus in carcerem, Paulinam Artemii, qui carceri præerat, filiam a dæmone agitatam liberavit. Quo facto et parentes puellæ cum tota famitia et vicinos, qui ad rei novitatem concurrerant, Jesu Christo conciliatos ad Marcellinum presbyterum adduxit, a quo omnes baptizati sunt. Quod ubi rescivit Serenus, Petrum et Marcellinum ad se vocatos asperius objurgat, et ad verborum acerbitatem minas ac terrores adjungit, nisi Christo renuntient. Cui cum Marcellinus christiana libertate responderet, pugnis contusum et a Petro sejunctum, nudum includit in carcerem stratum vitri fragmentis, sine cibo ac sine lumine. Petrum item constringi imperat arctissimis vinculis. Sed cum utrique ex tormentis fides et animus cresceret, constanti confessione et abscisso

capite, illustre testimonium Jesu Christo dederunt.

foi et le courage, ils persévérèrent dans leur confession; condamnés à avoir la tête tranchée, ils rendirent ainsi à Jésus-Christ un illustre témoignage.

Erasmus, episcopus, imperatoribus Diocletiano et Maximiano, in Campania plumbatis et fustibus cæsus, resina quoque, sulphure, plumbo liquefacto et ferventi pice, cera oleoque perfusus, inde tamen integer et inviolatus evasit. Quo miraculo multi se ad Christi fidem converterunt. Verum is, iterum detrusus in carcerem, constrictus ferreis gravissimisque vinculis, inde ab angelo mirabiliter ereptus est. Deinde Formiis a Maximiano variis affectus suppliciis, tunicaque ærea candenti indutus, illa etiam tormenta divina virtute superavit. Denique, plurimis et in fide confirmatis et ad fidem conversis, insignem martyrii palmam adeptus est.

Sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, dans la Campanie, l'évêque Erasme fut battu avec des fouets garnis de plomb et avec des bâtons ; on employa contre lui la résine, le soufre, le plomb fondu, la poix ardente, la cire et l'huile bouillante ; mais toutes ces tortures n'eurent aucune prise sur lui, au point que beaucoup de gens, témoins du prodige, se convertirent au Christ. On le ramena à la prison, où il fut accablé de lourdes chaînes de fer ; mais un ange vint le délivrer d'une façon miraculeuse. Transporté à Formies, il fut, par ordre de Maximien, appliqué à divers tourments nouveaux ; on le revêtit entre autres d'une tunique d'airain rougie au feu ; mais une force divine lui fit surmonter toutes ces épreuves. Enfin, après avoir confirmé dans la foi et converti à cette même foi un grand nombre de personnes, il obtint la palme d'un illustre martyre.

Vous avez tous trois, ô saints martyrs, confessé Jésus-Christ dans la plus effroyable tempête qu'il ait permis au démon de susci-

ter contre son Eglise. A des degrés divers de la hiérarchie, vous avez été les modèles et les guides du peuple chrétien, l'entraînant à votre suite par rangs pressés dans l'arène du martyre, et comblant par des conversions plus nombreuses encore les vides qu'eût laissés sur terre le départ pour le ciel des compagnons de votre victoire. C'est pourquoi, en ce jour, l'Eglise de la terre joint ses hommages reconnaissants aux félicitations de l'Eglise triomphante. Soyez propice toujours aux maux qui accablent le genre humain dans cette vallée de l'épreuve. L'excès de sa misère morale fait qu'il en est arrivé jusqu'à oublier, dans le besoin, ses puissants protecteurs. Par des bienfaits nouveaux, ranimez en lui votre souvenir.

Protégé du ciel autrefois, protégez maintenant vous-même, ô Erasme, ceux qui luttent sur les flots contre les éléments déchaînés. Dans votre force d'âme, à l'heure suprême, vous livrâtes aux bourreaux jusqu'à vos entrailles ; soyez secourable à ceux qui vous invoquent en des souffrances rappelant de loin les tourments que vous avez endurés pour le Christ.

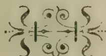
Pierre, Marcellin, unis dans le labeur et dans la gloire, jetez sur nous les yeux : un seul de vos regards fait trembler l'enfer ; il éloignera de nous ses ténébreuses phalanges. Mais combien elle aussi la société civile, combien le monde visible a besoin de votre aide ! L'ennemi que vous aviez si puissamment contribué à faire rentrer dans l'abîme, redevient maître. Sommes-nous au temps où, reprenant la guerre avec les

saints, il lui sera donné de les vaincre [1] ? C'est à peine, maintenant, s'il se cache encore. Non seulement il conduit le monde par mille ressorts que les sociétés autrefois secrètes ont ostensiblement remis en ses mains : on l'a vu chercher à s'introduire dans les réunions de toutes sortes, au sein des familles, comme l'hôte de la maison, le compagnon de divertissements ou d'affaires, avec ses tables tournantes et tous les procédés de divination que Tertullien dénonçait de son temps et du vôtre [2]. L'expulsion des démons par le christianisme avait été si absolue, qu'il en était résulté chez nous jusqu'à l'oubli le plus complet de ces funestes pratiques. Si pour cette fois, dans les familles chrétiennes, les avertissements des pasteurs l'ont emporté sur l'attrait d'une curiosité malsaine, une secte pourtant s'est formée à la suite, dont Satan est devenu le guide et l'oracle. Les *spirites*, comme ils s'appellent, préparent de concert avec la franc-maçonnerie l'invasion dernière du monde extérieur par les bandes infernales ; l'Antechrist, avec sa puissance usurpée et ses vains prestiges, sera le produit commun des loges politiques et de la secte où l'on se donne à tâche de ramener sous une forme nouvelle les anciens mystères du paganisme. Vaillants soldats de l'Église, rendez-nous dignes de nos pères. Si l'armée chrétienne doit s'amoindrir en nombre, que la foi grandisse en elle d'autant plus ; que son courage ni ne défaille, ni ne s'égare ; qu'elle soit trouvée faisant toujours

1. Apoc. XIII, 7. — 2. Apol. XXIII.

face à l'ennemi, à l'heure suprême où le Seigneur Jésus tuera d'un souffle de sa bouche l'homme de péché [1], et replongera pour jamais les hordes de Satan dans le puits de l'abîme.

1. II Thess. II, 8.





LE MÊME JOUR.

SAINT POTHIN ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.



A LA suite des lignes consacrées dans son Martyrologe au triumvirat glorieux dont nous venons d'honorer la puissance, l'Eglise romaine, mère des Eglises, insère en ses fastes la mention émue des héros que le sol gaulois produisit pour le ciel, dans ce même jour et les suivants. Car il ne s'agit point ici du combat d'un seul jour. Pothin, l'évêque, mourant dans la prison épuisé d'ans et de travaux, marqua cette journée comme devant être celle de la fête qui comprendrait à la fois les soldats et leur chef. Mais si le 2 juin paraît avoir été pour celui-ci la date de la victoire, les quarante-sept martyrs, ses compagnons et ses fils, n'obtinrent que successivement leurs couronnes ; jusqu'à ce qu'enfin Blandine, au mois d'août, fermant la marche triomphale, rejoignît dans les cieux la troupe vaillante au milieu de laquelle elle brille d'un éclat si pur.

Mais avant de rappeler quelques traits de l'immortelle campagne où Satan vit tourner si pleinement à sa confusion les efforts de sa haine, jetons nos yeux sur la terre prédestinée devenue dès lors le champ de bataille du

Christ en ses martyrs. Nous ne sommes qu'au second siècle chrétien, et déjà la munificence de Dieu envers cette région du monde révèle ce qu'il attend de la nation dont elle sera l'héritage. Au soin, en effet, avec lequel le laboureur trace les sillons dans le sol dont il a entrepris la culture, à la qualité de la semence qu'il confie à la terre, on peut juger de l'espoir qu'il met en celle-ci. La semence du salut, c'est la parole des messagers de l'Evangile ; le sillon divin, c'est la voie mystérieuse par où l'Esprit-Saint les conduit. Combien donc la parole ne fut-elle pas abondante et pure en la bouche de ces disciples de Pierre et de Paul, que l'on voit, dès le milieu du premier siècle, parcourir en tous sens les provinces gauloises ! Quel dessein merveilleux amène à ces lointains rivages la famille amie de l'Homme-Dieu : Lazare, dont la mort attira ses pleurs ; Marthe, l'hôtesse fidèle, qui par les soins rendus à sa personne sacrée figurera jusqu'à la fin des temps les travaux du ministère actif ; Madeleine enfin, l'apôtre des apôtres eux-mêmes, la pénitente sublime dont l'amour continue, sur les rochers de Provence, cette vie de divine contemplation qui doit être la meilleure part pour les élus, la seule éternelle ? Encore quelques années, et la terre celtique, formée par les vieux Druides au culte de *la Vierge qui devait enfanter*, aura vu le sourire de Marie porter la lumière dans ses plus sombres forêts ; la dispensatrice de toute grâce inspire à Clément, successeur de Pierre, l'envoi de Denys à Lutèce : et quel choix de la Reine des Apôtres aurait pu mieux marquer la terre

de sa prédilection, que celui du sublime Aréopagite apportant à la Gaule le secret des divines hiérarchies et des mystiques faveurs, trésor des parfaits !

Véritablement donc, le premier siècle de l'évangélisation du monde suffit à nous montrer dans la future patrie des Francs le royaume aimé du Christ. Un élément toutefois semble manquer encore à cette plénitude : si les Eglises des Gaules peuvent à bon droit revendiquer pour elles la paternité des deux princes des Apôtres, Jean, le disciple bien-aimé, n'a point eu de part à un apostolat trop éloigné de la province d'Asie où son action restait concentrée ; comment cependant le fils adoptif de Marie pourrait-il ne rien transmettre de lui-même aux lieux bénis des complaisances de Notre-Dame ? Aussi, sous l'influence de l'apôtre déjà sorti de cette vie et plus éclairé encore sur les desseins de Dieu qu'il ne le fut à Pathmos, voici qu'apparaît sur les rives du Rhône un groupe de nouveaux missionnaires ; formés à l'école de Polycarpe, le plus fidèle disciple du vieillard d'Ephèse, qu'ils ont pu voir lui-même dans leur enfance, ils viennent communiquer à l'Occident ses traditions, son esprit, son amour du Fils de l'homme et de la divine Mère. Pothin leur chef, béni par Rome, s'arrête à Lyon. Au nom de Jean, il complète dans ces contrées l'œuvre commencée au nom de Pierre et de Paul, un siècle plus tôt, par Crescent de Vienne, Trophime d'Arles et Paul de Narbonne. Pour un seul pays, quel concours de grâces significatives ! Satan lui-même comprend enfin les desseins du Christ;

il va chercher à les arrêter dans le sang.

L'espace nous manque pour retracer ici les phases diverses de la persécution qui s'alluma sous le souffle de l'enfer, au printemps de l'année 177. Trois ans auparavant, Marc-Aurèle, sauvé par les prières des soldats chrétiens dans sa guerre contre les Quades, avait paru vouloir protéger l'Eglise ; mais la contrainte qu'il avait dû s'imposer alors coûtait au meurtrier de sainte Félicité, de saint Justin et de tant d'autres confesseurs immolés dès les premiers jours de son règne. La première occasion qui se présenterait d'oublier le service rendu par la légion Fulminante, de remettre en vigueur les anciennes lois, cette occasion devait être bienvenue de l'empereur philosophe. Elle lui fut donnée par les soulèvements populaires que la réaction païenne, suffisamment édifiée touchant les dispositions du prince, excita dans les diverses parties de l'empire ; comme l'incendie de Rome l'avait été pour Néron, l'émeute devenait un moyen de gouvernement pour Marc-Aurèle, cet idéal des princes chez nos modernes historiens ! Ce fut de la Gaule que partit le signal de cette persécution doublement odieuse, qui devait s'étendre dans les autres provinces et jusqu'à Rome même, où, un an plus tard, elle couronnait l'immortelle Cécile et son glorieux cortège formé de l'élite de l'ancien patriciat ; c'est au préfet de Lyon que fut adressé le rescrit sanguinaire, dont les termes firent loi pour tout l'empire et se retrouvent cités dans plusieurs Actes des martyrs de ce temps.

Et certes la Gaule, qui jusque-là avait vu

seulement les exécutions isolées d'un petit nombre de chrétiens, montra suffisamment qu'elle était prête à fournir, elle aussi, ses hécatombes sacrées ; l'Eglise de Lyon, fondée la dernière, puisa dans le sang de ses généreux fils une noblesse qui lui permettait de marcher à tout jamais l'égale des premières. Que ne pouvons-nous citer en entier l'admirable Lettre écrite par les survivants de la persécution à leurs frères d'Asie, pour leur raconter le triomphe des martyrs ! monument sans prix de l'antiquité chrétienne, où semble vivre toujours le bienheureux esprit des athlètes du Christ, et dont l'éloquence, si merveilleuse dans sa simplicité, avait la faculté d'émouvoir encore, au XVIe siècle, le cœur si refroidi pourtant des sectaires de la prétendue Réforme. Rappelons du moins en peu de mots la succession des événements, qui nous permettra de mieux comprendre tout à l'heure le récit liturgique emprunté à cette Lettre immortelle.

Le représentant de la puissance romaine était absent de Lyon, quand la populace, excitée par les calomnies des meneurs, se jeta sur les maisons des chrétiens. Dans ce premier moment, rien ne fut épargné contre eux de ce que peut une foule en délire ; le tribun militaire, chargé de maintenir l'ordre, n'intervint au milieu de ces violences que pour traîner ceux qui en étaient la victime devant les magistrats de la cité ; après un interrogatoire sommaire, et une première confession de leur foi que ne refoula point le bruit des vociférations de la multitude, ils furent jetés en prison jusqu'au retour du

gouverneur. On devait être alors au mois de mai ou d'avril. L'arrivée du gouverneur, que plusieurs pensent avoir été Septime-Sévère, le futur empereur, marqua l'ouverture de l'instruction légale de la cause. Vettius Epagathus, jeune homme d'une illustre naissance, se présenta courageusement au pied du tribunal, offrant de défendre les accusés; mais le juge refusa de l'entendre, et, sur sa déclaration qu'il était chrétien lui-même, il fut mis au nombre des confesseurs. On sait que, par un étrange renversement des notions reçues en matière d'instruction criminelle, la procédure romaine, dans les causes de christianisme, avait pour but d'arracher aux accusés la négation, et non l'aveu de leur prétendu crime. La violence des tortures juridiques employées à cette fin fut telle alors, que plusieurs malheureux y cédèrent ; plus tard, ramenés par les larmes et l'exemple de leurs frères, ils réparèrent noblement le scandale, et conquirent, eux aussi, la palme. En attendant, de plus courageux remplissaient les vides causés par ces défections momentanées; car les arrestations continuaient tous les jours, et aussi la torture. Descendus des chevalets le corps en lambeaux, les saints confesseurs étaient mis aux ceps dans les cachots, en attendant une comparution nouvelle ; mais les souffrances de la prison étaient si grandes à elles seules, que beaucoup y moururent, comme le bienheureux Pothin, dont le grand âge et l'épuisement ne purent supporter plus de deux jours les privations de cette demeure affreuse.

D'autres, au contraire, semblaient puiser

dans la prison et les tourments une force inconnue. Lorsque, le moment arrivé d'un nouvel interrogatoire, les geôliers croyaient n'avoir à traîner sur la place publique que des mourants incapables de se porter eux-mêmes, il se trouvait que les plaies reçues la veille avaient guéri celles des jours précédents. Les confesseurs s'avançaient rayonnant d'une douce allégresse, étonnant tous les yeux par la majesté et la beauté de leurs traits ; leurs chaînes étaient comme l'ornement de l'épouse qui resplendit sous l'éclat de ses bracelets d'or ; la bonne odeur du Christ s'échappait d'eux en toute vérité, et d'une manière si frappante pour les sens eux-mêmes, que plusieurs les croyaient parfumés d'un parfum terrestre. Dans ces préliminaires juridiques de la question préventive, plus terribles que le martyre même, on vit briller entre tous le néophyte Maturus, à peine sorti du bain sacré, et déjà l'égal des athlètes vieillis dans l'arène ; Attale de Pergame, que l'éclat d'une illustre origine n'avait point empêché de quitter son pays pour devenir sur les rives du Rhône la colonne de l'Eglise ; Sanctus enfin, diacre de Vienne, à qui la violence et la variété de ses tourments auraient valu la première palme, si le Dieu des humbles et des petits n'eût exalté au-dessus de toutes ces illustrations de la naissance, de la hiérarchie sacrée, du martyre même, Blandine l'esclave, dominant l'héroïque phalange où elle trône comme une mère au milieu de ses fils. Arrêtée des premières avec sa maîtresse, qui parcourut vaillamment, elle aussi, la carrière des supplices,

Blandine, pareille à une plante délicate et fragile, semblait si faible de corps, que tous tremblaient qu'elle ne pût résister au premier effort de l'ennemi. Mais on vit ce que peut sur un corps débile la force d'âme qui vient du Christ. Sur cet être si frêle les bourreaux épuisèrent leur science et leurs forces, se succédant depuis l'aube jusqu'au soir ; et, vaincus, à bout de leurs cruels secrets, ils déclarèrent que c'était merveille si la vie restait dans un corps disloqué à ce point, déchiré, troué de toutes parts, quand un seul des tourments qu'il avait subis aurait dû lui donner la mort. Mais la bienheureuse ranimait dans la confession de la foi ses forces et son courage ; on eût dit qu'elle trouvait nourriture, repos, impassibilité, dans ces mots que la question pouvait seuls obtenir d'elle : « Je suis chrétienne, et il ne se fait point de mal parmi nous. »

Cependant le gouverneur, jugeant la cause suffisamment instruite, se mit en devoir de prononcer la sentence. Il espérait toujours néanmoins que la mort de quelques confesseurs ébranlerait les autres, et commença dans ce but par condamner aux bêtes Maturus, Sanctus, Attale et Blandine. A cette occasion, usant de la haute juridiction que lui donnait son titre de légat impérial, il accorda au peuple un jour de fête dont l'immolation des quatre martyrs devait former le spectacle. Maturus et Sanctus repassèrent, à l'amphithéâtre, par tous les genres de tourments qu'ils avaient subis déjà dans le prétoire ; et comme, malgré les fouets, la dent des bêtes, la chaise de fer rougie au feu, ils respiraient

encore, on les acheva par l'épée. Durant leurs combats, Blandine, suspendue à un gibet pour y être dévorée, suppliait Dieu dans une prière instante; la vue de cette admirable sœur donnait l'allégresse aux martyrs; ses bras étendus en forme de croix leur rappelaient le Sauveur. Mais aucune bête féroce, ce jour-là, ne toucha son corps; elle fut ramenée dans son cachot, et réservée pour d'autres combats. Un incident s'était produit, qui devait prolonger les souffrances des confesseurs, en retardant la dernière lutte : le gouverneur venait de découvrir qu'Attale, ce condamné qu'il s'apprêtait à jeter aux bêtes, était citoyen romain ; la sentence, en ce qui le concernait, se trouvait infirmée par là même. On le reconduisit en prison, et un message fut adressé à César, tant au sujet d'Attale que de ses compagnons de captivité.

Les prisonniers, durant ces délais, ne restèrent point inactifs ; du fond de leurs cachots, et attendant la mort, ils montrèrent qu'il n'est point de situation où le chrétien puisse se désintéresser du salut de ses frères et des intérêts de la sainte Eglise. Ce fut alors que leur humilité, leur tendresse compatissante, aidées des prières et des larmes qu'ils répandaient jour et nuit devant Dieu, ramenèrent au combat les infortunés qui avaient faibli dans les premières tortures. Un autre souci préoccupait vivement les confesseurs : on avait appris dans les Gaules la naissance de la secte nouvelle que Montan propageait en Phrygie; inquiets pour les Eglises d'Asie, d'où par le bienheureux Pothin leur était venue la lumière, ils écrivirent à ces frères

éloignés les craintes qu'ils avaient conçues, et s'adressèrent en même temps au pape Eleuthère, juge souverain de la doctrine. Estimant qu'aucun intérêt ne pouvait l'emporter sur celui de la foi, ils chargèrent de leurs lettres le prêtre Irénée, quoique celui-ci, dont nous aurons en son temps à raconter aussi le triomphe, parût être en ce moment le principal appui de la chrétienté lyonnaise privée de son évêque.

Tandis qu'au fond des cachots qui s'étendaient sous le palais impérial, on s'occupait ainsi des grands intérêts auxquels le salut et la dignité de la race humaine étaient attachés, dans ce palais, dans la ville entière, toutes les pensées étaient à l'approche de la grande fête dont la date, fixée aux calendes d'août, attirait chaque année à Lyon un concours immense. Soixante cités, soixante peuples, appartenant aux diverses provinces de la Gaule chevelue, s'étaient réunis pour élever à Auguste et à Rome, du vivant du premier, un temple magnifique : monument d'éternel servilisme, dressé par les descendants de Brennus pour célébrer la force qui avait réduit à néant l'indépendance du vieux sol gaulois! On en fixa l'emplacement au confluent du Rhône et de la Saône; inauguré, lors de son érection, au commencement du mois d'août consacré à Auguste, c'étaient les pompes de cette dédicace qui se renouvelaient chaque année, depuis deux cents ans, sans pouvoir lasser l'enthousiasme des vaincus. On eut l'idée, pour cette fois, de relever encore la solennité accoutumée par l'exécution des chrétiens qui, depuis la

mort de Maturus et de Sanctus, remplissaient les prisons, attendant leur tour. La réponse de César au gouverneur venait d'arriver, telle qu'on pouvait l'attendre ; elle portait qu'on devait mettre à mort ceux qui persisteraient dans la confession du christianisme, et renvoyer les autres absous. La sentence fut bientôt rendue : les confesseurs qui étaient citoyens romains furent condamnés à la décapitation, les autres réservés aux bêtes ; par une exception glorieuse autant qu'illégale, Attale, malgré son titre, fut lui-même destiné aux jeux de l'amphithéâtre.

Les condamnés, qui attendaient depuis des mois ce grand jour, virent donc enfin sonner l'heure du triomphe ; l'arène s'ouvrait à leurs derniers combats. Au-dessus d'eux, près de la scène, s'élevait l'autel d'Auguste entouré de la représentation des soixante peuples qui avaient contribué à l'érection du monument, et que dominait la statue colossale de la Gaule. Une foule immense, avide de sang non moins que d'esclavage, se pressait au spectacle, ne se doutant pas que du sang de ces condamnés, mêlé à la poussière de la Gaule asservie, ressusciterait elle-même bientot, plus noble, plus complète, plus féconde que jamais, l'indépendance de la patrie terrestre. Quelques siècles seulement ; et de l'autel d'Auguste, il ne restera plus que les quatre colonnes soutenant les voûtes d'un temple chrétien au-dessus d'une crypte appelée du nom de l'humble Blandine.

Nous laissons à la sainte Liturgie le soin

de compléter et de terminer, dans les Leçons qui suivent, un récit déjà trop étendu.

De la Lettre des Eglises de Vienne et de Lyon aux Eglises d'Asie et de Phrygie.

On traîna devant le tribunal le bienheureux Pothin, évêque de Lyon, personnage plus que nonagénaire, ayant à peine un souffle de vie dans son corps épuisé, mais rempli d'ardeur par le désir du martyre. Il était porté par les soldats, et suivi par les magistrats de la ville et par la population tout entière qui le poursuivaient de leurs cris furieux, comme s'il eût été le Christ lui-même. Pothin rendit dans cette occasion un noble témoignage. Le président lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il répondit : « Si tu en es digne, tu le connaîtras. » On se jeta sur lui avec brutalité, et il ne tarda pas à être couvert de nombreuses plaies, ceux qui étaient près de lui l'ayant maltraité honteusement à coups de pieds et à coups de poings, et ceux qui étaient plus éloignés lui jetant tout ce qui leur tombait sous la main. On eût dit qu'ils se seraient regardés comme coupables d'un grand crime, si chacun d'eux ne l'avait

Ex Epistola Ecclesiarum Viennensis et Lugdunensis ad Ecclesias Asiæ et Phrygiæ.

Beatissimus Pothinus, Ecclesiæ Lugdunensis Episcopus, nonagenario major, ob corporis infirmitatem vix spiritum trahens, sed præ cupiditate martyrii mira alacritate animi firmatus, ad tribunal trahebatur. Quo a militibus perlatus, prosequentibus ipsum magistratibus civitatis, et universa plebe variis cum clamoribus impetente, tamquam ipse Christus esset, egregium edidit testimonium. Interrogatus a præside quisnam esset Christianorum Deus, respondit : Si dignus fueris, cognosces. Post hæc inhumane raptatus, et innumeris plagis affectus est, cum ii quidem qui propius astabant, calcibus et pugnis illum contumeliose appeterent ; qui vero longius distabant, quidquid ad manum erat, in ipsum conjicerent : omnes denique gravissimi piaculi reos se existimarent, nisi pro sua quis-

que parte ei petulanter insultarent. Quippe hoc modo injuriam deorum suorum ulturos se arbitrabantur. Exinde vix adhuc spirans in carcerem projectus est, tandem que post biduum animam exhalavit.

pas accablé d'outrages autant que faire se pouvait, et ils pensaient venger ainsi l'injure faite à leurs dieux. Il était expirant, lorsqu'on le reporta à la prison, où il rendit l'âme deux jours après.

MATURUS vero neophytus, et Sanctus, Diaconus Ecclesiæ Viennensis, cum Blandina ancilla et Attalo ducti sunt ad bestias in amphitheatrum. Et Maturus quidem ac Sanctus consueta illic flagrorum verbera pertulerunt, et bestiarum ipsos trahentium morsus, ipsam postremo ferream cathedram : cui superposita martyrum membra cum torrerentur, illorum nares molestissimus nidor implebat. Hi ergo maximo certamine perfuncti, tandem jugulati sunt. Blandina autem ad palum suspensa, bestiis objecta est. Quæ cum in crucis speciem suspensa cerneretur, Deoque intentissime supplicaret, maximam alacritatem addebat certantibus ; quippe qui sub sororis persona cernerent illum qui pro ipsis crucifixus est. Cumque nulla tunc bestia corpus ejus attigisset, deposita

LE néophyte Maturus, Sanctus diacre de l'Église de Vienne. l'esclave Blandine et Attale furent conduits à l'amphithéâtre pour être exposés aux bêtes. Maturus et Sanctus y furent d'abord déchirés par les fouets selon l'usage; on les livra ensuite à la dent des bêtes qui les traînèrent sur le sol ; et enfin on les fit asseoir sur la chaise de fer rougie au feu, d'où leurs membres rôtis répandaient une odeur insupportable. Après avoir souffert ces terribles combats, ils furent enfin égorgés. Quant à Blandine, on l'attacha à un poteau pour l'exposer aux bêtes. Elle semblait alors comme attachée à la croix, et la ferveur des prières qu'elle adressait à Dieu ajoutait encore à l'ardeur des combattants ; car en la personne de leur sœur ils contemplaient celui qui avait été crucifié pour eux. Aucune des bêtes n'ayant osé la toucher, elle fut détachée du poteau et jetée de nouveau en prison,

pour être réservée à un autre combat.

On fit parcourir l'amphithéâtre à Attale. Un homme marchait devant lui, portant une tablette sur laquelle était écrit : « Celui-ci est Attale le chrétien. » Mais le président, ayant découvert qu'il était citoyen romain, le fit remettre en prison, et écrivit à César sur le sort de ceux qui étaient ainsi détenus. Une assemblée solennelle ayant donc lieu dans notre ville, le gouverneur ordonna d'amener les martyrs devant son tribunal, affectant de les mettre sous les yeux du peuple avec toutes les prétentions d'une scène théâtrale. Les ayant interrogés de nouveau, il fit trancher la tête à tous ceux qui étaient citoyens romains, et livra les autres aux bêtes. Ce fut alors une grande gloire pour le Christ, lorsqu'on vit ceux qui avaient d'abord renié la foi la confesser en ce moment avec courage.

Pendant que durait cette confrontation, un Phrygien, nommé Alexandre, médecin de profession et habitant la Gaule depuis plusieurs années, exhortait par des signes les chrétiens à tenir ferme dans leur confession.

ex stipite rursus in carcerem conjicitur, in aliud certamen reservata.

Attalus quoque cum per amphitheatrum circumduceretur, præcedente eum tabella, in qua latino sermone scriptum erat : Hic est Attalus christianus : præses postquam civem Romanum eum esse comperit, reduci in custodiam jubet; litteris ad Cæsarem datis de his qui inclusi tenebantur. Ineunte igitur solemni apud nos mercatu, præses adduci jubet martyres ad tribunal, tamquam in theatrali pompa eos populis ostentans. Cumque illos denuo interrogasset, quicumque cives Romani reperti sunt, capite truncavit; reliquos tradidit bestiis. Cæterum ingens gloria accessit Christo per eos qui prius quidem negaverant, tunc vero confitebantur fidem.

Quibus examini subjectis, Alexander natione Phryx, professione medicus, plures jam annos moratus in Galliis, cum illos ad fidei confessionem nutibus hortaretur, cunctis qui tribunal

circumdabant, tamquam parturiens videbatur. Instans illico præses, interrogavit eum quis esset. Qui cum Christianum se esse dixisset, iratus judex eum ad bestias damnavit. Postridie igitur una cum Attalo ingressus est : nam et hunc præses bestiis iterum tradiderat. Ambo itaque cum omnia tormentorum genera in amphitheatro sustinuissent, gladio percussi sunt. Ultimo tandem spectaculorum die, Blandina rursus illata est una cum Pontico adolescente quindecim circiter annos nato. Et Ponticus quidem cuncta supplicia generose perpessus, emisit spiritum. Beata vero Blandina, post flagra, post bestias, post sartaginem, reticulo inclusa, tauro objecta est : a quo diu in altum jactata, tandem et ipsa victimæ instar jugulata est.

Tous ceux qui entouraient le tribunal l'auraient pris volontiers pour une mère qui enfante, en voyant les efforts auxquels il se livrait. Le président, arrêtant sur lui ses regards, lui demanda qui il était. Alexandre ayant répondu qu'il était chrétien, le juge irrité le condamna aux bêtes. Il entra donc le surlendemain dans l'amphithéâtre avec Attale ; car le président avait renouvelé la sentence qui réservait ce dernier aux bêtes. Tous deux donc parcoururent la série des tourments de l'amphithéâtre, et furent enfin frappés du glaive. Au dernier jour des spectacles, Blandine fut de nouveau amenée avec Ponticus, jeune homme âgé d'environ quinze ans. Ponticus rendit son âme après avoir souffert courageusement tous les supplices. Quant à la bienheureuse Blandine, après les fouets, après les bêtes, après la chaudière ardente, on l'enferma dans un filet, et on l'exposa à un taureau furieux qui la lança longtemps en l'air ; on finit par l'égorger comme une victime.

Nous vous saluons à la tête de votre héroïque phalange, bienheureux Pothin, illustre pontife chargé de mérites et d'années, émule en tout de Polycarpe votre maître. Comme

lui, vous sembliez ne prolonger votre vie dans une vieillesse si extrême, que pour fournir au Christ en votre personne l'occasion d'un dernier triomphe. De sa part et de la vôtre, quelle noble simplicité, quelle majesté devant les tyrans! Vos réponses sont bien l'expression, si l'on peut dire ainsi, d'une même manière d'amour; elles révèlent l'école du disciple bien-aimé. Par vous, ô Pothin, la sainte Église de Lyon, qui vous doit l'existence, plonge sa racine dans le Cœur de l'Homme-Dieu. C'est dans ce Cœur sacré qu'à la dernière Cène, Jean puisa comme un arbre fécond la sève qui devait couler dans ses rameaux; mais c'est à vous qu'il doit de pouvoir offrir au Seigneur, jusqu'à nos temps, les fruits bénis de son apostolat. Car, depuis déjà des siècles, par une disposition terrible de la justice souveraine, la sève ne coule plus dans les rameaux privilégiés des sept Églises que Jean lui-même avait nourries. Pour l'honneur de celui dont vous fûtes le disciple fidèle, maintenez donc toujours dans la grande ville qui a consumé votre vie et vos sueurs l'ardente piété qui la distingue; que d'elle se répande toujours plus dans la terre des Gaules l'esprit du disciple que Jésus aimait : esprit d'amour sans bornes pour le Fils de l'homme, de tendresse filiale pour Marie la Mère de Dieu devenue celle des hommes au Calvaire, d'ardente charité pour tous, de déférence absolue à l'égard de Pierre, le vicaire de l'Homme-Dieu, qui rendait à Jean son empressement respectueux en attentions si touchantes. (JOHAN. XXI.)

Illustre Blandine, qui brillez comme une

perle incomparable au diadème de la noble cité témoin de vos triomphes, nous vous saluons à votre tour. Vous méritez de venir, en nos hommages, après le Pontife, dont la mort vous investit d'une maternité si nouvelle et si grande. Mère des martyrs, vierge sublime dont la faiblesse s'éleva soudain par la vigueur du Christ votre Epoux au-dessus de la force des plus vaillants entre les forts! la première dans la lutte, présente à tous les combats, vous goûtiez les divers supplices comme fait la mère pour les mets variés qui doivent être offerts à ses fils. Puis lorsque tous, sans qu'un seul y manquât, furent rassasiés de la passion du Christ et s'en allèrent dans l'ivresse puisée à son divin calice : on vous vit comme l'épouse vigilante, quand tous les convives ont quitté le lieu du festin dont elle a fait les honneurs, revenir seule encore par les tables diverses, recueillir dans votre sein les moindres restes du repas des héros et les différentes pièces des services nombreux mis à l'usage des invités du père de famille. Joyeuse alors et sans arrière-pensée, comptant sur un bon accueil, vous rejoignîtes l'Epoux en toute hâte; la journée avait été bien remplie. Et après avoir aussi pleinement accompli votre auguste rôle, nous ne nous étonnons pas que plus d'une formule des divins Offices en quelques Eglises se contente aujourd'hui d'invoquer votre nom béni, résumant en lui tous les autres; que les martyrologes d'Adon et de Bède annoncent le 2 juin comme *la fête de sainte Blandine et de ses compagnons martyrs!*

Avec vous, du plus intime de notre âme,

nous honorons ces illustres compagnons de votre triomphe : Sanctus, Attale, Maturus, Epagathus, Alexandre, Ponticus, et les quarante autres dont les multiples supplices formèrent pour le Père souverain comme une couronne de fleurs, où les couleurs les plus variées le disputent aux parfums les plus suaves. Saints martyrs, du sanctuaire éternel dont vous faites l'ornement, jetez sur nous les yeux; que la terre où vous avez vaincu, continue de porter pour le ciel des fleurs et des fruits qui répondent à la fécondité de votre sang généreux.



LE III JUIN.

SAINTE CLOTILDE, REINE DES FRANCS.

En cette saison où l'Office du Temps nous amène à considérer les premiers développements de la sainte Eglise, il entrait dans les vues de l'éternelle Sagesse que les fêtes des Saints complétassent, comme toujours, les enseignements du Cycle mobile. Le Paraclet, dont l'avènement est si près de nous, doit remplir la terre [1]; l'Homme-Dieu l'envoie conquérir l'espace et assurer les temps à son Eglise. Or, c'est en soumettant les royaumes par la foi, qu'il doit former au Christ son empire; c'est en faisant que l'Eglise s'assimile les nations, qu'il donne à l'Epouse croissance et durée. Voici donc qu'au temps même où il vient de nouveau s'emparer du monde, les coopérateurs de l'Esprit dans son œuvre de conquête apparaissent de toutes parts au ciel de la sainte Liturgie. Mais l'Occident surtout concourt à former la constellation qui vient mêler ses clartés radieuses aux feux puissants de la Pentecôte. Et, en effet, l'établissement de la chrétienté latine ne manifestera-t-il pas plus que nulle part ailleurs, dans ces lointaines contrées, la toute-puissance de l'Esprit du Christ? Aussi voyez comme, partis d'Orient,

1. Sap. I, 7.

les deux astres incomparables des princes des Apôtres se hâtent, sur notre horizon, vers le zénith glorieux qu'ils atteindront en ce mois même ; hier Jean, le disciple bien-aimé, projetait sur la Gaule ses derniers, ses plus durables rayons ; quelques jours plus tôt, c'était le pape Éleuthère et le moine Augustin joignant leur action à travers les siècles, pour porter la lumière du salut dans l'extrême Occident, chez les Bretons et les Angles ; après-demain, Boniface illuminera la Germanie.

Mais aujourd'hui, quelle autre étoile se lève en nos régions ? Son doux éclat rivalise en vertu avec la lumière des plus puissants flambeaux du Christ. La ville de Lyon, préparée par le sang des martyrs à cette seconde gloire, vit grandir dans son sein l'astre nouveau ; comme d'eux-mêmes, après trois siècles, ses rayons se mêlent à ceux de Blandine. Comme Blandine en effet, Clotilde est mère ; et la maternité de l'esclave, engendrant pour le ciel dans sa virginité les martyrs gaulois, préparait la naissance des Francs au Christ-Dieu du sein de leur première reine. Clotilde n'eut point comme Blandine à verser son sang ; mais d'autres tortures l'atteignirent cruellement toute jeune encore, et mûrirent son âme pour les grandes destinées que Dieu réserve aux privilégiés de la souffrance. La mort violente de son père Chilpéric détrôné par un usurpateur fratricide, la vue de ses frères massacrés, de sa mère noyée dans le Rhône, sa longue captivité à la cour arienne du meurtrier qui amenait avec lui l'hérésie sur le trône des

Burgondes, développèrent en elle le même héroïsme de foi qui soutenait Blandine dans l'enfantement douloureux de l'amphithéâtre, et devait faire également de la nièce de Gondebaud la mère de tout un peuple. Unissons donc leurs noms dans un même hommage ; et, prosternés aux pieds du Père souverain de qui découle toute paternité sur la terre et au ciel [1], adorons ses voies remplies pour nous de tendresse et d'amour.

Dieu, qui n'a tiré du néant l'univers visible que pour manifester sa bonté, a voulu que l'homme, sortant de ses mains sans pouvoir encore contempler directement son auteur, rencontrât comme première traduction de l'amour infini la tendresse d'une mère : traduction sublime, irrésistible dans sa douceur, et dont l'exquise pureté donne à la mère cette facilité qui n'appartient qu'à elle seule d'achever par l'éducation, dans l'âme de son enfant, la reproduction complète de l'idéal divin qui doit s'imprimer en lui. Mais la fête d'aujourd'hui nous révèle combien plus sublime encore, plus puissante et plus étendue que dans l'ordre de la nature, est la maternité dans l'ordre supérieur de la grâce. Lorsque Dieu en effet, venant parmi nous, voulut prendre chair au sein d'une fille d'Adam, la maternité s'éleva jusqu'à la limite extrême qui sépare les dons d'une simple créature des attributs divins. En même temps qu'elle s'élevait par delà les cieux, elle embrassait le monde, rapprochant tous les hommes, sans distinction de familles ou de nations, dans

1. Eph. III, 15.

la filiation de la Vierge-Mère. Car l'Adam nouveau, modèle parfait de la race humaine et notre premier-né [1], nous voulait pour frères en toute plénitude, frères en Marie comme en Dieu [2]. La Mère de Dieu fut donc proclamée celle des hommes au Calvaire ; du haut de sa croix, l'Homme-Dieu replaçait sur la tête de Marie la couronne d'Eve, brisée près de l'arbre fatal. Constituée l'unique mère des vivants par cette auguste investiture [3], Notre-Dame entrait une fois de plus en communication des privilèges du Père qui est aux cieux. Non seulement elle était, par nature comme lui, mère de son Fils éternel ; mais de même que toute paternité découle ici-bas de ce Père souverain, et lui emprunte sa dignité suréminente : toute maternité ne fut plus dès lors, dans un sens très vrai, qu'un écoulement de celle de Marie, une délégation de son amour, et la communication de son auguste privilège d'enfanter à Dieu les hommes qui doivent être ses fils.

Les mères chrétiennes ont bien le droit de s'en glorifier, car c'est là leur grandeur ; leur dignité s'est accrue par Marie jusqu'à un point que n'aurait pu soupçonner la nature. Mais en même temps, sous l'égide de Marie, comme hier en notre Blandine, non moins réelle pour Dieu que la leur, apparaîtra maintes fois, désormais, la maternité des vierges ; comme Clotilde aujourd'hui, souvent aussi l'épouse, préparée par l'appel de Dieu et la souffrance, se verra douée d'une

1. Rom. VIII, 29 ; Heb. II. 11-12. — 2. MATTH. I, 25 ; Heb. I, 6. — 3. Gen. III, 20 ; JOHAN. XIX, 26-27.

fécondité plus grande mille fois que celle qui lui venait de la terre. Heureux les hommes issus, par la faveur de Marie, de cette fécondité surnaturelle qui réunit toutes les grandeurs ! heureux les peuples auxquels une mère fut donnée par la divine munificence !

L'histoire nous apprend que les fondateurs des empires ont toujours eu la prérogative redoutable d'imprimer aux nations le caractère, néfaste ou bienfaisant, qui marque leur existence à travers les siècles. Combien parfois on sent, dans l'impulsion qui leur fut donnée pour détruire plutôt que pour édifier, le manque d'un contre poids à la prépondérance du pouvoir ! C'est que les peuples anciens n'avaient point de mères ; on ne peut donner ce titre aux héroïnes qui n'ont transmis leurs noms à la postérité, que pour avoir rivalisé d'ambition et de faste avec les conquérants. Il était réservé aux temps chrétiens de voir s'introduire dans la vie des nations cet élément de la maternité, plus salutaire, plus efficace en son humble douceur, que celui qui résulte des qualités ou des vices, de la puissance ou du génie de leurs premiers princes.

Dans le christianisme même, la sainteté que demande chez la créature qui en est investie cette maternité sublime, en fait l'apanage exclusif de l'Eglise catholique, seule sainte, et des nations qui sont dans l'Eglise ; les empires issus du schisme ou de l'hérésie n'ont point à y prétendre. Rejetés par ce côté au rang des nations païennes, ils pourront exceller comme elles dans la

richesse ou la force, être appelés même d'en haut au sinistre honneur d'être les fléaux de Dieu contre des enfants indociles ; mais il restera toujours dans leur formation sociale, dans leur vie entière, un vide immense : sortis de la terre directement, fils de leurs œuvres, comme on dit aujourd'hui, ils n'ont point bénéficié des prières et des larmes d'une mère ; son sourire n'a point éclairé leurs premiers pas, adouci leur enfance. En conséquence, selon le mot du poète latin, ils ne seront point admis à la table divine, ni aux intimités d'une alliance véritable avec le ciel [1]; et jamais la vraie civilisation n'avancera par leurs mains.

Les peuples fidèles, au contraire, sont pour l'Eglise, qui est le royaume de Dieu, comme les familles dont le rapprochement sous une même unité sociale forme la nation ; leur vocation, d'ordre avant tout surnaturel, appelle en eux une plénitude de vie au développement de laquelle s'emploient, dans l'éternelle Trinité, la Toute-Puissance, la Sagesse et l'Amour. Aussi, bien que la nature ait l'honneur de fournir ici les termes du langage et les points de comparaison, ses procédés et sa puissance sont tellement surpassés à ces hauteurs divines, qu'elle n'y apparaît plus que comme une faible image, presque fautive à force d'être incomplète. Mais parmi les nations baptisées dans la foi au Christ et la soumission à son vicaire,

1. Virg. Egl. iv.
...... Cui non risere parentes,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

c'est à la France surtout qu'il appartient de s'écrier avec le Psalmiste : « O Seigneur qui avez prévu mes voies et longtemps à l'avance fixé mes destinées, votre science, dans le travail de ma formation, a été merveilleuse ! Mes reins vous appartiennent ; avec ses aspirations et ses pensées, tout mon être est à vous ; car vous m'avez reçu dans vos bras comme votre œuvre, lorsque je sortais du sein même de ma mère. Aucun de mes os qui vous soit caché, à vous qui l'avez façonné dans le secret des entrailles maternelles et qui connaissez l'imperfection de mes premières origines [1]. »

Il fallut du temps pour dompter les instincts farouches des guerriers de Clovis, et préparer leur épée à la noble mission dont elle était appelée à devenir, dans la main de Charlemagne et de saint Louis, l'instrument glorieux. On a dit avec raison que ce travail fut l'honneur des évêques et des moines. Mais, pour être complet et faire preuve d'une science plus approfondie des voies de la Providence, il eût convenu d'oublier moins la part que devait avoir la femme, et qu'elle eut en effet, dans l'œuvre de la conversion et de l'éducation qui firent du peuple franc le premier-né de l'Eglise. C'est Clotilde qui conduit les Francs au baptistère de Reims, et présente à Remi le fier Sicambre transformé beaucoup moins par les exhortations du saint évêque, que par la vertu des prières de la femme forte élue de Dieu pour enlever cette riche dépouille à l'enfer. Quelle virile

1. Psalm. CXXXVIII.

énergie, quel dévouement à Dieu nous révèlent les démarches de cette noble fille du roi détrôné des Burgondes, qui, sous l'œil soupçonneux de l'usurpateur meurtrier de sa famille, attend l'heure du ciel dans l'exercice de la charité et le silence de l'oraison : jusqu'à ce que, le moment venu enfin, ne prenant conseil que de l'Esprit-Saint et d'elle-même, elle s'élance pour conquérir au Christ cet époux qu'elle ne connaît pas encore, avec une vaillance qui dépasse celle des guerriers formant son escorte ! La force et la beauté [1] sont véritablement sa parure au jour des noces ; le cœur de Clovis a bientôt compris que les conquêtes réservées à cette épouse, l'emporteront sur le butin ravi jusque-là par ses armes. Clotilde, au reste, a trouvé sur les rives de la Seine son œuvre préparée ; depuis cinquante ans, Geneviève est debout, défendant Paris contre l'invasion des hordes païennes, et n'attendant que le baptême du roi des Francs pour lui ouvrir ses portes.

Toutefois, lorsque dans cette même nuit de Noël qui vit Notre-Dame donner au monde l'Enfant divin, Clotilde a enfanté pour Marie à l'Eglise son peuple premier-né, l'œuvre est loin d'être achevée ; il s'agit de faire maintenant de ce peuple nouveau, dans les labeurs d'une lente éducation, la nation très chrétienne. L'élue de Dieu et de Notre-Dame ne défaille point à sa tâche maternelle. Que de larmes pourtant il lui faudra verser encore ! que d'angoisses sur des fils dont la violence de race semble indomptable, livrés par

1. Prov. XXXI.

l'exubérance même de leur riche nature à la fougue des passions qui les pousse en aveugles aux crimes les plus atroces ! Les petits-fils qui grandissaient près d'elle, massacrés dans un infâme guet-apens par des oncles perfides ; des guerres fratricides, promenant la dévastation sur tout ce territoire de la vieille Gaule qu'elle avait purgé du paganisme et de l'hérésie ; et, comme pour compenser l'amertume des discordes intestines par une autre douleur du moins plus glorieuse, sa fille chérie, Clotilde la jeune, mourant d'épuisement à la suite des sévices endurés pour sa foi de la part d'un époux arien : tout montre assez à la reine des Francs que si le ciel l'a choisie pour être leur mère, il entend lui en laisser la peine aussi bien que l'honneur. Ainsi le Christ traite les siens, quand ils ont sa confiance. Clotilde l'a compris : depuis longtemps déjà, veuve de son époux, privée de l'assistance de Geneviève qui a suivi de près Clovis au tombeau, elle s'est retirée près du sépulcre de son glorieux précurseur, le thaumaturge des Gaules, pour y continuer avec l'aide de Martin, dans le secret de la prière et l'héroïsme de la foi qui soutint son enfance, la préparation du nouveau peuple à ses grandes destinées.

Travail immense, auquel une seule vie ne pourrait suffire ! Mais la vie de Clotilde, qui ne doit point voir s'achever la transformation tant désirée, ne se clora pas qu'elle n'ait, à Tours, serré dans ses bras Radegonde, son illustre belle-fille ; investie de sa sublime maternité dans une étreinte suprême, elle l'envoie poursuivre près de la tombe d'Hi-

laire, cet autre vrai père de la patrie, l'intercession toute-puissante qui fera la nation. Puis, lorsque Radegonde elle-même, sa tâche de souffrance et d'amour accomplie, devra quitter la terre, Bathilde bientôt paraîtra, consommant l'œuvre en ce siècle septième, dont on a pu dire qu'il sembla comme celui où, prêt enfin pour sa mission, « le Franc fut fiancé à l'Église et armé chevalier de Dieu [1]. »

Clotilde, Radegonde, Bathilde, mères de la France, se présentent à nous reconnaissables toutes les trois aux mêmes traits pour leurs fils : préparées toutes trois, dès le début de la vie, au dévouement qu'exige leur grande mission, par les mêmes épreuves, la captivité, l'esclavage, par le massacre ou la perte des leurs ; toutes trois ne portant sur le trône que l'indomptable amour du Christ-Roi et le désir de lui donner leur peuple ; toutes trois enfin déposant le diadème au plus tôt, afin de pouvoir, prosternées devant Dieu dans la retraite et la pénitence, atteindre plus sûrement l'unique but de leur ambition maternelle et royale. Héritières d'Abraham en toute vérité, elles ont trouvé dans sa foi [2] la fécondité qui les rendit mères des multitudes que si longtemps notre sol, arrosé de leurs larmes, produisit sans compter pour le ciel. En nos temps amoindris eux-mêmes, ils sont nombreux encore, ceux que, chaque jour, la terre des Francs envoie rejoindre dans la vraie patrie les heureux combattants

1. Hist. de S. Léger. Introduction. — 2. Rom. IV, 18 ; Heb. XI, 11.

des jours meilleurs ; et tous, n'étant plus soumis aux distractions d'ici-bas, ont vite, là-haut du moins, reconnu leurs mères. A la vue de cette affluence toujours croissante de nouveaux fils pressant leurs rangs dans l'allégresse autour de leurs trônes, leur cœur débordant d'amour renvoie au Père souverain la parole du prophète : « Qui donc m'a en-« gendré ceux-ci ? Moi la stérile et qui n'en-« fantais pas, moi la captive et l'exilée, qui « m'a nourri tous ces fils ? J'étais seule, aban-« donnée ; et tous ceux-là, où étaient-ils ? » — « En vérité, répond le Seigneur, tous « ceux-là seront ta parure, et tu en seras « entourée comme l'épouse de ses joyaux. « Tes déserts, tes solitudes, la terre de ruines « qui vit ta souffrance, seront remplis des « fils de ta stérilité, jusqu'à en être trop « étroits pour les contenir. Les rois seront « tes nourriciers, et les reines tes nourrices. « Et tu sauras que c'est moi, le Seigneur, au « sujet de qui ne seront point confondus ceux « qui l'attendent [1]. »

Mais il est temps de laisser place au récit liturgique de la vie de Clotilde.

CLOTILDIS, Chilperici regis filia, post parentum necem a patruo Gundobaldo Burgundiorum rege educata, Clodovæo adhuc ethnico ab ipso Gundobaldo in conjugem tradita est. Quæ cum primogenitum pe-

CLOTILDE, fille du roi Chilpéric, après le meurtre de ses parents, fut élevée par son oncle Gondebaud, roi de Bourgogne, qui la donna en mariage à Clovis encore païen. Etant devenue mère, elle fit baptiser son premier-né, avec la tolérance plutôt

1. ISAI. XLIX, 18-23.

que l'assentiment de Clovis. L'enfant, à qui on avait donné le nom d'Ingomer, étant venu à mourir lorsqu'il portait encore la robe blanche des néophytes, Clovis se plaignit vivement à Clotilde, attribuant la perte de son fils à la vengeance des dieux de ses pères irrités du mépris qu'on avait fait de leur divinité. Mais Clotilde disait : Je rends grâces au tout-puissant Créateur de toutes choses, de ce qu'il ne m'a pas jugée indigne de mettre au monde un fils appelé à partager son royaume.

perisset, eum, tolerante magis quam approbante Clodovæo, baptizari jussit. Cum autem infantis, cui nomen impositum fuerat Ingomeres, in albis extincti mortem ægre ferret Clodovæus ac baptismo imputaret, graviter Clotildem objurgavit, asserens deos patrios, ob contemptum numinis sui iratos, sibi filium eripuisse. At illa : Deo, inquit, omnipotenti Creatori omnium, gratias ago, qui me non usquequaque judicavit indignam ut de utero meo genitum regno suo dignaretur adscire.

AYANT mis au monde un second fils, elle voulut aussi qu'il fût baptisé; on lui donna le nom de Clodomir. L'enfant étant tombé malade, le roi affirmait déjà qu'il allait avoir le même sort que son frère, lorsqu'il fut guéri par les prières de sa mère. Cependant la reine ne cessait d'exhorter son époux à repousser l'idolâtrie pour adorer le Dieu unique en trois personnes ; mais Clovis se tenait attaché aux superstitions des Francs, jusqu'à ce qu'un jour, dans une expédition contre les Allemands, ayant vu son armée fléchir, il se souvint des conseils de Clotilde, et

ALTERUM filium regina cum genuisset, hunc quoque baptizari voluit, et appellatus est Clodomeres. Qui cum ægrotare cœpisset, affirmante rege fore ut idem ei quod fratri contingeret, matris precibus convaluit. At regina non cessabat hortari virum, ut abjecta idololatria unum ac trinum Deum coleret. Sed ille superstitioni Francorum adhæsit, donec in expeditione Alamannica, inclinatam cernens suorum aciem, monitorum conjugis memor, auxilio Christi implorato, de hos-

tibus triumphavit. Cui apud Remos læta uxor occurrens, ubi ordinem rei gestæ cognovit, advocavit sanctum Remigium, a quo Clodovæus, fidem edoctus, baptizatus est, et chrismate sacro inunctus.

implora le Christ qui lui donna la victoire. Clotilde, pleine de joie, vint au-devant de lui jusqu'à Reims, ayant su la manière dont tout s'était passé. Appelé par elle, saint Remi instruisit Clovis des mystères de la foi, le baptisa et lui conféra l'onction du saint chrême.

POST mortem Clodovæi, Turonos adiit Clotildis ; ibique ad sepulcrum sancti Martini summa pietate reliquum vitæ exegit : pernox in vigiliis, eleemosynis aliisque piis operibus intenta, munifica erga ecclesias et monasteria. Clodomeris in bello Burgundico occisi filios, nepotes suos, Theobaldum, Guntarium et Clodoaldum apud se educavit. Tandem plena dierum, Turonis migravit ad Dominum : et Parisios inter psallentium choros translata, sepultaest a filiis Childeberto et Clotario regibus, ad latus Clodovæi, in sacrario basilicæ sancti Petri, quæ postea sanctæ Genovefæ nomine appellata est.

APRÈS la mort de Clovis, Clotilde se fixa à Tours, où elle passa le reste de sa vie au tombeau de saint Martin, se livrant aux veilles, à l'aumône et aux autres œuvres de la piété, exerçant sa munificence envers les églises et les monastères. Clodomir ayant été tué dans la guerre de Bourgogne, elle éleva près d'elle ses petits-fils, Théobald, Gontaire et Clodoald. Enfin, pleine de jours, elle rendit son âme au Seigneur, à Tours, et son corps fut transféré à Paris, escorté de chœurs qui chantaient des psaumes. Les rois Childebert et Clotaire ses fils l'ensevelirent à côté de Clovis, dans le sanctuaire de la basilique de Saint-Pierre qui a reçu depuis le nom de Sainte-Geneviève.

AD ejus tumulum coruscantibus miraculis sanctæ reginæ corpus, jam pridem elevatum, in hie-

L'ÉCLAT des miracles ayant illustré le tombeau de la sainte reine, on leva de bonne heure son corps pour l'hono-

rer, et il fut placé dans une châsse. Toutes les fois que la ville de Paris éprouvait quelque calamité, nos pères avaient coutume de porter ce saint corps en procession avec un pieux appareil. A la fin du dix-huitième siècle, les impies s'étant emparé du gouvernement, tandis que les reliques des Saints étaient profanées dans toute la France par une fureur sacrilège, les ossements de la bienheureuse reine, grâce à une admirable providence de Dieu, furent soustraits par des personnes pieuses. La paix ayant été enfin rendue à l'Eglise, les saintes reliques furent placées dans une nouvelle châsse et déposées dans l'église des Saints-Leu-et-Gilles à Paris, où elles sont entourées des honneurs d'un culte fervent.

rotheca honorifice repositum fuit. Quoties autem urbs regia aliquo discrimine pulsaretur, ex avito more publicis in supplicationibus pio apparatu perferebatur. Exeunte vero octavo decimo sæculo cum impii sumpsissent principatum, et Sanctorum exuviæ undique per Gallias sacrilego furore conculcarentur; ossa beatæ reginæ, mira Dei providentia, piorum manibus subtracta sunt. Pace tandem Ecclesiæ restituta, sacræ reliquiæ in nova theca repositæ fuerunt, et in ecclesia sanctorum Lupi et Ægidii, urbis Parisiensis, collocatæ, ubi nunc honorifice coluntur.

VOTRE gloire est grande sur la terre et au ciel, Clotilde, mère des peuples. Non seulement vous avez donné à l'Eglise la nation très chrétienne ; mais elles-mêmes, la catholique Espagne et l'île des Saints remontent jusqu'à vous devant Dieu par Ingonde et Berthe, vos illustres petites-filles. Plus heureuse que Clotilde la jeune, Ingonde, soutenue par Léandre de Séville, ramène à l'intégrité de la foi son royal époux Herménégilde, et l'élève jusqu'au martyre ; Berthe accueille Augustin sur la terre des Angles, et, selon la parole de l'Apôtre qui avait annoncé que le mari infidèle serait sanctifié

par la femme fidèle [1], Ethelbert est conduit des ténèbres du paganisme au baptême et à la sainteté. Depuis, en combien de lieux dans notre Europe et sur combien de lointains rivages, les fils de la nation dont vous êtes mère directement n'ont-ils pas propagé cette lumière de la foi que vous leur aviez donnée : soit que l'épée fût en leurs mains la protectrice du droit qui convient à l'Epouse de l'Homme-Dieu d'enseigner librement partout et toujours ; soit qu'eux-mêmes, se faisant missionnaires et apôtres, portassent, loin de toute protection possible, aux peuples infidèles leurs sueurs et leur sang ? Heureuse êtes-vous d'avoir, la première, engendré au Christ-Roi une nation pure de toute tache hérétique et vouée à l'Eglise dès son premier instant ! C'est à bon droit que, par un juste hommage envers la Mère de Dieu, l'Eglise Sainte-Marie de Reims fut, au jour de Noël 496, choisie comme lieu de cette insigne naissance ; car Notre-Dame vous fit part alors de sa glorieuse maternité sur la race humaine en des proportions admirables.

Et c'est là ce qui nous rassure, ô Clotilde, en recourant à vous. Beaucoup de vos fils ne sont plus, hélas ! ce qu'ils devraient être à l'égard de leur mère. Mais Notre-Dame, en vous communiquant les droits de sa maternité, ne l'a pu faire sans vous communiquer aussi sa tendre compassion pour des enfants abusés qui n'écoutent plus la voix maternelle. Prenez en pitié les malheureux que

1. I. Cor. VII, 14.

des doctrines étrangères [1] ont entraînés bien loin de leur point de départ. La monarchie chrétienne que vous aviez fondée n'est plus. Vous l'aviez établie sur la reconnaissance des droits de Dieu dans son Christ et dans le vicaire de son Christ. Des princes à courte vue sur leurs propres intérêts, traîtres à la mission qu'ils avaient reçue de maintenir votre œuvre, ont cru faire merveille en laissant pénétrer chez nous des maximes proclamant l'indépendance du pouvoir civil à l'égard de l'Eglise ; et la société, par un juste retour, a proclamé son indépendance à l'égard des princes. Mais, en même temps, le peuple affolé n'entend plus avoir d'autre souverain que lui-même, et, dans l'ivresse de la fausse liberté qu'il a prétendu conquérir, il méconnaît jusqu'au domaine suprême que garde sur lui son Créateur. Les droits de l'homme ont remplacé les droits de Dieu, comme base du pacte social ; évangile nouveau que la France, dans son prosélytisme égaré, prétend maintenant imposer au monde, à la place de l'ancien !

Tel est, dans notre pauvre pays empoisonné par une philosophie menteuse, l'excès de la déraison, que plusieurs qui déplorent l'apostasie du grand nombre et veulent rester chrétiens, croient pouvoir le faire en admettant le principe de libéralisme destructeur qui forme l'essence de la révolution : au Christ le ciel et les âmes ; à l'homme la terre, avec le droit de la gouverner comme il l'entend et de penser à sa guise. A genoux devant

1. Heb. XIII, 9.

la divinité du Seigneur Jésus dans le sanctuaire de leur conscience, ils scrutent les Ecritures et n'y découvrent point que l'Homme-Dieu soit le roi du monde ; en de savantes études ils ont, disent-ils, approfondi l'histoire, et n'y ont rien vu qui les contredise. Si le gouvernement de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, ne répond pas en tout aux données de leur politique, il faut faire, assurent-ils, la part de ces temps primitifs : ce n'est pas en un jour qu'on arrive à l'âge parfait où nous établit enfin la loi du progrès. Pitié, ô mère, pour ces insensés ! Ressuscitez en nous la foi des Francs. Que le Dieu de Clotilde, Seigneur des armées et Roi des nations, se montre à nous ramenant la victoire, sous le vrai nom que Clovis lui donnait à Tolbiac : Jésus-Christ !



LE IV JUIN.

SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO.

CONFESSEUR.

Les biens apportés au monde par l'Esprit divin continuent de se révéler dans la sainte Liturgie. François Caracciolo nous apparaît comme un type nouveau de cette fécondité sublime que le christianisme a donnée à la terre, et dont Clotilde et Blandine nous ont fourni des exemples si merveilleux. La foi des saints est en eux le principe de la fécondité surnaturelle, comme elle le fut dans le père des croyants ; elle engendre à l'Eglise des membres isolés ou des nations entières ; d'elle procèdent également les multiples familles des Ordres religieux, qui, dans leur fidélité à suivre les voies diverses où les ont mises leurs fondateurs, sont le principal élément de la parure royale et variée dont resplendit l'Epouse à la droite de l'Epoux. C'est la pensée qu'exprimait le Souverain Pontife Pie VII, au jour de la canonisation de notre saint, voulant, disait-il, « redresser ainsi le jugement de ceux qui auraient apprécié la vie religieuse selon la vaine tromperie des points de vue de ce monde, et non selon la science de Jésus-Christ [1]. »

1. Homil. in canoniz.

Le siècle de ruine où la voix du vicaire de l'Homme-Dieu s'adressait à la terre en cette circonstance solennelle, rappelait, sous des couleurs plus sombres encore, les temps calamiteux de la prétendue Réforme où François, comme tant d'autres, avait prouvé par ses œuvres et sa vie l'indéfectible sainteté de l'Eglise. « L'Epouse de Jésus-Christ, disait l'auguste Pontife, l'Eglise est habituée maintenant à poursuivre la carrière de son pèlerinage, au milieu des persécutions du monde et des consolations du Seigneur. Par les saints que sa toute-puissance ne cesse de susciter dans tous les temps, Dieu, comme il l'a promis, fait d'elle jusqu'à la fin la ville placée sur la montagne, le flambeau dont l'éclatante lumière frappe tous les yeux qui ne se ferment pas de parti-pris pour ne point voir. Pendant que ses ennemis s'unissent, formant pour la détruire de vains complots, pendant qu'ils disent : *Quand donc mourra-t-elle ? quand périra son nom ?* couronnée d'un éclat nouveau par les triomphes récents des soldats qu'elle envoie aux cieux, elle demeure glorieuse, annonçant pour toutes les générations à venir la puissance du bras du Seigneur [1]. »

Le seizième siècle avait entendu à son début le plus effroyable blasphème qu'on eût proféré contre l'Epouse du Fils de Dieu. Celle qu'on appelait la prostituée de Babylone prouva sa légitimité, en face de l'hérésie impuissante à faire germer une vertu dans le monde, par l'admirable efflorescence des Ordres nouveaux sortis de son

1. Homil. in canoniz

sein en quelques années, pour répondre aux exigences de la situation nouvelle qu'avait créée la révolte de Luther. Le retour des anciens Ordres à leur première ferveur, l'établissement de la Compagnie de Jésus, des Théatins, des Barnabites, des Frères de saint Jean de Dieu, de l'Oratoire de saint Philippe Néri, des Clercs réguliers de saint Jérôme Emilien et de saint Camille de Lellis, ne suffisent pas au divin Esprit ; comme pour marquer la surabondance de l'Épouse, il suscite à la fin du même siècle une autre famille, dont le trait spécial sera l'organisation parmi ses membres de la mortification et de la prière continues, par l'usage incessant des moyens de la pénitence chrétienne et l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement. Sixe-Quint reçoit avec joie ces nouveaux combattants de la grande lutte ; pour les distinguer des autres Ordres déjà nombreux de clercs joignant aux obligations de leur saint état la pratique des conseils, et en preuve de son affection spécialement paternelle, l'illustre Pontife donné au monde par la famille franciscaine assigne à ces derniers venus le nom de Clercs réguliers *Mineurs*. Dans la même pensée de rapprochement avec l'Ordre séraphique, le saint que nous fêtons aujourd'hui, et qui doit être le premier Général du nouvel Institut, change le nom d'Ascagne qu'il portait jusque-là en celui de François.

Le ciel, de son côté, sembla vouloir lui-même unir François Caracciolo et le patriarche d'Assise, en donnant à leurs vies une même durée de quarante-quatre ans. Comme son glorieux prédécesseur et patron, le fondateur

des Clercs réguliers Mineurs fut de ces hommes dont l'Ecriture dit qu'ayant peu vécu ils ont parcouru une longue carrière [1]. Des prodiges nombreux révélèrent pendant sa vie les vertus que son humilité eût voulu cacher au monde. A peine son âme eut-elle quitté la terre et son corps fut-il enseveli, que les foules accoururent à une tombe qui continuait d'attester chaque jour, par la voix du miracle, la faveur dont jouissait auprès de Dieu celui dont elle renfermait la dépouille mortelle.

Mais c'est à la souveraine autorité constituée par Jésus-Christ dans son Eglise, qu'il est réservé de prononcer authentiquement sur la sainteté du plus illustre personnage. Tant que le jugement du Pontife suprême n'a point été rendu, la piété privée reste libre de témoigner à qui la mérite, dans l'autre vie, sa gratitude ou sa confiance ; mais toute démonstration qui, de près ou de loin, ressemblerait aux honneurs d'un culte public, est prohibée par une loi de l'Eglise aussi rigoureuse que sage dans ses prescriptions. Des imprudences contraires à cette loi, formulée dans les célèbres décrets d'Urbain VIII, attirèrent, vingt ans après la mort de François Caracciolo, les rigueurs de l'Inquisition sur quelques-uns de ses enfants spirituels, et retardèrent de près d'un siècle l'introduction de sa cause au tribunal de la Congrégation des Rites sacrés. Il avait fallu que les témoins des abus qui avaient attiré ces sévérités disparussent de la scène ; et comme, par suite,

1. Sap. IV, 13.

les témoins de la vie de François ayant disparu eux-mêmes, on dut alors s'en rapporter aux témoignages *auriculaires* sur le chapitre des vertus héroïques qu'il avait pratiquées, Rome exigea la preuve, par témoins oculaires, de quatre miracles au lieu de deux qu'elle réclame autrement pour procéder à la béatification des serviteurs de Dieu.

Il serait inutile de nous arrêter à montrer que ces précautions et ces délais, qui prouvent si bien la prudence de l'Eglise en ces matières, n'aboutissent qu'à faire ressortir d'autant mieux l'évidente sainteté de François. Lisons donc maintenant le récit de sa vie.

FRANÇOIS, appelé d'abord Ascagne, naquit de la noble famille de Caracciolo à Villa Santa-Maria dans l'Abruzze. Dès ses premières années il brilla par sa piété ; il était encore dans son adolescence, lorsque pendant une grave maladie il prit la résolution de s'attacher entièrement au service de Dieu et du prochain. Il se rendit à Naples, y fut ordonné prêtre, et ayant donné son nom à une pieuse confrérie, il se livra tout entier à la contemplation et au salut des pécheurs ; il s'adonnait assidûment à la fonction d'exhorter les criminels condamnés au dernier supplice. Il arriva un jour qu'une lettre destinée à un autre lui fut remise par erreur de nom ; on y invitait le destinataire à prendre part

FRANCISCUS, dictus antea Ascanius, ex nobili familia Caracciolo in oppido sanctæ Mariæ de Villa in Aprutio ortus, a primis annis eximio enituit pietatis cultu. Adolescens, graviter ægrotans, statuit sese prorsus Dei, proximique mancipare servitio. Neapolim profectus, sacerdotio initiatus, sacroque adscriptus sodalitio, contemplationi, lucrandisque animabus se totum devovit, ac extremo supplicio damnatis hortatorem se præbuit assiduum. Contigit autem ut epistolium alteri destinatum, ei per errorem redderetur; quo a piissimis viris Joanne Augustino Adorno et Fabricio

Caracciolo ad novi religiosi instituti fundationem vocabatur. Rei novitate captus et divinæ voluntatis demiratus consilia, alacri animo sese illis adjunxit. Conditis autem in Camaldulensium eremo, quo secesserant, novi Ordinis legibus, inde Romam simul profecti, confirmationem a Sixto Quinto impetrarunt, qui eosdem Clericos regulares Minores appellari voluit, addito ad tria consueta altero de non ambiendis dignitatibus voto.

à la fondation d'un nouvel institut religieux, et l'invitation venait de deux pieux personnages, Jean-Augustin Adorno et Fabrice Caracciolo. Frappé de la nouveauté du fait et admirant les conseils de la volonté divine, François se joignit à eux avec allégresse. Ils se retirèrent dans une solitude des Camaldules pour y arrêter les règles du nouvel Ordre, et se rendirent ensuite à Rome où ils en obtinrent la confirmation de Sixte-Quint. Celui-ci voulut qu'on les appelât Clercs Réguliers Mineurs. Ils ajoutèrent aux trois vœux ordinaires celui de ne point rechercher les dignités.

SOLEMNI emissa professione, ob singularem ejus in divum Franciscum Assisinatem cultum Francisci nomen assumpsit. Adorno biennio post vita functo, ipse toti religioni quanquam invitus præficitur : quo in munere virtutum omnium præclara præbuit exempla. Instituti amplificandi studiosissimus, id assiduis orationibus, lacrymis et jugi corporis maceratione, enixe a Deo postulabat. Quamobrem tertio in Hispaniam se contulit peregrini habitu indutus, victumque ostia-

A LA suite de sa profession solennelle, notre saint prit le nom de François, à cause de sa dévotion particulière envers saint François d'Assise. Adorno étant venu à mourir deux ans après, il fut mis, malgré lui, à la tête de tout l'Ordre, et, dans cet emploi, il donna les plus beaux exemples de toutes les vertus. Zélé pour le développement de son institut, il demandait à Dieu cette grâce par des prières continuelles, des larmes et de nombreuses mortifications. Il fit trois fois dans ce but le voyage d'Espagne, couvert d'un habit de pèlerin et mendiant sa nourriture de

porte en porte. Il eut dans la route grandement à souffrir, mais éprouva aussi d'une façon merveilleuse l'appui du Tout-Puissant. Par le secours de sa prière, il arracha au danger imminent du naufrage le navire sur lequel il était monté. Pour arriver aux fins qu'il s'était proposées dans ce royaume, il dut peiner longtemps ; mais la renommée de sa sainteté et la très large munificence dont il fut favorisé par les rois Catholiques Philippe II et Philippe III, l'aidèrent à surmonter avec une force d'âme singulière l'opposition de ses ennemis, et il fonda plusieurs maisons de son Ordre ; ce qu'il fit également en Italie avec le même succès.

tim mendicans. In itinere asperrima quæque perpessus, Omnipotentis auxilium mirum in modum expertus, navim, quam conscenderat, ab imminenti naufragio orationis præsidio servavit incolumem. Ut in regnis illis voti compos fieret, plurimum laboravit, sed, ejus sanctitatis fama prælucente, amplissimaque Catholicorum regum Philippi Secundi et Philippi Tertii munificentia, adversariorum conatibus singulari animi fortitudine superatis, plura sui Ordinis domicilia fundavit : quod pari eventu per Italiam præstitit.

Son humilité était si profonde, que lorsqu'il vint à Rome, il fut reçu dans un hospice de pauvres où il choisit la compagnie d'un lépreux, et qu'il refusa constamment les dignités ecclésiastiques que lui offrait Paul V. Il conserva toujours sans tache sa virginité, et gagna à Jésus-Christ des femmes dont l'impudence avait osé lui tendre des pièges. Enflammé du plus ardent amour envers le divin mystère de l'Eucharistie, il passait les nuits presque entières en adoration devant lui ; et il voulut

Humilitate adeo excelluit ut, Romam veniens, in pauperum hospitio receptus, se leproso sociaverit, et ecclesiasticas dignitates a Paulo Quinto sibi oblatas constantissime recusaverit. Illibatam perpetuo servavit virginitatem, effrontesque mulieres ejus castimoniæ insidiantes Christo lucrifecit. Erga divinissimum Eucharistiæ mysterium ardenti æstuans amore, noctes pene integras in ejus adoratione insomnes ducebat :

quod pium exercitium, veluti sui Ordinis tesseram, in eo perpetuo servandum constituit. Deiparæ Virginis cultum impense fovit. In proximum eximia exarsit caritate. Prophetiæ dono et cordium scrutatione ditatus fuit. Quadragesimum quartum ætatis suæ annum agens, dum in sacra Lauretana æde in oratione persisteret, sibi vitæ finem imminere cognovit. Aprutium statim deflexit, et in oppido Agnoni apud alumnos sancti Philippi Nerii lethali febre correptus, sacramentis Ecclesiæ devotissime susceptis, pridie nonas junii anni millesimi sexcentesimi octavi, in pervigilio festi Corporis Christi, placidissime obdormivit in Domino. Sacrum ejus corpus Neapolim delatum, in ecclesia sanctæ Mariæ Majoris, ubi prima sui Ordinis jecerat fundamenta, honorifice conditum fuit. Eum postea miraculis clarum Clemens Decimusquartus Pontifex Maximus solemni ritu inter beatos, Pius vero Septimus Pontifex Maximus novis fulgentem signis, anno millesimo octingentesimo

que ce pieux exercice, qu'il établit comme devant être pratiqué à jamais dans son Ordre, en fut le lien principal. Il fut un propagateur zélé de la dévotion envers la très sainte Vierge Mère de Dieu. Sa charité envers le prochain fut aussi ardente que généreuse. Il fut doué du don de prophétie et connut le secret des cœurs. Etant âgé de quarante-quatre ans, un jour qu'il priait dans la sainte maison de Lorette, il eut connaissance que la fin de sa vie approchait. Aussitôt il se dirigea vers l'Abruzze, et étant arrivé dans la petite ville d'Agnoni, il fut atteint d'une fièvre mortelle dans la maison de l'Oratoire de saint Philippe Néri. Ayant reçu les sacrements de l'Eglise avec la plus tendre dévotion, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur la veille des nones de juin de l'an mil six cent huit, le jour d'avant la fête du Saint-Sacrement. Son saint corps fut porté à Naples et enseveli avec honneur dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où il avait jeté les premiers fondements de son Ordre. L'éclat de ses miracles détermina le Souverain Pontife Clément XIV à l'inscrire solennellement au nombre des bienheureux ; et de nouveaux prodiges ayant déclaré de plus en plus sa sainteté, Pie

VII le mit au nombre des Saints l'an mil huit cent sept. | septimo Sanctorum albo adscripsit.

VOTRE amour pour le divin Sacrement de nos autels fut bien récompensé, ô François; vous eûtes la gloire d'être appelé au banquet de l'éternelle patrie à l'heure même où l'Eglise de la terre entonnait la louange de l'hostie sainte, aux premières Vêpres de la grande fête qu'elle lui consacre chaque année. Toujours voisine de la solennité du Corps du Seigneur, votre fête à vous-même continue d'inviter les hommes, comme vous le faisiez durant votre vie, à scruter dans l'adoration les profondeurs du mystère d'amour. C'est la divine Sagesse qui dispose mystérieusement l'harmonie du Cycle, en couronnant les Saints dans les saisons fixées par sa Providence; vous méritiez le poste d'honneur qu'elle vous assigne dans le sanctuaire, près de l'Hostie.

Sans cesse, sur la terre, vous vous écriiez au Seigneur avec le Psalmiste : *Le zèle de votre maison m'a dévoré* [1]. Ces paroles, qui étaient moins encore les paroles de David que celles de l'Homme-Dieu dont il était la figure [2], remplissaient bien réellement votre cœur ; après la mort, on les trouva gravées dans la chair même de ce cœur inanimé, comme ayant été la règle unique de ses battements et de vos aspirations. De là ce besoin de la prière continuelle, avec cette ardeur toujours égale pour la pénitence, dont vous fîtes le trait particulier de votre famille

1. Psalm. LXVIII, 10. — 2. JOHAN. II, 17.

religieuse, et que vous eussiez voulu faire partager à tous. Prière et pénitence : elles seules établissent l'homme dans la vraie situation qui lui convient devant Dieu. Conservez-en le dépôt précieux dans vos fils spirituels, ô François ; que par leur zèle à propager l'esprit de leur père, ils fassent, s'il se peut, de ce dépôt sacré le trésor de la terre entière.





LE V JUIN.

SAINT BONIFACE, ÉVÊQUE ET MARTYR

APÔTRE DE L'ALLEMAGNE.

Le Fils de l'homme, proclamé Roi dans les hauteurs des cieux au jour de son Ascension triomphante, laisse à l'Epouse qu'il s'est donnée le soin et la gloire de faire reconnaître ici-bas son domaine souverain. La Pentecôte est le signal des conquêtes de l'Eglise ; c'est alors qu'elle s'éveille au souffle de l'Esprit-Saint ; toute remplie de cet Esprit d'amour, elle aspire comme lui aussitôt à posséder la terre. Les Anglo-Saxons et les Francs viennent de prêter en ses mains leur serment de foi et hommage au Christ, à qui toute puissance fut donnée sur la terre et au ciel [1]. Winfrid aujourd'hui, réalisant le beau nom de Boniface ou *bienfaisant* que lui donna Grégoire II, se présente entouré des multitudes arrachées par lui du même coup au paganisme et à la barbarie. Grâce à l'apôtre de la Germanie, l'heure bientôt va venir pour l'Eglise de constituer dans ce monde à l'Epoux, indépendamment de sa principauté sur les âmes, un empire plus puissant qu'aucun de ceux qui l'auront précédé ou suivi.

Le Père éternel attire à son Fils [2], non pas

1. MATTH. XXVIII, 18. — 2. JOHAN. VI, 44.

seulement les hommes, mais les nations ; elles sont dans le temps son héritage [1], non moins que le ciel l'est pour l'éternité. Or il ne suffit pas aux complaisances de Dieu pour son Verbe fait chair, que les nations viennent isolément chacune reconnaître en lui leur Seigneur et maître. C'est le monde qui lui fut promis comme possession, sans distinction de peuples, sans limites autres que les bornes de la terre [2] ; reconnu ou non, son pouvoir est universel. Chez plusieurs sans doute, la méconnaissance ou l'ignorance du droit royal de l'Homme-Dieu doit durer jusqu'au delà du temps ; pour tous encore, nous le savons trop, la révolte sera possible. Il convenait cependant que l'Eglise, dès qu'elle le pourrait, mît à profit son influence sur les nations baptisées, pour les rassembler dans l'unité d'un même acquiescement extérieur à cette royauté source de toutes les autres. A côté du Pontife, vicaire de l'Homme-Dieu en ce qui touche les intérêts du ciel et des âmes, il y avait place, dans le domaine de la vie présente, pour un chef de la chrétienté qui ne fût tel qu'à titre de lieutenant du Christ Seigneur des seigneurs. Ainsi devait se trouver réalisée en toute plénitude, pour le fils de David, la principauté grandiose que les prophètes avaient annoncée [3].

Institution vraiment digne du nom qui lui sera donné de Saint-Empire ; dernier résultat de la glorieuse Pentecôte, comme étant la consommation du témoignage rendu par

1. Psalm. II, 6, 8. — 2. *Ibid.* — 3. Psalm. LXXI.

l'Esprit à Jésus pontife et roi [1]. Aussi, quelques jours encore ; et Léon III, l'auguste Pontife appelé par l'Esprit-Saint à poser le couronnement de son œuvre divine, proclamera, aux applaudissements du monde, l'établissement de cet empire nouveau sous le sceptre de l'Homme-Dieu, dans la personne de Charlemagne représentant du Roi des rois. Telle que nous pouvions la prévoir jusqu'ici néanmoins par les enseignements de la sainte Liturgie, cette œuvre merveilleuse n'était pas encore suffisamment préparée ; de vastes régions, celles-là même qui doivent former l'apanage principal du futur empire, ne connaissaient pas même le nom du Seigneur Jésus, ou ne conservaient d'une prédication première, étouffée sous le tumulte des invasions, qu'un mélange confus de pratiques chrétiennes et de superstitions idolâtriques. Et c'est pourquoi, précurseur de Léon III, Boniface se lève, revêtu de la force d'en haut [2]. Descendant de ces Angles à figure d'anges, par qui l'ancienne Bretagne est devenue l'île des Saints, il brûle de porter à la Germanie d'où sortirent ses aïeux, la lumière qui est venue les trouver dans la terre de leur conquête.

Trente ans d'une vie monastique commencée dès l'enfance malgré les caresses et les larmes d'un père, ont préparé son âme ; mûri dans la retraite et le silence d'un si long temps, rempli de la science divine, accompagné des prières de ses frères, il peut en toute sécurité suivre l'attrait qui l'appelle. Rome le voit d'abord soumettant ses vues au vicaire de

1. JOHAN. XV, 26. — 2. Act. I, 8.

l'Homme-Dieu, source féconde autant qu'unique de toute mission dans l'Eglise. Grégoire II, digne en tout des grands papes honorés du même nom, exerçait alors sur le monde chrétien la vigilance apostolique ; entre les écueils dressés par l'astuce lombarde et l'hérétique démence de Léon l'Isaurien, sa ferme et prudente main conduisait sûrement la barque de Pierre aux gloires souveraines qui l'attendaient en ce siècle huitième. Dans l'humble moine prosterné à ses pieds, l'immortel Pontife a bientôt reconnu l'auxiliaire puissant que lui envoie le ciel ; et, muni de la bénédiction apostolique, Winfrid, devenu Boniface, sent l'Esprit-Saint l'entraîner à des conquêtes que Rome même autrefois n'avait point rêvées.

Par les sentiers qu'il trace au delà du Rhin dans les régions non frayées de la terre barbare, l'Epouse du Fils de Dieu pénètre plus avant que ne firent les légions, renversant les dernières idoles des faux dieux, civilisant et sanctifiant les hordes farouches, fléau du vieux monde. Fils de saint Benoît, le moine anglo-saxon donne à son œuvre une stabilité qui défiera les siècles. Partout s'élèvent des monastères, prenant pour Dieu possession du sol même, fixant autour d'eux par la force de l'exemple et leurs bienfaits les tribus nomades. Sur tous les fleuves, du sein des forêts, en guise des cris de vengeance et de guerre, monte maintenant l'accent de la prière et de la louange au Dieu très-haut. Disciple chéri de Boniface, Sturm préside à cette colonisation pacifique, qui laisse loin derrière elle les colonies de vétérans dans lesquelles

Rome païenne mettait la principale force de son empire.

Voici qu'à la même heure, en ces sauvages régions où la violence jusque-là régnait en souveraine, s'organise la milice sainte des épouses du Seigneur. L'Esprit de la Pentecôte a soufflé dans la terre des Angles, et, comme au cénacle, les saintes femmes en ont eu leur part; les vierges consacrées, obéissant à l'impulsion céleste, ont quitté leur patrie et le monastère où s'abrita leur enfance. Après avoir pourvu de loin d'abord aux besoins de Winfrid, copié pour lui en lettres d'or les Livres saints, elles rejoignent l'apôtre ; intrépides, elles ont passé la mer, et sont venues, sous la garde de l'Epoux, prendre leur part des travaux entrepris pour sa gloire. Lioba les conduit : Lioba, dont la douce majesté, dont les traits célestes élèvent la pensée au-dessus de la terre ; qui, par sa science des Ecritures, des Pères et des saints Canons, égale les plus célèbres docteurs ; mais l'Esprit divin a plus encore enrichi son âme d'humilité et de saint héroïsme. Elle sera mère de la nation allemande. Les fières Germaines, avides de sang, qui, au jour de leurs noces, n'agréaient pour dons qu'un cheval de bataille avec le bouclier et la framée [1], apprendront d'elle les qualités de la femme forte. On ne les verra plus s'enivrer de carnage et ramener au combat leurs maris vaincus ; mais les vertus de l'épouse et de la mère remplaceront en elles la fureur des camps ; la famille

1. Tacit. De mor. Germ. 18.

sera fondée sur le sol germanique, et, avec elle, la patrie.

C'est ce qu'avait compris Boniface, en appelant à lui Lioba, Walburge, et leurs compagnes. Epuisé de travaux, fatigué plus encore, hélas ! comme il arrive à tous les hommes de Dieu, par de mesquines jalousies se couvrant d'un faux zèle, l'athlète du Christ ne dédaignait pas de venir lui-même trouver près de sa fille bien-aimée conseil et réconfort. Appréciant à sa valeur la part qu'elle avait eue dans son œuvre, il la voulut pour compagne de son repos dans la tombe, en sa chère abbaye de Fulda.

Mais l'apôtre est loin encore d'être au soir de sa vie. Il doit assurer le sort spirituel des convertis sans nombre qu'a faits sa parole, et placer à leur tête ceux que l'Esprit-Saint désigne pour gouverner l'Eglise de Dieu [1]. Par ses soins, la hiérarchie sacrée se constitue et se développe ; le sol se couvre d'églises ; et sous la houlette d'évêques élus de Dieu, des peuples nouveaux, créés comme par enchantement, vivent à la gloire de la Trinité sainte en ces contrées hier païennes, où Satan avait cru pouvoir éterniser sa domination.

Vainement, d'autre part, Arius, Manès, divers corrupteurs de la foi sainte anciens et nouveaux, chassés de partout, végètent encore sur les confins ignorés du paganisme germain ; vainement la cupidité d'indignes ministres du Seigneur se flatte d'exploiter toujours l'ignorance de chrétientés trop éloignées du centre vital, et jusque-là forcément

1. Act. xx, 28.

délaissées. L'éclat inaltéré du Verbe divin, qui revêt Boniface comme une robe de gloire [1], rayonne de lui jusqu'au fond des retraites obscures où l'hérésie se dérobe ; le fouet dont l'Homme-Dieu s'arma pour expulser les vendeurs du temple est dans les mains de son apôtre, et il chasse loin de leurs troupeaux sacrilègement abusés les prêtres infâmes qui, à prix égal, offrent au Dieu très-haut l'hostie du salut, ou immolent des bœufs et des boucs aux divinités vaincues de la Germanie. Au bout de quarante années d'un fécond apostolat, l'Allemagne, convertie ou délivrée des pasteurs mercenaires, est acquise au Christ.

Mais le vaillant précurseur du Saint-Empire ne doit pas borner son action puissante à préparer la race germanique aux grandes destinées qui l'attendent. La France, fille aînée de l'Église, est, dans ses princes, appelée la première à porter le globe d'or surmonté de la croix, auguste emblème de l'universelle royauté du Fils de Dieu. Or, si la France de Clotilde, pure d'hérésie, reste fidèle à son baptême, elle-même cependant réclame du ciel à cette heure le secours nécessaire au salut des nations dans les périodes critiques de leur histoire. Les descendants de Clovis n'ont conservé de son royal héritage que le titre vain d'un pouvoir qu'ils n'ont plus, tandis que la vraie puissance est passée aux mains d'une famille nouvelle : race vigoureuse, qui vient de donner sa mesure en écrasant près de Poitiers l'immense armée

1. Eccli. xv. 1. 5.

des Maures. Mais, en sauvant la chrétienté Charles Martel conduit l'Eglise de France à deux doigts de sa ruine par la distribution qu'il fait des sièges épiscopaux, des abbayes, aux compagnons de sa victoire. Sous peine d'une situation non moins désastreuse que ne l'eût faite la victoire d'Abdérame, il faut déposséder de leurs crosses usurpées ces étranges titulaires, et renvoyer du moins leurs fils aux armées franques; avec autant de douceur que de fermeté, par l'ascendant de la vertu, il faut amener le héros de Poitiers et sa descendance au respect du droit des Eglises.

Victoire plus glorieuse que la défaite des Maures, et qui fut celle de notre Boniface ! Triomphe de la sainteté désarmée, aussi profitable aux vaincus qu'à l'Eglise même ; car il devait faire du farouche soldat, bâtard de Pépin d'Héristal, la souche pour les Francs d'une deuxième dynastie dont la gloire allait surpasser l'illustration des rois de la première race.

Légat de saint Zacharie comme il l'avait été de Grégoire III son prédécesseur, Boniface avait fixé à Mayence son siège épiscopal, pour mieux garder au Christ en même temps et la Germanie, conquête de son premier apostolat, et la France sauvée par ses derniers labeurs. Comme un autre Samuel, lui-même consacra de ses mains la nouvelle royauté, en conférant, par un rite nouveau chez les Francs, l'onction sacrée à Pépin le Bref, fils de Charles Martel. On était arrivé à l'année 752. Encore enfant, un autre Charles, héritier futur du trône qu'il venait d'affermir

ainsi par la force de l'huile sainte, attirait les bénédictions du vieillard. Mais l'onction royale de cet enfant était réservée au Pontife suprême, et un diadème plus auguste encore que celui des rois francs devait plus tard se poser sur son front pour manifester en lui, à la tête de l'Empire romain renouvelé, le lieutenant du Christ.

L'œuvre personnelle de Boniface était achevée; comme le vieillard Siméon, il avait vu l'objet des ambitions et des labeurs de sa vie, le salut préparé par Dieu au nouvel Israël. Lui aussi ne songe plus qu'à s'en aller dans la paix du Seigneur; mais l'entrée dans la paix pour un tel apôtre, et il l'entend bien ainsi, ne saurait être que le martyre. L'heure va sonner; le vieil athlète a choisi son dernier champ de bataille. C'est la Frise, encore à demi païenne; il y a un demi-siècle, au début de sa carrière apostolique, il avait fui cette contrée pour échapper à l'épiscopat que saint Willibrord voulait lui imposer dès lors; aujourd'hui qu'elle n'a plus que la mort à lui offrir, il aspire à s'y rendre. Dans une lettre d'humilité sublime, il se prosterne aux pieds d'Etienne III qui vient de succéder à Zacharie, et remet au Siège apostolique la correction de ce qu'il appelle les maladresses et les fautes de sa longue vie [1]; il laisse à Lull, son très cher fils, l'Église de Mayence; il recommande au roi des Francs les prêtres disséminés dans toute la Germanie, les moines, les vierges qui l'ont suivi dans ces lointaines contrées. Puis, faisant disposer parmi les quel-

1. Epist. LXXVIII.

ques livres qu'il emporte avec lui le suaire qui doit envelopper son corps, il désigne les compagnons de son dernier voyage et part avec eux pour cueillir la couronne.

Lisons le récit consacré par l'Eglise à cette grande vie :

BONIFACIUS, antea Winfridus appellatus, apud Anglos natus est exeunte sæculo septimo, et ab ipsa infantia mundum aversatus, vitam monasticam in votis habuit. Cum ejus pater animum sæculi illecebris permutare frustra tentasset, monasterium ingreditur, et sub beati Wolphardi disciplina omnium virtutum ac scientiarum genere imbuitur. Annum agens trigesimum sacerdotio insignitur, ac verbi divini prædicator assiduus, magno animarum lucro hoc in munere versatur. Attamen regnum Christi adaugere desiderans, continuo flebat ingentem multitudinem barbarorum, qui ignorantiæ tenebris immersi dæmoni famulabantur. Qui quidem animarum zelus cum in dies inextinguibili ardore accresceret, divino Numine per lacrymas et orationes explora-

BONIFACE, appelé auparavant Winfrid, naquit chez les Angles sur la fin du septième siècle. Dès son enfance il prit le monde en dégoût et tourna ses désirs vers la vie monastique. Son père chercha en vain par les appâts du siècle à changer la résolution qu'il avait prise, et il entra dans le cloître. Sous la conduite du bienheureux Wolphard, il s'y forma à toutes les vertus et à tous les genres de science. Honoré à trente ans du sacerdoce, il s'adonna à prêcher la parole divine, et produisit par là de grands fruits dans les âmes. Cependant, dans son désir d'accroître le royaume de Jésus-Christ, il pleurait sans cesse le sort de cette multitude infinie de barbares que les ténèbres profondes de l'ignorance retenaient au service du démon. Ce zèle des âmes le dévorait chaque jour de plus en plus d'inextinguibles ardeurs ; par ses prières et ses larmes il demanda au Seigneur de lui faire connaître sa volonté,

et il obtint de son Abbé la permission de passer en Germanie.

Il s'embarqua avec deux compagnons et vint d'Angleterre à Dorsted, ville de Frise. Mais comme il s'était élevé en ce temps une grande guerre entre le roi des Frisons Radbod et Charles Martel, la prédication de l'apôtre fut sans succès ; il revint en Angleterre et retourna à son monastère, dont on le fit Abbé malgré lui. Après deux ans il abdiqua, du consentement de l'évêque de Winchester, et partit pour Rome, afin d'obtenir de l'autorité apostolique la mission d'évangéliser les gentils. Arrivé à la ville, il fut reçu avec bienveillance par Grégoire II. Le Pontife changea son nom de Winfrid en celui de Boniface. Dirigé sur les provinces germaniques, il annonça Jésus-Christ aux peuples de la Thuringe et de la Saxe. Radbod, le roi de Frise, ennemi mortel du nom chrétien, étant mort sur ces entrefaites, Boniface retourna chez les Frisons, où il se fit pendant trois ans le compagnon de saint Willibrord ; sa prédication de l'Evangile fut si heureuse alors, qu'on détruisit les idoles des fausses di-

to, facultatem a monasterii præposito obtinuit ad Germanicas oras proficiscendi.

Ex Anglia duobus cum sociis navim solvens, Dorestadium in Frisiæ oppidum venit. Cum autem bellum gravissimum inter Frisonum regem Radbodum, et Carolum Martellum exarsisset, sine fructu Evangelium prædicavit ; quapropter in Angliam reversus ad suum rediit monasterium, cui invitus præficitur. Post elapsum biennium, ex consensu episcopi Vintoniensis munus abdicavit, et Romam profectus est, ut Apostolica auctoritate ad gentilium conversionem delegaretur. Cum ad Urbem pervenisset, a Gregorio Secundo benigne excipitur, pro Winfrido Bonifacius a Pontifice nominatur. In Germaniam directus, Thuringiæ Saxoniæque populis Christum annuntiavit. Cum interea Radbodus Frisiæ rex ac infestissimus Christiani nominis hostis occubuisset, Bonifacius ad Frisones rediit, ubi sancti Willibrordi socius per triennium tanto

cum fructu Evangelium prædicavit, ut destructis idolorum simulacris, innumeræ vero Deo Ecclesiæ excitarentur.

vinités et que d'innombrables églises furent élevées au vrai Dieu.

A SANCTA Willibrordo ad episcopale munus expetitus, illud detrectavit, ut promptius infidelium saluti instaret. In Germaniam profectus, plura Hassorum millia a dæmonis superstitione avocavit. A Gregorio Pontifice Romam evocatus, post insignem fidei professionem episcopus consecratur. Exinde ad Germanos redux, Hassiam et Thuringiam ab idololatriæ reliquiis penitus expurgavit. Tanta propter merita Bonifacius a Gregorio Tertio ad dignitatem archiepiscopalem evehitur, et tertio Romam profectus a Summo Pontifice Sedis Apostolicæ Legatus constituitur : qua insignitus auctoritate, quatuor episcopatus instituit, et varias synodos celebravit, inter quas concilium Leptinense memorabile est apud Belgas in Cameracensi diœcesi celebratum, quo quidem tempore ad fidem in Belgio adaugendam egregie contulit. A Zacharia Papa creatus

SAINT Willibrord voulait lui confier la charge épiscopale ; il la refusa pour s'adonner plus librement au salut des infidèles, et se rendit en Germanie. Dans la Hesse, il retira plusieurs milliers d'hommes de la superstition diabolique. Appelé à Rome par le Pape Grégoire, il lui remit une très belle profession de sa foi et fut consacré évêque. De retour ensuite chez les Germains, il acheva d'extirper de la Hesse et de la Thuringe les restes de l'idolâtrie. Pour tant de mérites insignes, Boniface fut élevé à la dignité archiépiscopale par Grégoire III. Une troisième fois il fit le voyage de Rome, et fut constitué légat du Siège apostolique par le Pontife suprême. Revêtu de cette autorité, il institua quatre évêchés et tint divers synodes, parmi lesquels on remarque celui de Leptines célébré chez les Belges, au diocèse de Cambrai. Dans ce temps, grâce à l'apôtre, la foi s'accrut merveilleusement en Belgique. Créé par le Pape Zacharie archevêque de Mayence, sur l'ordre du Pon-

tife lui-même il sacra Pépin roi des Francs. Après la mort de saint Willibrord, il prit pour lui le gouvernement de l'Eglise d'Utrecht, et s'en acquitta d'abord par Eoban, ensuite par lui-même, lorsque, s'étant déchargé de l'Eglise de Mayence, il voulut se fixer en Frise. Car les Frisons étant retombés dans l'idolâtrie, il voulut leur prêcher de nouveau l'Evangile. Comme il s'acquittait de ce devoir pastoral, il fut attaqué par une troupe de barbares au bord de la Burda, avec Eoban son coévêque et beaucoup d'autres ; massacré par ces impies, il recueillit la palme du martyre. Le corps de saint Boniface fut transporté à Mayence, et, comme il l'avait demandé pendant sa vie, enseveli dans l'abbaye de Fulda qu'il avait fondée. De nombreux miracles illustrèrent sa tombe. Le Souverain Pontife Pie IX a étendu son Office et sa Messe à toute l'Église.

Moguntinus archiepiscopus, ipso Pontifice jubente, Pippinum in regem Francorum unxit. Post mortem sancti Willibrordi Ultrajectensem ecclesiam gubernandam suscepit, primo per Eobanum, deinde per seipsum, dum ab ecclesia Moguntina absolutus, Ultrajecti resedit. Frisonibus ad idololatriam relapsis, Evangelium prædicare rursus aggreditur ; cumque officio pastorali occuparetur, a barbaris et impiis hominibus, juxta Bornam fluvium, cum Eobano coepiscopo multisque aliis cruenta cæde peremptus, martyrii palma condecoratur. Corpus sancti Bonifacii Moguntiam translatum, et, ut ipse vivens petierat, in Fuldensi monasterio, quod exstruxerat, reconditum fuit, ubi multis miraculis inclaruit. Pius autem Nonus Pontifex Maximus, ejus Officium et Missam ad universam Ecclesiam extendit.

Vous avez été, grand apôtre, le serviteur fidèle de Celui qui vous avait choisi comme ministre de sa parole sainte et propagateur de son règne. En quittant la terre afin d'aller faire reconnaître sa royauté des célestes pha-

langes, le Fils de l'homme n'en restait pas moins le roi de ce monde qu'il abandonnait pour un temps [1]. Il comptait sur l'Eglise pour lui garder sa principauté d'ici-bas. Bien faible encore était, à l'heure de son Ascension, le nombre de ceux qui voyaient en lui leur Seigneur et Maître. Mais la foi déposée dans les âmes de ces premiers élus était un trésor qu'ils firent valoir en banquiers habiles, et surent multiplier par le commerce apostolique. Transmis de génération en génération jusqu'au retour de l'Homme-Dieu, le précieux dépôt devait produire au Seigneur absent des intérêts toujours plus considérables. Il en fut bien ainsi, ô Winfrid, dans le siècle où vous apportâtes à l'Eglise le tribut de labeurs qu'elle réclame de tous ses fils à cette fin, quoique en des proportions différentes. Vos œuvres parurent *bonnes* et profitables entre toutes à la Mère commune ; dans sa reconnaissance, prévenant la gratitude de l'Epoux lui-même, elle voulut vous appeler dès ce monde du *nom nouveau* [2] sous lequel vous êtes maintenant connu dans les cieux.

Et, en effet, jamais richesses pareilles à celles que vous lui préparâtes, affluèrent-elles dans les mains de l'Epouse ? Jamais l'Epoux apparut-il mieux et plus pleinement le chef du monde, qu'en ce huitième siècle où les princes francs, formés par vous à leurs grandes destinées, constituèrent la souveraineté temporelle de l'Eglise, et se firent gloire d'être, à côté du vicaire de l'Homme-Dieu, les lieutenants du Seigneur Jésus ? Le Saint-Empire

1. Luc. xix. — 2. Apoc. ii, 17.

vous doit d'avoir été possible, ô Boniface. Sans vous, la France s'abîmait dans les hontes d'un clergé simoniaque, et périssait avant même d'avoir vu Charlemagne ; sans vous, l'Allemagne restait aux barbares et à leurs dieux ennemis de toute civilisation et de tout progrès. Sauveur des Germains et des Francs, recevez nos hommages.

Devant la grandeur de vos œuvres, au souvenir des grands papes et de ces princes à la taille colossale dont la gloire relève de la vôtre en toute vérité, l'admiration égale en nous la reconnaissance. Mais pardonnez si, à la pensée des grands siècles, hélas ! si loin de nous, un retour sur nos temps amoindris vient mêler la tristesse aux joies de votre triomphe. Les pygmées qui s'admirent aujourd'hui parce qu'ils savent détruire et souiller, ne méritent sans doute que le mépris. Mais combien, à la lumière de votre politique sainte et de ses résultats, ô précurseur de la glorieuse confédération des peuples chrétiens, apparaissent malhabiles et coupables ces faux grands princes, ces hommes d'Etat des derniers siècles, sottement admirés d'un monde qu'ils ont acheminé vers sa ruine ! Les nations catholiques, s'isolant l'une de l'autre, ont dénoué les liens qui les groupaient autour du vicaire de l'Homme-Dieu ; leurs princes, oubliant qu'ils étaient, eux aussi, les représentants du Verbe divin sur la terre, ont traité avec l'hérésie pour afficher leur indépendance à l'égard de Rome ou s'abaisser mutuellement. Aussi la chrétienté n'est plus. Sur ses débris, contre-façon odieuse du Saint-Empire, Satan dresse, à la honte de l'Occident, son

faux empire évangélique, formé d'empiètements successifs, et reconnaissant pour première origine l'apostasie du chevalier félon Albert de Brandebourg.

Les complicités qui l'ont rendu possible ont reçu leur châtiment. Puisse la justice de Dieu être enfin satisfaite ! O Boniface, criez avec nous miséricorde au Dieu des armées. Suscitez à l'Eglise des serviteurs puissants comme vous le fûtes, en paroles et en œuvres. Venez de nouveau sauver la France de l'anarchie. Détruisez l'empire de Satan, et rendez à l'Allemagne le sentiment de ses vraies grandeurs avec la foi des anciens jours.





LE VI JUIN.

SAINT NORBERT

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

L'ESPRIT divin multiplie les secours sur la route de l'Église. Il semble vouloir nous montrer aujourd'hui que la puissance de son action ne doit point s'amoindrir avec les années; voici que douze siècles après sa venue, éclatent dans le monde les mêmes miracles de conversion et de grâces qui signalèrent son glorieux avènement du ciel en terre.

Norbert, qui porte en ses veines le sang des empereurs et des rois, s'est vu convier surnaturellement, dès le sein de sa mère Hadwige, à une noblesse plus haute ; et cependant, trente-trois années d'une vie qui n'en doit guère compter plus de cinquante, ont été données par lui sans réserve aux plaisirs. Il est temps pour l'Esprit divin de hâter sa conquête. Un jour, dans un orage soudainement survenu, la foudre tombe au-devant du prodigue; elle le précipite de son cheval, et creuse un abîme entre lui et le but où le porte une soif inassouvie de vanités qui n'arrivent point à combler le vide de son cœur. Alors, au plus intime de son âme retentit la voix qu'entendit Saul sur le chemin de Damas : « Norbert, où vas-tu ? » Et le miséricordieux dialogue con-

tinue entre Dieu et ce nouveau Paul : « Seigneur, que voulez vous que je fasse ? — Eloigne-toi du mal, et fais le bien ; cherche la paix et poursuis-la [1]. » Vingt ans après, Norbert est au ciel, occupant parmi les pontifes un trône illustre, et rayonnant de l'éclat qui marque dans la patrie les fondateurs des grands Ordres religieux.

Quelle trace profonde, durant les années de sa pénitence, il a laissée sur terre ! L'Allemagne et la France évangélisées, Anvers délivré d'une infâme hérésie, Magdebourg arraché par son archevêque aux dérèglements qui souillaient la maison de Dieu : tant d'œuvres dignes de remplir une longue et sainte vie, ne sont point pourtant les plus beaux titres de Norbert à la reconnaissance de l'Eglise. Avant d'être appelé malgré lui aux honneurs de l'épiscopat, l'ancien hôte de la cour impériale avait choisi dans les forêts du diocèse de Laon, pour prier Dieu et châtier son corps, une solitude inhabitable. Mais bientôt Prémontré a vu ses marécages envahis par des multitudes ; les plus beaux noms de la noblesse venaient demander au grand pénitent la science du salut. En même temps, Notre-Dame lui montrait l'habit blanc que ses disciples devaient revêtir ; saint Augustin leur donnait sa Règle. Une famille nouvelle de Chanoines réguliers, la plus illustre, était fondée ; ajoutant aux obligations du culte divin solennel les austérités de sa pénitence ininterrompue, elle dévouait également ses membres au service des âmes

1. Psalm. XXXIII, 15.

par la prédication et l'administration des paroisses.

Il fallait, dans l'Eglise de Dieu, ce complément à l'œuvre des moines qui avaient relevé, au siècle précédent, l'épiscopat et la papauté du servilisme féodal. Les moines, quoique n'excluant de leur vie aucune œuvre sainte, ne pouvaient cependant, aussi nombreux qu'il eût été nécessaire, quitter leurs cloîtres et prendre sur eux la charge des âmes, que tant de pasteurs indignes du second ordre continuaient de trahir, dans le douzième siècle, au profit de leurs passions simoniaques et concubinaires. Seule, néanmoins, la vie religieuse pouvait relever le sacerdoce, depuis les hauts sommets de la hiérarchie jusqu'aux derniers rangs de la milice sainte. Norbert fut élu de Dieu pour une part de cette œuvre immense ; et l'importance de sa mission explique la prodigalité sublime avec laquelle l'Esprit-Saint multiplia autour de lui les vocations. Le nombre et la rapidité des fondations permirent de porter bientôt partout le secours ; l'Orient lui-même vit presque aussitôt se lever sur lui la lumière de Prémontré. Au XVIII[e] siècle, malgré les destructions des Turcs et les ravages de la prétendue Réforme dans les pays où sa diffusion avait été la plus grande, l'Ordre, divisé en vingt-huit provinces, renfermait encore dans presque toutes ses maisons de cinquante à cent vingt chanoines, et l'on comptait toujours par milliers les paroisses confiées à ses soins.

Les religieuses, dont la sainte vie et les prières sont l'ornement et le secours de l'E-

glise militante, occupèrent dès l'origine la place qui leur était due dans cette innombrable famille ; au temps du fondateur ou peu après sa mort, on en comptait plus de mille à Prémontré même. Un tel chiffre pourra nous donner une idée de la propagation vraiment prodigieuse de l'Ordre à ses débuts. Norbert étendit également sa charité aux personnes qui, comme Thibault comte de Champagne, eussent voulu le suivre au désert, et que la volonté de Dieu retenait dans le monde ; il préluda aux pieuses associations que nous verrons saint Dominique et saint François organiser, au siècle suivant, sous le nom de tiers-ordres.

Voici la notice consacrée dans la sainte Liturgie à ce grand serviteur de l'Eglise et des âmes.

NORBERTUS, nobilissimis parentibus natus, adolescens liberalilibus disciplinis eruditus, in ipsa postea imperatoris aula, spretis mundi illecebris, ecclesiasticæ militiæ adscribi voluit. Sacris initiatus, rejectis mollibus ac splendidis vestibus, pellica melote indutus, prædicationi verbi Dei se totum dedit. Abdicatis ecclesiasticis proventibus satis amplis, et patrimonio in pauperes erogato, semel in die sub vesperam solo cibo qua-

NORBERT, issu de nobles parents, reçut dans sa jeunesse une éducation distinguée. Placé ensuite à la cour de l'empereur, il méprisa les attraits du monde, et voulut être enrôlé dans la milice ecclésiastique. Après avoir reçu les saints Ordres, il renonça au luxe et à la commodité des habits, et, couvert d'une melote de peau, il se livra tout entier à la prédication de la parole de Dieu. Ayant renoncé pareillement aux revenus ecclésiastiques dont il jouissait et qui étaient considérables, il distribua de plus son patrimoine aux

pauvres, et entreprit un genre de vie d'une austérité admirable, ne faisant qu'un seul repas par jour qu'il prenait sur le soir et qui ne consistait qu'en mets permis pour le carême, marchant nu-pieds et ne portant que des habits usés dans les rigueurs même de l'hiver. En retour, il fut puissant en œuvres et en paroles, et ramena en nombre immense les hérétiques à la foi, les pécheurs à la pénitence, les ennemis à la paix et à la concorde.

dragesimali utens, nudisque pedibus et lacera veste sub brumali rigore incedens, miræ austeritatis vitam est aggressus. Potens igitur opere et sermone innumeros hæreticos ad fidem, peccatores ad pœnitentiam, dissidentes ad pacem et concordiam revocavit.

ÉTANT à Laon, et l'évêque l'ayant prié de ne pas s'éloigner de son diocèse, il se choisit une solitude dans le lieu qui était appelé Prémontré. Avec treize compagnons qu'il y réunit, il institua l'Ordre de Prémontré, après avoir reçu de saint Augustin, dans une vision divine, la règle qu'il devait suivre. La renommée de sa sainteté se répandant de plus en plus, et un grand nombre de disciples venant à lui tous les jours, son Ordre fut confirmé par Honorius II et par d'autres Souverains Pontifes; on construisit pour lui un grand nombre de monastères, et il se propagea d'une manière admirable.

CUM Lauduni esset, ab episcopo rogatus ne a sua diœcesi discederet, desertum in ea locum qui Præmontratus dicebatur, sibi delegit : ibique tredecim sociis aggregatis, Præmonstratensem ordinem instituit, divinitus accepta per visum regula a sancto Augustino. Cum vero ejus fama sanctitatis in dies magis augeretur, ac plurimi ad eum quotidie discipuli convenirent, idem ordo ab Honorio Secundo aliisque Summis Pontificibus confirmatus, ac pluribus ab eo monasteriis ædificatis, mirifice propagatus est.

AYANT été appelé à Anvers, Norbert détruisit dans

ANTUERPIAM accersitus, in ea urbe Tan-

chelini nefariam hæresim profligavit. Prophetico spiritu et miraculis claruit. Archiepiscopus tandem, licet reluctans, Magdeburgensis creatus, ecclesiasticam disciplinam, præsertim cœlibatum, constanter propugnavit. Rhemis in concilio Innocentium Secundum egregie adjuvit, et Romam cum aliis episcopis profectus, schisma Petri Leonis compressit. Postremo vir Dei, meritis et Spiritu Sancto plenus, Magdeburgi obdormivit in Domino, anno salutis millesimo centesimo trigesimo quarto, die sexta junii.

cette ville la coupable hérésie de Tanquelin. Il fut illustre par le don de prohétie et celui des miracles. A la fin, ayant été élevé, malgré ses refus, sur le siège archiépiscopal de Magdebourg, il y soutint avec constance la discipline ecclésiastique, principalement le célibat. Au concile de Reims, il se montra un excellent appui d'Innocent II, et, se rendant à Rome avec d'autres évêques, il réprima le schisme de Pierre de Léon. Enfin cet homme de Dieu, rempli du Saint-Esprit et chargé de mérites, s'endormit dans le Seigneur à Magdebourg, l'an du salut onze cent trente-quatre, le six de juin.

Vous sûtes *racheter le temps* [1], comme il convenait, ô Norbert, en ces jours mauvais où vous-même, entraîné par l'exemple de la multitude insensée, aviez frustré Dieu si longtemps dans ses desseins d'amour. Les années refusées par vous d'abord au service du seul vrai Maître du monde lui sont revenues multipliées à l'infini, augmentées de toutes celles que lui ont données vos fils et vos filles. En vingt ans vos œuvres personnelles ont, elles aussi, rempli le monde. Le schisme abattu, l'hérésie terrassée pour la plus grande gloire du divin Sacrement qu'elle attaquait dès lors, les droits de l'Eglise revendiqués

1. Eph. v. 16.

intrépidement sur les princes de ce monde et tous les détenteurs injustes, le sacerdoce rendu à sa pureté première, la vie chrétienne affermie sur ses véritables fondements qui sont la prière et la pénitence : tant de triomphes en si peu d'années, sont dus à la générosité qui vous empêcha de regarder en arrière, même un instant, du jour où l'Esprit-Saint toucha votre cœur. Faites donc comprendre aux hommes qu'il n'est jamais trop tard pour commencer à servir Dieu. Fût-on, comme vous, déjà sur le soir de la vie, ce qu'il reste de temps suffit à faire de nous des saints, si nous donnons pleinement ce reste au ciel [1].

Foi et patience furent vos vertus chéries ; répandez-les sur notre triste siècle, qui ne sait plus que douter et que jouir en allant stupidement à l'abîme. N'oubliez point dans le ciel, ô apôtre, les contrées que vous avez évangélisées, malgré leur oubli, malgré leur retour aux tromperies de l'enfer. Saint pontife, Magdebourg a perdu l'antique foi, et avec elle le dépôt qu'elle ne méritait plus de votre saint corps ; Prague possède aujourd'hui vos reliques sacrées ; en bénissant l'hospitalière cité, priez pour la ville ingrate qui n'a pas su garder son double trésor. Enfin, ô fondateur de Prémontré, souriez à la France qui se réclame de votre plus pure gloire. Obtenez de Dieu que, pour le salut de nos temps malheureux, il rende à votre puissant Ordre quelque peu de son ancienne splendeur. Bénissez dans leur trop petit nombre, ceux

1. I Petr. iv, 2.

de vos fils et de vos filles qui cherchent, en dépit des hostilités ridicules et odieuses du pouvoir, à faire revivre chez nous vos bien faits. Maintenez en eux votre esprit : qu'ils sachent trouver dans la paix avec eux-mêmes le secret du triomphe sur les forces de Satan ; que les splendeurs du culte divin soient toujours pour eux la montagne aimée d'où, comme Moïse, ils rappportent au peuple chrétien, nouvel Israël, la connaissance des volontés du Seigneur.





LE IX JUIN.

LES SS. PRIME ET FÉLICIEN.

MARTYRS.

Les roses et les lis alternent sans fin dans la couronne tressée par les siècles à l'Epouse du Fils de Dieu. En ce monde qui le sait si peu, tout n'a qu'un but : donner dès ici-bas les attraits du ciel à l'Eglise, agencer sa parure pour l'éternité; parure sublime, faite des vertus des saints, qui doit rendre l'élue du Verbe digne de s'asseoir à la droite de l'Epoux au plus haut des cieux [1]. Le Cycle sacré, en sa révolution annuelle, nous donne l'image du travail incessant par lequel l'Esprit-Saint, diversifiant les mérites des serviteurs de Dieu, compose ainsi pour les noces éternelles l'admirable variété des ornements de l'Eglise dont ils sont les membres. Deux martyrs, empourprés de leur sang, viennent aujourd'hui relever la blancheur éclatante des œuvres de Norbert; leur gloire est celle que n'éclipse aucune autre ; mais ils n'en disposent pas moins nos yeux, par cette variété merveilleuse, à contempler délicieusement aussi la douce lumière que Marguerite, la perle de l'Ecosse, projettera demain sur le monde.

1. Apoc. XIX, 7-8 ; Psalm. XLIV, 10.

Prime et Félicien, Romains opulents, étaient déjà parvenus à la maturité de l'âge, quand la voix du Seigneur se fit entendre à eux pour les retirer de la vanité des idoles. Frères par le sang, ils le devinrent plus encore par leur commune fidélité à l'appel de la grâce. Ensemble ils se montrèrent les intrépides soutiens des confesseurs du Christ, au milieu des atroces persécutions qui sévirent sur l'Eglise dans la seconde moitié du troisième siècle de notre ère. Un même combat devait aussi terminer leur vie ici-bas, et les engendrer le même jour au ciel. Ils méritèrent de devenir, dans leurs précieux restes, le trésor principal du célèbre sanctuaire consacré sur le mont Cœlius au premier des martyrs.

La sainte Liturgie emploie les lignes suivantes à rappeler leur triomphe :

PRIMUS et Felicianus fratres, in persecutione Diocletiani et Maximiani accusati christianæ religionis, in vincula conjiciuntur : quibus soluti, inde eripiuntur ab Angelo. Mox ad prætorem adducti, cum christianam fidem acerrime tuerentur, alter ab altero distracti sunt ; ac primum varie tentata est constantia Feliciani. Sed cum suasores impietatis se posse quidquam verbis proficere desperarent, affixis stipiti mani-

LES deux frères Prime et Félicien furent accusés de professer la religion chrétienne et jetés dans les fers, sous la persécution de Dioclétien et de Maximien. Leurs liens furent déliés par un Ange qui les rendit à la liberté. Ils ne tardèrent pas à être ramenés devant le préteur ; mais comme ils défendaient avec énergie la foi chrétienne, on les sépara, et l'on tenta d'abord en diverses manières la constance de Félicien. Les conseillers d'impiété virent bientôt que leurs paroles ne pourraient rien

obtenir ; on cloua les pieds et les mains du martyr à un tronc d'arbre, et on le laissa ainsi suspendu durant trois jours, sans lui donner à manger ni à boire. Le lendemain, Prime fut appelé devant le préteur qui lui parla ainsi : Vois combien la prudence de ton frère est supérieure à la tienne ; il a obéi aux empereurs, et il est comblé d'honneurs auprès d'eux. Toi-même, si tu veux l'imiter, tu partageras les mêmes honneurs et les mêmes grâces.

bus ejus et pedibus, ipsum sine cibo et potu inde triduum pendentem reliquerunt. Postridie ejus diei prætor vocatum ad se Primum sic affatur : Vides quanto sit prudentior quam tu frater tuus, qui, obsecutus imperatoribus, apud ipsos est honoratus. Quem si tu quoque imitari volueris, particeps eris ejus honoris et gratiæ.

PRIME, répondit : J'ai connu par un Ange ce qui est arrivé à mon frère. De même que je suis étroitement lié à lui par la volonté, puissé-je n'en pas être séparé non plus dans le martyre ! A ces paroles le préteur s'enflamma de colère, et, en plus des autres tourments qu'il fit subir à Prime sous les yeux de Félicien présent désormais, il ordonna que l'on versât du plomb fondu dans sa bouche. Peu après il les fit conduire à l'amphithéâtre, et on lâcha deux lions sur eux ; mais ces animaux se prosternèrent aux pieds des martyrs, et ils les caressaient de la tête et de la queue. Plus de douze mille hommes étaient venus à ce spectacle ; cinq cents embrassèrent la religion chrétienne

CUI Primus : Quid factum sit fratri meo cognovi ex Angelo. Utinam quemadmodum sum cum eo voluntate conjunctissimus, sic ab eodem ne martyrio disjungar ! Quo dicto, excanduit prætor, et ad cæteros cruciatus quibus Primum affecit, præsente jam Feliciano, liquatum igne plumbum in os ejus jussit infundi. Mox utrumque perduci imperat in theatrum, in eosque immitti duos leones : qui prostrati ad eorum genua, capite et cauda ipsis blandiebantur. Ad id spectaculum cum amplius duodecim millia hominum convenissent, quingenti cui suis

familiis christianam religionem susceperunt. Quibus rebus permotus prætor, eos securi percuti jussit.

avec leurs familles. Le préteur, ému de ces faits, donna ordre de frapper les martyrs de la hache.

VÉTÉRANS des combats du Seigneur, apprenez-nous quelle force il convient d'apporter à tout âge au service de Dieu. Moins heureux que nous ne le sommes, vous connûtes tard l'Evangile et les richesses sans prix qu'il confère au chrétien. Mais votre jeunesse fut renouvelée comme celle de l'aigle au saint baptême [1], et durant trente années l'Esprit-Saint produisit en vous des fruits innombrables. Lorsqu'enfin, dans une extrême vieillesse, eut sonné l'heure du triomphe final, votre courage égala celui des plus valeureux combattants. C'était la prière alimentée par les paroles des psaumes qui soutenait en vous un tel héroïsme, ainsi qu'en témoignent les actes de votre martyre. Réveillez parmi nous la foi dans la parole de Dieu ; ses promesses nous feront, comme à vous, mépriser la vie présente. Rappelez la piété aux sources vraies qui fortifient l'âme, à la connaissance, à l'usage quotidien des formules sacrées qui rattachent si sûrement la terre au ciel d'où elles sont descendues.

1. Psalm. CII, 5.



LE X JUIN.

SAINTE MARGUERITE, REINE D'ECOSSE.

UNE semaine s'est écoulée depuis le jour où, s'élevant de la terre de France dédiée au Christ par ses soins, Clotilde apprenait au monde le rôle réservé à la femme près du berceau des peuples. Avant le christianisme, l'homme, amoindri par le péché dans sa personne et dans sa vie sociale, ne connaissait pas la grandeur en ce point des intentions divines ; la philosophie et l'histoire ignoraient l'une et l'autre que la maternité pût s'élever jusqu'à ces hauteurs. Mais l'Esprit-Saint, donné aux hommes pour les instruire de toute vérité [1], théoriquement et pratiquement, multiplie depuis sa venue les exemples, afin de nous révéler l'ampleur merveilleuse du plan divin, la force et la suavité présidant ici comme partout aux conseils de l'éternelle Sagesse.

L'Ecosse était chrétienne depuis longtemps déjà, lorsque Marguerite lui fut donnée, non pour l'amener au baptême, mais pour établir parmi ses peuplades diverses et trop souvent ennemies l'unité qui fait la nation. L'ancienne Calédonie, défendue par ses lacs, ses montagnes et ses fleuves, avait jusqu'à la fin de l'empire romain gardé son indépendance.

1. JOHAN. XVI, 13.

Mais, inaccessible aux armées, elle était devenue le refuge des vaincus de toute race, des proscrits de toutes les époques. Les irruptions, qui s'arrêtaient à ses frontières, avaient été nombreuses et sans merci dans les provinces méridionales de la grande île britannique; Bretons dépossédés, Saxons, Danois, envahisseurs chassés à leur tour et fuyant vers le nord, étaient venus successivement juxtaposer leurs mœurs à celles des premiers habitants, ajouter leurs rancunes mutuelles aux vieilles divisions des Pictes et des Scots. Mais du mal même le remède devait sortir. Dieu, pour montrer qu'il est le maître des révolutions aussi bien que des flots en furie, allait confier l'exécution de ses desseins miséricordieux sur l'Ecosse aux bouleversements politiques et à la tempête.

Dans les premières années du XIe siècle, l'invasion danoise chassait du sol anglais les fils du dernier roi saxon, Edmond Côte de fer. L'apôtre couronné de la Hongrie, saint Etienne Ier, recevait à sa cour les petits-neveux d'Edouard le Martyr et donnait à l'aîné sa fille en mariage, tandis que le second s'alliait à la nièce de l'empereur saint Henri, le virginal époux de sainte Cunégonde. De cette dernière union naquirent deux filles, Christine qui se voua plus tard au Seigneur, Marguerite dont l'Eglise célèbre la gloire en ce jour, et un prince, Edgard Etheling, que les événements ramenèrent bientôt sur les marches du trône d'Angleterre. La royauté venait en effet de passer des princes danois à Edouard le Confesseur, oncle d'Edgard; et l'angélique union du

saint roi avec la douce Editha n'étant appelée à produire de fruits que pour le ciel, la couronne semblait devoir appartenir après lui par droit de naissance au frère de sainte Marguerite, son plus proche héritier. Nés dans l'exil, Edgard et ses sœurs virent donc enfin s'ouvrir pour eux la patrie. Mais peu après, la mort d'Edouard et la conquête normande bannissaient de nouveau la famille royale ; le navire qui devait reconduire sur le continent les augustes fugitifs était jeté par un ouragan sur les côtes d'Ecosse. Edgard Etheling, malgré les efforts du parti saxon, ne devait jamais relever le trône de ses pères ; mais sa sainte sœur conquérait la terre où le naufrage, instrument de Dieu, l'avait portée.

Devenue l'épouse de Malcolm III, sa sereine influence assouplit les instincts farouches du fils de Duncan, et triompha de la barbarie trop dominante encore en ces contrées jusque-là séparées du reste du monde. Les habitants des hautes et des basses terres, réconciliés, suivaient leur douce souveraine dans les sentiers nouveaux qu'elle ouvrait devant eux à la lumière de l'Evangile. Les puissants se rapprochèrent du faible et du pauvre, et, déposant leur dureté de race, se laissèrent prendre aux charmes de la charité. La pénitence chrétienne reprit ses droits sur les instincts grossiers de la pure nature. La pratique des sacrements, remise en honneur, produisait ses fruits. Partout, dans l'Eglise et l'Etat, disparaissaient les abus. Tout le royaume n'était plus qu'une famille, dont Marguerite se disait à bon droit la mère ; car l'Écosse naissait par elle à la vraie civilisation. David Ier, ins-

crit comme sa mère au catalogue des Saints, achèvera l'œuvre commencée ; pendant ce temps, un autre enfant de Marguerite, également digne d'elle, sainte Mathilde d'Écosse, épouse d'Henri Ier fils de Guillaume de Normandie, mettra fin sur le sol anglais aux rivalités persévérantes des conquérants et des vaincus par le mélange du sang des deux races.

Voici les lignes consacrées par l'Eglise à l'histoire de sainte Marguerite :

MARGARITA, Scotorum regina, paterno Angliæ regum, materno Cæsarum sanguine clarissima, illustrior adhuc fuit christiana virtute. Hæc in Hungaria nata, ubi pater tunc temporis exulabat, post exactam summa cum pietate puerilem ætatem, una cum genitore, qui a sancto Eduardo patruo, Anglorum rege, ad paterni regni fastigium vocabatur, in Angliam venit. Mox, alternante parentum fortuna, ex Angliæ littore solvens, vi tempestatis expulsa, seu verius divinæ providentiæ consilio deducta est in oram maritimam Scotiæ. Ibi cum ex matris imperio Malcholmo Tertio Scotorum regi, egregiis ejus dotibus capto, nupsisset, sanctimoniæ et pietatis

MARGUERITE, reine d'Ecosse, fut la noble fille des rois d'Angleterre par son père et des Césars par sa mère ; mais la vertu chrétienne l'éleva encore au-dessus de sa naissance. Elle naquit en Hongrie, où son père était alors exilé. Après une enfance passée dans la plus haute piété, elle vint en Angleterre avec son père, qui était appelé par saint Édouard, roi des Anglais, son oncle, à monter sur le trône de ses aïeux. Bientôt, partageant les revers de sa famille, Marguerite dut s'éloigner des rivages d'Angleterre. Une tempête, ou plutôt le dessein de la divine Providence, la jeta sur les côtes d'Ecosse. Le commandement de sa mère lui fit épouser Malcolm III, roi de ce pays, que ses belles qualités avaient touché. Par sa sainteté et ses œuvres pieuses, elle rendit à

tout le royaume les plus grands services durant trente années qu'elle régna.

Au milieu de la mollesse d'une cour, elle mortifia son corps par les veilles et les austérités, employant à la prière une grande partie des nuits. Outre d'autres jeûnes qu'elle s'imposait de temps en temps, elle avait la coutume d'observer celui de quarante jours entiers avant la fête de Noël, avec une telle rigueur qu'elle ne le suspendit jamais dans ses maladies les plus aiguës. Adonnée au culte divin, elle bâtit un grand nombre d'églises et de monastères, répara les autres, les fournit d'ornements sacrés et les dota richement. Elle amena le roi son mari à une vie chrétienne, et le porta par ses exemples salutaires à partager ses saintes pratiques. Elle éleva tous ses enfants d'une manière si parfaite et avec un si heureux succès, que presque tous, ainsi que sa mère Agathe et sa sœur Christine, se vouèrent à une vie très sainte. Occupée enfin du bonheur de l'Écosse entière, elle fit disparaître tous les désordres qui s'étaient glissés insensiblement dans les habitudes du pays, et rendit conformes à la piété chrétienne les mœurs de son peuple.

operibus, triginta quibus regnavit annis, toti regno mirifice profuit.

Inter regales delicias corpus afflictationibus ac vigiliis macerans, magnam noctis partem piis precationibus extrahebat. Præter alia jejunia quæ identidem usurpabat, integros quadraginta dies ante natalitia festa tanta cum severitate jejunare consuevit, ut ne in gravissimis quidem doloribus intermiserit. Divino cultui addictissima, templa plurima et cœnobia partim ex integro excitavit, partim resarcivit, et sacra suppellectili ac largo censu ditavit. Regem conjugem ad meliorem frugem et ad similia suis exercitationibus opera saluberrimo exemplo traduxit, liberosque omnes tam sancte et feliciter educavit, ut eorum plerique, quemadmodum et Agatha mater et Christina soror, sanctissimum vitæ genus amplexi sint. Universi demum regni felicitati consulens, a vitiis omnibus quæ furtim irrepserant populos expurgavit, eisque mores christiana pietate dignos restituit.

NIHIL tamen æque in illa mirabile fuit ac flagrantissima caritas erga proximos, præsertim egenos, quorum numerosis gregibus non modo stipem affatim suppeditare, verum etiam trecentis quotidie materna benignitate dapes præbere, flexis genibus in morem ancillæ ministrare, regiis manibus pedes abluere, et pressis etiam osculis ulcera fovere, solemne habuit. His porro aliisque piis sumptibus non regias tantum vestes et pretiosa monilia distraxit, sed ipsum non semel exhausit ærarium. Toleratis demum ad patientiæ miraculum acerbissimis doloribus, animam semestri corporis ægrotatione purgatam Auctori suo quarto idus junii reddidit. Quo temporis momento facies ejus diuturni morbi macie ac pallore fœdata, insolita quadam venustate refloruit. Miris etiam post mortem prodigiis clara, et Clementis Decimi auctoritate in Scotiæ patronam accepta, ubique terrarum religiosissime colitur.

RIEN cependant ne fut plus admirable en elle que son ardente charité envers le prochain, principalement envers les pauvres. On la vit non seulement répandre ses largesses sur des multitudes d'indigents, mais encore en servir par elle-même trois cents chaque jour avec une maternelle bonté, leur donnant à manger, leur rendant tous les offices à genoux devant eux comme une servante, lavant leurs pieds de ses mains royales et déposant ses baisers sur leurs ulcères : telles étaient ses pratiques habituelles. On la vit se défaire de ses parures royales et de ses joyaux les plus précieux, et même plus d'une fois épuiser le trésor, pour subvenir à ses aumônes et autres œuvres pies. Après avoir supporté avec une patience qui tenait du prodige les cruelles douleurs d'une maladie de six mois, qui acheva de purifier son âme, elle la rendit à son Créateur le quatre des ides de juin. A ce moment, son visage, que la maigreur et la pâleur avaient défiguré dans le cours de ses longues souffrances, reprit les traits d'une beauté extraordinaire. Après sa mort, d'admirables prodiges illustrèrent aussi sa mémoire. Elle fut reconnue patronne de l'Ecosse par l'autorité de Clément X, et on l'honore d'un culte religieux dans toute la terre.

Nous vous saluons, ô reine, digne des éloges que la postérité consacre aux plus illustres souveraines. Dans vos mains, la puissance a été l'instrument du salut des peuples. Votre passage a marqué pour l'Ecosse le plein midi de la vraie lumière. Hier, en son martyrologe, la sainte Eglise nous rappelait la mémoire de celui qui fut votre précurseur glorieux sur cette terre lointaine : au VIe siècle, Colomb-Kil, sortant de l'Irlande, y portait la foi. Mais le christianisme de ses habitants, comprimé par mille causes diverses dans son essor, n'avait point produit parmi eux tous ses effets civilisateurs. Une mère seule pouvait parfaire l'éducation surnaturelle de la nation. L'Esprit-Saint, qui vous avait choisie pour cette tâche, ô Marguerite, prépara votre maternité dans la tribulation et l'angoisse : ainsi avait-il procédé pour Clotilde ; ainsi fait-il pour toutes les mères. Combien mystérieuses et cachées n'apparaissent pas en votre personne les voies de l'éternelle Sagesse ! Cette naissance de proscrite loin du sol des aïeux, cette rentrée dans la patrie, suivie bientôt d'infortunes plus poignantes, cette tempête, enfin, qui vous jette dénuée de tout sur les rochers d'une terre inconnue : quel prudent de ce monde eût pressenti, dans une série de désastres pareils, la conduite d'une miséricordieuse providence faisant servir à ses plus suaves résolutions la violence combinée des hommes et des éléments ? Et pourtant, c'est ainsi que se formait en vous *la femme forte* [1], supérieure aux tromperies de la vie présente et fixée en

1. Prov. XXXI, 10-31.

Dieu, le seul bien que n'atteignent pas les révolutions de ce monde.

Loin de s'aigrir ou de se dessécher sous la souffrance, votre cœur, établi au-dessus des variations de cette terre à la vraie source de l'amour, y puisait toutes les prévoyances et tous les dévouements qui, sans autre préparation, vous tenaient à la hauteur de la mission qui devait être la vôtre. Ainsi fûtes-vous en toute vérité ce trésor *qui mérite qu'on l'aille chercher jusqu'aux extrémités du monde, ce navire qui apporte des plages lointaines la nourriture* et toutes les richesses au rivage où les vents l'ont poussé [1]. Heureuse votre patrie d'adoption, si jamais elle n'eût oublié vos enseignements et vos exemples ! Heureux vos descendants, si toujours ils s'étaient souvenus que le sang des Saints coulait dans leurs veines ! Digne de vous dans la mort, la dernière reine d'Ecosse porta du moins sous la hache du bourreau une tête jusqu'au bout fidèle à son baptême. Mais on vit l'indigne fils de Marie Stuart, par une politique aussi fausse que sacrilège, abandonner en même temps l'Église et sa mère. L'hérésie desséchait pour jamais la souche illustre d'où sortirent tant de rois, au moment où l'Angleterre et l'Ecosse s'unissaient sous leur sceptre agrandi ; car la trahison consommée par Jacques Ier ne devait pas être rachetée devant Dieu par la fidélité de Jacques II à la foi de ses pères. O Marguerite, du ciel où votre trône est affermi pour les siècles sans fin, n'abandonnez ni l'Angleterre à qui vous appartenez par vos

1. Prov. *ibid.*

glorieux ancêtres, ni l'Ecosse dont la protection spéciale vous reste confiée par l'Eglise de la terre. L'apôtre André partage avec vous les droits de ce puissant patronage. De concert avec lui gardez les âmes restées fidèles, multipliez le nombre des retours à l'antique foi, et préparez pour un avenir prochain la rentrée du troupeau tout entier sous la houlette de l'unique Pasteur [1].

1. JOHAN. x, 16.





LE XI JUIN.

SAINT BARNABÉ, APOTRE.

La promulgation de l'alliance nouvelle est venue convier tous les peuples à prendre place au banquet du royaume de Dieu ; depuis lors, nous l'avons remarqué, l'Esprit sanctificateur produit les Saints, dans le cours des siècles, à des heures qui correspondent souvent aux desseins les plus profonds de l'éternelle Sagesse sur l'histoire des nations. Nous ne devons pas nous en étonner : les nations chrétiennes ayant comme nations leur rôle assigné dans l'avancement du règne de l'Homme-Dieu, cette vocation leur confère des devoirs et des droits supérieurs à la loi de nature ; l'ordre surnaturel les investit de toutes ses grandeurs, et l'Esprit-Saint préside par ses élus à leur développement comme à leur naissance. C'est à bon droit que nous admirons dans l'histoire cette providence merveilleuse agissant, à leur insu quelquefois, parmi les peuples, dominant par l'influence cachée de la sainteté des petits et des humbles l'action des puissants qui semblent conduire toutes choses au gré de leur seule volonté. Mais, entre les Saints qui nous apparaissent comme le canal des grâces destinées aux nations, il en est que la reconnaissance universelle doit oublier moins que tous les autres : ce sont les Apôtres,

placés comme fondement à la base de l'édifice social chrétien [1] dont l'Evangile est la force et la loi première. L'Eglise veille soigneusement à écarter de ses fils le danger d'un oubli si funeste ; aucune saison liturgique n'est privée du souvenir de ces glorieux témoins du Christ. Mais depuis la consommation des mystères du salut, qui livra le monde aux conquêtes de leur zèle, leurs noms se pressent davantage encore sur les fastes sacrés; chaque mois du Cycle emprunte son éclat, pour une part principale, au triomphe de quelqu'un d'entre eux.

Le mois de juin, tout embrasé des feux récents de la Pentecôte, vit l'Esprit-Saint poser les premières assises de l'Eglise sur ses fondements prédestinés ; il méritait l'honneur d'être choisi pour rappeler au monde les grands noms de Pierre et de Paul, qui résument les services et la gloire du collège entier des Apôtres. Pierre proclama l'admission des gentils à la grâce de l'Evangile ; Paul fut déclaré leur Apôtre ; mais, avant même d'avoir comme il convient rendu gloire à la puissante principauté de ces deux guides du peuple chrétien, l'hommage des nations s'adresse à bon droit en ce jour au guide de Paul lui-même dans les débuts de son apostolat, au *fils de consolation* [2] qui présenta le converti de Damas à l'Eglise éprouvée par les violences de Saul le persécuteur. Le 29 juin tirera sa splendeur de la confession simultanée des deux princes des Apôtres, *unis à la mort*

1. Eph. II, 20. — 2. Act. IV, 36.

comme dans leur vie [1]. Honneur donc tout d'abord à celui qui noua dans l'origine cette union féconde, en conduisant au chef de l'Eglise naissante le futur docteur de la gentilité [2] ! Barnabé se présente à nous comme avant-coureur ; la fête que lui consacre l'Eglise, est le prélude des joies qui nous attendent à la fin de ce mois si riche en lumière et en fruits de sainteté.

Lisons son histoire, résumée, pour la plus grande partie, des Actes des Apôtres. Malgré sa brièveté, il est peu de récits plus glorieux dans le livre de la sainte Liturgie.

BARNABAS Levites, Cyprius genere, qui et Joseph, cum Paulo Gentium Apostolus ordinatus est ad prædicandum Jesu Christi Evangelium. Is, agro vendito quem habebat, redactam ex eo pecuniam attulit Apostolis. Missus autem Antiochiam prædicationis causa, cum ibi multos ad Christi Domini fidem conversos esse comperisset, incredibiliter lætatus, eos hortabatur ut in Christi fide permanerent. Qua cohortatione multum proficiebat, quod ab omnibus vir bonus et Spiritu Sancto plenus habebatur.	BARNABÉ, lévite, né en Chypre, et appelé aussi Joseph, fut destiné avec Paul à la prédication de l'Evangile de Jésus-Christ en qualité d'Apôtre des Gentils. Il avait vendu un champ qu'il possédait, et en avait apporté le prix aux Apôtres. Envoyé à Antioche pour y prêcher, il y rencontra un grand nombre de personnes déjà converties à la foi du Seigneur Christ, ce qui lui fut un motif de grande joie, et il multiplia ses exhortations pour les engager à persévérer dans la foi. Sa parole eut un grand succès, parce qu'il était regardé de tous comme un homme bon et rempli du Saint-Esprit.

1. Ant. Oct. Ap. ad Bened. — 2. Act. IX, 27.

Il partit de là pour Tarse afin d'y chercher Paul, et vint avec lui à Antioche. Ils passèrent un an avec les fidèles qui composaient l'Eglise de cette ville, s'appliquant à leur inculquer les préceptes de la foi et de la vie chrétienne. Ce fut dans cette même ville que l'on commença à donner le nom de Chrétiens aux adorateurs de Jésus-Christ. Les disciples de Paul et de Barnabé secouraient de leurs aumônes les chrétiens de Judée, et faisaient passer leurs largesses par les deux Apôtres. Ayant accompli cet office de charité, Paul et Barnabé revinrent à Antioche avec Jean surnommé Marc, qu'ils s'étaient adjoint.

Profectus inde Tarsum, ut quæreret Paulum, cum eo Antiochiam venit. In ejus urbis Ecclesia annum commorati, christianæ fidei et vitæ illis hominibus præcepta dederunt : ubi etiam Jesu Christi cultores primum Christiani sunt appellati. Discipuli autem Pauli et Barnabæ suis facultatibus christianos, qui in Judæa erant, sustentabant, eo mittentes pecuniam per Paulum et Barnabam. Qui perfuncti illo charitatis officio, adhibito Johanne cui cognomen erat Marcus, redierunt Antiochiam.

Pendant que Paul et Barnabé servaient le Seigneur dans l'Eglise d'Antioche, jeûnant et priant avec les autres prophètes et docteurs, le Saint-Esprit dit : Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés. Alors, avec des jeûnes et des prières, on leur imposa les mains et on les laissa partir. Ils allèrent à Séleucie, et de là en Chypre ; ils parcoururent en outre beaucoup de villes et de pays, prêchant l'Evangile avec un grand fruit pour ceux qui les écoutaient. Barnabé se sépara en-

Cum autem Antiochiæ in Ecclesia, cum cæteris prophetis et doctoribus, Paulus et Barnabas in jejunio et oratione Domino deservirent, dixit Spiritus Sanctus : Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. Tunc jejunantes et orantes, imponentesque eis manus, dimiserunt illos. Itaque Seleuciam venerunt, inde in Cyprum : ac multas præterea urbes regionesque, prædicantes Evangelium sum-

ma cum audientium utilitate, peragrarunt. Postremo Barnabas, digressus a Paulo, una cum Johanne qui cognominatus est Marcus, navigavit in Cyprum : ibique circiter septimum Neronis annum, tertio idus junii, ad apostolici muneris laudem martyrii coronam adjunxit. Ejus corpus, Zenone imperatore, repertum est in insula Cypro ; ad cujus pectus erat evangelium Matthæi, Barnabæ manu conscriptum.

suite de Paul avec Jean surnommé Marc, et il revint en Chypre. Ce fut là que, vers la septième année de Néron, le trois des ides de juin, il unit la couronne du martyre à l'honneur de l'apostolat. Son corps fut retrouvé dans l'île de Chypre sous l'empire de Zénon ; sur sa poitrine était une copie de l'évangile de saint Matthieu écrite de la main de Barnabé lui-même.

RECEVEZ, ô Barnabé, l'hommage des nations reconnaissantes. Lévite fidèle, vous veilliez près du sanctuaire figuratif des siècles de l'attente, *observant l'arrivée du Seigneur Dieu* [1], jusqu'a ce que la véritable arche sainte, l'humanité du Sauveur, ayant paru dans Sion, vous vous rangeâtes près d'elle aussitôt pour la défendre et la servir. Elle venait rallier tous les peuples, leur donner la vraie manne, fonder avec tous un Testament nouveau ; elle demandait aux fils de l'ancienne alliance le sacrifice des privilèges qu'ils avaient eus au temps de l'égarement des nations. Membre de la tribu favorisée entre toutes, vous eûtes promptement fait l'abandon d'un titre périmé ; allant plus loin que le précepte, on vous vit renoncer aux possessions mêmes que

1. Levit. VIII, 35.

vous teniez de votre famille, et vous donner, vous et vos biens, à l'Eglise à peine née, persécutée, méconnue de la synagogue. Aussi l'Esprit-Saint, qu'on ne surpasse jamais en générosité, vous réserva-t-il l'insigne honneur de donner aux nations leur Apôtre. Saul, votre ami, aveuglé par les préjugés de la secte pharisienne, n'avait point suivi votre exemple ; et les fidèles tremblaient à son seul nom, comme à celui du plus fougueux des persécuteurs. Mais votre intercession montait silencieusement pour lui de cette terre, et s'unissait dans le ciel à la prière d'Etienne pour son meurtrier. L'heure de la grâce sonna enfin ; vous fûtes le premier dans Jérusalem à connaître son triomphe, et il ne fallut rien moins que l'autorité de votre témoignage pour faire ouvrir au récent converti les portes de l'assemblée des croyants.

Devenu près de l'Eglise garant du Docteur des nations, il vous appartenait de le conduire en ses premiers travaux. Quelle gloire à vous d'avoir eu Paul pour compagnon ! S'il vous manqua d'avoir été mis au nombre des douze, votre autorité fut bien celle qui se rapprocha le plus de la leur. Délégué par eux à Antioche après le baptême de Cornélius, pour prendre en mains la conduite de l'évangélisation des gentils, vous vous adjoignîtes le nouvel ouvrier ; c'est alors que la parole du salut, passant par vos lèvres, produisit des conversions si nombreuses, qu'on donna pour la première fois aux fidèles le nom de chrétiens, qui les distinguait à la fois des païens et des Juifs. L'émancipation des nations était

accomplie ; et Paul, aux yeux de tous et d'après le langage de l'Esprit-Saint lui-même, n'était encore que votre disciple et votre protégé [1]. Aussi l'Esprit voulut-il que l'ordination solennelle qui le constituait Apôtre des gentils, vous fût commune avec lui. Vos voies, inséparables jusque-là et quelque temps encore, n'allaient pas tarder à se diviser pour le bien d'un plus grand nombre d'âmes. L'île de Chypre, fatalement abusée par le démon de la volupté durant les siècles de l'idolâtrie, reçut plus spécialement vos soins apostoliques ; elle vous avait donné le jour : vous lui rendîtes en échange votre sang et vos sueurs, portant partout sur son territoire la sainte et purifiante lumière du Fils de Dieu.

Mais le feu de la Pentecôte qui brûlait en vous, sollicitait votre âme à des missions plus lointaines. C'est de vous-même qu'il était écrit, en même temps que de Paul : « Je t'ai établi pour être la lumière des nations et leur salut juqu'aux extrémités de la terre [2]. » L'Italie entendit votre douce parole qui répandait la joie sainte et la consolation du Paraclet ; elle vit ce noble visage, dont la sereine majesté faisait croire aux pauvres païens qu'ils recevaient en votre personne le prince de leurs dieux, caché sous des traits humains [3]. Bergame, Brescia, d'autres villes encore, Milan surtout, vous honorent comme leur père. Du haut de votre trône d'Apôtre, ô Barnabé, gardez en elles toujours la foi

1. Act. XI, 30 ; XII, 25 ; XIII, 1. — 2. *Ibid.* XIII, 47.— 3. *Ibid.* XIV, 11.

que vous y avez déposée ; plus heureuses que les cités de l'île de Chypre, elles sont jusqu'ici restées fidèles. Protégez l'Ordre utile à l'Eglise, qui se réclame de votre puissant patronage ; que son apostolat continue le vôtre, et mérite jusqu'au dernier jour à ses membres l'estime dont les entourait saint Charles Borromée, votre glorieux successeur sur le siège de Milan. Enfin, ô père des nations, étendez votre sollicitude à la gentilité entière qui vous fut confiée par l'Esprit-Saint, sans distinction de races ou de pays : qu'elle entre toute dans *la voie de lumière* si bien décrite par la Lettre précieuse qui porte votre nom béni [1]; qu'elle soit pour Dieu le vrai temple dont celui de Moriah n'était que la figure [2].

1. Ep. cathol. S. BARNAB. AP. XIX. — 2. *Ibid.* XVI.





LE XII JUIN.

SAINT JEAN DE SAHAGUN, CONFESSEUR.

Le règne que les Apôtres ont pour mission d'établir dans le monde est le règne de la paix. C'était elle que les cieux promettaient à la terre en la glorieuse nuit qui nous donna l'Emmanuel ; et dans cette autre nuit qui vit les adieux du Seigneur, au banquet de la Cène, l'Homme-Dieu fonda le Testament nouveau sur le double legs qu'il fit à l'Eglise de son corps sacré et de cette paix que les anges avaient annoncée[1] : paix que le monde n'avait point connue jusque-là, disait le Sauveur ; paix toute sienne parce qu'elle procède de lui sans être lui-même, don substantiel et divin qui n'est autre que l'Esprit-Saint dans sa propre personne. Les jours de la Pentecôte ont répandu cette paix comme un levain sacré dans la race humaine. Hommes et peuples ont senti son intime influence. L'homme, en lutte avec le ciel et divisé contre lui-même, justement puni de son insoumission à Dieu par le triomphe des sens dans sa chair révoltée, a vu l'harmonie rentrer dans son être, et Dieu satisfait traiter en fils le rebelle obstiné des anciens jours. Les fils du Très-Haut formeront

1. JOHAN. XIV, 27.

dans le monde un peuple nouveau, le peuple de Dieu, reculant ses confins jusqu'aux extrémités de la terre. *Assis dans la beauté de la paix*, selon l'expression du Prophète [1], il verra venir à lui tous les peuples, et attirera ici-bas les complaisances du ciel qui doit trouver en lui son image.

Autrefois sans cesse aux prises en d'atroces combats qui ne trouvaient fin qu'avec l'extermination du vaincu, les nations baptisées se reconnaîtront pour sœurs dans la filiation du Père qui est aux cieux. Sujettes fidèles du Roi pacifique, elles laisseront l'Esprit-Saint adoucir leurs mœurs ; et si la guerre, suite du péché, vient encore trop souvent rappeler au monde les désastreuses conséquences de la première chute, l'inévitable fléau connaîtra du moins désormais d'autres lois que la force. Le droit des gens, droit tout chrétien que n'admit point l'antiquité païenne, la foi des traités, l'arbitrage du vicaire de l'Homme-Dieu modérateur suprême de la conscience des rois, éloigneront les occasions de discordes sanglantes. En certains siècles, la *paix de Dieu*, la *trêve de Dieu*, mille industries de la Mère commune, restreindront les années et les jours où le glaive qui tue les corps aura licence de sortir du fourreau ; s'il outrepasse les bornes posées, il sera brisé par la puissance du glaive spirituel, plus redoutable à tous les points de vue dans ces temps que le fer du guerrier. Telle apparaîtra la force de l'Evangile, qu'en nos temps mêmes d'universelle décroissance,

1. Isai. xxxii, 18.

le respect de l'ennemi désarmé s'imposera aux plus fougueux adversaires, et qu'après la bataille vainqueurs et vaincus, se retrouvant frères, prodigueront les mêmes soins du corps et de l'âme aux blessés des deux camps : énergie persévérante du ferment surnaturel qui transforme progressivement l'humanité depuis dix-neuf siècles, et agit à la fin sur ceux-là mêmes qui continuent de nier sa puissance !

Or c'est un serviteur de cette conduite merveilleuse de la Providence, et l'un des plus glorieux, que nous fêtons en ce jour. La paix, fille du ciel, mêle ses reflets divins à l'auréole brillante qui rayonne sur son front. Noble enfant de la catholique Espagne, il prépara les grandeurs de sa patrie, non moins que ne le firent les héros des combats où le Maure succombait sans retour. Au moment où s'achevait la croisade huit fois séculaire qui chassa le Croissant du sol ibérique, lorsque les multiples royaumes de cette terre magnanime se rassemblaient dans l'unité d'un seul sceptre, l'humble ermite de Saint-Augustin fondait dans les cœurs cette unité puissante inaugurant déjà les gloires du XVIe siècle. Quand il parut, les rivalités qu'un faux point d'honneur excite trop facilement dans une nation armée, souillaient l'Espagne du sang de ses fils versé par des mains chrétiennes ; la discorde, abattue par ses mains désarmées, forme le piédestal où il reçoit maintenant les hommages de l'Eglise.

Lisons le récit liturgique consacré à cette vie précieuse pour les hommes et pour Dieu.

JEAN naquit à Sahagun en Espagne, d'une famille noble ; ses parents, restés longtemps sans enfants, l'obtinrent de Dieu par leurs œuvres saintes et leurs prières. Il fournit dès son premier âge un remarquable indice de sa future sainteté ; car souvent d'un lieu élevé il adressait la parole aux autres enfants pour les exhorter à la vertu et au culte divin, et il s'employait à terminer leurs petits différends. Il fut confié, à Sahagun même, aux moines bénédictins de Saint-Facundus, pour être instruit des éléments des lettres. Durant ces études, son père ayant pris soin de lui faire conférer l'administration d'une paroisse en bénéfice, on ne put aucunemen1 le faire résoudre à garder cette charge. Admis parmi les familiers de l'évêque de Burgos, sa remarquable intégrité le rendit cher au prélat qui le fit prêtre et chanoine, et le combla de nombreux bénéfices. Mais, laissant la cour épiscopale pour servir Dieu plus en paix, il renonça à tous ses revenus ecclésiastiques, et s'attacha à une chapelle où il célébrait tous les jours la Messe, et discourait fréquemment des choses de Dieu avec grande édification des auditeurs.

JOANNEM, Sahaguni in Hispania nobili genere natum, parentes cum diu prole caruissent, piis operibus et orationibus a Deo impetrarunt. Ab ineunte ætate egregium futuræ sanctitatis specimen dedit : nam e loco superiori ad cæteros pueros crebro verba faciebat, quibus eos ad virtutem et Dei cultum hortabatur, eorumque dissidia componebat. In patria monachis sancti Facundi, ordinis sancti Benedicti, primis litterarum rudimentis imbuendus traditur. Dum iis operam daret, curavit pater ut parochus ecclesiam administraret ; quod munus juvenis nullis rationibus adduci potuit ut retineret. Inter familiares episcopi Burgensis adscriptus, ob spectatam ipsius probitatem intimus ei fuit, ab eoque presbyter et canonicus factus, multis beneficiis auctus est. Sed, relicta aula episcopi, ut Deo quietius serviret, omnibus ecclesiæ proventibus abdicatis, se cuidam sacello addixit, ubi Sacrum quotidie faciebat, ac de rebus divinis magna cum auditorum ædificatione frequenter concionabatur.

POSTEA studiorum causa Salmanticam profectus, in celebre collegium divi Bartholomæi cooptatus, sacerdotis munus ita exercuit, ut simul optatis studiis incumberet, et in sacris etiam concionibus assidue versaretur. Cum vero in gravissimum morbum incidisset, arctioris disciplinæ voto se obstrinxit, quod ut redderet, cum prius cuidam pauperi pene nudo ex duabus, quas tantum habebat vestes, meliorem dedisset, ad cœnobium sancti Augustini severiori disciplina tum maxime florens se contulit : in quo admissus, obedientia, animi demissione, vigiliis ac oratione provectiores anteibat. Triclinii cura cum ipsi demandata esset, vini doliolum, ipso attingente, omnibus monachis per annum abunde suffecit. Exacto tyrocinii anno, præfecti jussu munus concionandi suscepit. Salmanticæ id temporis adeo cruentis factionibus divina humanaque omnia permixta erant, ut singulis propemodum horis cædes fierent, et omnium ordinum ac præsertim nobilium sanguine non viæ solum et fora, sed tem-

IL se rendit ensuite à Salamanque pour y poursuivre ses études, et fut reçu membre du célèbre collège de Saint-Barthélemy. Il prit soin d'exercer son ministère sacerdotal de telle sorte qu'en s'adonnant aux études, objet de ses désirs, il n'en était pas moins assidu à la prédication. Etant tombé dans une grave maladie, il fit le vœu de se lier par une discipline plus étroite, et, pour l'accomplir, ayant donné d'abord à un pauvre presque nu le meilleur des deux seuls vêtements qu'il possédât, il se rendit au monastère de Saint-Augustin, très florissant alors par sa sévère observance. Admis dans cette maison, il y dépassait les plus avancés par son obéissance, son humilité, ses veilles et sa prière. On lui confia le soin du réfectoire, et il arriva qu'à son contact un baril de vin suffit abondamment à tous les religieux durant une année. Son noviciat terminé, il reprit par ordre du supérieur le ministère de la prédication. En ce temps-là Salamanque était tellement divisée par les factions, que toutes les lois divines et humaines s'y trouvaient confondues ; des meurtres avaient lieu presque à chaque heure ; les rues, les places publiques, les églises même, regorgeaient du sang

des personnages de tout ordre et surtout des nobles.

JEAN parvint à calmer les esprits par ses discours publics et ses entretiens privés, et il ramena la tranquillité dans la ville. Un seigneur qu'il avait offensé gravement en lui reprochant la cruauté qu'il déployait contre ses inférieurs, envoya deux cavaliers pour le tuer sur un chemin où il devait passer ; mais lorsqu'ils furent près de lui, ils se trouvèrent divinement saisis de stupeur et immobilisés ainsi que leurs chevaux, jusqu'à ce que, se prosternant aux pieds du saint homme, ils eussent demandé grâce pour leur crime. Ce seigneur, également frappé lui-même d'une terreur soudaine, désespérait déjà de son salut, lorsque, ayant rappelé Jean et repentant de sa faute, il fut rendu à la santé. Des factieux qui poursuivaient le saint avec des bâtons, virent leurs bras se roidir, et les forces ne leur furent rendues qu'après qu'ils eurent demandé leur pardon. Pendant sa Messe, il avait l'habitude de voir présent notre Seigneur Jésus-Christ et de s'imbiber des célestes mystères à la source même de la divinité. Il lui arrivait fréquemment de pénétrer les secrets des cœurs et d'annoncer à l'avance

pla etiam redundarent.

AT Joannes, tum concionibus, tum privatis colloquiis civium animos demulcens, ad tranquillitatem urbem reduxit. Virum principem graviter offendit, quod illius in subditos sævitiam increpasset. Qua de causa equites duos immisit, qui eum in itinere confoderent : jamque ad ipsum propinquaverant, cum, stupore divinitus immisso, simul cum equis immobiles steterunt, donec, ad pedes sancti viri provoluti, sceleris veniam precarentur. Ipse quoque princeps, repentino terrore perculsus, jam de salute desperaverat, cum, revocato Joanne, facti pœnitens, incolumitati redditus est. Factiosi etiam homines, cum eum fustibus peterent, brachiis diriguere, nec ante redditæ vires quam delicti veniam precarentur. Christum Dominum, dum Sacrum faceret, præsentem contueri, atque ex ipso divinitatis fonte cœlestia mysteria haurire solitus. Abdita cordis inspicere, ac futura raro eventu præsagire fre-

quens illi fuit, fratrisque filiam septennem mortuam excitavit. Denique, mortis die prænuntiato, et Ecclesiæ sacramentis devotissime susceptis, extremum diem clausit, multis ante et post obitum miraculis gloriosus. Quibus rite probatis, Alexander Octavus Sanctorum numero eum adscripsit.

des événements qu'il était impossible de prévoir. Il ressuscita la fille de son frère qui était morte âgée de sept ans. Enfin, ayant prédit le jour de sa propre mort, il reçut avec une extrême dévotion les sacrements de l'Eglise, et cessa de vivre. De nombreux miracles firent éclater sa gloire après comme avant son trépas, et la preuve régulière en ayant été faite, Alexandre VIII le mit au nombre des Saints.

Vous méritiez, bienheureux Saint, d'apparaître au ciel de l'Eglise en ces semaines qui relèvent immédiatement de la glorieuse Pentecôte. Longtemps à l'avance, Isaïe, contemplant le monde au lendemain de l'avènement du Paraclet, décrivait ainsi le spectacle offert à ses yeux prophétiques : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds des messagers de la paix, des porteurs du salut disant à Sion : *Ton Dieu va régner* [1] ! » C'étaient les Apôtres prenant pour Dieu possession du monde, qu'admirait ainsi le Prophète ; mais leur mission, telle qu'il la définit dans son enthousiasme inspiré, ne fut-elle pas aussi la vôtre ? Le même Esprit qui les animait dirigea vos voies ; le Roi pacifique vit par vous son sceptre affermi dans une des plus illustres nations formant son empire. Au ciel où vous régnez avec lui, la paix qui fut l'objet de vos travaux est aujourd'hui votre récompense.

1. Isai. lii, 7.

Vous éprouvez la vérité de cette parole que le Maître avait dite en pensant à ceux qui vous ressemblent, à tous ceux qui, apôtres ou non, établissent du moins la paix dans la terre de leurs cœurs : « Bienheureux les pacifiques ; car ils seront appelés fils de Dieu [1] ! » Vous êtes en possession de l'héritage du Père ; le béatifiant repos de la Trinité sainte remplit votre âme, et s'épanche d'elle jusqu'à nos froides régions en ce jour.

Continuez à l'Espagne, votre patrie, le secours qui lui fut si précieux. Elle n'occupe plus dans la chrétienté cette place éminente qui fut la sienne après votre mort glorieuse. Persuadez-la que ce n'est pas en prêtant l'oreille toujours plus aux accents d'une fausse liberté, qu'elle retrouvera sa grandeur. Ce qui l'a faite dans le passé puissante et forte, peut toujours attirer sur elle les bénédictions de Celui par qui règnent les rois [2]. Le dévouement au Christ fut sa gloire, l'attachement à la vérité son trésor. La vérité révélée met seule les hommes dans la vraie liberté [3] ; seule encore, elle peut garder indissolublement uni dans une nation le faisceau des intelligences et des volontés : lien puissant, qui assure la force d'un pays en dehors de ses frontières, et au dedans la paix. Apôtre de la paix, rappelez donc à votre peuple, apprenez à tous que la fidélité absolue aux enseignements de l'Eglise est le seul terrain où des chrétiens puissent chercher et trouver la concorde.

1. MATTH. V, 9. — 2. PROV. VIII, 16. — 3. JOHAN. VIII, 32.



LE MÊME JOUR.

SAINT BASILIDE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

PRÈS de Jean de Sahagun apparaît sur le Cycle un groupe de martyrs; à la suite de l'apôtre de la paix se présentent quatre guerriers des armées du Seigneur. C'est qu'en effet la guerre et la paix se donnent la main et ne font qu'un, dans le royaume du Fils de Dieu. La paix que le Christ a prêchée, la paix de l'homme avec Dieu, avec lui-même, avec ses frères de la cité sainte, est au prix des combats avec Satan, avec la chair, avec le monde et la cité maudite. Unissons donc, ainsi que l'Eglise, en un même hommage, le glorieux confesseur du XVe siècle et les athlètes du temps des persécutions.

BASILIDES, Cyrinus, Nabor et Nazarius, romani milites, nobiles genere et virtute illustres, christiana religione suscepta, cum Christum Dei Filium, Diocletiano imperatore, prædicarent, ab Aurelio præfecto Urbis comprehensi, et ut diis sacra facerent admoniti, ejus jussa contemnentes, missi sunt in

BASILIDE, Cyrinus, Nabor et Nazaire, soldats romains, nobles par la naissance et illustres par la vertu, ayant embrassé la religion chrétienne, prêchaient le Christ Fils de Dieu. C'était sous l'empire de Dioclétien. Le préfet de la Ville Aurélius les fit saisir, et les mit en demeure de sacrifier aux dieux; ils méprisèrent ses ordres, et furent jetés en

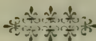
prison. Pendant qu'ils priaient, une lumière éclatante remplit soudain ce lieu à la vue de tous ceux qui s'y trouvaient ; touché par cette splendeur céleste, le geôlier Marcellus, et beaucoup d'autres avec lui, crurent au Seigneur Jésus-Christ. Cependant les confesseurs, sortis ensuite de la prison, y furent jetés de nouveau par l'empereur Maximien qui les fit auparavant battre avec des scorpions, pour avoir, sans égard à son commandement, reconnu hautement Jésus-Christ comme le seul Dieu et Seigneur. Ramenés sept jours après devant l'empereur, ils persévérèrent à tourner en dérision les fausses divinités et à confesser intrépidement le Christ Dieu. Condamnés par suite à mort, ils furent frappés de la hache. On jeta leurs corps aux bêtes ; mais ils furent respectés par elles, et les chrétiens les ensevelirent avec honneur.

carcerem. Quibus orantibus, cum subito clarissima lux oborta omnium oculis qui ibidem essent, carcerem collustrasset, illo cœlesti splendore commotus Marcellus custodiæ præpositus, multique alii Christo Domino crediderunt. Verum posteae carcere emissi, ab imperatore Maximiano, cum, ejus etiam neglecto imperio, unum Christum Deum et Dominum in ore haberent, scorpionibus cruciati iterum conjiciuntur in vincula : unde septimo die educti et ante pedes imperatoris constituti, perstiterunt in irrisione inanium deorum, Jesum Christum Deum constantissime confitentes. Quamobrem damnati, securi feriuntur. Quorum corpora feris objecta, nec ab illis tacta, a christianis honorifice sepulta sunt.

SOLDATS de Jésus-Christ, vous nous faites comprendre la nature de la paix qu'il est venu apporter sur terre aux hommes de bonne volonté. Son prix est celui de Dieu même, qui se communique à qui en est digne, avec elle et par elle. Sa fortifiante suavité surpasse tout sentiment, même celui des tortures que tout chrétien doit, comme vous, être prêt à subir pour garder ce trésor unique. C'était

elle qui, pendant vos tourments et sous le coup de la mort, tenait en haut, libres et dégagés, vos intelligences et vos cœurs [1]; c'est elle qui, en présence de l'indivisible et pacifique Trinité, fait maintenant votre béatitude. Quelles que puissent être les conditions variées de notre vie sur la terre, conduisez-nous, saints martyrs, par la voie de cette paix pleine de vaillance et d'amour au repos de la fin bienheureuse.

1. Philip. iv, 7.





LE MÊME JOUR.

SAINT LÉON III, PAPE ET CONFESSEUR

Voici qu'un parfum de Noël arrive jusqu'à nous sous les feux de la glorieuse Pentecôte. Léon III, montant de cette terre, la laisse embaumée du souvenir de l'auguste jour où l'Enfant-Dieu voulut manifester par lui la plénitude de sa principauté sur les peuples. La fête de Noël de l'an 800 vit proclamer le Saint-Empire. La pauvreté, l'obscurité qui, huit siècles auparavant, présidaient à la naissance du Fils de Dieu, avaient pour but d'attirer nos cœurs; mais cette faiblesse, toute de condescendance et de tendresse, était loin d'exprimer le mystère entier du Verbe fait chair. L'Eglise le redit chaque année, au retour béni de cette nuit d'amour : « Un petit enfant nous est né, portant sur son épaule le signe de la principauté; il sera appelé l'Admirable, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix [1]. » Car c'est la paix qui derechef resplendit en ce jour sur le Cycle sacré, la paix du Christ vainqueur et roi sans conteste; mieux encore que Jean de Sahagun, Léon III mérite en ce point les hommages du peuple fidèle. Sylvestre nouveau d'un autre Constantin, par lui seulement la victoire du Verbe divin se révèle absolue.

1. Isai. ix, 6.

Successivement le Christ a triomphé des faux dieux, du césarisme byzantin, des peuples barbares. Une société nouvelle apparaît, gouvernée par des princes qui reconnaissent tenir de l'Homme-Dieu leurs couronnes. Au vieil empire romain fondé sur la force, au césarisme étreignant le monde et le broyant plutôt qu'il ne l'unissait dans l'étau de fer de sa domination [1], va succéder la confédération des nations baptisées qui s'appellera la chrétienté. Mais d'où viendra l'unité à ce grand corps ? de tous ces princes, égaux par la naissance et les droits, quel sera le chef ? sur quel fondement doit s'établir sa primauté ? qui suscitera, qui révèlera l'élu du Seigneur, et l'oindra d'une onction si puissante que jamais les plus puissants rois ne songent à lui disputer la première place dans leurs conseils ? L'Esprit-Saint, planant sur les peuples ainsi qu'au début de la création sur les eaux ténébreuses [2], a longuement élaboré cette autre création qui doit, elle aussi, attester la gloire de notre Emmanuel [3] ; l'empire nouveau est maintenant préparé ; il naîtra comme de lui-même, et sans effort, des circonstances que l'éternelle Sagesse avait divinement ordonnées dans sa force et dans sa douceur [4].

Seule jusqu'ici, entre les royaumes chrétiens, s'élève la primauté incontestée du pouvoir spirituel. Plus faible que tous, le successeur de Pierre voit le monde à ses pieds ; la ville des Césars est devenue la sienne ; par

1. DAN. II, 40. — 2. Gen. I, 2 ; Apoc. XVII, 15. — 3. Psalm. XVIII, 2. — 4. Sap. VIII, 1.

lui, Rome commande toujours aux nations. Néanmoins son autorité désarmée doit compter avec la violence dont les assauts, toujours possibles, ont plus d'une fois déjà mis en péril le patrimoine consacré par les siècles à assurer l'indépendance du vicaire de l'Homme-Dieu. Elle-même, depuis qu'elle apparaît ainsi dans sa sublime grandeur, la puissance spirituelle devient l'objet d'ambitions sacrilèges, toutes prêtes aux plus noires perfidies. Léon III vient d'en faire en personne la sinistre expérience. Un seigneur laïque et des clercs indignes, unissant leurs communes convoitises, ont attiré le pontife dans un guet-apens ; le corps meurtri et sanglant, les yeux crevés, la langue arrachée, il n'a recouvré la parole et la vue, il n'a conservé la vie, que par le plus éclatant des miracles. Rome entière, témoin du prodige, s'est répandue en actions de grâces ; Dieu même, cette fois, a délivré son christ ; mais les sicaires n'en restent pas moins les maîtres de la ville, jusqu'à ce que l'armée du roi des Francs ramène en triomphe dans son palais la noble victime. Triomphe glorieux, mais qui, à lui seul, ne garantit point l'avenir : d'autres déjà l'ont précédé, également dus par l'Eglise romaine au dévouement de sa fille aînée toujours prête au premier appel ; or, le bras protecteur une fois éloigné, l'œuvre de restauration à peine accomplie, de nouvelles trames se reformaient bientôt, à l'extérieur ou dans Rome même, pour l'usurpation des droits spirituels ou temporels de la papauté. Des rives du Bosphore, les successeurs de Constantin ne savent plus qu'applaudir à ces intrigues, et

soudoyer les conspirateurs et les traîtres.

Une telle situation ne saurait se prolonger. Le pontife souverain doit chercher aux grands intérêts dont la garde lui est confiée, une sûreté moins précaire ; la paix du monde chrétien, la paix des âmes et des nations, demande que la première autorité qui soit sur la terre ne reste pas à la merci d'incessants complots. Il ne suffit pas même qu'au jour de l'épreuve et pour le temps qu'elle peut durer, le vicaire de Jésus-Christ soit assuré de la fidélité d'une nation ou d'un prince ; l'état présent de la société réclame une institution permanente qui puisse, à Rome, non seulement réparer, mais prévenir les coups de la force ou de la perfidie.

Déjà sans doute, Pépin le Bref, en abandonnant ses conquêtes d'Italie au Siège apostolique, a constitué sans limites aucunes la souveraineté temporelle des pontifes romains ; l'usage du glaive pour sa défense appartient au Pape de plein droit, comme à tout prince dans ses Etats ; mais, en dehors de l'impossibilité absolue d'en agir autrement, l'emploi personnel de la force armée répugne au successeur de l'Apôtre établi par l'Homme-Dieu ici-bas comme le vicaire de son amour [1]. Ne craignons point cependant pour le maintien des droits sacrés dont il répond devant les hommes et devant Dieu. Roi lui-même, le successeur de Pierre choisira, parmi ces rois d'Occident qui se font gloire d'être ses fils, un prince auquel il puisse confier d'office la protection et la défense de l'Eglise. Le chef de

1. AMBR. in Luc. x.

la milice spirituelle des élus, le portier du ciel, le dépositaire de la grâce et de l'infaillible vérité, conviera ce prince à l'honneur de son alliance : alliance sublime, dont la légitimité l'emportera sur celle de tous les traités conclus entre les puissants de ce monde, parce que les droits qu'elle a pour but de garantir sont ceux du Roi des rois dans son représentant, du Seigneur des seigneurs ; alliance aux redoutables devoirs, mais en même temps aux privilèges merveilleux pour l'élu qu'elle appelle. La noblesse de la race, l'étendue des possessions, la gloire des combats, l'éclat du génie, ont beau relever un prince ; sa grandeur part de la terre, et ne dépasse point la mesure de l'humanité. Mais l'allié des pontifes voit sa dignité s'élever jusqu'au ciel, où résident les intérêts dont il assume la garde filiale. Protecteur attitré de sa mère l'Eglise, sans empiéter sur le domaine des autres rois, ses égaux naguère, sans attenter à leur indépendance, il aura néanmoins le devoir et en conséquence le droit de porter son glaive partout où l'autorité spirituelle a des droits en souffrance, ou réclame son concours pour l'accomplissement de sa mission d'enseigner et de sauver les âmes. Universel en ce sens est son pouvoir, parce qu'universelle est aussi la mission de la sainte Eglise. Si réel est ce pouvoir, si distinct de tout autre, qu'une couronne nouvelle devra s'ajouter pour l'exprimer à celle qu'il tenait de ses pères, et qu'une onction différente de l'onction royale manifestera dans sa personne à tous les rois le chef du Saint-Empire, de l'empire romain renouvelé, agrandi, sans autres bornes que

celles du domaine assigné par Dieu le Père en ce monde à son Fils incarné.

Car c'est bien l'empire illimité du Fils de Dieu né de Marie, qui se dévoile ainsi dans sa plénitude admirable. Lui seul posséde en toute vérité, par droit de naissance et par droit de conquête, l'universalité des nations [1]; lui seul peut déléguer, pour son Eglise et par elle, une telle puissance aux rois. Qui nous dira la grandeur de ce jour où, prosterné devant l'Enfant-Dieu, le plus grand prince qui fut jamais, Charlemagne, vit ses gloires antérieures comme éclipsées par l'éclat du titre inattendu qui l'instituait lieutenant du nouveau-né couché dans la crèche ! Près des restes du premier pape, crucifié par les ordres du césar Néron, Léon III, de sa pleine autorité, reconstituait l'empire; au nom de Pierre et sur sa tombe, il renouait la chaîne brisée des Césars. Aux yeux des peuples désormais, selon le langage consacré par l'usage des pontifes en leurs bulles, le pape et l'empereur apparaîtront comme les deux astres dirigeant la marche du monde : le pape, expression fidèle du Soleil de justice; l'empereur, tirant son éclat du rayonnement que projette sur lui le pontificat suprême.

De parricides révoltes viendront trop souvent, dans la suite, tourner contre l'Eglise le glaive qui devait la défendre ; mais elles aussi montreront à leur manière que, de l'aveu de tous, la papauté est bien dans ces temps la seule source de l'empire. On verra les tyrans de la Germanie, rejetés comme

1. Psalm. II, 8.

indignes par le pontife romain, s'emparer violemment de la ville éternelle et créer des antipapes dans le seul but de pouvoir, par ces faux vicaires de l'Homme-Dieu, être armés soldats de saint Pierre sur le tombeau du prince des Apôtres. Tant il est vrai que du Siège apostolique relevait toute grandeur pour la société d'alors! Les abus, les crimes, qui se rencontrent partout dans l'histoire de l'humanité, ne doivent pas faire oublier à des chrétiens que la valeur d'une époque et l'importance d'une institution se mesurent, pour l'Eglise et pour Dieu, au progrès dont la vérité leur est redevable. Alors même que l'Eglise souffrait de la violence des empereurs intrus ou véritables, elle se réjouissait grandement de voir son Epoux glorifié par la foi des nations reconnaissant qu'en lui résidait toute puissance. Enfants de l'Eglise, jugeons du Saint-Empire comme l'a fait notre mère : il fut la plus haute expression de l'influence et du pouvoir des papes; c'est dans cette glorification du Christ en son vicaire que subsista durant mille ans la chrétienté.

L'espace nous manque pour rapporter ici, dans leur étendue, les magnificences de la fonction liturgique consacrée durant le moyen âge à créer un empereur. Les *Ordres romains* qui nous en ont conservé le détail, sont pleins des plus riches enseignements où se révèle avec clarté la pensée de l'Eglise. Le futur lieutenant du Christ, baisant les pieds du vicaire de l'Homme-Dieu, formulait d'abord sa PROFESSION : il « garantissait, promettait et jurait fidélité à Dieu et au bienheureux Pierre, s'engageant pour le

reste de sa vie sur les saints Evangiles à la protection et défense de l'Eglise romaine et de son chef en tous leurs besoins ou intérêts, sans fraude ni *mal engin*, selon son pouvoir et sa science. » Venait ensuite l'EXAMEN solennel de la foi et des mœurs de l'élu, presque identique de tout point à celui qui précède au Pontifical la consécration des évêques. L'Eglise ayant donc pris ses sûretés au sujet de celui qui devait être pour elle comme l'évêque du dehors, alors seulement avait lieu l'ORDINATION impériale. Pendant que le Seigneur apostolique revêtait ses ornements pour la célébration des Mystères, deux cardinaux revêtaient lui-même l'empereur élu de l'amict et de l'aube ; puis ils le présentaient au Pontife qui le faisait clerc, et lui concédait pour la cérémonie de son couronnement l'usage de la tunique, de la dalmatique et du pluvial avec la mitre et les chaussures pontificales. L'onction du prince était réservée au cardinal évêque d'Ostie, consécrateur attitré des empereurs et des papes. Mais le vicaire de Jésus-Christ remettait lui-même au nouvel empereur l'ANNEAU, sceau infrangible de sa foi ; le GLAIVE, représentant celui du Seigneur des armées, du *Très-Puissant* chanté dans le psaume [1] ; le GLOBE et le SCEPTRE, images de l'universel empire et de l'inflexible justice du Roi des rois ; la COURONNE enfin, signe de la gloire que réservait dans les siècles des siècles à sa fidélité ce même Fils de Dieu dont il était la figure. C'était pendant le Sacrifice qu'avait

1. Psalm. XLIV, 4.

lieu la tradition de ces augustes symboles. A l'Offertoire, l'empereur déposait le pluvial et les insignes de sa dignité nouvelle ; en simple dalmatique, il venait à l'autel, et y remplissait près du pontife souverain l'office de sous-diacre, comme serviteur de la sainte Eglise et premier représentant du peuple chrétien. Plus tard, l'étole lui fut donnée ; en 1530, au jour de son couronnement, Charles-Quint assista Clément VII en qualité de diacre, présentant au pape la patène et l'hostie et offrant le calice avec lui.

Le jour de Noël de l'an 800 ne vit pas se déployer tous ces rites splendides qui ne se complétèrent qu'avec les années et les siècles. Léon III avait jusqu'au dernier moment tenu secret le projet grandiose qu'il méditait en son cœur. Mais ce n'en fut pas moins un des instants les plus solennels de l'histoire, que celui où Rome, à la vue de la couronne d'or posée par son pontife au front d'un césar nouveau, fit retentir ses acclamations : « A Charles, très pieux auguste couronné de Dieu, au grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! » Cette création d'un empire par la seule puissance et volonté du pontife suprême, en un tel jour, et pour le seul service des intérêts de l'Emmanuel, est bien le complément qu'attendait la naissance du Fils de Dieu. Quand reviendra l'auguste solennité, rappelons-nous l'œuvre de saint Léon III, et nous comprendrons mieux les touchantes antiennes par lesquelles l'Eglise ouvre la fête : « Le Roi pacifique a fait paraître sa grandeur; il a montré s:

gloire, ce Roi pacifique, au-dessus de tous les rois de la terre entière. »

Nous empruntons au Propre de la ville de Rome le récit de la vie du saint Pape.

LEO hujus nominis tertius, Romanus ex patre Asuppio, a pueritia in Vestiario Patriarchii Lateranensis, in omnem ecclesiasticam ac divinam disciplinam educatus, ex monacho sancti Benedicti presbyter cardinalis, ac demum Pontifex maximus, incredibili omnium consensione, ipso die obitus Adriani creatus est, anno septingentesimo nonagesimo quinto, seditque in sancta Petri sede annos viginti, menses quinque, dies decem et septem.

LÉON, troisième du nom, naquit à Rome et eut pour père Asuppius. Il fut élevé dès son enfance dans les dépendances de l'Eglise patriarcale de Latran, et formé à toutes les sciences divines et ecclésiastiques. Moine de saint Benoît, puis prêtre cardinal, il fut enfin, d'un accord unanime, créé souverain pontife le jour même de la mort d'Adrien, l'an sept cent quatre-vingt-quinze. Il occupa le siège vénéré de saint Pierre vingt ans, cinq mois et dix-sept jours.

TALEM se in pontificatu exhibuit, qualem se ante assumptionem præbuerat : piissimum scilicet, mitissimum, singulari in Deum religione, erga proximum charitate, prudentia in rebus gerendis, pauperum ægrorumque parentem, Ecclesiæ defensorem, divini cultus promotorem, utpote qui maxima quæque pro Christo et Ecclesia sedulo præstitit et patienter toleravit.

IL fut dans le pontificat ce qu'il s'était montré avant son élévation, plein de bienveillance et de douceur, adonné à Dieu, charitable au prochain, prudent dans les affaires. Il fut le père des pauvres et des malades, le défenseur de l'Eglise, le promoteur du culte divin. Pour Jésus-Christ et l'Eglise son zèle entreprit les plus grandes choses, et sa patience supporta les dernières extrémités.

Laissé à demi-mort par des impies, les yeux crevés, couvert de blessures, il se trouva guéri le lendemain par un insigne miracle ; ses prières obtinrent la vie aux parricides auteurs de l'attentat. Il déféra à Charlemagne, roi des Francs, l'Empire romain. Il construisit un vaste hospice pour les étrangers, et consacra aux pauvres son patrimoine avec d'autres biens. Les basiliques de Rome, surtout celle de Latran dans le palais de laquelle il bâtit le *triclinium* célèbre entre tous, ces édifices sacrés et d'autres encore, furent comblés par lui de tant de richesses précieuses, qu'on peut à peine le croire. Enfin il couronna sa vie si pieuse par une sainte mort, la veille des ides de juin, l'an du Seigneur huit cent seize ; on l'ensevelit au Vatican.

Cum ab impiis, erutis oculis et confossus vulneribus, semivivus relictus fuisset, postridie per insigne miraculum sanus inventus est, iisdemque parricidis vitam suis precibus obtinuit. Carolo Magno Francorum regi Romanum Imperium detulit. Peregrinis amplissimum xenodochium exstruxit ; patrimonium, aliosque fundos pauperibus adscripsit. Basilicas Urbis, præsertim Lateranensem (in cujus Patriarchio triclinium magnum super omnia triclinia fundavit), et sacras ædes, tot ac tantis divitiis cumulavit, ut fidem omnem superare videatur. Vitam demum religiosissimam pio fine coronavit, pridie idus junii anno Domini octingentesimo decimo sexto, et sepultus est in Vaticano.

Chargé par le lion de Juda d'achever sa victoire, vous avez, ô Léon, constitué son règne, proclamé son empire. Les apôtres avaient prêché, les martyrs versé leur sang, les confesseurs travaillé et souffert, pour le grand jour où il vous fut donné de couronner ce travail de huit siècles ; maintenant, et par vous, l'Homme-Dieu domine au sommet de l'édifice social, non seulement comme pontife en son vicaire, mais comme seigneur

et roi dans son lieutenant, le défenseur armé de la sainte Eglise, le chef civil de la chrétienté. Votre œuvre durera autant que le Père souverain laissera la gloire de son Fils rayonner dans son plein éclat sur le monde. Après mille ans, quand la divine lumière sera devenue trop forte pour leurs yeux lassés et souillés, les hommes se détourneront de l'Eglise et renieront ses œuvres. Ils remplaceront Dieu par eux-mêmes, la puissance du Christ par la souveraineté populaire, les institutions nées du travail des siècles par l'instabilité de leurs chartes improvisées, l'union du passé par l'isolement des peuples et l'anarchie dans chaque nation ; dans ce siècle de ténèbres, ils nommeront lumières les utopies de leur cerveau affolé, ils appelleront progrès le retour au néant. Le Saint-Empire alors cessera d'être ; il ne sera plus, comme la chrétienté, qu'un nom dans l'histoire. Mais l'histoire elle-même cessera bientôt ; car le monde approchera du terme de ses destinées.

Votre gloire sera grande dans les siècles des siècles, ô vous par qui l'éternelle Sagesse manifesta la grandeur de ses vues merveilleuses. Docile instrument de l'Esprit-Saint pour la glorification de notre Emmanuel, la fermeté n'eut d'égale en vous que la mansuétude ; et cette humble douceur attira sur vous, dans son œuvre de conquête, les regards de l'Agneau dominateur de la terre [1]. Comme lui, sous les coups de la trahison, priant pour vos bourreaux, vous dûtes passer un jour

1. Isai. xvi, 1.

par l'humiliation, par le broiement et l'angoisse de la mort ; mais *c'est à cause de cela que vous furent données à distribuer les dépouilles des forts* [1], et *que, des siècles durant, la volonté du Seigneur s'exécuta par votre conduite* [2], selon le plan que vousaviez tracé.

Même en nos temps indignes de vous, bénissez la terre. Fortifiez ceux que l'universelle apostasie n'a point encore ébranlés. Que du moins leur foi reste pleinement acquise au Christ. Eloignez d'eux avant tout la fatale erreur d'un libéralisme sans fondement dans l'Evangile et dans l'histoire, et qui prétend rester chrétien en déniant au Fils de Dieu la reconnaissance de sa principauté sur toute chair. Quelle insulte au Père ! quelle inintelligence de la divine Incarnation ! Mais, en même temps, quelle indélicatesse peut inspirer à ces hommes, qui se disent dévoués au Seigneur, le choix d'un tel moment pour formuler de pareils principes ? étrange réparation au Cœur sacré pour la révolte des peuples ! Faites-leur comprendre, ô saint pontife, que le salut n'est point en de mensongers compromis avec les rebelles ; que le temps est proche où s'imposera le règne de Dieu, où le soulèvement des nations contre le Seigneur et contre son Christ tombera sous la moquerie de Celui qui habite dans les cieux [3]. Personne alors ne contestera plus l'origine du pouvoir. Heureux, en ce jour de la vengeance, quiconque aura gardé au Roi le serment de son baptême [4] !

1. Isai. liii, 12. — 2. *Ibid.* 10. — 3. Psalm. ii. — 4. Ps. lxii, 12.

Comme le prophète de Pathmos, ses fidèles le reconnaîtront facilement, quand le ciel s'ouvrira pour lui livrer passage, lorsqu'il viendra écraser les nations ; car toutes les couronnes du monde seront sur sa tête, et il portera écrit sur le vêtement de son humanité : ROI DES ROIS, ET SEIGNEUR DES SEIGNEURS [1].

1. Apoc. XIX.



LE XIII JUIN.

SAINT ANTOINE DE PADOUE,

CONFESSEUR.

Réjouis-toi, heureuse Padoue, riche d'un trésor sans prix [1] ! Antoine, en te léguant son corps, a plus fait pour ta gloire que les héros qui te fondèrent en ton site fortuné, que les docteurs de ton université fameuse. Cité chérie du Fils de Dieu, dans le siècle même qui le vit prendre chair au sein de la Vierge bénie, il envoyait Prosdocime t'annoncer sa venue ; et tout aussitôt, répondant aux soins de ce disciple de Pierre, ton sol fertile offrait au Seigneur Jésus la plus belle fleur de l'Italie dans ces premiers jours, la noble Justine, joignant aux parfums de sa virginité la pourpre du martyre : mère illustre, à qui tu devras de voir se reformer dans tes murs les phalanges monastiques présentement dispersées ; nouvelle Debbora, qui bientôt étendra sur Venise ta rivale son patronage glorieux et, unissant sa force suppliante à la puissance du lion de saint Marc, obtiendra du Dieu des armées le salut de la chrétienté dans les eaux de Lépante. Aujourd'hui, comme si, ô Padoue, tes gloires natives

1. Ant. festi ad Benedictus, ap. Minores.

ne suffisaient pas aux ambitions pour toi de l'éternelle Sagesse, voici que du fond de l'antique Ibérie, Lisbonne est contrainte de te céder sa perle la plus précieuse. Au milieu des troubles qui agitent l'Eglise et l'empire, dans la confusion qu'amène l'anarchie au sein des villes italiennes, Antoine et Justine partageront le soin de ta défense contre les tyrans ; l'Occident tout entier bénéficiera de cette alliance redoutable sur terre et sur mer aux ennemis de la paix et du nom chrétien. Combats nouveaux, qu'aime le Seigneur [1] ! Quand cessent de se montrer les forts en Israël, Dieu se lève et triomphe par les petits et les faibles. L'Eglise alors en paraît plus divine.

Le temps de Charlemagne n'est plus. L'œuvre de saint Léon III subsiste toujours ; mais les césars allemands ont trahi Rome, dont ils tenaient l'empire. L'homme ennemi, laissé libre, a semé l'ivraie dans le champ du Père de famille ; l'hérésie germe en divers lieux, le vice pullule ; et si les papes, aidés des moines, sont parvenus, en d'héroïques combats, à rejeter le désordre en dehors du sanctuaire, les peuples, exploités trop longtemps par des pasteurs vendus, restent sur la défiance, et se détachent maintenant de l'Eglise. Qui les ramènera ? qui fera sur Satan cette nouvelle conquête du monde ? C'est alors que, toujours présent et vivant dans l'Eglise, l'Esprit de la Pentecôte suscite les fils de Dominique et de François. Milice nouvelle organisée pour des besoins nou-

1. Judic. v, 8.

veaux, ils se jettent dans l'arène, poursuivant l'hérésie dans ses repaires les plus secrets comme au grand jour, tonnant contre le vice des petits et des grands, combattant l'ignorance ; partout dans les campagnes et les villes ils se font écouter, déconcertant les faux docteurs tout à la fois par les arguments de la science et du miracle, se mêlant au peuple qu'ils subjuguent par la vue de leur héroïque détachement donné en spectacle au monde, et qu'ils rendent au Seigneur repentant et affermi, en l'enrôlant par foules compactes dans leurs tiers-ordres devenus en ces temps le refuge assuré de la vie chrétienne. Or, de tous les fils du patriarche d'Assise, le plus connu, le plus puissant devant les hommes et devant Dieu, est Antoine, que nous fêtons en ce jour.

Sa vie fut courte : à trente-cinq ans, il s'envolait au ciel. Mais ce petit nombre d'années n'avait pas empêché le Seigneur de préparer longuement son élu au ministère merveilleux qu'il devait remplir : tant il est vrai que, dans les hommes apostoliques, ce qui importe pour Dieu et doit faire d'eux l'instrument du salut d'un plus grand nombre d'âmes, est moins la durée du temps qu'ils pourront consacrer aux œuvres extérieures, que le degré de leur sanctification personnelle et leur docile abandon aux voies de la Providence. On dirait, pour Antoine, que l'éternelle Sagesse se plaît, jusqu'aux derniers temps de son existence, à déconcerter ses pensées. De ses vingt années de vie religieuse il en passe dix chez les Chanoines réguliers, où, à quinze ans, l'appel divin a

convié sa gracieuse innocence ; où, tout entière captivée par les splendeurs de la Liturgie, l'étude des saintes Lettres et le silence du cloître, son âme séraphique s'élève à des hauteurs qui le retiennent, pour jamais, semble-t-il, dans le secret de la face de Dieu. Soudain l'Esprit divin l'invite au martyre : et nous le voyons, laissant son cloître aimé, suivre les Frères Mineurs aux rivages où plusieurs d'entre eux ont déjà conquis la palme glorieuse. Mais le martyre qui l'attend est celui de l'amour ; malade, réduit à l'impuissance avant que son zèle ait pu rien tenter sur le sol africain, l'obéissance le rappelle en Espagne, et voici qu'une tempête le jette sur les côtes d'Italie.

On était dans les jours où, pour la troisième fois depuis la fondation de l'Ordre des Mineurs, François d'Assise réunissait autour de lui son admirable famille. Antoine, inconnu, perdu dans l'immense assemblée, vit les Frères à la fin du Chapitre recevoir chacun leur destination, sans que personne songeât à lui ; le descendant de l'illustre famille de Bouillon et des rois d'Asturie restait oublié dans ces assises de la sainte pauvreté. Au moment du départ, le ministre de la province de Bologne, remarquant l'isolement du jeune religieux dont personne ne semblait vouloir, l'admit par charité dans sa compagnie. A l'ermitage du Mont Saint-Paul, devenu sa résidence, on lui confia le soin d'aider à la cuisine et de balayer la maison, comme l'emploi qui semblait répondre le mieux à ses aptitudes. Durant ce temps, les chanoines de Saint-

Augustin pleuraient toujours celui dont la noblesse, la science et la sainteté faisaient naguère la gloire de leur Ordre.

L'heure arriva pourtant, où la Providence s'était réservé de manifester Antoine au monde ; aussitôt, comme on l'avait dit du Sauveur lui-même, *le monde entier se précipita sur ses pas* [1]. Autour des chaires où prêchait l'humble Frère, ce ne furent que prodiges dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. A Rome il méritait le noble titre d'*arche du Testament*, en France celui de *marteau des hérétiques*. Il nous est impossible de suivre en tout sa trace lumineuse; mais nous ne devons pas oublier qu'en effet, une part principale revient à notre patrie dans les quelques années de son puissant ministère.

Saint François avait grandement désiré évangéliser lui-même le beau pays de France, ravagé par l'odieuse hérésie ; il lui envoya du moins le plus cher de ses fils, sa vivante image. Ce que saint Dominique avait été dans la première croisade contre les Albigeois, Antoine le fut dans la seconde. C'est à Toulouse qu'a lieu le miracle de la mule affamée, qui laisse sa nourriture pour se prosterner devant l'Hostie sainte. De la Provence au Berri les diverses provinces entendent sa parole ardente ; tandis que le ciel réconforte par de délicieuses faveurs son âme restée celle d'un enfant, au milieu de ses triomphes et de l'enivrement des multitudes. Dans une maison solitaire du

1. Johan. xii, 19.

Limousin, sous le regard de son hôte, c'est le saint Enfant Jésus, rayonnant d'une admirable beauté, qui descend dans ses bras et lui prodigue ses caresses en réclamant les siennes. Un jour d'Assomption qu'il était tout triste, au sujet de certain passage de l'Office d'alors peu favorable à l'entrée de la divine Mère au ciel en corps et en âme, Notre-Dame vient le consoler dans sa pauvre cellule, l'assure de la véritable doctrine, et le laisse ravi des charmes de son doux visage et de sa voix mélodieuse. A Montpellier, comme il prêchait dans une église de la ville au milieu d'un immense concours, il se rappelle qu'il est désigné pour chanter à l'heure même dans son couvent l'*Alleluia* de la Messe conventuelle ; il avait oublié de se faire remplacer ; profondément chagrin de cette omission involontaire, il incline la tête ; or, tandis que, penché sur le bord de la chaire, il semble dormir, ses Frères le voient paraître au chœur, et remplir son office ; après quoi, reprenant vie devant son auditoire, il achève avec éloquence le sermon commencé.

C'est dans cette même ville de Montpellier où il enseignait la théologie aux Frères, que son Commentaire des psaumes ayant disparu, le voleur fut contraint par Satan lui-même à rapporter l'objet dont la perte causait au saint les plus vifs regrets. Plusieurs voient dans ce fait l'origine de la dévotion qui reconnaît Antoine comme le patron des choses perdues : dévotion appuyée dès l'origine sur les miracles les plus éclatants, et que des grâces incessantes ont confirmée jusqu'à nos jours.

Mais il est temps de donner sur cette belle vie le récit abrégé de la sainte Eglise.

ANTOINE naquit à Lisbonne en Portugal, de parents nobles, qui l'élevèrent dans l'amour de Dieu. Jeune homme, il embrassa la vie des Chanoines Réguliers. Or il arriva que cinq Frères Mineurs étant morts pour la foi au Maroc, les corps des bienheureux martyrs furent transportés à Coïmbre ; leur vue embrasa Antoine du désir d'être aussi martyr, et il passa dans l'Ordre de Saint-François. Sous l'impulsion du même désir, il eut bientôt gagné le pays des Sarrasins ; mais une maladie le réduisit à l'impuissance et le força de revenir. Or, comme le navire faisait voile pour l'Espagne, les vents le poussèrent en Sicile.

DE Sicile il se rendit au chapitre général qui se tenait à Assise. Puis, retiré dans l'ermitage du Mont Saint-Paul en Emilie, il y vaqua longtemps à la divine contemplation, aux jeûnes et aux veilles. Dans la suite, élevé aux saints Ordres, il reçut la mission de prêcher l'Evangile. Telles apparurent alors la sagesse et l'abondance de sa parole, telle fut l'admiration qu'il excita, que, prêchant un jour devant le Sou-

ANTONIUS, Ulyssipone in Lusitania honestis parentibus ortus et ab iis pie educatus, adolescens institutum Canonicorum Regularium suscepit. Sed cum corpora beatorum quinque martyrum Fratrum Minorum Conimbriam transferrentur, qui paulo ante apud Marrochium pro Christi fide passi erant, martyrii desiderio incensus, ad Franciscanum Ordinem transivit. Mox, eodem ardore impulsus, ad Saracenos ire perrexit: sed, adversa valetudine afflictus et redire coactus, cum navis ad Hispaniæ littora tenderet, ventorum vi in Siciliam delatus est.

ASSISIUM e Sicilia ad capitulum generale venit; inde in eremum montis Pauli in Æmilia secessit, ubi divinis contemplationibus, jejuniis et vigiliis diu vacavit. Postea sacris Ordinibus initiatus et ad prædicandum Evangelium missus, dicendi sapientia et copia tantum profecit, tantamque sui admirationem commovit, ut eum summus Pontifex, aliquando concionantem

audiens, Arcam Testamenti appellarit. In primis vero hæreses summa vi profligavit, ideoque perpetuus hæreticorum malleus est vocatus.

verain Pontife, il fut appelé par lui l'Arche du Testament. L'hérésie surtout ressentit sa vigueur, et les coups qu'il lui porta valurent à Antoine le nom de perpétuel marteau des hérétiques.

Primus ex suo Ordine, ob doctrinæ præstantiam, Bononiæ et alibi sacras litteras est interpretatus, Fratrumque suorum studiis præfuit. Multis vero peragratis provinciis, anno ante obitum Patavium venit, ubi illustria sanctitatis suæ monumenta reliquit. Denique, magnis laboribus pro gloria Dei perfunctus, meritis et miraculis clarus obdormivit in Domino, idibus junii, anno salutis millesimo ducentesimo trigesimo primo. Quem Gregorius Nonus Pontifex Maximus sanctorum Confessorum numero adscripsit.

Le premier de son Ordre, à cause de l'éclat de sa science, il expliqua les saintes Lettres à Bologne et ailleurs, et dirigea les études de ses Frères. Après avoir parcouru des provinces nombreuses, un an avant sa mort il vint à Padoue, où il laissa de sa sainteté d'insignes monuments. Enfin, précédé par les grands travaux qu'il avait accomplis pour la gloire de Dieu, chargé de mérites, illustre par ses miracles, il s'endormit dans le Seigneur aux ides de juin, l'an du salut mil deux cent trente et un. Le Souverain Pontife Grégoire IX l'inscrivit au nombre des saints Confesseurs.

Le défaut d'espace nous contraint, à notre grand regret, d'être sobre de pièces liturgiques. Mais nous ne pouvons omettre ici le Répons *miraculeux*, dont la composition est attribuée à saint Bonaventure, et qui justifie son nom tous les jours encore pour ceux qui le récitent avec foi dans leurs nécessités. C'est le huitième répons de l'Office de saint Antoine de Padoue dans la liturgie franciscaine. Il

devint de bonne heure, avec la dévotion aux neuf mardis en l'honneur du saint, une source de grâces pour le peuple chrétien.

RÉPONS DE SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Si vous cherchez des miracles, la mort, l'erreur, le malheur, le démon, la lèpre, s'enfuient ; les malades se lèvent guéris,

* On voit céder la mer, et les chaînes se briser, jeunes et vieux retrouver par la prière l'usage de leurs membres et les objets perdus.

℣. Les dangers s'évanouissent, le besoin cesse : à ceux qui l'éprouvent de le raconter, aux Padouans de le dire.

* On voit céder la mer.

Gloire au Père.

* On voit céder la mer.

℣. Priez pour nous, saint Antoine,

℟. Afin que nous soyons rendus dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS.

Que la mémoire faite par nous du bienheureux Antoine votre confesseur soit pour votre Eglise, ô Dieu, une cause de joie ; qu'elle y trouve l'appui constant de vos grâces, et l'assurance du bonheur éternel. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

Si quæris miracula,
Mors, error, calamitas,
Dæmon, lepra fugiunt,
Ægri surgunt sani.
* Cedunt mare, vincula ;
Membra, resque perditas
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.
℣. Pereunt pericula,
Cessat et necessitas :
Narrent hi qui sentiunt,
Dicant Paduani.
* Cedunt mare.
Gloria Patri.
* Cedunt mare.

℣. Ora pro nobis, beate Antoni,

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Ecclesiam tuam, Deus, beati Antonii confessoris tui commemoratio votiva lætificet : ut spiritualibus semper muniatur auxiliis, et gaudiis perfrui mereatur æternis. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Glorieux Antoine, la simplicité de votre âme innocente a fait de vous le docile instru-

ment de l'Esprit d'amour. L'enfance évangélique est le thème du premier des discours que le Docteur séraphique consacre à votre louange ; la sagesse, qui fut en vous le fruit de cette enfance bénie, forme le sujet du second. Vous étiez sage, ô Antoine ; car dès vos jeunes années vous aviez poursuivi l'éternelle Sagesse, et, ne voulant qu'elle en partage, vous aviez en grande hâte enfermé votre amour dans le secret du cloître et de la face de Dieu, pour savourer ses délices. Vous n'ambitionniez que le silence et l'obscurité dans son divin commerce ; et, dès ici-bas, ses mains se sont plues à vous orner d'une incomparable splendeur. Elle marchait devant vous; vous la suiviez joyeux pour elle seule, et sans savoir que tous les biens devaient se rencontrer pour vous dans sa compagnie [1]. Heureuse enfance, à qui, maintenant comme de vos jours, sont réservés la Sagesse et l'amour! Mais qui, dans le monde, est enfant aujourd'hui ? s'écrie votre illustre et saint panégyriste. Plus d'humble petitesse ; aussi, plus d'amour. On ne voit que vallées s'arrondir en collines, et collines s'enfler en montagnes. Mais qu'est-il écrit ? *Vous les avez renversés, dans le temps qu'ils s'élevaient* [2]. Et Dieu dit à ces hauteurs usurpées : *Je t'ai ramené à la petitesse de l'enfance*, mais d'une enfance *profondément méprisable au milieu des nations* [3]. Pourquoi, ô hommes, cette puérilité remplissant vos jours d'inconstance, d'ambition tapageuse, d'efforts qui ne récoltent que le vent? Autre est l'enfance dont il est dit qu'elle est

1. Sap. VII. — 2. Psalm. LXXII, 18. — 3. ABD. 2.

la plus grande dans la patrie des vraies grandeurs [1]. Elle fut la vôtre, glorieux Antoine, et vous livra tout entier aux divines influences [2].

En retour de votre soumission toute d'amour au Père qui est dans les cieux, les peuples vous obéirent, les plus féroces tyrans tremblèrent à votre voix [3]. L'hérésie seule, un jour, refusa d'écouter vos accents ; mais les poissons vous vengèrent : ils vinrent par multitudes, aux yeux de toute une ville, écouter votre parole dédaignée des sectaires. L'erreur, hélas! qui se dérobait devant vous, ne se contente plus maintenant de refuser d'entendre ; elle veut parler seule. Après s'être relevée depuis longtemps des défaites que vous lui aviez infligées, la fille de Manès, restée la même sous le nom nouveau de franc-maçonnerie, gouverne à son gré la France ; le Portugal, où vous naquîtes, la voit chercher presque au grand jour à pénétrer jusqu'à l'autel ; le monde entier s'abreuve à ses poisons. O vous qui, chaque jour, subvenez à vos dévots clients dans leurs nécessités privées, vous dont la puissance est la même au ciel qu'autrefois sur la terre, secourez l'Eglise, le peuple de Dieu, la société plus universellement et plus profondément menacée que jamais. *Arche du Testament*, ramenez à l'étude fortifiante des Lettres sacrées nos générations sans amour et sans foi; ***marteau des hérétiques***, frappez de ces coups qui fassent encore trembler l'enfer et réjouissent les anges.

1. Matth. xviii. 4. — 2. Bonav. Sermo 1 de S Ant. Patav. — 3. Sap. viii, 14, 15.

LE XIV JUIN.

SAINT BASILE LE GRAND,

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Le quaternaire sacré des Docteurs qui font la gloire de l'Eglise grecque, se complète aujourd'hui sur le Cycle. Jean Chrysostome, le premier, parut au ciel dans les jours de l'enfance du Sauveur ; la glorieuse Pâque vit se lever, comme deux astres radieux, Athanase et Grégoire de Nazianze ; Basile le Grand réservait ses rayons pour illustrer les temps du règne de l'Esprit-Saint. Une telle place lui fut méritée par les grands combats, où sa doctrine éminente prépara le triomphe du Paraclet sur les blasphèmes d'une secte impie. Macédonius reprenait contre la troisième personne de l'auguste et consubstantielle Trinité les arguments de l'arianisme expirant ; il déniait au Saint-Esprit la divinité qu'Arius son chef avait vainement prétendu enlever au Verbe. Le concile de Constantinople, achevant l'œuvre du concile de Nicée, formula la foi des Eglises en Celui *qui procède du Père* non moins que le Verbe lui-même, *qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils* [1]. Basile n'assistait pas à la victoire ; prématurément épuisé

1. Symb. Constantinop.

d'austérités et de travaux, il reposait dans la paix depuis deux ans déjà quand la définition fut rendue. Mais son enseignement inspirait l'assemblée conciliaire ; il demeure comme l'expression splendide de la tradition sur cet Esprit de Dieu, aimant universel vers qui se précipite tout ce qui aspire à la sainteté, souffle puissant soulevant les âmes, perfection de toute chose. De même que nous avons entendu Grégoire de Nazianze, au jour de sa fête, parler magnifiquement du mystère de la Pâque, écoutons son illustre ami nous expliquer le mystère du temps présent, qui est celui de la sanctification dans les âmes.

« L'union de l'Esprit et de l'âme se fait « par l'éloignement des passions qui, étant « survenues dans l'âme, l'avaient séparée de « Dieu. Si quelqu'un donc se dégage de la « difformité provenant du vice et revient à « la beauté qu'il tenait de son Créateur, s'il « restaure en lui les traits primitifs de l'es- « quisse royale et divine, alors, et alors « seulement, il se rapproche du Paraclet. « Mais alors aussi, comme le soleil qui, « rencontrant un œil non souillé, l'illumine, « le Paraclet révèle à cet homme l'image de « celui qu'on ne peut voir ; et dans la bien- « heureuse contemplation de cette image, il « aperçoit l'ineffable beauté du principe, « modèle de tout. Dans cette ascension des « cœurs, dont les débuts chancelants et la « croissante consommation sont également « son œuvre, l'Esprit rend spirituels ceux « qui sont absous de toute tache, en vertu « de la participation où il les met de lui-

« même. Les corps limpides et diaphanes, « pénétrés du rayon lumineux, deviennent « resplendissants et répandent autour d'eux « la lumière ; ainsi les âmes portant l'Esprit-« Saint resplendissent de lui et, devenues « esprit elles-mêmes, répandent sur les « autres la grâce. De là l'intelligence supé-« rieure des élus et leur conversation dans « les cieux ; de là tous les dons ; de là ta « ressemblance avec Dieu ; de là vient, ô « sublimité ! que toi-même tu es dieu [1]. « C'est donc proprement et en toute vérité « par l'illumination de l'Esprit-Saint, que « nous contemplons la splendeur de la gloire « de Dieu ; c'est par le caractère de ressem-« blance qu'il imprime en nos âmes, que « nous sommes élevés jusqu'à la hauteur de « celui dont il porte avec lui, cachet divin, « la pleine similitude [2]. Esprit de sagesse, il « nous révèle, non comme du dehors, mais « en lui-même, le Christ Sagesse de Dieu. « La voie de la contemplation conduit de « l'Esprit par le Fils au Père ; concur-« remment, la bonté, la sainteté, la royale « dignité des élus vient du Père par le Fils à « l'Esprit-Saint [3] dont ils sont les temples, « et qui les remplit de sa propre gloire, « illuminant leur front par la vue de Dieu « comme celui de Moïse [4]. Ainsi fit-il pour « l'humanité du Sauveur ; ainsi fait-il pour « les séraphins qui ne peuvent dire qu'en lui « leur triple *Sanctus*, pour tous les chœurs « des anges dont il règle le concert et produit

1. BASIL. Lib. de Sp. S. IX. — 2. *Ibid.* XXVI. — 3. *Ibid.* XVIII. — 4. *Ibid.* XXI.

« les chants [1]. Mais l'homme charnel, qui « n'a jamais exercé son âme à la contem- « plation, qui la retient captive dans le bour- « bier des sens, ne peut élever les yeux vers « la lumière spirituelle ; l'Esprit n'est point « pour lui [2]. »

L'action du Paraclet dépasse la puissance de toute créature ; en rappelant ainsi les opérations de l'Esprit d'amour, l'évêque de Césarée voulait amener ses adversaires à confesser d'eux-mêmes sa divinité. D'autre part, qui ne reconnaîtrait, à cette exposition chaleureuse de la doctrine, non seulement l'invincible théologien vengeur du dogme, mais encore le guide exercé des âmes, l'ascète sublime chargé par Dieu de mettre à la portée de tous les merveilles de sainteté qu'Antoine et Pacôme avaient fait éclore au désert ?

Comme l'abeille butinant parmi les fleurs évite les épines et sait se garder des sucs dangereux, nombreux sur sa route, ainsi Basile en son adolescence avait traversé les écoles de Constantinople et d'Athènes sans se souiller à leurs poisons ; selon le conseil qu'il adressait plus tard aux jeunes gens dans un célèbre discours [3], sa vive intelligence, restée pure des passions où s'étiolent pour tant d'autres les plus beaux dons, avait su néanmoins dérober aux rhéteurs et aux poètes tout ce qui pouvait, en l'ornant, la développer encore et la discipliner pour les luttes de la vie. Le monde souriait au jeune

1. Basil. Lib. de Sp. S. xvi. — 2. *Ibid.* xxii. — 3. De legend. libris gentil.

orateur, dont la diction si pure et la persuasive éloquence rappelaient le beau temps de la Grèce littéraire ; mais les plus nobles gloires que le monde puisse offrir, restaient au-dessous de l'ambition dont son âme s'était éprise à la lecture des Écritures sacrées. La lutte de la vie se présentait à ses yeux comme un combat pour la vérité. Mais c'est en lui que devait triompher d'abord cette divine vérité, par la défaite de la nature et la victoire de l'Esprit-Saint créant l'homme nouveau. Sans donc se soucier de connaître avant l'heure si l'Esprit se réserve de remporter par lui d'autres triomphes, sans voir les multitudes qui bientôt s'attacheront à sa suite et réclameront ses lois, il vient demander aux solitudes du Pont l'oubli des hommes et la sainteté. La vue des misères de son temps ne le fait point tomber dans la faute si commune de nos jours, et qui consiste à vouloir se dévouer pour les autres avant d'avoir soi-même réglé son âme. Tel n'est point l'ordre de la charité, reine des vertus ; telle n'est point la conduite des saints C'est toi-même que Dieu veut de toi tout d'abord ; quand tu seras à lui dans la mesure qu'il l'entend, il saura bien te donner aux autres, s'il ne préfère, à ton grand avantage, te garder pour lui seul. Mais il n'aime point, il bénit peu les utilités hâtives qui s'imposent de la sorte à sa providence. Antoine de Padoue le montrait hier ; la leçon nous revient aujourd'hui : ce qui importe à l'extension de la gloire du Seigneur n'est point le temps donné aux œuvres, mais la sainteté de l'ouvrier.

Selon une coutume fréquente en ce siècle

où l'on craignait d'exposer la grâce du baptême à de tristes naufrages, Basile était resté simple catéchumène jusqu'aux derniers temps de son adolescence. Sa vie de baptisé compte treize années de vie monastique, et neuf ans d'épiscopat. A cinquante ans il meurt ; mais, loin de finir avec lui, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint son œuvre apparaît plus féconde, et s'en va grandissant dans la suite des âges.

Humble moine, sur les bords de l'Iris où l'avaient précédé sa mère et sa sœur, il était venu *sauver son âme* [1] du jugement de Dieu [2], s'exercer à *courir généreusement dans la voie qui conduit aux éternelles récompenses* [3]. D'autres ensuite l'ayant prié de les former eux-mêmes à *la milice du Christ roi* [4] dans la simplicité de la foi et des Ecritures [5], notre saint ne voulut point pour eux de la vie des ascètes solitaires, trop isolée pour n'être pas dangereuse au grand nombre ; mais il préféra joindre à la bienheureuse contemplation de ces derniers le complément et le rempart de la vie commune, où s'exercent la charité et l'humilité [6] sous la conduite d'un chef se regardant lui-même comme serviteur de tous [7]. Encore n'admettait-il personne en ses monastères, sans une épreuve sérieuse et prolongée, suivie du solennel engagement de persévérer dans cette vie nouvelle [8].

1. Sermo ascetic. — 2. Proœm. de judicio Dei. — 3. Prævia instit. ascetica. — 4. *Ibid.* — 5. De fide ; Moralia. — 6. Reg. brev. tractatæ 160 etc., 114 etc. — 7. Reg. fus. tract. 30. — 8. Reg. fus. tract. 10 ; Epist. 23, *al.* 383 ; Epist. 199, *al.* 2, can. XVIII, XIX.

Au souvenir de ce qu'il avait admiré chez les solitaires d'Egypte et de Syrie, Basile se comparait, lui et ses disciples, à des enfants qui cherchent dans leur petite mesure à imiter les forts, aux commençants restés aux prises avec les premiers éléments et à peine introduits sur la route de la piété [1]. Cependant le temps vient où ces géants de la solitude, où les législateurs du désert verront leurs héroïques coutumes et leurs codes monastiques céder la place aux discours familiers, aux réponses sans apprêt que Basile adressait à ses moines pour résoudre leurs difficultés et les former à la pratique des divins conseils. Bientôt l'Orient tout entier s'est rangé sous sa Règle. En Occident, Benoît l'appelle son père [2]. Pépinière féconde de saints moines et de vierges, d'évêques, de docteurs et de martyrs, son Ordre a peuplé les cieux ; il fut longtemps pour Byzance le boulevard de la foi ; jusqu'en nos jours, sous la sauvage persécution du tout-puissant tsar des Russies, malgré les désastres du schisme, on a vu ses tronçons fidèles donner sans compter à l'Eglise mère le témoignage du sang et de la souffrance.

Noble descendance, couronne de Basile au ciel ! mais combien aussi rejaillit sur les enfants la gloire personnelle du père [3] ! Petit-fils des martyrs, fils et frère de six saints ou saintes, lui-même était bien le noble rejeton d'une souche glorieuse entre toutes. Il compte, lui septième, au catalogue des bienheureux,

1. Epist. 207, *al.* 63. — 2. S. P. BENED. Reg. cap. LXXIII. — 3. Prov. XVII,

comme le plus illustre membre de cette race qu'avait élevée dans l'indomptable amour du Christ Dieu Macrine l'ancienne, revenue des forêts où sans abri, sept années durant, elle avait enduré sous la persécution de Maximin la faim et les frimas. Saluons ici la femme forte à qui l'Eglise doit en toute vérité la grandeur de Basile. Echappée aux bourreaux, miraculeusement soutenue durant son terrible exil, Dieu l'avait gardée pour infuser dans l'âme de son petit-fils la foi ferme et pure qu'elle tenait de Grégoire le Thaumaturge. Tel était, jusque dans le tombeau, l'ascendant que la vaillante orthodoxie de cette femme avait conservé sur les peuples, qu'on verra, dans les afflictions de ses dernières années, Basile l'évêque, le docteur, le patriarche des moines, en appeler comme garantie de sa propre foi devant l'Eglise de Dieu, à l'éducation qu'il avait reçue tout enfant de sa vénérable aïeule [1].

C'est qu'en effet on était arrivé à l'un de ces temps douloureux, temps d'exception, pleins de naufrages et d'angoisses, où l'obscurité, mal suprême des intelligences, prévaut jusque sur *les fils de lumière* [2]; où de trop nombreuses défaillances se produisant parmi les chefs du troupeau sur le terrain des croyances essentielles ou de l'union au successeur de Pierre, les peuples inquiets se retournent vers les saints qui sont dans leurs rangs, pour retrouver quelque assurance en marchant après eux dans la nuit que ne savent plus dissiper les

1. Epist. 204, *al.* 75; Epist. 223, *al.* 79. — 2. I Thess. v, 5.

pasteurs. On venait de traverser les années lamentables, où la perfidie de quelques évêques et la faiblesse de presque tous avaient souscrit la condamnation de la foi de Nicée ; où, selon le mot de saint Jérôme, l'univers gémissant s'étonna d'être arien [1]. Basile, à coup sûr, n'était point de ces pasteurs perfides, insuffisants ou lâches, qui n'éclairent pas le troupeau confié à leurs soins : *sentinelles qui ne voient plus*, *chiens muets qui* ne savent ou *ne peuvent aboyer* [2]. Dans l'année même où se tint la fatale assemblée de Rimini, on l'avait vu, simple Lecteur encore, se séparer de son évêque engagé dans les filets des ariens, et donner ainsi aux fidèles l'exemple qu'ils avaient à suivre, en même temps que le signal du danger. Plus tard, évêque à son tour, sollicité d'accorder pour le bien de la paix quelque trêve aux ariens, supplié, menacé vainement de confiscation, de mort ou d'exil, on avait entendu sa fière réplique au préfet Modestus s'exclamant que personne ne lui avait jamais parlé avec une telle liberté : « C'est qu'apparemment, répondit Basile, vous n'avez jamais rencontré un évêque. » Mais sa grande âme, qui ne soupçonnait point la duplicité, s'était laissée prendre un jour aux apparentes austérités d'un faux moine, d'un évêque hypocrite, Eustathe de Sébaste, dont la fourberie retint longtemps captive l'amitié de Basile, ignorante de ses trahisons : faute inconsciente, que Dieu permit pour augmenter encore la sainteté de son serviteur ; car elle devait remplir la fin de sa vie d'amertume, et lui valut

1. HIERON. Dial. cont. Lucif. — 2. ISAI. LVI, 10.

la plus dure épreuve qui pût l'atteindre, en attirant sur sa foi la défiance de plusieurs.

Basile en appela de la calomnie au jugement de ses frères les évêques[1]; mais il ne dédaigna point de se justifier lui-même près du peuple fidèle[2]. Car il savait que le premier trésor d'une Eglise est la sûreté de la foi du pasteur et sa plénitude de doctrine. Le chef des grands combats de la première moitié de ce siècle, le vainqueur d'Arius et de l'empereur Constans, Athanase n'était plus; il venait de rejoindre dans le repos bien mérité de la vraie patrie ses vaillants compagnons, Eusèbe de Verceil et Hilaire de Poitiers. Dans la confusion qu'avait ramenée sur l'Orient la persécution de Valens, les saints mêmes ne savaient plus tenir tête à l'orage; on les voyait passer de l'effacement d'une prudence excessive aux démarches fausses d'un zèle indiscret. Basile seul était de taille à porter la tempête. Son noble cœur, froissé dans ses sentiments les plus délicats, avait épuisé la lie du calice; mais fortifié par le divin agonisant de Gethsémani, l'épreuve ne l'abattit pas. L'âme brisée, le corps anéanti par la recrudescence d'infirmités de vieille date, mourant déjà[3], il se roidit contre la mort et fit face aux flots en furie. Du navire en détresse auquel il comparait l'Eglise d'Orient heurtée dans la nuit à tous les écueils[4], s'élevèrent pressants ses appels à l'heureux Occident assis dans la paix de son indéfectible lu-

1. Epist. 203, *al.* 77. — 2. Epist. 204, *al.* 75. etc. — 3. Epist. 136, *al.* 257. — 4. Lib. de Sp. S. xxx.

mière [1], à cette Rome de qui seule le salut pouvait venir, et dont la sage lenteur en vint à le désespérer presque un jour. En attendant l'intervention du successeur de Pierre, il modérait près de lui les ardeurs intempestives, n'exigeant des faibles dans la foi que l'indispensable [2] ; comme, dans une autre circonstance, il avait dû reprendre sévèrement Grégoire de Nysse son frère, dont la simplicité se laissait entraîner par amour de la paix à des mesures inconsidérées [3].

La paix, Basile la désirait plus que personne [4]. Mais cette paix pour laquelle il eût donné sa vie, c'était, disait-il, la vraie paix laissée par le Seigneur à son Eglise [5]. Ses exigences sur le terrain de la foi ne provenaient que de son amour pour cette paix véritable [6]. C'était pour elle, déclarait-il encore, qu'il refusait d'entrer en communion avec ces hommes de juste milieu qui ne redoutent rien tant que la claire et simple expression du dogme ; leurs insaisissables faux-fuyants, leurs formules captieuses, ne sont à ses yeux que le fait d'hypocrites avec lesquels il refuse de marcher à l'autel de Dieu [7]. Quant à ceux qui ne sont qu'égarés, « qu'on leur propose en toute tendresse et charité la foi des Pères : s'ils donnent à cette foi leur assentiment, recevons-les dans notre société ; autrement demeurons entre nous, sans regarder au nombre, écartant ces âmes équivoques qui n'ont rien de la simplicité sans

1. Epist. 91, *al.* 324 ; 92. *al.* 69 ; etc. — 2. Epist. 113, *al.* 203. — 3. Epist. 58. *al.* 44. — 4. Epist. 259, *al.* 184. — 5. Epist. 128, *al.* 365. — 6. *Ibid.* — 7. *Ibid.*

dol, caractère de quiconque au commencement de l'Evangile accédait à la foi. *Les croyants*, est-il dit, *n'avaient qu'un cœur et qu'une âme* (ACT. IV, 32). Pour ceux-là donc qui nous reprochent de ne point vouloir d'apaisement, qu'on les corrige, et ce sera parfait; sinon, qu'on reconnaisse où sont les auteurs de la guerre, et qu'on ne nous parle plus de réconciliation [1].

« A toutes les raisons, dit-il ailleurs, qui sembleraient nous conseiller le silence, nous opposons la charité qui ne tient compte ni de son propre intérêt, ni de la difficulté des temps. Lors même que personne ne nous imiterait, en devons-nous moins quant à nous faire notre devoir ? Dans la fournaise, les enfants de Babylone chantaient au Seigneur, sans calculer la multitude de ceux qui laissaient de côté la vérité : ils se suffisaient à eux-mêmes, trois qu'ils étaient [2]. »

Et à ses moines, traqués par un gouvernement qui se défendait d'être persécuteur, il écrivait : « Beaucoup d'honnêtes gens, tout en trouvant qu'on vous poursuit sans justice, n'estiment point à confession les souffrances que vous endurez pour la vérité; mais il n'est pas nécessaire d'être païen pour faire des martyrs. Nos ennemis du jour ne nous détestent pas moins que ne faisaient les adorateurs des idoles; s'ils trompent la multitude sur le motif de leur haine, c'est afin de vous enlever, croient-ils, la gloire dont on entourait les anciens confesseurs. Mais soyez-en convaincus : devant le juste juge, votre

1. Epist. 128, *al.* 365. — 2. Lib. de Sp. S. XXX.

confession n'en subsiste pas moins. Ayez donc bon courage ; sous la tourmente renouvelez-vous dans l'amour ; ajoutez chaque jour à votre zèle, sachant qu'en vous doivent se conserver les restes de la piété que le Seigneur à son avènement trouvera sur la terre. Ne vous troublez pas des trahisons, d'où qu'elles viennent : ce furent les princes des prêtres, les scribes et les anciens, qui dressèrent les embûches où notre Maître voulut succomber. N'ayez égard aux pensées de la foule, que le moindre souffle agite en divers sens comme l'eau des mers. N'y en eût-il qu'un seul à faire son salut comme Loth à Sodome, il ne doit pas dévier de la rectitude parce que lui seul a raison, mais maintenir immuable son espérance en Jésus-Christ [1]. »

Lui-même, de son lit de souffrances, donnait l'exemple à tous. Mais quelles n'étaient pas les angoisses de son âme, en constatant le peu de correspondance à ses efforts qu'il trouvait dans les chefs des diocèses ! Il s'étonnait douloureusement à la vue de ces hommes dont l'ambition n'était pas éteinte par l'état lamentable des églises ; n'écoutant que leurs susceptibilités jalouses, lorsque déjà le vaisseau coulait bas, ils se disputaient à qui commanderait sur ce navire en perdition [2]. D'autres, et des meilleurs, se tenaient à l'écart, espérant se faire oublier dans le silence de leur inertie [3], ne comprenant pas que, lorsque les intérêts généraux sont engagés, ce n'est point un éloignement égoïste de la lutte

1. Epist. 257, *al.* 303. — 2. Lib. de Sp. S. xxx. — 3. Epist. 141, *al.* 262.

qui sauve les particuliers ou les absout du crime de trahison [1]. Un jour, et il est curieux d'entendre notre saint raconter le fait à son ami Eusèbe de Samosate, le futur martyr, un jour se répandit le bruit de la mort de Basile ; tous ces évêques aussitôt d'accourir à Césarée pour lui donner un successeur. « Mais, dit Basile, comme il plut à Dieu qu'ils me trouvassent vivant, je les prêchai d'importance. Peine inutile malheureusement ! Moi présent, ils me craignent et promettent tout ; à peine retirés, ils se retrouvent les mêmes [2]. » Cependant la persécution grandissait sans cesse, et pour tous arrivait tôt ou tard le moment de choisir entre l'hérésie flagrante ou le bannissement. Plusieurs alors consommaient leur apostasie ; d'autres, ouvrant enfin les yeux, prenaient la route de l'exil, où ils pouvaient méditer à loisir sur les avantages de leur politique d'effacement, et, ce qui valait mieux, réparer leur faiblesse passée par l'héroïsme avec lequel ils souffraient désormais pour la foi.

La vertu de Basile en imposait aux persécuteurs, et Dieu le gardait par des prodiges, si bien que lui, qui s'était exposé plus que personne au danger, restait presque seul à la tête de son Eglise. Il en profita pour faire jouir cette Eglise fortunée des bienfaits d'un enseignement et d'une administration, dont les résultats merveilleux eussent semblé réclamer tous l'exclusive attention d'un évêque et la paix la plus grande. Césarée le payait de retour. Sa parole excitait une telle avidité dans toutes

1. Epist. 136, *al.* 257. — 2. Epist. 141, *al.* 262.

les classes du peuple, que le troupeau ne pouvait se passer du pasteur et qu'on l'attendait des journées entières dans les églises où il devait prêcher [1]; lui-même, un jour qu'exténué, l'ardeur de son insatiable auditoire ne lui permettait pas le repos, se compare à la mère épuisée qui ne laisse pas de donner le sein à son enfant, moins pour le nourrir que pour apaiser ses cris [2]. Quelle délicieuse entente dans ces réunions ! Lorsque l'orateur laissait inexpliqué par mégarde un verset de l'Ecriture, les signes discrets, les muettes réclamations des fils rappelaient au père le passage dont on prétendait bien ne pas lui faire grâce [3] ; Basile alors se répandait en excuses charmantes et s'exécutait, mais il était fier de son peuple. Expliquant parmi les merveilles de l'œuvre des six jours les splendeurs du vaste Océan, il s'arrête, et, promenant sur la multitude rangée autour de sa chaire un regard d'ineffable complaisance : « Si la mer est belle et digne de louange devant Dieu, reprend-il, combien plus belle n'est pas cette immense assemblée ! où, mieux que les ondes venant mourir au rivage, la voix mêlée des hommes, des femmes et des enfants porte jusqu'à Dieu nos prières ; calme océan, gardant la paix dans ses profondeurs, parce que le souffle mauvais de l'hérésie reste impuissant à soulever ses flots [4]. »

Heureux peuple, formé par Basile à l'intelligence des Ecritures, des Psaumes surtout, dont il sut inspirer aux fidèles un si grand

1. Homil. in Ps. CXIV. — 2. In Ps. LIX. — 3. Hom. VIII in Hexaemeron. — 4. In Hexaem. IV.

amour, que tous contractèrent l'habitude de se rendre la nuit à la maison de Dieu, pour y répandre leur âme dans une prière commune et la solennelle louange de la psalmodie alternative [1] ! Cette communauté de la prière était un des fruits de son ministère que Basile, en véritable moine, estimait le plus ; l'importance qu'il y attachait fit de lui l'un des principaux Pères de la Liturgie grecque. « Ne me parlez pas, s'écriait-il, de maisons privées, d'assemblées particulières. *Adorez le Seigneur en sa cour sainte*, dit le Psalmiste ; l'adoration requise ici est celle qui se fait, non pas en dehors de l'église, mais *à la cour*, à l'unique cour de Dieu [2]. »

Le temps nous manque pour suivre notre saint dans les détails de cette grande et vraie vie de famille avec tout un peuple, qui fit la consolation de son existence par delà si orageuse. Il faudrait le montrer se faisant tout à tous dans les douleurs et la joie, avec cette simplicité qui s'alliait si bien chez lui à la grandeur ; répondant aux plus humbles consultations, comme s'il n'eût pas eu d'occupation plus urgente que de satisfaire le moindre de ses fils ; réclamant jusqu'à pleine satisfaction, contre toute injustice atteignant l'un des siens ; et enfin, avec l'appui de sa fidèle Césarée soulevée tout entière pour la défense de son évêque, faisant de sa personne un infranchissable rempart aux vierges et aux veuves contre les brutales poursuites des puissants. Pauvre et dénué de tout, depuis qu'en embrassant la vie monastique il

1. Epist. 207, *al.* 63. — 2. In Ps. XXVIII.

a distribué aux pauvres les grands biens qu'il tenait de sa famille, il n'en trouve pas moins le secret d'élever dans sa ville épiscopale un établissement immense, refuge assuré des pèlerins et des pauvres, asile ouvert dans un ordre parfait à toutes les souffrances, à tous les besoins des divers âges : véritable cité nouvelle à côté de la grande ville, et que la reconnaissance des peuples appela du nom de son fondateur. Prêt à la fois pour toutes les luttes, on le vit maintenir intrépidement les droits d'exarchat que possédait son siège sur les onze provinces composant la vaste division administrative, connue par les Romains d'alors sous le nom générique de diocèse du Pont. Infatigable zélateur des saints canons, en même temps qu'il défendait ses clercs contre les atteintes portées à leurs immunités, il réforma les abus qui s'étaient introduits en des temps moins troublés que les siens ; et sous l'effort même de la tempête, il sut ramener la discipline sacrée à l'exacte perfection des plus beaux jours.

Cependant le temps vint où les intérêts majeurs de la foi, qui semblaient avoir suspendu pour son corps épuisé la loi de toute chair, ne réclamèrent plus aussi impérieusement sa présence. Le 9 août 378, la flèche des Goths faisait justice de Valens ; bientôt l'édit de Gratien rappelait d'exil les confesseurs, et Théodose paraissait en Orient. Dès le 1er janvier 379, libre enfin, Basile s'endormait dans le Seigneur.

L'Eglise grecque fête la mémoire du grand évêque une première fois le jour même de cette mort, conjointement avec la Circonci-

sion du Verbe fait chair ; le 30 du même mois elle l'unit dans une nouvelle solennité à ses deux autres Docteurs, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome, accumulant les magnificences de sa Liturgie pour chanter dignement ce trentième jour de janvier, qu'un triple soleil illumine ainsi de ses splendeurs concordantes à la gloire de la Trinité sainte [1]. L'Eglise latine a choisi, pour célébrer Basile, la date du 14 juin comme étant celle de son ordination.

Voici la notice qu'elle lui consacre :

BASILE était d'une noble famille de Cappadoce. Après avoir étudié dans Athènes les lettres profanes en compagnie de son intime ami Grégoire de Nazianze, il s'adonna dans la vie monastique à la science sacrée ; en peu de temps sa doctrine et sa sainteté furent telles, qu'on lui donna le surnom de Grand. Appelé à prêcher l'Evangile dans le Pont, il amena dans la voie du salut cette province qui s'était éloignée des habitudes chrétiennes. Eusèbe, évêque de Césarée, le choisit bientôt comme aide pour instruire le peuple de la ville, et il lui succéda sur ce siège. Il se montra l'ardent défenseur de la consubstantialité du Père et du Fils ; l'empereur Valens, irrité contre lui, fut vaincu

BASILIUS nobilis Cappadox, Athenis una cum Gregorio Nazianzeno ejus amicissimo, sæcularibus litteris, deinde in monasterio sacris mirabiliter eruditus, eum brevi cursum fecit ad omnem doctrinæ et morum excellentiam, ut inde Magni cognomen invenerit. Is ad prædicandum Jesu Christi Evangelium in Pontum accersitus, eam provinciam a christianis institutis aberrantem, ad viam salutis revocavit : mox ab Eusebio Cæsareæ episcopo ad erudiendam eam civitatem adjutor adhibetur : in cujus locum postea successit. Is Filium Patri consubstantialem esse in primis defendit, ac

1. Acoluthia triplicis festi.

Valentem imperatorem sibi iratum, miraculis adeo flexit, ut incumbentem ad voluntatem ejiciendi ipsum in exilium, a sententia discedere coegerit.

de telle sorte par ses miracles, qu'en dépit de sa volonté bien arrêtée de le jeter en exil, il dut abandonner son projet.

NAM et Valentis sella, in qua facturus decretum de ejiciendo e civitate Basilio, sedere volebat, confracta est : et tribus ab eo calamis adhibitis ad scribendam exilii legem, nullus eorum reddidit atramentum : et cum nihilominus in proposito scribendi impium decretum persisteret, ipsius dextera, dissolutis nervis, tota contremuit. His commotus Valens chartam utraque manu conscidit. Ea autem nocte, quæ ad deliberandum Basilio data est, Valentis uxor intimis est cruciata doloribus, et unicus filius in gravem morbum incidit. Quibus ille perterritus, iniquitatem suam recognoscens, Basilium accersit : quo præsente, puer cœpit convalescere : verum, vocatis a Valente ad visendum puerum hæreticis, paulo post moritur.

CAR sur le point de porter le décret de bannissement contre Basile, son siège se brisa ; de trois roseaux qu'il prit pour l'écrire, aucun ne rendit d'encre ; et comme néanmoins il persistait dans la résolution de rédiger ce décret impie, sa main droite, saisie d'un tremblement dans tous les muscles, refusa d'obéir. Valens effrayé mit en pièces de ses deux mains la charte fatale. Dans la nuit qu'on avait donnée à Basile pour délibérer, l'impératrice fut prise de douleurs mystérieuses, et son fils unique tomba gravement malade. Terrifié, l'empereur reconnaissant sa faute appela Basile ; en sa présence, l'enfant commença d'aller mieux ; mais Valens ayant invité ensuite les hérétiques à voir le petit malade, il mourut peu après.

ABSTINENTIA et continentia fuit admirabilis : una tunica contentus

L'ABSTINENCE de Basile et sa continence furent admirables : il se contentait d'une

seule tunique et gardait un jeûne rigoureux ; assidu à la prière, il y employait souvent toute la nuit. Sa virginité ne connut point d'ombre. Dans les monastères qu'il fonda, il régla de telle sorte la vie des moines, qu'elle réunit parfaitement les avantages de la solitude et de l'action. La science remplit ses nombreux écrits, et personne, au témoignage de Grégoire de Nazianze, n'expliqua les Livres saints avec plus d'abondance ou de vérité. Sa mort arriva le 1er janvier ; n'ayant vécu que par l'esprit, il semblait ne garder de son corps que les os et la peau.

erat, in jejunio servando diligentissimus, in oratione assiduus, in qua sæpe totam noctem consumebat. Virginitatem perpetuo coluit. Monasteriis extructis, ita monachorum institutum temperavit, ut solitariæ atque actuosæ vitæ utilitates præclare simul conjungeret. Multa erudite scripsit, ac nemo, teste Gregorio Nazianzeno, sacræ Scripturæ libros verius aut uberius explicavit. Obiit calendis januarii, cum, tantum spiritu vivens, præter ossa et pellem, nulla præterea corporis parte constare videretur.

N'EST-CE pas vous avoir assez loué, grand Pontife, que d'avoir seulement énoncé vos œuvres ? Puissent-elles, ces œuvres, trouver de nos temps des imitateurs ! car, l'histoire le montre clairement, ce sont les saints de votre taille qui font la grandeur d'une époque et son salut. Le peuple le plus éprouvé, le plus abandonné en apparence, n'a besoin que d'un chef docile en tout, docile jusqu'à l'héroïsme aux inspirations de l'Esprit toujours présent dans l'Eglise, et ce peuple portera la tempête, et il vaincra enfin ; tandis que *lorsque le sel de la terre est affadi* [1], la société se dissout, sans qu'il soit

1. MATTH. V, 13.

même besoin d'un Julien ou d'un Valens pour la mener à sa perte. Obtenez donc, ô Basile, des chefs tels que vous à notre société si malade ; que l'étonnement de Modestus se reproduise en nos jours ; que les successeurs des préfets de Valens rencontrent partout *un évêque* à la tête des églises : et leur étonnement sera pour nous le signal du triomphe ; car un *évêque* n'est jamais vaincu, dût-il passer par l'exil ou la mort.

En même temps que vous maintiendrez les pasteurs des Églises à la hauteur de cet état de perfection où les veut l'onction sainte, élevez aussi le troupeau jusqu'aux voies de la sainteté que son christianisme suppose. Ce n'est pas aux moines seulement qu'il a été dit : *Le royaume des cieux est en vous* [1]. Vous nous apprenez [2] que ce royaume des cieux, cette béatitude qui déjà peut être la nôtre, est la contemplation qui nous est accessible ici-bas des réalités éternelles, non par la claire et directe vision, mais dans le miroir dont parle l'Apôtre. Quelle absurdité, ainsi que vous le dites, de ne cultiver, de ne nourrir dans l'homme que les sens affamés de matière, et de refuser au seul esprit son libre jeu et sa pâture ! L'esprit ne s'élance-t-il pas de lui-même vers les régions de l'intelligible pour lequel il est fait ? Si son essor est laborieux, c'est que les sens ont prévalu contre lui. Apprenez-nous à le guérir par la foi et l'amour, qui lui rendront l'agilité du cerf et l'élèveront sur les montagnes. Répétez aux hommes de notre temps qui

1. Luc. xvii, 21. — 2. Basil. Epist. 8, *al.* 111.

pourraient l'oublier, que le souci d'une foi droite n'est pas moins nécessaire à cette fin que la rectitude de la vie. Hélas ! vos fils en trop grand nombre ont oublié que tout vrai moine, tout vrai chrétien, déteste l'hérétique [1]. Bénissez d'autant mieux ceux que tant d'épreuves continues n'ont pu ébranler ; multipliez les retours ; hâtez le jour heureux où l'Orient, secouant le double joug du schisme et de l'Islam, reprendra dans le bercail unique de l'unique pasteur une place qui fut si glorieuse.

Pour nous qui sommes en ce moment prosternés à vos pieds, ô Docteur de l'Esprit-Saint, défenseur du Verbe consubstantiel au Père, faites que comme vous nous vivions toujours à la gloire de la Trinité sainte. Vous l'exprimiez dans une admirable formule : « Etre baptisé dans la Trinité, croire conformément à son baptême, glorifier Dieu selon sa foi », c'était pour vous l'essentielle base de ce que doit être le moine [2] ; mais n'est-ce pas aussi tout le chrétien ? Faites-le comprendre à tous, et bénissez-nous.

1. Sermo de ascetic. discipl. Quomodo monachum ornari oporteat. — 2. *Ibid.*



LE XV JUIN.

LES SS VITE ET MODESTE, MARTYRS.

ET SAINTE CRESCENCE, MARTYRE.

L'Esprit divin, qui règne sur cette partie du Cycle, est avant tout le témoin du Verbe [1]. L'Homme-Dieu l'annonçait sous ce titre au monde qu'il devait laisser pour retourner à son Père, après avoir rendu lui-même son grand témoignage à la vérité souveraine [2]. Formés par l'Esprit sur le type du Fils de l'homme, les fidèles sont aussi des *témoins*, dont la mission est de refouler le mensonge, ennemi de Dieu, en exprimant la vérité dans leurs paroles et leurs actes. Mais le témoignage suprême, qu'il n'est pas donné à tous de rendre, est celui du sang ; les martyrs sont les privilégiés de cette lutte incessante du vrai contre le faux, en laquelle se résume l'histoire. Ils ne pouvaient manquer de briller au ciel en ces jours. Bientôt l'Eglise va tressaillir à la naissance de Jean le Précurseur, cet homme si grand entre tous [3], et dont la grandeur fut d'avoir été *envoyé par Dieu pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière* [4]. Nous aurons alors

1. Johan. xv, 26. — 2. *Ibid.* xviii, 37. — 3. Matth. xi, 11. — 4. Johan. i, 6-8.

occasion de méditer plus longuement ces pensées, auxquelles semblent vouloir nous préparer déjà les groupes joyeux de martyrs qui vont se succéder, comme pour annoncer la prochaine arrivée de l'Ami de l'Epoux [1].

Aujourd'hui, accompagné de ses fidèles nourriciers Modeste et Crescence, c'est un enfant qui vient nous apprendre le prix du baptême, et la fidélité due contre tous au Père qui est dans les cieux. Sa gloire est grande, au ciel et sur la terre ; les démons, qui tremblaient devant lui, continuent de le craindre ; son nom reste inscrit dans la mémoire du peuple chrétien comme celui de l'un de ses plus puissants *auxiliaires*, à la suite de saint Elme ou Erasme, dont le commencement de ce mois nous ramenait le souvenir. Saint Vite, ou saint Gui, garde le pouvoir de délivrer ceux qui recourent à lui dans les atteintes du triste mal qui porte son nom. Il neutralise la morsure des chiens enragés, et se montre secourable aux animaux eux-mêmes. On le prie encore contre la léthargie, ou le sommeil trop prolongé ; le coq qui l'accompagne en diverses représentations rappelle cet usage, ainsi que celui d'invoquer notre saint pour obtenir d'être réveillé à une heure déterminée.

Lisons, dans le livre de la sainte Liturgie, le martyre de saint Vite et de ses deux compagnons.

VITE fut baptisé tout enfant à l'insu de son père	VITUS admodum puer inscio patre baptiza-

1. JOHAN. III, 29.

tus est : quod cum ille rescivisset, nihil prætermisit quo filium a christiana religione removeret. Qua in voluntate permanentem Valeriano judici verberibus castigandum tradidit. Sed nihilominus in sententia persistens, patri redditus est. Sed dum eum pater gravius punire cogitat, Vitus, angeli monitu, comitibus Modesto et Crescentia ejus educatoribus, migrat in alienas terras : ibique eam sanctitatis laudem adeptus est ut, ejus fama ad Diocletianum perlata, ipsum imperator accerseret ut filium suum a dæmone vexatum liberaret : quo liberato, cum ei amplissimis præmiis ingratus imperator ut deos coleret persuadere non potuisset, una cum Modesto et Crescentia, vinculis constrictum mittit in carcerem.

qui, lorsqu'il l'eut appris, n'omit rien pour détacher son fils de la religion chrétienne. L'enfant demeurant inébranlable, il le livra au juge Valérien pour être battu de verges ; mais ce fut en vain, et on le rendit à son père. Pendant que celui-ci songe à trouver de plus graves châtiments, Vite, averti par un ange, gagne un autre pays avec Modeste et Crescence qui l'avaient élevé. Là, sa sainteté acquit une telle renommée qu'elle parvint jusqu'à Dioclétien. L'empereur avait un fils tourmenté par le démon ; il fit venir le saint pour l'en délivrer ; mais cette délivrance une fois obtenue, le prince ingrat tenta d'amener par l'offre des plus grandes récompenses le libérateur de son fils au culte des faux dieux, et ne pouvant y réussir, il le fit jeter en prison chargé de chaînes, avec Modeste et Crescence.

QUOS ubi constantiores esse comperit, demitti jubet in ingens vas liquato plumbo, ferventi resina ac pice plenum : in quo cum, trium Hebræorum puerorum more divinos hymnos canerent, inde erepti, leoni objiciuntur ; qui proster-

MAIS leur constance n'en fut qu'augmentée. L'empereur ordonne alors qu'on les plonge dans une chaudière remplie de plomb fondu, de poix et de résine embrasée ; mais, comme les trois enfants hébreux, ils y chantent des hymnes au Seigneur. On les retire, on les jette à

un lion, qui se prosterne et lèche leurs pieds. La foule est ébranlée par ce miracle ; enflammé de colère, Dioclétien les fait étendre sur le chevalet, où leurs membres sont mis en pièces et leurs os rompus. Au même moment se produisirent des tonnerres, des éclairs et de grands tremblements de terre qui renversèrent les temples des dieux et tuèrent beaucoup de monde. Une femme noble, appelée Florence, recueillit les restes des martyrs et les ensevelit honorablement avec des parfums.

nens se, eorum pedes lambebat. Quare inflammatus ira imperator, quod multitudinem videbat miraculo commoveri, eos in catasta sterni jubet et ita cædi eorum membra atque ossa divelli. Quo tempore tonitrua, fulgura, magnique terræ motus fuere, quibus templa deorum corruerunt, et multi oppressi sunt. Eorum reliquias Florentia, nobilis femina, unguentis conditas honorifice sepelivit.

Vos combats sont finis, glorieux martyrs ; ils ont peu duré, mais la couronne qu'ils vous valurent est éternelle. Pour toujours vous est acquise, ô Modeste et Crescence, la reconnaissance de Dieu même, à qui vous avez rendu fidèlement le dépôt qu'il vous confia dans cet enfant devenu le vôtre par la foi et le saint baptême. Et vous, noble enfant qui préférâtes le Père du ciel à celui de la terre, qui dira la tendresse dont vous entoure à jamais Celui que vous avez si oourageusement reconnu devant les hommes ? Il veut que dès ici-bas éclatent à votre endroit les marques de sa munificence ; car il vous confie une large part dans l'exercice de sa puissance miséricordieuse. En retour de la sainte liberté qui, dès les premières lueurs de la raison, régna dans votre âme et soumit dans une complète obéissance votre corps à cette âme, vous possédez sur la nature dé-

chue un pouvoir merveilleux : les malheureux dont les membres désordonnément agités par une cruelle maladie ne connaissent plus la direction d'une volonté maîtresse, les hommes mêmes qu'un sommeil trop prolongé ne laisse point libres de leurs actes, retrouvent à vos pieds la parfaite harmonie du corps et de l'âme, la docilité du premier permettant à celle-ci de vaquer aux devoirs qui lui incombent envers Dieu et la société. Illustre saint, soyez toujours plus large dans l'exercice de votre don précieux, pour le bien de l'humanité souffrante et la plus grande gloire du Dieu qui vous a couronné. Nous vous demandons pour tous avec l'Eglise, et par vous nous demandons à Dieu la destruction de l'orgueil qui rompt l'équilibre dans l'homme et le fait dévier de sa voie, le mépris du mal qui lui rend au contraire la liberté dans l'amour : *superbe non sapere, sed placita humilitate proficere, ut, prava despiciens, quæcumque recta sunt libera exerceat charitate* [1].

1. Collecta diei.

LE XVI JUIN.

SAINT CYR ET SAINTE JULITTE,

MARTYRS.

Toutes les Eglises d'Orient, dans les diverses langues de leurs Liturgies, célèbrent la gloire de Julitte et de Cyr ; elles exaltent *la dualité sainte* du fils et de la mère *contenant en soi le culte* parfait *de la Trinité* souveraine [1]. Car l'offrande de cette mère et de son fils s'unit d'elle-même au sacrifice du Fils de Dieu : ce sont bien en effet les droits de la Trinité sainte, droits résultant pour tout chrétien du premier sacrement, droits absolus sur le corps et sur l'âme des plus petits eux-mêmes, que confessèrent et consacrèrent dans le sang de leur commune oblation sainte Julitte et saint Cyr. Saint Vite, hier déjà, rappelait au monde une vérité qu'oublieraient facilement nos générations dépourvues de science encore plus que d'amour : la paternité de Dieu, plus entière que toute autre, l'emporte aussi sur toutes dans les devoirs qu'elle impose à ses fils. L'enseignement s'accentue aujourd'hui, et il s'adresse aux parents tout d'abord.

Icone, patrie de Thècle la protomartyre, fut aussi celle de Julitte : fleur nouvelle, née de

1. Sticheron Byzantii, *ad diem* XV *Julii.*

la tige des anciens rois, et dont l'éclat devait assurer à sa ville natale une plus durable renommée que tous les hauts faits de ces princes. Toutefois, comme si la cité d'Icone eût voulu reconnaître ainsi le bienfait de l'Evangile, qu'elle tenait directement du Docteur des nations, ce fut Tarse, patrie de Paul, qui reçut le témoignage de Julitte en son martyre.

L'illustration que tirait de ses aïeux la descendante des rois de Lycaonie, n'était rien pour elle auprès de la noblesse qui lui venait de Jésus-Christ ; le titre de chrétienne est le seul qu'elle fera valoir devant les bourreaux, au grand jour de son triomphe. Ses biens de fortune étaient considérables ; mais les richesses de ce monde, qui n'avaient jamais captivé sa pensée, la retenaient bien moins encore depuis que Dieu l'avait visitée en lui donnant un fils. Tous les trésors réunis n'étaient pas comparables à celui qu'elle portait dans ses bras, à cet enfant confié par le Seigneur aux soins de son maternel amour. Le baptême n'avait-il pas fait de ce corps si frêle le temple de l'Esprit-Saint ? cette âme candide n'était-elle pas l'objet des complaisances du Père, qui retrouvait inaltérés dans sa suave innocence les traits mêmes de son Fils bien-aimé ? Aussi de quelle ineffable tendresse, de quelle vigilance toute religieuse la mère n'entourait-elle pas cette plante délicate, qui continuait de puiser la vie dans son sein, et s'y développait aux doux rayons du Soleil de justice ! Elle n'était pas de celles en effet qui, sans raison, livrent à d'autres le soin de nourrir

le fruit que leur sein a porté : comme si la nature ne répugnait pas à cette substitution, trop souvent désastreuse pour le corps ou l'âme même de ces êtres si tendres ; comme si, surtout, le devoir incommunicable des mères chrétiennes et leur glorieux privilège n'était pas d'épier chez l'enfant, pour les tourner à Dieu, le premier éveil de l'intelligence, le premier mouvement de sa volonté. Julitte était heureuse ; car elle sentait que Dieu bénissait le cher labeur qui désormais remplissait sa vie. Le lait qu'elle donnait avec tant d'amour imprégnait en son fils la mâle fierté de sa race, qui déjà ne se laissait dominer que par le nom du Seigneur Jésus. Rome, la conquérante, en fit bientôt l'épreuve et fut vaincue.

L'atroce persécution de Dioclétien bouleversait la terre, et venait d'afficher dans Icone ses édits sanglants. Julitte, qui ne craignait rien pour elle, redouta pour Cyr les maîtres païens qui l'auraient remplacée si la tourmente l'eût enlevée sans lui de ce monde. Elle sacrifia tout au devoir majeur de préserver l'âme de l'enfant dont elle avait la garde. Sans balancer, elle fuit vers une terre étrangère, laissant patrie, famille, richesses, emportant le seul bien qui la rattache à la vie. Deux servantes qui par dévouement suivent ses pas, ne peuvent la décider à se décharger sur elles de son précieux fardeau. Quand Dieu, qui veut donner à ses anges un spectacle digne d'eux, permet qu'elle tombe aux mains des persécuteurs, ils la trouvent portant toujours son fils ; inséparables, Julitte et Cyr paraissent tous

deux aux pieds du juge qui va les couronner ensemble.

On lira plus loin l'admirable scène qui alors honora la terre et ravit le ciel. Rien de plus authentique que tous les détails de ce récit, admis par Dom Ruinart dans la collection de ses *Actes sincères*. Mais rappelons-nous que celui-là seul sait honorer les Saints en étudiant leur histoire, qui profite des leçons laissées par eux au monde. Des attentats récents doivent nous avoir appris que l'héroïsme de Julitte n'est point fait pour rester chez nous l'objet d'une admiration stérile, mais qu'il pourrait un jour servir à plusieurs d'exemple nécessaire. Le devoir ne change pas d'un siècle à l'autre ; la difficulté de le remplir, qui peut varier avec les circonstances du temps ou du lieu, n'enlève rien à l'inflexibilité de ses exigences.

N'oublions pas, d'autre part, qu'elle aussi l'Eglise est mère, et qu'elle a devoir et droit d'allaiter ses enfants. Contre les tyrannies qui ont cherché à séparer d'elle ses fils, ses protestations n'ont jamais manqué. S'il arrive donc qu'un coup de force arrache des bras de sa mère un enfant de l'Eglise, il faut qu'il sache que son devoir à lui est de prendre modèle sur le fils de Julitte. N'est-il pas, lui aussi, *le fils de la colombe?* Qu'il se montre tel ; qu'il s'obstine saintement à redire la parole, l'unique parole de l'Eglise ; qu'il tende vers elle d'autant plus fortement et plus vivement, qu'on veut l'en éloigner davantage. Pourrait-il ne pas abhorrer les caresses odieuses de quiconque pré-

tend remplacer sa mère ? Tout autre secours lui faisant défaut, qui ne l'approuverait de repousser, comme Cyr, par les moyens en son faible pouvoir, la main qui chercherait à perdre son corps ? Mais l'âme, en lui, est-elle donc moins précieuse ? et ne devrait-il pas, au besoin, sacrifier le premier pour sauver celle-ci ?

Nous devons le penser : ce n'est pas sans une vue de l'avenir que la Providence dirigea de bonne heure vers nos contrées les précieux restes des deux martyrs. A la fin même du siècle où fut rendu leur sanglant hommage au Dieu trois fois saint, on vit saint Cyr et sainte Julitte choisir la Gaule pour patrie d'adoption : émigration fortunée, qui devait être féconde en fruits de salut pour notre pays. A peine fut apaisé le tumulte des invasions, que des sanctuaires nombreux s'élevèrent sous leur nom vénéré, attestant combien leur culte était populaire et répondait aux instincts chevaleresques des Francs. Charlemagne, délivré par Cyr du sanglier mystérieux qui se retrouve près du saint enfant dans les diverses productions de l'art chrétien, voulut lui prouver sa reconnaissance ; et c'est à dater de cette époque que l'antique cathédrale de Nevers, rebâtie par la munificence du grand empereur, fut placée sous le vocable de saint Cyr reconnu avec sa mère comme patron du diocèse entier. Le Nivernais resta fidèle à ses glorieux patrons ; quatre fois l'année, des fêtes en leur honneur allaient porter l'allégresse dans ses fraîches vallées et sur les montagnes boisées

du Morvan. La principale de ces fêtes, après la solennité du présent jour, était celle qui rappelait l'arrivée bénie des reliques saintes ; elle était connue sous le nom de fête de *la Susception de saint Cyr*, et on la célébrait le 27 octobre.

Les diverses églises qui célèbrent aujourd'hui la fête de saint Cyr et de sainte Julitte, tirent la légende plus ou moins développée qu'elles leur consacrent, de la lettre écrite au VI[e] siècle à leur sujet par Théodore, évêque d'Icone. Nous empruntons le texte suivant à l'église de Villejuif, près Paris, l'une des plus dévotes à nos deux saints martyrs et des plus riches de leurs reliques. Le nom actuel de *Villejuif* ne serait, d'après plusieurs auteurs, qu'une corruption de *Ville-Julitte* ou *Villa-Julittæ.*

Ex Epistola Theodori, episcopi Iconiensis, de passione SS. Cyrici et Julittæ.

JULITTA Iconiorum regia orta semine, cum vehementior in christianos sæviret persecutio, Domitiano Lycaoniæ comite, fuga se cum duabus ancillis trimuloque filio suo Cyrico, Iconio, unde et orta erat, proripuit. Substantia itaque qua valde locuples erat relicta, Seleuciam pervenit : quo ipso loco turbatas magis res christianorum offendens,

De la Lettre de Théodore, évêque d'Icone, sur le martyre des saints Cyr et Julitte.

JULITTE était issue de la souche des rois d'Icone. La persécution sévissant avec violence sous Domitien, gouverneur de Lycaonie, elle s'enfuit de sa ville natale avec deux servantes et Cyr son fils qui n'avait que trois ans. Ayant donc quitté tous ses biens qui étaient considérables, elle arriva à Séleucie. Mais elle y trouva les chrétiens encore plus tourmentés ; le préfet que Dioclétien avait établi à Séleucie, Alexandre,

venait de recevoir de l'empereur un édit qui ordonnait de soumettre à tous les supplices ceux qui refuseraient de sacrifier aux idoles. Julitte partit pour Tarse. Mais comme s'il eût voulu la poursuivre, il se trouva que le barbare Alexandre s'y rendait en même temps. Notre grande martyre Julitte fut arrêtée, portant dans ses bras son fils Cyr, d'un âge encore si tendre. Amenée au tribunal, Alexandre lui demanda son nom, sa condition, sa patrie. Elle répondit avec assurance, et se couvrant uniquement du nom de notre Seigneur Jésus-Christ, elle dit : Je suis chrétienne. Alexandre, enflammé de colère, ordonna d'enlever l'enfant à sa mère et de le lui amener, pendant qu'on la battrait cruellement à coups de nerfs de bœuf.

Alexandro quodam Seleuciæ præside a Diocletiano constituto, a quo ipso recens edictum accepisset, quo jubebantur omni tormentorum genere excruciari qui idolis non immolarent, Tarsum abit. Velut autem ex condicto, commigrante illuc immani ac durissimo Alexandro, comprehenditur inclyta victrix martyr Julitta, suis ipsa ulnis tenella valde ætate puellum Cyricum complectens. Illa tribunali adhibita, nomenque ac fortunam, patriamque ab Alexandro rogata, præsidenti animo respondens judici, Domini nostri Jesu Christi sibi nomen adscivit, dicens : Christiana sum. Ira itaque accensus Alexander, tolli ab ea puerum jussit, ac ad se adduci : matrem vero distentam crudis nervis immaniter cædi imperavit.

On ne put que par la violence arracher l'enfant du sein de la généreuse mère ; de tous ses membres qu'il agitait il tendait vers sa mère, et n'en détachait point les yeux ; il fallut que les bourreaux l'apportassent au préteur. Celui-ci, l'ayant reçu dans ses bras, le cares-

Vi autem abs strenuæ matris sinu avulsum puerum, totumque in matrem gestientem, nec ab ea ocellos avocantem, carnifices prætori afferunt. Acceptum prætor manu puerum blande deliniens, a fletu cohibere omnino nitebatur,

genibusque impositum accipere osculo conabatur. Puer vero, intentis in matrem luminibus, prætorem abs se submovebat ac caput avertebat; manibusque obnitens, prætoris faciem unguiculis scalpebat; velut denique castæ turturis pullus, æmulam sanctus Cyricus vocem pronuntiavit, eamdem ipsius matris prædicationem edens, ac clamans : Christianus sum. Calcibus quoque judicis latus petebat; quamobrem excandens agrestis illa fera, nec enim homo nuncupandus sit qui nec in rudem ac innoxiam mitescat ætatem, pede arreptum et sublimi solio puerum terræ allidit. Præclari vero martyris cerebro ea in confessione ad graduum angulos colliso, circum late tribunalis area cruore opplebatur. Julitta exsuperanti gaudio repleta : Gratias tibi ago, Domine, aiebat, quod filium me priorem consummatum, immarcescibilem coronam dignanter consequi voluisti.

sait doucement; il s'efforçait d'arrêter ses larmes, et, le plaçant sur ses genoux, cherchait à l'embrasser. Mais l'enfant, les yeux fixés sur sa mère, éloignait de lui le préteur, détournait la tête, et s'aidant de ses petites mains, il lui égratignait le visage avec ses ongles. Enfin, comme le petit de la chaste tourterelle imitant la voix de sa mère, le bienheureux enfant s'unit à la confession de Julitte, et crie avec elle : Je suis chrétien. En même temps il frappe de ses pieds les flancs du préteur. Furieux, le monstre (car on ne peut appeler homme celui que n'adoucit point l'innocence de cet âge) saisit l'enfant par le pied, et du haut de son siège il le jette à terre. La tête de la noble victime se brise contre les angles des degrés, la cervelle jaillit, et le tribunal entier est arrosé de sang. Remplie d'une allégresse qui ne peut se contenir à ce spectacle, Julitte s'écrie : Grâces vous soient rendues, ô Seigneur, d'avoir voulu que mon fils consommât son sacrifice et reçût avant moi de votre bonté la couronne immortelle.

JUDEX sortem ipse deplorans, suspensæ ligno seu equuleo valide fodi

HONTEUX et furieux, le juge fait suspendre Julitte sur le chevalet; par son ordre, on

lui déchire violemment les côtes, et on verse sur ses pieds de la poix bouillante. Pendant l'exécution, un héraut criait : Julitte, aie pitié de toi et sacrifie aux dieux ; redoute la triste mort qui vient de frapper ton fils. Mais la vaillante martyre, inébranlable au milieu des tourments, criait elle-même : Je ne sacrifie point aux démons, mais j'honore le Christ, Fils unique de Dieu, par qui le Père a créé toutes choses ; j'ai hâte de rejoindre mon enfant, pour lui être réunie dans le royaume des cieux. Alors, poussant jusqu'au bout sa folie, le cruel juge prononça sa sentence contre celle dont il désespérait de vaincre la constance au combat : Cette femme, y était-il dit, aura la tête tranchée par le glaive, et le corps de son fils sera traîné au lieu où l'on jette les cadavres des criminels. Ce fut le dix-sept des calendes d'août que Julitte, l'illustre martyre, et Cyr, son glorieux fils, consommèrent par la grâce de Jésus-Christ leur triomphe. L'Eglise de Nevers les reconnaît pour ses Patrons, ainsi que plusieurs autres églises et monastères du royaume, entre lesquels la paroisse de Villejuif, près Paris, se glorifie de posséder une portion considérable des

latera, exque lebete haustam picem bullientem pedibus affundi jubet. Tumque præconis voce jubente, atque dicente : Julitta, tui ipsa miserere, diisque sacrifica, ne eamdem ac filius malam necem reportaveris ; generoso illa proposito tormenta pertulit, clamans ac dicens : Ego dæmonibus non sacrifico, sed Christum Dei Filium unigenitum colo, per quem Pater condidit omnia, ac festino meum assequi filium, quo illi socia in regno cœlorum efficiar. Ubi, omnem vincens insaniam, sævus judex constantem in pugna advertit martyris animum, adversus eam sententiam dicit, cædi gladio feminæ cervicem, filii cadaver in damnatorum locum projici jubens. Consummatur Christi gratia tum triumphatrix martyr Julitta, tum gloriosus atque inclytus ejus filius Cyricus, decimo septimo calendas augusti. Hos martyres Patronos Ecclesia Nivernensis agnoscit, necnon et inter alias plures Ecclesias et Monasteria hujusce regni, vicus prope Parisios, Villa Judæa dictus, qui utriusque

Martyris reliquiarum non modica portione gloriatur, et cum summa veneratione colit.

reliques des deux martyrs, et les entoure de la plus grande vénération.

Il est comblé votre désir, ô Julitte ; vous avez rejoint votre enfant. Inséparables tous deux comme sur la terre, vous êtes l'ornement des cieux. Les anges vous admirent ; à la vue de cette mère et de son fils unis dans la louange du Dieu trois fois saint, ils comprennent que la production de leurs sublimes hiérarchies n'avait point épuisé la sagesse du Créateur. Epanouis à la fois sous le regard éternel, leurs neuf chœurs se communiquaient dans un ordre parfait lumière et amour ; mais rien, dans cet ensemble merveilleux, ne laissait soupçonner les rapports que le Seigneur méditait d'établir entre d'autres êtres créés également pour sa gloire. La nature humaine a sur l'ange cet avantage qu'elle imite, en se communiquant, l'essentielle relation de Dieu le Père et de son Verbe ; ce que ne font pas les plus hauts séraphins, l'homme, reprenant pour soi la parole de Dieu, peut dire à son semblable : « Vous êtes mon fils [1] »! Or cette filiation, sans laquelle l'homme n'arriverait pas à la vie terrestre et caduque de ce monde inférieur, il la retrouve, non moins véritable, et pour l'éternité, dans les régions de l'ordre surnaturel ; car la nature n'est qu'une faible image des réalités qui sont le partage des élus. C'est ainsi, ô Julitte, que vous êtes deux fois mère du saint enfant qui

1. Psalm. II, 7.

repose dans vos bras ; mais combien ne l'emporte pas sur la première dans l'ordre du temps, cette seconde naissance par laquelle vous l'avez engendré à la gloire ! L'enfantement de votre martyre l'emporta, lui aussi, en douleurs ; c'est la loi de toute maternité depuis la chute : la sentence qui atteignit Eve [1] a son terrible écho dans le monde de la grâce.

Aujourd'hui, selon la parole du Seigneur, vous ne vous souvenez plus des souffrances [2]. Le sacrifice de la mère et du fils, commencé dans l'angoisse d'une confession douloureuse, est aujourd'hui un sacrifice d'allégresse et de louange. Car votre commune oblation se poursuit au ciel : elle reste la base des relations si puissantes et si douces, où Dieu trouve sa gloire ; elle est la source des bénédictions que le Seigneur se plaît à répandre par vous sur la terre. Puissiez-vous, ô martyrs, hâter le retour de la vraie lumière dans cet Orient qui vous donna la vie et reçut en échange votre sang précieux! Bénissez l'Occident, où tant d'églises célèbrent aujourd'hui votre fête. Que la France, votre seconde patrie, ressente toujours les effets d'une protection qui remonte si haut déjà dans les fastes de son histoire. Charlemagne à genoux devant Cyr, le grand empereur à vos pieds, nous révèle bien votre pouvoir, ô fils de Julitte ; et dans nos temps, votre fidèle Eglise de Nevers, gardée contre toute espérance de l'invasion prussienne qui ravageait les alentours, témoigne assez la

1. Gen. III, 16. — 2. JOHAN. XVI, 21.

permanence de ce pouvoir protecteur remis aux mains d'un enfant par le Dieu des armées.

Aujourd'hui ce n'est point d'hostilités étrangères qu'il s'agit, mais d'épreuves plus terribles encore, et qui, pour une part bien large, rappellent les vôtres. Soutenez la foi des mères, ô Julitte; élevez leur christianisme à la hauteur des enseignements contenus dans vos glorieux combats. Devant la tyrannie qui s'empare de l'éducation pour perdre l'âme des petits enfants, que Cyr trouve partout des imitateurs. On en a vus déjà qui, sous l'odieuse pression de maîtres impies prétendant leur dicter des leçons condamnées par l'Eglise, ne savaient écrire que le *Credo* reçu de leur mère. Honneur à eux! Sans nul doute, à ce spectacle vous avez tressailli, ô Cyr, et votre regard s'est arrêté avec complaisance sur ces émules que notre siècle vous donne. Tout n'est donc pas perdu encore pour notre malheureux pays. Avec votre mère, développez toujours plus dans les enfants de l'Eglise ce sentiment de la sainte liberté devenue leur part au baptême : c'est elle qui, soumise à toute puissance venant de Dieu, triompha pourtant des Césars; c'est de sa noble indépendance à l'égard de tout abus de pouvoir que dépend encore le salut de la société.



LE XVIII JUIN.

LES SS. MARC ET MARCELLIEN,

MARTYRS.

Nous connaissons déjà les athlètes généreux dont la victoire excite aujourd'hui l'allégresse de l'Eglise. Dans le récit qu'elle consacre le 20 janvier à son grand martyr et *défenseur* saint Sébastien, Marc et Marcellien apparaissent comme la plus illustre conquête du vaillant chef des cohortes prétoriennes. D'autres héros, gagnés au Christ par son zèle intrépide, remplissent de leurs noms les fastes sacrés du Martyrologe ; mais c'est à l'occasion des deux chevaliers romains dont ce jour rappelle le triomphe, que Sébastien, préparant par l'apostolat son propre martyre, engendra au Seigneur tant de valeureux chrétiens qui forment autour de lui une phalange glorieuse.

La captivité, les tourments pour la foi, la condamnation à mort, n'avaient point ébranlé le courage des deux frères. Une épreuve plus terrible leur était réservée, dans le spectacle de la désolation où cette sentence plongea tous ceux qu'ils aimaient sur la terre ; leur famille, qui n'était point chrétienne, n'avait pas assez de larmes pour déplorer un tel sort. Le père, la mère, chargés d'années, les femmes des confesseurs ame-

nant avec elles leurs petits enfants, reprochaient aux soldats du Christ l'abandon où leur mort allait les réduire tous. Sébastien, qui profitait des libertés que lui donnait son titre pour fortifier les chrétiens dans les prisons, était présent à la scène; son noble cœur comprit l'affreux combat livré dans ces âmes que rien de personnel n'avait pu émouvoir. Allant lui-même au-devant de la mort en se révélant chrétien dans une telle circonstance, il raffermit les martyrs. Dieu donna en outre une efficacité si grande à ses paroles, qu'elles convertirent tous les païens présents. Marc et Marcellien eurent la joie de voir ceux dont les plaintes déchirantes avaient tout à l'heure un si douloureux retentissement dans leurs âmes, applaudir maintenant à leur constance et demander le baptême. Aussi montrèrent-ils un bonheur sans mélange dans le redoutable supplice qui ouvrit devant eux le ciel, et que raconte leur courte Légende.

MARCUS et Marcellianus fratres Romani, propter christianam fidem a Fabiano duce comprehensi, ad stipitem alligati sunt, pedibus clavis confixis. Ad quos cum ita loqueretur judex: Resipiscite, miseri, et vos ipsos ab his cruciatibus eripite; responderunt: Nunquam tam jucunde epulati sumus, quam hæc libenter Jesu Christi causa perferimus, in cujus

MARC et Marcellien, nés à Rome, étaient frères. Traduits pour la foi chrétienne devant le préfet Fabien, ils furent attachés à un poteau, les pieds fixés par des clous. Repentez-vous, malheureux, disait le juge, et délivrez-vous de ces tourments. Mais ils répondaient : Jamais dans aucun festin nous n'avons goûté de délices comparables à celles que nous éprouvons dans ces souffrances volontaires pour Jésus-

Christ ; c'est maintenant que nous sommes fixés dans son amour ; plaise à lui de nous laisser souffrir ainsi, aussi longtemps que nous serons revêtus de ce corps corruptible ! Ils passèrent un jour et une nuit dans ce supplice, chantant les louanges de Dieu. Enfin on les perça de traits, et ils parvinrent en cette façon à la gloire du martyre. Leurs corps furent ensevelis sur la voie Ardéatine.

amore nunc fixi esse cœpimus ; utinam tamdiu nos hæc pati sinat, quamdiu hoc corruptibili corpore vestiti erimus. Qui diem noctemque in tormentis divinas laudes canentes, denique telis transfixi, ad martyrii gloriam pervenerunt. Quorum corpora via Ardeatina sepulta sunt.

L'Esprit-Saint vous remplissait de sa force, glorieux martyrs ; et l'amour qu'il versait dans vos cœurs changeait en délices des tourments qui effraient notre faible courage. Mais combien peu, en effet, devaient compter pour vous les souffrances de ce corps périssable, après avoir triomphé des tortures de l'âme ! La désolation de ceux que vous aimiez plus que la vie, et qu'il vous fallait laisser dans un désespoir en apparence sans issue, fut bien le point culminant de votre martyre. Celui-là seul ne le comprendrait pas, qui mériterait le reproche fait par saint Paul aux païens de son temps d'être *sans affection* [1] : or, quand le monde présentera de nouveau cette note odieuse, ce sera le signe des derniers jours, dit encore l'Apôtre [2]. Et pourtant l'amour humain le plus pur doit céder à celui de Dieu : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, dit le Seigneur, n'est pas digne de moi ; et celui

1. Rom. I, 31. — 2. II Tim. III, 1-3.

qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi [1]. » Vous le comprîtes, ô saints martyrs ; vos proches, qui cherchaient à vous séparer du Seigneur, n'allaient plus être que des ennemis à vos yeux [2]. Et au même moment, le Seigneur, qu'on ne dépasse point en générosité, vous rendait ces êtres si chers, en les prenant, par un miracle de sa grâce, avec vous et comme vous pour lui-même. Ainsi complétez-vous les enseignements qui nous furent donnés dans ces derniers jours par sainte Julitte et saint Cyr, par saint Vite et ses glorieux compagnons. Faites, ô vainqueurs de si rudes combats, que le courage et l'amour croissent en nous dans la même mesure que la lumière et la connaissance de nos devoirs envers Dieu.

1. MATTH. x, 37. — 2. *Ibid.* 36.





LE XIX JUIN.

SAINTE JULIENNE FALCONIERI, Vierge.

Miraculeusement munie du viatique sacré, Julienne achève aujourd'hui son pèlerinage ; elle se présente aux portes du ciel, montrant sur son cœur l'empreinte laissée par l'Hostie. Florence, où elle naquit, voit briller d'un éclat nouveau le lys qui resplendit sur ses armes ; d'autres sont déjà venus, d'autres viendront encore manifester, par les sublimes vertus pratiquées en ses murs, que l'Esprit d'amour se complaît dans la ville des fleurs. Qui dira la gloire des montagnes formant à la noble cité cette couronne que les hommes admirent, et que les anges trouvent plus splendide encore ? Vallombreuse, et, par delà, Camaldoli, l'Alverne : forteresses saintes, au pied desquelles tremble l'enfer ; réservoirs sacrés des grâces de choix, gardés par les séraphins ! de là, plus abondantes et plus pures que les flots de l'Arno, s'épanchent sur cette heureuse contrée les eaux vives du salut.

Trente-sept années avant la naissance de Julienne, il sembla que Florence allait devenir, sous l'influence d'un tel voisinage, un paradis nouveau : tant la sainteté y parut commune, tant les prodiges s'y vulgarisèrent. Sous les yeux de l'enfer en furie, la Mère de la divine grâce, aimée, chantée par ses dévots clients, multipliait ses dons. Au

jour de son Assomption, sept personnages des plus en vue par la noblesse, la fortune et les charges publiques, avaient été soudain remplis d'une flamme céleste qui les portait à se consacrer sans partage au culte de Notre-Dame ; bientôt, sur le passage de ces hommes disant adieu au monde, les enfants à la mamelle s'écriaient tout d'une voix dans la ville entière : « Voici les *serviteurs* de la Vierge Marie ! » Parmi les innocents dont la langue se déliait ainsi pour annoncer les mystères divins, était un nouveau-né de l'illustre famille des Benizi ; on le nommait Philippe, et il avait vu le jour en cette fête même de l'Assomption où Marie venait de fonder, pour sa louange et celle de son Fils, le très pieux Ordre des Servites.

Nous aurons à revenir sur cet enfant qui fut le propagateur principal du nouvel Ordre ; car l'Eglise célèbre sa naissance dans le ciel au lendemain de l'Octave de la grande fête qui le vit naître ici-bas. Il devait être devant Dieu le père de Julienne. En attendant, les sept conviés de Marie au festin de la pénitence, tous fidèles jusqu'à la mort, tous inscrits eux-mêmes au catalogue des Saints, s'étaient retirés à trois lieues de Florence au désert du mont Senario. Là, Notre-Dame mit sept années à les former au grand dessein dont ils étaient, à leur insu, les instruments prédestinés. Durant un si long temps, selon le procédé divin tant de fois relevé par nous en ces jours, l'Esprit-Saint commença par éloigner d'eux toute autre pensée que celle de leur propre sanctification, les employant à la mortifica-

tion des sens et de l'esprit dans l'exclusive contemplation des souffrances du Seigneur et de sa divine Mère. Deux d'entre eux descendaient chaque jour à la ville, pour y mendier leur pain et celui de leurs compagnons. L'un de ces mendiants illustres était Alexis Falconiéri, le plus avide d'humiliations parmi les sept. Son frère, qui continuait d'occuper un des principaux rangs parmi les citoyens, était digne du bienheureux et s'honorait de ces héroïques abaissements. Aussi le vit-on, avec le concours de la religieuse cité sans distinction de classes, doter d'une magnifique église la pauvre retraite que les solitaires du mont Senario avaient fini par accepter, comme pied-à-terre, aux portes de Florence.

Pour honorer le mystère où leur auguste Souveraine s'était elle-même déclarée la *servante* du Seigneur, les *Servites* de Marie voulurent qu'on y représentât sur la muraille la scène où Gabriel salua pleine de grâce dans son humilité l'impératrice de la terre et des cieux. L'*Annonciade* fut le nom du nouveau monastère, qui devint le plus considérable de l'Ordre. Entre les merveilles que la richesse et l'art des siècles suivants ont réunies dans son enceinte, le principal trésor reste toujours cette fresque primitive dont le peintre, moins habile que dévot à Marie, mérita d'être aidé par les anges. D'insignes faveurs, descendant sans interruption de l'image bénie, amènent jusqu'en nos temps la foule à ses pieds ; si la ville des Médicis et des grands-ducs, englobée dans le brigandage universel de la maison de Savoie, a

gardé mieux que plusieurs autres l'ardente piété des beaux temps de son histoire, elle le doit à son antique madone, et à ses saints qui semblent composer à Notre-Dame un cortège d'honneur.

Ces détails étaient nécessaires pour faire mieux comprendre le récit abrégé où l'Eglise renferme la vie de notre Sainte. Née d'une mère stérile et d'un père avancé en âge, Julienne fut la récompense du zèle que ce père, Carissimo Falconiéri, avait déployé pour l'Annonciade. C'est près de la sainte image qu'elle devait vivre et mourir ; c'est près d'elle encore que reposent aujourd'hui ses reliques sacrées. Elevée par saint Alexis, son oncle, dans l'amour de Marie et de l'humilité, elle se dévoua dès son plus jeune âge à l'Ordre qu'avait fondé Notre-Dame, n'ambitionnant qu'un titre d'oblate, qui lui permît de servir au dernier rang les serviteurs et servantes de la Mère de Dieu ; c'est ainsi que, plus tard, elle fut reconnue comme institutrice du tiers-ordre des Servites, et se vit à la tête de la première communauté des *Mantelées* ou tertiaires de son sexe. Mais son influence auprès de Dieu s'étendit bien plus, et l'Ordre entier la salue comme sa mère ; car ce fut elle qui véritablement acheva l'œuvre de sa fondation, et lui donna stabilité pour les siècles à venir.

L'Ordre, en effet, que quarante années de miraculeuse existence et le gouvernement de saint Philippe Benizi avaient merveilleusement étendu, traversait alors une crise suprême, d'autant plus redoutable que de

Rome même partait la tempête. Il s'agissait d'appliquer partout les canons des conciles de Latran et de Lyon, qui prohibaient l'introduction d'Ordres nouveaux dans l'Eglise ; l'établissement des Servites étant postérieur au premier de ces conciles, Innocent V résolut leur suppression. Déjà défense avait été faite aux supérieurs de recevoir aucun novice à la profession ou à la vêture ; et, en attendant la sentence définitive, les biens de l'Ordre étaient considérés d'avance comme dévolus au Saint-Siège. Philippe Benizi allait mourir, et Julienne n'avait pas quinze ans. Toutefois, éclairé d'en haut, le saint n'hésita pas : il confia l'Ordre à Julienne, et s'endormit dans la paix du Seigneur. L'événement justifia sa confiance : à la suite de péripéties qu'il serait long de rapporter, Benoît XI, en 1304, donnait aux Servites la sanction définitive de l'Eglise. Tant il est vrai que dans les conseils de la Providence ne comptent ni le rang, ni le sexe, ni l'âge ! La simplicité d'une âme qui a blessé le cœur de l'Epoux, est plus forte en son humble soumission que l'autorité la plus haute, et sa prière ignorée prévaut sur les puissances même établies de Dieu.

JULIENNE, de la noble famille des Falconiéri, eut pour père l'illustre fondateur de l'église dédiée à la Mère de Dieu saluée par l'Ange, monument splendide qui se voit encore à Florence. Il était déjà avancé en âge, ainsi que Reguardata son épouse l'an que-là stérile, lorqu'en jus-

JULIANA, ex nobilis Falconeria familia, clarissimo patre, qui templum Deiparæ ab Angelo salutatæ ære suo magnifice a fundamentis Florentiæ, ut nunc visitur, erexit ; matre Reguardata, ambobus jam senescentibus, ac ad id tempus sterili-

bus, nata est anno millesimo ducentesimo septuagesimo. Ab incunabulis non exiguum futuræ sanctitatis specimen dedit; vagientibus quippe labris, suavissima Jesu et Mariæ nomina ultro proferre audita est. Pueritiam postmodum ingressa, totam se christianis virtutibus mancipavit, in quibus adeo excelluit, ut beatus Alexius patruus, cujus institutis ac exemplis instruebatur, matri dicere non dubitaverit ipsam non feminam peperisse, sed angelum; nam ita modesto vultu, animoque ab omni vel levissima erroris macula pura fuit, ut oculos nunquam in toto vitæ cursu ad hominis faciem intuendam erexerit, auditoque peccati vocabulo contremuerit, imo, sceleris narratione perculsa, illico prope exanimis corruerit. Expleto nondum decimo quinto ætatis suæ anno, re familiari, licet opulenta, terrenisque posthabitis nuptiis, Deo virginitatem in manibus divi Philippi Benitii solemniter vovit, ab eoque omnium prima religiosum Mantellatarum habitum, ut dicunt, sumpsit.

mil deux cent soixante-dix naquit notre sainte. Elle fournit dès le berceau un présage non minime de sa sainteté future, en prononçant d'elle-même de ses lèvres vagissantes les très doux noms de Jésus et de Marie. Enfant, elle s'adonna tout entière aux vertus chrétiennes et y excella de telle sorte que saint Alexis, son oncle paternel, dont elle suivait les instructions et les exemples, n'hésitait pas à dire à sa mère qu'elle avait enfanté, non une femme, mais un ange. Son visage en effet était si modeste, son cœur si pur de la plus légère tache et de la moindre inclination mauvaise, que jamais, dans tout le cours de sa vie, elle ne leva les yeux pour considérer le visage d'un homme; le seul mot de péché la faisait trembler, et il arriva qu'un jour, au récit d'un crime, elle tomba soudain comme inanimée. Elle n'avait pas encore achevé sa quinzième année, que, laissant de côté les biens considérables qui lui venaient par sa famille et dédaignant les noces d'ici-bas, elle voua solennellement à Dieu sa virginité entre les mains de saint Philippe Benizi, et, la première, reçut de lui l'habit dit des *Mantelées*.

L'EXEMPLE de Julienne fut suivi par beaucoup de nobles femmes, et on vit la mère elle-même se ranger sous la direction de sa fille, de sorte que, leur nombre augmentant peu à peu, elle institua ces Mantelées en Ordre religieux, leur donnant des règles de pieuse vie qui révèlent sa sainteté et sa haute prudence. Saint Philippe Benizi connaissait si bien ses vertus que, près de mourir, il ne crut pouvoir recommander à personne mieux qu'à Julienne, non seulement les femmes, mais l'Ordre entier des Servites dont il avait été le propagateur et le chef. Cependant elle n'avait d'elle-même sans cesse que de bas sentiments; maîtresse des autres, elle servait ses sœurs dans toutes les plus viles occupations domestiques. Elle passait des jours entiers à prier, très souvent ravie en extase; et pour le temps de reste, elle l'employait à apaiser les discordes des citoyens, à retirer les pécheurs de leurs voies mauvaises et à soigner les malades; plus d'une fois, appliquant sa bouche à la pourriture qui découlait de leurs ulcères, elle les rendit à la santé. Elle avait l'habitude de broyer son corps par les fouets, les cordes à nœuds, les ceintures de fer, prolongeant ses veilles ou couchant sur

JULIANÆ exemplum secutæ sunt plurimæ ex nobilioribus familiis feminæ, ac mater ipsa filiæ sese religiose instituendam dedit; ita ut, aucto paulatim numero, Ordinem Mantellatarum instituerit, ac illi pie vivendi leges summa prudentia ac sanctitate tradiderit. Ejus virtutes cum optime perspectas divus Benitius haberet; morti proximus, nulli melius quam Julianæ, non feminas tantum, sed et totum Servorum Ordinem, cujus propagator et moderator exstiterat, commendatum voluit. Verum ipsa demisse semper de se cogitabat: et cum cæterarum esset magistra, in re quaque domestica, licet vili, sororibus famulabatur. Assiduitate orandi integras insumebat dies, in extasim sæpissime rapta; et si reliquum, in sedandis civium dissidiis, criminosis a via iniquitatis retrahendis, ac inserviendis impendebat ægrotis, quorum quandoque saniem ex ulceribus manantem admoto ore lambens, eos sanitati restituebat. Corpus suum flagris, nodosis funiculis, ferreis cingulis, vigiliis, humi

nudæ cubando, terere solita fuit. Parcissimo cibo, et hoc vili, quatuor hebdomadæ diebus, et reliquis duobus solo Angelorum pane contenta, excepto die Sabbati, quo pane solo et aqua nutriebatur.

DURA hujus modi vivendi ratione in stomachi morbum incidit, quo ingravescente, cum septuagesimum ætatis annum ageret, ad extremum vitæ spatium redacta est. Diuturnæ valetudinis incommoda hilari vultu, constantique animo pertulit : de uno tantum conqueri audita est, quod cum cibum capere ac retinere nullo modo posset, ab Eucharistica mensa ob Sacramenti reverentiam arceretur. Verum, his in angustiis constituta, sacerdotem rogavit, ut allatum divinum panem, quem ore sumere nequibat, pectori saltem exterius admoveret. Precibus illius morem gessit sacerdos, et mirum ! eodem temporis momento divinus panis disparuit, et Juliana sereno ac ridenti vultu exspiravit. Res supra fidem tamdiu fuit, donec virgineum de more curaretur corpus; inventa enim est circa sinistrum

la terre nue. Deux jours dans la semaine le Pain des anges était sa seule nourriture. Le samedi, elle ne prenait que du pain et de l'eau, et les quatre autres jours elle se contentait d'aliments grossiers en petite quantité.

CETTE dureté de vie la fit tomber dans un mal d'estomac, qui, s'aggravant, la réduisit à l'extrémité lorsqu'elle était dans sa soixante-dixième année. Elle supporta d'un visage gai et d'une âme ferme les souffrances de cette longue maladie ; sa seule plainte était que, ne pouvant prendre et retenir aucune nourriture, le respect dû au divin Sacrement la tenait éloignée de la table eucharistique. Dans son angoisse, elle pria le prêtre qu'au moins il voulût bien apporter ce pain sacré que sa bouche ne pouvait recevoir, et l'approcher de sa poitrine. Le prêtre se rendit à ses instances, et, prodige ! au même moment le pain sacré disparut, et Julienne expira, le visage serein et souriant. On comprit le miracle, lorsque le corps de la vierge dut être disposé selon l'usage pour la sépulture : on trouva en effet, au côté gauche de la poitrine, imprimée sur la chair comme par un sceau la forme d'une hostie représentant

l'image de Jésus crucifié. La renommée de ce prodige et de ses autres miracles lui attira la vénération, non seulement de Florence, mais de tout l'univers chrétien ; pendant près de quatre siècles entiers elle s'accrut de telle sorte, qu'enfin Benoît XIII ordonna qu'on en fît l'Office propre au jour de sa fête dans tout l'Ordre des Servites de la Bienheureuse Vierge Marie. Sa gloire éclatant de jour en jour par des miracles nouveaux, Clément XII, le munifique protecteur du même Ordre, inscrivit Julienne au catalogue des saintes Vierges.

pectoris latus carni veluti sigillo impressa forma hostiæ, quæ Christi crucifixi effigiem repræsentabat. Hujus prodigii fama cæterorumque miraculorum, non Florentiæ tantum, sed totius christiani orbis venerationem illi conciliavit, ac per quatuor prope integra sæcula adeo aucta est, ut tandem Benedictus Papa Decimus tertius in ejus celebritate Officium proprium recitari ab universo Ordine beatæ Mariæ Virginis Servorum jusserit. Clemens vero Duodecimus, munificentissimus ejusdem Ordinis protector, novis in dies miraculis coruscantem sanctarum Virginum catalogo adscripsit.

SERVIR Marie était, ô Julienne, la seule noblesse qui arrêtât vos pensées ; partager ses douleurs, la récompense unique qu'ambitionnât en ses abaissements votre âme généreuse. Vos vœux furent satisfaits. Mais, du haut de ce trône où elle règne maintenant sur les hommes et les anges, celle qui se confessa la servante du Seigneur et vit Dieu regarder sa bassesse [1], voulut aussi vous exalter comme elle-même au-dessus des puissants. Trompant l'obscurité silencieuse où vous aviez résolu de faire oublier

1. Luc. I, 48, 52.

l'éclat humain de votre naissance, votre gloire sainte éclipsa bientôt l'honneur, pourtant si pur, qui s'attachait dans Florence au nom de vos pères ; c'est à vous, humble tertiaire, servante des serviteurs de Notre-Dame, que le nom des Falconiéri doit d'être aujourd'hui connu dans le monde entier. Bien mieux : au pays des vraies grandeurs, dans la cité céleste où l'Agneau, par ses rayons inégalement distribués sur le front des élus, constitue les rangs de la noblesse éternelle, vous brillez d'une auréole qui n'est rien moins qu'une participation de la gloire de Marie. Comme elle fit en effet pour l'Eglise après l'Ascension du Seigneur, vous-même, en ce qui touche l'Ordre glorieux des Servites, laissant à d'autres l'action qui paraît au dehors et l'autorité qui régit les âmes, n'en fûtes pas moins dans votre humilité la maîtresse et la mère de la famille nouvelle que Dieu s'était choisie. Plus d'une fois dans le cours des âges la divine Mère voulut ainsi glorifier ses imitatrices, en faisant d'elles jusque-là, contre leur attente, ses copies très fidèles. Dans la famille confiée à Pierre par son divin Fils, Notre-Dame était la plus soumise au gouvernement du vicaire de l'Homme-Dieu et des autres Apôtres ; tous cependant savaient qu'elle était leur reine, et la source des grâces d'affermissement et d'accroissement répandues sur l'Eglise. De même, ô Julienne, la faiblesse du sexe et de l'âge n'empêcha point un Ordre puissant de vous proclamer sa lumière et sa gloire, parce que le Très-Haut, libre en ses dons, voulut accorder à votre jeunesse les résultats refusés

à la maturité, au génie, à la sainteté de Philippe Benizi votre père.

Continuez votre aide à la famille pieuse des Servites de Marie. Etendez votre assistance bénie à tout l'Ordre religieux si éprouvé de nos jours. Que Florence garde par vos soins, comme son souvenir le plus précieux, celui des faveurs de Notre-Dame et des saints qu'a produits en elle la foi des vieux âges. Que toujours l'Eglise ait à chanter, pour des bienfaits nouveaux, la puissance que l'Epoux divin daigna vous octroyer sur son Cœur. En retour de la faveur insigne par laquelle il voulut couronner votre vie et consommer en vous son amour, soyez propice à nos derniers combats; obtenez-nous de ne point mourir sans être munis du viatique sacré. L'Hostie sainte, proposée par une autre Julienne à nos adorations plus spéciales en ces jours, illumine de ses feux toute cette partie du Cycle. Qu'elle soit l'amour de notre vie entière; qu'elle nous fortifie dans la lutte suprême. Puisse notre mort être aussi le passage heureux du banquet divin d'ici-bas aux délices de l'union éternelle!





LE MÊME JOUR.

LES SAINTS GERVAIS ET PROTAIS.

MARTYRS.

La simple mémoire consacrée en ce jour aux glorieux frères dont le nom fut autrefois si célèbre dans tout l'Occident, ne doit pas diminuer leur mérite à nos yeux. L'Esprit du Fils de Dieu, chargé de maintenir en l'Epouse cette note divine de la sainteté qui doit, jusqu'aux derniers jours, la faire reconnaître à la fois des anges et des hommes, ne cesse, à chaque génération, de susciter des saints nouveaux qui attirent plus spécialement les hommages des siècles dont leurs vertus sont l'exemple et la gloire. Mais si, dans tous les âges, un juste mouvement de gratitude pour les bienfaits présents du Paraclet conduit l'Eglise à célébrer, d'une façon particulière, ceux de ses enfants qui viennent d'accroître ainsi plus récemment par le spectacle de leur vie l'éclat de sa noble parure, les dernières manifestations de l'Esprit d'amour ne lui font pas oublier pour cela les anciennes. Gervais et Protais ne sont plus honorés par cette fête solennelle, précédée d'une vigile, dont le sacramentaire Gélasien nous a conservé le souvenir ; mais la place qu'ils occupaient dans les litanies de l'Eglise romaine,

comme représentants de l'armée des martyrs, leur a été maintenue. De préférence à un grand nombre de saints dont la fête est d'un rit supérieur à la leur, c'est vers eux que se tourne l'Eglise dans les plus solennelles de ses supplications : qu'il s'agisse d'obtenir à la terre, en de pieuses processions, l'éloignement des fléaux et les bénédictions de la vie présente ; ou que, prosternée, l'assemblée sainte du peuple chrétien uni à ses pontifes implore les grâces d'une consécration abondante pour ses autels ou ses temples, pour les futurs dépositaires du sacerdoce, les vierges ou les rois.

Les historiens des rites sacrés nous apprennent que l'Introït qui se chante à la Messe de nos deux saints martyrs : *Le Seigneur donnera la paix à son peuple*, est un monument de la confiance de saint Grégoire le Grand dans leur secourable puissance. Reconnaissant des résultats déjà obtenus, il remettait à leurs soins, par le choix de cette antienne, la pacification complète de l'Italie en butte à l'invasion lombarde et aux revendications de la cour de Byzance.

Deux siècles auparavant, saint Ambroise avait éprouvé le premier la vertu spéciale de pacification que le Seigneur Christ, en retour de leur mort, semble attacher aux ossements mêmes de ses glorieux témoins. Pour la deuxième fois, l'impératrice Justine et l'arien Auxence dirigeaient contre l'évêque de Milan l'assaut des puissances réunies de la terre et de l'enfer ; pour la deuxième fois, sommé d'abandonner une église, Ambroise avait répondu : « Ce n'est pas au prêtre à livrer

le temple [1] ». Aux soldats envoyés pour prêter main-forte aux envahisseurs du saint lieu, il avait dénoncé l'excommunication s'ils passaient outre ; et, sachant qu'ils étaient engagés à Dieu par leur baptême avant de l'être au prince, les soldats avaient fait le cas qu'il convenait d'une consigne sacrilège. A la cour, effrayée de l'indignation universelle et qui le priait maintenant de calmer le peuple soulevé par des mesures odieuses : « Il est en mon pouvoir de ne pas l'exciter, avait-il dit ; mais l'apaisement appartient à Dieu. » Lorsqu'enfin les troupes ariennes qu'on put rassembler cernèrent la basilique où se trouvait Ambroise, on vit au nom de l'indivisible et pacifique Trinité tout ce peuple s'enfermer dans l'église avec son évêque, et soutenir par la seule force de la divine psalmodie et des hymnes sacrées un siège d'un nouveau genre. Mais le dernier acte de cette guerre de deux ans contre un homme désarmé, l'événement qui acheva la déroute de l'hérésie, fut la découverte des reliques précieuses de Gervais et de Protais, que Milan possédait sans les connaître, et qu'une inspiration du ciel révéla au pontife.

Ecoutons l'évêque raconter les faits, dans la simplicité si suave de sa grande âme, à sa sœur Marcelline. Consacrée depuis longtemps par le Pontife suprême à l'Epoux des vierges, Marcelline était de ces âmes toutes-puissantes dans leur humilité, que le Seigneur place presque toujours à côté des grands noms de l'histoire de l'Eglise, pour être leur

1. Ambr. Ep. xx.

force devant Dieu : coopératrices ignorées des œuvres éclatantes, dont le plus souvent l'intervention de prière et de souffrances ne doit être connue qu'au jour où se révèleront les réalités éternelles. Déjà Ambroise avait tenu sa sœur informée des détails de la première campagne dirigée contre lui. « Puisque dans presque toutes vos lettres, lui disait-il alors, vous vous enquérez avec sollicitude de ce qui touche l'Eglise, voici ce qui se passe. Le lendemain du jour où vous me mandiez l'anxiété que vous donnaient vos songes, le poids des graves inquiétudes fondit sur nous [1]. »

La lettre suivante, au contraire, respire déjà le triomphe et la liberté reconquise.

« Le frère à sa dame et sœur, plus chère que ses yeux et sa vie. J'ai l'habitude de ne rien laisser ignorer à votre sainteté de ce qui arrive ici en votre absence ; sachez donc aussi que nous avons trouvé des saints martyrs. Lorsqu'en effet je m'occupais de dédier la basilique que vous savez, beaucoup se mirent à m'interpeller d'une seule voix, disant : Dédiez-la comme la basilique Romaine. Je répondis : Je le ferai, si je trouve des reliques de martyrs. Et aussitôt m'envahit comme l'ardeur de quelque présage. Qu'ajouterai-je ? Le Seigneur a donné sa grâce. Malgré la crainte des clercs eux-mêmes, j'ordonnai de creuser la terre au lieu qui est devant la balustrade des saints Félix et Nabor. Je trouvai les signes voulus : on amena même des possédés auxquels nous

1. Ep. xx.

devions imposer les mains, et il arriva qu'à la première apparition des saints martyrs, lorsque nous gardions encore le silence, une[1] femme d'entre eux fut saisie et renversée à terre devant le saint tombeau. Nous y trouvâmes deux hommes d'une grandeur étonnante, comme dans les temps anciens, tous les ossements entiers, quantité de sang. Il y eut grand concours de peuple durant ces deux jours. A quoi bon les détails? Les saints corps dans leur intégrité, disposés comme il était convenable, nous les avons transportés sur le soir à la basilique de Fausta; là, veilles toute la nuit, imposition des mains. Le jour suivant, translation à la basilique qu'ils appellent Ambrosienne; pendant le trajet, guérison d'un aveugle[2]. »

Ambroise ensuite rapporte à Marcelline les discours qu'il prononça dans la circonstance. Nous n'en citerons qu'un passage: « Seigneur Jésus, disait le pontife, je vous rends grâces d'avoir suscité près de nous l'esprit des saints martyrs en un temps où votre Église réclame de plus grands secours. Que tous connaissent quels défenseurs je désire, qui puissent défendre et n'attaquent pas. Je t'ai acquis ceux-là, peuple saint, utiles à tous, funestes à personne. Ce sont là les gardiens que j'ambitionne, ce sont là mes soldats. A leur sujet, je ne crains point l'envie; je souhaite leur secours à ceux-là mêmes qui me jalousent. Qu'ils viennent donc, et qu'ils voient mes gardes; je ne nie pas m'entourer de telles

1. *Urna* du texte latin est pris pour *una* par les meilleurs interprètes. — 2. Ep. XXII.

armes. Comme pour le serviteur d'Elisée, quand l'armée des Syriens assiégeait le prophète, Dieu a ouvert nos yeux. Nous voici, mes frères, déchargés d'une honte qui n'était pas minime : avoir des défenseurs, et n'en rien savoir !... Voici que d'un sépulcre sans gloire sont tirés de nobles restes, trophées que le ciel voit enfin. Contemplez ce tombeau humide de sang, taches glorieuses, marques du triomphe, ces reliques inviolées en leur lieu, dans le même ordre qu'au premier jour, cette tête séparée des épaules. Les vieillards se rappellent maintenant avoir autrefois entendu nommer ces martyrs, et lu l'inscription de leur tombe. Notre ville avait perdu ses martyrs, elle qui avait ravi ceux des cités étrangères. Quoique cela soit un don de Dieu, cependant je ne puis nier la grâce par laquelle le Seigneur Jésus daigne illustrer les temps de mon épiscopat : ne méritant pas d'être martyr moi-même, je vous ai acquis ces martyrs. Qu'elles viennent maintenant, ces victimes triomphales, prendre place au lieu où le Christ est hostie ; mais sur l'autel celui qui a souffert pour tous, sous l'autel ceux-ci qu'a rachetés sa passion. Je m'étais destiné cette place, car il est digne que le pontife repose où il avait coutume de présenter l'oblation; mais je cède la droite aux victimes sacrées : ce lieu était dû aux martyrs [1] ».

Ambroise devait en effet, dix ans plus tard, venir prendre place à son tour sous l'autel de la basilique Ambrosienne ; il occupa le

1. Ep. XXII.

côté de l'Epître, laissant celui de l'Evangile aux deux martyrs. Au IXe siècle, un de ses successeurs, Angilbert, réunit les trois corps vénérés dans un même sarcophage de porphyre, qui fut établi dans le sens de la longueur de l'autel, au-dessus des deux tombes primitives. C'est là qu'après mille ans écoulés, grâce aux travaux nécessités par les réparations de la basilique, ils apparurent de nouveau, le 8 août 1871, non plus dans le sang qui avait au IVe siècle révélé les martyrs, mais sous une nappe d'eau profonde et limpide : image touchante de cette *eau de la Sagesse*[1] qui avait coulé si abondamment des lèvres d'Ambroise, devenu l'hôte principal du saint tombeau. C'est là que, non loin de la tombe de Marcelline devenue elle-même un autel, le pèlerin de nos temps amoindris, l'âme remplie des souvenirs du vieil âge, vénère encore ces restes précieux ; car ils demeurent inséparables toujours, dans la châsse de cristal où, placés sous la protection immédiate du Pontife romain [2], ils attendent maintenant la résurrection.

Il est temps de lire la brève Légende qui se rapporte aux deux martyrs.

GERVASIUS et Protasius, Vitalis et Valeriæ filii, quorum pater Ravennæ, mater Medio-

GERVAIS et Protais étaient fils de Vital et de Valérie ; leur père et leur mère souffrirent le martyre pour la foi de

1. Prov. XVIII. 4 ; XX. 5 ; Eccli. XV. 3 ; etc. — 2. Constitutio Pii IX : Qui attingit a fine usque ad finem fortiter.

Jésus-Christ, le premier à Ravenne, celle-ci à Milan. Eux-mêmes, ayant distribué leur patrimoine aux pauvres et affranchi leurs esclaves, s'attirèrent de ce chef une haine sans mesure de la part des prêtres païens. Ceux-ci donc cherchèrent une occasion de perdre les pieux frères, et crurent la trouver dans le départ en guerre du comte Astasius. Ils ont appris des dieux, persuadent-ils à Astasius, qu'il ne sera vainqueur qu'à la condition de forcer Gervais et Protais à renier le Christ et à sacrifier aux dieux. Les deux frères ne témoignant qu'horreur d'une telle proposition, Astasius fait battre Gervais jusqu'à ce qu'il expire sous les coups; Protais, broyé sous le bâton, est frappé de la hache. Philippe, serviteur du Christ, enleva leurs corps à la dérobée et les ensevelit dans sa maison; dans la suite, saint Ambroise les ayant découverts par une inspiration de Dieu, prit soin de les placer dans un lieu sacré et illustre. Ils souffrirent à Milan le treize des calendes de juillet.

lani, pro Christi Domini fide martyrium subierunt, distributo pauperibus patrimonio, domesticos servos libertate donarunt. Quo facto Gentilium sacerdotes immane in illos conceptum odium habebant. Quare, cum Astasius comes in bellum proficisci vellet, hanc occasionem perdendi pios fratres se nactos esse putaverunt. Itaque Astasio persuadent se a diis admonitos esse, nullo modo eum in bello victorem futurum, nisi Gervasio et Protasio coactis Christum negare, eosdem ad sacra diis facienda compelleret. Quod cum illi detestarentur, Astasius imperavit Gervasium tamdiu cædi dum inter verbera exspiraret : Protasium fustibus contusum securi percuti jubet. Quorum corpora Philippus Christi servus clam sustulit, et in suis ædibus sepelivit : quæ postea sanctus Ambrosius, Dei monitu inventa, in loco sacro et insigni collocanda curavit. Passi sunt Mediolani decimo tertio calendas julii.

Il est court le récit de vos combats, ô saints martyrs ! Mais si les enseignements de

votre vie ne sont point parvenus jusqu'à nous dans le détail que nous aurions souhaité, nous pouvons dire avec Ambroise, lorsqu'il vous présentait à son peuple : « Cette éloquence est la meilleure, qui sort du sang ; car le sang a une voix retentissante, pénétrant de la terre au ciel[1]. » Faites-nous comprendre son fort langage. Les veines des chrétiens doivent être toujours prêtes à rendre leur témoignage au Dieu rédempteur. Nos générations n'auraient-elles plus de sang dans leurs veines appauvries ? Guérissez leur incurable affaissement ; ce que ne peuvent plus les médecins des âmes, Jésus-Christ le peut toujours.

Levez-vous donc, ô glorieux frères ; enseignez-nous la voie royale du dévouement et de la souffrance. Ce ne peut être en vain que nos yeux misérables ont pu, dans ces temps, vous contempler comme ceux d'Ambroise ; si Dieu vous révèle de nouveau à la terre après tant de siècles, il a en cela les mêmes vues qu'autrefois : relever par vous l'homme et la société d'une servilité funeste, chasser l'erreur, sauver l'Eglise qui ne peut périr, mais qu'il aime à délivrer par ses saints. Reconnaissez par de dignes services la protection dont Pierre, malgré sa captivité, couvre vos restes. Que Milan soit digne de vous et d'Ambroise. Visitez encore tant de contrées, proches ou lointaines, qu'enrichit autrefois le sang trouvé dans votre tombe. La France, qui vous fut si dévouée, qui plaça cinq de ses cathédrales

1. Ep. XXII.

sous votre vocable glorieux, attend de vous un secours spécial : ranimez en elle, ô martyrs, la dévotion des anciens jours; dégagez-la des sectes et des traîtres ; qu'elle se retrouve bientôt le soldat de Dieu !





LE XX JUIN.

SAINT SILVÈRE, PAPE ET MARTYR.

La succession des Papes est l'un des objets principaux auxquels s'emploie l'Esprit-Saint depuis sa venue dans le monde. Leur légitimité, comme successeurs de Pierre, est en effet intimement liée à la légitimité de l'Eglise elle-même en qualité d'Epouse du Fils de Dieu ; et c'est pourquoi, chargé de conduire l'Epouse à l'Epoux, l'Esprit ne permet pas qu'elle s'égare à la suite des intrus. L'inévitable jeu des passions humaines, intervenant dans l'élection du vicaire de l'Homme-Dieu, peut quelque temps parfois rendre incertaine la transmission du pouvoir spirituel ; mais lorsqu'il est avéré que l'Eglise, en possession de sa liberté gardée ou reconquise, reconnaît dans un Pape jusque-là douteux le Pontife souverain, cette reconnaissance est la preuve que, de ce moment du moins, l'occupant du Siège apostolique est investi par Dieu même. Cette doctrine, l'Esprit-Saint la confirme en lui donnant, dans le Pontife que nous célébrons aujourd'hui, la consécration du martyre.

Saint Agapit Ier venait de mourir à Constantinople, où Théodat, roi des Goths, avait obtenu qu'il se rendît pour apaiser la colère de Justinien excitée par ses trahisons. A peine la nouvelle de cette mort fut-elle par-

venue au prince arien, que, dans la crainte de voir porter au trône pontifical un élu défavorable à ses prétentions, il désigna impérativement comme successeur du Pape défunt le diacre Silvère. Deux mois après, la justice de Dieu frappait le tyran et délivrait l'Eglise. Nul doute que Rome n'eût alors été dans son droit, en rejetant le chef qu'on avait prétendu lui imposer de vive force : ce n'est point aux princes que le Seigneur a remis l'élection de son vicaire en terre. Mais, étranger aux violences dont sa personne avait été l'occasion, Silvère par ailleurs était digne en tout du pontificat suprême ; le clergé romain, redevenu libre, ne songea point à lui retirer une adhésion jusque-là discutable ; et dès ce moment, chef incontesté de l'Eglise, le successeur d'Agapit apparut comme le véritable élu du Seigneur. Dans un temps plein d'embûches, il comprit ce qu'exigeait le devoir de sa charge, et préféra un exil qui devait lui coûter la vie à l'abandon du poste où l'avait mis l'Esprit-Saint. L'Eglise reconnaissante le constate en sa courte Légende. Aussi, lorsque la mort vint frapper le Pontife dans la terre de son bannissement, l'armée des martyrs ouvrit ses rangs pour le recevoir.

SILVÈRE, né en Campanie, fut le successeur d'Agapit dans le pontificat. Il fit briller sa doctrine et sa sainteté dans la poursuite des hérétiques, et sa force d'âme apparut tout entière dans la manière dont il maintint le

SILVERIUS Campanus, post Agapitum proxime Pontifex creatus est : cujus doctrina et sanctitas illuxit in insectandis hæreticis, et constantis animi magnitudo perspecta est in tuendo

judicio Agapiti. Nam Anthimum, quem, quia Eutychianam hæresim defendebat, Agapitus ab episcopatu Constantinopolitano deposuerat, cum a Theodora Augusta sæpissime rogatus esset, restituere noluit.

jugement d'Agapit. Malgré les instances réitérées de l'impératrice Théodora, il se refusa à rétablir Anthime qu'Agapit avait déposé de l'évêché de Constantinople comme fauteur de l'hérésie eutychienne.

QUAMOBREM irata mulier mandat Belisario ut Silverium mittat in exilium. Qui exsulavit in insula Pontia, unde his verbis scripsisse fertur ad Amatorem episcopum : Sustentor pane tribulationis et aqua angustiæ ; nec tamen dimisi, aut dimitto officium meum. Et sane, brevi incommodis ærumnisque confectus, obdormivit in Domino, duodecimo calendas julii ; cujus corpus Romam delatum, et in Basilica Vaticana depositum, multis miraculis illustratum fuit. Præfuit Ecclesiæ annos tres et amplius, creatis mense decembri presbyteris tredecim, diaconis quinque, episcopis per diversa loca decem et novem.

RENDUE furieuse, Théodora manda à Bélisaire d'envoyer Silvère en exil. L'île Pontia fut le lieu de son bannissement. On rapporte qu'il écrivait de là en ces termes à l'évêque Amator : Je vis d'un pain de tribulation et d'une eau d'angoisse ; et cependant je n'ai point abandonné, je n'abandonne point ma charge. Bientôt, en effet, usé de chagrins et de souffrances, il s'endormit dans le Seigneur le douze des calendes de juillet. Son corps, porté à Rome et déposé dans la basilique Vaticane, a été illustré par de nombreux miracles. Il fut trois ans et plus à la tête de l'Eglise ; il créa, au mois de décembre, treize prêtres, cinq diacres et dix-neuf évêques pour divers lieux.

LES eaux de la tribulation ont traversé votre âme [1], saint Pontife. Ce ne sont point

1. Psalm. LXVIII, 2.

les césars idolâtres qui furent vos persécuteurs. Ce ne fut pas même, comme pour Jean Ier votre prédécesseur presque immédiat sur le siège pontifical et dans l'arène du martyre, un prince hérétique qui déchargea sur vous sa haine de sectaire. Mais la rancune d'une femme indigne, servie par des trahisons parties du sanctuaire, s'acharna contre vous. Avant même que la mort eût fait en vous son œuvre, il se serait trouvé quelqu'un parmi vos fils pour convoiter le lourd fardeau de votre héritage. Mais quel homme donc eût pu dénouer l'indissoluble lien qui vous attachait à l'Eglise ? l'usurpateur n'eût été qu'un intrus, jusqu'à ce que les mérites tout-puissants de votre mort glorieuse eussent obtenu le changement du mercenaire en légitime pasteur, et fait de Vigile lui-même l'héritier de votre courage [1]. Ainsi l'invisible chef de l'Eglise aurait-il permis, pour la honte de l'enfer, que l'ambition portât ses scandales dans le Saint des Saints même. L'inébranlable foi des peuples, en ce siècle qui fut le vôtre, n'en devait point souffrir ; et la lumière résultant de ces faits lamentables apprendrait mieux aux âges

1. Notre rôle ici n'est point de devancer l'Eglise dans la défense de quelques-uns de ses Pontifes. Toutefois, l'apologétique a d'autres devoirs ; le nôtre est de rappeler que la mémoire du successeur de saint Silvère a trouvé de savants défenseurs. Vigile n'est point, il est vrai, l'objet d'un culte public, et dès lors l'Eglise n'a pas à répondre de sa sainteté ; il en est autrement pour Silvère ; mais toute apologie du premier qui ne va pas à diminuer la grandeur morale de ce dernier, garantie par l'Eglise, est licite et louable.

suivants que le caractère personnel d'un pape, et ses fautes mêmes, n'affectent point les célestes prérogatives assurées par Dieu au vicaire de son Christ. Gardez en nous, ô Silvère, le fruit de ces tristes enseignements. Bien pénétré des vrais principes, le peuple chrétien ne verra jamais s'affaiblir en lui le respect dû à Dieu dans ses représentants, quels qu'ils soient ; et le scandale, d'où qu'il vienne, sera impuissant à entamer sa foi.





LE XXI JUIN.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

CONFESSEUR.

« OH ! combien grande est la gloire de « Louis fils d'Ignace ! Je ne l'aurais jamais cru, si mon Jésus ne « me l'avait montrée. Je n'aurais « jamais cru qu'il y eût dans le ciel de gloire « aussi grande ». C'est Madeleine de Pazzi, dont nous célébrions il y a moins d'un mois la mémoire, qui s'exprime ainsi dans l'une de ses admirables extases. Des hauteurs du Carmel, d'où sa vue plonge par delà les cieux, elle révèle au monde l'éclat dont rayonne au milieu des célestes phalanges le jeune héros que nous fêtons en ce jour.

Et pourtant, la vie si courte de Louis n'avait semblé offrir aux yeux distraits du grand nombre que les préliminaires, pour ainsi dire, d'une existence brisée dans sa fleur avant d'avoir donné ses fruits. Mais Dieu ne compte pas comme les hommes, et leurs appréciations sont de peu de poids dans ses jugements. Pour ses saints mêmes, le nombre des années, les actions éclatantes, remplissent moins une vie à ses yeux que l'amour. L'utilité d'une existence humaine ne doit-elle pas s'estimer, par le fait, à la mesure de ce qu'elle produit de durable ? Or, au delà du temps la charité reste seule, fixée

pour jamais au degré d'accroissement que cette vie passagère a su lui donner. Peu importe donc si, sans la durée, sans les œuvres qui paraissent, l'élu de Dieu développe en lui l'amour autant et plus que tel autre dans les labeurs, si saints qu'ils soient, d'une longue carrière admirée par les hommes.

L'illustre Compagnie qui donna Louis de Gonzague à l'Eglise, doit la sainteté de ses membres et la bénédiction répandue sur leurs œuvres, à la fidélité qu'elle professa toujours pour cette importante vérité où toute vie chrétienne doit chercher sa lumière. Dès le premier siècle de son histoire, il semble que le Seigneur Jésus, non content de lui laisser prendre pour elle son nom béni, ait eu à cœur de faire en sorte qu'elle ne pût oublier jamais où résidait sa vraie force, dans la carrière militante et active entre toutes qu'il ouvrait devant elle. Les œuvres resplendissantes d'Ignace son fondateur, de François Xavier l'apôtre des Indes, de François de Borgia la noble conquête de l'humilité du Christ, manifestèrent en eux à tous les regards une merveilleuse sainteté ; mais elles n'eurent point d'autre base que les vertus cachées de cet autre triumvirat glorieux où, sous l'œil de Dieu, par la seule force de l'oraison contemplative, Stanislas Kostka, Louis de Gonzague et Jean Berchmans s'élevèrent dans ce même siècle jusqu'à l'amour, et, par suite, jusqu'à la sainteté de leurs héroïques pères.

C'est encore Madeleine de Pazzi, la dépositaire des secrets de l'Epoux, qui nous révèlera ce mystère. Dans le ravissement où la

gloire de Louis se découvre à ses yeux, elle continue sous le souffle de l'Esprit divin : « Qui jamais expliquera, s'écrie-t-elle, le prix « et la puissance des actes intérieurs ? La « gloire de Louis n'est si grande, que parce « qu'il opérait ainsi au dedans. De l'intérieur « à ce qui se voit, aucune comparaison n'est « possible. Louis, tant qu'il vécut sur terre, « eut l'œil attentif au regard du Verbe, et « c'est pourquoi il est si grand. Louis fut un « martyr inconnu : quiconque vous aime, « mon Dieu, vous connaît si grand, si infini- « ment aimable, que ce lui est un grand « martyre de reconnaître qu'il ne vous aime « pas autant qu'il désire aimer, et que vous « n'êtes pas aimé de vos créatures, mais « offensé !... Aussi lui-même fit son martyre. « Oh ! combien il a aimé sur terre ! c'est « pourquoi, maintenant au ciel, il possède « Dieu dans une souveraine plénitude d'a- « mour. Mortel encore, il déchargeait son « arc au cœur du Verbe ; et maintenant qu'il « est au ciel, ces flèches reposent dans son « propre cœur. Car cette communication de « la divinité qu'il méritait par les flèches de « ses actes d'amour et d'union avec Dieu, « maintenant, en toute vérité, il la possède et « l'embrasse. »

Aimer Dieu, laisser sa grâce tourner notre cœur vers l'infinie beauté qui seule peut le remplir, tel est donc bien le secret de la perfection la plus haute. Et qui ne voit combien cet enseignement de la fête présente, répond au but que poursuit l'Esprit-Saint depuis sa venue dans les jours de la glorieuse Pentecôte? Ce suave et silencieux enseignement, Louis

le donna partout où s'arrêtèrent ses pas durant sa courte carrière. Né pour le ciel, dans le saint baptême, avant même que de naître complètement à la terre, il fut un ange dès son berceau; la grâce, passant de lui dans les personnes qui le portaient entre leurs bras, les remplissait de sentiments célestes. A quatre ans, il suivait dans les camps le marquis son père; et quelques fautes inconscientes, qui n'avaient pas même terni son innocence, devenaient, pour toute sa vie, le point de départ d'une pénitence qu'on eût prise pour l'expiation nécessaire au plus grand des pécheurs. Il n'avait que neuf ans, lorsque, conduit à Florence pour s'y perfectionner dans l'étude de la langue italienne, il se montra l'édification de la cour du duc François où grandissait alors la future reine de France, Marie de Médicis, plus jeune que Louis de quelques années; les attraits de cette cour, la plus brillante de l'Italie, ne réussirent qu'à le détacher pour jamais du monde ; ce fut alors qu'aux pieds de la miraculeuse image de l'Annonciade, il consacra à Notre-Dame sa virginité.

L'Eglise elle-même, dans la Légende, nous dira le reste de cette vie, où, comme il arrive toujours chez les âmes pleinement dociles à l'Esprit-Saint, la plus céleste piété ne fit jamais tort aux devoirs de la terre. C'est parce qu'il fut véritablement le modèle en tout de la jeunesse studieuse, que Louis mérita d'en être déclaré protecteur. Intelligence d'élite, fidèle au travail comme à la prière au milieu du tumulte des villes, il se rendit maître de toutes les sciences alors exigées

d'une personne de sa condition. Des négociations épineuses concernant les intérêts de ce siècle, lui furent plus d'une fois confiées ; et l'on vit à quel point il eût excellé dans le gouvernement des hommes et le maniement des affaires. Là encore, il devait servir d'exemple à tant d'autres, que leurs proches ou de faux amis prétendent retenir sur le seuil de la vie religieuse par la considération du bien qu'ils sont capables de faire, du mal qu'ils pourraient empêcher : comme si le Très-Haut, pour sa part de réserve plus spéciale au milieu des nations, devait se contenter des nullités impuissantes ; comme si les aptitudes de la plus riche nature ne pouvaient pas toujours se retourner vers Dieu leur principe, d'autant mieux et plus complètement qu'elles sont plus parfaites. Ni l'Etat, ni l'Eglise, au reste, ne perdent jamais rien à cette retraite pour Dieu, à cet abandon apparent des sujets les meilleurs : si, dans l'ancienne loi, Jéhovah se montrait jaloux qu'on offrît à son autel le meilleur en toute sorte de biens, ce n'était pas pour appauvrir son peuple ; qu'on le reconnaisse ou non, la principale force de la société, la source des bénédictions qui gardent le monde, résidera toujours dans ces holocaustes aimés du Seigneur.

LOUIS eut pour père Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione *delle Stivere*. Comme il se trouvait en danger de la vie, on précipita son baptême, de sorte qu'il parut naître au ciel avant de naître à la terre. Sa fidélité

ALOYSIUS, Ferdinandi Gonzagæ Castellionis Stiverorum Marchionis filius, festinato propter vitæ periculum baptismo, prius cœlo quam terris nasci visus, primam illam gratiam tam cons-

tanter retinuit, ut in ea confirmatus crederetur. A primo rationis usu, quo se Deo statim obtulit, vitam duxit quotidie sanctiorem. Novennis Florentiæ ante aram beatæ Virginis, quam parentis loco semper habuit, perpetuam virginitatem vovit; eamque, insigni Dei beneficio, nulla mentis aut corporis pugna tentatam servavit. Reliquas animi perturbationes cœpit ætate illa tam fortiter comprimere, ut ne primo quidem earum motu deinde incitaretur. Sensus etiam, oculos præcipue, ita cohibuit, ut non modo illos nunquam in faciem intenderit Mariæ Austriacæ, quam plures annos inter honorarios Hispaniarum principis ephebos fere quotidie salutavit; sed a matris etiam vultu contineret: homo propterea sine carne, aut angelus in carne merito appellatus.

fut toujours telle ensuite à garder cette première grâce, qu'on le croyait confirmé dans l'innocence. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de s'offrir à Dieu; et chaque jour, depuis lors, le vit croître en sainteté. N'étant âgé que de neuf ans, à Florence, devant l'autel de la bienheureuse Vierge qu'il honora toujours comme sa mère, il fit vœu de perpétuelle virginité; jamais, par un insigne bienfait du Seigneur, aucun combat du corps ou de l'âme ne lui disputa cette vertu. Dès cet âge, il s'appliqua si fortement à réprimer les autres troubles intérieurs, qu'il en vint à ne pas même en éprouver la première atteinte. Il maîtrisait ses sens, surtout ses yeux: attaché comme page d'honneur à la personne de l'infant d'Espagne, presque tous les jours durant plusieurs années il eut à saluer l'impératrice Marie d'Autriche, sans avoir une seule fois pour cela remarqué ses traits; il usait de cette réserve à l'égard même de sa mère. Aussi fut-il à bon droit appelé un homme sans la chair ou un ange dans la chair.

ADJECIT sensuum custodiæ corporis cruciatum. Tria singulis hebdomadis jejunia, eaque ple-

NON content de veiller sur ses sens, il tourmentait son corps. Il jeûnait trois fois la semaine, se contentant sou-

vent d'un peu de pain et d'eau, quoique, à vrai dire, son jeûne alors parût plutôt perpétuel ; car une once à peine de nourriture suffisait à ses repas. Souvent aussi, trois fois le jour il ensanglantait son corps par les fouets et les chaînes de fer ; quelquefois, il remplaçait par ses éperons et des laisses de chiens le cilice et la discipline qui lui manquaient. Il introduisait secrètement dans son lit des morceaux de bois pour en combattre la mollesse, et aussi afin de s'éveiller plus tôt pour prier. Car il passait une grande partie de la nuit, même en hiver, n'ayant que sa chemise pour vètement, à genoux par terre, ou, de fatigue, étendu et prosterné, dans la contemplation des choses célestes. Il demeurait ainsi immobile parfois jusqu'à trois, quatre ou cinq heures, et tant qu'il n'avait point, au moins durant une heure pleine, évité toute distraction. Cette constance lui valut une telle stabilité de son âme dans l'oraison. qu'elle ne s'égarait jamais ailleurs, et restait comme fixée en Dieu dans une extase sans fin. Ce fut enfin pour s'attacher uniquement au Seigneur, qu'après avoir triomphé de son père dans un très rude combat de trois années, il renonça en faveur

rumque modico pane et aqua tolerabat. Quanquam perpetuum fuisse per id tempus ipsius jejunium videri potest, cum ejus prandia ferme vix unciam æquarent. Sæpe etiam ter in die se funibus aut catenis cruentabat : flagella quandoque canum loris, cilicia equorum calcaribus supplevit. Mollem lectulum clam injectis asserum fragmentis asperabat, eo etiam ut citius ad orandum excitaretur. Magnam quippe noctis partem, summa etiam hieme, solo tectus indusio, positis humi genibus, vel præ languore jacens ac pronus, in cœlestium contemplatione traducebat. Interdiu quoquè tres, quatuor, quinque horas in ea perstabat immotus ; donec unam saltem animo nusquam distracto percurrisset. Cujus constantiæ præmium fuit stabilitas mentis inter orandum alio non vagantis, imo perpetua velut exstasi in Deo defixæ. Ei demum ut unice adhæreret, victo post triennale acerrimum certamen patre, et aviti principatus jure in fratrem translato, Societati Jesu, ad quam cœlesti voce

Matriti fuerat accitus, Romæ se adjunxit.

de son frère aux droits qu'il possédait à la principauté de ses ancêtres, et entra à Rome dans la Société de Jésus, suivant en cela un appel qu'il avait entendu du ciel à Madrid.

In tirocinio ipso virtutum omnium magister haberi cœpit. Exactissima in eo erat legum etiam minimarum custodia, mundi contemptus singularis, implacabile odium sui : Dei vero amor tam ardens, ut corpus etiam sensim absumeret. Jussus propterea mentem a divinis rebus tantisper avertere, occurrentem sibi ubique Deum irrito conatu fugiebat. Mira etiam proximos charitate amplexus, in publicis, quibus alacriter ministrabat, nosocomiis, contagiosam luem traxit. Qua lente consumptus, die quem prædixerat, undecimo calendas julii, ætatis anno quarto et vigesimo jam inchoato, cum antea flagellis cædi, atque humi stratus mori postulasset, migravit in cœlum. Ibi eum sancta Maria Magdalena de Pazzis tanta frui gloria, Deo monstrante, vidit, quantam vix esse in cœlo credidisset ; ipsumque sanc-

Il apparut dès le noviciat comme un maître en toutes les vertus. On remarquait en lui une fidélité absolue aux moindres règles, un mépris singulier du monde, une haine de soi implacable, et, par contre, un amour de Dieu si ardent, qu'il consumait peu à peu jusqu'au corps. Pour cette raison, on lui donna l'ordre de détourner pour un temps sa pensée des choses divines ; mais c'était en vain qu'il s'efforçait de fuir, où que ce fût, la rencontre de son Dieu. Il manifestait également pour le prochain une admirable charité : son zèle à soigner les maladies pestilentielles dans les hôpitaux, le fit atteindre du mal qui le consuma lentement. Il quitta cette terre pour le ciel au jour qu'il avait prédit, le onze des calendes de juillet, dans sa vingt-quatrième année ; l'une de ses dernières prières avait été qu'on voulût bien le flageller encore, et le laisser mourir étendu par terre. Dieu le montra à sainte Marie Madeleine de Pazzi dans une gloire si grande, qu'elle n'au-

rait pas cru qu'il y en eût une pareille au ciel ; elle déclara que sa sainteté était extraordinaire, et que la charité avait fait de lui un martyr inconnu. Il fut également illustré par de nombreux et grands miracles, lesquels ayant été prouvés juridiquement, Benoît XIII inscrivit l'angélique jeune homme aux fastes des Saints, en le donnant comme modèle d'innocence et de chasteté, et comme protecteur, principalement à la jeunesse studieuse.

timonia insignem, et charitate martyrem incognitum fuisse prædicavit. Multis etiam, magnisque claruit miraculis. Quibus rite probatis, Benedictus Decimustertius Sanctorum fastis angelicum juvenem adscripsit, atque innocentiæ et castitatis exemplar simul et patronum studiosæ præsertim juventuti dedit.

« La prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, dit le Sage ; la vieillesse vraiment vénérable ne s'estime point au nombre des années [1]. » Et c'est pourquoi, ô Louis, vous occupez une place d'honneur parmi les anciens de votre peuple. Gloire de la Compagnie sainte au milieu de laquelle, en si peu de temps, vous remplîtes la course d'une longue existence, obtenez qu'elle continue de garder précieusement, pour elle et les autres, l'enseignement qui se dégage de votre vie d'innocence et d'amour. Le seul vrai gain de l'homme à la fin de sa carrière est la sainteté, et c'est au dedans que la sainteté s'acquiert ; les œuvres du dehors n'entrent en compte pour Dieu, que selon la pureté du souffle intérieur qui les inspire ; si l'occasion fait défaut pour ces œuvres, l'homme peut y suppléer en se rapprochant du Seigneur,

1. Sap. IV, 8.

dans le secret de son âme, autant et plus qu'il n'eût fait par elles. Ainsi l'aviez-vous compris; et l'oraison, qui vous tenait absorbé dans ses inénarrables délices, en vint à égaler votre mérite à celui des martyrs. Aussi, de quel prix n'était pas à vos yeux ce céleste trésor de l'oraison, toujours à notre portée comme il le fut à la vôtre! Mais pour y trouver comme vous *la voie abrégée de toute perfection*, selon vos propres paroles, il y faut la persévérance et le soin d'éloigner de l'âme, par une répression généreuse de la nature, toute émotion qui ne serait pas de Dieu. Comment une eau bourbeuse ou agitée par les vents, reproduirait-elle l'image de celui qui se tient sur ses bords? ainsi l'âme souillée, et celle-là même qui, sans être l'esclave des passions, n'est point maîtresse encore de toute agitation provenant de la terre, n'arrivera point au but de l'oraison qui est de reproduire en elle l'image tranquille de son Dieu.

La reproduction du grand modèle fut parfaite en vous; et l'on put constater combien la nature en ce qu'elle a de bon, loin de pâtir et de perdre, gagne au contraire à cette refonte au divin creuset. Même en ce qui touche les plus légitimes affections, vous n'aviez plus de regards du côté de la terre; mais voyant tout en Dieu, combien les sens n'étaient-ils pas dépassés dans leur infirmité menteuse, et combien aussi par là même croissait votre amour! Témoins vos suaves prévenances, ici-bas et du haut du ciel, pour l'admirable mère que vous avait donnée le Seigneur: où trouver plus de tendresse que dans les épan-

chements de la lettre si belle écrite par vous à cette digne mère d'un saint, dans les derniers jours de votre pèlerinage ? et quelle délicatesse exquise ne vous conduisait pas à lui réserver votre premier miracle, une fois dans la gloire ! Par ailleurs, l'Esprit-Saint, en vous embrasant de tous les feux de la divine charité, développait en vous pour le prochain un amour immense ; car la charité est une ; et on le vit bien, quand vous sacrifiâtes votre vie pour les malheureux pestiférés.

Ne cessez pas, illustre Saint, d'assister nos misères ; soyez propice à tous. Conduite par le successeur de Pierre au pied de votre trône, la jeunesse surtout se réclame de votre puissant patronage. Dirigez ses pas sollicités en tant de sens contraires ; que la prière et le travail pour Dieu soient sa sauvegarde ; éclairez-la, lorsque s'impose à elle le choix d'un état de vie. Puissiez-vous, durant ces critiques années de l'adolescence, user pour elle largement de votre beau privilège et protéger dans vos dévots clients l'angélique vertu ! Enfin, ô Louis, que ceux-là mêmes qui ne vous auront pas imité innocent, vous suivent du moins dans la pénitence, ainsi que l'Eglise le demande au Seigneur en ce jour de votre fête.



LE XXII JUIN.

SAINT PAULIN,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

Dans les jours de l'enfance du Sauveur, Félix de Nole était venu réjouir nos yeux par le spectacle de sa sainteté triomphante et si humble, qui nous révèle sous un de ses aspects les plus doux la puissance de notre Emmanuel. Illuminé de tous les feux de la Pentecôte, Paulin s'élève de cette même ville de Nole à son tour, faisant hommage de sa gloire à celui dont il fut la conquête. La voie sublime par laquelle il devait gagner les sommets des cieux, ne s'offrit point à lui, en effet, tout d'abord; et ce fut Félix qui, sur le tard déjà, jeta dans son âme les premiers germes du salut.

Héritier d'une fortune immense, à vingt-cinq ans préfet de Rome, sénateur et consul, Paulin était loin de penser qu'il pût y avoir une carrière plus honorable pour lui, plus profitable au monde, que celle où l'engageaient ainsi les traditions de son illustre famille. Et certes alors, au regard des sages de ce siècle, c'était une vie intègre, s'il en fut, que la sienne, entourée des plus nobles amitiés, soutenue par l'estime méritée des petits et des grands, trouvant son repos dans ce culte des lettres qui, dès les années de son adolescence, l'avait rendu

l'honneur de la brillante Aquitaine où Bordeaux lui donna le jour. Combien, qui ne le valaient pas, sont aujourd'hui encore proposés pour modèles d'une vie laborieuse et féconde ?

Un jour cependant, voici que ces existences qui semblent si remplies, n'offrent plus à Paulin lui-même que le spectacle d'hommes « tourbillonnant au milieu de jours vides, et, pour trame de leur vie, tissant d'œuvres vaines une toile d'araignée[1] ! » Que s'est-il donc passé ? C'est qu'un jour, dans la fertile Campanie soumise à son gouvernement, Paulin s'est rencontré près de la tombe de l'humble prêtre proscrit jadis par cette Rome, dont les terribles faisceaux qu'on porte devant lui signifient la puissance : et les flots d'une lumière nouvelle ont envahi son âme : Rome et sa puissance sont rentrées dans la nuit, devant l'apparition « des grands droits du Dieu redoutable[2] ». A plein cœur, le descendant des vieilles races qui soumirent le monde donne sa foi à Dieu ; le Christ qui se révèle à lui dans la lumière de Félix, a conquis son amour[3]. Assez cherché, assez couru vainement ; il trouve enfin, et ce qu'il trouve, c'est que *rien ne vaut mieux que de croire à Jésus-Christ*[4].

Dans la droiture de sa grande âme, il ira jusqu'aux dernières conséquences de ce principe nouveau qui remplace pour lui tous les autres. Jésus a dit : « Si tu veux être parfait, « va, vends ce que tu as et donne-le aux pau-

1. PAULIN. Ep. XXXVI, 3, ad Amandum. — 2. Poema. XVII, ad Jovium, vers. 83-85. — 3. Poem. XXI, natalit. XIII, v. 365-374. — 4. Poem. ultimum, v. 1-3.

« vres ; et puis viens, suis-moi [1]. » Paulin n'hésite pas. Ce n'est pas lui qui négligera le meilleur, et préférera le moindre[2] ; parfait jusque-là pour le monde, pourrait-il maintenant ne point l'être pour Dieu ? A l'œuvre donc ! déjà ne sont plus à lui ces possessions immenses, que l'on appelait des royaumes [3] ; les divers peuples de l'empire, chez qui s'étendaient au soleil ces incalculables richesses, sont dans la stupeur d'un commerce nouveau : Paulin vend tout, pour acheter la croix et suivre avec elle son Dieu [4]. Car, il le sait : l'abandon des biens de ce monde n'est que l'entrée du stade, et non la course elle-même ; l'athlète n'est pas vainqueur par le seul fait qu'il laisse ses habits, mais il ne se dépouille que pour commencer à combattre; et le nageur a-t-il donc passé le fleuve, parce que déjà il est nu sur le bord [5] ?

Paulin, dans son empressement, a coupé plutôt qu'il n'a détaché le câble qui retenait sa barque au rivage [6]. Le Christ est son nautonier [7]. Aux applaudissements de sa noble épouse Thérasia, qui ne sera plus que sa sœur et son émule, il vogue jusqu'au port assuré de la vie monastique, ne songeant qu'à sauver son âme [8]. Un seul point le tient encore en suspens : se retirera-t-il à Jérusalem, où tant de souvenirs semblent appeler un disciple du Christ ? Mais, avec la

1. MATTH. XIX, 21. — 2. Epist. XXXV, ad Delphinum. — 3. AUSON. Ep. XXIII, ad Paulin., v. 116. — 4. Poem. XXI, natal. XIII, v. 426-427. — 5. Ep. XXIV, 7, ad Severum. — 6. HIERON. Ep. LIII, 10, ad Paulin. — 7. Poem. ultim., v. 158. — 8. Ep. XVI, 8, ad Jovium.

franchise de sa forte amitié, Jérôme qu'il a consulté lui répond : « Aux clercs les villes, aux moines la solitude. Ce serait une suprême folie que de quitter le monde, pour vivre au milieu d'une foule plus grande qu'auparavant. Si vous voulez être ce qu'on vous nomme, c'est-à-dire moine, c'est-à-dire seul, que faites-vous dans les villes, qui, à coup sûr, ne sont pas l'habitation des solitaires, mais de la multitude ? Chaque vie a ses modèles. Nos chefs à nous sont les Paul et les Antoine, les Hilarion et les Macaire ; nos guides, Elie, Elisée, tous ces fils des Prophètes qui habitaient dans la campagne et les solitudes, et dressaient leurs tentes près des bords du Jourdain [1]. »

Paulin suivit les conseils du solitaire de Bethléem; préférant son titre de moine à l'habitation même de la cité sainte, il chercha le *petit champ* dont lui parlait Jérôme, au territoire de Nole, mais en dehors de la ville, près de la glorieuse tombe où il avait vu la lumière. Jusqu'à son dernier jour, Félix lui tiendra lieu ici-bas de patrie, d'honneurs, de fortune, de parenté. C'est dans son sein, comme dans un nid très doux, qu'il fera sa croissance, changeant par la vertu de la divine semence du Verbe qui est en lui sa forme terrestre, et recevant dans son être nouveau les célestes ailes, objet de son ambition, qui l'élèveront jusqu'à Dieu [2]. Que le monde ne compte plus sur lui pour relever ses fêtes, ou lui confier ses charges : ab-

1. HIERON. Ep. LVIII, 4-5, ad Paulin. — 2. Poem. XV, natal. IV, v. 15-20.

sorbé dans la pénitence et l'humiliation volontaire, l'ancien consul n'est plus que le dernier des serviteurs du Christ et le gardien d'un tombeau[1].

A la nouvelle d'un pareil renoncement donné en spectacle au monde, la joie fut grande parmi les saints du ciel et de la terre ; mais non moindre se manifesta l'étonnement indigné, le scandale[2] des politiques, des prudents du siècle, de tant d'hommes pour qui l'Évangile ne vaut, qu'autant qu'il ne heurte pas les préjugés à courte vue de leur sagesse mondaine. « Que vont dire les grands ? écrivait saint Ambroise. D'une telle famille, d'une telle race, si bien doué, si éloquent, quitter le sénat, arrêter la succession d'une pareille suite d'ancêtres : cela ne se peut supporter. Voilà bien ces hommes, qui, quand il s'agit de leurs fantaisies, ne trouvent point étrange de s'infliger les transformations les plus ridicules ; arrive-t-il qu'un chrétien soucieux de la perfection change de costume, ils crient à l'indignité[3] ! »

Paulin ne s'émut point de ces attaques, pas plus qu'il ne compta que son exemple serait suivi d'un grand nombre. Il savait que Dieu manifeste en quelques-uns ce qui pourrait profiter à tous, s'ils le voulaient, et que cela suffit à justifier sa Providence[4]. Comme le voyageur ne se laisse point détourner de sa route par les aboiements des chiens qui

1. Poem. XII. natal. I, v. 31-38. — 2. I Cor. I, 23. — 3. AMBR. Ep. LVIII, 3. ad Sabinum. — 4. PAULIN. Ep. XXXVIII. 7. ad Aprum.

le regardent passer, ceux, disait-il, qui s'engagent dans les étroits sentiers du Seigneur, doivent négliger les réflexions des profanes et des sots, se félicitant de déplaire à qui Dieu déplaît ; l'Écriture nous suffit pour savoir que penser d'eux et de nous [1].

Résolu de ne point répondre, et de laisser les morts ensevelir leurs morts [2], une exception toutefois s'imposa au cœur de notre saint, par le côté des sentiments les plus délicats, en faveur d'Ausone son ancien maître. Paulin était resté l'élève préféré du rhéteur fameux à l'école de qui venaient se former, dans ces temps, les empereurs eux-mêmes ; Ausone toujours s'était montré pour lui un ami, un père ; l'âme transpercée par le départ de ce fils de sa tendresse, le vieux poète avait exhalé ses plaintes en des accents qui touchèrent celui-ci. Paulin voulut tâcher d'élever cette âme qui lui était chère au-dessus des futilités de la forme, et des mythologiques vanités où continuait de s'enfermer sa vie ; il justifia donc sa démarche dans un poème dont la grâce exquise devait charmer Ausone, et l'amener peut-être à goûter la profondeur du sens chrétien, qui inspirait à son ancien élève une poésie si nouvelle pour le disciple attardé d'Apollon et des Muses.

« Père, lui disait-il, pourquoi vouloir me rappeler au culte des Muses ? Une autre puissance domine aujourd'hui mon âme, un Dieu plus grand qu'Apollon. Le vrai, le bon, je l'ai trouvé à la source même du bien et de la vérité, en Dieu vu dans son Christ. Echan-

1. Ep. I, 2, 6, ad Severum. — 2. MATTH. VIII, 22.

geant sa divinité pour notre humanité dans un commerce sublime, homme et Dieu, ce maître des vertus transforme notre être, et remplace par de chastes voluptés les plaisirs d'autrefois. Par la foi dans la vie future, il dompte en nous les vaines agitations de la vie présente. Ces richesses que nous semblons mépriser, il ne les rejette pas comme impures ou sans prix ; mais, apprenant à les mieux aimer, il nous les fait confier à Dieu qui, en retour, promet davantage. N'appelez pas stupide celui qui s'adonne au plus avantageux, au plus sûr des négoces. Et la piété, pourrait-elle donc être absente d'un chrétien ? et pourrais-je ne pas vous la témoigner, ô père à qui je dois tout : science, honneurs, renommée ; qui, par vos soins, m'avez, en cultivant ses dons, préparé pour le Christ ? Oui ; le Christ s'apprête à vous récompenser, pour ce fruit qu'a nourri votre sève : ne rejetez pas sa louange, ne reniez pas les eaux parties de vos fontaines. Mon éloignement irrite votre tendresse ; mais pardonnez à qui vous aime, si je fais ce qui est expédient. J'ai voué mon cœur à Dieu, j'ai cru au Christ ; sur la foi des divins conseils, j'ai acheté des biens du temps la récompense éternelle. Père, je ne puis croire que cela soit par vous taxé de folie. Pareils errements ne m'inspirent aucun repentir, et il me plaît d'être tenu pour insensé par ceux qui suivent une voie contraire ; il me suffit que mon sentiment soit tenu pour sage par le Roi éternel. Tout ce qui est de l'homme est court, infirme, caduc, et, sans le Christ, poussière et ombre ; qu'il approuve ou con-

damne, tant vaut le jugement que le juge : il meurt, et son jugement passe avec lui. Au moment du dépouillement suprême, elle sera tardive la lamentation, et peu recevable l'excuse de celui qui aura craint les vaines clameurs des langues humaines, et n'aura point redouté la vengeresse colère du Juge divin. Pour moi, je crois, et la crainte est mon aiguillon : je ne veux pas que le dernier jour me saisisse endormi dans les ténèbres, ou chargé de poids tels que je ne puisse m'envoler d'une aile légère au-devant de mon Roi dans les cieux. C'est pourquoi, coupant court aux hésitations, aux attaches, aux plaisirs de ce monde, j'ai voulu parer à tout événement ; vivant encore, j'en ai fini des soucis de la vie ; j'ai confié à Dieu mes biens pour les siècles à venir, afin de pouvoir d'un cœur tranquille attendre la terrible mort. Si vous l'approuvez, félicitez un ami riche d'espérances ; sinon, souffrez que je m'en tienne à l'approbation de Jésus-Christ [1]. »

Rien mieux qu'un tel langage ne saurait nous donner une idée de ce qu'étaient nos pères du vieil âge, avec leur simplicité si pleine en même temps de grâce et de force, et cette logique de la foi qui, s'appuyant de la parole de Dieu, n'avait besoin d'aucune autre chose pour atteindre d'un bond tous les héroïsmes. Où trouver rien qui, on peut le dire, se déduise plus naturellement que les résolutions dont Paulin nous fait part ? Quel sens pratique, dans toute la vraie et grande signification du mot, ce Romain garde

1. Poema x, ad Ausonium, *passim.*

dans sa sainteté ! On reconnaît bien là l'aimable correspondant de saint Augustin, qui, interrogé par le grand docteur sur son opinion touchant certains points douteux de la vie future, lui répondait d'une façon si charmante : « Vous daignez me demander mon avis sur ce que sera l'occupation des bienheureux, après la résurrection de la chair. Mais si vous saviez comme je m'inquiète bien plus de la vie présente, de ce que j'y suis, de ce que j'y puis faire ! Soyez mon maître et mon médecin ; apprenez-moi à faire la volonté de Dieu, à marcher sur vos traces à la suite du Christ ; que, tout d'abord, j'arrive à mourir comme vous de cette mort évangélique qui précède et assure l'autre [1]. »

Cependant notre saint, qui ne voulait qu'imiter et apprendre, apparaissait bientôt comme l'un des plus lumineux flambeaux de l'Eglise. L'humble retraite où il prétendait se cacher, était devenue le rendez-vous des plus illustres patriciens et patriciennes, le centre d'attraction de toutes les grandes âmes de ce siècle. Des points les plus divers, Ambroise, Augustin, Jérôme, Martin, et leurs disciples, élevaient la voix dans un concert de louange que nous allions dire unanime, si, pour la plus grande sainteté de son serviteur, Dieu n'avait permis, au commencement, une exception douloureuse. Certains membres du clergé de Rome, émus dans un autre sens qu'il ne convenait des marques de vénération données à ce moine, s'étaient efforcés, non sans succès, de circonvenir sous un pré-

1. Ep. XLV, 4, ad Augustinum.

texte spécieux le Pontife suprême ; Sirice en vint presque à séparer Paulin de sa communion [1]. La mansuétude, la longanimité du serviteur de Dieu, ne tardèrent pas au reste à ramener Sirice lui-même de l'erreur où l'avait mis son entourage, et l'envie dut porter ses morsures ailleurs.

L'espace nous fait défaut pour esquisser plus longuement cette noble existence. La Légende qui suit, et lui fut d'abord consacrée, complétera ces pages. Rappelons, en finissant, que la Liturgie est grandement redevable à saint Paulin pour les détails précieux que renferment ses lettres et ses poèmes, principalement sur l'architecture chrétienne et le symbolisme de ses diverses parties, le culte des images, l'honneur rendu aux Saints et à leurs reliques sacrées. Une tradition, qui malheureusement n'est point suffisamment établie pour exclure tous les doutes, fait également remonter jusqu'à lui l'usage liturgique des cloches ; agrandissant les dimensions de la clochette antique, il l'aurait transformée dans ce majestueux instrument si bien digne de devenir le porte-voix de l'Eglise elle-même, et auquel la Campanie et Nole ont donné leur nom (*nolæ, campanæ*).

PAULIN, évêque de Nole, instruit dans les lettres humaines et les saintes Ecritures, composa en vers et en prose beaucoup d'œuvres remarquables. Sa charité surtout fut célèbre. Lorsque les

PAULINUS Nolæ episcopus, eruditus studiis humanitatis, doctus etiam divinis litteris, multa eleganter et ornate scripsit versibus et soluta oratione. Hujus viri chari-

1. Ep. v, 13-14, ad Severum.

tas præcipue celebratur, quod vastata a Gothis Campania, omnem facultatem, ne relictis quidem sibi rebus ad vitam necessariis, in alendos pauperes et captivos redimendos contulerit. Quo tempore, ut scribit sanctus Augustinus, ex opulentissimo divite voluntate pauperrimus, et copiosissime sanctus, captus a barbaris sic Deum precabatur : Domine, ne excrucier propter aurum et argentum . ubi enim sint omnia mea, tu scis. Postea vero Wandalis easdem regiones infestantibus, cum ab eo posceret vidua ut filium sibi redimeret, consumptis rebus omnibus in officio pietatis, seipsum pro illo in servitutem tradidit.

Goths ravageaient la Campanie, il consacra tout ce qui lui restait à la nourriture des pauvres et au rachat des captifs, ne se réservant pas même le nécessaire pour vivre. Ce fut alors, raconte saint Augustin, que, réduit volontairement à la dernière pauvreté après une extrême opulence, mais immensément riche de sainteté, il fut pris par les barbares et fit cette prière : Seigneur, ne permettez pas que je sois tourmenté pour de l'or et de l'argent ; car vous savez où sont tous mes biens. Dans la suite, les Vandales infestant ces mêmes contrées, une veuve vint le supplier de lui racheter son fils, et, comme il avait tout dépensé en œuvres de miséricorde, il se livra lui-même en servitude à titre d'échange.

IGITUR in Africam profectus, domini sui, qui regis erat gener, hortum colendum suscepit. Verum cum prophetiæ dono regis mortem ipsi domino prædixisset, et rex in somnis Paulinum sedentem medium inter duos judices, sibique de manibus eripientem flagellum vidisset : tantus vir cognitus honorificentissime dimissus est, con-

ETANT donc passé en Afrique, on lui donna à cultiver le jardin de son maître qui était le gendre du roi. Or il arriva qu'ayant prophétisé à ce maître la mort de son beau-père, et le roi lui-même ayant vu en songe Paulin assis au milieu de deux autres juges qui lui enlevait un fouet des mains, on reconnut quel grand personnage était ainsi captif ; il fut renvoyé comblé d'honneurs et

accompagné de tous les prisonniers de sa ville, dont il obtint la liberté. De retour à Nole, il avait repris sa charge d'évêque, enflammant tout le monde et d'exemple et de parole pour les pratiques de la piété chrétienne, lorsqu'il fut saisi d'une douleur de côté ; bientôt la chambre où il était couché fut ébranlée par un tremblement de terre, et peu après il rendit son âme à Dieu.

donatis ei omnibus suis civibus, qui captivi fuerant. Nolam reversus ad episcopale officium, cum verbo et exemplo omnes ad pietatem christianam inflammaret, laterum dolore correptus est ; mox cubiculum, in quo jacebat, terræmotu contremuit, ac paulo post animam Deo reddidit.

Vos biens vous sont maintenant rendus, ô vous qui avez cru à la parole du Seigneur! Lorsque tant d'autres, en ce siècle qui vit les barbares, cherchèrent vainement à garder leur trésor, le vôtre était en sûreté. Que de lamentations parvinrent jusqu'à vous, dans l'effroyable écroulement de cet empire dont vous aviez été l'un des premiers magistrats ! Assurément ceux de vos collègues dans les honneurs, ceux de vos compagnons d'opulence qui n'avaient point imité votre renoncement volontaire, n'étaient en cela coupables d'aucune faute ; mais à l'heure terrible où la puissance n'était qu'un titre à de plus grands maux, où la richesse ne valait plus à ses possesseurs que désespoir et tortures, combien, même pour ce monde, votre prudence apparut la meilleure ! Vous vous étiez dit que *le royaume des cieux souffre violence, et* que *ce sont les violents qui le ravissent* [1] ; mais la violence que vous vous

1. Matth. xi, 12.

étiez imposée, en brisant pour de meilleures attaches vos liens d'ici-bas, était-elle comparable à celle que plus d'un de vos détracteurs d'alors eut à subir, sans profit pour cette vie et pour l'autre ? Ainsi en arrive-t-il souvent, même en dehors de ces temps lamentables où la ruine semble s'abattre sur l'univers. Les privations que Dieu réclame des siens pour les conduire dans les sentiers de la vie parfaite, n'égalent point la souffrance fréquemment rencontrée par les mondains dans le chemin de leur préférence.

Et combien étaient mal venus à vous reprocher comme une désertion la retraite où vous conviait Jésus-Christ, ces hommes, les Albinus, les Symmaque, dont l'attachement obstiné au paganisme expirant amenait sur Rome ce déluge de colère ! Si l'empire eût pu être sauvé, il l'eût été par vos imitateurs, Pammachius, Aper, et d'autres, trop peu nombreux, qui vous faisaient dire : « O Rome, tu pourrais ne point craindre les menaces portées contre toi dans l'Apocalypse, si tes sénateurs comprenaient toujours ainsi le devoir de leur charge [1]. » Quel contrepoids en effet n'eussent pas offert à la vengeance, si le spectacle en eût été moins rare, des réunions pareilles à celle que vous chantez dans l'un de vos plus beaux poèmes [2] ! C'était au lendemain de la formidable invasion de Radagaise ; la vieille Rome, mourante, invoquait plus follement que jamais ses faux dieux ; mais, de Nole, la louange montait vers le Très-

1. Ep. XIII. 15. ad Pammachium. — 2. Poema XXI, natal. XIII, v. 60-99, 203-343.

Haut, puissante comme le vivant psaltérion dont les accords la faisaient s'élever jusqu'au ciel. Noble instrument, dont les dix cordes s'appelaient, d'une part, Æmilius, Paulin, Apronianus, Pinianus, Asterius ; de l'autre, Albina, Therasia, Avita, Mélanie, Eunomia : tous clarissimes, suivant les traces de Cécile et de Valérien, ou voués à Dieu dès l'enfance ; tous semblables en vertu dans un sexe dissemblable, et ne formant qu'un chœur au tombeau de Félix pour l'exécution des hymnes sacrées. A leur suite et avec eux, une troupe nombreuse d'illustres personnages et de vierges chantaient de même au Seigneur, apaisant son courroux contre une terre maudite, et retardant du moins ses coups [1]. Dix justes auraient sauvé Sodome ; mais il fallait plus pour la Babylone ivre du sang des martyrs, pour la mère des fornications et des abominations du monde entier [2].

La récompense ne vous en est pas moins acquise; et, même en dehors de vous, votre labeur n'a point été stérile. Stérile, jamais la foi ne peut l'être;depuis le temps d'Abraham [3], elle n'a point cessé d'être le grand élément de la fécondité pour le monde. Si les Romains dégénérés n'ont point voulu comprendre, en ce IVe siècle, la leçon qui leur était donnée par les héritiers des plus nobles

1. Prima chori Albina est, compar et Hærasia,
Jungitur hoc germana jugo, ut sit tertia princeps
Agminis, hymnisonis mater Avita choris.

. . . .

Has procerum numerosa cohors, et concolor uno
Vellere virgineæ sequitur sacra turba catervæ.

2. Apoc. XVII, 5-6. — 3. Rom. IV, 16-21.

familles de leur empire, s'ils n'ont point su voir où était le salut, de votre foi et de celle de vos illustres compagnons est née pour le ciel une nouvelle race, honneur d'une Rome nouvelle, et dépassant les hauts faits du vieux patriciat. Comme vous, « contemplant à la divine lumière les premiers âges et ceux qui suivirent, nous admirons l'œuvre profonde du Créateur, et cette lignée mystérieuse préparée dans la nuit des siècles antiques aux Romains d'autrefois [1]. »

Gloire donc à vous, qui n'avez point écouté d'une oreille sourde l'Évangile [2], et, fort de la foi, l'avez emporté sur le prince de ce monde. Rendez à nos temps, si semblables aux vôtres du côté de la ruine, ce franc amour de la vérité, cette simplicité de la foi qui, dans les IVe et Ve siècles, sauvèrent du naufrage la société baptisée. La lumière n'est pas moindre aujourd'hui qu'alors ; elle a même grandi, incessamment accrue par le travail des docteurs et les définitions des pontifes. Mais la vérité, toujours également puissante à sauver les hommes [3], ne délivre pourtant que ceux qui vivent d'elle; et voilà pourquoi, hélas ! le dogme, toujours mieux et plus pleinement défini, ne relève pas le monde en nos jours. C'est qu'il ne devrait pas rester lettre morte ; ce n'est point à l'état de théorie spéculative que Jésus-Christ l'a transmis à son Eglise, et cette Eglise, quand elle l'expose à ses fils, n'entend pas davantage charmer simplement, par des agréments

1. Poema XXI, natal. XIII, v. 227-240. — 2. Ep. V, 6, ad Severum. — 3. JOHAN. VIII, 32.

de style ou l'ampleur de ses développements, les oreilles de ceux qui l'écoutent. La parole de Dieu est une semence [1] ; on la jette en terre, non pour l'y cacher, mais pour qu'elle germe et se fasse jour, dominant toute autre germination autour d'elle [2], parce que son droit comme sa puissance est de s'approprier tous les sucs du sol qui l'a reçue, pour transformer la terre même et lui faire rendre ce que Dieu en attend. Puisse-t-elle du moins, cette divine semence, ô Paulin, produire son plein effet dans tous ceux qui maintenant vous admirent et vous prient ! Sans diminuer l'Écriture, sans prétendre interpréter au gré de nos terrestres penchants ce que disait le Seigneur, vous avez pris à la lettre dans votre loyauté ce qui devait l'être ; et c'est pourquoi, aujourd'hui, vous êtes saint. Que toute parole de Dieu soit également pour nous sans appel ; qu'elle demeure la règle suprême de nos actes et de nos pensées.

En ce jour qui précède immédiatement la vigile de la fête consacrée à honorer la naissance de Jean-Baptiste, nous ne saurions oublier votre dévotion si profonde à l'Ami de l'Époux. La place que vous occupez sur le Cycle, vous rend pour nous l'avant-coureur de celui qui fut le précurseur de Dieu en terre. Préparez nos âmes à saluer l'apparition de cet astre éclatant ; puissent-elles, comme la vôtre, être échauffées par ses rayons, et célébrer dignement les grandeurs que vous avez chantées en lui [3].

1. Luc. viii, 11. — 2. Marc. iv, 22. — 3. Poema vi, de S. Johanne Baptista.



LE XXIII JUIN.

LA VIGILE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

« Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, de la classe d'Abia ; sa femme, qui était de la race d'Aaron, s'appelait Elisabeth. Tous deux étaient justes devant Dieu, suivant sans reproche en toutes choses la voie des commandements et ordonnances du Seigneur. Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Elisabeth était stérile, et que déjà tous deux étaient avancés en âge. Or, il arriva que le tour de sa famille étant venu pour acquitter devant Dieu la charge du sacerdoce, Zacharie fut désigné du sort, selon ce qui s'observait entre les prêtres, pour offrir les parfums au dedans du temple du Seigneur. Toute la multitude du peuple était en prières dehors, à cette heure de l'encens. Et voici qu'un ange du Seigneur apparut à Zacharie, debout à la droite de l'autel des parfums. Il se troubla à cette vue, et fut saisi de frayeur. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, « parce que votre prière a été exaucée. Votre « femme Elisabeth vous donnera un fils, et « vous l'appellerez Jean. Il vous sera un sujet « de joie et d'allégresse, et beaucoup se ré- « jouiront à sa naissance. Car il sera grand « devant le Seigneur ; il ne boira ni vin, ni

« liqueur enivrante, et il sera rempli du
« Saint-Esprit encore dans le sein de sa mère.
« Un grand nombre d'enfants d'Israël seront
« convertis par lui au Seigneur leur Dieu,
« et lui-même marchera devant le Seigneur
« dans l'esprit et la vertu d'Elie, pour rame-
« ner les cœurs des pères à leurs fils, rappeler
« les incrédules à la prudence des justes, et
« préparer au Seigneur un peuple parfait [1]. »

Cette page, que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui, est précieuse entre celles où sont consignées les annales de l'humanité ; car c'est ici le commencement de l'Evangile, le premier mot de la bonne nouvelle du salut. Non que l'homme n'eût point eu, jusque-là, connaissance des desseins formés par le ciel pour le relever de sa chute et lui donner un Sauveur. Mais l'attente avait été longue, depuis le jour où la sentence portée contre le serpent maudit montrait dans l'avenir à notre premier père ce fils de la femme, qui devait guérir l'homme et venger Dieu. D'âge en âge, il est vrai, la promesse s'était développée ; chaque génération, pour ainsi dire, avait vu le Seigneur par ses prophètes ajouter un trait nouveau au signalement de ce frère de notre race, si grand par lui-même que le Très-Haut l'appellerait son fils [2], si passionné de justice que pour solder la dette du monde il verserait tout son sang [3]. Agneau dans son immolation, par sa douceur il dominerait la terre [4] ; désiré des nations quoique sorti de Jessé [5], plus magnifique que Salo-

1. Luc. I, 5-17. — 2. Psalm. II, 7. — 3. Isai. LIII. 7. — 4. *Ibid.* XVI, 1. — 5. *Ib.* XI, 10.

mon [1], il exaucerait l'amour des pauvres âmes rachetées : allant au-devant de leurs vœux, il s'annoncerait comme l'Epoux descendu des collines éternelles [2]. Agneau chargé des crimes du monde, Epoux attendu de l'Epouse : tel était donc ce fils de l'homme en même temps fils de Dieu, le Christ, le Messie promis à la terre. Mais quand viendrait-il, ce désiré des peuples ? qui désignerait au monde son Sauveur, qui conduirait l'Epouse à l'Epoux ?

Le genre humain, sorti en pleurs de l'Eden, était resté les yeux fixés sur l'avenir. Jacob, mourant, saluait de loin ce fils aimé dont la puissance égalerait celle du lion ; dont les célestes charmes, relevés encore *dans le sang des raisins*. ineffable mystère, faisaient l'objet de ses contemplations inspirées sur sa couche funèbre [3]. Au nom de la gentilité, du fumier où sa chair s'en allait en lambeaux, Job répondait à la ruine par un acte de sublime espérance en son Rédempteur et son Dieu [4]. Haletante sous l'effort de son mal et l'ardeur de ses aspirations, l'humanité voyait s'accumuler les siècles, sans que la mort qui la consumait suspendît ses ravages, sans que le désir du Dieu attendu cessât de grandir en son cœur. Aussi, de génération en génération, quel redoublement de prières ; que d'impatience croissante en ses supplications ! *Que ne brisez-vous les barrières du ciel, et ne descendez-vous* [5] *!* Assez de promesses,

1. Psalm. XLIV. — 2. OSE. II, 19 ; Gen. XLIX, 26. — 3. Gen. XLIX, 9-12, 18. — 4. JOB. XIX, 25-27. — 5. ISAI. LXIV, 1.

s'écrient pour l'Eglise de ces temps le dévot saint Bernard et tous les Pères, commentant le premier verset du Cantique ; assez de figures et d'ombres, assez parlé par d'autres. Je n'entends plus Moïse, les prophètes sont sans voix ; la loi qu'ils apportaient n'a point rendu la vie à mes morts [1]. Et qu'ai-je affaire au bégaiement de leurs bouches profanes [2], moi à qui le Verbe s'annonce ? Les parfums d'Aaron ne valent point l'huile d'allégresse répandue par le Père sur celui que j'attends [3]. Plus d'envoyés, ni de serviteurs : après tant de messages, que lui-même vienne enfin !

Et, prosternée dans la personne des plus dignes de ses fils sur les hauteurs du Carmel, l'Eglise de l'attente ne se relèvera pas que le signe très prochain de la pluie du salut ne paraisse au ciel [4]. Vainement, jusqu'à sept fois, lui sera-t-il répondu que rien ne se lève du côté de la mer ; prolongeant sa prière et ses pleurs, maintenant dans la poussière ses lèvres altérées par l'interminable sécheresse, elle attendra que se montre la nuée féconde apportant Dieu sous des traits humains. Alors, oubliant ses longs jeûnes et l'épuisement des années, elle se redressera dans la vigueur de sa jeunesse première ; remplie de l'allégresse annoncée par l'ange, elle suivra dans la joie l'Elie nouveau dont ce jour de vigile nous promet pour demain la naissance, le ***précurseur*** prédestiné courant comme

1. IV Reg. IV, 31. — 2. Ex. IV, 10 ; Isai. VI, 5. — 3. Psalm. XLIV, 8. — 4. III Reg. XVIII, 42-46.

l'ancien Elie [1], mais plus véritablement que lui, devant le char du roi d'Israël.



Nous empruntons au Bréviaire Mozarabe cette belle formule liturgique, qui nous introduira pleinement dans l'esprit de la fête.

CAPITULA.

Adsunt, Domine, principia christianæ lætitiæ, quibus olim nasciturum in carne Verbum vox sanctificata præcessit, et luminis ortum lucis protestator insigniter nuntiavit : ex quo et christianæ fidei sacramenta, et salutaris lavacri prodierunt insignia : cujus conceptus miraculum, cujus nativitas gaudium approbatur ; quæsumus ergo, ut qui natalem nunc Præcursoris tui ovantes suscipimus, ad festum quoque natalis tui purgatis cordibus accedamus : ut vox, quæ te prædicavit in eremo, nos purget in sæculo ; et qui viam venturo Domino præparans corpora viventium suo lavit baptismate, nostra nunc corda suis precibus a vitiis et errore depurget : qualiter Vo-

Voici commencer la joie chrétienne, ô Seigneur ! Le Verbe à naître dans la chair est précédé d'une voix qui l'annonce dans la sainteté ; le lever de la lumière a pour avant-coureur un insigne témoin de ses rayons. Par lui éclatent les mystères de la foi nouvelle ; il manifeste le bain du salut. Sa conception est un prodige ; sa naissance est proclamée la joie du monde. Nous donc qui dans l'allégresse accueillons maintenant la naissance de votre Précurseur, puissions-nous dans un cœur purifié solenniser aussi la fête de votre naissance ! Que la voix qui vous prêcha au désert nous purifie dans le siècle. Préparant les sentiers du Seigneur qui devait venir, le Précurseur lavait dans son baptême les corps de ceux qui vivaient en ce temps ; que maintenant, par sa prière, il délivre nos

1. III Reg. XVIII, 44-46.

cœurs des vices et du mensonge : en sorte que, marchant à la suite de la Voix, nous méritions de parvenir aux promesses du Verbe.

cis sequentes vestigia, ad Verbi mereamur pervenire promissa.

Ajoutons les deux Oraisons suivantes du Sacramentaire Gélasien.

ORAISONS.

QUE la prière du bienheureux Jean-Baptiste nous obtienne, Seigneur, et de comprendre et de mériter le mystère de votre Christ.

Dieu tout-puissant et éternel, qui dans les jours du bienheureux Jean-Baptiste, avez accompli ce qu'annonçaient les prescriptions légales et les oracles des saints prophètes ; faites, nous vous en supplions, que, toute figure cessant, se manifeste et parle elle-même la Vérité, Jésus-Christ notre Seigneur.

BEATI nos, Domine, Baptistæ Johannis oratio, et intelligere Christi tui mysterium postulet et mereri.

Omnipotens sempiterne Deus, qui instituta legalia et sanctorum præconia Prophetarum in diebus beati Baptistæ Johannis implesti : præsta quæsumus, ut, cessantibus significationum figuris, ipsa sui manifestatione Veritas eloquatur, Jesus Christus Dominus noster.





LE XXIV JUIN.

LA NATIVITÉ
DE SAINT JEAN-BAPTISTE.



« Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les sentiers du Seigneur ; voici votre Dieu [1] ! » Oh ! qui, dans notre siècle refroidi, comprendra les transports de la terre à cette annonce si longtemps attendue ? Le Dieu promis n'est point manifesté encore ; mais déjà les cieux se sont abaissés [2] pour lui livrer passage. Il n'a plus à venir, celui que nos pères, les illustres saints des temps prophétiques, appelaient sans fin dans leur indomptable espérance. Caché toujours, mais déjà parmi nous, il repose sous la nuée virginale près de laquelle pâlit pour lui la céleste pureté des Chérubins et des Trônes ; les ardeurs réunies des brûlants Séraphins

1. Isai. xl. 3, 9. — 2. Psalm. xvii, 10.

se voient dépassées par l'amour dont l'entoure à elle seule, en son cœur humain, l'humble fille d'Adam qu'il s'est choisie pour mère. La terre maudite, devenue soudain plus fortunée que l'inexorable ciel fermé jadis à ses supplications, n'attend plus que la révélation de l'auguste mystère ; l'heure est venue pour elle de joindre ses cantiques à l'éternelle et divine louange qui, dès maintenant, monte de ses profondeurs, et, n'étant autre que le Verbe lui-même, célèbre Dieu comme il mérite de l'être. Mais sous le voile d'humilité où, après comme avant sa naissance, doit continuer de se dérober aux hommes sa divinité, qui découvrira l'Emmanuel ? Qui surtout, l'ayant reconnu dans ses miséricordieux abaissements, saura le faire accepter d'un monde perdu d'orgueil, et pourra dire, en montrant dans la foule le fils du charpentier [1] : Voilà celui qu'attendaient vos pères !

Car tel est l'ordre établi d'en haut pour la manifestation du Messie : en conformité de ce qui se fait parmi les hommes, le Dieu fait homme ne s'ingérera pas de lui-même dans les actes de la vie publique ; il attendra, pour inaugurer son divin ministère, qu'un membre de cette race devenue la sienne, un homme venu avant lui, et doué à cette fin d'un crédit suffisant, le présente à son peuple.

Rôle sublime, qui fera d'une créature le garant de Dieu, le témoin du Verbe ! La grandeur de celui qui doit le remplir était signalée, comme celle du Messie, longtemps avant sa naissance. Dans la solennelle litur-

1. MATTH. XIII, 55.

gie du temps des figures, le chœur des lévites, rappelant au Très-Haut la douceur de David et la promesse qui lui fut faite d'un glorieux héritier, saluait de loin la mystérieuse *lumière préparée par Dieu même à son Christ*[1]. Non que, pour éclairer ses pas, le Christ dût avoir besoin d'un secours étranger : splendeur du Père, il n'avait qu'à paraître en nos obscures régions, pour les remplir de la clarté des cieux : mais tant de fausses lueurs avaient trompé l'humanité, durant la nuit des siècles d'attente, que la vraie lumière, s'élevant soudain, n'eût point été comprise, ou n'eût fait qu'aveugler des yeux rendus impuissants par les ténèbres précédentes à porter son éclat. L'éternelle Sagesse avait donc décrété que comme l'astre du jour est annoncé par l'étoile du matin, et prépare sa venue dans la clarté tempérée de l'aurore ; ainsi le Christ lumière serait précédé ici-bas d'un astre précurseur, et signalé par le rayonnement dont lui-même, non visible encore, revêtirait ce fidèle messager de son avènement. Lorsque autrefois le Très-Haut daignait pour ses prophètes illuminer l'avenir, l'éclair qui, par intervalle, sillonnait ainsi le ciel de l'ancienne alliance, s'éteignait dans la nuit, sans amener le jour ; l'astre chanté dans le psaume ne connaîtra point la défaite : signifiant à la nuit que désormais c'en est fini d'elle, il n'éteindra ses feux que dans la triomphante splendeur du Soleil de justice. Aussi intimement que l'aurore s'unit au jour, il confondra avec la lumière incréée sa pro-

1. Psalm. CXXI, 17.

pre lumière ; n'étant de lui-même, comme toute créature, que néant et ténèbres, il reflétera de si près la clarté du Messie, que plusieurs le prendront pour le Christ [1].

La mystérieuse conformité du Christ et de son Précurseur, l'incomparable proximité qui les unit, se retrouvent marquées en maints endroits des saints Livres Si le Christ est le Verbe, la parole éternelle du Père, lui sera la Voix portant cette parole où elle doit parvenir; Isaïe l'entend par avance qui remplit d'accents jusque-là inconnus le désert, et le prince des prophètes exprime sa joie dans l'enthousiasme d'une âme qui déjà se voit en présence de son Seigneur et Dieu [2]. Le Christ est *l'ange de l'alliance;* mais dans le texte même où l'Esprit-Saint lui donne un titre si rempli pour nous d'espérance, paraît aussi portant ce nom d'ange l'inséparable messager, l'ambassadeur fidèle à qui la terre devra de connaître l'Epoux : « Voici que « j'envoie mon ange qui préparera le chemin « devant ma face, et aussitôt viendra dans son « temple le dominateur que vous cherchez, « l'ange de l'alliance que vous réclamez; voici « qu'il vient, dit le Seigneur des armées [3]. » Et mettant fin au ministère prophétique dont il est le dernier représentant, Malachie termine ses propres oracles par les paroles que nous avons entendu Gabriel adresser à Zacharie, pour lui notifier la naissance prochaine du Précurseur [4].

La présence de Gabriel en cette occasion,

1. Luc. III, 15. — 2. Isai. XL. — 3. Malach. III, 1. — 4. *Ibid.* IV, 5, 6.

montrait elle-même combien l'enfant promis alors serait l'intime du Fils de Dieu ; car le même prince des célestes milices allait aussi, bientôt, venir annoncer l'Emmanuel. Nombreux pourtant se pressent les messages fidèles au pied du trône de la Trinité sainte, et le choix de ces augustes envoyés varie, d'ordinaire, selon la grandeur des instructions que le Très-Haut transmet par eux au monde. Mais il convenait que l'archange chargé de conclure les noces sacrées du Verbe avec l'humanité, préludât à cette grande mission en préparant la venue de celui que les décrets éternels avaient désigné comme *l'Ami de l'Epoux* [1]. Six mois après, député vers Marie, il appuyait son divin message en révélant à la Vierge très pure le prodige qui, dès maintenant, donnait un fils à la stérile Elisabeth : premier pas du Tout-Puissant vers une merveille plus grande. Jean n'est pas né encore; mais, sans plus tarder, son rôle est ouvert : il atteste la vérité des promesses de l'ange. Ineffable garantie que celle de cet enfant, caché toujours au sein de sa mère, et déjà témoin pour Dieu dans la négociation sublime qui tient en suspens la terre et les cieux! Eclairée d'en haut, Marie reçoit le témoignage et n'hésite plus : « Voici la servante du « Seigneur, dit-elle à l'archange; qu'il me soit « fait selon votre parole [2]. »

Gabriel s'est retiré, emportant avec lui le secret divin qu'il n'est point chargé de communiquer au reste du monde. La Vierge très prudente ne parlera pas davantage;

1. JOHAN. III, 29. — 2. LUC. I.

Joseph lui-même, son virginal époux, n'aura pas d'elle communication du mystère. Ne craignons point cependant : l'accablante stérilité dont le monde a gémi, ne sera pas suivie d'une ignorance plus triste encore, maintenant que la terre a donné son fruit [1]. Il est quelqu'un pour qui l'Emmanuel n'aura ni secret, ni retard; et lui saura bien révéler la merveille. A peine l'Epoux a-t-il pris possession du sanctuaire sans tache où doivent s'écouler les neuf premiers mois de son habitation parmi les hommes, à peine le Verbe s'est fait chair : et Notre-Dame, instruite au dedans du désir de son Fils, se rend en toute hâte vers les monts de Judée [2]. *Voix de mon bien-aimé! le voici qui vient, bondissant sur les montagnes, franchissant les collines* [3]. A l'ami de l'Epoux sa première visite, à Jean le début de ses grâces. Une fête distincte nous permettra d'honorer spécialement la journée précieuse où l'Enfant-Dieu, sanctifiant son Précurseur, se révèle à Jean par la voix de Marie; où Notre-Dame, manifestée par Jean qui tressaille en sa mère, proclame enfin les grandes choses que le Tout-Puissant a opérées en elle *selon la miséricordieuse promesse qu'il fit autrefois à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour jamais* [4].

Mais le temps est venu où, des enfants et des mères, la nouvelle doit s'étendre au pays d'alentour, en attendant qu'elle parvienne au monde entier. Jean va naître, et, ne pouvant parler encore, il déliera la langue de son père. Il fera

1. Psalm. LXXXIV, 13. — 2. Luc. I, 39. — 3. Cant. II, 8. — 4. Luc. I, 55.

cesser le mutisme dont le vieux prêtre, image de l'ancienne loi, avait été frappé par l'ange ; et Zacharie, rempli lui-même de l'Esprit-Saint, va publier dans un cantique nouveau *la visite bénie du Seigneur Dieu d'Israël*[1].

Préludons par le chant des premières Vêpres, avec la sainte Eglise, aux joies de la grande solennité qui s'annonce. Et, tout d'abord, remarquons la couleur blanche des ornements que revêt aujourd'hui l'Epouse ; les pages qui suivent nous en expliqueront le mystère.



LES PREMIÈRES VÊPRES

DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

1. Ant. Ipse præibit ante illum in spiritu et virtute Eliæ, parare Domino plebem perfectam.

1. Ant. Il marchera devant le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Elie, pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

Psaume cix. Dixit Dominus, *page* 45.

2. Ant. Johannes est nomen ejus : vinum et siceram non bibet, et multi in nativitate ejus gaudebunt.

2. Ant. Jean est son nom ; il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et beaucoup se réjouiront à sa naissance.

Psaume cx. Confitebor tibi, Domine, *page* 46.

3. Ant. Ex utero senectutis et sterili Johannes natus est præcursor Domini.

3. Ant. D'un sein stérile et chargé d'années est né Jean, le précurseur du Seigneur.

1. Luc. i, 68.

Psaume cxi. Beatus vir, *page* 47.

4. Ant. Cet enfant sera grand devant le Seigneur ; car sa main est avec lui.

4. Ant. Iste puer magnus coram Domino : nam et manus ejus cum ipso est.

Psaume cxii. Laudate pueri, *page* 49.

5. Ant. Cet enfant sera appelé Nazaréen ; il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et ne mangera rien d'impur depuis sa naissance.

5. Ant. Nazaræus vocabitur puer iste : vinum et siceram non bibet, et omne immundum non manducabit ex utero matris suæ.

PSAUME CXVI.

Toutes les nations, louez le Seigneur ; tous les peuples, proclamez sa gloire.
Car sa miséricorde s'est affermie sur nous, et la vérité du Seigneur demeure éternellement.

Laudate Dominum, omnes gentes : * laudate eum, omnes populi.
Quoniam confirmata est super nos misericordia ejus : * et veritas Domini manet in æternum.

CAPITULE. (*Isai.* XLIX.)

Ecoutez, îles ; peuples éloignés, prêtez l'oreille : Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère, il s'est dès lors souvenu de mon nom.

Audite, insulæ, et attendite, populi de longe : Dominus ab utero vocavit me, de ventre matris meæ recordatus est nominis mei.

Les Antiennes qui précèdent ont rappelé les promesses concernant le saint Précurseur. Lui-même, au Capitule, nous invite à chanter les sublimes prévenances du Très-Haut à son égard. L'Hymne qui suit, fournit à l'Eglise une belle formule de prière et de louange.

Il en est peu d'aussi célèbre dans la sainte Liturgie.

Sa composition est attribuée à Paul Diacre, moine du Mont-Cassin au VIIIe siècle ; et l'histoire qu'on en raconte est particulièrement touchante. Honoré de l'ordre sacré dont le titre allait rester inséparable de son nom dans la suite des âges, Paul Warnefrid, l'ami de Charlemagne et l'historien des Lombards, fut un jour désigné pour bénir le cierge triomphal dont l'apparition annonce à l'Eglise, chaque année, la résurrection prochaine de l'Epoux ; mais pendant qu'il s'apprête à remplir la plus solennelle des fonctions réservées aux lévites de la nouvelle alliance, sa voix, auparavant claire et sonore, s'éteint soudain, le laissant impuissant à envoyer au ciel les notes joyeuses du glorieux *Exultet*. Dans cette extrémité, Paul se recueille ; et se tournant vers Jean, patron à la fois du peuple lombard et de l'église bâtie par Benoît au sommet de la sainte montagne, il invoque celui dont la naissance mit fin au mutisme d'un père, et qui garde le pouvoir de rendre aux *fibres* vocales leur souplesse perdue. Le fils de Zacharie exauça son dévot client. Telle serait l'origine des strophes harmonieuses qui composent aujourd'hui les trois Hymnes de la fête.

Ce que l'on connaît mieux, est l'importance que la première de ces strophes a conquise dans l'histoire du chant grégorien et de la musique. L'air primitif sur lequel on chantait l'Hymne de Paul Diacre, offrait cette particularité que la syllabe initiale de chaque hémistiche s'élevait d'un degré sur la précé-

dente dans l'échelle des sons; on obtenait, en les rapprochant, la série des notes fondamentales qui forment la base de notre gamme actuelle. L'usage s'introduisit de donner aux notes elles-mêmes les noms de ces syllabes : *Ut*, *Re*, *Mi*, *Fa*, *Sol*, *La*. Gui d'Arezzo, par sa méthode d'enseignement, avait donné naissance à cet usage; en le complétant par l'introduction des lignes régulières de la portée musicale, il fit faire un pas immense à la science du chant sacré, auparavant laborieuse et longue à acquérir. Il convenait que le divin Précurseur, la *Voix* dont les accents révélèrent au monde l'harmonie du Cantique éternel, eût cet honneur de voir se rattacher à son nom l'organisation des mélodies de la terre.

HYMNE.

POUR que d'une voix étendue et puissante vos serviteurs fassent retentir les merveilles de vos actes, bannissez, ô saint Jean, l'indignité de nos lèvres souillées.	U*t* queant laxis *reso*nare fibris *Mi*ra gestorum *fa*muli tuorum, *Sol*ve polluti *la*bii reatum, Sancte Johannes.
Un messager venu des célestes sommets annonce à votre père que vous naîtrez et serez grand; le nom que vous porterez, la vie que vous mènerez, il expose par ordre toutes choses.	Nuntius celso veniens olympo, Te patri magnum fore nasciturum. Nomen et vitæ seriem gerendæ Ordine promit.
Lui doute des célestes promesses, et soudain il n'a plus le pouvoir d'articuler les sons; mais, en naissant, vous	Ille, promissi dubius superni, Perdidit promptæ modulos loquelæ;

Sed reformasti genitus peremptæ
Organa vocis.

restaurez l'organe de sa voix éteinte.

Ventris obstruso recubans cubili,
Senseras Regem thalamo manentem :
Hinc parens, nati meritis, uterque
Abdita pandit.

Reposant dans le secret des entrailles maternelles, vous aviez senti la présence du Roi séjournant en sa couche nuptiale ; en suite de quoi, par le mérite de leur fils, votre père et votre mère découvrirent tous deux les mystères.

Sit decus Patri, genitæque Proli,
Et tibi, compar utriusque virtus
Spiritus semper, Deus unus, omni
Temporis ævo.
Amen.

Honneur au Père, et au Fils qu'il engendre, ainsi qu'à vous, puissance éternellement égale aux deux, ô Esprit, Dieu unique, dans toute la suite des âges.

Amen.

℣. Fuit homo missus a Deo,
℟. Cui nomen erat Johannes.

℣. Il y eut un homme envoyé par Dieu,
℟. Dont le nom était Jean.

Au *Magnificat*, reconnaissons la part qu'eut notre saint à cette ineffable effusion des sentiments de la Vierge mère, selon ce que nous rappelait la quatrième strophe de l'Hymne précédente. Les deux Cantiques du soir et du matin, le *Magnificat* et le *Benedictus*, se rattachent à Jean comme à celui qui fut l'occasion de l'un et de l'autre par son mystérieux tressaillement et par sa naissance.

ANTIENNE DE *Magnificat*.

INGRESSO Zacharia templum Domini, appa-

ZACHARIE étant entré dans le temple du Seigneur,

l'ange Gabriel lui apparut debout à la droite de l'autel des parfums.

ruit ei Gabriel angelus, stans a dextris altaris incensi.

Le Cantique *Magnificat*, page 53.

ORAISON.

O Dieu, qui nous avez rendu ce jour glorieux par la naissance du bienheureux Jean; donnez à votre peuple la grâce des joies spirituelles, et conduisez toutes les âmes fidèles dans la voie du salut éternel. Par Jésus-Christ notre Seigneur.

Deus, qui præsentem diem honorabilem nobis in beati Johannis nativitate fecisti : da populis tuis spiritualium gratiam gaudiorum; et omnium fidelium mentes dirige in viam salutis æternæ. Per Dominum.



Les chants de l'Eglise en l'honneur de la glorieuse Nativité du Précurseur sont commencés, et déjà tout nous montre en cette fête une des solennités les plus chères à l'Epouse. Que serait-ce, si, remontant vers des temps plus heureux, il nous était donné d'avoir part aux anciennes manifestations de l'instinct catholique en ce jour ? Dans les grands siècles où la piété des peuples suivait docilement les inspirations de la Mère commune, le spectacle des démonstrations suggérées à la foi de tous par le retour d'anniversaires aimés, entretenait en chacun l'intelligence de l'œuvre divine et des grandes harmonies que le Cycle ancien savait rendre. Aujourd'hui que l'esprit liturgique a baissé pour plusieurs, le mouvement si catholique qu'il imprimait aux foules ne se retrouve plus, et l'absence d'un gouvernail assuré se fait

sentir à la dévotion d'un grand nombre : désemparée, ne se guidant plus sur les phares lumineux que l'Eglise avait disposés à chaque détour de la route, parfois elle apparaît plus sensible au vent des nouveautés qu'au souffle traditionnel de l'Esprit-Saint ; elle est privée du sens exquis que les plus petits comme les plus grands de la famille chrétienne, puisaient à la commune école du Cycle sacré ; sans vue d'ensemble, trop souvent elle manque de proportions, et son défaut d'équilibre l'expose à mille faux mouvements pleins de périls, ou sans autre résultat qu'une fatigue sans profit. Toutefois les soubresauts et les écarts amenés par l'insuffisance de quelques-uns, ne font point sombrer le navire de la vraie piété, parce que, contre vents et marée, et au milieu même des diminutions qu'il est obligé de consentir, la ferme main du pilote suprême maintient toujours authentiquement la direction première. Nous sommes loin du temps où deux armées ennemies, se trouvant en présence la veille de Saint-Jean, remettaient le combat au lendemain de la fête [1] : en France, où la sagesse condescendante de l'Eglise s'est résignée à tant de pertes douloureuses, la Nativité de saint Jean-Baptiste n'est plus solennisée que lorsqu'elle tombe un Dimanche ; mais néanmoins, portée au Calendrier comme double de première classe avec Octave, et ne le cédant qu'à la fête du *Corps du Seigneur*, elle continue de se présenter au fidèle attentif revêtue des caractères

1. Bataille de Fontenay (samedi 25 juin 841) : NITHARDI histor. L. II.

qui désignent en elle un des plus importants jours de l'année.

Une autre fête doit venir, à la fin d'août, réclamer nos hommages envers le fils de Zacharie et d'Elisabeth : la fête de son glorieux martyre et de sa naissance au ciel. Mais, toute *vénérable* qu'elle doive être pour nous, selon l'expression même de l'Eglise au jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste [1], elle n'aura pas la splendeur de celle-ci. C'est qu'en effet, la solennité de ce jour se rapporte moins à Jean qu'à Jésus qu'il annonce ; tandis que la Décollation, plus personnelle à notre Saint, ne présente pas dans le plan divin l'importance qu'avait sa naissance, prélude de celle du Fils de Dieu.

Entre les fils des femmes, il n'y en a point de plus grand, dira l'Homme-Dieu de son Précurseur [2] ; et déjà Gabriel, les annonçant tous deux, affirmait de chacun *qu'il serait grand* [3]. Mais la grandeur de Jésus sera *d'être appelé le Fils du Très-Haut*, et la grandeur de Jean est *de marcher devant lui* [4]. Descendu du ciel comme celui de son maître, le nom de *Jean* proclame la *grâce* que *Jésus*, *sauvant* l'homme, doit apporter au monde [5]. Jésus, *qui vient d'en haut* en personne, *est au-dessus de tous*, et c'est lui, et lui seul, qu'attend l'humanité ; Jean, *qui vient d'ici-bas* au contraire, *n'a rien qu'il n'ait reçu ;* mais il a reçu d'être *l'ami de l'Epoux* [6], son introducteur, et l'Epoux ne vient que *par lui* à l'Epouse [7].

1. Collecta diei. — 2. MATTH. XI. 11. — 3. LUC. I, 15, 32. — 4. *Ibid.* — 5. *Ibid.* 13, 31. — 6. JOHAN. III, 27-31. — 7. *Ibid.* I, 7.

L'Epouse elle-même ne se connait, ne se prépare aux noces sacrées, que par lui : sa prédication la réveille au désert [1]; il l'orne de tous les attraits de la pénitence et des vertus ; sa main enfin, dans un commun baptême, l'unit au Christ sous les eaux. Sublime moment où, élevé par delà tous les hommes et les anges, Jean apparaît au milieu même de la Trinité sainte [2], investissant comme avec autorité d'un titre nouveau la seconde personne incarnée, le Père et l'Esprit agissant avec lui de concert ! Bientôt toutefois, redescendu des sommets plus qu'humains où sa mission l'avait porté, il ambitionne de disparaître : l'Epouse est à l'Epoux, sa joie à lui est entière, son œuvre achevée ; il n'a plus qu'à s'effacer et décroître [3]. A Jésus manifesté désormais [4], à Jésus seul de paraître et grandir. Ainsi l'astre du jour, à partir de la naissance de Jean, qui nous le montre dans sa splendeur, redescend-il des hauteurs du solstice vers l'horizon ; tandis que Noël sera pour lui le signal du mouvement de retour qui lui rendra progressivement tous ses feux.

Jésus seul en effet est *la lumière*, la lumière sans laquelle le monde resterait dans la mort; et Jean n'est que *l'homme envoyé de Dieu*, sans qui la lumière demeurerait inconnue [5]. Mais Jésus étant inséparable de Jean comme le jour l'est de son aurore, on ne doit pas s'étonner que l'allégresse du monde, à la naissance de Jean, participe de celle qu'excitera

1. Cant. VIII, 5. — 2. Johannes totius medius Trinitatis. PETR. DAM. Sermo 23 (edit. Cajet.). — 3. JOHAN. III, 29-30. — 4. *Ibid.* I, 31. — 5. *Ibid.* 4-10.

dans son temps la venue du Sauveur : tout ainsi que l'aurore excite en nous la joie du jour qu'elle précède et annonce. Jusqu'au quinzième siècle, l'Eglise latine, avec les Grecs qui continuent de le faire, célébra en septembre la *Conception* du Précurseur : non qu'elle fût sainte de soi, mais parce qu'elle marquait le commencement des mystères. Dans le même esprit, quoique déjà sainte en elle-même, la Nativité de saint Jean-Baptiste n'est si grandement célébrée, de nos jours encore, que parce qu'elle porte en elle pour ainsi dire la fête même de la Nativité du Sauveur. C'est la Noël d'été. Dès le commencement, Dieu et son Eglise prirent soin, comme nous l'allons voir, d'accuser par mille rapprochements la dépendance et ressemblance des deux solennités.

Dieu, dont la providence poursuit en tout la glorification de son Verbe fait chair, estime les hommes et les siècles à la mesure du témoignage qu'ils rendent au Christ ; et c'est pourquoi Jean est si grand. Car de celui que les prophètes annonçaient comme à venir, que les apôtres prêchaient comme déjà venu, lui seul, en même temps prophète et apôtre, a dit en le montrant : Le voici ! Jean étant donc *le témoin* par excellence [1], il convenait qu'il présidât à la période glorieuse où, trois siècles durant, l'Eglise rendit à l'Epoux ce témoignage du sang qui donne aux martyrs la première place dans sa reconnaissance, après les apôtres et les prophètes sur le fondement desquels elle est bâtie [2]. Dix fois s'ou-

1. JOHAN. I, 7. — 2. Eph. II, 20.

vrirent, sur l'immense étendue de l'empire romain, les veines de l'Epouse ; et l'éternelle Sagesse voulut que la dixième et dernière lutte se rattachât, par la journée du 25 décembre 303, dans Nicomédie [1], à la naissance du Fils de Dieu dont elle assurait le triomphe. Mais si la Nativité de l'Emmanuel éclaire ainsi dans les fastes sacrés la fin des grands combats, celle de Jean, comme il convenait, en marque les débuts. Ce fut en l'année 64 que, pour la première fois, Rome païenne ouvrit ses arènes aux soldats du Christ ; et c'est le 24 juin que l'Eglise en consacre l'auguste souvenir, par cette mention qui fait suite, dans son Martyrologe, à l'annonce concernant la Nativité du Précurseur : « A Rome, la mémoire sainte des nom- « breux martyrs qui, sous l'empereur Néron, « furent accusés calomnieusement de l'in- « cendie de la ville, et moururent par l'ordre « du prince en divers supplices : les uns ex- « posés sous des peaux de bêtes aux morsures « des chiens, d'autres crucifiés, d'autres em- « brasés en manière de torches à la chute du « jour pour éclairer dans la nuit. Tous ceux- « là étaient disciples des Apôtres : prémices « choisies que l'Eglise romaine, champ fertile « en martyrs, offrit avant la mort des Apôtres « au Seigneur [2]. »

La solennité du 24 juin éclaire donc doublement les origines du christianisme. Il n'y eut pas d'assez mauvais jours dans l'Eglise,

1. Le Temps de Noël, t. I, p. 303. Martyrol. Rom. ad diem 25 Dec. : Octavo Kalendas Januarii. — 2. Martyrol. Rom. ad diem 24 Junii : Octavo Kalendas Julii.

pour mettre en défaut, une seule année, la prédiction de l'ange *que beaucoup se réjouiraient à la naissance de Jean* [1]; avec la joie, sa parole, ses exemples, son intercession, apportaient le courage aux martyrs. Après le triomphe remporté par le Fils de Dieu sur la négation païenne, lorsque au témoignage du sang succéda celui de la confession par les œuvres et la louange, Jean conserva son rôle de précurseur du Christ dans les âmes. Guide des moines, il les conduit loin du monde et les fortifie dans les combats de la solitude ; ami de l'Epoux, il continue de former l'Epouse , *en préparant au Seigneur un peuple parfait* [2].

Dans les divers états, à tous les degrés de la vie chrétienne, se fait sentir sa bienveillante et nécessaire influence. Ce n'est pas en vain qu'au commencement du quatrième Evangile, dans le passage le plus dogmatique du Testament nouveau, si l'on peut ainsi parler, Jean se retrouve, comme au Jourdain, intimement uni aux opérations de la Trinité souveraine dans l'universelle économie de la divine Incarnation : *Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean*, dit l'Esprit-Saint ; *il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière*, AFIN QUE TOUS CRUSSENT PAR LUI [3]. « Précurseur dans sa naissance, précurseur dans sa mort , saint Jean, dit saint Ambroise , continue de marcher en avant du Seigneur. Et peut-être plus que nous ne le pensons, son action mystérieuse a sa part dans notre présente vie, dans ce présent jour. Lorsque nous commençons à

1. LUC. I, 14. — 2. *Ibid.* 17. — 3. JOHAN. I, 6-7.

croire au Christ, il y a comme une vertu de Jean qui nous attire après elle ; il incline dans le sens de la foi les sentiers de notre âme ; il redresse les chemins tortueux de cette vie, il en fait la voie droite de notre pèlerinage, de peur que nous ne tombions dans les anfractuosités de l'erreur ; il fait en sorte que toutes nos vallées puissent se remplir des fruits des vertus, que toute hauteur mondaine s'abaisse devant le Seigneur [1]. »

Mais si le Précurseur garde sa part dans chaque progrès de la foi rapprochant du Christ les âmes, il intervient plus encore dans tout baptême accroissant l'Epouse. Les baptistères lui sont consacrés. Le baptême qu'il donnait aux foules sur les bords du Jourdain n'eut jamais, il est vrai, la puissance du baptême chrétien ; mais en plongeant l'Homme-Dieu sous les eaux, il mettait ces dernières en possession de la vertu fécondante qui, sortie de cet Homme-Dieu, allait leur donner de compléter jusqu'à la fin des temps, par l'accession de membres nouveaux, le corps de l'Eglise unie au Christ.

La foi de nos pères n'ignorait pas les grands biens dont étaient redevables à Jean les particuliers et les peuples. Tant de néophytes recevaient son nom au baptême, si efficace pour conduire jusqu'à la sainteté était le secours prêté par lui à ses clients fidèles, qu'il n'est pas de jour du calendrier où l'on ne puisse honorer la naissance au ciel de quelqu'un d'entre eux [2]. Patron autrefois des

1. Amb. in Luc. I, 38. — 2. Annus Joannis, auctore Joanne N. (Pragæ, 1664).

Lombards, saint Jean-Baptiste l'est aujourd'hui du Canada français. Mais, soit en Orient, soit en Occident, qui pourrait compter les contrées, les villes, les familles religieuses, les abbayes, les églises placées sous ce puissant patronage : depuis le temple qui, sous Théodose, remplaça dans Alexandrie l'antique Sérapéon aux mystères fameux, jusqu'au sanctuaire élevé sur les ruines de l'autel d'Apollon, au sommet du Cassin, par le patriarche des moines ; depuis les quinze églises que Byzance, devenue la nouvelle Rome, avait consacrées dans ses murs au Précurseur, jusqu'à cette basilique auguste de Latran, vraiment digne du nom qui lui fut donné de *basilique d'or*, et qui, dans la capitale de l'univers chrétien, reste la maîtresse et la mère de toutes les églises de la Ville et du monde ! Primitivement dédiée au Sauveur, elle adjoignit bientôt à ce vocable sacré, comme inséparable, celui de l'Ami de l'Epoux. Le nom de Jean l'évangéliste, cet autre ami de Jésus, dont une tradition place au 24 juin la mort précieuse, fut lui-même ajouté aux deux autres ; mais il n'en demeure pas moins assuré que la pratique commune est d'accord avec les anciens documents, pour rapporter plus spécialement au Précurseur le titre de Saint-Jean-de-Latran sous lequel on désigne aujourd'hui la basilique patriarcale des Pontifes romains.

« Il convenait en effet, dit saint Pierre Damien, que l'autorité de l'Epouse souscrivît au jugement de l'Epoux, et que celui-ci vît son ami le plus grand élevé en gloire là où celle-là serait reine. Election remarquable, à coup sûr, que celle qui donne

à Jean cette primauté en la ville même consacrée par la mort glorieuse des deux flambeaux du monde. Pierre de sa croix, Paul sous le glaive, voient la première place rester à un autre ; Rome s'empourpre du sang d'innombrables martyrs, et ses honneurs vont tous au bienheureux Précurseur. Jean, partout, est le plus grand [1]. »

En ce jour donc, imitons l'Eglise ; évitons les oublis de l'ingratitude ; saluons avec action de grâces et pleine allégresse, l'arrivée de celui qui nous promet le Sauveur. Déjà Noël s'annonce. Sur la place du Latran, le fidèle peuple romain veillera cette nuit, attendant l'heure qui lui permettra de rompre le jeûne sévère et la stricte abstinence de la vigile, pour se livrer à d'innocentes réjouissances, prélude de celles qui, dans six mois, accueilleront l'Emmanuel.

La Vigile de saint Jean n'est plus de précepte dans un grand nombre d'églises ; autrefois, pourtant, ce n'était pas un seul jour de jeûne qu'on savait s'imposer à l'approche de la Nativité du Précurseur, mais un carême entier, rappelant par sa durée et ses prescriptions l'Avent du Seigneur [2]. Plus sévères avaient été les saintes exigences de la prépa-

1. Illa enim mater et magistra omnium Ecclesiarum Ecclesia Romana, cui dictum est : « Ego pro te rogavi, ut non deficiat fides tua, » in honore Johannis Baptistæ, post Salvatoris nomen consecrata est et signata. Dignum namque erat ut sententiam Sponsi Sponsæ sequeretur auctoritas... PETR. DAM. Sermo XXIII. On voit aussi ce discours attribué à saint Bernard ou à Nicolas de Clairvaux. — 2. Conciles, capitulaires, canons pénitentiels.

ration, plus chère aussi et mieux comprise était la fête. Après avoir égalé la pénitence du Carême de Jean aux austérités de celui de Noël, on ne s'étonnait plus de voir l'Eglise rapprocher dans sa Liturgie les deux Nativités, à un point qui surprendrait aujourd'hui la foi boiteuse de plusieurs.

Trois Messes célébraient la naissance de Jean, comme celle de Celui qu'il fit connaître à l'Epouse : la première, à nuit close, rappelait son titre de précurseur ; la seconde, au point du jour, honorait son baptême ; la troisième, à Tierce, exaltait sa sainteté [1]. Préparation de l'Epouse, consécration de l'Epoux, sainteté sans paire : triple triomphe, qui rapprochait le serviteur du Maître, et méritait l'hommage d'un triple Sacrifice au Dieu trois fois saint, manifesté à Jean dans la pluralité de ses personnes et révélé par lui à l'Eglise. De même encore qu'il y avait autrefois deux Matines en la nuit de Noël, Durand de Mende nous apprend, après Honorius d'Autun, que plusieurs célébraient en la fête de saint Jean un double Office [2]. Le premier commençait à la chute du jour ; il était sans *alleluia*, pour signifier le temps *de la Loi et des Prophètes qui dura jusqu'à Jean* [3]. Le second, commencé au milieu de la nuit, se terminait à l'aurore ; on le chantait avec *alleluia*, pour marquer l'ouverture des temps de la grâce et *du royaume de Dieu* [4].

L'allégresse, qui est le caractère propre de

1. Sacrament. Gregor., Amal., pseudo-Alcuin., Ord. rom. — 2. Dur. Ration. vii, 14 ; Hon. Gemma anim. iv, 48. — 3. Luc. xvi, 16. — 4. *Ibid.*

cette fête, débordait en dehors du saint lieu, et se répandait jusque sur les Musulmans infidèles. Si, à Noël, la rigueur de la saison confinait au foyer domestique les expansions touchantes de la piété privée, la beauté des nuits de la Saint-Jean d'été offrait une occasion de dédommagement à la foi vive des peuples. Aussi complétait-elle ce qui lui semblait l'insuffisance de ses démonstrations envers l'Enfant-Dieu, par les honneurs rendus au Précurseur dans son berceau. A peine s'éteignaient les derniers rayons de l'astre du jour, que, du fond de l'Orient jusqu'à l'extrême Occident, sur la surface du monde entier, d'immenses jets de flammes s'élançaient des montagnes, et s'allumaient soudain par toutes les villes, dans chaque bourgade, dans les moindres hameaux. C'étaient les feux de la Saint-Jean : témoignage authentique, sans cesse renouvelé, de la vérité des paroles de l'ange et de la prophétie annonçant cette joie universelle qui devait saluer la naissance du fils d'Elisabeth. Comme une *lampe ardente et luisante*, selon l'expression du Seigneur, il était apparu dans la nuit sans fin, et, *pour un temps*, la synagogue *avait voulu se réjouir à ses rayons* [1]; mais, déconcertée par sa fidélité qui l'empêchait de se donner pour le Christ et la vraie lumière [2], irritée à la vue de l'Agneau qu'il montrait comme le salut du monde et non plus seulement d'Israël [3], la synagogue bientôt s'était retournée vers la nuit, et, d'elle-même, avait mis sur ses yeux

1. JOHAN. V, 35. — 2. *Ibid.* I, 20. — 3. *Ib.* 29.

le bandeau fatal qui lui permet de rester dans ses ténèbres jusqu'à nos jours. Reconnaissante à celui qui n'avait voulu ni diminuer, ni tromper l'Epouse, la gentilité l'exalta d'autant plus, au contraire, qu'il s'était abaissé davantage ; elle recueillit les sentiments qu'aurait dû garder la synagogue répudiée, et manifesta par tous les moyens en son pouvoir que, sans confondre la lumière empruntée du Précurseur avec l'éclat du Soleil de justice, elle n'en saluait pas moins avec enthousiasme cette lumière qui avait été pour l'humanité l'aurore des joies nuptiales.

On pourrait presque dire des feux de la Saint-Jean qu'ils remontent, comme la fête elle-même, à l'origine du christianisme. Ils apparaissent du moins dès les premiers temps de la paix, comme un fruit de l'initiative populaire, non sans exciter parfois la sollicitude des Pères et des conciles, attentifs à bannir toute idée superstitieuse de manifestations qui remplaçaient, si heureusement d'ailleurs, les fêtes païennes des solstices. Mais la nécessité de combatre quelques abus, possibles aujourd'hui comme alors, n'empêcha point l'Église d'encourager un genre de démonstrations qui répondait si bien au caractère de la fête. Les feux de la Saint-Jean complétaient heureusement la solennité liturgique ; ils montraient unies dans une même pensée l'Eglise et la cité terrestre. Car l'organisation de ces réjouissances relevait des communes, et les municipalités en portaient tous les frais. Aussi le privilège d'allumer les feux était-il réservé, d'ordinaire, aux premiers personnages de l'ordre civil. Les rois eux-

mêmes, prenant part à la joie de tous, tenaient à honneur de donner ce signal d'allégresse à leurs peuples; Louis XIV, en 1648, mit encore le feu au bûcher de la place de Grève, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Ailleurs, comme il se fait toujours en plus d'un endroit de la catholique Bretagne, le clergé, invité à bénir les bois amoncelés, y jetait lui-même le premier brandon; tandis que la foule, portant des torches embrasées, se répandait dans les campagnes autour des moissons mûrissantes, ou suivait aux bords de l'Océan les sinuosités du rivage, avec mille cris joyeux auxquels répondaient les feux allumés dans les îles voisines.

En certains lieux, la *roue ardente*, disque enflammé tournant sur lui-même et parcourant les rues des villes ou descendant du sommet des montagnes, représentait le mouvement du soleil qui n'atteint le plus haut point de sa course que pour redescendre aussitôt; elle rappelait la parole du Précurseur au sujet du Messie: *Il faut qu'il croisse et que je diminue* [1]. Le symbolisme se complétait par l'usage où l'on était de brûler les ossements et débris de toutes sortes, en ce jour qui annonça la fin de la loi ancienne et le commencement des temps nouveaux, selon le mot de l'Ecriture: *Vous rejetterez ce qui est vieux, à l'arrivée des nouveaux biens* [2].

Heureuses les populations qui conservent encore quelque chose des coutumes où l'antique simplicité de nos pères puisait une joie plus vraie, et plus pure assurément,

1. JOHAN. III, 30. — 2. Levit. XXVI, 10.

que celles demandées par leurs descendants à des fêtes où l'âme n'a plus de part !

L'Office des Laudes a aujourd'hui une importance particulière, le Cantique *Benedictus*, qu'on y chante toute l'année, étant l'expression même des sentiments inspirés par l'Esprit-Saint au père de Jean-Baptiste, à l'occasion de la naissance qui réjouit ainsi Dieu et les hommes. C'est pourquoi, ne pouvant insérer l'Office entier, nous donnerons du moins ici le Cantique, en le faisant précéder des deux Hymnes de Matines et de Laudes, qui font suite à celle des Vêpres dans la composition de Paul Diacre. Les Antiennes, le Capitule et le Verset des Laudes, sont les mêmes que l'on trouvera plus loin aux secondes Vêpres.

HYMNE DE MATINES.

Dès vos plus tendres années, fuyant la foule et les villes, vous gagnâtes les antres du désert, pour éviter que le moindre écart de la langue ne vînt ternir l'éclat de votre vie.

Là vous eûtes un dur vêtement de poils de chameau pour couvrir vos membres sacrés, pour ceinture une lanière, l'eau des fontaines pour breuvage, pour aliment le miel et les sauterelles.

Les autres prophètes avaient seulement chanté, d'un cœur inspiré, l'astre qui devait paraître ; mais vous, du doigt,

Antra deserti teneris sub annis,
Civium turmas fugiens, petisti,
Ne levi posses maculare vitam
Crimine linguæ.

Præbuit durum tegumen camelus
Artubus sacris, strophium bidentes ;
Cui latex haustum, sociata pastum
Mella locustis.

Cæteri tantum cecinere vatum
Corde præsago jubar affuturum :

Tu quidem mundi scelus auferentem
Indice prodis.

Non fuit vasti spatium per orbis
Sanctior quisquam genitus Johanne,
Qui nefas sæcli meruit lavantem
Tingere lymphis.

Sit decus Patri, genitæque Proli,
Et tibi, compar utriusque virtus
Spiritus semper, Deus unus, omni
Temporis ævo.
Amen.

vous montrez celui qui ôte le péché du monde.

Il n'y eut point dans l'immensité du vaste univers un fils de la femme plus saint que ne fut Jean, lui qui mérita de plonger sous les eaux celui qui lave les crimes des siècles.

Honneur au Père, et au Fils qu'il engendre, ainsi qu'à vous, puissance éternellement égale aux deux, ô Esprit, Dieu unique, dans toute la suite des âges.

Amen.

HYMNE DE LAUDES.

O NIMIS felix, meritique selsi,
Nesciens labem nivei pudoris,
Præpotens Martyr, nemorumque cultor,
Maxime vatum.

Serta ter denis alios coronant
Aucta crementis, duplicata quosdam ;
Trina te fructu cumulata centum
Nexibus ornant.

O MILLE fois heureux, vous dont le mérite est si sublime, dont la blanche pureté ne connut jamais de souillure, très puissant martyr, habitant des forêts, le plus grand des prophètes.

D'autres ont leurs couronnes brillantes d'œuvres ayant produit trente pour un, deux fois plus en quelques-uns ; mais vous, plus que triplant vos œuvres, allez jusques à cent dans la gloire de votre diadème [1].

1. Et aliud cecidit in terram bonam : et dabat fructum ascendentem, et crescentem ; et afferebat unum triginta, unum sexaginta, et unum centum. MARC, IV, 8, 20.

Maintenant, par la vertu de mérites si féconds, brisez les durs rochers de nos cœurs, aplanissez le chemin raboteux, redressez les sentiers qui s'écartent ;

Nunc potens nostri meritis opimis
Pectoris duros lapides revelle,
Asperum planans iter, et reflexos
Dirige calles.

Afin que le doux Créateur et Rédempteur du monde, trouvant nos âmes purifiées des souillures de toute faute, daigne comme il convient, à sa venue, y poser ses pieds bienheureux.

Ut pius mundi Sator et Redemptor,
Mentibus culpæ sine labe puris,
Rite dignetur veniens beatos
Ponere gressus.

Que les habitants des cieux vous célèbrent en leurs louanges, ô Dieu simple et trois en personnes ; dans nos supplications, de notre côté, nous vous demandons grâce : épargnez vos rachetés.
Amen.

Laudibus cives celebrent superni
Te, Deus simplex pariterque trine,
Supplices et nos veniam precamur :
Parce redemptis.
Amen.

℣. Cet enfant sera grand devant le Seigneur.
℟. Car sa main est avec lui.

℣. Iste puer magnus coram Domino.
℟. Nam et manus ejus cum ipso est.

Ant. La bouche de Zacharie fut ouverte, et il prophétisa, disant : Béni soit le Dieu d'Israël.

Ant. Apertum est os Zachariæ, et prophetavit, dicens : Benedictus Deus Israel.

CANTIQUE DE ZACHARIE.

Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël ; car il a visité et racheté son peuple.

Benedictus Dominus Deus Israel : * quia visitavit, et fecit redemptionem plebis suæ.

Et il nous a suscité un puissant Sauveur, dans la maison de David, son serviteur ;

Et erexit cornu salutis nobis : * in domo David pueri sui.

Sicut locutus est per os Sanctorum : * qui a sæculo sunt Prophetarum ejus.

Salutem ex inimicis nostris : * et de manu omnium qui oderunt nos.

Ad faciendam misericordiam cum patribus nostris : * et memorari testamenti sui sancti.

Jusjurandum quod juravit ad Abraham patrem nostrum : * daturum se nobis.

Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati : * serviamus illi.

In sanctitate et justitia coram ipso : * omnibus diebus nostris.

Et tu puer, Propheta Altissimi vocaberis : * præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus.

Ad dandam scientiam salutis plebi ejus : * in remissionem peccatorum eorum.

Per viscera misericordiæ Dei nostri : * in quibus visitavit nos Oriens ex alto.

Illuminare his, qui in tenebris et in umbra mortis sedent : * ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.

Comme il l'avait promis par la bouche de ses Saints, de ses Prophètes, qui ont prédit dans les siècles passés,

Qu'il nous sauverait de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent ;

Qu'il ferait la miséricorde promise à nos pères, et se souviendrait de son alliance sainte,

Du serment par lequel il avait juré à Abraham notre père de faire, dans sa bonté,

Que, délivrés de la main de nos ennemis, nous le puissions servir sans crainte,

Dans la sainteté et la justice, marchant devant lui tous les jours de notre vie.

Et vous, petit Enfant, *Précurseur de l'Emmanuel*, vous serez appelé Prophète du Très-Haut ; car vous marcherez devant la face du Seigneur, pour préparer ses voies,

Pour donner à son peuple la connaissance du salut, et annoncer la rémission des péchés,

Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, ce divin Orient qui s'est levé sur nous du haut du ciel,

Pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans la voie de la paix.

A TIERCE.

L'Hymne et les trois Psaumes dont se compose l'Office de Tierce se trouvent ci-dessus, *page* 28.

Ant. Ils faisaient signe à son père d'indiquer comment il voulait qu'on le nommât ; et il écrivit : Jean est son nom.

Ant. Annuebant patri ejus quem vellet vocari eum : et scripsit dicens : Johannes est nomen ejus.

Le Capitule comme aux premières Vêpres, *page* 313.

℟. *br.* Il y eut un homme * Envoyé par Dieu. Il y eut.
℣. Dont le nom était Jean*. Envoyé.
Gloire au Père. Il y eut.

℟. *br.* Fuit homo, * Missus a Deo. Fuit.
℣. Cui nomen erat Johannes. * Missus.
Gloria Patri. Fuit.

℣. Entre les fils des femmes il n'y en a point eu de plus grand,
℟. Que Jean-Baptiste.

℣. Inter natos mulierum non surrexit major,
℟. Johanne Baptista.

L'Oraison est la Collecte de la Messe, *page* 337.



A LA MESSE.

La Messe est composée de divers passages de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'Eglise, disent les auteurs liturgistes, veut ainsi nous rappeler que Jean forme le trait d'union des deux alliances et participe de chacune. Il est l'agrafe précieuse qui fixe le double manteau de la loi et de la grâce [1] sur la poitrine du Pontife éternel.

1. Petr. Chrys. Sermo 91.

L'Introït est d'Isaïe; nous retrouverons plus au long, dans l'Epître, le texte d'où il est tiré. Le Psaume qui se chantait autrefois avec lui est le xcI[e], dont le premier verset reste seul maintenant en usage, quoique la raison primitive du choix de ce psaume se trouve dans le suivant et le treizième: *Il est bon d'annoncer au matin votre miséricorde, et de manifester votre vérité dans la nuit !... Le juste fleurira comme le palmier ; il se multipliera comme le cèdre du Liban.*

INTROÏT.

De ventre matris meæ vocavit me Dominus nomine meo : et posuit os meum ut gladium acutum : sub tegumento manus suæ protexit me, et posuit me quasi sagittam electam.

Ps. Bonum est confiteri Domino : et psallere nomini tuo, Altissime. Gloria Patri. De ventre.

Le Seigneur m'a appelé par mon nom dès le ventre de ma mère : il a fait de ma langue un glaive acéré ; il m'a protégé sous l'ombre de sa main ; il m'a mis en réserve comme une flèche choisie.

Ps. Il est bon de louer le Seigneur, et de chanter des psaumes à votre nom, ô Très-Haut ! Gloire au Père. Le Seigneur.

La Collecte rassemble les vœux du peuple fidèle, en ce jour devenu si grand par la naissance du Précurseur. Elle implore l'abondance des joies spirituelles, qui sont la grâce propre de cette fête, ainsi que l'avait annoncé Gabriel ; et, rappelant le rôle du fils de Zacharie qui consiste à redresser les sentiers du salut, elle demande que pas un des chrétiens ne s'écarte des voies de l'éternelle vie.

COLLECTE.

O Dieu, qui nous avez rendu ce jour glorieux par la naissance du bienheureux Jean ; donnez à votre peuple la grâce des joies spirituelles, et conduisez toutes les âmes fidèles dans la voie du salut éternel. Par Jésus-Christ notre Seigneur.

Deus, qui præsentem diem honorabilem nobis in beati Johannis nativitate fecisti : da populis tuis spiritualium gratiam gaudiorum ; et omnium fidelium mentes dirige in viam salutis æternæ. Per Dominum.

ÉPÎTRE.

Lecture du Prophète Isaïe. Chap. xlix.

Ecoutez, îles ; et vous, peuples éloignés, soyez attentifs : Le Seigneur m'a appelé dès le sein maternel ; dès le ventre de ma mère il s'est souvenu de mon nom. Il a fait de ma langue un glaive acéré ; il m'a protégé sous l'ombre de sa main, et il m'a mis en réserve comme une flèche choisie : il m'a caché dans son carquois. Et il m'a dit : Vous êtes mon serviteur, Israël ; je me glorifierai en vous. Et le Seigneur qui m'a formé dès le sein de ma mère pour être son serviteur, dit maintenant : Voici que je vous ai donné pour lumière aux nations ; vous êtes le salut que j'enverrai jusqu'aux extrémités de la terre. Les rois vous verront et les princes se lèveront devant vous, et ils se prosterneront à cause du Seigneur et du Saint d'Israël qui vous a choisi.

Lectio Isaiæ Prophetæ. Cap. xlix.

Audite insulæ, et attendite populi de longe : Dominus ab utero vocavit me, de ventre matris meæ recordatus est nominis mei. Et posuit os meum quasi gladium acutum : in umbra manus suæ protexit me, et posuit me sicut sagittam electam : in pharetra sua abscondit me. Et dixit mihi : Servus meus es tu, Israel, quia in te gloriabor. Et nunc dicit Dominus, formans me ex utero servum sibi : Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. Reges videbunt, et consurgent principes, et adorabunt propter Dominum, et Sanctum Israel, qui elegit te.

Isaïe, dans ces quelques lignes, a directement en vue d'annoncer le Sauveur ; l'application qu'en fait l'Eglise à saint Jean-Baptiste, nous montre une fois de plus l'étroite union du Christ et de son Précurseur dans l'œuvre de la Rédemption. Capitale de la gentilité, devenue la mère de l'univers chrétien, Rome s'est plue à faire entendre, dans ce grand jour, aux fils que l'Epoux lui a donnés, la prophétie consolante qui s'adressait à eux, avant même qu'elle ne fût fondée sur les sept collines. Huit siècles avant la naissance de Jean et du Messie, une voix s'élevait de Sion, et, franchissant les limites de Jacob, retentissait sur tous les rivages où la nuit du péché retenait l'homme asservi à l'enfer : *Ecoutez, îles ; et vous, peuples éloignés, soyez attentifs !* C'était la voix de Celui qui devait venir et de l'ange chargé de marcher devant lui, la voix de Jean et du Messie, exaltant la commune prédestination qui faisait d'eux, comme serviteur et maître, l'objet des mêmes décrets éternels. Et la voix, après avoir célébré le privilège qui les désignerait, quoique si diversement, dès le sein maternel, aux complaisances du Tout-Puissant, formulait l'oracle divin qui devait être promulgué en d'autres termes, sur leurs berceaux, par le ministère de Zacharie et des anges. *Je me glorifierai en vous*, qui êtes vraiment pour moi *Israël ;* c'est peu de Jacob, qui ne vous écoutera point et dont vous ne me ramènerez qu'un petit nombre [1] : *voici que je vous ai donné pour lumière aux na-*

1. Isai. xlix, 4-6.

tions, vous êtes le salut que j'enverrai jusqu'aux extrémités de la terre ; pour le peu d'accueil que vous aura fait mon peuple, *les rois se lèveront et*, à votre parole, ils *adoreront le Seigneur qui vous a choisi* comme négociateur de son alliance [1].

Enfants de l'Epouse, entrons dans ses pensées ; comprenons quelle reconnaissance doit être la nôtre, à nous gentils, envers celui à qui *toute chair* devra d'avoir connu le Sauveur [2] Du désert, où sa voix stigmatisait l'orgueil des descendants des patriarches, il nous voyait succéder à l'altière synagogue ; sans rien diminuer des divines exigences, son austère prédication avait, pour les futurs privilégiés de l'Epoux, des ménagements de langage qu'il ne connaissait point avec les Juifs. « Race de vipères, disait-il à ceux-ci, qui donc vous montre à fuir le châtiment qui s'avance ? Faites de dignes fruits de pénitence, et n'allez pas dire : Nous avons pour père Abraham ; car je vous dis, moi, que Dieu peut faire sortir de ces pierres des fils d'Abraham. Pour vous, déjà la cognée est à la racine, et l'arbre stérile sera jeté au feu [3]. » Mais au publicain méprisé, au soldat détesté, à tous les cœurs arides de la gentilité, trop comparables en effet aux rochers du désert, Jean-Baptiste annonçait la grâce qui désaltérerait et féconderait dans la justice leurs âmes desséchées · « Publicains, ne dépassez pas les exigences du fisc ; soldats, contentez-vous de votre solde [4]. Moïse a donné la loi ; mais

1 Isai. xlix, 8. — 2. *Ibid* xl, 5. — 3 Luc. iii, 7-9. — 4. *Ibid.* 12-14.

meilleure est la grâce, œuvre de celui que j'annonce [1] : c'est lui qui ôte les péchés du monde [2], et nous donne à tous de sa plénitude [3]. »

Quels horizons nouveaux pour ces délaissés, que le dédain d'Israël avait si longtemps tenus à l'écart ! Mais pour la synagogue, pareille atteinte au privilège prétendu de Juda était un crime. Elle avait supporté les invectives sanglantes du fils de Zacharie ; elle s'était montrée prête à l'acclamer comme le Christ [4] ; mais l'inviter à marcher de pair, elle qui se proclamait pure, avec l'impure gentilité, c'en était trop : Jean, dès ce moment, fut jugé comme le sera son maître. Jésus, plus tard, insistera sur cette différence de l'accueil fait à son Précurseur par ceux qui l'écoutaient ; il en fera la base de sa sentence de réprobation contre les Juifs : « En vérité, je vous le dis, les publicains et les femmes perdues vous précéderont dans le royaume de Dieu ; car Jean est venu à vous dans la voie de la justice et vous ne l'avez point écouté, tandis que les publicains et les femmes perdues ont reçu sa parole, sans que cette vue vous ait amenés à pénitence [5]. »

A la suite d'Isaïe prophétisant la venue de Jean et du Sauveur, Jérémie, figure de l'un et de l'autre, apparaît au Graduel ; lui aussi fut sanctifié dès le sein de sa mère, et préparé dès lors au ministère qu'il devait remplir. Le Verset demeure en suspens sur l'annonce d'un discours du Seigneur ; selon le

1. JOHAN. I. 15-17. — 2. *Ibid.* 29. — 3. *Ib.* 16. — 4. *Ib.* 19. — 5. MATTH. XXI, 31-32.

rit autrefois usité, il se complétait par la reprise du Graduel. Le Verset alléluiatique est emprunté à l'Evangile, et tiré du *Benedictus.*

GRADUEL.

JE vous ai connu avant de vous avoir formé dans le sein de votre mère, et avant votre naissance je vous ai sanctifié.

℣. Le Seigneur a étendu sa main, il a touché ma bouche, et il m'a dit.

Alleluia, alleluia.

℣. Vous, enfant, serez appelé Prophète du Très-Haut ; vous marcherez devant le Seigneur, pour préparer ses voies. Alleluia.

PRIUSQUAM te formarem in utero, novi te: et antequam exires de ventre, sanctificavi te.

℣. Misit Dominus manum suam, et tetigit os meum, et dixit mihi.

Alleluia, alleluia.

℣. Tu puer, Propheta Altissimi vocaberis : præibis ante Dominum parare vias ejus. Alleluia.

ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. CHAP. I.

LE temps d'Elisabeth arriva, et elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses proches ayant donc appris que le Seigneur avait fait éclater sur elle sa miséricorde, l'en félicitaient. Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils le nommaient Zacharie, du nom de son père. Mais sa mère répondit : Nullement ; il s'appellera Jean. Ils lui dirent : Il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom. En même temps, ils faisaient signe au père de marquer comment il voulait

Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam. CAP. I.

ELISABETH impletum est tempus pariendi ; et peperit filium. Et audierunt vicini, et cognati ejus, quia magnificavit Dominus misericordiam suam cum illa, et congratulabantur ei. Et factum est in die octavo, venerunt circumcidere puerum, et vocabant eum nomine patris sui Zachariam. Et respondens mater ejus, dixit : Nequaquam, sed vocabitur Johannes. Et dixerunt ad illam : Quia nemo est in

cognatione tua, qui vocetur hoc nomine. Innuebant autem patri ejus, quem vellet vocari eum. Et postulans pugillarem scripsit, dicens: Johannes est nomen ejus. Et mirati sunt universi. Apertum est autem illico os ejus, et lingua ejus, et loquebatur benedicens Deum. Et factus est timor super omnes vicinos eorum : et super omnia montana Judææ divulgabantur omnia verba hæc : et posuerunt omnes qui audierant in corde suo, dicentes : Quis, putas, puer iste erit ? Etenim manus Domini erat cum illo. Et Zacharias pater ejus repletus est Spiritu Sancto : et prophetavit, dicens : Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit, et fecit redemptionem plebis suæ.

qu'on le nommât. Or lui, demandant des tablettes, écrivit : Jean est son nom. Et tout le monde fut dans l'étonnement. Au même instant sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait en bénissant Dieu. Tous les voisins de Zacharie et d'Elisabeth furent remplis de crainte, et le bruit de tant de merveilles se répandit sur toutes les montagnes de Judée. Ceux qui les apprenaient les gardaient en leur cœur, et ils disaient : Quel pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main du Seigneur était avec lui. Et Zacharie son père fut rempli du Saint-Esprit, et il prophétisa, disant : Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, car il a visité et racheté son peuple.

Après les lieux sanctifiés par le passage en ce monde du Verbe fait chair, il n'en est point, dans la Palestine, qui doive intéresser plus l'âme chrétienne que celui où se sont accomplis les événements racontés dans notre Evangile. La ville qu'illustra la naissance du Précurseur se trouve à deux lieues de Jérusalem vers le couchant, comme Bethléhem, où naquit le Sauveur, est à deux lieues au midi de la Ville sainte. Sorti par la porte de Jaffa, le pèlerin qui se dirige vers Saint-

Jean-de-la-Montagne rencontre d'abord le monastère grec de Sainte-Croix, élevé sur l'emplacement où furent coupés les arbres dont fut faite la croix du Seigneur. Puis, continuant sa marche à travers le massif des montagnes de Juda, il atteint un sommet d'où se découvre à ses yeux la Méditerranée. La maison d'Obed Edom qui abrita trois mois l'arche sainte s'élevait en cet endroit, d'où un sentier rapide conduit au lieu où Marie, la véritable arche d'alliance, passa elle-même trois mois de bénédictions chez sa cousine Elisabeth. Deux sanctuaires, éloignés d'environ mille pas l'un de l'autre, consacrent les grands souvenirs qui viennent de nous être rappelés par saint Luc : dans l'un fut conçu et naquit Jean-Baptiste ; dans l'autre eut lieu la circoncision du Précurseur, huit jours après sa naissance. Le premier remplace la maison de ville de Zacharie ; il remonte, dans sa forme actuelle, à une époque antérieure aux croisades. C'est une belle église à trois nefs et à coupole, mesurant trente-sept pas en longueur. L'autel majeur est dédié à saint Zacharie, celui de droite à sainte Elisabeth. Sur la gauche, sept degrés de marbre conduisent à une chapelle souterraine creusée dans le roc et qui n'est autre que l'appartement le plus reculé de la maison primitive : c'est le sanctuaire de la Nativité de saint Jean. Quatre lampes tempèrent l'obscurité de cette crypte vénérable, tandis que six autres, suspendues sous la table même de l'autel, éclairent cette inscription gravée sur le marbre du pavé : HIC PRÆCURSOR DOMINI NATUS EST. Unissons-nous en ce jour aux pieux enfants

de saint François, gardiens de tant d'ineffables souvenirs ; plus heureux ici qu'à la grotte bénie de Bethléhem, ils n'ont point à disputer au schisme les honneurs qu'au nom de l'Epouse légitime, ils rendent à l'Ami de l'Epoux sur le lieu même de sa naissance.

Les traditions locales placent à quelque distance de ce premier sanctuaire, ainsi que nous l'avons dit, le souvenir de la circoncision du Précurseur. Outre sa maison de ville, en effet, Zacharie en possédait une autre plus isolée. Elisabeth s'y était retirée durant les premiers mois de sa grossesse, pour goûter dans le silence le don de Dieu [1]. C'était là que Notre-Dame venant de Nazareth l'avait rencontrée, là que s'était produit le sublime tressaillement des enfants et des mères, là que le *Magnificat* avait prouvé au ciel que la terre désormais l'emportait sur lui dans la louange et l'amour. Il convenait que le chant de Zacharie, le Cantique du matin, retentît lui-même, pour la première fois, au lieu d'où celui du soir était monté comme un encens de si suave odeur. Les récits des anciens pèlerins signalent en cet endroit deux sanctuaires superposés, avec un escalier conduisant de l'un à l'autre : en bas avait eu lieu la rencontre de Marie et d'Elisabeth ; ce fut au-dessus, à l'étage supérieur de la maison de campagne de Zacharie, que se passa la plus grande partie du récit qui vient de nous être proposé par la sainte Eglise.

Urbain V, en 1368, avait ordonné de chan-

1. Luc. I. 24-25.

ter le *Credo* au jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste et durant l'Octave, pour éviter que le Précurseur ne parût inférieur aux Apôtres. La coutume ancienne de supprimer le Symbole en cette fête a néanmoins prévalu : non comme une marque d'infériorité, à l'égard de celui qui s'élève au-dessus de tous ceux qui annoncèrent jamais le royaume de Dieu ; mais pour rappeler qu'il acheva sa course avant la promulgation de l'Evangile.

L'Offertoire est tiré du psaume d'Introït ; c'est le verset qui formait autrefois l'Introït même de la deuxième Messe du Saint, à l'aurore.

OFFERTOIRE.

Le juste fleurira comme le palmier ; il se multipliera comme le cèdre du Liban.

Justus ut palma florebit : sicut cedrus, quæ in Libano est, multiplicabitur.

La Secrète relève le double caractère de Prophète et d'Apôtre, qui fait la grandeur de saint Jean ; le Sacrifice qui s'apprête en son honneur va encore augmenter sa gloire, en mettant de nouveau sous nos yeux l'Agneau de Dieu qu'il annonça et qu'il montra au monde.

SECRÈTE.

Nous chargeons de dons vos autels, ô Seigneur, afin de célébrer comme il convient la naissance de celui qui prophétisa la prochaine arrivée du Sauveur du monde, et montra présent ce Sauveur, notre Sei-

Tua, Domine, muneribus altaria cumulamus, illius nativitatem honore debito celebrantes, qui Salvatorem mundi et cecinit adfuturum, et adesse monstravit, Dominum nostrum

Jesum Christum Filium tuum : qui tecum.

gneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous.

L'Epoux est en possession de l'Epouse, et c'est Jean-Baptiste qui lui a préparé les voies, ainsi que le rappelle l'Antienne de la Communion. Le moment des Mystères est celui où, chaque jour, il répète : *L'Epoux est celui à qui est l'Epouse ; l'ami de l'Epoux qui se tient près de lui et l'entend, tressaille de joie à la voix de l'Epoux : cette joie donc, qui est la mienne, est complète* [1] !

COMMUNION.

Tu puer, Propheta Altissimi vocaberis : præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus.

Vous, enfant, serez appelé Prophète du Très-Haut ; car vous marcherez devant la face du Seigneur, pour préparer ses voies.

Si la joie déborde en l'Ami de l'Epoux, comment l'Epouse, en ce moment béni des Mystères, ne serait-elle pas elle-même toute allégresse et reconnaissance ? Qu'elle exalte donc, en la Postcommunion, celui qui lui fit connaître son Sauveur et Seigneur !

POSTCOMMUNION.

Sumat Ecclesia tua, Deus, beati Johannis Baptistæ generatione lætitiam : per quem suæ regenerationis cognovit auctorem, Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum : qui tecum.

Faites, ô Dieu, que votre Eglise puise la joie dans la naissance du bienheureux Jean-Baptiste, par qui elle a connu l'auteur de sa renaissance, notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous.

1. Johan. iii, 29.

A SEXTE.

L'Hymne et les trois Psaumes dont se compose l'Office de Sexte, se trouvent ci-dessus, *page* 34.

Ant. Son nom sera Jean, et beaucoup se réjouiront à sa naissance.

Ant. Johannes vocabitur nomen ejus, et in nativitate ejus multi gaudebunt.

CAPITULE. (*Isai.* XLIX.)

Et maintenant, voici ce que dit le Seigneur qui m'a formé dès le sein de ma mère pour être son serviteur : Je vous ai donné pour lumière aux nations ; vous serez mon salut jusqu'aux extrémités de la terre.

Et nunc hæc dicit Dominus, formans me ex utero servum sibi : Dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.

℟. *br.* Entre les fils des femmes, * Il n'y en a point eu de plus grand. Entre les fils.

℣. Que Jean-Baptiste. * Il n'y en a.

Gloire au Père. Entre.

℟. *br.* Inter natos mulierum * Non surrexit major. Inter.

℣. Johanne Baptista. * Non.

Gloria Patri. Inter.

℣. Elisabeth, femme de Zacharie, a mis au monde un grand homme :

℟. Jean-Baptiste, le précurseur du Seigneur.

℣. Elisabeth Zachariæ magnum virum genuit :

℟. Johannem Baptistam præcursorem Domini.

L'Oraison est la Collecte de la Messe, *page* 337.

A NONE.

L'Hymne et les Psaumes, ci-dessus, *page* 39.

Ant. Tu, puer, Propheta Altissimi vocaberis : præibis ante Dominum parare vias ejus.

Ant. Vous, enfant, serez appelé Prophète du Très-Haut ; vous marcherez devant le Seigneur pour préparer ses voies.

CAPITULE. (*Isai.* XLIX.)

Reges videbunt, et consurgent principes, et adorabunt Dominum Deum tuum et Sanctum Israel, qui elegit te.

Les rois vous verront, et les princes se lèveront devant vous ; et ils adoreront le Seigneur votre Dieu et le Saint d'Israël qui vous a choisi.

℟. *br.* Elisabeth Zachariæ * Magnum virum genuit. Elisabeth.

℣. Johannem Baptistam præcursorem Domini. * Magnum.

Gloria Patri. Elisabeth.

℟. *br.* Elisabeth, femme de Zacharie, * A mis au monde un grand homme. Elisabeth.

℣. Jean-Baptiste, le précurseur du Seigneur. * A mis.

Gloire au Père. Elisabeth.

℣. Iste puer magnus coram Domino.

℟. Nam et manus ejus cum ipso est.

℣. Cet enfant sera grand devant le Seigneur.

℟. Car sa main est avec lui.

L'Oraison, *page* 337.

LES SECONDES VÊPRES.

Les secondes Vêpres de saint Jean-Baptiste ne diffèrent des premières que par les Antiennes et le Verset. L'Eglise continue d'y célébrer les grandeurs de celui qui est venu apporter la joie au monde, en lui montrant le Dieu si longtemps attendu.

1. ANT. ELISABETH, femme de Zacharie, a mis au monde un grand homme, Jean-Baptiste le précurseur du Seigneur.	1. ANT. ELISABETH Zachariæ magnum virum genuit, JohannemBaptistam præcursorem Domini.

Psaume CIX. Dixit Dominus, *page* 45.

2. ANT. Ils faisaient signe au père d'indiquer comment il voulait qu'on le nommât ; et il écrivit : Jean est son nom.	2. ANT. Innuebant patri ejus quem vellet vocari eum : et scripsit dicens :Johannes est nomen ejus.

Psaume CX. Confitebor tibi, Domine, *page* 46.

3. ANT. Son nom sera Jean, et beaucoup se réjouiront à sa naissance.	3. ANT. Johannes vocabitur nomen ejus, et in nativitate ejus multi gaudebunt.

Psaume CXI. Beatus vir, *page* 47.

4. ANT. Entre les fils des femmes, il n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste.	4. ANT. Inter natos mulierum non surrexit major Johanne Baptista.

Psaume CXII. Laudate pueri, *page* 49.

5. ANT. Vous, enfant, serez appelé Prophète du	5. ANT. Tu, puer, Propheta Altissimi vo-

caberis : præibis ante Dominum parare vias ejus.

Très-Haut; vous marcherez devant le Seigneur pour préparer ses voies.

Psaume CXVI. Laudate Dominum, omnes gentes, *page* 313.

Le Capitule, *ibid.*

L'Hymne, *page* 315.

℣. Iste puer magnus coram Domino.

℟. Nam et manus ejus cum ipso est.

℣. Cet enfant sera grand devant le Seigneur.

℟. Car sa main est avec lui.

ANTIENNE DE *Magnificat.*

PUER qui natus est nobis, plus quam propheta est : hic est enim de quo Salvator ait : Inter natos mulierum non surrexit major Johanne Baptista.

L'ENFANT qui nous est né est plus qu'un prophète ; car c'est celui dont le Sauveur dit : Entre les fils des femmes, il n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste.

Le Cantique *Magnificat*, page 53.

L'Oraison, *page* 337.



LA belle Séquence que nous donnons ici, a mérité d'être attribuée à Adam de Saint-Victor, quoiqu'elle soit peut-être un peu plus ancienne.

SÉQUENCE.

AD honorem tuum, Christe,
Recolat Ecclesia
Præcursoris et Baptistæ
Tui natalitia.

L'EGLISE, ô Christ, à votre honneur doit célébrer la naissance de votre précurseur et baptiseur.

C'est glorifier le roi, que d'exalter le héraut dont la mission sublime est un fruit de sa grâce.

Gabriel promit un fils au vieillard ; lui douta, et perdit la parole.

L'enfant naît, du Roi nouveau de la loi nouvelle héraut, signal, porte-étendard. La Voix précède le Verbe, le paranymphe l'époux, l'étoile du matin le lever du soleil.

De vive voix la mère, par écrit le père, déclarent le nom du nouveau-né, et la langue du père, aussitôt déliée, voit cesser son mutisme.

Jean, signalé par le ciel à l'avance, s'était révélé dans le secret même du sein maternel.

Héritier donné après l'âge ; longtemps stérile, devenue mère : mystère profond ! Il est vrai, cette conception de Jean n'est point suivant l'ordre de la chair : c'est la grâce qui produit un tel

Laus est Regis in præconis
Ipsius præconio,
Quem virtutum ditat donis,
Sublimat officio.

Promittente Gabriele
Seniori filium,
Hæsitavit, et loquelæ
Perdidit officium.

Puer nascitur,
Novælegis novi regis
Præco, tuba, signifer.
Vox præit Verbum,
Paranymphus sponsi sponsum,
Solis ortum lucifer.

Verbo mater,
Scripto pater
Nomen indit parvulo,
Et soluta
Lingua muta
Patris est a vinculo.

Est cœlesti præsignatus
Johannes oraculo,
Et ab ipso præmonstratus
Uteri latibulo.

Quod ætate præmatura
Datur hæres, id figura
Quod infecunda
Diu parens, res profunda !
Contra carnis quidem jura

Johannis hæc genitura : Talem gratia Partum format, non natura.	enfantement, non la nature.
Alvo Deum virgo claudit, Clauso clausus hic applaudit De ventris angustia. Agnum monstrat in aperto Vox clamantis in deserto, Vox Verbi prænuntia.	Dieu s'emprisonne au sein de la Vierge : au prisonnier, pareillement prisonnier Jean applaudit de son étroit séjour. Voix de celui qui crie dans le désert, Voix qui annonce le Verbe, à ciel ouvert il montre l'Agneau.
Ardens fide, verbo lucens, Et ad veram lucem ducens, Multa docet millia. Non lux iste, sed lucerna; Christus vero lux æterna, Lux illustrans omnia.	Son ardente foi, sa parole lumineuse et qui conduit à la vraie lumière, enseigne d'innombrables foules. Non qu'il soit la lumière, mais il est le flambeau : c'est le Christ qui est la lumière éternelle, la lumière illuminant tout.
Cilicina tectus veste, Pellis cinctus strophium, Cum locustis mel silvestre Sumpsit in edulium.	Un cilice était son vêtement, sa ceinture une lanière ; des sauterelles, et le miel des forêts, faisaient sa nourriture.
Attestante sibi Christo, Non surrexit major isto Natus de muliere : Sese Christus sic excepit, Qui de carne carnem cepit	Au témoignage que lui rendit le Christ, il ne s'éleva jamais de plus grand parmi les enfants nés d'une femme ; par cette parole le Christ s'exceptait, lui qui de chair

avait pris chair sans que la chair y eût part.	Sine carnis opere.
Le juste est condamné à mort ; ordre est donné de lui enlever la vie dans la prison ; le roi n'a pas horreur d'offrir sa tête en don dans un festin.	Capitali justus pœna Jubetur in carcere Consummari, Cujus caput rex in cœna Non horret pro munere Præsentari.
Témoin de Dieu, quoique pécheurs, quoique inhabiles à vos louanges, nous vous louons, nous espérons votre clémence : exaucez-nous.	Martyr Dei, licet rei Simus, nec idonei Tuæ laudi, Te laudantes et sperantes De tua clementia, Nos exaudi.
En votre nativité accordez-nous la joie promise, et que ne nous délecte pas moins votre triomphant martyre.	Tuo nobis in natale Da promissum gaudium, Nec nos minus triumphale Delectet martyrium.
Nous vénérons, nous admirons en vous tant de mystères! Par vous le Christ nous daigne accorder sa douce présence !	Veneramur Et miramur In te tot mysteria : Per te frui Christus sui Det nobis præsentia !
Amen.	Amen.

Les recueils liturgiques des diverses Eglises abondent en formules profondes et gracieuses, pour exprimer la grandeur de Jean et du rôle qu'il eut à remplir. Telle cette solennelle Antienne des Laudes, au Bréviaire Ambrosien :

PSALLENDA.

LUMEN, quod animi cernunt, non sensus corporeus, in utero vidit Johannes, exsultans in Domino. Natus est luminis Præcursor; Propheta mirabilis ostendit Agnum, qui venit peccata mundi tollere.

JEAN vit dans le sein maternel la lumière que contemplent les âmes, non les sens, et il tressaillit dans le Seigneur. Il est né, le Précurseur de la lumière, l'admirable Prophète montrant l'Agneau qui vient ôter les péchés du monde.

Telle encore cette antique prière de notre Sacramentaire Gallican :

COLLECTIO.

DEUS qui hunc diem nativitate Johannis Baptistæ incomparabilem hominibus consecrasti : præsta nobis de ejus meritis, illius nos calceamenti sequi vestigium qui se ad solvendam Salvatoris corrigiam prædicavit indignum.

O DIEU qui avez rendu ce jour incomparable dans l'histoire du genre humain, en le consacrant par la naissance de Jean-Baptiste ; accordez-nous, par ses mérites, de suivre les traces que laissa ici-bas la chaussure de celui qui se proclamait indigne de dénouer les cordons du Sauveur.

Mais, comme il convenait, l'Eglise Romaine, vouée à Jean, dépassa toutes celles dont elle est la maîtresse et la mère, par l'abondance et la magnificence des formules qu'elle consacra à célébrer l'Ami de l'Epoux. Sans parler des trois Messes du Sacramentaire Grégorien pour ce jour, le Léonien en renfermait deux autres dites *ad Fontem*, et dont le texte se réfère aux nouveaux baptisés, selon l'ancienne coutume où l'on était de donner le baptême à la fête de saint Jean, comme on le faisait à Pâques, à la Pentecôte et à

l'Epiphanie. Des cinq Préfaces spéciales du Sacramentaire Léonien pour chacune de ces Messes, nous donnerons seulement la suivante :

PRÉFACE.

Il est vraiment juste de vous louer, ô Seigneur, en ce jour où naquit le bienheureux Jean-Baptiste. Sans voir encore les spectacles de la terre, il révélait déjà ceux du ciel ; il annonçait l'éternelle lumière, avant d'avoir aperçu celle du temps : témoin de la vérité, avant même d'être apparu au monde, prophète avant d'être né ; caché dans les entrailles maternelles, et par son tressaillement prophétique annonçant dès lors le Fils unique de Dieu ; précurseur de votre Christ, avant que de naître. Et il n'est pas étonnant, Seigneur, que, venu au jour, il ait montré votre Fils qu'enfermé dans le sein de sa mère il avait reconnu. Il est bien vrai qu'entre les enfants des femmes il n'eut point de semblable ; car il est inouï qu'aucun homme ait eu mandat pour la Divinité, avant d'être entré dans les conditions de l'humaine vie. Combien admirable est l'annoncé, c'est ce qui apparaît clairement dans les merveilles de celui qui l'annonce. Il convenait également que, serviteur d'of-

Vere dignum. In die festivitatis hodiernæ, quo beatus ille Baptista Johannes exortus est, nondum terrena conspiciens, cœlestia jam revelans ; lucis æternæ prædicator, priusquam lumen temporale sentiret ; testis veritatis, antequam visus ; et ante propheta quam natus ; maternis visceribus latens, et Unigenitum Dei præscia exsultatione prænuntians ; Christique tui, nondum genitus, jam præcursor. Nec mirum, si Filium tuum, Domine, procreatus ostendit quem adhuc utero clausus agnovit ; meritoque inter natos mulierum nullus inventus est similis, quia nulli hominum prorsus indultum est, ut executor Divinitatis existeret, priusquam vitam humanæ conditionis hauriret ; satisque firmatum, quam esset mirabilis Nuntiatus, cujus tam insignis Nuntius appareret ; convenienterque pro lavacri ministerio, quod gerebat, detulit famulatum per-

fecti baptismatis mysterium consecranti, et ad remissionem peccatorum mortalibus conferendam, huic jure debitam reddidit servitutem, quem mundi tollere dixerat venisse peccatum. Unde cum angelis, etc.

fice du bain symbolique, il accordât son ministère à celui qui venait consacrer le mystère du parfait baptême ; prêchant aux mortels la rémission des péchés, c'était justice qu'il obéît à celui qu'il avait désigné comme étant venu pour ôter le péché du monde.

Dans ce concert des Eglises à l'honneur de Jean, pourrions-nous oublier les Eglises orientales, auxquelles le saint Précurseur inspira tant de chants harmonieux ? Au nom de toutes celles que le défaut d'espace nous contraint de laisser dans le silence, l'Eglise Syriaque exaltera l'auguste baptiseur du Christ en ces strophes que lui consacre son poète sublime, le grand diacre d'Edesse. La longueur de cette Hymne admirable nous oblige à l'abréger et à n'en donner aujourd'hui qu'une partie, réservant l'autre pour le jour de l'Octave.

HYMNE [1].

(De Domino nostro et Johanne.)

MENTE translatus fui ad Jordanem, miraque mihi visa sunt, quum gloriosus sponsus sponsæ se revelavit, ut eam a servitute peccati eximeret atque sanctificaret.

Vidi Johannem attoni-

TRANSPORTÉ en esprit au Jourdain, j'y ai vu des choses admirables, lorsque le glorieux Epoux s'est révélé à l'Epouse, pour la délivrer de la servitude du péché et la sanctifier.

J'ai vu Jean dans la stu-

1. S. EPHRÆM SYRI Hymni et Sermones. Th. J. Lamy. t. I.

peur, la foule debout autour de lui, et le glorieux Epoux incliné devant le fils de la stérile pour recevoir de lui le baptême.

Mon âme admire et le Verbe et la Voix. Jean est la Voix du Seigneur Verbe : celui qui était caché va se manifester au monde.

L'Epouse, fiancée à l'Epoux, contemple l'Epoux sans le connaître ; les paranymphes sont là ; le désert est rempli ; au milieu d'eux le Seigneur est caché.

Alors l'Epoux, se manifestant lui-même, s'approcha de Jean près du fleuve. Emu, le héraut divin dit de lui : « C'est lui l'Epoux que j'ai annoncé ! »

Il est venu au baptême, l'auteur de tout baptême ; il s'est manifesté au Jourdain. Jean l'a vu, et, retirant sa main, l'a supplié, disant :

« Comment voulez-vous être baptisé, ô Seigneur dont le baptême sanctifie tous les êtres ? C'est vous qui possédez le vrai baptême d'où découle la sainteté parfaite. »

Le Seigneur a répondu : « Je le veux : approche et donne-moi le baptême ; c'est ma volonté. Tu ne peux ré-

tum et turbas circa eum stantes, gloriosumque sponsum ante filium sterilis inclinatum ut ab eo baptismum acciperet.

Mens mea miratur tum Verbum tum Vocem. Johannes quippe Vox est, Dominus autem ut Verbum prolatus est, ut in manifesto prodiret qui absconditus erat.

Sponsa sponso desponsata sponsum nescit quem intuetur ; adsunt paranymphi ; plenum est desertum ; absconditur inter eos Dominus.

Tunc sponsus seipsum manifestans ad Johannem juxta flumen accessit. Commotus divus præco de eo dixit : « Ipse est sponsus quem prædicavi. »

Venit ad baptismum auctor omnis baptismi et manifestavit se ad Jordanem. Vidit eum Johannes, et manum contraxit deprecans et dicens :

« Quomodo, Domine, baptizari vis, qui baptismo tuo omnes sanctificas ? Ad te spectat verus baptismus, e quo stillat sanctitas perfecta. »

Respondit Dominus : « Ego volo, accedas et conferas mihi baptismum, ut impleatur mea

voluntas. Meæ voluntati resistere non vales. baptizabor a te, quia sic volo. »

— Noli, quæso, Domine, noli me cogere, quia difficile est quod mihi dixisti. Ego debeo a te baptizari ; hyssopo quippe tuo omnia purificas.

— Rogo et placet mihi rem ita fieri. Tu autem, Johannes, quid hæsitas ? sine nos adimplere justitiam. Age, baptiza me ; quid hic anceps stas ?

— Quis potest ignem ardentem manibus arripere ? O tu qui totus ignis es, miserere mei et sine ut non accedam ad te, quia res mihi difficilis est.

— Manifestavi tibi voluntatem meam, quid scrutaris ? Age, accedens baptiza me, nec combureris. Thalamus paratus est atque convivium, ne avertas me ab eo.

— Oportet, Domine, me nosse naturam meam, me scilicet e terra plasmatum esse, te vero mei plasmatorem omnibus subsistentiam præbentem. Ad quid igitur te in aquis baptizarem ?

— Scias oportet ad

sister à ma volonté ; je serai baptisé par toi, parce que je le veux ainsi. »

— Ne dîtes pas cela, je vous en prie, Seigneur ; ne me contraignez pas, car ce que vous me dites est difficile. C'est à moi d'être baptisé par vous ; car votre hysope purifie tout.

— Je le demande, et il me plaît que la chose soit ainsi. Mais toi, Jean, pourquoi hésites-tu ? laisse-nous accomplir ce qui est juste. Va donc, baptise-moi ; pourquoi cette incertitude ?

— Qui peut saisir en ses mains la flamme ? O vous, feu consumant dans tout votre être, ayez pitié de moi, et permettez que je n'approche pas de vous : car ce m'est une chose difficile.

— Je t'ai manifesté ma volonté : que crains-tu ? Approche donc et baptise-moi, tu ne seras pas consumé. Le repas des noces est prêt, ainsi que la chambre nuptiale : ne m'en éloigne pas.

— Il faut bien, Seigneur, que je considère ma nature : je ne suis que terre, et c'est vous qui m'avez façonné, qui donnez l'être à toute créature. Pourquoi donc vous baptiserais-je dans les eaux ?

— Il faut que tu saches

pourquoi je suis venu et à quelle fin je t'ai demandé le baptême. Le baptême est au milieu de la route que j'ai choisie, ne me le refuse pas.

— Ce fleuve est trop étroit pour que vous y puissiez descendre. Les cieux ne peuvent contenir votre immensité ; combien moins ces eaux du baptême !

— Le sein d'une vierge est plus étroit que le Jourdain, et pourtant librement j'en ai fait mon séjour. Si j'ai pu naître du sein d'une vierge, je puis être baptisé dans le Jourdain.

— Voici que les armées des cieux sont ici présentes ; les phalanges angéliques, prosternées, vous adorent ; l'épouvantement qui fait trembler mes membres, ô Seigneur, s'oppose à ce que je puisse vous baptiser.

— Toutes les phalanges des célestes Vertus te proclament bienheureux, de ce que je t'ai choisi dès le sein de ta mère pour me donner le baptême ; ne crains donc point, puisque c'est ma volonté.

— J'ai préparé la voie, c'était ma mission ; j'ai fiancé l'Epouse, selon l'ordre que j'en avais reçu. Maintenant que vous êtes venu, que votre manifestation éclate par le monde, et que je

quid venerim et cur poposci baptismum a te. Baptismus media est in via quam incessi, illum ne deneges.

— Angustior est amnis ad quem venisti ut in eum descendas. Cœli amplitudinem tuam continere non valent ; quanto magis baptismus te recipere nequeat ?

— Jordane angustior est uterus, sponte tamen in utero virginis habitavi. Porro sicut ex utero virginis nasci potui, ita in Jordane baptismum suscipere possum.

— Ecce cœlestes exercitus adstant, et agmina Angelorum adorant ; porro commotio tremorque, Domine, obstant ne ad te baptizandum accedam.

— Cœlestium virtutum agmina universa beatum te prædicant, quod te ab utero elegerim ut baptismum mihi conferas ; ne igitur timeas, quum mea sit voluntas.

— Paravi viam, quæ mea erat missio ; desponsavi sponsam, quod facere jussus eram . Nunc quum adveneris, diffundatur manifestatio tua per mundum, nec

tibi baptismum conferam.

— Filii Adæ a me exspectant novæ generationis donum ; aperiam eis viam in aqua ; hoc autem absque meo baptismo possibile non est.

— Sacrificatores a te consecrantur et sacerdotes hyssopo tuo mundantur, unctos et reges constituis. Quid proderit tibi baptismus ?

— Sponsa quam desponsasti mihi exspectat, ut in fluvium descendens baptizer et sanctificem eam. Amice sponsi, ne deneges ablutionem quæ me exspectat.

n'aie pas à vous baptiser.

— Les fils d'Adam attendent de moi le don de la nouvelle naissance ; je leur ouvrirai la voie dans les eaux ; mais cela n'est possible que par mon baptême.

— Les sacrificateurs reçoivent de vous leur consécration, votre hysope purifie les pontifes, vous constituez les christs et les rois. Que vous servira le baptême ?

— L'Epouse que tu m'as fiancée attend que, descendant dans le fleuve, j'y sois baptisé et la sanctifie. Ami de l'Epoux, ne me refuse pas le bain qui m'attend.

Précurseur du Messie, nous partageons la joie que votre naissance apporta au monde. Elle annonçait la propre naissance du Fils de Dieu. Or, chaque année, l'Emmanuel prend vie à nouveau dans l'Eglise et les âmes; et, pas plus aujourd'hui qu'il y a dix-huit siècles, il ne veut naître sans que vous-même ayez, comme alors, préparé les voies à cette nativité qui donne à chacun de nous son Sauveur. A peine s'achève, au Cycle sacré, la série des mystères qui ont consommé la glorification de l'Homme-Dieu et fondé l'Eglise, que déjà Noël se montre à l'horizon ; déjà, dans son berceau, Jean tressaille et révèle l'approche de l'Enfant-Dieu. Doux prophète du Très-Haut, qui ne pouvez parler encore et déjà, pourtant, dépassez tous les princes de

la prophétie, bientôt le désert, comme nous le redirons, semblera vous avoir ravi pour jamais au commerce des hommes. Mais dans les jours de l'Avent, l'Eglise vous aura retrouvé ; elle nous ramènera sans cesse à vos enseignements sublimes, aux témoignages que vous rendrez à Celui qu'elle attend. Dès maintenant, commencez la préparation de nos âmes ; redescendu sur notre terre en ce jour d'allégresse, venu comme messager de la prochaine arrivée du Seigneur, pourriez-vous un instant rester oisif devant l'œuvre immense qui vous incombe en nous ?

Chasser le péché, dompter les vices, redresser les instincts faussés de la pauvre nature déchue : tout cela devrait être accompli sans doute, tout cela serait achevé dès longtemps, si nous avions répondu fidèlement à vos labeurs passés. Il n'est que trop vrai pourtant ; c'est à peine s'il semble, en plusieurs, que le défrichement ait jamais commencé : terres rebelles, où les pierres et les ronces défient vos soins depuis des années. Nous le reconnaissons, dans la confusion de nos âmes coupables : nous confessons nos fautes *à vous et au Dieu tout-puissant*, comme l'Eglise nous apprend à le faire au début du grand Sacrifice ; mais, en même temps, nous vous prions avec elle *d'intercéder pour nous auprès du Seigneur notre Dieu.* Vous le proclamiez au désert : de ces pierres mêmes, Dieu peut toujours faire sortir des fils d'Abraham.

Chaque jour, les solennelles formules de l'oblation qui prépare l'immolation sans cesse renouvelée du Sauveur, nous apprennent la part *honorable* et puissante qui vous

revient dans cet auguste Sacrifice ; votre nom, de nouveau prononcé lorsque la Victime sainte est sur l'autel, supplie alors *pour nous pécheurs* le Dieu de toutes miséricordes. Puisse-t-il, en considération de vos mérites et de notre misère, être propice à la prière persévérante de notre mère l'Eglise, changer nos cœurs, et remplacer leurs attaches mauvaises par les attraits des vertus qui nous vaudront la visite de l'Emmanuel ! A ce moment sacré des Mystères, trois fois invoqué selon la formule même que vous nous avez apprise, l'*Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde* aura lui-même pitié de nous et nous donnera la paix : cette paix précieuse avec le ciel, avec la terre, avec nous-mêmes, qui nous préparera pour l'Epoux en nous rendant *les fils de Dieu* [1], selon le témoignage que, chaque jour également, vous renouvelez par la bouche du prêtre au sortir de l'autel. Alors votre joie et la nôtre sera complète, ô Précurseur ; l'union sacrée, dont ce jour de votre nativité renferme pour nous l'espérance déjà si joyeuse, sera devenue, dès cette terre et sous les ombres de la foi, une réalité sublime, en attendant la claire vision de l'éternité.

1. JOHAN. I, 12 ; MATTH. V, 9.



LE XXV JUIN.

SAINT GUILLAUME, ABBÉ.

L'Octave de saint Jean verra les martyrs apparaître nombreux au Cycle sacré. Jean et Paul, Irénée, les deux princes des Apôtres eux-mêmes, viendront confirmer dans leur sang le témoignage de celui qui manifesta l'arrivée sur terre du Dieu longtemps attendu. Où trouver des noms plus illustres, aux divers points de vue des grandeurs humaines, de la science sacrée, de la sainte hiérarchie? Mais ce n'est pas seulement dans la gloire incomparable du martyre, que l'Emmanuel fait éclater la puissance de sa grâce et la force victorieuse des exemples laissés par son Précurseur au monde. Voici que s'offre tout d'abord à nos hommages, un de ces innombrables athlètes de la pénitence qui suivirent Jean au désert; fuyant comme lui, dès le plus jeune âge, une société où leur âme pressent qu'elle ne trouverait que froissements et périls, consacrant leur vie au triomphe complet du Christ en eux sur la triple concupiscence, ils rendent témoignage au Seigneur par des œuvres que la terre ignore, mais qui réjouissent les anges et font trembler l'enfer. Guillaume fut un des chefs de cette milice sainte. L'Ordre du Mont-Vierge, qui lui doit l'existence, a bien mérité de l'institut monastique et de l'Eglise, en ces

régions de l'Italie méridionale où Dieu voulut, à diverses reprises, opposer comme une digue à l'entraînement des sens le spectacle des plus austères vertus.

Personnellement et par ses disciples, Guillaume eut pour mission d'infuser au royaume de Sicile, qui se fondait alors, l'élément de la sainteté que tout peuple chrétien réclame à sa base. Au Midi comme au Nord de l'Europe, la race normande venait d'être providentiellement appelée à promouvoir le règne de Jésus-Christ. C'était le moment où Byzance, impuissante à protéger ses dernières possessions d'Occident contre l'invasion sarrasine, n'en prétendait pas moins garder les églises de ces contrées dans les liens du schisme où l'avait récemment engagée l'intrigante ambition de Michel Cérulaire. Le Croissant s'était vu contraint de reculer devant les fils de Tancrède de Hauteville ; et la perfidie grecque fut déjouée à son tour par la rude simplicité de ces hommes, qui apprirent vite à n'opposer d'autre argument que celui de leur épée aux fourberies byzantines. La papauté, un instant hésitante, comprit bientôt également de quel secours lui seraient les nouveaux venus, dans les querelles féodales qui s'agitaient depuis deux siècles autour d'elle, et préparaient la longue lutte du sacerdoce et de l'empire.

C'était l'Esprit-Saint qui, comme toujours depuis les temps de la Pentecôte, dirigeait ici les événements au plus grand bien de l'Eglise. Il inspirait aux Normands d'établir leurs conquêtes sur la fermeté de la Pierre apostolique, en se reconnaissant les feudataires du Saint-

Siège. Mais en même temps, pour récompenser la fidélité de ce début, pour les rendre aussi plus dignes de la mission qui eût continué de faire leur honneur et leur force, s'ils eussent continué de la comprendre, il leur donnait des saints. Roger Ier avait vu saint Bruno intercéder pour son peuple dans les solitudes de Calabre, et le sauver miraculeusement lui-même des embûches dressées par la trahison; Roger II eut pour le ramener dans les sentiers de la justice, dont il s'écartait trop souvent, l'exemple et les exhortations du fondateur du Mont-Vierge.

Voici la vie de notre Saint, telle qu'elle est consignée au livre de la sainte Eglise.

GUILLAUME naquit de parents nobles, à Verceil en Piémont. A peine avait-il achevé sa quatorzième année, qu'embrasé des ardeurs d'une merveilleuse piété, il entreprit le pèlerinage de Compostelle au celèbre temple de saint Jacques. Vêtu d'une seule tunique, ceint d'un double cercle de fer, nu-pieds, en butte aux rigueurs du froid et de la chaleur, de la faim et de la soif, il accomplit sa route en grand danger de la vie. De retour en Italie, il médite un nouveau pèlerinage au saint tombeau du Seigneur ; mais diverses sortes d'obstacles très graves s'opposent à son projet. La divine Providence tournait à des desseins plus hauts et plus parfaits les religieux

GULIELMUS nobilibus parentibus Vercellis in Insubria natus, vix quartum decimum ætatis annum expleverat, cum miro quodam pietatis ardore flagrans, Compostellanam peregrinationem ad celeberrimum sancti Jacobi templum aggressus est. Quod iter una amictus tunica, ac duplici ferreo circulo præcinctus, nudisque pedibus prosecutus, asperrima frigoris et æstus, famis et sitis, summo cum vitæ discrimine perpessus est incommoda. Reversus in Italiam, novam ad sanctum Domini sepulchrum peregrinationem molitur ; sed quo-

minus propositum exsequatur, varia atque gravissima intercedunt impedimenta, divino numine ad altiora et sanctiora religiosam juvenis indolem retrahente. Porro in Soliculo monte biennium inter assiduas preces, vigilias, chameunias, et jejunia commoratus, divina subnixus ope, cæco lumen restituit ; cujus miraculi fama percrebrescente, jam Gulielmus latere non poterat : quare iterum Hierosolymam adire cogitat, et alacris se itineri committit.

penchants du jeune homme. C'est alors qu'il passa deux ans au mont Solicchio, priant sans interruption, jeûnant, veillant, couchant sur la dure, soutenu du seul secours divin. Ayant rendu la vue à un aveugle, le bruit du miracle se répandit, et Guillaume, qui ne pouvait plus rester caché, songea de nouveau à se rendre à Jérusalem. Plein d'ardeur, il se mit en route.

DEI autem monitu, qui eidem apparuit, a proposito revocatur, utilior ac fructuosior tam apud Italos, quam apud exteras nationes futurus. Tum monasterium in Virgiliani montis cacumine, quod deinde Virginis est appellatum, loco aspero et inaccesso, miranda exædificat celeritate. Socios deinde viros et religiosos adsciscit, eosque ad vivendi normam Evangelicis præceptis et consiliis summopere accommodatam, tum certis legibus ex beati Benedicti institutis magna ex parte desumptis, tum verbo et sanctissimæ vitæ exemplis, informat.

MAIS Dieu, qui voulait de lui une vie plus utile et plus fructueuse pour l'Italie et d'autres contrées, lui apparut et l'avertit de renoncer à sa résolution. Gagnant donc le mont Virgilien, appelé depuis Mont-Vierge, il bâtit avec une rapidité étonnante un monastère au sommet, en dépit des difficultés que présente ce lieu inaccessible. Des compagnons, touchés de la grâce, s'adjoignent à lui, voulant vivre conformément aux préceptes et aux conseils de l'Evangile. Des règles empruntées en grande partie à saint Benoît, et, d'autre part, la parole de Guillaume et l'exemple de sa vie très sainte les aident admirablement à atteindre ce but.

ALIIS deinde monasteriis erectis, clarior in

D'AUTRES monastères s'élevèrent dans la suite ; de

jour en jour, éclatait davantage la sainteté du fondateur ; de toutes parts on venait à lui, attiré par le parfum de cette sainteté et la renommée de ses miracles. Car, à son intercession, les muets recouvraient la parole, les sourds l'ouïe ; la vigueur était rendue aux membres desséchés, la santé à tous ceux qu'affligeaient les plus diverses et les plus irrémédiables maladies. Il changea l'eau en vin, et accomplit une multitude d'autres merveilles, entre lesquelles il faut citer la suivante : une femme perdue ayant été envoyée pour éprouver sa chasteté, il se roula sur des charbons ardents étendus à terre sans en éprouver aucun mal. Roger, roi de Naples, ayant eu connaissance de ce fait, conçut une vénération profonde pour l'homme de Dieu. Il prédit au roi et à d'autres le temps de sa mort, et, illustre par ses vertus et miracles sans nombre, il s'endormit enfin dans le Seigneur, l'an du salut mil cent quarante-deux.

dies Gulielmi facta sanctitas multos ad eum undique viros perducit, sanctitatis odore, ac miraculorum fama allectos. Nam muti loquelam, surdi auditum, aridi vigorem, varioque et immedicabili morbo laborantes, sanitatem ipsius intercessione receperunt. Aquam in vinum convertit, aliaque complura mirabilia patravit : inter quæ illud non silendum, quod, muliercula ad ejus castitatem tentandam missa, in ardentibus prunis humi stratis illæsum se volutavit. De qua re certior factus Rogerius Neapolis rex, in summam viri Dei venerationem adducitur. Demum tempore sui obitus regi aliisque prænuntiato, innumeris virtutibus et miraculis clarus obdormivit in Domino, anno salutis millesimo centesimo quadragesimo secundo.

A LA suite de Jean vous comprîtes les attraits du désert, ô Guillaume, et Dieu voulut montrer par vous l'utilité que renferment ces existences qui, dans leur fuite du monde, semblent se désintéresser des affaires humaines. Le détachement complet des sens, dégageant l'âme, la rapproche du souverain Etre ; la solitude, éteignant les bruits de la

terre, permet d'entendre la voix du Créateur. L'homme alors, éclairé par l'Auteur même du monde sur les grands intérêts mis en jeu dans son œuvre, devient en ses mains un instrument aussi puissant que docile pour la poursuite de ces intérêts, qui ne sont autres que ceux de la créature elle-même et des nations. Ainsi devîntes-vous, illustre Saint, le boulevard d'un grand peuple, qui trouva dans votre parole la règle du droit, dans vos exemples le stimulant des vertus les plus hautes, dans la surabondance de votre pénitence une compensation devant Dieu aux écarts de ses princes. Pour ce peuple nouveau, en qui le succès de ses armes excitait la violence et la fougue de toutes les passions, les miracles sans nombre qui accompagnaient vos exhortations avaient, eux aussi, leur éloquence : témoin ce loup qui, après avoir dévoré l'âne du monastère, fut condamné à le remplacer dans son humble service ; témoin la malheureuse qui, au jour où sur un lit de charbons ardents vous parûtes inaccessible à l'action de la flamme, renonça à sa vie criminelle et fut conduite par vous jusqu'à la sainteté.

Bien des révolutions sont venues depuis lors montrer en cette contrée, dans laquelle vous aviez souffert et prié, l'instabilité des royaumes et des dynasties qui ne cherchent pas avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Malgré l'oubli où trop souvent, depuis que vous avez quitté la terre, ont été mis vos enseignements et vos exemples, protégez le pays où Dieu vous accorda des grâces si grandes, et qu'il daigna confier à votre intercession puis-

sante. La foi reste vive en ces peuples : conservez-la, malgré les efforts de l'ennemi contre elle en nos jours ; faites-lui produire ses fruits dans le champ des vertus. A travers bien des épreuves, votre descendance monastique a pu, jusqu'en notre siècle de persécution, se propager et servir l'Eglise : obtenez qu'avec toutes les autres familles religieuses, elle se montre jusqu'au bout plus forte que la tempête. Notre-Dame, dont vous avez bien mérité, se tient prête à seconder vos efforts : du sanctuaire dont le nom a prévalu sur les souvenirs du poète qui, sans le savoir, avait chanté ses grandeurs[1], puisse-t-elle sourire toujours aux foules qui chaque année gravissent la sainte montagne, célébrant le triomphe de sa virginité ; puisse-t-elle, à nous qui ne pouvons que de cœur accomplir le sacré pèlerinage, tenir compte du désir et de l'hommage que nous lui présentons par vos mains !

1. Virg. Egl. iv.



LE XXVI JUIN.

LES SS. JEAN ET PAUL, MARTYRS.

PARMI les sanctuaires nombreux qui décorent la capitale de l'univers chrétien, l'Eglise des Saints-Jean-et-Paul est restée, depuis sa lointaine origine, un des centres principaux de la piété romaine. Du sommet du Cœlius elle domine le Colisée. On a retrouvé dans ses substructions les restes primitifs de la maison même qu'habitaient nos deux saints. Derniers des martyrs, ils achevèrent la couronne glorieuse offerte au Christ par cette Rome qu'il avait choisie pour siège de sa puissance. La lutte où leur sang fut versé consomma le triomphe, dont l'heure avait sonné sous Constantin, mais qu'un retour offensif de l'enfer semblait compromettre.

Aucune attaque ne fut plus odieuse à l'Eglise, que celle du césar apostat qu'elle avait nourri. Néron et Dioclétien, violemment et dans toute la franchise de leur haine, avaient déclaré au Dieu fait homme la guerre du glaive et des supplices ; et, sans récrimination, les chrétiens étaient morts par milliers, sachant que le témoignage ainsi réclamé d'eux était dans l'ordre, non moins que ne l'avait été, devant Ponce-Pilate et sur la croix, celui de leur Chef [1]. Avec l'as-

1. I Tim. VI, 13.

tucieuse habileté des traîtres et le dédain affecté du faux philosophe, Julien se promit d'étouffer le christianisme dans les réseaux d'une oppression savamment progressive, et respectueuse du sang humain : écarter les chrétiens des charges publiques, les renvoyer des chaires où ils enseignaient la jeunesse, c'était tout ce que prétendait l'apostat. Mais le sang qu'il eût voulu éviter de répandre, devait couler quand même sur ses mains hypocrites; car l'effusion du sang peut seule, selon le plan divin, dénouer les situations extrêmes, et jamais plus grand péril n'avait menacé l'Eglise : elle qu'on avait vue garder sa royale liberté devant les bourreaux, on la voulait esclave, en attendant qu'elle disparût d'elle-même dans l'impuissance et l'avilissement. Aussi les évêques d'alors trouvèrent-ils à l'adresse de l'apostat, dans leur âme indignée, des accents que leurs prédécesseurs avaient épargnés aux princes dont la violence avait inondé de sang chrétien tout l'empire. On rendit au tyran mépris pour mépris; et le dédain, dont les témoignages arrivaient de toutes parts au fat couronné, finit par lui arracher son masque de fausse modération : Julien n'était plus qu'un vulgaire persécuteur, le sang coulait, l'Eglise était sauvée.

Ainsi nous est expliquée la reconnaissance que cette noble Epouse du Fils de Dieu n'a point cessé de manifester, depuis lors, aux glorieux martyrs que nous célébrons : parmi les chrétiens généreux dont l'indignation amena le dénouement de la terrible crise, il n'en est point de plus illustres. Julien eût

été fier de les compter parmi ses familiers; il les sollicitait dans ce sens, nous dit la Légende, et on ne voit pas qu'il y mît pour condition de renoncer à Jésus-Christ. N'auraient-ils donc pu, dira-t-on, se rendre au désir impérial, sans blesser leur conscience? Trop de raideur devait fatalement indisposer le prince; tandis que l'écouter, c'était l'adoucir, l'amener, peut-être, à relâcher quelque chose de ces malheureuses entraves administratives que son gouvernement prévenu imposait à l'Eglise. Et, qui sait? la conversion possible de cette âme, le retour de tant d'égarés qui l'avaient suivie dans sa chute, tout cela ne méritait-il pas, tout cela n'imposait-il pas quelque ménagement? Eh! oui: ce raisonnement eût paru à plusieurs d'une sage politique; cette préoccupation du salut de l'apostat n'eût rien eu, sans doute, que d'inspiré par le zèle de l'Eglise et des âmes; et, véritablement, le casuiste le plus outré n'aurait pu faire un crime à Jean et à Paul, d'habiter une cour où l'on ne leur demandait rien de contraire aux préceptes divins. Telle ne fut point pourtant la résolution des deux frères; à la voie des ménagements, ils préférèrent celle de la franche expression de leurs sentiments qui mit en fureur le tyran et causa leur mort. L'Eglise jugea qu'ils n'avaient point tort; et il est, en conséquence, peu probable que la première de ces voies les eût conduits au même degré de sainteté devant Dieu.

Les noms de Jean et de Paul, inscrits au diptyque sacré, montrent bien leur crédit près de la grande Victime, qui ne s'offre

jamais au Dieu trois fois saint sans associer leur souvenir à celui de son immolation. L'enthousiasme excité par la noble attitude des deux vaillants témoins du Seigneur, a prolongé jusqu'à nous ses échos dans les Antiennes et Répons propres à la fête. Autrefois précédée d'une Vigile avec jeûne, cette fête remonte au lendemain même du martyre des deux frères, ainsi que le sanctuaire qui s'éleva sur leur tombe. Par un privilège unique, exalté au Sacramentaire Léonien, tandis que les autres martyrs dormaient leur sommeil en dehors des murs de la ville sainte, Jean et Paul reposaient dans Rome même, dont la conquête définitive était acquise au Dieu des armées grâce à leurs combats. Un an jour pour jour après leur trépas victorieux[1], Julien mourait, lançant au ciel son cri de rage : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

De la cité reine de l'univers, leur renommée, passant les monts, brilla aussitôt d'un éclat presque égal en notre terre des Gaules. Au retour des luttes que lui aussi avait soutenues pour la divinité du Fils de Dieu, Hilaire de Poitiers propagea leur culte. A peine cinq années s'étaient écoulées depuis leur martyre, que le grand évêque s'en allait au Seigneur ; mais il avait eu le temps de consacrer sous leur nom l'église où ses mains pieuses avaient déposé la douce Abra, et celle qu'elle avait eue pour mère, en attendant que lui-même vînt, entre elles deux, attendre la résurrection. C'est de cette Eglise des Saints-Jean-et-Paul, devenue bientôt

1. 26 juin 363.

après Saint-Hilaire-le-Grand, que Clovis, à la veille de la bataille de Vouillé, vit sortir et se diriger vers lui la mystérieuse lumière, présage du triomphe qui devait chasser l'arianisme des Gaules et fonder l'unité monarchique. Les saints martyrs continuèrent de montrer, dans la suite, l'intérêt qu'ils prenaient à l'avancement du royaume de Dieu par les Francs; lorsque l'issue de la seconde croisade abreuvait d'amertume saint Bernard qui l'avait prêchée, ils apparurent ici-bas pour relever son courage, et lui manifester par quels secrets le Roi des cieux avait tiré sa gloire d'événements où les hommes ne voyaient que désastres et fautes [1].

Lisons le simple et touchant récit consacré par l'Eglise aux deux frères.

JOANNES et Paulus fratres Romani, cum facultatibus a Constantia Constantini filia, cui pie fideliterque servierant sibi relictis, Christi pauperes alerent; a Juliano apostata in numerum familiarium suorum invitati, libere negaverunt se apud eum esse velle, qui a Jesu Christo defecisset. Quibus ille ad deliberandum decem dies præfinit, ut nisi ad eam diem ei adhærere, et Jovi sacrificare constitue-

JEAN et Paul étaient frères et Romains. Ayant servi pieusement et fidèlement Constance, fille de Constantin, ils en avaient reçu de grands biens avec lesquels ils nourrissaient les pauvres du Christ. Julien l'apostat les invita à prendre place parmi ses familiers; mais ils répondirent avec liberté, qu'ils ne voulaient point demeurer chez un homme qui avait abandonné Jésus-Christ. L'empereur leur donna dix jours pour délibérer, leur faisant savoir que si,

1. BERN. Ep. 386, *al.* 333, Joannis Casæ-Marii ad Bern.

passé ce terme, ils refusaient, de s'attacher à lui et de sacrifier à Jupiter, ils mourraient sans nul doute.

rint, sibi moriendum esse certo sciant.

Ce temps fut mis par eux à profit pour distribuer le reste de leur fortune aux pauvres : ainsi devaient-ils s'en aller plus librement au Seigneur ; et le nombre s'accroîtrait de ceux qui, en retour de leurs aumônes, les recevraient dans les tabernacles éternels. Le dixième jour, Térentianus, préfet des prétoriens, fut envoyé vers eux ; il apportait l'image de Jupiter qu'ils devaient adorer. On leur déclare l'ordre du prince : s'ils ne rendent leur culte à Jupiter, ils mourront. Sans interrompre leur prière, ils répondent qu'ils honorent de cœur et de bouche le Christ comme Dieu, et sont prêts à mourir pour sa foi.

Illi intra id tempus reliqua sua bona distribuerunt pauperibus, quo expeditiores ad Dominum migrare possent, et plures juvarent, a quibus in æterna tabernacula reciperentur. Die decima Terentianus prætoriæ cohortis præfectus, ad eos missus, cum allata Jovis effigie, ut eam venerarentur, imperatoris mandatum eis exponit : ut nisi Jovi cultum adhibeant, moriantur. Qui, ut erant orantes, responderunt, se pro Christi fide, quem Deum mente et ore venerabantur, non dubitanter mortem subituros.

Craignant qu'une exécution publique ne produisît quelque émotion dans le peuple, Térentianus les fit décapiter là même où ils étaient, dans leur propre maison. C'était le six des calendes de juillet. Ayant pris soin qu'on les ensevelît secrètement, le préfet répandit le bruit que Jean et Paul avaient été en-

At Terentianus veritus ne, si publice interficerentur, populus commoveretur, domi ubi tunc erant, abscissis eorum capitibus sexto calendas julii, secreto eos sepeliendos curavit : rumoremque sparsit, Joannem et Paulum in exsilium ejectos esse. Verum eorum mors a spiritibus immun-

dis, qui multorum corpora vexabant, pervulgata est : in quibus Terentiani filius et ipse oppressus a dæmone, ad sepulchrum martyrum perductus, liberatus est. Quo miraculo et is in Christum credidit, et ejus pater Terentianus, a quo etiam horum beatorum martyrum vita scripta esse dicitur.

voyés en exil. Mais leur mort fut divulguée par les esprits impurs qui tourmentaient les corps d'un grand nombre de personnes, entre lesquelles se trouva le fils même de Térentianus. Agité par le démon, on le conduisit au tombeau des martyrs, où il trouva sa délivrance. Sa conversion fut la suite du miracle, et Térentianus son père également crut au Christ : c'est lui, dit-on même, qui écrivit l'histoire des bienheureux martyrs.

Nous donnons à la suite les Antiennes et Répons propres, dont il est parlé plus haut, et qui se trouvent, quant à l'ensemble, avec quelques variantes, dans les plus anciens Responsoriaux et Antiphonaires parvenus jusqu'à nous. Le personnage mentionné dans l'une de ces Antiennes, sous le nom de Gallicanus, est un consulaire qui fut amené par les deux frères à la foi et à la sainteté ; sa mémoire était célébrée hier même au Martyrologe.

ANTIENNES ET RÉPONS.

PAULUS et Joannes dixerunt Juliano : Nos unum Deum colimus, qui fecit cœlum et terram.

Paulus et Joannes dixerunt Terentiano : Si tuus dominus est Julianus, habeto pacem cum illo ; nobis alius non est, nisi Dominus Jesus Christus.

PAUL et Jean dirent à Julien : Nous adorons un seul Dieu, qui a fait le ciel et la terre.

Paul et Jean dirent à Térentianus : Si Julien est votre maître, ayez la paix avec lui ; pour nous, il n'en est point d'autre que le Seigneur Jésus-Christ.

Jean et Paul, connaissant bien la tyrannie de Julien, se mirent à distribuer leurs richesses aux pauvres.

Joannes et Paulus, agnoscentes tyrannidem Juliani, facultates suas pauperibus erogare cœperunt.

Esprits célestes et âmes des justes, chantez un hymne à Dieu. Alleluia.

Sancti spiritus et animæ justorum, hymnum dicite Deo. Alleluia.

Jean et Paul dirent à Gallicanus : Faites un vœu au Dieu du Ciel, et vous serez vainqueur mieux que vous ne l'avez été.

Joannes et Paulus dixerunt ad Gallicanum : Fac votum Deo cœli, et eris victor melius quam fuisti.

Ant. de Magnificat *aux* 1res *Vêpres.* Les justes se sont tenus devant le Seigneur, et n'ont point été séparés l'un de l'autre ; ils ont bu le calice du Seigneur, et on les a appelés amis de Dieu.

Ad Magnif. *in* 1is *Vesp.* Adstiterunt justi ante Dominum, et ab invicem non sunt separati : calicem Domini biberunt, et amici Dei appellati sunt.

A Magnif. *aux* 2es *Vêpres.* Ce sont là les deux oliviers et les deux chandeliers allumés qui sont devant le Seigneur ; ils ont la puissance d'empêcher le ciel de pleuvoir, et d'ouvrir ses portes ; car leurs langues sont devenues les clefs du ciel.

Ad Magnif. *in* 2is *Vesp.* Isti sunt duæ olivæ, et duo candelabra lucentia ante Dominum : habent potestatem claudere cœlum nubibus, et aperire portas ejus, quia linguæ eorum claves cœli factæ sunt.

A Benedictus. Ce sont là les saints qui, pour l'amour du Christ, ont méprisé les menaces des hommes ; saints martyrs, ils tressaillent avec les anges dans le royaume des cieux ; oh ! qu'elle est précieuse la mort des saints, qui toujours se tiennent devant le Seigneur et ne sont point séparés l'un de l'autre !

Ad Benedictus. Isti sunt sancti, qui pro Christi amore minas hominum contempserunt : sancti martyres in regno cœlorum exsultant cum angelis : o quam pretiosa est mors sanctorum, qui assidue assistunt ante Dominum, et ab invicem non sunt separati !

℟. Isti sunt duo viri misericordiæ, qui assistunt ante Dominum, * Dominatorem universæ terræ. ℣. Isti sunt duæ olivæ, et duo candelabra lucentia ante Dominum, Dominatorem universæ terræ.

℟. Ce sont là les deux hommes de miséricorde, qui se tiennent devant le Seigneur * Souverain de toute la terre. ℣. Ce sont là les deux oliviers et les deux chandeliers allumés, présents devant le Seigneur * Souverain de toute la terre.

℟. Vidi conjunctos viros habentes splendidas vestes ; et angelus Domini locutus est ad me, dicens : * Isti sunt viri sancti, facti amici Dei. ℣. Vidi angelum Dei fortem, volantem per medium cœlum, voce magna clamantem et dicentem : * Isti sunt viri sancti, facti amici Dei.

℟. J'ai vu, près l'un de l'autre, des hommes couverts de vêtements resplendissants ; et un ange du Seigneur m'a dit : * Ce sont là les hommes pleins de sainteté, devenus les amis de Dieu. ℣. J'ai vu un ange de Dieu, plein de force, volant par le milieu du ciel, criant d'une voix retentissante et disant : * Ce sont là les hommes pleins de sainteté, devenus les amis de Dieu.

Un double triomphe éclate au ciel et renvoie une double joie à la terre, en ce jour où votre sang répandu proclama la victoire du Fils de Dieu. C'est par le martyre de ses fidèles, en effet, que le Christ triomphe. L'effusion de son propre sang marqua la défaite du prince du monde ; le sang de ses membres mystiques garde toujours, et possède seul la vertu d'établir son règne La lutte ne fut jamais un mal pour l'Eglise militante ; la noble Epouse du Dieu des armées se complaît dans les combats ; car elle sait que l'Epoux est venu apporter sur terre, non la paix, mais le glaive [1]. Aussi,

1. Matth. x, 34.

jusqu'à la fin des siècles, proposera-t-elle en exemple à ses fils votre chevaleresque courage, et la franchise qui ne vous permit pas de dissimuler votre mépris au tyran apostat, de songer même aux considérations par lesquelles peut-être, en l'écoutant d'abord, votre conscience se fût tenue sauve. Malheur aux temps où le mirage décevant d'une paix trompeuse égare les intelligences ; où, parce que le péché proprement dit ne se dresse pas devant elle, l'âme chrétienne abaisse la noblesse de son baptême à des compromis que répudierait l'honneur même d'un monde redevenu païen ! Illustres frères, écartez des enfants de l'Eglise l'erreur fatale qui les porterait à méconnaître ainsi les traditions dont ils ont reçu l'héritage ; maintenez la race des fils de Dieu à la hauteur de sentiments que réclament leur céleste origine, le trône qui les attend, le sang divin dont ils s'abreuvent chaque jour ; loin d'eux toute bassesse, et cette vulgarité qui attirerait, contre leur Père qui est aux cieux, le blasphème des habitants de la cité maudite ! Nos temps ont vu s'élever une persécution qui rappelle en tout celle où vous avez remporté la couronne : le programme de Julien est remis en honneur ; si les émules de l'apostat ne l'égalent point en intelligence, ils le dépassent dans sa haine et son hypocrisie. Mais Dieu ne fait pas plus défaut à l'Eglise maintenant qu'autrefois ; obtenez que de notre part la résistance soit la même qu'en vos jours, et le triomphe aussi sera le même.

Jean et Paul, vous nous rappelez par vos noms et l'Ami de l'Epoux dont l'Octave pour-

suit son cours, et ce Paul de la Croix qui fit revivre au siècle dix-huitième l'héroïsme de la sainteté dans votre maison du Cœlius. Unissez votre protection puissante à celle que le Précurseur étend sur l'Eglise mère et maîtresse, devenue, en raison de sa primauté, le but premier des attaques de l'ennemi ; soutenez la milice nouvelle que les besoins des derniers temps ont suscitée près de votre tombe, et qui garde dans une commune vénération vos restes sacrés et le corps de son glorieux fondateur. Vous souvenant enfin du pouvoir que vous reconnaît l'Eglise d'ouvrir et de fermer les portes du ciel, pour répandre ou arrêter la pluie sur les biens de la terre : bénissez les moissons prêtes à mûrir ; soyez propices aux moissonneurs, allégez leurs pénibles travaux ; gardez du feu du ciel l'homme et ses possessions, la demeure qui l'abrite, les animaux qui le servent. Ingrate, oublieuse, trop souvent criminelle, l'humanité n'aurait droit qu'à votre colère ; montrez-vous les fils de Celui dont le soleil se lève pour les méchants comme pour les bons, et qui fait pleuvoir également sur les justes et les pécheurs [1].

1. MATTH. V, 45.



LE XXVII JUIN.

QUATRIÈME JOUR DANS L'OCTAVE

DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

La joyeuse Octave du Précurseur nous réservait un complément de lumière. Imitons l'Eglise, qui, de nouveau, concentre aujourd'hui ses pensées sur l'Ami de l'Epoux ; elle sait qu'ainsi l'Epoux lui-même lui sera mieux connu. « Car, selon la parole d'un des princes les « plus autorisés de la chaire chrétienne, entre « Jésus-Christ et Jean-Baptiste il y a eu des « liaisons si étroites, qu'on ne peut bien con- « naître l'un sans connaître l'autre ; et si la « vie éternelle consiste à connaître Jésus- « Christ, aussi une partie de notre salut con- « siste-t-elle à connaître saint Jean [1]. »

La mission du Précurseur l'élevait par elle seule, nous l'avons vu, au-dessus de tous les autres prophètes et apôtres. Mais quel était en sa personne le héraut dont la grandeur nous fut manifestée, au jour de la fête, par la dignité du message qu'il apportait au monde ? Ses qualités privées, sa propre sainteté, répondirent-elles à l'éminence du rôle qu'il venait remplir ? La souveraine harmonie qui inspire les décrets éternels et préside à

1. BOURDALOUE, Sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste.

leur exécution dans le temps, nous défend d'en douter. Lorsque le Très-Haut résolut d'unir son Verbe à la nature humaine, il s'engageait à revêtir cette nature créée de qualités toutes divines, qui lui permissent de traiter avec l'Adam nouveau d'égal à égal, et de l'appeler son fils. Lorsque à ce fils de ses complaisances, qu'il voulait en même temps fils de l'homme, il eut arrêté de donner une mère, le don d'une pureté digne en tout de son titre auguste resta dès lors assuré à la future Mère de Dieu. Prédestiné dès avant tous les âges au service le plus éminent du Fils et de la Mère, chargé par le Père souverain de découvrir le Verbe au sein de Notre-Dame, d'accréditer l'Homme-Dieu, de lui fiancer l'Epouse : se pourrait-il que la sainteté de Jean fût demeurée, dans les desseins de Dieu ou par sa propre faute, moins incomparable que ne l'était sa mission ? L'éternelle Sagesse ne se ment point de la sorte à elle-même ; et l'éloge sans pareil fait par Jésus de son Précurseur, au moment où s'achevait la vie de celui-ci [1], montre assez que les grâces tenues en réserve pour cette âme y fructifièrent dans leur plénitude.

Et quelles grâces que celles dont le point de départ nous montre Jean, trois mois avant sa naissance, établi déjà sur les sommets qu'atteignent à peine en toute une vie les plus saints personnages! Bien au-dessus de la région des sens et de la raison, qui n'ont point encore en lui d'usage, il prend son essor : de ce regard intellectuel qui n'est

1. MATTH. XI.

dépassé que par la claire vision des élus, il perçoit Dieu présent devant lui dans la chair; et, dans une extase d'adoration et d'amour, son premier acte en fait l'émule des Séraphins. *La plénitude de l'Esprit-Saint* fut, dès ce moment, le partage de l'enfant de Zacharie et d'Elisabeth : plénitude tellement débordante, qu'aussitôt la mère, et bientôt le père, se virent *remplis* eux-mêmes de la surabondance sortant de leur fils [1].

Le premier donc après Notre-Dame, il avait reconnu l'Agneau de Dieu, donné son amour à l'Epoux descendu des collines éternelles; le premier encore, pénétrant le mystère de la divine et virginale maternité, ne séparant point le Fils de la Mère, il avait, en même temps qu'adoré Jésus, honoré Marie pardessus toute créature. *Bénie êtes-vous entre les femmes, et béni le fruit de vos entrailles* [2]*!* C'est l'affirmation unanime de la tradition, qu'en prononçant ces mots, Elisabeth ne fut que l'organe et *prête-voix* de son fils. Le début de Jean, comme *témoin de la lumière*, a Marie pour objet; à elle, dans l'admiration et la louange, la première expression des sentiments qui l'animent : ange lui-même, comme l'appelaient les Prophètes, il reprend et complète le salut de Gabriel à la douce Souveraine de la terre et des cieux [3]. C'était l'élan de sa reconnaissance éclairée pleinement sur le rôle de Marie dans la sanctification des élus, le cri de son âme en s'éveillant lui-même à la sainteté au premier son de voix de la Vierge-mère.

1. Luc. I, 15, 41, 67. — 2. *Ibid.* 42. — 3. *Ibid.* 28.

C'était pour lui en effet qu'en grande hâte, après la visite de l'ange, elle avait franchi les montagnes; mais Notre-Dame réserve à Jean d'autres faveurs. Jusque-là silencieuse, devant ce séraphin dont elle est sûre d'être comprise, Marie entonne son chant divin, qui donne à Dieu la gloire, à Jean la pleine compréhension du mystère ineffable. En la manière qu'elle a sanctifié le Précurseur de son Fils, la Mère de Dieu doit elle-même maintenant le former et l'instruire. Le *Magnificat* est la première leçon du fils d'Elisabeth : leçon incomparable de divine louange ; leçon qui donne à Jean l'intelligence du contenu des Ecritures, la science du plan divin dans toute la suite des âges. Trois mois durant, dans l'angélique secret de communications plus réservées encore, se continue l'éducation merveilleuse.

Oh ! oui, pouvons-nous dire à notre tour et mieux que les Juifs, *que pensez-vous que sera cet enfant* [1] ? La dispensatrice des célestes trésors avait gardé pour Jean la première effusion de ces flots de la grâce, dont elle était devenue le divin réservoir. Le fleuve qui s'échappe de la cité sainte [2] ne s'arrêtera plus, portant à toute âme jusqu'à la fin des temps ses innombrables ruisseaux ; mais son choc impétueux, dans la force du premier bond, a rencontré Jean tout d'abord ; dans sa totalité non divisée encore, trois mois durant il passe et repasse sur cette âme, comme s'il eût existé pour elle seule. Qui mesurera ces torrents ? qui dira leur effet ? La sainte Eglise

1. Luc. I, 66. — 2. Psalm. XLV.

ne l'essaie pas ; mais dans l'admiration que lui cause la mystérieuse croissance de Jean sous l'œil étonné des anges, perdant de vue la faiblesse de ce corps d'enfant devant la maturité de l'âme qui l'habite, elle s'écrie, au jour de la glorieuse Nativité du Précurseur : Il est grand, l'*homme* qu'Elisabeth a mis au monde ! *Elisabeth Zachariæ magnum* VIRUM *genuit, Johannem Baptistam præcursorem Domini* [1].

—∞—

Pour donner leur formule liturgique aux pensées qui précèdent, chantons cette Séquence dont nous empruntons le texte à l'ancien Missel de Lyon de 1530. On sait le culte filial des Lyonnais pour saint Jean-Baptiste. Leur église primatiale reconnaît comme Patron le saint Précurseur. En l'an de grâce 1886, nous avons vu les mêmes foules qu'autrefois accourir au jubilé fameux concédé par le Siège de Pierre à la Rome des Gaules, dans les années où la fête du Très-Saint-Sacrement coïncide avec la solennité du glorieux Titulaire au 24 juin.

SÉQUENCE.

IL est grand l'homme qu'en ce jour glorieux, Elisabeth, femme de Zacharie, a mis au monde.	ELISABETH Zachariæ Magnum virum in hac die Gloriosa genuit.
La plénitude et perfection de ses vertus, fait de lui le	Qui virtutum vas sincerum,

1. Ant. 1ª in Laud. et IIis Vesperis.

Inter natos mulierum Principatum tenuit.	premier d'entre les fils des femmes.
Nondum natus sensit regem Nasciturum supra legem. Sine viri semine.	Non encore né, il découvrit le Roi qui devait naître en des conditions supérieures à la loi, sans concours d'homme.
Deum sensit in hac luce, Tanquam nucleum in nuce, Conditum in virgine.	Il découvrit Dieu ici-bas, comme l'amande en son noyau, caché dans la Vierge.
Quam beatus puer natus, Salvatoris angelus, Incarnati nobis dati Verbi vox et bajulus !	Heureux enfant, dont nous célébrons la naissance ! C'est l'ange du Sauveur, la voix, le porteur du Verbe, qui nous est donné dans la chair.
Non præcedit fructus florem, Sed flos fructum juxta morem, Agri pleni dans odorem Mentibus fidelium.	Le fruit ne précède pas la fleur ; mais, comme il est d'usage, c'est la fleur qui paraît la première ; elle apporte l'odeur du champ béni par Dieu aux âmes des fidèles.
Viam parat et ostendit, Ubi pedem non offendit Qui per fidem comprehendit Verum Dei Filium.	Il prépare et montre la voie, où nul obstacle n'arrête le pied de celui qui, par la foi, s'attache au vrai Fils de Dieu.
Lege vita sub angusta, Mel sylvestre cum locusta Cibum non abhorruit.	Austère est sa vie ; il ne rejette point pour nourriture le miel des bois et les sauterelles.
Camelorum tectus pilis,	Vêtu de poils de chameau,

combien pauvre il fut au désert ! Combien bon il apparut au monde !

Ecoutons l'évangéliste : Lui, dit-il, n'était pas la lumière ; mais il venait pour rendre, ô Christ, témoignage à votre lumière.

Ce n'était pas la lumière, mais c'était le flambeau montrant la route vers les hauteurs, où l'éternelle paix promet ses joies à ceux qui la cherchent.

Contemplons tous celui en qui la foule, que tant de prodiges frappaient d'étonnement, espérait voir le Christ.

Lui n'éleva point sa tête ; il se reconnut indigne de dénouer la courroie des chaussures du Seigneur.

Depuis son temps, par la divine grâce, le ciel souffre violence ; non de plein droit, mais comme faveur, il est donné à qui fait preuve de force et fait des fruits de pénitence.

Celui que sous l'ancienne loi les autres prophètes chantent dans les ténèbres, prophète incomparable, il le

In deserto quam exilis,
Quam bonus apparuit !

Verba sunt evangelistæ :
Lux non erat, inquit, iste,
Sed ut daret tibi, Christe,
Lucis testimonia.

Lux non erat, sed lucerna
Monstrans iter ad superna
Quibus sua pax æterna
Pollicetur gaudia.

Contemplemur omnes istum
Quem sperabat turba Christum,
Stupens ad prodigia.

Qui cervicem non erexit,
Nec se dignum intellexit
Domini corrigia.

A suo tempore,
Divino munere,
Cœlum vim patitur;
Et violentiæ
Cum pœnitentiæ
Fructu conceditur,
Gratis non merito.

Quem vates cæteri
Sub lege veteri
Canunt in tenebris,
In carne Dominum,

Figuris terminum,
Propheta celebris
Ostendit digito.

O quam sanctum, quam præclarum,
Qui viventium aquarum
Fontem Christum baptizavit,
Et lavantem cuncta lavit
In Jordanis flumine.

Ab offensis lava, Christe,
Præcursoris et Baptistæ
Natalitia colentes :
Et exaudi nos gementes
In hac solitudine.

Post arentem et australem,
Terram animæ dotalem
Petimus irriguam.

Ut manipulos portantes,
Veniamus exultantes
Ad pacem perpetuam.
Amen.

montre du doigt : c'est le Seigneur dans la chair, fin des figures.

O combien saint, combien illustre est l'homme qui baptisa le Christ, source des eaux vives, qui lava dans les flots du Jourdain celui qui purifie tout !

O Christ, purifiez de leurs fautes ceux qui célèbrent la naissance de votre précurseur et baptiseur ; exaucez nos gémissements dans ce désert.

Après cette terre aride et brûlée du soleil, nous vous demandons, comme dot de nos âmes, un domaine fécondé par les eaux,

Pour que, chargés de gerbes, nous arrivions pleins d'allégresse à la paix éternelle.
Amen.



LE XXVIII JUIN.

LA VIGILE DES SAINTS APÔTRES

PIERRE ET PAUL.

JEAN-BAPTISTE, placé aux confins des deux Testaments, a clos l'âge prophétique où ne régnait que l'espérance, et commencé l'ère de la foi qui possède, sans le voir encore en sa divinité, le Dieu longtemps attendu. Aussi, avant même que ne soit terminée l'Octave où nous fêtons le fils de Zacharie, la confession apostolique va se greffer sur le témoignage rendu par le Précurseur au Verbe lumière. Demain, tous les échos des cieux se renverront la parole que Césarée de Philippe entendit la première : *Vous etes le Christ, Fils du Dieu vivant ;* et Simon fils de Jean, pour avoir prononcé l'oracle, sera établi la base qui porte l'Eglise. Demain même il mourra, scellant dans le sang sa déclaration glorieuse ; mais il se survivra dans les Pontifes romains, pour garder le précieux témoignage en son intégrité, jusqu'au jour où la foi fera place à l'éternelle vision. Associé aux travaux de Pierre, le Docteur des gentils partagera son triomphe ; et Rome, plus redevable à ses deux princes qu'aux guerriers fameux qui abattirent le monde à ses pieds, verra leur double victoire affermir pour jamais sur sa tête auguste le diadème de la royauté des âmes.

Recueillons-nous, et, avec l'Eglise, préparons nos cœurs. En France, où tant de sacrifices ont dû être consentis par l'Eglise-mère, la fête des Apôtres, le plus souvent, n'est point célébrée à son jour; lorsque le 29 juin se rencontre un des jours de la semaine, elle voit sa solennité renvoyée au dimanche. Par suite, la Vigile a perdu chez nous de ses austérités d'autrefois. Heureux les diocèses, où quelque trace de l'ancienne discipline se garde encore ! La rigueur que sait s'imposer un peuple à certains jours de préparation, est une marque de la foi qu'il a conservée; elle montre qu'il comprend la grandeur de l'objet proposé par la sainte Liturgie à son culte. Chrétiens d'Occident, nous dont Pierre et Paul sont la gloire devant les hommes et devant Dieu, songeons au Carême que les Grecs schismatiques commencent au lendemain des solennités pascales, en l'honneur *des Apôtres*, et qui ne prend fin qu'aujourd'hui. Le contraste sera de nature à nous faire dominer les penchants d'une mollesse où l'ingratitude aurait trop de part. Du moins, puissions-nous racheter en ferveur, en actions de grâces et amour, les privations dont tant d'églises, malgré leur séparation d'avec Rome, ont conservé l'usage.



Nous entrerons dans l'esprit de ce jour, en récitant les formules suivantes. La première est empruntée au Missel Gothique-Gallican ; c'est la bénédiction qui, selon le rite de notre ancienne Liturgie, était donnée au peuple avant la Communion dans la fête des Apô-

tres. Les Oraisons qui la suivent sont tirées du Sacramentaire Léonien.

BÉNÉDICTION.

O Dieu, pour garder des ténèbres les membres de l'Eglise, vous avez fait briller comme deux lumières jumelles, et les larmes de Pierre, et les lettres de Paul.

℟. Amen.

Regardez ce peuple bénignement, vous par qui Pierre avec ses clefs, vous par qui Paul avec sa foi, ouvrent les cieux.

℟. Amen.

Qu'à la suite des chefs, le troupeau parvienne où sont arrivés d'un même pas tous deux, et le Pasteur sur la croix, et le Docteur sous le glaive. Par Jésus-Christ notre Seigneur.

Deus, qui membris Ecclesiæ, velut gemellum lumen quo caveantur tenebræ, fecisti Petri lacrymas, Pauli litteras, coruscare.

℟. Amen.

Hanc plebem placitus inspice : qui cœlos facis aperire Petro in clave, Paulo in dogmate.

℟. Amen.

Ut præviantibus ducibus, illic grex possit accedere, quo pervenerunt pariter tam ille Pastor suspendio, quam iste Doctor per gladium in congresso. Per Dominum nostrum.

ORAISONS.

Dieu tout-puissant et éternel, par un ineffable mystère vous avez fondé sur Rome et son nom le droit de la principauté apostolique, afin que la vérité évangélique se répandît de ces hauteurs en tous les royaumes du monde : faites que l'univers chrétien suive pieusement les maximes dont la prédication de Pierre et de Paul a imbibé la terre.

Omnipotens sempiterne Deus, qui ineffabili sacramento jus Apostolici Principatus in Romani nominis arce posuisti, unde se evangelica veritas per tota mundi regna diffunderet : præsta, ut quod in orbem terrarum eorum prædicatione manavit, christianæ devotionis sequatur universitas.

Præsta quæsumus Ecclesiæ tuæ, Domine, de tantis digne gaudere Principibus, et illam sequi pia devotione doctrinam, qua delectos tibi greges sacris mysteriis imbuerunt. Per Dominum.

Nous vous en prions, Seigneur, donnez à votre Eglise la joie qui convient pour fêter ses illustres Princes ; que sa piété se nourrisse des enseignements donnés par eux aux troupeaux de votre choix, pour les initier aux sacrés Mystères. Par Jésus-Christ.





LE MÊME JOUR.

SAINT LEON II, PAPE ET CONFESSEUR.

Il convenait qu'en ce jour de Vigile, l'attention ne fût pas détournée de l'auguste objet que l'Eglise se prépare à exalter dans ses chants. Mais le triomphe de Pierre éclatera d'autant mieux, que son témoignage au Fils de l'homme apparaîtra maintenu plus fidèlement, dans la série des siècles, par les Pontifes héritiers de sa primauté. Longtemps le 28 juin fut consacré à honorer la mémoire de saint Léon le Grand ; c'était le jour que Sergius Ier avait choisi pour célébrer la translation de l'insigne Docteur, et certes on ne pouvait désirer plus magnifique introducteur à la solennité du lendemain. Jamais comme par lui, Rome n'entendit relever en de sublimes discours la grandeur des deux princes des Apôtres et sa propre gloire ; jamais, depuis l'incomparable scène de Césarée de Philippe, le mystère de l'Homme-Dieu ne s'était vu affirmé d'une façon si grandiose qu'au jour où l'Eglise, frappant à Chalcédoine l'impie Eutychès, recevait de Léon l'immortelle formule du dogme chrétien. Pierre, de nouveau, avait parlé par la bouche de Léon ; cependant la cause était loin d'être finie : il y fallait deux siècles encore ; et ce fut un autre Léon, celui-là même que

nous fêtons maintenant en ce jour, qui eut l'honneur de la terminer au sixième concile.

Tout en veillant au développement de la Liturgie sacrée, l'Esprit de Dieu n'avait donc point voulu que rien changeât, en cette journée, le cours des pensées du peuple fidèle. Mais lorsque saint Léon Ier reprit, vers le commencement du XIVe siècle, la place qu'il occupait primitivement sur le Cycle au 11 avril, saint Léon II, dont le 28 juin marquait l'anniversaire de la mort, et qui n'avait eu jusque-là qu'une simple mémoire, se leva pour rappeler à son tour les glorieuses luttes de son prédécesseur, et les siennes, dans l'ordre de la confession apostolique.

Comment l'exposition si complète et si claire de Léon le Grand, comment les anathèmes de Chalcédoine, n'avaient-ils point eu raison de l'hérésie qui déniait son plus beau titre de noblesse à notre nature, et lui refusait d'avoir été prise en son intégrité par le Verbe divin? C'est que, pour assurer le triomphe de la vérité, il ne suffit pas de convaincre un jour l'erreur de mensonge. Plus d'une fois, hélas! l'histoire nous montre les plus solennels anathèmes aboutir seulement à endormir la vigilance des gardiens de la cité sainte. La lutte paraît finie, le besoin de repos se fait sentir aux combattants, mille autres soins réclament l'attention des chefs; et, sourdement, feignant la déférence la plus entière, se montrant, s'il le faut, toute de flammes pour les nouvelles préoccupations du moment, l'erreur profite du silence qui a suivi sa défaite. Alors son progrès devient d'autant plus redoutable, qu'elle passe et

s'efforce elle-même de passer pour avoir disparu sans laisser trace aucune.

Grâce cependant au divin Chef qui ne cesse point de veiller sur son œuvre, l'épreuve atteint rarement la profondeur douloureuse où saint Léon II dut pénétrer, avec le fer et le feu, pour sauver l'Eglise. Une seule fois le monde terrifié a vu l'anathème frapper au sommet de la montagne sainte. Honorius, placé au faîte de l'Eglise, « ne l'avait point fait resplendir de la doctrine apostolique, mais, par une trahison profane, avait laissé la foi qui doit être sans tache exposée à la subversion [1] »; Léon II lançant la foudre, avec l'Eglise assemblée, sur les nouveaux Eutychiens et leurs complices, n'épargna pas son prédécesseur. Et cependant, de l'aveu de tous, Honorius avait été par ailleurs un Pape irréprochable; et, dans la circonstance même, il était loin d'avoir professé l'hérésie ou enseigné l'erreur : quelle était donc sa faute ?

L'empereur Héraclius, que ses victoires avaient porté au comble de la puissance, voyait avec tristesse la division persister entre les catholiques de son empire et les disciples attardés d'Eutychès. L'évêque de la cité impériale, le patriarche Sergius, entretenait ces pensées du maître; fier de quelque habileté politique dont il se flattait, il prétendait se faire un nom en rétablissant à lui seul l'unité que le concile de Chalcédoine et Léon le Grand n'avaient pu obtenir. Les dissidents reconnaîtraient qu'il y avait en Jésus-Christ deux natures, et, pour répondre

1. Leon. II, Epist. confirm. Concil. Constantinop. III.

à leurs avances, on ferait le silence sur la question de savoir s'il y avait en lui deux volontés ou une seule.

L'enthousiasme avec lequel ce compromis fut accueilli par les différentes sectes rebelles à l'autorité du quatrième concile, montrait assez qu'il conservait et consacrait à leurs yeux tout le venin de l'erreur ; et par le fait, nier, ou, ce qui pratiquement revenait au même, hésiter à dire qu'il y eût en l'Homme-Dieu d'autre volonté que celle de la nature divine, c'était reconnaitre qu'il n'avait pris qu'un semblant d'humanité, la nature humaine ne pouvant exister aucunement sans une volonté qui lui soit propre. Aussi les *monophysites* ou partisans d'*une seule nature* dans le Christ, ne firent-ils pas difficulté d'être appelés désormais *monothélites* ou partisans d'*une seule volonté*. Sergius, l'apôtre de la nouvelle unité, pouvait s'applaudir ; Alexandrie, Antioche, Constantinople, célébraient d'une même voix le bienfait de la paix : n'était-ce pas tout l'Orient dans ses patriarcats ? Si Rome à son tour pouvait acquiescer, ce serait le triomphe ! Jérusalem, pourtant, faisait défaut dans l'étrange concert.

Témoin des angoisses de l'Homme-Dieu dans son humaine nature, Jérusalem l'avait entendu s'écrier au jardin de l'agonie : *Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que* VOTRE VOLONTÉ *se fasse, et* NON PAS LA MIENNE [1] ! Mieux que toute autre, la ville des douleurs savait à quoi s'en tenir sur les deux volontés mises ainsi en présence,

1. LUC. XXII, 42.

et que l'héroïsme d'un incomparable amour avait pourtant maintenues en si pleine harmonie ; le temps était venu pour elle de rendre son témoignage. Le moine Sophrone, qu'elle s'était choisi pour évêque, fut, par la sainteté, le courage et la science, à la hauteur du rôle qu'il devait remplir. Mais, tandis que, dans la charité de son âme, il cherchait à ramener Sergius avant d'en appeler au Pontife romain, l'évêque de Constantinople prenait les devants ; il arrivait, dans une lettre hypocrite, à circonvenir Honorius, et obtenait de lui qu'il imposât silence au patriarche de Jérusalem. Lorsque saint Sophrone, à la tête des évêques de sa province réunis en concile, crut devoir se tourner vers Rome à son tour, ce ne fut que pour s'entendre confirmer la défense de troubler la paix. Méprise lamentable, qui n'engageait point directement, il est vrai, l'infaillible magistère ; mesure exclusivement politique, qui n'en devait pas moins coûter des larmes et du sang à l'Eglise, pour aboutir, cinquante années plus tard, à la condamnation du malheureux Honorius !

L'Esprit-Saint, en effet, qui garantit l'infaillible pureté de la doctrine officiellement descendue de la chaire apostolique, n'est point tenu de protéger également contre toute défaillance la vertu, le jugement privé, l'administration même du Pontife souverain. Entrant dans les vues de cette solidarité merveilleuse que le Dieu créateur fait régner sur la terre et aux cieux, l'Homme-Dieu, quand il fonda sur l'authentique et immuable base de la foi de Pierre la société des

saints, voulut laisser aux prières de tous la charge de compléter son œuvre, en obtenant au successeur de Pierre les grâces de préservation qui ne ressortent point par elles-mêmes de la divine constitution de l'Eglise.

Cependant Mahomet venait de lancer ses hordes sur le monde. Héraclius allait apprendre ce que valait la paix menteuse de son patriarche, et descendre plus bas dans la honte que ne l'avaient élevé en gloire ses victoires sur les Perses, au temps où il s'était montré le héros de la Croix. La Palestine, la Syrie, l'Egypte, tombaient ensemble sous les coups des lieutenants du Prophète. Sophrone, placé au centre de l'invasion, grandissait avec l'épreuve. Abandonné de l'empereur sur le terrain de la défense de l'empire, désavoué par Rome sur celui de la foi, il traitait intrépidement avec Omar de puissance à puissance ; et, près de mourir, espérant contre toute espérance dans cette Rome même qui lui portait un coup plus sensible que les califes, il confiait à Etienne de Dora la mission suprême que ce dernier rapportait ainsi plus tard : « Fort comme le lion dans sa justice, méprisant calomnies et intrigues, le bienheureux Sophrone me prit avec lui, moi indigne, et me conduisit au lieu sacré du Calvaire. Là, il me lia d'indissolubles engagements par ces mots : « Tu rendras compte « à celui qui, étant Dieu, a été crucifié volon- « tairement selon la chair, pour nous, en ce « saint lieu, lorsqu'au jour de son terrible « avènement il viendra juger avec gloire les « vivants et les morts, si tu diffères et si tu « négliges les intérêts de sa foi qui est en

« péril. Tu sais que je ne le puis faire de « corps, étant empêché par l'incursion des « Sarrasins que nos péchés nous ont méritée. « Pars donc au plus tôt, va des confins de la « terre à son autre extrémité, jusqu'à ce que « tu sois arrivé au Siège apostolique, *là où* « *sont les fondements des dogmes orthodoxes.* « Non pas une fois, ni deux fois, mais sans « fin, retourne, fais savoir aux très saints « personnages qui résident en ce lieu l'ébran- « lement de nos régions ; instamment, sans « repos, demande et supplie, jusqu'à ce que « la prudence apostolique détermine par son « jugement régulier la victoire sur ces dogmes « perfides [1]. »

L'évêque de Dora fut fidèle au mandat de Sophrone. Lorsque, douze ans après, il faisait cet émouvant récit au concile de Latran de 649, c'était la troisième fois qu'en dépit des embûches et de la difficulté des temps, il pouvait dire : « Nous avons pris les ailes de la colombe, comme parle David, et nous sommes venus déclarer la situation à ce Siège élevé à tous les regards, Siège souverain et principal, où se trouve le remède de la blessure qui a fondu sur nous [2]. » Saint Martin Ier, qui recevait cet appel, était digne de l'entendre ; bientôt il rachetait, par son martyre, la faute qu'Honorius avait commise de se laisser tromper par un imposteur. Sa mort glorieuse, suivie des supplices endurés pour la vérité par le saint Abbé Maxime et ses compagnons, préparait la victoire que l'héroïque foi de Sophrone au Pontife romain

1. Concil. Later. Actio seu Secret. II. — 2. *Ibid.*

avait annoncée. Admirable revanche de l'Eglise contre un silence odieux : on vit ses docteurs, la langue arrachée, continuer de proclamer par la vertu divine le dogme chrétien qui ne se peut enchaîner [1]; la main coupée, trouver, dans leur indomptable zèle, le moyen de fixer encore à leur bras mutilé la plume dont les œuvres, deux fois glorieuses, continuaient de porter partout la réfutation du mensonge !

Mais il est temps d'arriver au dénouement de cette lutte immortelle. C'est lui que nous célébrons, en toute vérité, dans la fête de ce jour. Saint Agathon, sur la prière d'un autre Constantin, ennemi de l'hérésie et vainqueur de l'Islam, avait réuni à Constantinople le sixième concile général. La justice et la foi faisaient leur œuvre de concert; et saint Léon II pouvait chanter enfin : « O sainte mère Eglise, quitte le manteau du deuil, et pare-toi des vêtements de ta joie. Tressaille maintenant d'une confiante allégresse : ta liberté n'a point sombré [2]. »

La sainte Liturgie consacre les lignes suivantes à l'histoire de ce très court pontificat pourtant si rempli :

Leo Secundus, Pontifex Maximus, Siculus, humanis et divinis litteris græce et latine doctus, musicis etiam eruditus fuit : ipse enim sacros Hymnos et Psal-	Le Souverain Pontife Léon II, Sicilien d'origine, était versé dans la science des Ecritures et des lettres profanes ; il possédait à fond les deux langues grecque et latine. Non

1. II Tim. II, 9. — 2. Epist. confirm. Concil. Constantinop. III.

moins habile dans le chant sacré, il perfectionna les mélodies des psaumes et des hymnes de l'Eglise. Alors se tenait à Constantinople le sixième concile, sous la présidence des légats du Siège apostolique ; on y voyait l'empereur Constantin, les deux patriarches de Constantinople et d'Antioche, et cent soixante-dix évêques. Léon II confirma ses Actes, et les traduisit en latin.

mos in Ecclesia ad concentum meliorem reduxit. Probavit acta sextæ Synodi, quæ Constantinopoli celebrata est, præsidentibus legatis Apostolicæ Sedis, præsente quoque Constantino imperatore, et duobus patriarchis Constantinopolitano et Antiocheno, ac centum septuaginta episcopis : quam et in latinum transtulit.

DANS ce concile furent condamnés Cyrus, Sergius et Pyrrhus, qui enseignaient une seule volonté et une seule opération dans le Christ. Léon abattit l'orgueil des évêques de Ravenne, qui, forts de l'appui des Exarques, n'obéissaient point au Siège apostolique. C'est pourquoi il décréta que l'élection du clergé de Ravenne serait nulle, si elle n'était approuvée par l'autorité du Pontife Romain.

IN eo concilio Cyrus, Sergius, et Pyrrhus condemnati sunt, unam tantummodo voluntatem et operationem in Christo prædicantes. Hic fregit superbiam antistitum Ravennatum, qui Exarchorum freti potentia, Sedi Apostolicæ non obtemperabant. Quamobrem decrevit, ut electio cleri Ravennatis irrita esset, nisi Romani Pontificis auctoritate comprobaretur.

IL fut vraiment le père des pauvres ; car il soulageait la misère et le délaissement de ceux qui étaient dans le besoin, des veuves, des orphelins, ne les aidant pas seulement de son argent, mais leur consacrant ses soins, ses fatigues, ses conseils.

VERE pater pauperum fuit : non enim pecunia solum, sed opera, labore, et consiliis, egentium, viduarum, et pupillorum inopiam ac solitudinem sublevabat. Qui dum singulos non magis prædicatione,

quam vita, ad pie sancteque vivendum adhortaretur; mense sui pontificatus decimo et diebus decem et septem, obdormivit in Domino : sepultusque est in basilica sancti Petri, quarto calendas julii. Ordinatione una mense junio creavit presbyteros novem, diaconos tres, episcopos diversis in locis viginti tres.

D'exemple et de parole il portait tout le monde à une pieuse et sainte vie. Il s'endormit dans le Seigneur le quatre des calendes de juillet, après un pontificat de dix mois et dix-sept jours, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Pierre. Dans une ordination au mois de juin, il créa neuf prêtres, trois diacres, et vingt-trois évêques pour divers lieux.

PONTIFE glorieux, vous avez eu le privilège de compléter la confession apostolique, en donnant son développement dernier au témoignage rendu par Pierre à ce Fils du Dieu vivant, qui était en même temps fils de l'homme. Vous étiez digne d'achever l'œuvre des Silvestre, des Célestin, et de cet autre Léon, pontife aimé de la terre et du ciel. Convoquant, inspirant, confirmant les illustres conciles de Nicée, d'Ephèse, de Chalcédoine, ils avaient vengé dans notre Emmanuel, et sa divinité consubstantielle au Père, et l'unité de personne qui faisait de Marie sa vraie mère, et cette dualité des natures sans laquelle il n'eût point été notre frère. Or Satan, qui sur les deux premiers points s'était plus facilement laissé battre, défendait le troisième avec rage : c'est qu'au jour du grand combat qui le chassa des cieux, sa révolte avait été le refus d'adorer Dieu sous des traits humains; forcé par l'Eglise de plier le genou comme tout l'enfer, sa jalousie voudrait du moins que ce Dieu n'eût pris de l'homme qu'une nature tronquée. Que le

Verbe soit chair, mais qu'il n'ait en cette chair d'autre impulsion, d'autres énergies que celles de la divinité même : et cette nature inerte, découronnée de la volonté, ne sera plus l'humanité, dût-elle en garder tout le reste ; et Lucifer, dans son orgueil, n'aura point à rugir autant. Car l'homme, objet de son infernale envie, n'aura plus de commun avec le Verbe divin qu'une vaine apparence. Merci à vous, ô Léon II, merci au nom de l'humanité tout entière! Par vous, devant le ciel, la terre et l'enfer, est promulgué authentiquement l'incomparable titre qui établit, sans restriction, notre nature à la droite du Père, au plus haut des cieux ; par vous, Notre-Dame consomme l'écrasement de la tête de l'odieux serpent.

Mais quelle habileté en cette campagne de Satan, prolongée plus de deux siècles dans l'ombre, pour arriver plus sûrement au triomphe! Quels applaudissements dans l'abîme, quand, un jour, le représentant de Celui qui est la lumière parut de complicité avec les puissances des ténèbres pour amener la nuit! Un nuage avait semblé s'interposer entre le ciel et les monts où Dieu réside en son vicaire ; sans doute, l'apport social de l'intercession n'avait point été ce qu'il devait être. Prévenez, ô Léon, le retour de situations à ce point douloureuses. Soutenez le pasteur au-dessus de la région des brouillards perfides qui s'élèvent de la terre ; entretenez dans le troupeau cette prière *qui sans cesse doit monter à Dieu pour lui de l'Eglise* [1] : et Pierre,

1. Act. XII. 5.

fût-il enseveli au fond des plus obscurs cachots, ne cessera point de contempler le pur éclat du Soleil de justice; et le corps entier de la sainte Eglise sera dans la lumière. Car, dit Jésus, le corps est éclairé par l'œil : si l'œil est simple, le corps entier resplendit [1].

Instruits par vous sur le prix du bienfait que le Seigneur a conféré au monde, quand il l'affermit sur l'infaillible enseignement des successeurs de Pierre, nous serons mieux préparés pour célébrer demain la solennité qui s'annonce. Nous connaissons maintenant la force du roc qui porte l'Eglise; nous savons que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle [2]. Car jamais l'effort de ces puissances de l'abîme n'alla plus loin que dans la triste crise à laquelle vous avez mis un terme; or leur succès, si douloureux qu'il fût, n'était point à l'encontre des promesses divines : ce n'est point au *silence* de Pierre, mais à son *enseignement* qu'est promise l'immanquable assistance de l'Esprit de vérité. Très pieux Pontife, obtenez-nous, avec cette rectitude de la foi, le céleste enthousiasme qui convient pour chanter Pierre et l'Homme-Dieu dans l'unité que Jésus même a établie entre eux. La sainte Liturgie vous fut grandement redevable : faites-nous goûter toujours plus la manne cachée qu'elle renferme ; puissent nos cœurs et nos voix interpréter dignement les mélodies sacrées!

1. MATTH. VI, 22. — 2. *Ibid.* XVI, 18.



LE MÊME JOUR.

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE ET MARTYR.

Quoique la fête de saint Léon II eût suffi par elle-même à compléter les enseignements de cette journée, l'Eglise de Lyon présente à la reconnaissante admiration du monde, en ce même jour, son grand docteur, le pacifique et vaillant Irénée, lumière de l'Occident [1]. A cette date qui le vit confirmer dans son sang la doctrine qu'il avait prêchée, il est bon de l'écouter rendant à l'Eglise-mère le témoignage célèbre qui, jusqu'à nos temps, a désespéré l'hérésie et confondu l'enfer; c'est pour une instruction si propre à préparer nos cœurs aux gloires du lendemain, que l'éternelle Sagesse a voulu fixer aujourd'hui son triomphe. Entendons l'élève de Polycarpe, l'auditeur zélé des disciples des Apôtres, celui que sa science et ses pérégrinations, depuis la brillante Ionie jusqu'au pays des Celtes, ont rendu le témoin le plus autorisé de la foi des Eglises au second siècle. Toutes ces Eglises, nous dit l'évêque de Lyon, s'inclinent devant Rome la maîtresse et la mère. « Car c'est avec elle, à cause de sa principauté supérieure, qu'il faut que s'accordent les autres; c'est en elle que les fidèles qui sont en tous lieux,

1. Théodoret. Hæretic. fabul. I, 5.

gardent toujours pure la foi qui leur fut prêchée. Grande et vénérable par son antiquité entre toutes, connue de tous, fondée par Pierre et Paul les deux plus glorieux des Apôtres, ses évêques sont, par leur succession, le canal qui transmet jusqu'à nous dans son intégrité la tradition apostolique : de telle sorte que quiconque diffère d'elle en sa croyance, est confondu par le seul fait [1]. »

La pierre qui porte l'Eglise était dès lors inébranlable aux efforts de la fausse *science*. Et pourtant ce n'était pas une attaque sans périls que celle de la *Gnose*, hérésie multiple, aux trames ourdies, dans un étrange accord, par les puissances les plus opposées de l'abîme. On eût dit que, pour éprouver le fondement qu'il avait posé, le Christ avait permis à l'enfer d'essayer contre lui l'assaut simultané de toutes les erreurs qui se divisaient alors le monde, ou même devaient plus tard se partager les siècles. Simon le Mage, engagé par Satan dans les filets des sciences occultes, fut choisi pour lieutenant du prince des ténèbres dans cette entreprise. Démasqué à Samarie par le vicaire de l'Homme-Dieu, il avait commencé, contre Simon Pierre, une lutte jalouse qui ne se termina point à la mort tragique du père des hérésies, mais continua plus vive encore dans le siècle suivant, grâce aux disciples qu'il s'était formés. Saturnin, Basilide, Valentin ne firent qu'appliquer les données du maître, en les diversifiant selon les instincts que faisaient naître autour d'eux la corruption de l'esprit ou du

1. Cont. Hæres. III, III, 2.

cœur. Procédé d'autant plus avouable, que la prétention du Mage avait été de sceller l'alliance des philosophies, des religions, des aspirations les plus contradictoires de l'humanité. Il n'était point d'aberrations, depuis le dualisme persan, l'idéalisme hindou, jusqu'à la cabale juive et au polythéisme grec, qui ne se donnassent la main dans le sanctuaire réservé de la Gnose; là, déjà, se voyaient formulées les hétérodoxes conceptions d'Arius et d'Eutychès; là par avance prenaient mouvement et vie, dans un roman panthéistique étrange, les plus bizarres des rêves creux de la métaphysique allemande. Dieu abîme, roulant de chute en chute jusqu'à la matière, pour prendre conscience de lui-même dans l'humanité et retourner par l'anéantissement au silence éternel: c'était tout le dogme de la Gnose, engendrant pour morale un composé de mystique transcendante et de pratiques impures, posant en politique les bases du communisme et du nihilisme modernes.

Combien ce spectacle de la Babel gnostique, élevant ses matériaux incohérents sur les eaux de l'orgueil ou des passions immondes, était de nature à faire ressortir l'admirable unité présidant aux accroissements de la cité sainte ! Saint Irénée, choisi de Dieu pour opposer à la Gnose les arguments de sa puissante logique et rétablir contre elle le sens véritable des Ecritures, excellait plus encore, quand, en face des mille sectes portant si ouvertement la marque du père de la division et du mensonge, il montrait l'Eglise gardant pieusement dans l'univers entier la tradition

reçue des Apôtres. La foi à la Trinité sainte gouvernant ce monde qui est son ouvrage, au mystère de justice et de miséricorde qui, délaissant les anges tombés, a relevé jusqu'à notre chair en Jésus le bien-aimé, fils de Marie, notre Dieu, notre Sauveur et Roi : tel était le dépôt que Pierre et Paul, que les Apôtres et leurs disciples avaient confié au monde [1]. « L'Eglise donc, constate saint Irénée dans son pieux et docte enthousiasme, l'Eglise ayant reçu cette foi, la garde diligemment, faisant comme une maison unique de la terre où elle vit dispersée : ensemble elle croit, d'une seule âme, d'un seul cœur ; d'une même voix elle prêche, enseigne, transmet la doctrine, comme n'ayant qu'une seule bouche. Car, encore bien que dans le monde les idiomes soient divers, cela pourtant n'empêche point que la tradition demeure une en sa sève. Les églises fondées dans la Germanie, chez les Ibères ou les Celtes, ne croient point autrement, n'enseignent point autrement que les églises de l'Orient, de l'Egypte, de la Libye, ou celles qui sont établies au centre du monde. Mais comme le soleil, créature de Dieu, est le même et demeure un dans l'univers entier : ainsi l'enseignement de la vérité resplendit, illuminant tout homme qui veut parvenir à la connaissance du vrai. Que les chefs des églises soient inégaux dans l'art de bien dire, la tradition n'en est point modifiée : celui qui l'expose éloquemment ne saurait l'accroître ; celui qui parle avec moins d'abondance ne la diminue pas [2] ».

1. Cont. Hæres. l, x, 1 — 2. *Ibid.* 2.

Unité sainte, foi précieuse déposée comme un ferment d'éternelle jeunesse en nos cœurs, ceux-là ne vous connaissent point qui se détournent de l'Eglise. S'éloignant d'elle, ils perdent Jésus et tous ses dons. « Car où est l'Eglise, là est l'Esprit de Dieu ; et où se trouve l'Esprit de Dieu, là est l'Eglise et toute grâce. Infortunés qui s'en séparent, ils ne puisent point la vie aux mamelles nourrissantes où les appelait leur mère, ils n'étanchent point leur soif à la très pure fontaine du corps du Sauveur ; mais, loin de la pierre unique, ils s'abreuvent à la boue des citernes creusées dans le limon fétide où ne séjourne point l'eau de la vérité [1] ». Sophistes pleins de formules et vides du vrai, que leur servira leur science ? « Oh ! combien, s'écrie l'évêque de Lyon dans un élan dont l'auteur de l'*Imitation* semblera s'inspirer plus tard [2], combien meilleur il est d'être ignorant ou de peu de science, et d'approcher de Dieu par l'amour ! quelle utilité de savoir, de passer pour avoir beaucoup appris, et d'être ennemi de son Seigneur ? Et c'est pourquoi Paul s'écriait : *La science enfle, mais la charité édifie* [3]. Non qu'il réprouvât la vraie science de Dieu : autrement, il se fût condamné lui-même le premier ; mais il voyait que quelques-uns, s'élevant sous prétexte de science, ne savaient plus aimer. Oui certes, pourtant : mieux vaut ne rien du tout savoir, ignorer les raisons des choses, et croire à Dieu et posséder la charité. Evitons la vaine enflure qui nous

1. Cont. Hæres. III, XXIV, 1-2. — 2. De Imitatione Christi, L. I, cap. 1-5. — 3. I Cor. VIII, 1.

ferait déchoir de l'amour, vie de nos âmes ; que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, crucifié pour nous, soit toute notre science [1]. »

Plutôt que de relever ici, à la suite d'illustres auteurs, le génie de l'éminent controversiste du second siècle, il nous plaît de citer de ces traits qui nous font entrer dans sa grande âme, et nous révèlent sa sainteté si aimante et si douce. « Quand viendra l'Epoux, dit-il encore des malheureux qu'il voudrait ramener, ce n'est pas leur science qui tiendra leur lampe allumée, et ils se trouveront exclus de la chambre nuptiale [2]. »

En maints endroits, au milieu de l'argumentation la plus serrée, celui qu'on pourrait appeler le petit-fils du disciple bien-aimé trahit son cœur ; il montre sur les traces d'Abraham la voie qui conduit à l'Epoux : sa bouche alors redit sans fin le nom qui remplit ses pensées. Nous reconnaîtrons, dans ces paroles émues, l'apôtre qui avait quitté famille et patrie pour avancer le règne du Verbe en notre terre des Gaules : « Abraham fit bien d'abandonner sa parenté terrestre pour suivre le Verbe de Dieu, de s'exiler avec le Verbe pour vivre avec lui. Les Apôtres firent bien, pour suivre le Verbe de Dieu, d'abandonner leur barque et leur père. Nous aussi, qui avons la même foi qu'Abraham, nous faisons bien, portant la croix comme Isaac le bois, de marcher à sa suite. En Abraham l'humanité connut qu'elle pouvait suivre le Verbe de Dieu, et elle affermit ses

1. Cont. Hæres. II, xxvi, 1. — 2. *Ibid.* xxvii. 2.

pas dans cette voie bienheureuse [1]. Le Verbe, lui, cependant, disposait l'homme aux mystères divins par des figures éclairant l'avenir [2]. Moïse épousait l'Ethiopienne, rendue ainsi fille d'Israël : et par ces noces de Moïse les noces du Verbe étaient montrées, et par cette Ethiopienne était signifiée l'Eglise sortie des gentils [3] ; en attendant le jour où le Verbe lui-même viendrait laver de ses mains, au banquet de la Cène, les souillures des filles de Sion [4]. Car il faut que le temple soit pur, où l'Epoux et l'Epouse goûteront les délices de l'Esprit de Dieu ; et comme l'Epouse ne peut elle-même prendre un Epoux, mais doit attendre qu'elle soit recherchée : ainsi cette chair ne peut monter seule à la magnificence du trône divin ; mais quand l'Epoux viendra, il l'élèvera, elle le possédera moins qu'elle ne sera possédée par lui [5]. Le Verbe fait chair se l'assimilera pleinement, et la rendra précieuse au Père par cette conformité avec son Verbe visible [6]. Et alors se consommera l'union à Dieu dans l'amour. L'union divine est vie et lumière ; elle donne la jouissance de tous les biens qui sont à Dieu ; elle est éternelle de soi, comme ces biens eux-mêmes. Malheur à ceux qui s'en éloignent : leur châtiment vient moins de Dieu que d'eux-mêmes et du libre choix par lequel, se détournant de Dieu, ils ont perdu tous les biens [7]. »

La perte de la foi étant, de toutes les causes de l'éloignement de Dieu, la plus radicale

1. Cont. Hæres. IV, v, 3, 4. — 2. *Ibid.* XX, 11. — 3. *Ibid.* 12. — 4. *Ibid.* XXII, 1. — 5. *Ibid.* V, IX, 4. — 6. *Ibid.* XVI, 2. — 7. *Ibid.* XXVII, 2.

et la plus profonde, on ne doit pas s'étonner de l'horreur qu'inspirait l'hérésie, dans ces temps où l'union à Dieu était le trésor qu'ambitionnaient toutes les conditions et tous les âges. Le nom d'Irénée signifie la paix ; et, justifiant ce beau nom, sa condescendante charité amena un jour le Pontife romain à déposer ses foudres dans la question, pourtant si grave, de la célébration de la Pâque. Néanmoins, c'est Irénée qui nous rapporte de Polycarpe son maître, qu'ayant rencontré Marcion l'hérétique, sur sa demande s'il le connaissait, il lui répondit : « Je te reconnais pour le premier-né de Satan [1]. » C'est lui encore de qui nous tenons que l'apôtre saint Jean s'enfuit précipitamment d'un édifice public, à la vue de Cérinthe qui s'y trouvait, de peur, disait-il, que la présence de cet ennemi de la vérité ne fît écrouler les murailles : « tant, remarque l'évêque de Lyon, les apôtres et leurs disciples avaient crainte de communiquer, même en parole, avec quelqu'un de ceux qui altéraient la vérité [2]. » Celui que les compagnons de Pothin et de Blandine nommaient dans leur prison le *zélateur du testament du Christ* [3] était, sur ce point comme en tous les autres, le digne héritier de Jean et de Polycarpe. Loin d'en souffrir, son cœur, comme celui de ses maîtres vénérés, puisait dans cette pureté de l'intelligence la tendresse infinie dont il faisait preuve envers les égarés qu'il espérait sauver encore. Quoi de plus touchant que la

1. Cont. Hæres. III, III, 4. — 2. *Ibid.* — 3. Ep. Martyr. Lugdun. et Vienn. ad Eleuther. Pap.

lettre écrite par Irénée à l'un de ces malheureux, que le mirage des nouvelles doctrines entraînait au gouffre :

« O Florinus, cet enseignement n'est point celui que vous ont transmis nos anciens, les disciples des Apôtres. Je vous ai vu autrefois près de Polycarpe ; vous brilliez à la cour, et n'en cherchiez pas moins à lui plaire. Je n'étais qu'un enfant, mais je me souviens mieux des choses d'alors que des événements arrivés hier ; les souvenirs de l'enfance font comme partie de l'âme, en effet ; ils grandissent avec elle. Je pourrais dire encore l'endroit où le bienheureux Polycarpe s'asseyait pour nous entretenir, sa démarche, son abord, son genre de vie, tous ses traits, les discours enfin qu'il faisait à la multitude. Vous vous rappelez comment il nous racontait ses relations avec Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur, avec quelle fidélité de mémoire il redisait leurs paroles ; ce qu'il en avait appris touchant le Seigneur, ses miracles, sa doctrine, Polycarpe nous le transmettait comme le tenant de ceux-là mêmes qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie ; et tout, dans ce qu'il nous disait, était conforme aux Ecritures. Quelle grâce de Dieu que ces entretiens ! j'écoutais avidement, transcrivant tout, non sur le parchemin, mais dans mon cœur ; et à l'heure qu'il est, par la même grâce de Dieu, j'en vis toujours. Aussi puis-je l'attester devant Dieu : si le bienheureux, l'apostolique vieillard, eût entendu des discours tels que les vôtres, il eût poussé un grand cri, et se serait bouché les oreilles, en disant, selon sa coutume : *O Dieu très bon, à*

quels temps m'avez-vous réservé! Et il se fût levé aussitôt pour fuir ce lieu de blasphème [1]. »

Mais il est temps de donner le récit liturgique concernant l'histoire du grand évêque et martyr.

IRENÆUS, non longe ab urbe Smyrna in Asia proconsulari natus, jam inde a puero sese Polycarpo, Johannis Evangelistæ discipulo, eidemque episcopo Smyrnæorum, tradiderat in disciplinam. Hoc tam excellentimagistro,progressus in doctrina præceptisque christianæ religionis insignes fecit. Polycarpo in cœlum martyrii gloria sublato, etsi erat Irenæus in sacris litteris egregie versatus, quod tamen incredibili studio flagraret discendi quæ dogmata, depositi loco custodienda, cæteri accepissent quos Apostoli instituerant; horum quam potuit plures convenit, quæque ab iisdem audivit, memori mente tenuit,ea deinceps opportune adversus hæreses allaturus.Quas cum videret ingenti populi christiani damno latius in dies

IRÉNÉE naquit en Asie proconsulaire, non loin de la ville deSmyrne.Il s'était mis dès son enfance à l'école de Polycarpe, disciple de saint Jean l'Evangéliste et évêque de Smyrne. Sous un si excellent maître, il fit des progrès merveilleux dans la science de la religion et la pratique des vertus chrétiennes. Il était embrasé d'un incroyable désir d'apprendrelesdoctrines qu'avaient reçues en dépôt tous les disciples des Apôtres ; aussi, quoique déjà maître dans les saintes Lettres, lorsque Polycarpe eut été enlevé au ciel dans la gloire du martyre, il entreprit de visiter le plus grand nombre qu'il pût de ces anciens, tenant bonne mémoire de tous leurs discours. C'est ainsi que, par la suite, il lui fut possible de les opposer avec avantage aux hérésies. Celles-ci, en effet, s'étendant toujours plus chaque jour, au grand dommage du peuple chrétien, il avait conçu la pensée d'en

1. Ep. ad Florinum.

faire une réfutation soignée et approfondie.

manare, diligenter copioseque refellere cogitarat.

VENU dans les Gaules, il fut attaché comme prêtre à l'église de Lyon par l'évêque saint Pothin, et brilla dans cette charge par le zèle, la parole et la science. Vrai zélateur du testament du Christ, au témoignage des saints martyrs qui combattirent vaillamment pour la foi sous l'empereur Marc-Aurèle, ces généreux athlètes et le clergé deLyon ne crurent pouvoir remettre en meilleures mains qu'en les siennes l'affaire de la pacification des églises d'Asie, que l'hérésie de Montan avait troublées ; dans cette cause donc qui leur tenait à cœur, ils choisirent Irénée entre tous comme le plus digne, et l'envoyèrent au Pape Éleuthère pour le prier de condamner par sentence Apostolique les nouveaux sectaires, et de mettre ainsi fin aux dissensions.

IN Gallias inde profectus, a Pothino episcopo presbyter est constitutus ecclesiæ Lugdunensis. Quod munus sic laborando in verbo et doctrina gessit, ut testibus sanctis martyribus qui, Marco Aurelio imperatore, strenue pro vera pietate certarant, æmulatorem sese præstiterit testamenti Christi. Cum martyres ipsi clerusque Lugdunensis, de pace ecclesiarum Asiæ quam Montanistarum factio turbarat, solliciti cum primis essent ; Irenæum, cujus esse potissimum habendam rationem prædicabant, unum omnium maxime delegerunt, quem Romam ad Eleutherium pontificem mitterent rogatum, ut novis sectariis auctoritate Sedis Apostolicæ reprobatis, discordiarum causa tolleretur.

L'ÉVÊQUE Pothin était mort martyr. Irénée lui fut donné pour successeur. Son épiscopat fut si heureux, grâce à la sagesse dont il fit preuve, à sa prière, à ses exemples, qu'on vit bientôt, non seulement la ville de Lyon tout entière, mais encore

JAM Pothinus episcopus martyr decesserat. Huic Irenæus cum successisset, tam feliciter munus obiit episcopatus, ut sapientia, oratione, exemploque suo, non modo brevi cives Lugdunenses omnes, sed

multos etiam aliarum Galliæ urbium incolas, superstitionem atque errorem abjecisse, dedisseque christianæ militiæ nomina viderit. Interea cum de die celebrandi Paschatis orta esset contentio, ac Victor Romanus pontifex Asianos episcopos ab collegis reliquis fere omnibus dissidentes, aut prohibuisset communione sanctorum, aut prohibere minatus esset, eum Irenæus sequester pacis decenter monuit, exemplisque usus pontificum superiorum, induxit ut ne tot ecclesias, ob ritum quem a majoribus accepisse se dicerent, avelli ab unitate catholica pateretur.

un grand nombre d'habitants d'autres cités gauloises, renoncer à l'erreur de leurs superstitions et donner leur nom à la milice chrétienne. Cependant une contestation s'était élevée au sujet du jour où l'on devait célébrer la Pâque ; les évêques d'Asie étaient en désaccord avec presque tous leurs autres collègues, et le Pontife romain, Victor, les avait déjà séparés de la communion des saints ou menaçait de le faire, lorsque Irénée se fit près de lui le respectueux apôtre de la paix : s'appuyant de la conduite des pontifes précédents, il l'amena à ne pas souffrir que tant d'églises fussent arrachées à l'unité catholique, pour un rit qu'elles disaient avoir reçu de leurs pères.

MULTA scripsit, quæ Eusebius Cæsariensis et sanctus Hieronymus memorant, quorumque pars magna intercidit injuria temporum. Exstant ejus adversus hæreses libri quinque, anno circiter centesimo octogesimo perscripti, dum adhuc Eleutherius rem christianam publicam gereret. In tertio libro vir Dei, ab iis edoctus quos auditores constat fuisse Apostolorum, grave in primis atque præclarum de Ro-

IL écrivit de nombreux ouvrages, qui sont mentionnés par Eusèbe de Césarée et saint Jérôme. Une grande partie a péri par l'injure des temps. Mais nous avons toujours ses cinq livres contre les hérésies, composés environ l'an cent quatre-vingt, lorsqu'Eleuthère gouvernait encore l'Eglise. Au troisième livre, l'homme de Dieu, instruit par ceux qui furent sans conteste les disciples des Apôtres, rend à l'église Romaine et à la succession de ses évêques un témoignage écla-

tant et grave entre tous ; elle est pour lui la fidèle, perpétuelle et très sûre gardienne de la divine tradition. Et c'est, dit-il, avec cette église qu'il faut que toute église, c'est-à-dire les fidèles qui sont en tous lieux, se tiennent d'accord à cause de sa principauté supérieure. Enfin il fut couronné du martyre, avec une multitude presque innombrable d'autres, qu'il avait amenés lui-même à la connaissance et pratique de la vraie foi ; son passage au ciel eut lieu l'an deux cent deux ; en ce temps-là, Septime Sévère Auguste avait ordonné de condamner aux plus cruels supplices et à la mort, tous ceux qui voudraient persévérer avec constance dans la pratique de la religion chrétienne.

mana ecclesia, deque illius episcoporum successione, divinæ traditionis fideli, perpetua, certissima custode, dixit. Atque ad hanc, ait, ecclesiam, propter potiorem principalitatem, necesse est omnem convenire ecclesiam, hoc est, eos qui sunt undique fideles. Postremo, una cum aliis prope innumerabilibus, quos ipse ad veram fidem frugemque perduxerat, martyrio coronatus, migravit in cœlum, anno salutis ducentesimo secundo : quo tempore Septimius Severus Augustus eos omnes qui constanter in colenda christiana religione perstare voluissent, in summum cruciatum dari atque interfici imperaverat.

QUELLE couronne est la vôtre, illustre Pontife! Les hommes s'avouent impuissants à compter les perles sans prix dont elle est ornée. Car dans l'arène où vous l'avez conquise, un peuple entier luttait avec vous ; et chaque martyr, s'élevant au ciel, proclamait qu'il vous devait sa gloire. Versé vingt-cinq années auparavant, le sang de Blandine et de ses quarante-six compagnons a produit, grâce à vous, plus que le centuple. Votre labeur fit germer du sol empourpré la semence féconde reçue aux premiers jours, et

bientôt la petite chrétienté perdue dans la grande ville était devenue la cité même. L'amphithéâtre avait suffi naguère à l'effusion du sang des martyrs ; aujourd'hui le torrent généreux parcourt les rues et les places : jour sacré, qui fait de Lyon l'émule de Rome et la ville sainte des Gaules !

Rome et Lyon, la mère et la fille, garderont bonne mémoire de l'enseignement qui prépara ce triomphe : c'est aux doctrines appuyées par vous sur la fermeté de la pierre apostolique, que pasteur et troupeau rendent aujourd'hui le grand témoignage. Le temps doit venir, où une assemblée d'évêques courtisans voudra persuader au monde que l'antique terre des Gaules n'a point reçu vos dogmes ; mais le sang versé à flots en ce jour confondra la prétentieuse lâcheté de ces faux témoins. Dieu suscitera la tempête, et elle renversera le boisseau sous lequel, faute de pouvoir l'éteindre, on aura dissimulé pour un temps la lumière ; et cette lumière, que vous aviez placée sur le chandelier, *illuminera tous ceux qui habitent la maison* [1].

Les fils de ceux qui moururent avec vous sont demeurés fidèles à Jésus-Christ ; avec Marie dont vous exposiez si pleinement le rôle à leurs pères [2], avec le Précurseur de l'Homme-Dieu qui partage aussi leur amour, protégez-les contre tout fléau du corps et de l'âme. Epargnez à la France, repoussez d'elle, une seconde fois, l'invasion de la fausse philosophie qui a tenté de rajeunir en nos jours les données de la Gnose. Faites de nouveau

1. MATTH. v, 15. — 2. Cont. Hæres. V, XIX.

briller la vérité aux yeux de tant d'hommes que l'hérésie, sous ses formes multiples, tient séparés de l'unique bercail. O Irénée, maintenez les chrétiens dans la seule paix digne de ce nom : gardez purs les intelligences et les cœurs de ceux que l'erreur n'a point encore souillés. En ce moment, préparez-nous tous à célébrer comme il convient les deux glorieux Apôtres Pierre et Paul, et la puissante principauté de la mère des Eglises.





LE XXIX JUIN.

SAINT PIERRE ET SAINT PAUL,

APÔTRES.



« Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » Voici l'heure où la réponse que le Fils de l'homme exigeait du pêcheur de Galilée, descend des sept collines et remplit la terre. Pierre ne redoute plus la triple interrogation du Seigneur. Depuis la nuit fatale où le coq fut moins prompt à chanter que le premier des Apôtres à renier son Maître, des larmes sans fin ont creusé deux sillons sur les joues du vicaire de l'Homme-Dieu ; le jour s'est levé où tarissent ces pleurs. Du gibet où l'humble disciple a réclamé d'être cloué la tête en bas, son cœur débordant redit enfin sans crainte la protestation qui, depuis la scène des bords du lac de Tibériade, a silencieusement consumé sa vie : « Oui, Seigneur; vous savez que je vous aime [1]! »

1. Johan. xxi.

Jour sacré, où l'oblation du premier des Pontifes assure à l'Occident les droits du suprême sacerdoce ! Jour de triomphe, où l'effusion d'un sang généreux conquiert à Dieu la terre romaine ; où, sur la croix de son représentant, l'Epoux divin conclut avec la reine des nations son alliance éternelle !

Ce tribut de la mort, Lévi ne le connut pas ; cette dot du sang, Jéhovah ne l'avait point exigée d'Aaron : car on ne meurt pas pour une esclave, et la synagogue n'était point l'Epouse [1]. L'amour est le signe qui distingue le sacerdoce des temps nouveaux du ministère de la loi de servitude. Impuissant, abîmé dans la crainte, le prêtre juif ne savait qu'arroser du sang de victimes substituées à lui-même les cornes de l'autel figuratif. Prêtre et victime à la fois, Jésus veut plus de ceux qu'il appelle en participation de la prérogative sacrée qui le fait pontife à jamais selon l'ordre de Melchisédech [2]. « Je ne vous appellerai plus désormais serviteurs, déclare-t-il à ces hommes qu'il vient d'élever au-dessus des Anges, à la Cène ; je ne vous appellerai plus serviteurs, car le serviteur ne sait ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai communiqué tout ce que j'ai reçu de mon Père [3]. Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés ; demeurez donc en mon amour [4]. »

Or, pour le prêtre admis de la sorte en communauté avec le Pontife éternel, l'amour

1. Gal. IV, 22-31. — 2. Psalm. CIX, 4. — 3. JOHAN. XV, 15. — 4. *Ibid.* 9.

n'est complet que s'il s'étend à l'humanité rachetée dans le grand Sacrifice. Et, qu'on le remarque : il y a là pour lui plus que l'obligation, commune à tous les chrétiens, de s'entr'aimer comme membres d'un même Chef ; car, par son sacerdoce, il fait partie du Chef, et, à ce titre, la charité doit prendre en lui quelque chose du caractère et des profondeurs de l'amour que ce Chef divin porte à ses membres. Que sera-ce, si, au pouvoir qu'il possède d'immoler le Christ lui-même, au devoir qu'il a de s'offrir avec lui dans le secret des Mystères, la plénitude du pontificat vient ajouter la mission publique de donner à l'Eglise l'appui dont elle a besoin, la fécondité que l'Epoux céleste attend d'elle ? C'est alors que, selon la doctrine exprimée de toute antiquité par les Papes, les Conciles et les Pères, l'Esprit-Saint l'adapte à son rôle sublime en identifiant pleinement son amour à celui de l'Epoux dont il remplit les obligations, dont il exerce les droits. Mais alors aussi, d'après le même enseignement de la tradition universelle, se dresse devant lui le précepte de l'Apôtre ; sur tous les trônes où siègent les évêques de l'Orient comme de l'Occident, les anges des Eglises se renvoient la parole : « Epoux, aimez vos Epouses, comme le Christ a aimé l'Eglise, et s'est livré pour elle afin de la sanctifier [1]. »

Telle apparaît la divine réalité de ces noces mystérieuses, qu'à tous les âges l'histoire sacrée flétrit du nom d'adultère l'abandon

3. Eph. v, 25-26.

irrégulier de l'Eglise premièrement épousée. Telles sont les exigences d'une union si relevée, que celui-là seul peut y être appelé qui demeure établi déjà sur les sommets de la perfection la plus haute ; car l'évêque doit se tenir prêt à justifier sans cesse de ce degré suprême de charité, dont le Seigneur a dit : « Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime [1]. » Là ne réside point seulement la différence du mercenaire et du vrai pasteur [2] ; cette disposition du Pontife à défendre jusqu'à la mort l'Eglise qui lui fut confiée, à laver dans son sang toute tache déparant la beauté de l'Epouse [3], est la garantie du contrat qui l'unit à cette très noble élue du Fils de Dieu, le juste prix des joies très pures qui lui sont réservées. « Je vous ai révélé ces choses, avait dit le Seigneur instituant le Testament de la nouvelle alliance, afin que ma propre joie soit en vous, et que votre joie soit pleine [4]. »

Si tels devaient être les privilèges et obligations des chefs des Eglises, combien plus du pasteur de tous ! En confiant à Simon fils de Jean l'humanité régénérée, le premier soin de l'Homme-Dieu avait été de s'assurer qu'il serait bien *le vicaire de son amour* [5] ; qu'ayant reçu plus que les autres, il aimerait *plus qu'eux tous* [6] ; qu'héritier de la dilection de Jésus pour les siens qui étaient dans le monde, il les aimerait comme lui *jusqu'à la*

1. JOHAN. XV, 13. — 2. *Ibid.* X, 11-18. — 3. Eph. V, 27. — 4. JOHAN. XV, 11. — 5. AMBR. in Luc. X. — 6. LUC. VII, 47 ; JOHAN. XXI, 15.

fin [1]. C'est pourquoi l'établissement de Pierre au sommet de la hiérarchie sainte, concorde dans l'Evangile avec l'annonce de son martyre [2] : pontife souverain, il devait *suivre* jusqu'à la Croix l'hiérarque suprême [3].

Les fêtes de ses deux Chaires à Antioche et à Rome, nous ont rappelé la souveraineté avec laquelle il préside au gouvernement du monde, l'infaillibilité de la doctrine qu'il distribue comme nourriture au troupeau tout entier ; mais ces deux fêtes, et la primauté dont elles rendent témoignage au Cycle sacré, appelaient pour complément et pour sanction les enseignements de la solennité présente. Ainsi que la puissance reçue par l'Homme-Dieu de son Père [4], la pleine communication faite par lui de cette même puissance au chef visible de son Eglise avait pour but *la consommation de la gloire* poursuivie par le Dieu trois fois saint dans son œuvre [5] ; toute juridiction, tout enseignement, tout ministère ici-bas, nous dit saint Paul d'autre part, aboutit à *la consommation des saints* [6], qui ne fait qu'un avec la consommation de cette gloire souveraine : or, la sainteté de la créature, et, tout ensemble, la gloire du Dieu créateur et sauveur, ne trouvent leur pleine expression qu'au Sacrifice embrassant pasteur et troupeau dans un même holocauste.

C'est pour cette fin dernière de tout pontificat, de toute hiérarchie, que, depuis l'Ascension de Jésus, Pierre avait parcouru

1. JOHAN. XIII, 1. — 2. *Ibid.* XXI, 18. — 3. *Ibid.* 19, 22. — 4. MATTH. XXVIII, 18. — 5. JOHAN. XVII, 4. — 6. Eph. IV, 12.

la terre. A Joppé, lorsqu'il était encore au début de ses courses d'Apôtre, une faim mystérieuse s'était saisie de lui : « Lève toi, Pierre ; tue et mange », avait dit l'Esprit ; et, dans le même temps, une vision symbolique présentait réunis à ses yeux les animaux de la terre et les oiseaux du ciel [1]. C'était la gentilité qu'il devait joindre, sur la table du banquet divin, aux restes d'Israël. Vicaire du Verbe, il partagerait sa faim immense : sa parole, comme un glaive acéré, abattrait devant lui les nations ; sa charité, comme un feu dévorant, s'assimilerait les peuples ; réalisant son titre de chef, un jour viendrait que, vraie tête du monde, il aurait fait de cette humanité, offerte en proie à son avidité, le corps du Christ en sa propre personne. Alors, nouvel Isaac, ou plutôt vrai Christ, il verrait, lui aussi, s'élever devant lui la montagne *où Dieu regarde*, attendant l'oblation [2].

Regardons, nous aussi ; car ce futur est devenu le présent, et, comme au grand Vendredi, nous avons part au dénouement qui s'annonce. Part bienheureuse, toute de triomphe : ici du moins, le déicide ne mêle pas sa note lugubre à l'hommage du monde, et le parfum d'immolation qui déjà s'élève de la terre ne remplit les cieux que de suave allégresse. Divinisée par la vertu de l'adorable hostie du Calvaire, on dirait, en effet, que la terre aujourd'hui se suffit à elle-même. Simple fils d'Adam par nature, et pourtant vrai pontife souverain, Pierre s'avance por-

1. Act. x, 9-16. — 2. Gen. xxii, 14.

tant le monde : son sacrifice va compléter celui de l'Homme-Dieu qui l'investit de sa grandeur [1] ; inséparable de son chef visible, l'Eglise aussi le revêt de sa gloire [2]. Loin d'elle aujourd'hui les épouvantements de cette nuit en plein midi, où elle cacha ses pleurs, quand pour la première fois la Croix fut dressée. Elle chante ; et son lyrisme inspiré célèbre « la pourpre et l'or dont la divine lumière compose les rayons de ce jour *qui donne aux coupables la grâce* [3]. » Diraitelle plus du Sacrifice de Jésus lui-même ? C'est qu'en effet, par la puissance de cette autre croix qui s'élève, Babylone aujourd'hui devient la cité sainte. Tandis que Sion reste maudite pour avoir une fois crucifié son Sauveur, Rome aura beau rejeter l'Homme-Dieu, verser son sang dans ses martyrs, nul crime de Rome ne prévaudra contre le grand fait qui se pose à cette heure : la croix de Pierre lui a transféré tous les droits de celle de Jésus, laissant aux Juifs la malédiction ; c'est elle maintenant qui est Jérusalem.

Telle étant donc la signification de ce jour, on ne s'étonnera pas que l'éternelle Sagesse ait voulu la relever encore, en joignant l'immolation de Paul l'Apôtre au sacrifice de Simon Pierre. Plus que tout autre, Paul avait avancé par ses prédications *l'édification du corps du Christ* [4] ; si, aujourd'hui, la sainte Eglise est parvenue à ce plein développement qui lui permet de s'offrir en son chef comme une hostie de très suave odeur, qui

1. Col. I, 24. — 2. I Cor. XI, 7. — 3. Hymn. Vesp. — 4. Eph. IV, 12.

mieux que lui méritait donc de parfaire l'oblation, d'en fournir de ses veines la libation sacrée [1] ? L'âge parfait de l'Epouse étant arrivé [2], son œuvre à lui aussi est achevée [3]. Inséparable de Pierre dans ses travaux par la foi et l'amour, il l'accompagne également dans la mort [4] ; tous deux ils laissent la terre aux joies des noces divines scellées dans leur sang, et montent ensemble à l'éternelle demeure où l'union se consomme [5].



LES PREMIÈRES VÊPRES.

Après les grandes solennités du Cycle mobile et la fête de saint Jean-Baptiste, il n'en est point de plus ancienne ni de plus universelle en l'Eglise que celle des deux princes des Apôtres. Dès l'origine, Rome célébra leur triomphe à la date même du 29 juin qui les avait vus s'élever de la terre au ciel. Son usage prévalut de bonne heure sur celui de quelques contrées, où la coutume s'était d'abord établie de fixer la fête des Apôtres aux derniers jours de décembre. Assurément, c'était une belle pensée que de faire ainsi des pères du peuple chrétien le cortège de l'Emmanuel à son entrée dans le monde. Mais, nous l'avons vu, les enseignements de ce jour ont, par eux-mêmes, une importance prépondérante dans l'économie du dogme chrétien ; ils sont le complément de l'œuvre

1. Col. I, 24 ; II Cor. XII, 15. — 2. Eph. IV, 13. — 3. II Cor. XI. 2. — 4. Ant. Oct. Apost. ad Benedictus. — 5. II Cor. V.

entière du Fils de Dieu; la croix de Pierre fixe l'Eglise en sa stabilité, et assigne au divin Esprit l'immuable centre de ses opérations. Rome était donc bien inspirée lorsque, réservant au disciple bien-aimé l'honneur de veiller pour ses frères près de la crèche de l'Enfant-Dieu, elle maintenait la solennelle mémoire des princes de l'apostolat au jour choisi par Dieu pour consommer leurs travaux et couronner, en même temps que leur vie, le cycle entier des mystères.

C'est aujourd'hui que *les cieux racontent* pleinement *la gloire de Dieu*, comme parle David, et qu'ils nous montrent achevée la course de l'Époux parti des sommets éternels [1]. *Le jour l'annonce au jour, et la nuit en révèle à la nuit le secret profond* [2] *:* au nord et au midi de la nouvelle Sion, des deux rives de son fleuve, Pierre et Paul se renvoient pour adieu l'épithalame sacré, *la parole excellente* [3]; écho sublime, dont la portée puissante embrasse dès maintenant la terre [4], dont la durée sera celle du monde. Les deux flambeaux du salut combinent leurs feux au-dessus des palais de la Rome antique; l'obscurcissement passager de leur mort, cette nuit que chantait le Psaume, concentre à jamais la lumière au sein de la cité reine. Près du trône de l'Epoux affermi jusqu'aux siècles sans fin sur les sept collines [5], la gentilité, devenue l'Epouse, resplendit glorieuse [6] et toute belle de l'incom-

1. Psalm. XVIII, 2, 6. — 2. *Ibid.* 3. — 3. Psalm. XLIV, 2. — 4. Psalm. XVIII, 4-5. — 5. Psalm. XLIV, 7, 10. — 6. Eph. V, 27.

parable pureté qu'elle puise en leur sang uni au Sang du Fils de Dieu.

Mais il convenait de ne point oublier, en un si grand jour, ces autres messagers du père de famille qui arrosèrent eux-mêmes de leurs sueurs et de leur sang toutes les routes du monde, pour hâter le triomphe et rassembler les conviés du festin des noces [1]. C'est grâce à eux qu'à cette heure, la loi de grâce est définitivement promulguée parmi les nations, que dans tous les idiomes et sur tous les rivages la bonne nouvelle a retenti [2]. Aussi la fête de saint Pierre, plus spécialement complétée par le souvenir de Paul son compagnon dans la mort, fut-elle néanmoins regardée, dès les temps les plus reculés, comme celle du collège entier des Apôtres. On n'eût point cru, primitivement, pouvoir séparer de leur glorieux chef aucun de ceux que le Seigneur en avait rapprochés si intimement, dans la solidarité de leur œuvre commune. Par la suite cependant, des solennités particulières furent consacrées successivement à chacun d'eux, et la fête du 29 juin resta plus exclusivement attribuée aux deux princes dont le martyre avait illustré cette journée. Il arriva même bientôt, comme nous le verrons, que l'Eglise romaine, ne croyant pouvoir suffire à les honorer convenablement tous deux en un même jour, renvoya au lendemain la louange plus explicite du Docteur des nations. Elle se trouvait plus libre, ainsi, de concentrer les démonstrations de son pieux enthousiasme autour de celui que l'E-

1. MATTH. XXII, 8-10. — 2. Psalm. XVIII, 4-5.

glise grecque elle-même proclame, en toute manière, *le coryphée du bienheureux chœur des Apôtres* [1]. Ces remarques étaient nécessaires à l'intelligence de l'Office qui va suivre.

Les Antiennes et le Capitule des premières Vêpres nous reportent aux débuts du ministère apostolique. Nous sommes dans les jours qui suivirent la descente du Saint-Esprit. Pierre et Jean montent ensemble au temple de Jérusalem, dont les figures ont pris fin récemment par le Sacrifice du Calvaire, mais qui reste encore un lieu de prières agréable au ciel en raison de ses grands souvenirs. A la porte de l'édifice sacré, un homme, boiteux depuis sa naissance, ayant demandé l'aumône aux Apôtres, Pierre, dépourvu d'argent et d'or, use en sa faveur du pouvoir qu'il a de guérir au nom de Jésus-Christ de Nazareth. La synagogue ne se rend pas plus aux miracles du disciple, qu'elle ne s'était convertie à ceux du Maître ; et bientôt, un nouvel Hérode, voulant plaire aux Juifs, ne trouve point de meilleur moyen pour cela que de faire mourir Jacques, frère de Jean, et d'emprisonner Pierre. Mais l'ange du Seigneur est descendu dans la prison où celui-ci dormait, à la veille du supplice ; il lui ordonne de reprendre ses vêtements et de le suivre. L'Apôtre, délivré, proclame la réalité de ce qui lui paraissait d'abord un songe. Il s'éloigne de Jérusalem, maudite désormais sans retour ; et, de toutes parts au milieu des nations, se vérifie la prophétie : « Tu es

1. Patres, Concil. et Liturg. *passim.*

Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise [1]. »

1. ANT. PIERRE et Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure.

1. ANT. PETRUS et Johannes ascendebant in templum ad horam orationis nonam.

Psaume CIX. Dixit Dominus, *page* 45.

2. ANT. Je n'ai ni or, ni argent; mais ce que j'ai, je te le donne.

2. ANT. Argentum et aurum non est mihi : quod autem habeo, hoc tibi do.

Psaume CX. Confitebor tibi, Domine, *page* 46.

3. ANT. L'ange dit à Pierre : Prenez votre vêtement, et suivez-moi.

3. ANT. Dixit angelus ad Petrum : Circumda tibi vestimentum tuum, et sequere me.

Psaume CXI. Beatus vir, *page* 47.

4. ANT. Le Seigneur a envoyé son ange, et il m'a délivré de la main d'Hérode. Alleluia.

4. ANT. Misit Dominus angelum suum. et liberavit me de manu Herodis. Alleluia.

Psaume CXII. Laudate pueri, *page* 49.

5. ANT. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

5. ANT. Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

Psaume CXVI. Laudate Dominum, omnes gentes, *page* 313.

1. MATTH. XVI, 18.

CAPITULE. (*Act.* XII.)

Misit Herodes rex manus, ut affligeret quosdam de Ecclesia. Occidit autem Jacobum fratrem Johannis gladio. Videns autem quia placeret Judæis, apposuit ut apprehenderet et Petrum.

Le roi Hérode entreprit de maltraiter quelques-uns de l'Eglise. Il fit donc mourir Jacques, frère de Jean, par le glaive. Et voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit de plus arrêter Pierre lui-même.

Quoique retouchée selon le goût du temps, au XVII[e] siècle, l'Hymne qui suit exprime avec magnificence les gloires de cette journée. Ce chant de triomphe eut pour auteur la Sicilienne Elpis, tante de saint Placide martyr, et femme du sénateur Boèce, le plus illustre rejeton de la *gens* Anicia, si cette famille n'eût donné dans le même temps saint Benoît à l'Eglise. La troisième strophe, d'une majesté toute royale en l'honneur de la cité reine, est tirée, avec quelques modifications, d'un autre poème antique attribué à saint Paulin d'Aquilée. Ce fut l'immortel saint Pie V qui compléta, par cette heureuse addition, l'œuvre d'Elpis.

HYMNE.

Decora lux æternitatis, auream
Diem beatis irrigavit ignibus,
Apostolorum quæ coronat principes,
Reisque in astra liberam pandit viam.

La lumière éternelle, débordante de beauté, verse ses feux sur le jour d'or qui couronne les princes des Apôtres, et ouvre aux pécheurs délivrés la route des cieux.

Mundi magister atque cœli janitor,

Le Docteur du monde, le portier des cieux, pères de Rome

et juges des nations, triomphent ensemble, celui-ci par la croix, celui-là par l'épée ; ceints du laurier de la victoire, ils font leur entrée au sénat de la vie.

Romæ parentes, arbitrique gentium,
Per ensis ille, hic per crucis victor necem,
Vitæ senatum laureati possident.

O Rome heureuse, que deux princes ont consacrée dans leur sang ainsi empourprée d'un suc glorieux tu surpasses à toi seule les autres beautés de l'univers.

O Roma felix, quæ duorum principum
Es consecrata glorioso sanguine,
Horum cruore purpurata cæteras
Excellis orbis una pulchritudines.

Soit à la Trinité gloire éternelle, honneur, puissance et joie, en l'Unité qui gouverne tout, dans la durée des siècles sans fin.
Amen.

Sit Trinitati sempiterna gloria,
Honor, potestas atque jubilatio,
In Unitate quæ gubernat omnia,
Per universa sæculorum sæcula.
Amen.

℣. Leur voix a parcouru toute la terre,
℟. Et leurs paroles ont retenti jusqu'aux extrémités du monde.

℣. In omnem terram exivit sonus eorum,
℟. Et in fines orbis terræ verba eorum.

ANTIENNE DE *Magnificat.*

VOUS êtes le pasteur des brebis, le prince des Apôtres ; à vous ont été remises les clefs du royaume des cieux.

TU es pastor ovium princeps Apostolorum: tibi traditæ sunt claves regni cœlorum.

Le Cantique *Magnificat*, page 53.

ORAISON.

Deus, qui hodiernam diem Apostolorum tuorum Petri et Pauli martyrio consecrasti : da Ecclesiæ tuæ, eorum in omnibus sequi præceptum, per quos religionis sumpsit exordium. Per Dominum.

O Dieu qui avez consacré ce jour par le martyre de vos Apôtres Pierre et Paul, donnez à votre Eglise de suivre en tout les instructions de ceux qui ont conduit ses premiers pas dans la foi. Par Jésus-Christ.

Les fêtes de chaque Apôtre durant l'année, étaient de précepte autrefois pour le peuple chrétien. Le Saint-Siège ayant dû permettre qu'il n'en fût plus ainsi dans un grand nombre d'églises, a voulu qu'au moins, par une sorte de compensation, ces églises fissent mémoire de tous les saints Apôtres à la Messe et aux Offices principaux de la fête de saint Pierre. C'est, en quelque chose, un retour à l'ancien usage où la fête du chef était, comme nous l'avons vu, celle du collège apostolique entier.

MÉMOIRE DE TOUS LES SAINTS APÔTRES.

Ant. Tradent enim vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos, et ante reges et præsides ducemini propter me, in testimonium illis et gentibus.

℣. Annuntiaverunt opera Dei.
℟. Et facta ejus intellexerunt.

Ant. Ils vous livreront à leurs assemblées, et ils vous flagelleront dans leurs synagogues, et vous serez conduits devant les rois et les gouverneurs à cause de moi, en témoignage pour eux et les nations.

℣. Ils ont annoncé les œuvres de Dieu,
℟. Et compris ses ouvrages.

ORAISON.

O Dieu qui, par vos bienheureux Apôtres, nous avez donné d'arriver à la connaissance de votre nom ; accordez-nous tout ensemble, et de célébrer en progressant leur gloire sans fin, et de progresser en la célébrant. Par Jésus-Christ.

Deus, qui nos per beatos Apostolos tuos ad agnitionem tui nominis venire tribuisti: da nobis eorum gloriam sempiternam et proficiendo celebrare, et celebrando proficere. Per Dominum.



Le soleil penche vers l'horizon. Bientôt l'Eglise va reprendre ses chants, et commencer la Veille sacrée qui se poursuivra jusqu'au matin, dans toute la pompe et l'ampleur des plus augustes solennités. Par le cœur du moins, veillons avec elle. Cette nuit fut la dernière où le chef que lui donna l'Epoux, remplit, dans les cachots de Néron, son ministère de prière et de souffrance ; elle le quittera d'autant moins , et s'emploiera plus que jamais à relever ses grandeurs. Lorsque de nouveau l'astre du jour, paraissant à l'orient, dardera ses feux sur les sept collines où la reine des nations s'est assise, l'heure du sacrifice aura sonné pour le vicaire de l'Homme-Dieu. Préparons-nous à lui faire cortège, en repassant dans notre pensée les circonstances historiques de ce glorieux dénouement et les faits qui l'amenèrent [1].

1. On ne s'étonnera pas que nous empruntions les différents traits de ce récit à l'ouvrage de notre Père et Maître : Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles.

Depuis l'atroce persécution de l'année 64, Rome était devenue pour Pierre un séjour plein de périls, et il se souvenait que son Maître, en l'établissant Pasteur des agneaux et des brebis, lui avait dit : « Tu me suivras [1]. » L'Apôtre attendait donc le jour où il mêlerait son sang à celui de tant de milliers de chrétiens dont il avait été l'initiateur et le père. Mais, avant de sortir de ce monde, Pierre devait avoir triomphé de Simon le Magicien, son ignoble antagoniste. L'hérésiarque ne s'était pas contenté de séduire les âmes par ses doctrines perverses ; il eût voulu imiter Pierre dans les prodiges que celui-ci opérait. Il annonça un jour qu'il volerait dans les airs. Le bruit de cette nouveauté se répandit dans Rome, et le peuple se félicitait de contempler cette ascension merveilleuse. Si l'on s'en rapporte à Dion Chrysostome, Néron aurait retenu quelque temps à sa cour le personnage qui s'était engagé à cette tentative aérienne. Il voulut même honorer de sa présence un si rare spectacle [2]. On dressa la loge impériale sur la voie Sacrée, où la scène devait se passer. La déception fut cruelle pour l'imposteur. « A peine cet Icare se fut-il lancé, dit Suétone, qu'il alla tomber près de la loge de Néron qui fut inondé de son sang [3]. » L'accord des plus graves écrivains de l'antiquité chrétienne est unanime pour attribuer à la prière de Pierre l'humiliation infligée au jongleur samaritain au sein même de Rome, où il

1. Johan. xxi. — 2. Orat. xxi. — 3. In Neron. xii.

avait osé se poser comme rival du Vicaire du Christ.

Le déshonneur de l'hérésiarque, aussi bien que son sang, avait rejailli jusque sur l'empereur. La curiosité et la malveillance n'avaient qu'à s'unir, pour appeler sur la personne de Pierre une attention qui pouvait devenir funeste. Que l'on ajoute à cela le péril signalé par saint Paul, « le péril des faux frères » ; les froissements inévitables dans une société aussi nombreuse que l'était déjà celle des chrétiens ; la nécessité de mécontenter les âmes vulgaires, lorsqu'on ne doit consulter que les intérêts les plus élevés dans le choix toujours délicat des dépositaires d'une haute confiance : on s'expliquera alors ce que saint Clément, témoin du martyre des Apôtres, atteste dans sa lettre aux Corinthiens, que « les rivalités et les jalousies » eurent grande part au dénouement tragique des suspicions que l'autorité avait fini par concevoir au sujet de ce Juif.

La piété filiale des chrétiens de Rome s'alarma, et ils supplièrent le vieillard de se soustraire au danger par une fuite momentanée. « Bien qu'il eût préféré souffrir », dit saint Ambroise [1], Pierre s'acheminait sur la voie Appienne. Il était arrivé près de la porte Capène, lorsque tout à coup se présente à lui le Christ entrant lui-même dans la ville. « Seigneur, où allez-vous ? » s'écrie l'Apôtre. — « A Rome, répond le Christ, pour y être de nouveau crucifié. » Le disciple comprit le Maître ; il revint sur

1. Contra Auxent.

ses pas, n'ayant plus qu'à attendre l'heure de son martyre. Cette scène tout évangélique exprimait la suite des desseins du Sauveur sur son disciple. Afin de fonder l'unité dans l'Eglise chrétienne, il avait étendu à ce disciple son nom prophétique de Pierre; maintenant c'était jusqu'à sa croix dont il allait le faire participant. Rome allait avoir son Calvaire, comme Jérusalem qu'elle remplaçait.

Dans la fuite du chef de l'Eglise, une bandelette qui liait une de ses jambes était tombée à terre, et elle fut ramassée avec respect par un disciple. On éleva sur place un monument dès les premiers siècles, pour en conserver la mémoire. C'est l'église des saints Nérée et Achillée, appelée dans l'antiquité *Titulus fasciolæ*, le *Titre de la bandelette.* Selon les desseins de la Providence, l'humble *fasciola* était destinée à rappeler la glorieuse et mémorable rencontre, où le Christ en personne s'était trouvé en face de son Apôtre aux portes de Rome, lui annonçant que la croix était proche.

Pierre dès lors disposa toutes choses en vue de sa fin prochaine. Ce fut alors qu'il écrivit sa seconde Epître, qui est comme son testament et ses adieux à l'Eglise. Il y annonce que le terme de sa vie est arrivé, et compare son corps à un abri passager que l'on démonte, pour émigrer ailleurs. « Bientôt, dit-il, ma tente sera détendue, ainsi que me l'a signifié notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. » L'allusion à l'apparition sur la voie Appienne est ici évidente. Mais Pierre, avant de sortir de ce monde, avait encore à se préoccuper de la transmission de sa charge pas-

torale, et à pourvoir au besoin de l'Eglise, qui bientôt allait être veuve de son chef. C'est dans cette intention qu'il ajoute : « J'aurai soin qu'après ma mort, vous soyez en mesure de vous rappeler mes enseignements. »

En quelles mains passeraient les clefs que Pierre avait reçues du Christ, en signe de son pouvoir sur le troupeau tout entier? Linus était depuis plus de dix ans l'auxiliaire de l'Apôtre au sein de la chrétienté de Rome; l'accroissement du peuple fidèle avait amené Pierre à lui donner un collègue dans la personne de Clétus; ce n'était cependant ni sur l'un, ni sur l'autre, que devait s'arrêter le choix de l'Apôtre, en ce moment solennel, où il allait remplir l'engagement qu'il avait pris dans la lettre de ses adieux, de pourvoir à la continuation de son ministère. Clément, que la noblesse de son origine recommandait à la considération des Romains, en même temps que son zèle et sa doctrine lui méritaient l'estime des fidèles, fut celui sur lequel s'arrêta la pensée du prince des Apôtres. Dans les derniers jours qui lui restaient encore, Pierre lui imposa les mains, et l'ayant ainsi revêtu du caractère épiscopal, il l'intronisa dans sa propre Chaire, et déclara son intention de l'avoir pour successeur. Ces faits, rapportés dans le *Liber pontificalis*, sont confirmés par le témoignage de Tertullien et de saint Epiphane.

Ainsi la qualité d'évêque de Rome entraînait celle de pasteur universel; et Pierre devait laisser l'héritage des clefs divines à celui qui occuperait après lui le siège que lui-même occupait au moment de sa mort.

Ainsi l'avait ordonné le Christ; et l'inspiration céleste avait amené Pierre à choisir Rome pour sa dernière station, Rome préparée de longue main par la divine Providence à l'empire universel. De là advint qu'au moment où la suprématie de Pierre passa à l'un de ses disciples, aucun étonnement ne se manifesta dans l'Eglise. On savait que la Primauté devait être un héritage local, et on n'ignorait pas que la localité dont Pierre avait fait choix depuis longues années déjà, était Rome elle-même. Après la mort de Pierre, il ne vint en pensée à aucun chrétien de chercher le centre de l'Eglise soit à Jérusalem, soit à Alexandrie, soit à Antioche, soit ailleurs.

La chrétienté de Rome tenait compte à son chef du paternel dévouement dont il s'était montré prodigue envers elle. De là ces alarmes, auxquelles l'Apôtre consentit un jour à céder. Les Epîtres de Pierre, si affectueuses, rendent témoignage de la tendresse d'âme qu'il avait reçue à un si haut degré. Il y est constamment le Pasteur dévoué aux brebis, craignant par-dessus tout les airs de domination; c'est le délégué qui sans cesse s'efface, pour ne laisser apercevoir que la grandeur et les droits de celui qu'il doit représenter. Cette ineffable modestie est encore accrue chez Pierre par le souvenir qu'il conserva toute sa vie, ainsi que le rapportent les anciens, de la faute qu'il avait commise et qu'il pleura jusque dans les derniers jours de sa vieillesse. Fidèle à cet amour supérieur dont son Maître divin avait exigé de sa part une triple affirmation, avant de lui

remettre le soin de son troupeau, il supporta, sans fléchir, les immenses labeurs de sa charge de pêcheur d'hommes. Une circonstance de sa vie, qui se rapporte à la dernière période, révèle d'une manière touchante le dévouement qu'il gardait à celui qui avait daigné l'appeler à sa suite, et pardonner à sa faiblesse. Clément d'Alexandrie nous a conservé le trait suivant [1].

Avant d'être appelé à l'apostolat, Pierre avait vécu dans la vie conjugale. Dès lors sa femme ne fut plus pour lui qu'une sœur; mais elle s'attacha à ses pas, et le suivit dans ses pérégrinations pour le servir [2]. Elle se trouvait à Rome, lorsque sévissait la persécution de Néron, et l'honneur du martyre la vint chercher. Pierre la vit marcher au triomphe, et à ce moment sa sollicitude pour elle se traduisit dans cette seule exclamation : « Oh ! souviens-toi du Seigneur. » Ces deux Galiléens avaient vu le Seigneur, ils l'avaient reçu dans leur maison, ils l'avaient fait asseoir à leur table. Depuis, le divin Pasteur avait souffert la croix, il était ressuscité, il était monté aux cieux, laissant le soin de sa bergerie au pêcheur du lac de Génézareth. Qu'avait à faire à ce moment l'épouse de Pierre? si ce n'est de repasser de tels souvenirs, et de s'élancer vers celui qu'elle avait connu sous les traits de l'humanité, et qui s'apprêtait à couronner sa vie obscure d'une gloire immortelle.

Le moment d'entrer dans cette gloire était enfin arrivé pour Pierre lui-même. « Lorsque

1. Stromat. VII. — 2. I Cor. IX.

tu seras devenu vieux, lui avait dit mystérieusement son Maître, tu étendras les mains : un autre alors te ceindra, et te conduira là où tu ne veux pas [1] ». Pierre devait donc atteindre un âge avancé ; comme son Maître, il étendrait les bras sur une croix ; il connaîtrait la captivité et le poids des chaînes dont une main étrangère le garrotterait ; il subirait violemment cette mort que la nature repousse, et boirait ce calice dont son Maître lui-même avait demandé d'être délivré. Mais, comme son Maître aussi, il se relèverait, fort du secours divin, et marcherait avec ardeur vers la croix. L'oracle allait s'accomplir à la lettre.

Au jour marqué par les desseins de Dieu, la puissance païenne donna l'ordre de mettre la main sur l'Apôtre. Les détails nous manquent quant aux procédures judiciaires qui suivirent son arrestation ; mais la tradition de l'Eglise romaine est qu'il fut enfermé dans la prison Mamertine. On a donné ce nom au cachot que fit construire Ancus Martius au pied du mont Capitolin, et qui fut ensuite complété par Servius Tullius, d'où lui est venu le nom de *carcer Tullianus*. Deux escaliers extérieurs, appelés les Gémonies, conduisaient à cet affreux réduit. Un cachot supérieur donnait entrée à celui qui devait recevoir le prisonnier, et ne le rendre que mort, à moins qu'on ne le destinât à un supplice public. Pour l'introduire dans ce terrible séjour, il fallait le descendre, à l'aide de cordes, par une ouverture pratiquée dans

1. Johan. xx.

la voûte, et qui servait aussi à le remonter, quel que fût son sort. La voûte étant assez élevée et les ténèbres complètes dans le cachot, la garde d'un prisonnier, chargé d'ailleurs de lourdes chaînes, était facile.

Ce fut le 29 juin de l'année 67, que Pierre fut tiré de son cachot pour être conduit à la mort. Selon la loi romaine, il subit d'abord la flagellation, qui était le prélude du supplice des condamnés à la peine capitale. Une escorte de soldats conduisit l'Apôtre au lieu de son martyre, en dehors des murs de la ville, comme le voulait aussi la loi romaine. Pierre, marchant au supplice, était suivi d'un grand nombre de fidèles que l'affection enchaînait à ses pas, et qui bravaient ainsi tous les périls.

Au delà du Tibre, en face du Champ de Mars, s'étendait une vaste plaine à laquelle conduisait le pont appelé *Triomphal*. Ce pont mettait en communication avec la ville les deux voies Triomphale et Cornélia, qui toutes deux se dirigeaient vers le nord. A partir du fleuve, la plaine était bornée à gauche par le Janicule, au fond par les monts Vaticans, dont la chaîne se continuait à droite en amphithéâtre. Près de la rive du Tibre, le terrain était occupé par d'immenses jardins, ceux-là mêmes dont Néron avait fait, trois années auparavant, dans ces mêmes jours, le principal théâtre de l'immolation des chrétiens. A l'ouest de la plaine Vaticane, et au delà des jardins de Néron, était un cirque de vaste étendue, que l'on désigne ordinairement sous le nom de ce prince, bien qu'il ait dû sa première origine à Caligula,

qui fit apporter d'Egypte l'obélisque destiné à marquer le point central du monument. En dehors du cirque, vers son extrémité, s'élevait un temple d'Apollon, divinité protectrice des jeux publics. A l'autre extrémité commençait la déclivité des monts Vaticans, et vers le milieu, en face de l'obélisque, était planté un térébinthe connu du peuple. L'emplacement désigné pour le supplice de Pierre était près de ce térébinthe. C'était là également que sa tombe était préparée. Nul endroit de Rome ne convenait mieux à une fin si auguste. De tout temps quelque chose de mystérieux avait plané sur le Vatican. Les Romains y considéraient avec respect un vieux chêne, que d'antiques traditions disaient antérieur à la fondation de Rome. On parlait d'oracles qui s'étaient fait entendre en ces lieux. Et quel emplacement convenait mieux pour son repos à ce vieillard qui était venu conquérir Rome, qu'un hypogée sous ce sol vénéré, ouvrant sur la voie Triomphale et s'étendant jusqu'à la voie Cornélia, unissant ainsi les souvenirs de Rome victorieuse et le nom des Cornelii devenu inséparable de celui de Pierre ?

La prise de possession de ces lieux par le vicaire de l'Homme-Dieu avait une souveraine grandeur. L'Apôtre était arrivé près de l'instrument de son supplice. Ce fut alors qu'il pria les bourreaux de l'y établir la tête en bas, et non à la manière ordinaire, afin, dit-il, que l'on ne vît pas le serviteur dans la même attitude qui avait convenu au Maître. La demande fut accordée, et la tradition chrétienne tout entière rend témoignage de

ce fait qui atteste, à la suite de tant d'autres, la profonde modestie d'un si grand Apôtre. Pierre, les bras étendus sur le bois du sacrifice, pria pour la ville et pour le monde, tandis que son sang s'épanchait sur le sol romain dont il achevait la conquête. A ce moment, Rome était devenue pour jamais la nouvelle Jérusalem. Après que l'Apôtre eut parcouru en entier le cycle de ses souffrances, il expira; mais il devait revivre dans chacun de ses successeurs jusqu'à la fin des siècles.



A TIERCE.

L'Hymne et les trois Psaumes dont se compose l'Office de Tierce se trouvent ci-dessus, *page* 28.

Ant. Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je te le donne.

Ant. Argentum et aurum non est mihi: quod autem habeo, hoc tibi do.

Le Capitule comme aux premières Vêpres, *page* 432.

℟. *br.* Dans toute la terre, * Est parvenue leur voix. Dans toute.
℣. Et jusqu'au bout du monde ont été leurs paroles. * Est parvenue.
Gloire au Père. Dans toute.

℟. *br.* In omnem terram : * Exivit sonus eorum. In omnem.
℣. Et in fines orbis terræ verba eorum. * Exivit.
Gloria Patri. In omnem.

℣. Vous les établirez princes sur toute la terre.

℣. Constitues eos principes super omnem terram.

℟. Memores erunt nominis tui, Domine.	℟. Ils se souviendront de votre nom, ô Seigneur.

L'Oraison est la Collecte de la Messe, *page* 449.

—∞—

A LA MESSE.

« Plus que de coutume se presse la foule en fête ; dis-moi, ami, quel est ce concours : tout Rome en allégresse s'agite en divers sens. — C'est que le présent jour ramène le souvenir de plus d'un triomphe : Pierre et Paul, vainqueurs tous deux dans un trépas sublime, ennoblirent autrefois cette journée de leur sang. Sacré sur ses deux rives depuis qu'il coule entre leurs tombes, le Tibre fut témoin de la croix et du glaive. Double trophée, doubles richesses, réclamant le culte de la cité reine ; double solennité dans un jour unique. Aussi, vois en deux courants le peuple de Romulus se croiser dans la ville entière. Hâtons le pas pour suffire aux deux fêtes ; ne perdons rien des hymnes saintes. Suivons d'abord la voie qui mène au delà du pont d'Adrien : sur la rive droite, ces toits dorés nous montrent où Pierre repose. Là, dès le matin, le Pontife offre ses premiers vœux. Puis bientôt, regagnant la rive gauche, il vient au tombeau de Paul célébrer un nouveau Sacrifice. Toi-même donc, souviens-toi qu'ainsi l'on honore ce jour deux fois sacré [1]. »

C'est Prudence, le grand poète chrétien du

1. Prudent. Peristeph. Hymn. XII.

IVe siècle, qui se fait ici le témoin de l'enthousiasme avec lequel on célébrait à Rome, de son temps, la solennité des saints Apôtres. Théodoret [1], saint Astère d'Amasée [2], nous apprennent que la piété des fidèles n'était pas moindre en cette fête jusque dans les églises les plus lointaines de la Syrie et de l'Asie. Dans les Codes qui portent leurs noms, Théodose et Justinien établissent ou rappellent la prohibition qui frappe le travail ou le négoce, les procédures et les spectacles profanes, au jour du martyre des Apôtres, *maîtres de toute la chrétienté* [3]. Sur ce terrain, le schisme et l'hérésie ne devaient pas prévaloir en Orient contre la reconnaissance et l'amour. Plus près de nous, jusqu'au milieu des ruines amoncelées par la prétendue Réforme, on vit l'Angleterre protestante conserver la fête du 29 juin avec le jeûne de sa vigile ; toutefois, phénomène étrange, peu en rapport avec les tendances de l'Église établie, saint Paul alors dut s'effacer pour laisser place entière à celui dont l'évêque de Rome est le successeur ; et tandis que le calendrier anglican ne garde plus du premier d'autre souvenir que celui de sa conversion au 25 janvier, il continue de porter à la date de ce jour le nom seul de Pierre : c'est de lui seul également qu'il est fait mention dans tout l'Office.

Le poème de Prudence, que nous citions plus haut, fait ressortir la difficulté qu'il y avait pour le peuple romain à ne rien perdre

1. Græc. aff. cur. Disput. VIII. — 2. Homil. VIII. — 3. Cod. Theod. Lib. XV, tit. V, leg. 5.

de la double Station de ce jour. La distance est grande, en effet, de la basilique Vaticane à celle de la voie d'Ostie; et les deux courants dont parle le poète indiquent assez qu'un grand nombre de pèlerins, faute de pouvoir se trouver aux deux messes solennelles, étaient réduits à choisir. Ajoutons que la nuit précédente n'avait pas été, elle non plus, sans fatigue, si dès lors, ainsi qu'il conste pour les siècles suivants, les Matines des Apôtres, commencées au crépuscule, y étaient suivies de celles des Martyrs au premier chant du coq [1]. Saint Grégoire le Grand, voulant donc épargner à son peuple et aux clercs une accumulation qui tournait au détriment de l'honneur même rendu aux deux princes des Apôtres, renvoya au lendemain la Station de la voie d'Ostie et la solennelle mémoire du Docteur des nations. En conséquence, on ne s'étonnera pas que, sauf dans la Collecte, commune aux deux Apôtres, les formules chantées de la Messe qui va suivre se rapportent exclusivement à saint Pierre : cette Messe n'était dans l'origine que la première de ce jour, celle qui se célébrait au matin sur le tombeau du Vicaire de l'Homme-Dieu.

L'Epouse resplendit sous la pourpre sacrée, *teinte deux fois* [2] aujourd'hui dans le bain d'un sang généreux. Tandis que le Pontife s'avance vers l'autel, entouré des divers Ordres de l'Eglise qui lui font un cortège auguste, le chœur des chantres entonne l'Antienne d'Introït et l'alterne avec les versets

1. THOMASIUS, Distributio psalm. ad Opus Dei juxta antiquior. psall. morem Eccl. rom. — 2. Ex. XXV, 4 ; etc.

du Psaume CXXXVIII. Ce Psaume, que l'on trouvera plus loin tout entier aux secondes Vêpres, est principalement choisi pour honorer les saints Apôtres, à cause des paroles de son verset dix-septième : « Pour moi, vos « amis sont honorés jusqu'à l'excès, ô Dieu ; « leur puissance s'est accrue par delà toute « limite. »

INTROÏT.

MAINTENANT je sais à n'en pas douter que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif.

Ps. Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu ; vous avez connu mon repos et mon réveil. Gloire au Père. Je sais maintenant.

NUNC scio vere, quia misit Dominus angelum suum : et eripuit me de manu Herodis, et de omni exspectatione plebis Judæorum.

Ps. Domine, probasti me, et cognovisti me : tu cognovisti sessionem meam et resurrectionem meam. Gloria Patri. Nunc scio.

La Collecte, qui revient terminer chacune des Heures de l'Office divin, est la formule principale de prière qu'emploie l'Eglise chaque jour. C'est dans cette formule solennelle qu'on doit chercher sa pensée. La suivante nous indique que l'Eglise entend bien célébrer conjointement aujourd'hui les deux princes des Apôtres, et ne les pas séparer dans sa piété reconnaissante.

COLLECTE.

O DIEU qui avez consacré ce jour par le martyre de vos Apôtres Pierre et Paul, donnez à votre Eglise de suivre en tout les instruc-

DEUS, qui hodiernam diem Apostolorum tuorum Petri et Pauli martyrio consecrasti : da Ecclesiæ tuæ, eorum in

omnibus sequi præceptum, per quos religionis sumpsit exordium. Per Dominum.

tions de ceux qui ont conduit ses premiers pas dans la foi. Par Jésus-Christ.

MÉMOIRE DE TOUS LES SAINTS APÔTRES.

Deus, qui nos per beatos Apostolos tuos ad agnitionem tui nominis venire tribuisti: da nobis eorum gloriam sempiternam et proficiendo celebrare, et celebrando proficere. Per Dominum.

O Dieu qui, par vos bienheureux Apôtres, nous avez donné d'arriver à la connaissance de votre nom; accordez-nous tout ensemble, et de célébrer en progressant leur gloire sans fin, et de progresser en la célébrant. Par Jésus-Christ.

ÉPÎTRE.

Lectio Actuum Apostolorum. Cap. XII.

In diebus illis: Misit Herodes rex manus, ut affligeret quosdam de Ecclesia. Occidit autem Jacobum fratrem Johannis gladio. Videns autem quia placeret Judæis, apposuit ut apprehenderet et Petrum. Erant autem dies Azymorum. Quem cum apprehendisset, misit in carcerem, tradens quatuor quaternionibus militum custodiendum, volens post Pascha producere eum populo. Et Petrus quidem servabatur in carcere. Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro

Lecture des Actes des Apôtres. Chap. XII.

En ces jours-là, le roi Hérode entreprit de maltraiter quelques-uns de l'Eglise. Il fit donc mourir Jacques, frère de Jean, par le glaive. Et voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit de plus arrêter Pierre lui-même. L'ayant donc saisi, il le mit en prison sous la garde de quatre bandes de quatre soldats, dans le dessein de l'exécuter en présence du peuple après la Pâque. Tandis que Pierre était ainsi gardé en prison, la prière de l'Eglise montait sans interruption vers Dieu pour lui. La veille du jour où Hérode devait le faire conduire au supplice, dans la nuit même,

Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes ; d'autres gardes étaient devant la porte, gardant la prison. Or voici qu'un ange du Seigneur parut, et le lieu fut rempli de lumière ; et l'ange, touchant Pierre au côté, le réveilla, disant : Levez-vous vite. Les chaînes tombèrent au même moment de ses mains. L'ange lui dit : Ceignez-vous, et prenez vos chaussures. Ainsi fit-il, et l'ange ajouta : Mettez votre vêtement, et suivez-moi. Pierre sortit, et il suivait l'ange, sans savoir si toute cette scène était réelle, mais croyant plutôt que c'était un songe. Ils passèrent ainsi un premier et un second corps de garde, et arrivèrent à la porte de fer qui conduit à la ville ; elle s'ouvrit d'elle-même devant eux. L'ayant passée, ils parcoururent une rue, au bout de laquelle l'ange le quitta subitement. Pierre, revenant à soi, dit alors : Je sais maintenant en toute vérité que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif.

eo. Cum autem producturus eum esset Herodes, in ipsa nocte erat Petrus dormiens inter duos milites, vinctus catenis duabus : et custodes ante ostium custodiebant carcerem. Et ecce angelus Domini adstitit, et lumen refulsit in habitaculo ; percussoque latere Petri, excitavit eum, dicens : Surge velociter. Et ceciderunt catenæ de manibus ejus. Dixit autem angelus ad eum : Præcingere, et calcea te caligas tuas. Et fecit sic. Et dixit illi : Circumda tibi vestimentum tuum, et sequere me. Et exiens sequebatur eum, et nesciebat quia verum est, quod fiebat per angelum : existimabat autem se visum videre. Transeuntes autem primam et secundam custodiam, venerunt ad portam ferream, quæ ducit ad civitatem, quæ ultro aperta est eis. Et exeuntes processerunt vicum unum : et continuo discessit angelus ab eo. Et Petrus ad se reversus, dixit : Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni exspectatione plebis Judæorum.

Il est difficile de revenir avec plus d'insistance que ne le fait la Liturgie de ce jour sur l'épisode de la captivité de saint Pierre à Jérusalem. Plusieurs Antiennes et tous les Capitules de l'Office en sont tirés; l'Introït le chantait tout à l'heure; et voici que l'Epître nous donne en son entier le récit qui intéresse si particulièrement aujourd'hui, semble-t-il, l'Eglise de Dieu. Le secret d'une telle préférence est aisé à découvrir. Cette fête est celle où la mort de Pierre confirme la reine des nations dans ses augustes prérogatives de Souveraine, de Mère et d'Epouse; mais quel fut le point de départ de ces grandeurs, sinon le moment solennel entre tous où le Vicaire de l'Homme-Dieu, secouant sur Jérusalem la poussière de ses pieds [1], tourna vers l'Occident son visage, et transféra dans Rome les droits de la synagogue répudiée? Or c'est à sa sortie de la prison d'Hérode, qu'eut lieu ce grand fait. *Et sortant de la ville, il s'en alla*, disent les Actes, *en un autre lieu* [2]. Cet *autre lieu*, d'après le témoignage de l'histoire et de toute la tradition, c'était la ville appelée à devenir la nouvelle Sion; c'était Rome, où, quelques semaines après, abordait Simon Pierre. Aussi, reprenant la parole de l'ange dans un des Répons de l'Office des Matines, la gentilité chantait cette nuit : « Lève-toi, Pierre, et revêts tes vêtements : ceins-toi de force, *pour sauver les nations;* car les chaînes sont tombées de tes mains [3]. »

1. Luc. x, 11. — 2. Act. xii, 17. — 3. Respons. 2um iii Nocturni.

Comme autrefois Jésus dans la barque prête à sombrer, Pierre dormait tranquillement à la veille du jour où il devait mourir. La tempête, les dangers de toutes sortes, ne seront point ménagés dans le cours des âges aux successeurs de Pierre. Mais on ne verra plus, sur le vaisseau de l'Eglise, l'effarement qui s'était emparé des compagnons du Seigneur dans l'esquif que soulevait l'ouragan. La foi manquait alors aux disciples, et c'était son absence qui causait leurs terreurs [1]. Mais depuis la descente de l'Esprit divin, cette foi précieuse, d'où découlent tous les dons, est inamissible dans l'Eglise. Elle donne aux chefs le calme du Maître ; elle entretient au cœur du peuple fidèle la prière ininterrompue, dont l'humble confiance triomphe silencieusement du monde, des éléments et de Dieu lui-même. S'il arrive que la barque de Pierre côtoie des abîmes, le pilote semblât-il endormi, l'Eglise n'imitera pas les disciples sous la tourmente du lac de Génézareth. Elle ne se fera point juge du temps et des moyens de la Providence, ni ne se croira permis de reprendre tumultuairement celui qui doit veiller pour tous : se souvenant que, pour dénouer sans bruit les situations les plus extrêmes, elle possède un moyen meilleur et plus sûr; n'ignorant point que, si l'intercession ne fait pas défaut, l'ange du Seigneur viendra lui-même au temps voulu réveiller Pierre et briser ses chaînes.

Oh ! combien quelques âmes sachant prier sont plus puissantes, en leur simplicité igno-

1. Marc. iv, 40.

rée, que la politique et les soldats de tous les Hérodes du monde ! La petite communauté rassemblée dans la maison de Marie mère de Marc [1] était bien peu nombreuse; mais d'elle, jour et nuit, s'élevait la prière; par bonheur, on n'y connaissait point le naturalisme fatal qui, sous le beau prétexte de ne pas tenter Dieu, se refuse à lui demander l'impossible, quand l'intérêt de son Eglise est en jeu : ennemi domestique, plus lourd à porter, dans les temps de crise, que ne l'est la crise même ! Certes, les précautions d'Hérode Agrippa pour ne point laisser échapper son prisonnier faisaient honneur à sa prudence, et, à coup sûr, c'était l'impossible que réclamait l'Eglise en demandant la délivrance de Pierre : si bien que ceux-là mêmes qui priaient alors, étant exaucés, n'en croyaient point leurs yeux. Mais leur force avait été précisément d'espérer contre toute espérance [2] ce qu'eux-mêmes regardaient comme folie [3], de soumettre dans leur prière le jugement de la raison aux seules vues de la foi.

Le Graduel chante la puissance promise dans l'épithalame sacré [4] aux compagnons et fils de l'Epoux; eux aussi ont vu des fils nombreux remplacer les pères qu'ils avaient abandonnés pour suivre Jésus. Le Verset alléluiatique célèbre la *pierre* qui porte l'Eglise, dans ce grand jour qui la voit se fixer pour jamais en son lieu prédestiné.

1. Act. XII, 12. — 2. Rom. IV, 18. — 3. Act. XII, 14-15. Currens nuntiavit stare Petrum ante januam ; at illi dixerunt ad eam : Insanis. — 4. Psalm. XLIV.

GRADUEL.

VOUS les établirez princes sur toute la terre ; ils se souviendront de votre nom, ô Seigneur.

℣. Des fils vous sont nés en place de vos pères ; à cause de cela les peuples chanteront vos louanges.

Alleluia, alleluia.

℣. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Alleluia.

CONSTITUES eos principes super omnem terram : memores erunt nominis tui, Domine.

℣. Pro patribus tuis nati sunt tibi filii : propterea populi confitebuntur tibi.

Alleluia, alleluia.

℣. Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. Alleluia.

ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. CHAP. XVI.

EN ce temps-là, Jésus vint dans la contrée de Césarée de Philippe, et il interrogeait ses disciples, disant : Que disent les hommes qu'est le Fils de l'homme ? Ils lui répondirent : Les uns disent Jean-Baptiste, les autres Elie, Jérémie, ou l'un des Prophètes. Mais vous, qui dites-vous que je suis ? leur dit Jésus. Simon Pierre, répondant, dit : Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant. Alors Jésus, répondant à son tour, lui dit : Tu es bienheureux, Simon fils de Jean ; car ce n'est point la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis

Sequentia sancti Evangelii secundum Matthæum. CAP. XVI.

IN illo tempore : Venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi : et interrogabat discipulos suos, dicens : Quem dicunt homines esse Filium hominis ? At illi dixerunt : Alii Johannem Baptistam, alii autem Eliam, alii vero Jeremiam, aut unum ex Prophetis. Dicit illis Jesus : Vos autem quem me esse dicitis ? Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi. Respondens autem Jesus, dixit ei : Beatus es, Simon Bar-Jona : quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in

cœlis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.

que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié aussi dans le ciel.

ROME, dans l'Epître, a célébré le jour où l'obstination de Juda, repoussant le Vicaire de l'Homme-Dieu, valut à la gentilité les honneurs d'Epouse. Voici maintenant que sa reconnaissante allégresse la porte à rappeler l'instant heureux où, pour la première fois, l'Epoux fut salué de son titre divin par cette humanité à lui fiancée dès le sein du Père. *Vous etes le Christ, Fils du Dieu vivant!* Parole fortunée, attente des siècles, et que Jean-Baptiste avait préparée ! Mais le Précurseur lui-même devait quitter la terre, avant qu'elle ne vînt éveiller les échos d'un monde longtemps assoupi. Son rôle à lui était de mettre en présence le Verbe et l'Eglise ; après quoi, comme il fit, devait-il aussitôt disparaître, laissant l'Epouse à la spontanéité de ses effusions. Mais la première excellence du Bien-Aimé que relève l'Epouse au sacré Cantique, n'est-elle pas l'or très pur de la divinité dont sa tête est ornée [1] ? Ainsi fait-elle dans les champs de Césarée de

1. Cant. v, 11 ; I Cor. xi, 3.

Philippe; et son organe est Simon fils de Jean, qui, pour avoir en cette sorte traduit son cœur, reste à jamais la bouche de l'Eglise.

Amour et foi, faisant de concert explosion, constituent Pierre en ce moment *la suprême et très antique sommité des théologiens*, comme l'appelle saint Denys dans son livre des Noms divins [1]. Le premier, en effet, dans l'ordre du temps comme pour la plénitude du dogme, il résout le problème dont la formule sans solution avait été le suprême effort de la théologie des siècles prophétiques. « Paroles de celui qui assemble les peuples, disait alors le Sage, paroles du fils de celui qui répand les vérités; vision qu'a rapportée l'homme avec qui Dieu demeure. Fortifié par Dieu habitant avec lui, voici ce qu'il trouve à dire : « J'ignore la vraie Sagesse. Qui est « monté au ciel et en est descendu, pour savoir « appeler par son nom celui qui a fait la « terre? Et le nom de son fils? qui le connaît « pour le dire [2]? » Et après si solennel exorde amenant la question mystérieuse, le Sage, sans poursuivre plus outre, concluait dans une réserve confiante et craintive : « Toute « parole du Seigneur est de flamme; soyez fort « de votre espérance en lui. Mais gardez-« vous d'ajouter rien à ses oracles, de peur que « vous ne donniez prise à réprimande et ne « soyez trouvé menteur [3]. »

Quoi donc, ô Pierre, êtes-vous plus sage que Salomon? et ce que l'Esprit-Saint déclarait au-dessus de toute science, serait-il le

1. Dionys. De div. Nom. III, 2. — 2. Prov. XXX, 1-4. — 3. *Ibid.* 5-6.

secret d'un pauvre pêcheur? Il est ainsi. Nul ne connaît le Fils que le Père [1]; mais le Père même a révélé à Simon le mystère de son Fils, et la parole qui en fait foi n'est point sujette à réprimande. Car elle n'est pas une addition mensongère aux dogmes divins: oracle des cieux passant par une bouche humaine, elle élève son heureux interprète au-dessus de la chair et du sang. Comme le Christ dont elle lui vaut de devenir le Vicaire, il aura pour unique mission d'être un fidèle écho du ciel ici-bas [2], donnant aux hommes ce qu'il reçoit [3]: la parole du Père [4]. C'est tout le mystère de l'Eglise, à la fois de la terre et du ciel, et contre laquelle l'enfer ne prévaudra pas.

Les rites du Sacrifice se poursuivent dans leur grandiose majesté. Tandis que les échos de la basilique retentissent encore des accents du sublime *Credo* qu'ont prêché les Apôtres, et qui s'appuie sur Pierre, l'Eglise s'est levée, apportant ses dons à l'autel. A la vue de ce long défilé des peuples et de leurs rois qui se succèdent durant les siècles, rendant redevance et hommage en ce jour au pêcheur crucifié, le chœur reprend sous une mélodie nouvelle le verset du Psaume qui, au Graduel, a déjà exalté la suréminence de cette principauté créée par le Christ en faveur des messagers de son amour.

1. MATTH. XI, 27.— 2. JOHAN. XV, 15.— 3. *Ibid.* XVII, 18. — 4. *Ibid.* 14.

OFFERTOIRE.

Vous les établirez princes sur toute la terre ; ils se souviendront de votre nom, ô Seigneur, dans toute la suite des générations.

Constitues eos principes super omnem terram : memores erunt nominis tui, Domine, in omni progenie et generatione.

Les dons de la terre n'ont rien, par eux-mêmes, qui puisse les faire agréer du ciel. Aussi l'Eglise, dans la Secrète, implore l'intervention de la prière apostolique pour rendre acceptable son offrande; c'est cette prière des Apôtres qui, aujourd'hui encore, et toujours, est notre sûr refuge et le remède de nos misères.

C'est ce qu'exprime également la belle Préface qui suit. Le Pasteur éternel ne saurait abandonner son troupeau ; mais il continue de le garder par les bienheureux Apôtres, pasteurs eux-mêmes, et toujours guides pour lui du peuple chrétien.

SECRÈTE.

Nous offrons ces hosties à la gloire de votre nom, Seigneur ; que la prière apostolique les accompagne, et daignez faire que cette prière soit pour nous purification et défense. Par Jésus-Christ.

Hostias, Domine, quas nomini tuo sacrandas offerimus, apostolica prosequatur oratio: per quam nos expiari tribuas et defendi. Per Dominum.

MÉMOIRE DE TOUS LES SAINTS APÔTRES.

Voulant, Seigneur, honorer la gloise éternelle de vos saints Apôtres, nous vous

Gloriam, Domine, sanctorum Apostolorum tuorum perpetuam

venerantes, quæsumus, ut eam, sacris mysteriis expiati, dignius celebremus. Per Dominum.

en prions : que la purification puisée dans ces sacrés Mystères nous permette de la célébrer plus dignement. Par Jésus-Christ.

PRÉFACE DES APÔTRES.

Vere dignum et justum est, æquum et salutare : te, Domine, suppliciter exorare, ut gregem tuum, Pastor æterne, non deseras, sed per beatos Apostolos tuos continua protectione custodias. Ut iisdem rectoribus gubernetur, quos operis tui vicarios eidem contulisti præesse pastores. Et ideo cum Angelis et Archangelis, cum Thronis et Dominationibus, cumque omni militia cœlestis exercitus, hymnum gloriæ tuæ canimus, sine fine dicentes : Sanctus, Sanctus, Sanctus.

Oui, c'est une chose digne et juste, équitable et salutaire, de vous prier avec supplications, Seigneur : Pasteur éternel, n'abandonnez pas votre troupeau, mais gardez-le sous la continuelle protection de vos bienheureux Apôtres. Qu'il soit régi par ces mêmes guides, vos vicaires dans l'œuvre du salut, que vous lui avez donnés pour pasteurs et pour chefs. C'est pourquoi donc, avec les Anges et les Archanges, avec les Trônes et les Dominations, avec l'armée entière des cieux, nous chantons l'hymne de votre gloire, disant, sans jamais cesser : Saint ! Saint ! Saint !

L'Eglise expérimente, au saint banquet, l'étroite relation du Mystère d'amour et de la grande unité catholique fondée sur la pierre. Elle chante à nouveau :

COMMUNION.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

La Postcommunion revient sur la puissance

de la prière apostolique, comme sauvegarde et boulevard des chrétiens que nourrit le céleste aliment.

POSTCOMMUNION.

GARDEZ, Seigneur, de toute adversité, par la puissance de l'intercession apostolique, ceux que vous avez nourris de l'aliment céleste.

QUOS cœlesti, Domine, alimento satiasti, apostolicis intercessionibus ab omni adversitate custodi. Per Dominum.

MÉMOIRE DE TOUS LES SAINTS APÔTRES.

EN possession des Mystères, nous vous demandons humblement, Seigneur, que, par l'intercession de vos bienheureux Apôtres, les hommages rendus par nous à leur glorieux martyre procurent le remède de nos maux. Par Jésus-Christ.

PERCEPTIS, Domine, sacramentis, suppliciter exoramus : ut intercedentibus beatis Apostolis tuis, quæ pro illorum veneranda gerimus passione, nobis proficiant ad medelam. Per Dominum.



A SEXTE.

L'HYMNE et les trois Psaumes dont se compose l'Office de Sexte, se trouvent ci-dessus, *page* 34.

ANT. L'ANGE dit à Pierre : Prenez votre vêtement, et suivez-moi.

ANT. DIXIT angelus ad Petrum : Circumda tibi vestimentum tuum, et sequere me.

CAPITULE. (*Act.* XII.)

TANDIS que Pierre était gardé dans la prison, la prière de l'Eglise montait

PETRUS quidem servabatur in carcere. Oratio autem fiebat sine

intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo.

℟. *br.* Constitues eos principes * Super omnem terram. Constitues.
℣. Memores erunt nominis tui, Domine. * Super.
Gloria Patri. Constitues.

℣. Nimis honorati sunt amici tui, Deus.
℟. Nimis confortatus est principatus eorum.

sans interruption vers Dieu pour lui.

℟. *br.* Vous les établirez princes * Sur toute la terre. Vous les établirez.
℣. Ils se souviendront de votre nom, ô Seigneur. * Sur toute.
Gloire au Père. Vous les établirez.

℣. Vos amis sont honorés jusqu'à l'excès, ô Dieu.
℟. Leur puissance s'est accrue par delà toute limite.

L'Oraison est la Collecte de la Messe, *page* 449.



A NONE.

L'Hymne et les Psaumes, ci-dessus, *page* 39.

Ant. Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

Ant. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

CAPITULE. (*Act.* XII.)

Et Petrus ad se reversus, dixit : Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis et de omni exspectatione plebis Judæorum.

℟. *br.* Nimis honora-

Pierre, revenant à soi, dit : Je sais maintenant en toute vérité que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif.

℟. *br.* Ils sont honorés

jusqu'à l'excès * Vos amis, ô Dieu. Ils sont.

℣. Leur puissance s'est accrue par delà toute limite. * Vos amis.

Gloire au Père. Ils sont.

ti sunt * Amici tui, Deus. Nimis.

℣. Nimis confortatus est principatus eorum. * Amici.

Gloria Patri. Nimis.

℣. Ils ont annoncé les œuvres de Dieu,

℟. Et compris ses ouvrages.

℣. Annuntiaverunt opera Dei,

℟. Et facta ejus intellexerunt.

L'Oraison, *page* 449.



LES SECONDES VÊPRES.

La plus grande des journées de la ville éternelle avance dans son cours ; le solennel Office des Vêpres réunit les fidèles près de la tombe où repose, après le labeur du Sacrifice qu'il vient d'accomplir, le Vicaire de l'Homme-Dieu. Cependant ce n'est plus de labeur, ce n'est plus de prison ni de chaînes, qu'il est question dans les chants de la sainte Eglise : l'œuvre est achevée ; Pierre a fini sa vie militante ; et des mille phases qu'elle a traversées, du grand combat qui l'a terminée, il ne reste plus que l'éternel triomphe. Aussi la Liturgie sacrée ne reviendra pas, comme hier et ce matin, sur les faits de l'histoire de Simon fils de Jean, épisodes glorieux, mais qui n'étaient que les préliminaires de la victoire finale remportée en ce jour. La louange du soir va célébrer les résultats acquis, dans leur imposante et immuable grandeur. Les cinq Psaumes qui suivent,

accompagnés de leurs Antiennes, sont devenus par extension ceux des secondes Vêpres de tous les Apôtres; mais ils s'appliquent d'abord à Pierre et à Paul, son illustre compagnon.

Pierre, s'offrant lui-même, est entré dans le Saint des Saints, au sanctuaire des cieux. Parvenu dans son sang au delà du voile, il s'entend confirmer pour jamais le sacerdoce suprême qui a fait de lui, aujourd'hui, la reproduction très parfaite de Jésus le souverain Prêtre. L'Eglise de la terre et celle du ciel chantent à la fois à son honneur :

ANT. JURAVIT Dominus, et non pœnitebit eum : Tu es Sacerdos in æternum.	ANT. LE Seigneur l'a juré, et sa parole est sans repentir : Vous êtes à jamais Pontife.

Psaume CIX. Dixit Dominus, *page* 45.

A l'entrée de ce Pontife nouveau, plus grand qu'Aaron et qui tient de si près au Christ leur chef, les célestes hiérarchies ont ouvert leurs rangs, saluant sa principauté, qui n'a rien à envier à la leur.

ANT. COLLOCET eum Dominus cum principibus populi sui.	ANT. QU'IL soit placé par le Seigneur avec les princes de son peuple.

Psaume CXII. Laudate pueri, *page* 49.

Mieux qu'au sortir de la prison d'Hérode, Pierre peut maintenant s'écrier à Dieu : « Vous avez brisé mes liens. » Et, tout aussitôt, commençant, dans l'union à Jésus, sa fonction de Pontife éternel, il ajoute : « Je vous sacrifierai l'hostie de ma louange. »

ANT. Vous avez brisé mes liens, Seigneur ; je vous offrirai un sacrifice de louange.

ANT. Dirupisti, Domine, vincula mea : tibi sacrificabo hostiam laudis.

PSAUME CXV.

J'ai cru : c'est pourquoi j'ai parlé, malgré l'excès d'humiliation où j'étais réduit.

J'ai dit dans mon trouble : Il n'est point d'homme qui ne soit trompeur.

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il a répandus sur moi ?

Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur.

En présence de son peuple, j'acquitterai mes vœux au Seigneur : aux yeux du Seigneur, la mort de ses saints est précieuse.

O Seigneur ! je suis votre serviteur ; oui, je le suis, et le fils de votre servante.

Vous avez brisé mes liens ; je vous offrirai un sacrifice de louange, et j'invoquerai le nom du Seigneur.

J'acquitterai mes vœux au Seigneur, en présence de tout son peuple, dans les parvis de la maison du Seigneur, au milieu de toi, ô Jérusalem !

ANT. Vous avez brisé mes liens, Seigneur ; je vous offrirai un sacrifice de louange.

Credidi, propter quod locutus sum : * ego autem humiliatus sum nimis.

Ego dixi in excessu meo : * Omnis homo mendax.

Quid retribuam Domino : * pro omnibus quæ retribuit mihi ?

Calicem salutaris accipiam : * et nomen Domini invocabo.

Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus : * pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.

O Domine, quia ego servus tuus : * ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ.

Dirupisti vincula mea : * tibi sacrificabo hostiam laudis, et nomen Domini invocabo.

Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus : * in atriis domus Domini, in medio tui, Jerusalem.

ANT. Dirupisti, Domine, vincula mea : tibi sacrificabo hostiam laudis.

Or, tel doit être pour tous l'encouragement de cette fête auguste : ceux qui sèment présentement dans les larmes, ont à se dire qu'un jour ils moissonneront, eux aussi, dans la joie. Pierre et Paul ont peiné plus qu'eux par les chemins de cette vie.

Ant. Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.

Ant. Ils allaient et pleuraient, en jetant leur semence.

PSAUME CXXV.

In convertendo Dominus captivitatem Sion : * facti sumus sicut consolati.

Tunc repletum est gaudio os nostrum : * et lingua nostra exsultatione.

Tunc dicent inter gentes : * Magnificavit Dominus facere cum eis.

Magnificavit Dominus facere nobiscum : * facti sumus lætantes.

Converte, Domine, captivitatem nostram : * sicut torrens in Austro.

Qui seminant in lacrymis : * in exsultatione metent.

Euntes ibant et flebant: * mittentes semina sua.

Venientes autem venient cum exsultatione : * portantes manipulos suos.

Quand le Seigneur mit fin à la captivité de Sion, nous fûmes remplis d'allégresse.

Notre bouche fit retentir des chants joyeux, et notre langue chantait notre bonheur.

Qu'on dise parmi les nations : Le Seigneur a fait de grandes choses en leur faveur.

Oui, le Seigneur a fait pour nous de grandes choses ; et c'est là le sujet de notre joie.

Faites disparaître, Seigneur, notre captivité ; comme le vent du midi dessèche le torrent.

Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans la joie.

Ils allaient et pleuraient, en jetant leur semence.

Mais un jour ils marcheront avec triomphe, portant dans leurs mains les gerbes de leur moisson.

ANT. Ils allaient et pleuraient, en jetant leur semence.

ANT. Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.

Et aujourd'hui, dans ce jour sans couchant qui s'est levé pour les deux Apôtres, après la marche, après la fatigue et les larmes, c'est l'éternel repos avec la puissance et la gloire de Dieu lui-même. Car Dieu qui déjà les appelait *ses amis* dès ce monde[1], les met à ce titre, dans l'autre, en participation de tous ses biens.

ANT. Le pouvoir de vos amis s'est affermi, ô Dieu, et leur gloire est grande.

ANT. Confortatus est principatus eorum, et honorati sunt amici tui, Deus.

PSAUME CXXXVIII.

Seigneur, vous m'avez sondé et pénétré ; vous m'avez observé debout et dans le repos.

Domine, probasti me et cognovisti me : * tu cognovisti sessionem meam et resurrectionem meam.

Vous avez découvert de loin mes pensées ; vous avez recherché mes sentiers et la suite de ma vie.

Intellexisti cogitationes meas de longe : * semitam meam et funiculum meum investigasti.

Vous avez d'avance connu toutes mes voies, sans qu'il fût nécessaire que ma langue eût parlé.

Et omnes vias meas prævidisti : * quia non est sermo in lingua mea.

Oui, Seigneur, avenir et passé, vous savez tout ; c'est vous qui m'avez formé, et votre main s'est posée sur moi.

Ecce, Domine, tu cognovisti omnia, novissima et antiqua : * tu formasti me, et posuisti super me manum tuam.

Admirable est la science

Mirabilis facta est

1. Johan. xv, 14-15.

scientia tua ex me : * confortata est, et non potero ad eam.

que vous avez de moi ; sa portée me dépasse.

Quo ibo a spiritu tuo ? * et quo a facie tua fugiam ?

Où irai-je pour me dérober à votre pensée ? où fuirai-je pour échapper à vos yeux ?

Si ascendero in cœlum, tu illic es : * si descendero in infernum, ades.

Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans les abîmes, je vous y rencontre.

Si sumpsero pennas meas diluculo : * et habitavero in extremis maris :

Si je prends mes ailes dès le matin, et que j'aille habiter par delà les mers,

Etenim illuc manus tua deducet me : * et tenebit me dextera tua.

C'est votre main elle-même qui m'y aura conduit, c'est votre droite qui m'aura soutenu.

Et dixi : Forsitan tenebræ conculcabunt me : * et nox illuminatio mea in deliciis meis.

J'ai dit : Peut-être les ténèbres me couvriront-elles ? Mais la nuit même devient lumière pour vous révéler mes plaisirs.

Quia tenebræ non obscurabuntur a te, et nox sicut dies illuminabitur : * sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.

Car les ténèbres n'ont point pour vous d'obscurité ; claire comme le jour est la nuit ; les ténèbres de celle-ci valent devant vous la lumière du premier.

Quia tu possedisti renes meos : * suscepisti me de utero matris meæ.

C'est que mon être est à vous dans ses plus intimes profondeurs ; vous m'avez pris à vous dès le sein de ma mère.

Confitebor tibi quia terribiliter magnificatus es : * mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis.

Je vous louerai, parce que votre grandeur éclate ici jusqu'à terrifier ; vos œuvres sont admirables, et mon âme se perd à les contempler.

Non est occultatum os meum a te, quod fecisti in occulto : * et substan-

Aucun de mes os qui vous soit caché, à vous qui l'avez façonné dans le secret, qui

connaissiez ma substance, lorsque ses éléments étaient encore mêlés à la terre.

Informe encore, vos yeux m'ont vu. Ainsi tous les hommes sont-ils inscrits au livre de votre connaissance ; leurs jours se déroulent, aucun n'y est omis.

Mais, ô Dieu, combien vos amis m'apparaissent honorés ! combien s'accroît leur puissance !

Si j'entreprends de les compter, les voici plus nombreux que les grains de sable. Je me lève donc, et veux être avec vous.

Exterminez les pécheurs, ô Dieu ! Hommes de sang, éloignez-vous de moi,

Vous qui dites en vous-mêmes *à Satan, prince du monde :* C'est en vain qu'ils s'empareront de vos villes !

Seigneur, n'ai-je pas haï ceux qui vous haïssent ? n'ai-je pas séché de douleur à la pensée de vos ennemis ?

Je les hais d'une haine parfaite ; je vois en eux mes propres ennemis.

Éprouvez-moi, mon Dieu, et sondez mon cœur ; interrogez-moi, et connaissez mes sentiers.

Et voyez si la voie de l'iniquité est la mienne, et dirigez-moi dans celle de l'éternité.

Ant. Le pouvoir de vos

tia mea in inferioribus terræ.

Imperfectum meum viderunt oculi tui, et in libro tuo omnes scribentur : * dies formabuntur, et nemo in eis.

Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus : * nimis confortatus est principatus eorum.

Dinumerabo eos, et super arenam multiplicabuntur : * exsurrexi, et adhuc sum tecum.

Si occideris, Deus, peccatores : * viri sanguinum, declinate a me :

Quia dicitis in cogitatione : * accipient in vanitate civitates tuas.

Nonne qui oderunt te, Domine, oderam ? * et super inimicos tuos tabescebam ?

Perfecto odio oderam illos : * et inimici facti sunt mihi.

Proba me, Deus, et scito cor meum : * interroga me, et cognosce semitas meas.

Et vide si via iniquitatis in me est : * et deduc me in via æterna.

Ant. Confortatus est

principatus eorum, et honorati sunt amici tui, Deus.

amis s'est affermi, ô Dieu, et leur gloire est grande.

Le Capitule et l'Hymne sont les mêmes qu'aux premières Vêpres, *page* 432. L'Eglise relève ensuite, dans le Verset, la divine science que les Apôtres ont reçue et communiquée à la terre.

℣. Annuntiaverunt opera Dei,
℟. Et facta ejus intellexerunt.

℣. Ils ont annoncé les œuvres de Dieu,
℟. Et compris ses ouvrages.

L'Antienne qui suit, est digne de couronner les chants consacrés par la reine des nations à honorer ses deux princes. La mélodie dont elle est accompagnée, s'adapte noblement au résumé triomphal des événements qui rendent ce jour à jamais illustre pour la terre et les cieux.

ANTIENNE DE *Magnificat.*

HODIE Simon Petrus ascendit crucis patibulum, alleluia : hodie clavicularius regni gaudens migravit ad Christum : hodie Paulus Apostolus, lumen orbis terræ, inclinato capite pro Christi nomine martyrio coronatus est, alleluia.

AUJOURD'HUI Simon Pierre est monté au gibet de la croix, alleluia ; aujourd'hui, dans la joie, le porteclefs du royaume est passé au Christ ; aujourd'hui Paul l'Apôtre, lumière du monde, inclinant sa tête, a été pour le nom du Christ couronné du martyre, alleluia.

ORAISON.

Deus qui hodiernam diem Apostolorum tuorum Petri et Pauli martyrio consecrasti : da Ec-

O Dieu qui avez consacré ce jour par le martyre de vos Apôtres Pierre et Paul, donnez à votre Eglise

de suivre en tout les instructions de ceux qui ont conduit ses premiers pas dans la foi. Par Jésus-Christ.

clesiæ tuæ eorum in omnibus sequi præceptum, per quos religionis sumpsit exordium. Per Dominum.

MÉMOIRE DE TOUS LES SAINTS APÔTRES.

ANT. SOYEZ forts dans la guerre, et combattez avec l'ancien serpent, et vous recevrez le royaume éternel. Alleluia.

℣. Leur voix a parcouru toute la terre,

℟. Et leurs paroles ont retenti jusqu'aux extrémités du monde.

ANT. ESTOTE fortes in bello, et pugnate cum antiquo serpente : et accipietis regnum æternum. Alleluia.

℣. In omnem terram exivit sonus eorum,

℟. Et in fines orbis terræ verba eorum.

L'Oraison comme aux premières Vêpres, *page* 434.



Comme pendant à la glorieuse Antienne qui vient d'accompagner le chant du *Magnificat*, nous placerons ici la suivante, d'une composition si suave, et qui était aimée de nos pères autrefois comme elle méritait de l'être.

ANTIENNE.

COMME l'on conduisait Pierre l'Apôtre à la croix, rempli d'une grande joie, il dit : Je ne suis pas digne d'être sur la croix comme mon Seigneur, qui lui fut conçu du Saint-Esprit, tandis que moi j'ai été formé par lui du limon de la terre ; ainsi ma croix à moi doit montrer ma tête en la terre. On tourna donc la

DUM duceretur Petrus Apostolus ad crucem, repletus gaudio magno, dixit : Non sum dignus ita esse in cruce, sicut Dominus meus, qui de Spiritu Sancto conceptus est, me autem de limo terræ ipse formavit : nam crux mea caput meum in terra debet ostendere. At illi verte-

runt crucem, et pedes ejus sursum confixerunt, manus vero deorsum. Dum esset Petrus in cruce, venit turba multa, maledicens Cæsarem, et fecerunt planctum magnum ante crucem. Petrus exhortabatur eos de cruce, dicens : Nolite flere, sed gaudete mecum, quia ego hodie vado vobis parare locum. Et cum hoc dixisset, ait : Gratias tibi ago, Pastor bone, quia oves quas tradidisti mihi, compatiuntur mecum : peto namque ut participentur mecum de gratia tua in sempiternum.

croix ; on cloua ses pieds en haut et ses mains en bas. Pendant que Pierre était en croix, vint une grande multitude maudissant César, et ce fut une grande lamentation devant la croix. Pierre, de la croix, exhortait tout ce peuple, et il disait : Ne pleurez pas, mais réjouissez-vous avec moi, parce que je m'en vais aujourd'hui vous prépare une place. Et ayant dit cela, il ajouta : Bon Pasteur, je vous rends grâces de ce que les brebis que vous m'avez confiées s'unissent de cœur à mes souffrances; faites donc, je vous en prie, qu'elles participent comme moi à votre grâce dans l'éternité.

Il convient de mettre, en son entier, sous les yeux du lecteur le poème dont la strophe *O felix Roma* fut tirée. D'autres strophes de cette Hymne, la quatrième et la cinquième, sont également employées dans les fêtes des deux Chaires de saint Pierre et dans celle de Saint-Pierre-ès-Liens.

HYMNE.

Felix per omnes festum mundi cardines
Apostolorum præpollet alacriter
Petri beati, Paulique sanctissimi,
Quos Christus almo consecravit sanguine,
Ecclesiarum deputavit principes.

D'un pôle à l'autre, l'heureuse fête des Apôtres répand la joie, fait sentir sa puissance. Pierre le bienheureux, Paul le très saint, consacrés par le Christ en l'effusion d'un sang auguste, furent choisis par lui comme princes des Eglises.

Ils sont les deux oliviers présents devant le Seigneur, les chandeliers étincelants, les deux nobles lumières des cieux ; ils brisent la forte chaîne du péché, ils ouvrent aux fidèles les portes de l'empyrée.

Ils ont le pouvoir de fermer d'un mot l'entrée du céleste séjour, d'ouvrir les resplendissantes demeures situées au loin par delà les étoiles ; leurs langues sont devenues les clefs du ciel ; ils repoussent les génies malfaisants par delà les confins du monde.

Par l'ordre de Jésus-Christ, le bienheureux Pierre rompt merveilleusement les liens les plus durs. Il garde le bercail, il enseigne l'Eglise, il paît le troupeau, il conserve toutes choses, il contient la rage funeste des loups.

Tout ce qu'il lie sur la terre, est lié fortement dans les cieux ; et ce que par sa libre volonté il délie sur la terre, est délié plus haut que les astres. A la fin des siècles, il jugera le monde.

Hi sunt olivæ duæ coram Domino
Et candelabra luce radiantia,
Præclara cœli duo luminaria,
Fortia solvunt peccatorum vincula,
Portas Olympi reserant fidelibus.

Habent supernas potestatem claudere
Sermone sedes, pandere splendentia
Limina poli super alta sidera,
Linguæ eorum claves cœli factæ sunt,
Larvas repellunt ultra mundi limitem.

Petrus beatus catenarum laqueos
Christo jubente rupit mirabiliter,
Custos ovilis et doctor Ecclesiæ
Pastorque gregis, conservator omnium,
Arcet luporum truculentam rabiem.

Quodcumque vinclis super terram strinxerit
Erit in astris religatum fortiter,
Et quod resolvit in terris arbitrio
Erit solutum super cœli radium,
In fine mundi judex erit sæculi.

Non impar Paulus huic, doctor gentium,
Electionis templum sacratissimum,
In morte compar, in corona particeps,
Ambo lucernæ et decus Ecclesiæ
In orbe claro coruscant vibramine.

Avec lui marche de pair Paul, le docteur des nations, le vase d'élection, temple très saint, compagnon du premier en la mort, partageant sa couronne : tous deux flambeaux et gloire de l'Eglise, ils dardent leurs feux sur l'univers en possession par eux de la pure lumière.

O Roma felix, quæ tantorum principum
Es purpurata pretioso sanguine,
Excellis omnem mundi pulchritudinem,
Non laude tua, sed sanctorum meritis
Quos cruentatis jugulasti gladiis.

O Rome heureuse, que de si grands princes ont empourprée de leur sang précieux, tu l'emportes sur toute beauté d'ici-bas, non par ton propre mérite, mais par celui des Saints qu'a immolés ta sanglante épée.

Vos ergo modo, gloriosi martyres,
Petre beate, Paule mundi lilium,
Cœlestis aulæ triumphales milites,
Precibus almis vestris nos ab omnibus
Munite malis, ferte super æthera.

Vous donc maintenant, glorieux martyrs, Pierre bienheureux, Paul lis du monde, guerriers qui triomphez en la céleste cour, par vos prières puissantes gardez-nous de tous maux, transportez-nous par delà les cieux.

Gloria Patri per immensa sæcula,
Sit tibi, Nate, decus et imperium,
Honor, potestas, Sanctoque Spiritui :
Sit Trinitati salus individua,
Per infinita sæculorum sæcula. Amen.

Gloire au Père dans les siècles sans fin ; à vous, ô Fils, empire et beauté, honneur et puissance, ainsi qu'au Saint-Esprit : à la Trinité félicité commune dans l'infinie série des siècles !

Amen.

Nous reviendrons, dans les jours qui vont suivre, aux formules d'hommage que l'Occident a consacrées à ses deux princes. Mais il convient de prêter aussi l'oreille, à cette heure, aux accents qui parviennent jusqu'à nous des Eglises orientales; recueillons pieusement ces échos de la foi primitive, qu'une heureuse inconséquence n'a point etouffés dans les bouches mêmes qu'empoisonne le schisme. Voici d'abord l'Eglise syrienne, tout enivrée du vin généreux dont les deux grappes foulées aujourd'hui sous le pressoir de Néron ont abreuvé la terre entière. Elle unit ses louanges aux parfums qui s'élèvent des deux encensoirs d'or ; elle chante les deux témoins de l'Epoux, auxquels la Sunamite a dû de voir finir son abandon [1]. Puis, s'attachant à relever les mérites particuliers de chacun d'eux, elle exalte Pierre, fondement de l'Eglise, chef de ses frères, Pierre qui paît brebis et agneaux, et enseigne à tous l'*Alleluia* divin. Ecoutons cette Hymne de l'Office de la nuit, et pénétrons-nous de la prière touchante qui la termine, en dépit de l'impie Eutychès, auteur premier de la division qui tient séparés de l'Eglise-mère des peuples si bien faits pour en être la gloire.

NOCTIS CANTUS.

Le Christ a pêché Simon le pêcheur; depuis lors, en guise de poissons, Simon pêche les hommes, les amenant à la vie. Il a jeté son

Simonem piscatorem Christus piscatus est ; inde, pro piscibus, Simon piscatur homines ad vitam. Rete in Romam

1. *Passim.*

laxavit atque reduxit ; leænam ligavit ut ovem et adduxit ad Ecclesiam, idolaque statim horruit ista, fictilibus valedicens et Salvatoris crucem adorans. Benedictus qui Apostolos elegit, et illorum memoriam amplificavit.

Quam dulcis vox Jesu Simoni principi de sacerdotio dicentis : Ecce constitui te super domum meam, et thesaurum meum cœleste tibi committo, sublimium claves et abyssi. Te ligante, ligabo et ego; te solvente, solvam tecum ; pro peccatoribus si deprecatus fueris, audieris.

Si diligis me, Simon Barjona, pasce oves meas : fractos sana fide, ægros restitue medicina cœlorum , cruce abige lupos, agnos congregans ad ovile vitæ ; et clamabunt in excelsis agmina cœli : Benedictus qui Ecclesiam suam magnificavit.

Coram eo qui vos elegit, Apostoli , state supplices et deprecamini : schismata cessent in Ecclesia, litesque fratrum ; etenim sophistæ

filet sur Rome même, et l'a retiré plein ; il a lié la lionne ainsi qu'une brebis, l'amenant à l'Église ; et elle aussitôt, prenant les idoles en horreur, tourna le dos à ces ouvrages de main d'homme et adora la croix du Sauveur. Béni, ô vous qui fîtes choix des Apôtres et glorifiez leur nom !

Combien douce fut la parole de Jésus à Simon fait prince de ses frères, lorsqu'il lui disait, le créant Pontife : « Je t'établis sur ma maison et te confie mon trésor céleste ; en tes mains sont les clefs du ciel et de l'abîme. Si tu lies, je lierai moi aussi ; quand tu délieras, je le ferai avec toi ; prie pour les pécheurs, tu seras exaucé !

« Si tu m'aimes, Simon fils de Jean, pais mes brebis ; restaure par la foi ceux qu'a brisés l'erreur, guéris les malades par la vertu du remède des cieux, avec la croix chasse les loups et rassemble les agneaux au bercail de la vie. Alors les célestes phalanges crieront dans les hauteurs : Béni soit celui qui a magnifié son Eglise ! »

Devant celui qui vous a choisis présentez-vous, ô Apôtres : Suppliez-le que schismes et querelles cessent enfin dans l'Église et parmi des frères ; car les sophistes,

hélas ! nous assiègent, obscurcissant la foi de leurs arguties. Seigneur, l'Eglise dans laquelle votre parole a été annoncée, qu'elle soit le creuset éprouvant tout discours comme la fournaise éprouve l'or ; et que vos prêtres chantent ici-bas, dans la pureté de la foi : Béni soit celui qui a magnifié son Eglise !

undique circumeunt, disceptantes, obscurantesque fidem. Ecclesia, Domine, in qua verbum tuum evangelizatum est, sit sane caminus probans sermones, sicut fornax aurum experitur ; sacerdotesque caste decantent : Benedictus qui Ecclesiam suam magnificavit.

L'Eglise d'Arménie fait à son tour entendre sa voix. Parmi les chants sublimes de son Charagan, ou recueil d'Hymnes, elle entonne celui-ci au jour qu'elle a choisi pour célébrer les princes des Apôtres.

PETRI ET PAULI CANON.

ETABLIE sur la pierre ferme de la foi, l'Eglise de Dieu se réjouit en ce jour de la solennité des Apôtres qui l'ont ornée de joyaux sans prix à la gloire du Verbe fait chair. L'un d'eux, dans la lumière du Père qui est aux cieux, a proclamé l'ineffable nature du Fils unique, et, bienheureux par la divine grâce, il a mérité de devenir la pierre contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas ; l'autre, quoique mortel encore, a dépassé dans leur vol immatériel les légions angéliques, ayant été jugé digne que l'éternelle

LÆTATUR hodie memoriam celebrans Apostolorum Ecclesia sancta Dei, supra petram fidei firmiter ædificata, quam ornarunt monilibus pretiosis ad honorem Verbi hominis. Quorum alter, Patre revelante desursum, ineffabilem Unigeniti naturam confessus est, indeque beatus gratia, meruit petra fieri contra quam portæ inferi non prævalebunt : alter, licet in terra degens, inventus est superasse angelorum legiones absque corpore volantum, dignus

nempe quem divina Sapientia raperet ad tabernacula cœli.

Domine, qui supra cæteros Apostolos a te electos, designasti beatum Petrum fidei caput et fundamentum Ecclesiæ; qui vocatione superna vas electionis evexisti ad apostolatum, ut gentiles, absconditum mysterium Christi revelans, ipse vocaret ad salutem; qui per hos electos, ambo lumina mundi, tuam solidasti Ecclesiam : ipsis deprecantibus, Christe, miserere nobis.

Sagesse le ravît jusqu'aux tabernacles des cieux.

Seigneur, qui, au-dessus des autres Apôtres choisis par vous, avez désigné le bienheureux Pierre comme chef de la foi et fondement de l'Eglise; qui, par un appel d'en haut, avez élevé à l'apostolat le Vase d'élection pour que, par la révélation du mystère caché du Christ, il appelât lui-même les nations au salut; qui, par ces deux élus, lumières du monde, avez affermi votre Eglise : par leurs prières, ô Christ, ayez pitié de nous.

Le défaut d'espace ne nous permet point de prolonger la citation davantage. Nous ne saurions pourtant finir, sans extraire également quelques perles de la mer sans rivages où se complaît comme toujours la Liturgie grecque. Il doit nous plaire aussi de constater comment, malgré plus d'un essai d'altération frauduleuse des textes de sa Liturgie, Byzance condamne elle-même son propre schisme en ce jour; Pierre n'y cesse point d'être proclamé par elle le roc et le fondement de la foi, la base souveraine, le prince et premier prince des Apôtres, le gouverneur et le chef de l'Eglise, le porte-clefs de la grâce et du royaume des cieux [1].

1. Ménées. *Passim.*

MENSIS JUNII DIE XXIX.

In festivitate sanctorum, illustrium et maxime memorabilium apostolorum ac majorum coryphæorum Petri et Pauli.

Vous avez donné les saints Apôtres à votre Eglise comme son orgueil et sa joie, ô Dieu ami des hommes ! Pierre et Paul, flambeaux spirituels, soleils des âmes, resplendissent en elle magnifiquement ; l'univers brille de leurs rayons ; c'est par eux que vous avez dissipé les ténèbres de l'Occident, Jésus très puissant, sauveur de nos âmes.

Gaudia dedisti Ecclesiæ, Deus hominum amator, in tuis sacris Apostolis : in qua summopere coruscant spirituales faces, Petrus et Paulus, astra veluti mentium, quorum radiis perfunditur orbis, quibus illuminasti Occidentalium obscuritatem, Jesu potentissime, nostrarum salvator animarum.

Vous avez établi la stabilité de votre Eglise, ô Seigneur, sur la fermeté de Pierre et sur la science et l'éclatante sagesse de Paul. Pierre, coryphée des illustres Apôtres, vous êtes le rocher de la foi ; et vous, admirable Paul, le docteur et la lumière des églises : présents devant le trône de Dieu, intercédez pour nous auprès du Christ.

Dedisti stabilitatem tuæ, Domine, Ecclesiæ, in Petri soliditate et Pauli scientia ac splendenti sapientia. Petre, illustrium coryphæe Apostolorum, tu fidei petra ; eximie Paule, tu ecclesiarum doctor et lumen : divino coram throno adstantes, pro nobis ad Christum intercedite.

Que le monde entier acclame les coryphées Pierre et Paul, disciples du Christ: Pierre, base et rocher ; Paul, vase d'élection. Tous deux, attelés sous le même joug du Christ, ont attiré à la connaissance de Dieu tous les hommes, les nations, les cités et les îles. Rocher de la foi,

Christi discipulos, coryphæos illos Petrum et Paulum, ab universo orbe fauste celebremus. O Petre, tu lapis et basis ; tu quoque, Paule, vas electionis. Ambo quasi sub eodem Christi jugo, traxerunt omnes ad Dei agnitionem, gentes nimi-

rum et civitates et insulas. Lapis fidei, deliciæ orbis, confirmate ovile quod vestro acquisivistis magisterio.

Petre, qui pascis oves, ovilis tui pecora tuere ex lupo fraudulento ; exime servos tuos a funestis casibus : te enim apud Deum omnes acquisivimus patronum vigilem, et gaudio in te perfusi salvamur.

Paule, fax orbis, os incomparabile Christi viventis Dei, qui, solis instar, omnes fines perlustras per tuum divinæ fidei præconium : solve a peccatorum vinculis eos qui te ex amore appellant, teque tuis confisi præsidiis æmulantur.

Te, Roma, beatam voco; tibi plausus, adoratio, gloria, hymnorumque concentus : in te enim habentur corpora coryphæorum ; in te virorum qui magna lumina sunt, divinæ doctrinæ ; vasorum incorruptibilium sacræ exuviæ. Dux Apostolorum excelsissime, summe præses et regis ærarii dispensator, omnium basis fidelium, Ecclesiæ catholicæ soliditas, crepido, sigillum et coronis, Petre Christum amans, in optima

délices du monde, tous deux confirmez le bercail que vous avez acquis par votre magistère.

Pierre, vous qui paissez les brebis, défendez contre le loup rusé le troupeau de votre bercail ; gardez de chutes funestes vos serviteurs ; car tous nous vous avons pour vigilant protecteur auprès de Dieu, et la joie que nous goûtons en vous est notre salut.

Paul, flambeau du monde, bouche incomparable du Christ Dieu vivant, qui comme le soleil visitez tous les rivages dans votre prédication de la foi divine : délivrez des liens du péché ceux qui vous nomment avec amour et veulent vous imiter, confiants dans votre aide.

Rome bienheureuse, à toi ma louange et ma vénération, à toi mes hymnes et mon chant de gloire ; car en toi sont gardés et la dépouille des coryphées, et les dogmes divins dont ils furent le flambeau : reliques sans prix de vases incorruptibles. Très-haut prince des Apôtres, souverain chef et dispensateur du trésor royal, ferme base de tous les croyants, solidité, socle, sceau et couronnement de l'Eglise catholique, ô Pierre qui aimez le Christ, conduisez ses brebis aux bons pâturages, menez

ses agneaux dans les prés fertiles.

pascua deduc oves, herbosum in campum age agnos.

O Pierre, nous aussi nous saluons la glorieuse tombe où vous êtes descendu. C'est bien à nous, les fils de cet Occident que vous avez voulu choisir, c'est à nous avant tous qu'il appartient de célébrer dans l'amour et la foi les gloires de cette journée. Si toutes les races s'ébranlent à la nouvelle de votre mort triomphante ; si les nations proclament, chacune en leur langue, que de Rome doit sortir pour le monde entier la loi du Seigneur : n'est-ce pas par la raison que cette mort a fait de Babylone la cité des oracles divins, saluée par le fils d'Amos en sa prophétie [1] ? n'est-ce pas que la montagne préparée pour porter la maison du Seigneur dans le lointain des âges, se dégage des ombres, et apparaît en pleine lumière à cette heure aux yeux des peuples ? L'emplacement de la vraie Sion est fixé désormais ; car la pierre d'angle a été posée en ce jour [2], et Jérusalem ne doit avoir d'autre fondement que cette pierre éprouvée et précieuse.

O Pierre, c'est donc sur vous que nous devons bâtir ; car nous voulons être les habitants de la cité sainte. Nous suivrons le conseil du Seigneur [3], élevant sur le roc nos constructions d'ici-bas, pour qu'elles résistent à la tempête et puissent devenir une demeure éternelle. Combien notre reconnaissance pour vous, qui daignez nous soutenir

1. Isai. II, 1-5. — 2. *Ibid.* XXVIII, 16. — 3. Matth. VII. 24-27.

ainsi, est plus grande encore en ce siècle insensé qui, prétendant construire à nouveau l'édifice social, voulut l'établir sur le sable mouvant des opinions humaines, et n'a su que multiplier les éboulements et les ruines ! La pierre qu'ont rejetée les modernes architectes, en est-elle moins la tête de l'angle ? et sa vertu n'apparaît-elle pas alors même, selon ce qui est écrit, en ce que, n'en voulant pas, c'est contre elle qu'ils se heurtent et se brisent [1] ?

Debout, parmi ces ruines, sur le fondement contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas, nous avons d'autant mieux le droit d'exalter ce jour où le Seigneur a, comme le chante le Psaume, *affermi la terre* [2]. Certes le Seigneur était grand, lorsqu'il lançait les mondes dans l'espace, en les équilibrant par ces lois merveilleuses dont la découverte est l'honneur de la science ; mais son règne, sa beauté, sa puissance éclatent bien plus, quand il place en son lieu la base faite pour porter le temple dont tous les mondes méritent à peine d'être appelés le parvis. Aussi était-ce bien de ce jour immortel, dont à l'avance elle savourait divinement les très pures délices, que l'éternelle Sagesse chantait, préludant à nos joies et conduisant déjà nos chœurs : « Lorsque les monts élevaient leur masse sur une immuable base et que le monde s'étayait sur ses pôles, lorsque s'établissait le firmament et que s'équilibrait l'abîme, *quand le Seigneur posait les fondements de la terre*, j'étais

1. I PETR. II, 6-8. — 2. Psalm. XCII, 1.

avec lui, disposant tout de concert ; et chaque jour m'apportait une nouvelle allégresse, et je me jouais devant lui sans cesse, je me jouais dans l'orbe du monde ; car mes délices sont d'être avec les fils des hommes [1]. »

Maintenant donc que l'éternelle Sagesse élève sur vous, ô Pierre, la maison de ses délices mystérieuses [2], où pourrions-nous elle-même la trouver ailleurs, nous enivrer à son calice, avancer dans l'amour? De par Jésus remonté dans les cieux, n'est-ce pas vous qui avez désormais les paroles de la vie éternelle [3]? En vous se poursuit le mystère du Dieu fait chair habitant avec nous. Notre religion, notre amour de l'Emmanuel sont incomplets dès lors, s'ils n'atteignent jusqu'à vous. Et vous-même ayant rejoint le Fils de l'homme à la droite du Père, le culte que nous vous rendons pour vos divines prérogatives, s'étend au Pontife votre successeur, en qui vous continuez de vivre par elles : culte réel, allant au Christ en son Vicaire, et qui, partant, ne saurait s'accommoder de la distinction trop subtile entre le Siège de Pierre et celui qui l'occupe. Dans le Pontife romain, vous êtes toujours, ô Pierre, l'unique pasteur et le soutien du monde. Si le Seigneur a dit : « Personne ne vient au Père que par moi [4] » ; nous savons que personne n'arrive que par vous au Seigneur. Comment les droits du Fils de Dieu, le pasteur et l'évêque de nos âmes [5], auraient-ils à souffrir en ces hommages de la terre reconnaissante? Nous ne pou-

1. Prov. VIII. — 2. *Ibid.* IX. — 3. Johan. VI. 69. — 4. *Ibid.* XIV, 6. — 5. I Petr. II, 25.

vons célébrer vos grandeurs, sans qu'aussitôt attirant nos pensées à Celui dont vous êtes comme le signe sensible, comme un auguste sacrement, vous ne nous disiez, ainsi qu'à nos pères, par l'inscription de votre antique statue : CONTEMPLEZ LE DIEU VERBE, LA PIERRE DIVINEMENT TAILLÉE DANS L'OR, SUR LAQUELLE ÉTANT ÉTABLI, JE NE SUIS PAS ÉBRANLÉ !





LE XXX JUIN.

LA COMMÉMORATION DE SAINT PAUL,

APÔTRE.



LES Grecs unissent aujourd'hui dans une même solennité la mémoire *des illustres saints, les douze Apôtres, dignes de toute louange* [1]. Rome, tout absorbée hier par le triomphe que le Vicaire de l'Homme-Dieu remportait dans ses murs, voit le successeur de Pierre et sa noble cour aller porter au Docteur des nations, couché d'hier, lui aussi, en sa tombe glorieuse, l'hommage reconnaissant de la Ville et du monde. Suivons par la pensée le fidèle peuple romain qui, plus heureux que nous, accompagne le Pontife et fait retentir de ses chants de victoire la splendide Basilique de la voie d'Ostie.

Au vingt-cinq janvier, nous vîmes l'Enfant-Dieu, par le concours d'Etienne le protomar-

1. Ménées, 30 juin.

tyr, amener à sa crèche, terrassé et dompté, *le loup de Benjamin* [1] qui, dans la matinée de sa jeunesse fougueuse, avait rempli de larmes et de sang l'Eglise de Dieu. Le soir était venu, comme l'avait vu Jacob, où Saul le persécuteur allait, plus que tous ses devanciers dans le Christ, accroître le bercail, et nourrir le troupeau de l'aliment de sa céleste doctrine [2].

Par un privilège qui n'a pas eu de semblable, le Sauveur, déjà assis à la droite du Père dans les cieux, daigna instruire directement ce néophyte, afin qu'il fût un jour compté au nombre de ses Apôtres; mais les voies de Dieu n'étant jamais opposées éntre elles, cette création d'un nouvel Apôtre ne pouvait contredire la constitution divinement donnée à l'Eglise chrétienne par le Fils de Dieu. Paul, au sortir des contemplations sublimes durant lesquelles le dogme chrétien était versé dans son âme, dut se rendre à Jérusalem, afin de « voir Pierre », comme il le raconta lui-même à ses disciples de Galatie. Il dut, selon l'expression de Bossuet, « conférer son propre Evangile avec celui du prince des Apôtres [3] ». Agréé dès lors pour coopérateur à la prédication de l'Evangile, nous le voyons, au livre des Actes, associé à Barnabé, se présenter avec celui-ci dans Antioche après la conversion de Cornélius,

1. Gen. XLIX, 27. — 2. De nouveau, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter les traits qui suivent à notre Père et Maître, en son ouvrage : SAINTE CÉCILE ET LA SOCIÉTÉ ROMAINE AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES. — 3. Sermon sur l'unité.

et l'ouverture de l'Eglise aux gentils par la déclaration de Pierre. Il passe dans cette ville une année entière signalée par une abondante moisson. Après la prison de Pierre à Jérusalem et son départ pour Rome, un avertissement d'en haut manifeste aux ministres des choses saintes qui présidaient à l'Eglise d'Antioche, que le moment est venu d'imposer les mains aux deux missionnaires, et on leur confère le caractère sacré de l'ordination.

A partir de ce moment, Paul grandit de toute la hauteur d'un Apôtre, et l'on sent que la mission pour laquelle il avait été préparé est enfin ouverte. Tout aussitôt, dans le récit de saint Luc, Barnabé s'efface et n'a plus qu'une destination secondaire. Le nouvel Apôtre a ses disciples à lui, et il entreprend, comme chef désormais, une longue suite de pérégrinations marquées par autant de conquêtes. Son premier pas est en Chypre, et c'est là qu'il vient sceller avec l'ancienne Rome une alliance qui est comme la sœur de celle que Pierre avait contractée à Césarée. En l'année 43, où Paul aborda en Chypre, l'île avait pour proconsul Sergius Paulus, recommandable par ses aïeux, mais plus digne d'estime encore pour la sagesse de son gouvernement. Il désira entendre Paul et Barnabé. Un miracle de Paul, opéré sous ses yeux, le convainquit de la vérité de l'enseignement des deux Apôtres, et l'Eglise chrétienne compta, ce jour-là, dans son sein un héritier nouveau du nom et de la gloire des plus illustres familles romaines. Un échange touchant eut lieu à ce moment. Le patricien romain était affranchi du joug de la gentilité

par le juif, et en retour, le juif, qu'on appelait Saul jusqu'alors, reçut et adopta désormais le nom de Paul, comme un trophée digne de l'Apôtre des gentils.

De Chypre, Paul se rend successivement en Cilicie, dans la Pamphylie, dans la Pisidie, dans la Lycaonie. Partout il évangélise, et partout il fonde des chrétientés. Il revient ensuite à Antioche, en l'année 47, et il trouve l'Eglise de cette ville dans l'agitation. Un parti de Juifs sortis des rangs du pharisaïsme consentait à l'admission des gentils dans l'Eglise, mais seulement à la condition qu'ils seraient assujettis aux pratiques mosaïques, c'est-à-dire à la circoncision, à la distinction des viandes, etc. Les chrétiens sortis de la gentilité répugnaient à cette servitude à laquelle Pierre ne les avait pas astreints, et la controverse devint si vive que Paul jugea nécessaire d'entreprendre le voyage de Jérusalem, où Pierre, fugitif de Rome, venait d'arriver. Il partit donc avec Barnabé, apportant la question à résoudre aux représentants de la loi nouvelle réunis dans la ville de David. Outre Jacques qui résidait habituellement à Jérusalem comme évêque, Pierre, ainsi que nous l'avons dit, et Jean, y représentèrent en cette circonstance tout le collège apostolique. Un décret fut formulé où toute exigence à l'égard des gentils relativement aux rites judaïques était interdite, et cette disposition était prise au nom et sous l'influence de l'Esprit-Saint. Ce fut dans cette réunion de Jérusalem que Paul fut accueilli par les trois grands Apôtres comme devant exercer spécialement l'apostolat des

gentils. Il reçut de la part de ceux qu'il appelle *les colonnes*, une confirmation de cet apostolat surajouté à celui des douze. Par ce ministère extraordinaire qui surgissait en faveur de ceux qui avaient été appelés les derniers, le christianisme affirmait définitivement son indépendance à l'égard du judaïsme, et la gentilité allait se précipiter en foule dans l'Église.

Paul reprit le cours de ses excursions apostoliques à travers les provinces qu'il avait déjà évangélisées, afin d'y confirmer les Eglises. De là, traversant la Phrygie, il vit la Macédoine, s'arrêta un moment à Athènes, d'où il se rendit à Corinthe, où il séjourna un an et demi. A son départ, il laissait dans cette ville une Eglise florissante, non sans avoir excité contre lui la fureur des Juifs. De Corinthe, Paul se rendit à Ephèse, qui le retint plus de deux ans. Il y obtint un tel succès auprès des gentils, que le culte de Diane en éprouva un affaiblissement sensible. Une émeute violente s'ensuivit, et Paul jugea que le moment était venu de sortir d'Éphèse. Durant son séjour dans cette ville, il avait révélé à ses disciples la pensée qui l'occupait déjà depuis longtemps : « Il faut, leur dit-il, que je voie Rome. » La capitale de la gentilité appelait l'Apôtre des gentils.

L'accroissement rapide du christianisme dans la capitale de l'Empire avait mis en présence, d'une manière plus frappante qu'ailleurs, les deux éléments hétérogènes dont l'Eglise d'alors était formée. L'unité d'une même foi réunissait dans le même bercail les anciens Juifs et les anciens païens. Il

s'en rencontra quelques-uns dans chacune de ces deux races qui, oubliant trop promptement la gratuité de leur commune vocation, se laissèrent aller au mépris de leurs frères, les réputant moins dignes qu'eux-mêmes du baptême qui les avait tous faits égaux dans le Christ. Certains Juifs dédaignaient les gentils, se rappelant le polythéisme qui avait souillé leur vie passée de tous les vices qu'il entraînait à sa suite. Certains gentils méprisaient les Juifs, comme issus d'un peuple ingrat et aveugle, qui, abusant des secours que Dieu lui avait prodigués, n'avait su que crucifier le Messie.

En l'année 53, Paul, qui fut à même de connaître ces débats, profita d'un second séjour à Corinthe pour écrire aux fidèles de l'Église romaine la célèbre Epître dans laquelle il s'attache à établir la gratuité du don de la foi, Juifs et gentils étant indignes de l'adoption divine et n'ayant été appelés que par une pure miséricorde ; Juifs et gentils, oubliant leur passé, n'avaient qu'à s'embrasser dans la fraternité d'une même foi, et à témoigner leur reconnaissance à Dieu qui les avait prévenus par sa grâce les uns et les autres. Sa qualité d'Apôtre reconnu donnait à Paul le droit d'intervenir en cette manière, au sein même d'une chrétienté qu'il n'avait pas fondée.

En attendant qu'il pût contempler de ses yeux l'Eglise reine que Pierre avait établie sur les sept collines, l'Apôtre voulut accomplir encore une fois le pèlerinage de la cité de David. Mais la rage des Juifs de Jérusalem se déchaîna à cette occasion jusqu'au dernier

excès. Leur orgueil en voulait surtout à cet ancien disciple de Gamaliel, à ce complice du meurtre d'Etienne, qui maintenant conviait les gentils à s'unir aux fils d'Abraham sous la loi de Jésus de Nazareth. Le tribun Lysias l'arracha des mains de ces acharnés qui allaient le mettre en pièces. La nuit suivante, le Christ apparut à Paul et lui dit : « Sois ferme ; car il te faudra rendre de moi à Rome le même témoignage que tu me rends en ce moment à Jérusalem. »

Ce ne fut pourtant qu'après une captivité de plus de deux années que Paul, en ayant appelé à l'empereur, aborda l'Italie au commencement de l'année 56. Enfin l'Apôtre des gentils fit son entrée dans Rome. L'appareil d'un triomphateur ne l'entourait pas : c'était un humble prisonnier juif que l'on conduisait au dépôt où s'entassaient les prévenus qui avaient appelé à César. Mais Paul était ce Juif qui avait eu le Christ lui-même pour conquérant sur le chemin de Damas. Il n'était plus Saul le Benjamite ; il se présentait sous le nom romain de Paul, et ce nom n'était pas un larcin chez celui qui, après Pierre, devait être la seconde gloire de Rome et le second gage de son immortalité. Il n'apportait pas avec lui, comme Pierre, la primauté que le Christ n'avait confiée qu'à un seul ; mais il venait rattacher au centre même de l'évangélisation des gentils, la délégation divine qu'il avait reçue en leur faveur, comme un affluent verse ses eaux dans le cours du fleuve qui les confond avec les siennes et les entraîne à l'océan. Paul ne devait pas avoir de successeur dans

sa mission extraordinaire ; mais l'élément qu'il venait déposer dans l'Eglise mère et maîtresse représentait une telle valeur que, dans tous les siècles, on entendra les pontifes romains, héritiers du pouvoir monarchique de Pierre, faire appel encore à un autre souvenir, et commander au nom des « bienheureux Apôtres Pierre et Paul. »

Au lieu d'attendre en prison le jour où sa cause serait appelée, Paul eut la liberté de se choisir un logement dans la ville, obligé seulement d'avoir jour et nuit la compagnie d'un soldat représentant la force publique, et auquel, selon l'usage en pareil cas, il était lié par une chaîne qui l'empêchait de fuir, mais laissait libres tous ses mouvements. L'Apôtre continuait ainsi de pouvoir annoncer la parole de Dieu. Vers la fin de l'année 57, on accorda enfin à Paul l'audience à laquelle lui donnait droit l'appel qu'il avait interjeté à César. Il comparut au prétoire, et le succès de son plaidoyer amena l'acquittement.

Paul, devenu libre, voulut revoir l'Orient. Il visita de nouveau Ephèse, où il établit évêque son disciple Timothée. Il évangélisa la Crète, où il laissa Tite pour pasteur. Mais il ne quittait pas pour toujours cette Eglise romaine qu'il avait illustrée par son séjour, accrue et fortifiée par sa prédication ; il devait revenir pour l'illuminer des derniers rayons de son apostolat, et l'empourprer de son sang glorieux.

L'Apôtre avait achevé ses courses évangéliques dans l'Orient ; il avait confirmé les Eglises fondées par sa parole, et les épreuves, pas

plus que les consolations, n'avaient manqué sur sa route. Tout à coup un avertissement céleste, semblable à celui que Pierre lui-même devait recevoir bientôt, lui enjoint de se rendre à Rome où le martyre l'attend. C'est saint Athanase [1] qui nous instruit de ce fait, rapporté aussi par saint Astère d'Amasée. Ce dernier nous dépeint l'Apôtre entrant de nouveau dans Rome, « afin d'enseigner les maîtres du monde, de s'en faire des disciples, et par eux de lutter avec le reste du genre humain. Là, dit encore l'éloquent évêque du quatrième siècle, Paul retrouve Pierre vaquant au même travail. Il s'attèle avec lui au char divin, et se met à instruire dans les synagogues les enfants de la loi, et au dehors les gentils [2]. »

Rome possède donc enfin réunis ses deux princes : l'un assis sur la Chaire éternelle, et tenant en mains les clefs du royaume des cieux ; l'autre entouré des gerbes qu'il a cueillies dans le champ de la gentilité. Ils ne se sépareront plus, même dans la mort, comme le chante l'Eglise. Le moment qui les vit rapprochés fut rapide ; car ils devaient avoir rendu à leur Maître le témoignage du sang, avant que le monde romain fût affranchi de l'odieux tyran qui l'opprimait. Leur supplice fut comme le dernier crime, après lequel Néron s'affaissa, laissant le monde épouvanté de sa fin aussi honteuse qu'elle fut tragique.

C'était en l'année 65 que Paul était rentré dans Rome. Il y signala de nouveau sa pré-

1. De fuga sua, XVIII. — 2. Homil. VIII.

sence par toutes les œuvres de l'apostolat. Dès son premier séjour, sa parole avait produit des chrétiens jusque dans le palais de César. De retour sur le grand théâtre de son zèle, il retrouva ses entrées dans la demeure impériale. Une femme qui vivait dans un commerce coupable avec Néron, se sentit ébranlée par cette parole à laquelle il était dur de résister. Un échanson du palais fut pris aussi dans les filets de l'Apôtre. Néron s'indigna de cette influence d'un étranger jusque dans sa maison, et la perte de Paul fut résolue. Jeté en prison, l'Apôtre ne laissa pas refroidir son zèle, et continua d'annoncer Jésus-Christ. La maîtresse de l'empereur et son échanson abjurèrent, avec l'erreur païenne, la vie qu'ils avaient menée, et leur double conversion hâta le martyre de Paul. Il le sentait, et on s'en rend compte en lisant ces lignes qu'il écrit à Timothée : « Je travaille, dit-il, jusqu'à porter les fers, comme un méchant ouvrier ; mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée : à cause des élus, je supporte tout. Me voici à cette heure comme la victime déjà arrosée de l'eau lustrale, et le temps de mon trépas est proche. J'ai vaillamment combattu, j'ai achevé ma course, j'ai été le gardien de la foi ; la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juge équitable, me la donnera [1]. »

Le 29 juin de l'année 67, tandis que Pierre traversait le Tibre sur le pont Triomphal et se dirigeait vers la croix dressée dans la plaine Vaticane, un autre martyre se consommait

1. II Tim.

sur la rive gauche du fleuve. Paul, entraîné le long de la voie d'Ostie, était suivi aussi par un groupe de fidèles qui s'étaient joints à l'escorte du condamné. La sentence rendue contre lui portait qu'il aurait la tête tranchée aux Eaux Salviennes. Après avoir suivi environ deux milles la voie d'Ostie, les soldats conduisirent Paul par un sentier qui se dirigeait vers l'Orient, et bientôt on arriva sur le lieu désigné pour le martyre du Docteur des gentils. Paul se mit à genoux et adressa à Dieu sa dernière prière ; puis, s'étant bandé les yeux, il attendit le coup de la mort. Un soldat brandit son glaive, et la tête de l'Apôtre, détachée du tronc, fit trois bonds sur la terre. Trois fontaines jaillirent aussitôt aux endroits qu'elle avait touchés. Telle est la tradition gardée sur le lieu du martyre, où l'on voit trois fontaines sur chacune desquelles s'élève un autel.

—∞—

Unissons nos hommages à ceux des siècles qui nous ont précédés, pour honorer le vase d'élection d'où la grâce du salut découla si abondamment sur le monde. Les formules adoptées par la sainte Eglise romaine dans l'Office de ce jour constituent un ensemble gracieux, auquel nous emprunterons tout d'abord les deux Répons qui suivent.

℟. Vous êtes un vase d'élection, saint Apôtre Paul, prédicateur de la vérité dans tout l'univers :* Vous par qui toutes les nations ont connu la grâce de Dieu.

℟. Tu es vas electionis, sancte Paule Apostole, prædicator veritatis in universo mundo : * Per quem omnes gentes cognoverunt gratiam Dei.

℣. Intercede pro nobis ad Deum, qui te elegit. * Per quem.

℟. Gratia Dei sum id quod sum : * Et gratia ejus in me vacua non fuit, sed semper in me manet.

℣. Qui operatus est Petro in apostolatum, operatus est et mihi inter gentes. * Et gratia.

℣. Intercédez pour nou auprès de Dieu qui vous a choisi, * Vous par qui.

℟. C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis : * Et sa grâce en moi n'a pas été vaine, mais elle demeure toujours avec moi.

℣. Celui qui par sa puissance a fait de Pierre un Apôtre, a fait de même pour moi parmi les nations. * Et sa grâce.

En la fête de la Conversion du grand Apôtre, Adam de Saint-Victor nous a fourni le thème de nos chants dans une admirable Séquence. Le Missel de Liège de l'an 1527 nous donnera aujourd'hui la suivante, dont la simplicité ne manque ni de charmes, ni de profondeur.

SÉQUENCE.

DOCTORI gentium
Gentes applaudite :
Votaque mentium
Voce depromite.

Pastori gregibus
Curam impendere :
Pastorem ovibus
Incumbit colere.

Electum vasculum,
Honoris ferculum
Tumoris vacuum
Jure percolitis,
Qui veri quæritis
Fontis irriguum.

Au Docteur des nations, nations, applaudissez, et, de la voix, publiez vos vœux.

Au pasteur appartient de conduire le troupeau ; aux brebis d'honorer le pasteur.

Vase d'élection, rempli d'honneur, sans vaine enflure, à bon droit recherché de quiconque se plaît au pâturage qu'arrosent les eaux de la vraie fontaine !

Du Docteur des nations la conversion sainte donne la joie en cet exil : exemple à suivre, objet de louange.	Exempli gratiam, Laudis materiam In hoc exilio Confert et gaudium, Doctoris gentium Sacra conversio.
Au matin, ravisseur ; sur le soir, magnifique : ce ne fut pas en vain que de Benjamin la figure nous fournit un présage.	Rapax mane, Sero munificus: Non inane Benjamin typicus Tulit auspicium.
La mère enfante un fils de douleur ; le père l'appelle l'élu de la droite, pénétrant le mystère.	Parit mater Doloris filium Vocat pater Dextræ suffragium, Doctus mysterium.
Ce que Saul a ravi, Paul en fait le partage ; il distribue les dépouilles de la loi sous la grâce.	Quod Saulus rapuit, Paulus distribuit : Divisit spolia Legis in gratia.
Celui qu'Anne établit chef de perversité, le Christ en fait un ministre de la grâce.	Quem Annas statuit Ducem malitiæ. Christus exhibuit Ministrum gratiæ.
Il ne rêve que carnage, et tombe aveuglé ; une voix le reprend, descendant des nues :	Dum vacat cædibus, Cæcatus corruit : Lapsa de nubibus Vox eum arguit.
« Pourquoi persécuter celui « que tu dois suivre ? Pour- « quoi, Saul, regimber contre « l'aiguillon ?	Cur me persequeris, Saule, nec sequeris : Cur in aculeum Vertis calcaneum ?
« Tu me poursuis, et l'on « croit que tu me rends hom- « mage ! et c'est contre mes	Cum me persequeris, Præstare crederis Mihi obsequium :

In meis fratribus
Cruentis manibus
Versando gladium.

Excessit littera,
Cesserunt vetera :
Præconem gratiæ
Te nunc constituo :
Surge continuo,
Locum do veniæ.

O plena gratia,
De cujus cumulo
Arenti copia
Redundat sæculo.

Felix vocatio,
Non propter meritum :
Larga donatio,
Sed præter debitum.

Per aquæ medium,
Per ignem Spiritus,
Ad refrigerium
Transit divinitus.

Mutato nomine,
Mutatur moribus :
Secundus ordine,
Primus laboribus.

Par est apostolis
Vocatis primitus :
Præest epistolis,
Vocatus cœlitus.

Ter virgis cæditur,
Semel lapidibus :
Ter mari mergitur,
Nec perit fluctibus.

Ad cœlum tertium

« frères que tes sanglantes « mains tournent la glaive !

« C'en est fait de la lettre ; « les figures ont cessé : dès « cette heure, je te fais le hé- « raut de ma grâce ; lève-toi « maintenant, je te par- « donne. »

O grâce vraiment pleine, dont l'abondance déborde à flots sur le monde desséché !

Fortunée vocation, non provenue du mérite ; largesse immense, nullement due !

Par le chemin de l'eau, par le feu de l'Esprit, il passe de ses ardeurs fiévreuses à la divine fraîcheur.

Son nom change, et ses mœurs ont changé : deuxième en dignité, premier pour le labeur.

Egal aux Apôtres appelés d'abord, lui dont l'appel est venu des cieux prévaut par ses Epîtres.

Trois fois il est battu de verges, une fois lapidé ; trois fois la mer l'engloutit, sans qu'il meure dans ses flots.

Au troisième ciel son es-

prit est ravi : du regard de l'âme il contemple le mystère de Dieu, mais, empêché de parler, ne sait le redire.

Raptus in spiritu,
Dei mysterium
Mentis intuitu
Intuetur,
Nec loquitur,
Quia nec loqui sinitur.

O Pasteur illustre, des Pasteurs la gloire, par un heureux sentier, tes troupeaux, amène, conduis, établis-les au lieu du pâturage éternel. Amen.

O pastor inclyte,
Pastorum gloria,
Felici tramite
Tua ovilia
Deduc,
Perduc,
Constitue
Perennis loco pascuæ.
Amen.

Saint Pierre Damien a consacré les accents de son énergique piété au Docteur des nations dans cette Hymne.

HYMNE.

PAUL, docteur incomparable, trompette éclatante de l'Eglise, nuée qui voles et promènes le tonnerre par tout l'immense circuit des cieux :

PAULE, doctor egregie,
Tuba clangens Ecclesiæ,
Nubes volans ac tonitrum
Per amplum mundi circulum.

Tonne en nos âmes avec puissance ; inonde les champs de notre cœur : que toute sécheresse reverdisse sous le déluge de la céleste grâce.

Nobis potenter intona,
Ruraque cordis irriga :
Cœlestis imbre gratiæ
Mentes virescant aridæ.

Oh ! combien grand est le mérite de Paul ! il monte au troisième ciel : il entend des paroles mystérieuses qu'il

O magnum Pauli meritum,
Cœlum conscendit tertium,

Audit verba mysterii Quæ nullis audet eloqui.	n'ose redire à personne.
Dum Verbi spargit semina, Seges surgit uberrima : Sic cœli replent horreum Bonorum fruges operum.	Il sème le Verbe en tous lieux ; la moisson se lève abondante ; le grenier du ciel se remplit des fruits des bonnes œuvres.
Micantis more lampadis, Perfundit orbem radiis : Fugat errorum tenebras, Ut sola regnet veritas.	Comme une lampe au vif éclat, il illumine de ses rayons l'univers ; il chasse les ténèbres de l'erreur, pour que règne seule la vérité.
Sit Patri laus ingenito, Sit decus Unigenito, Sit utriusque parili Majestas summa Flamini. Amen.	Louange soit au Père non engendré ; gloire soit au Fils unique ; à l'Esprit qui les égale tous deux soit grandeur souveraine ! Amen.

Enfin, pour nous conformer à la tradition liturgique, qui ne veut pas qu'on célèbre jamais l'un des princes des Apôtres, sans faire aussi mémoire de son glorieux compagnon : nous donnerons ici, dégagée des retouches survenues plus tard, l'œuvre entière d'Elpis, à laquelle l'Hymne des Vêpres d'hier n'empruntait que les deux premières strophes. La troisième est employée par l'Eglise aux autres fêtes de saint Pierre, la quatrième à celles de saint Paul ; les deux réunies formaient hier l'Hymne des Laudes.

HYMNE.

Aurea luce et decore roseo, Lux lucis, omne perfudisti sæculum :	De lumière d'or, de rayons empourprés, vous baignez le monde, ô Lumière de lumière, embellissant les cieux

par un glorieux martyre en ce jour sacré qui donne aux coupables la grâce.

Le portier du ciel, le docteur de l'univers, juges du siècle et vraies lumières du monde, triomphent ensemble, l'un par la croix, l'autre par le glaive; ceints du laurier de la victoire, ils font leur entrée au sénat de la vie.

Bon Pasteur, ô Pierre, reçois maintenant avec clémence les vœux de ceux qui t'implorent ; dénoue les liens du péché par cette puissance à toi confiée, qui pour tous ouvre ou ferme les cieux.

Docteur illustre, ô Paul, forme nos mœurs ; élève nos pensées par tes soins jusqu'au ciel, en attendant le jour où, le bien dans sa plénitude étant devenu notre partage, tout l'imparfait disparaîtra.

Double olivier où coule la sève d'un unique amour, tous deux rendez-nous dévoués à la foi, fermes dans l'espérance, et, sur toutes choses, pleins de la double charité découlant de sa source ; après la mort de cette chair, obtenez-nous de vivre.

Decorans cœlos inclyto martyrio,
Hac sacra die quæ dat reis veniam.

Janitor cœli, Doctor orbis pariter,
Judices sæcli, vera mundi lumina :
Per crucem alter, alter ense triumphans,
Vitæ senatum laureati possident.

Jam, bone Pastor Petre, clemens accipe
Vota precantum, et peccati vincula
Resolve, tibi potestate tradita,
Qua cunctis cœlum verbo claudis, aperis.

Doctor egregie, Paule, mores instrue,
Et mente polum nos transferre satage :
Donec perfectum largiatur plenius,
Evacuato quod ex parte gerimus.

Olivæ binæ pietatis unicæ,
Fide devotos, spe robustos, maxime
Fonte repletos charitatis geminæ,
Post mortem carnis impetrate vivere.

Sit Trinitati sempiterna gloria,
Honor, potestas, atque jubilatio,
In unitate cui manet imperium,
Ex tunc, et modo, per æterna sæcula.
Amen.

Soit à la Trinité gloire éternelle, honneur, puissance et joie, en l'Unité qui garde l'empire, depuis lors et maintenant, dans les siècles sans fin.

Amen.

O PAUL, à vous aujourd'hui nos vœux! Etablis heureusement sur la *pierre* qui porte l'Eglise, pourrions-nous oublier celui dont les travaux, plus que ceux d'aucun autre [1], ont amené les Gentils nos pères à composer la cité sainte? Sion, la bien-aimée des premiers jours, a rejeté la pierre, et s'est brisée contre elle [2] : quel est le mystère de cette autre Jérusalem descendue des cieux [3], dont cependant tous les matériaux furent tirés des abîmes? Leurs inébranlables assises proclament la gloire de *l'architecte sage* [4] qui les posa sur la pierre d'angle : elles-mêmes pierres sans prix, et dont l'éclat dépasse incomparablement la splendeur des parures de la fille de Sion. Qui vaut à la nouvelle venue cette beauté, ces honneurs d'Epouse [5]? comment les fils de la délaissée sont-ils sortis des retraites impures où leur mère habitait, en la compagnie des dragons et les léopards [6]? La voix de l'Epoux s'est fait entendre, et elle disait : « Viens, ma fiancée, viens du Liban; descends des sommets d'Amana, des hauteurs de Sanir et d'Hermon [7]. » Pourtant, de sa

1. I Cor. XV, 10.— 2. Rom. IX, 32.— 3. Apoc. XXI, 2. — 4. I Cor. III, 10.— 5. Apoc. XXI, 2.— 6. Cant. IV, 8. — 7. *Ibid.*

personne sacrée, l'Epoux, quand il vivait, ne quitta point l'antique terre des promesses, et sa voix mortelle ne pouvait parvenir à celle qui habitait au delà des confins de Jacob. O Paul, vous l'avez dit : comment donc invoquer, comment croire celui qu'on n'a pas entendu [1] ? Mais, à qui sait votre amour de l'Epoux, il suffit, pour enlever toute crainte, que vous-même, ô Apôtre, ayez signalé le problème.

Nous chantions, au jour de l'Ascension triomphante, et c'était la réponse : Quand la beauté du Seigneur s'élèvera par delà les cieux, il montera sur la nue, et l'aile des vents sera son coursier rapide, et, vêtu de lumière, d'un pôle à l'autre il parcourra les cieux, faisant ses dons aux fils des hommes [2]. La nuée, l'aile des vents portant aux nations le message de l'Epoux, c'était vous, ô Paul, choisi d'en haut plus spécialement que Pierre lui-même pour instruire les gentils, ainsi qu'il fut reconnu, et par Pierre, et par Jacques et Jean, ces colonnes de l'Eglise [3]. Qu'ils furent beaux vos pieds, quand, sortant de Sion, vous apparûtes sur nos montagnes, et dîtes à la gentilité : « Ton Dieu va régner [4]. » Qu'elle fut douce votre voix, murmurant à l'oreille de la pauvre abandonnée le céleste appel : « Ecoute, ô ma fille, et vois, et incline l'oreille de ton cœur [5]. » Quelle tendre pitié vous témoigniez à celle qui, si longtemps, vécut étrangère à l'alliance, sans promesse, sans Dieu dans ce monde [6] !

1. Rom. x. 14. — 2. Répons des Mat. de l'Asc. — 3. Gal. II. 7-9. — 4. Isai. LII, 7. — 5. Psalm. XLIV, 11. — 6. Eph. II, 12.

Et cependant elle était loin [1], celle qu'il fallait amener si près du Seigneur Jésus, qu'elle ne formât plus avec lui qu'un seul corps [2] ! Vous connûtes, en cette œuvre immense, et les douleurs de l'enfantement [3], et les soins de la mère allaitant son nouveau-né [4]; vous dûtes porter les longs délais de la croissance de l'Epouse [5], éloigner d'elle toute tache [6], l'illuminer progressivement des clartés de l'Epoux [7] : jusqu'à ce qu'enfin, affermie dans l'amour [8], et parvenue à la mesure du Christ même [9], elle fût vraiment sa gloire [10], et pût par lui être remplie de toute la plénitude de Dieu [11]. Que de labeurs pour conduire cette nouvelle création, du limon primitif [12] au trône de l'Adam céleste, à la droite du Père [13] ! Souvent, repoussé, trahi, mis aux fers [14], méconnu dans les sentiments les plus délicats de votre cœur d'Apôtre [15], vous n'eûtes pour salaire que d'indicibles angoisses et des souffrances sans nom. Mais la fatigue, les veilles, la faim, le froid, le dénuement, l'abandon, violences ouvertes, attaques perfides, dangers de toutes sortes [16], loin de l'abattre, excitaient votre zèle [17] ; la joie surabondait en vous [18] ; car ces souffrances étaient le complément de

1. Eph. II, 13. — 2. *Ibid.* I, 23. — 3. Gal. IV, 19. — 4. I Cor. III, 1-2. — 5. Eph. IV, 15. — 6. *Ibid.* V, 27. — 7. II Cor. III, 18. — 8. Eph. III, 17. — 9. *Ibid.* IV, 13. — 10. *Ibid.* V, 23 ; I Cor. XI, 7. — 11. Eph. III, 19. — 12. Gen. II, 7. — 13. I Cor., XV, 45-50; Eph. I, 20 ; II, 6. — 14. II Tim. II, 9. — 15. I Cor. IV, IX ; II Cor. I, II, VI, X, XII, 11-21 ; Gal. IV, 11-20 ; Philipp. I, 15-18 ; II Tim. IV, 9-16 ; etc. — 16. II Cor. XI. — 17. *Ibid.* XII, 10. — 18. *Ibid.* VII, 4.

celles mêmes que Jésus avait endurées [1], pour acheter l'alliance que depuis si longtemps l'éternelle Sagesse ambitionnait de conclure [2]. Comme elle, vous n'aviez qu'un but, où passaient toute votre force et votre douceur [3] : sur le pavé poudreux des voies romaines, au fond des mers où vous jetait la tempête, à la ville, au désert, au troisième ciel où vous portait l'extase, sous les fouets des Juifs ou le glaive de Néron [4], gérant partout l'ambassade du Christ [5], vous jetiez à la vie comme au trépas, à toutes les puissances de la terre et des cieux, le défi d'arrêter la puissance du Seigneur [6], ou son amour [7] qui vous soutenait dans la grande entreprise. Et, comme sentant le besoin d'aller au-devant des étonnements que pouvait susciter l'enthousiasme de votre grande âme, vous lanciez aux nations ce cri sublime : « Taxez-moi de folie, mais, par pitié, sup-« portez-moi : je suis jaloux de vous, jaloux « pour Dieu ! C'est qu'en effet, je vous ai « fiancées à l'unique Epoux : laissez-moi « faire, que vous soyez pour lui une vierge « très pure [8] ! »

Hier, ô Paul, s'est consommée votre œuvre : ayant tout donné, vous vous êtes donné par surcroît vous-même [9]. Le glaive, abattant votre tête sacrée, achève, comme vous l'aviez prédit, le triomphe du Christ [10]. La

1. Col. I, 24 ; Eph. V, 25. — 2. *Ibid.* III, 8-10. — 3. Sap. VIII, 1. — 4. II Cor. XI, XII. — 5. *Ibid.* V, 20 ; Eph. VI, 20.— 6. II Cor. XIII, 3.— 7. Rom. VIII, 35-38. — 8. II Cor. XI, 1-2. — 9. *Ibid.* XII, 15. — 10. Philipp. I, 20.

mort de Pierre fixe en son lieu prédestiné le trône de l'Epoux ; mais c'est à vous surtout que la gentilité, prenant place comme Epouse à sa droite [1], doit de pouvoir dire en se tournant vers la Synagogue sa rivale : « Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem ; c'est pourquoi le Roi m'a aimée, et m'a choisie pour reine [2] ».

Louange donc à vous, ô Apôtre, et maintenant et toujours ! l'éternité ne saurait épuiser notre reconnaissance à nous, nations. Achevez votre œuvre en chacun de nous pour ces siècles sans fin ; ne permettez pas que, par la défection d'aucun de ceux qu'appelait le Seigneur à compléter son corps mystique, l'Epouse soit privée d'un seul des accroissements sur lesquels elle pouvait compter. Soutenez contre le découragement les prédicateurs de la parole sainte, tous ceux qui, par la plume ou à un titre quelconque, poursuivent votre œuvre de lumière ; multipliez les vaillants apôtres qui reculent sans fin les limites de la région des ténèbres sur notre globe. Vous promîtes autrefois de rester avec nous, de veiller toujours au progrès de la foi dans nos âmes, d'y faire germer sans fin les très pures délices de l'union divine [3]. Tenez votre promesse ; en allant à Jésus, vous n'en laissez pas moins votre parole engagée à tous ceux qui, comme nous, ne purent ici-bas vous connaître [4]. Car c'est à eux que, par l'une de vos Epîtres immortelles, vous laissiez l'assurance de pourvoir à « consoler leurs cœurs, les ordonnant

1. Psalm. XLIV, 10. — 2. Cant. I, 4; IV, 8. — 3. Philipp. I, 25-26. — 4. Col. II, 1.

dans l'amour, versant en eux dans sa plénitude et ses richesses immenses la connaissance du mystère de Dieu le Père et du Christ Jésus, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science [1] ».

Dans cette saison du Cycle où règne l'Esprit qui fait les saints [2], faites comprendre aux chrétiens de bonne volonté que leur seul baptême suffit à les investir de cette vocation sublime, où trop souvent ils ne voient que la part du petit nombre. Puissent-ils pénétrer la grande, et pourtant si simple notion, que vous leur donnez du mystère où réside le principe le plus universel, le plus absolu de toute vie chrétienne [3] : ensevelis avec Jésus sous les eaux, incorporés à lui par le seul fait, comment n'auraient-ils pas tout droit, tout devoir, d'être saints, de prétendre s'unir à Jésus dans sa vie comme ils l'ont fait dans sa mort ? « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu [4] », disiez-vous à nos pères. Ce que vous proclamiez pour tous alors sans distinction, répétez-le à tous, ô grand Apôtre ! Docteur des nations, ne laissez pas dévier en elles la lumière, au grand détriment du Seigneur et de l'Epouse.

1. Col. II. 2-3. — 2. Rom. VIII. — 3. *Ibid.* VI. — 4. Col. III, 3.





LE 1er DIMANCHE DE JUILLET.

LA FÊTE DU PRÉCIEUX SANG

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.



EAN-BAPTISTE a montré l'Agneau, Pierre affermi son trône, Paul préparé l'Epouse : œuvre commune, dont l'unité fut la raison qui devait les rapprocher de si près tous trois sur le Cycle. L'alliance étant donc maintenant assurée, tous trois rentrent dans l'ombre ; et seule, sur les sommets où ils l'ont établie, l'Epouse apparaît, tenant en mains la coupe sacrée du festin des noces.

Tel est le secret de la fête de ce jour. Son lever au ciel de la sainte Liturgie, en la saison présente, est plein de mystère. Déjà, et plus solennellement, l'Eglise a révélé aux fils de la nouvelle Alliance le prix du Sang dont ils furent rachetés, sa vertu nourrissante et les honneurs de l'adoration qu'il mérite. Au grand Vendredi, la terre et les cieux contemplèrent tous les crimes noyés dans le

fleuve de salut dont les digues éternelles s'étaient enfin rompues, sous l'effort combiné de la violence des hommes et de l'amour du divin Cœur. La fête du Très Saint Sacrement nous a vus prosternés devant les autels où se perpétue l'immolation du Calvaire, et l'effusion du Sang précieux devenu le breuvage des humbles et l'objet des hommages des puissants de ce monde. Voici que l'Eglise, cependant, convie de nouveau les chrétiens à célébrer les flots qui s'épanchent de la source sacrée : qu'est-ce à dire, sinon, en effet, que les solennités précédentes n'en ont point sans doute épuisé le mystère ? La paix faite par ce Sang dans les bas lieux comme sur les hauteurs ; le courant de ses ondes ramenant des abîmes les fils d'Adam purifiés, renouvelés, dans tout l'éclat d'une céleste parure ; la table sainte dressée pour eux sur le rivage, et ce calice dont il est la liqueur enivrante : tous ces apprêts seraient sans but, toutes ces magnificences demeureraient incomprises, si l'homme n'y voyait les avances d'un amour dont les prétentions entendent n'être dépassées par les prétentions d'aucun autre amour. Le Sang de Jésus doit être pour nous à cette heure *le Sang du Testament*, le gage de l'alliance *que Dieu nous propose* [1], la dot constituée par l'éternelle Sagesse appelant les hommes à cette union divine, dont l'Esprit de sainteté poursuit sans fin la consommation dans nos âmes. Et c'est pourquoi la présente fête, fixée toujours à quelqu'un des Dimanches après la Pentecôte, n'interrompt point

1. Ex. XXIV, 8 ; Heb. IX, 20.

l'enseignement qu'ils ont mission de nous donner en ce sens, mais le confirme merveilleusement au contraire.

« Ayons donc confiance, ô mes Frères, nous dit l'Apôtre ; et, par le Sang du Christ, entrons dans le Saint des Saints. Suivons la route nouvelle dont le secret est devenu nôtre, la route vivante qu'il nous a tracée au travers du voile, c'est-à-dire de sa chair. Approchons d'un cœur vrai, d'une foi pleine, purs en tout, maintenant ferme la profession de notre inébranlable espérance ; car celui qui s'est engagé envers nous est fidèle. Excitons-nous chacun d'exemple à l'accroissement de l'amour [1]. Et que le Dieu de paix qui a ressuscité d'entre les morts notre Seigneur Jésus-Christ, le grand pasteur des brebis dans le Sang de l'alliance éternelle, vous dispose à tout bien, pour accomplir sa volonté, pour que lui-même fasse en vous selon son bon plaisir par Jésus-Christ, à qui soit gloire dans les siècles des siècles [2] ! »

Nous ne devons pas omettre de rappeler ici que cette fête est le monument de l'une des plus éclatantes victoires de l'Eglise au dernier siècle. Pie IX avait été chassé de Rome, en 1848, par la Révolution triomphante ; dans ces mêmes jours, l'année suivante, il voyait rétablir son pouvoir. Les 28, 29 et 30 juin, sous l'égide des Apôtres, la fille aînée de l'Eglise, fidèle à son glorieux passé, balayait les remparts de la Ville éternelle ; le 2 juillet, fête de Marie, s'achevait la conquête. Bientôt un double décret notifiait à la Ville

1. Heb. x, 19-24. — 2. *Ibid.* XIII, 20-21.

et au monde la reconnaissance du Pontife, et la manière dont il entendait perpétuer par la sainte Liturgie le souvenir de ces événements. Le 10 août, de Gaëte même, lieu de son refuge pendant la tourmente, Pie IX, avant d'aller reprendre le gouvernement de ses Etats, s'adressait au Chef invisible de l'Eglise et la lui confiait par l'établissement de la fête de ce jour, lui rappelant que, pour cette Eglise, il avait versé tout son Sang. Peu après, rentré dans sa capitale, il se tournait vers Marie, comme avaient fait en d'autres circonstances saint Pie V et Pie VII ; le Vicaire de l'Homme-Dieu renvoyait à celle qui est le Secours des chrétiens, l'honneur de la victoire remportée au jour de sa glorieuse Visitation, et statuait que la fête du 2 juillet serait élevée du rite double-majeur à celui de seconde classe pour toutes les Eglises : prélude à la définition du dogme de la Conception immaculée, que l'immortel Pontife projetait dès lors, et qui devait achever l'écrasement de la tête du serpent



A LA MESSE.

L'Eglise, que les Apôtres ont rassemblée de toutes les nations qui sont sous le ciel, s'avance vers l'autel de l'Epoux qui l'a rachetée de son Sang, et chante dans l'Introït son miséricordieux amour. C'est elle qui est désormais le royaume de Dieu, la dépositaire de la vérité.

INTROÏT.

REDEMISTI nos, Domine, in Sanguine tuo, ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione, et fecisti nos Deo nostro regnum.

Ps. Misericordias Domini in æternum cantabo : in generationem et generationem annuntiabo veritatem tuam in ore meo. Gloria Patri. Redemisti nos.

VOUS nous avez rachetés par votre Sang, ô Seigneur, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, et vous avez fait de nous le royaume de notre Dieu.

Ps. Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur; de génération en génération ma bouche annoncera votre vérité. Gloire au Père. Vous nous avez rachetés.

Gage de paix entre le ciel et la terre, objet des plus solennels hommages et centre lui-même de toute Liturgie, protection assurée contre les maux de la vie présente, le Sang de l'Homme-Dieu dépose dès maintenant dans les âmes et les corps de ceux qu'il a rachetés le germe des joies éternelles. L'Eglise demande, dans la Collecte, au Père qui nous a donné son Fils unique, que ce germe divin ne reste pas stérile en nous et arrive à son plein développement dans les cieux.

COLLECTE.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, qui unigenitum Filium tuum mundi Redemptorem constituisti, ac ejus Sanguine placari voluisti : concede quæsumus, salutis nostræ pretium solemni cultu ita venerari, atque a præsentis

DIEU tout-puissant et éternel, qui avez fait de votre Fils unique le Rédempteur du monde, et avez voulu être apaisé par son Sang; nous vous en supplions, accordez-nous de célébrer de telle sorte en nos solennels hommages le prix de notre salut, et d'être si bien défendus en

terre par sa vertu contre les maux de la vie présente, que nous puissions au ciel nous réjouir à jamais de son fruit. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur.

vitæ malis ejus virtute defendi in terris ; ut fructu perpetuo lætemur in cœlis. Per eumdem Dominum.

On fait ici *mémoire* du Dimanche après la Pentecôte, qui cède à la fête du Précieux Sang les premiers honneurs de cette journée.

ÉPÎTRE.

Lecture de l'Épître du bienheureux Paul, Apôtre, aux Hébreux. CHAP. IX.

MES Frères, Jésus-Christ, le Pontife des biens futurs, étant venu à paraître, est entré une fois dans le Sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus parfait, qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire. Il est entré, non avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre Sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle ; car, si le sang des boucs et des taureaux, et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse, sanctifient ceux qui ont été souillés, et leur donnent une pureté extérieure et charnelle, combien plus le Sang du Christ qui, par l'Esprit-Saint s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre

Lectio Epistolæ beati Pauli Apostoli ad Hebræos. CAP. IX.

FRATRES, Christus assistens Pontifex futurorum bonorum, per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum, id est, non hujus creationis : neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium Sanguinem introivit semel in Sancta, æterna redemptione inventa. Si enim sanguis hircorum et taurorum, et cinis vitulæ aspersus inquinatos sanctificat ad emundationem carnis, quanto magis Sanguis Christi, qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis, ad serviendum Deo viventi ? Et ideo novi Testamenti media-

tor est : ut morte intercedente, in redemptionem earum prævaricationum quæ erant sub priori Testamento, repromissionem accipiant, qui vocati sunt, æternæ hæreditatis : in Christo Jesu Domino nostro.

conscience de ses œuvres mortes, pour nous rendre capables de servir le Dieu vivant ! Et c'est pourquoi il est le médiateur du Testament nouveau, afin que, par la mort qu'il a subie pour racheter les prévarications commises sous le premier Testament, ceux qui y sont appelés reçoivent l'objet de la promesse, l'héritage éternel, en Jésus-Christ notre Seigneur.

L'ÉPÎTRE qu'on vient de lire est la confirmation de ce que nous avons dit du caractère de cette fête. C'est par son propre Sang que le Fils de Dieu est entré dans les cieux ; le Sang divin reste pour nous l'introducteur à l'Alliance éternelle. Ainsi l'ancienne Alliance, fondée sur l'observation des préceptes du Sinaï, avait-elle consacré dans le sang le peuple et la Loi, le tabernacle et les vases qu'il devait contenir ; mais tout cela n'était que figure. « Or, dit saint Ambroise, c'est à la vérité que nous devons tendre. Ici est l'ombre, ici l'image, là-haut la vérité. Dans la Loi c'était l'ombre, l'image se trouve dans l'Evangile, la vérité au ciel. Jadis on sacrifiait un agneau ; maintenant c'est le Christ : mais ici sous les signes des Mystères, tandis qu'au ciel il est sans voiles. Là seulement donc est la pleine perfection à laquelle se doivent arrêter nos pensées, parce que toute perfection est dans la vérité sans image et sans ombre [1] ». Là seulement sera le

1. AMBR. De Offic. I, 48.

repos. Là, dès ce monde, aspirent les fils de Dieu : sans y atteindre pleinement, ils s'en rapprochent chaque jour ; car là seulement se trouve la paix qui fait les saints.

« Seigneur Dieu, dit à son tour un autre grand Docteur, saint Augustin, donnez-nous cette paix, la paix du repos, la paix du septième jour, du sabbat sans couchant. Car, il est vrai, tout cet ordre de la nature et de la grâce est bien beau pour vos serviteurs, et bien bonnes sont les réalités qu'il recouvre ; mais ses images, ses modes successifs, n'auront qu'un temps, et, leur évolution accomplie, il passera. Les jours que vous avez remplis de vos créations se composent de matin et de soir, le septième excepté qui n'a pas de déclin, parce que vous l'avez sanctifié dans votre repos à jamais. Or ce repos, quel est-il, sinon celui que vous prenez en nous, quand nous-mêmes reposons en vous dans la paix féconde qui couronne en nous la série de vos grâces ? Repos sacré, plus productif que tout labeur, les parfaits seuls vous connaissent, ceux-là qui ont laissé le travail divin accomplir en eux l'œuvre des six jours [1] ! »

C'est pourquoi, nous dit l'Apôtre, interprétant lui-même à l'aide des autres Ecritures le passage qui vient de lui être emprunté par la sainte Eglise, c'est pourquoi *aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* [2]. Le Sang divin nous a rendus

1. Aug. Confess. XIII, 35-37 ; de Genesi ad litt. IV, 13-17 ; *et alibi passim.* — 2. Heb. III, 7-8, ex Psalm. XCIV.

participants du Christ [1] : à nous de ne pas dissiper, comme un bien sans valeur, l'incorporation initiale qui nous unit au Chef divin ; mais livrons-nous, sans défiance ni réserve, à l'énergie de ce ferment précieux qui doit transformer en lui tout notre être. Craignons de manquer *la promesse* rappelée dans notre Epître, et qui est celle *d'entrer dans le repos de Dieu*, d'après saint Paul lui-même [2]. Elle regarde tous les croyants, affirme-t-il [3], et ce divin sabbat est pour le peuple entier du Seigneur [4]. Donc, pour y entrer, faisons diligence [5]; n'imitons pas les Juifs que leur incrédulité exclut pour jamais de la terre promise [6].

Le Graduel nous ramène au grand témoignage de l'amour du Fils de Dieu, confié à l'Esprit-Saint avec le Sang et l'eau des Mystères ; témoignage qui se relie d'ici-bas à celui que rend dans les cieux la Trinité souveraine. Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand, proclame le Verset. Qu'est-ce à dire, sinon, encore une fois, qu'il nous faut céder à ces invitations réitérées de l'amour ? Nul, pour s'y dérober, n'est recevable à arguer de son ignorance, ou d'un manque de vocation aux voies plus élevées que celles où se traînent nos tiédeurs. Ecoutons l'Apôtre s'adressant à tous, dans cette même Epître aux Hébreux que l'Eglise nous fait lire en cette fête : « Oui, sans doute, grandes et ineffables sont ces choses. Mais si vous êtes devenus

1. Hebr. III, 14. — 2. *Ibid.* IV, 1. — 3. *Ibid.* 3. — 4. *Ibid.* 9. — 5. *Ibid.* 11. — 6. *Ibid.* III, IV.

peu capables de les comprendre, c'est par votre fait ; car, depuis le temps, vous devriez y être maîtres. Vous êtes réduits au lait des enfants, quand votre âge réclame la nourriture solide des parfaits. Quant à nous, dans nos instructions, faisant trêve aux discours qui n'ont pour but que d'inoculer les premiers éléments du Christ, nous devons nous porter plus avant, sans revenir sans cesse à poser le fondement, qui consiste à se dégager des œuvres mortes et à ouvrir sur Dieu les yeux de la foi. N'avez-vous pas été illuminés ? n'avez-vous pas goûté le don céleste ? n'avez-vous pas été faits participants de l'Esprit-Saint ? Quelle pluie de grâces, à tous moments, sur la terre de vos âmes ! il est temps qu'elle rapporte en conséquence à Dieu qui la cultive. Assez tardé : soyez de ceux qui par la patience et la foi hériteront des promesses, jetant votre espérance, comme une ancre assurée, au delà du voile, aux plus intimes profondeurs, où Jésus n'est entré devant nous que pour nous attirer à sa suite [1] ».

GRADUEL.

Jésus-Christ est venu par l'eau et le Sang : non dans l'eau seule, mais dans l'eau et le Sang.

℣. Il y en a trois qui rendent témoignage au ciel : le Père, le Verbe, et l'Esprit-Saint ; et ces trois sont une même chose. Et il y en a

Hic est qui venit per aquam et sanguinem, Jesus Christus : non in aqua solum, sed in aqua et sanguine.

℣. Tres sunt, qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus ; et hi tres unum sunt. Et tres sunt

1. Heb. v, vi.

qui testimonium dant in terra : Spiritus, aqua, et sanguis ; et hi tres unum sunt.

Alleluia, alleluia.

℣. Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est. Alleluia.

trois qui rendent témoignage sur la terre : l'Esprit, l'eau, et le Sang ; et ces trois concourent au même but.

Alleluia, alleluia.

℣. Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand. Alleluia.

ÉVANGILE.

Sequentia sancti Evangelii secundum Johannem. Cap. xix.

In illo tempore : Cum accepisset Jesus acetum, dixit : Consummatum, est. Et inclinato capite, tradidit spiritum. Judæi ergo (quoniam Parasceve erat), ut non remanerent in cruce corpora Sabbato (erat enim magnus dies ille Sabbati), rogaverunt Pilatum, ut frangerentur eorum crura, et tollerentur. Venerunt ergo milites : et primi quidem fregerunt crura, et alterius qui crucifixus est cum eo. Ad Jesum autem cum venissent, ut viderunt eum jam mortuum, non fregerunt ejus crura ; sed unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua. Et qui vidit, testimonium perhibuit : et verum est testimonium ejus.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. xix.

En ce temps-là, Jésus, ayant pris le vinaigre, dit : Tout est consommé. Et baissant la tête, il rendit l'esprit. Or ce jour-là étant celui de la Préparation, afin que les corps ne demeurassent pas en croix durant le Sabbat (car ce Sabbat était un jour très solennel), les Juifs prièrent Pilate qu'on leur rompît les jambes, et qu'on les enlevât. Il vint donc des soldats qui rompirent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Etant venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes ; mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui le vit en rend témoignage, et son témoignage est vrai

C'EST au grand Vendredi que nous entendîmes pour la première fois ce passage du disciple bien-aimé. En deuil au pied de la Croix où venait d'expirer son Seigneur, l'Eglise n'avait point alors assez de lamentations et de larmes. Aujourd'hui elle tressaille d'autres sentiments, et le même récit qui attirait ses pleurs la fait déborder dans ses Antiennes en allégresse et chants de triomphe. Si nous voulons en connaître la cause, demandons-la aux interprètes autorisés qu'elle-même a voulu charger de nous donner sa pensée en ce jour. Ils nous apprendront que la nouvelle Eve célèbre aujourd'hui sa naissance du côté de l'Epoux endormi [1] ; qu'à dater du moment solennel où l'Adam nouveau permit à la lance du soldat d'ouvrir son Cœur, nous sommes devenus en vérité l'os de ses os et la chair de sa chair [2]. Ne soyons plus étonnés, si dès lors l'Eglise ne voit plus qu'amour et vie dans ce Sang qui s'épanche.

Et toi, ô âme, rebelle longtemps aux touches secrètes des grâces de choix, ne te désole point ; ne dis pas : « L'amour n'est plus pour moi ! » Si loin qu'ait pu t'égarer l'antique ennemi par ses ruses funestes, n'est-il pas vrai qu'il n'est point de détour, point d'abîme peut-être, hélas ! où ne t'aient suivie les ruisseaux partis de la source sacrée ? Crois-tu donc que le long trajet qu'il t'a plu d'imposer à leur poursuite miséricordieuse, en ait épuisé la vertu ? Fais-en l'épreuve. Et

1. AUG. Homil. diei, ex Tract. CXX in Johan. — — 2. Sermo II[i] Nocturni.

tout d'abord, baigne-toi dans ces ondes purifiantes ; puis, abreuve à longs traits au fleuve de vie cette pauvre âme fatiguée; enfin, t'armant de foi, remonte le cours du fleuve divin. Car s'il est sûr que, pour arriver jusqu'à toi, il ne s'est point séparé de son point de départ, il est également assuré que, ce faisant, tu retrouveras la source elle-même.

Crois bien, en effet, que c'est là tout le secret de l'Epouse; que, d'où qu'elle vienne, elle ne procède point autrement pour trouver la réponse à la demande posée au sacré Cantique: « Indiquez-moi, ô vous que chérit mon âme, le lieu de votre repos en ce Midi dont l'ardeur est si douce [1]. » D'autant que, remontant ainsi le fleuve sacré, non seulement elle est sûre d'arriver au divin Cœur, mais encore elle renouvelle sans fin, dans ses flots, la beauté très pure qui fait d'elle pour l'Epoux un objet de complaisance et de gloire [2]. Pour ce qui est de toi, recueille aujourd'hui précieusement le *témoignage* du disciple de l'amour; et félicitant Jésus, avec l'Eglise son Epouse et ta mère, de l'éclat de sa robe empourprée [3], aie bien soin aussi de conclure avec Jean: « Nous donc aimons Dieu, puisqu'il nous a aimés lui-même le premier [4]. »

L'Eglise, présentant les dons pour le Sacrifice, rappelle en ses chants que le

1. Cant. I, 6. — 2. Eph. V, 27. — 3. Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra ? Iste formosus in stola sua. *Prima Antiphona in Iis Vesperis.* — — 4. I JOHAN. IV, 19.

calice offert par elle à la bénédiction des prêtres ses fils devient, par la vertu des paroles sacrées, l'intarissable réservoir d'où s'épanche sur le monde le Sang du Seigneur.

OFFERTOIRE.

LE calice de bénédiction que nous bénissons, ne verse-t-il pas le Sang du Christ en nos veines ? Et le pain rompu par nous ne nous unit-il pas au Corps du Seigneur ?

CALIX benedictionis, cui benedicimus, nonne communicatio Sanguinis Christi est ? Et panis quem frangimus, nonne participatio Corporis Domini est ?

La Secrète implore le plein effet de la divine Alliance, dont le Sang du Seigneur Jésus est devenu le moyen et le gage, depuis que son effusion, renouvelée sans fin aux saints Mystères, a fait cesser le cri de vengeance que celui d'Abel faisait monter de la terre au ciel.

SECRÈTE.

PUISSIONS-NOUS, par ces divins Mystères, aller à Jésus, le médiateur de la nouvelle Alliance ; que ce Sang à nouveau répandu sur vos autels, ô Seigneur des armées, parle mieux pour nous que celui d'Abel. Par le même Jésus-Christ.

PER hæc divina mysteria, ad novi, quæsumus, Testamenti mediatorem Jesum accedamus ; et super altaria tua, Domine virtutum, aspersionem Sanguinis melius loquentem quam Abel, innovemus. Per eumdem.

On fait *mémoire* du Dimanche. Le Prêtre ensuite entonne la Préface triomphante de la Croix, sur laquelle s'est conclue dans le Sang divin l'union ineffable.

PRÉFACE.

VERE dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper, et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus : qui salutem humani generis in ligno crucis constituisti : ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret : et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur : per Christum Dominum nostrum. Per quem majestatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates. Cœli, cœlorumque virtutes, ac beata Seraphim, socia exsultatione concelebrant. Cum quibus et nostras voces, ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes : Sanctus, Sanctus, Sanctus, etc.

OUI, c'est une chose digne et juste, équitable et salutaire, de vous rendre grâces en tout temps et en tous lieux, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui avez attaché au bois de la Croix le salut du genre humain, afin que la vie nous fût rendue au moyen de ce qui nous avait donné la mort, et que celui qui, par le bois, avait triomphé, fût, par le bois, vaincu à son tour ; par Jésus-Christ, notre Seigneur. C'est par lui que les Anges louent votre majesté, que les Dominations l'adorent, que les Puissances la révèrent en tremblant, que les Cieux et les Vertus des Cieux la célèbrent avec transport. Daignez permettre à nos voix de s'unir à leurs voix, afin que nous puissions dire dans une humble confession : Saint ! Saint ! Saint ! etc.

L'Antienne de Communion chante le miséricordieux amour dont le Seigneur fit preuve à sa venue, ne se laissant pas détourner de ses projets divins par l'entassement de crimes qu'il devait dissoudre en son propre Sang, pour purifier l'Epouse. Grâce à l'adorable Mystère de la foi opérant dans le secret des cœurs, quand il reviendra visiblement, il ne restera plus de ce douloureux passé qu'un souvenir de triomphe.

COMMUNION.

Le Christ a été offert une fois pour détruire les péchés d'un grand nombre; il paraîtra de nouveau, mais cette fois sans le péché, pour sauver ceux qui l'attendent.

Christus semel oblatus est ad multorum exhaurienda peccata; secundo sine peccato apparebit exspectantibus se, in salutem.

Abreuvés d'allégresse aux fontaines du Sauveur, qui sont ses plaies sacrées, obtenons que le Sang précieux qui rougit nos lèvres demeure, jusqu'en l'éternité, la source vive où nous puiserons la béatitude et la vie.

POSTCOMMUNION.

Admis, Seigneur, à la table sacrée, nous nous sommes abreuvés dans la joie aux fontaines du Sauveur; nous vous en supplions : que son Sang soit pour nous la source d'eau vive jaillissant jusque dans la vie éternelle. Lui qui vit et règne avec vous.

Ad sacram, Domine, mensam admissi, hausimus aquas in gaudio de fontibus Salvatoris : Sanguis ejus fiat nobis, quæsumus, fons aquæ in vitam æternam salientis. Qui tecum vivit et regnat.

On ajoute comme *mémoire* la Postcommunion du Dimanche, dont l'Evangile se dit aussi, après la bénédiction du Prêtre, en place de celui de saint Jean.



A VÊPRES.

Hier, ouvrant la fête, l'Eglise chantait : « Quel est celui-ci qui vient de Bosra en Edom, avec sa robe richement teinte? Il est beau dans ce vêtement! — C'est moi,

était-il répondu, dont la parole est toute de justice, moi qui viens défendre et sauver. » Celui qui parlait ainsi était vêtu d'une robe teinte de sang, et le nom qu'on lui donne, c'est le Verbe de Dieu. « Pourquoi donc, reprenait l'Eglise, votre robe est-elle rouge, et vos vêtements comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir ? — J'ai été seul à fouler le vin, et nul d'entre les hommes ne m'a prêté aide. »

Ainsi apparaissait, par la vertu du Sang divin, celui auquel le Psalmiste avait dit : « Levez-vous dans votre gloire et votre beauté, et marchez au triomphe [1] ! » Après l'Epoux, un autre dialogue nous montrait ce matin l'Epouse, puisant elle-même dans ce Sang précieux la surhumaine beauté qui convient au banquet des noces de l'Agneau. Car les Antiennes des Laudes mettaient en scène, ainsi qu'il suit, les membres de l'Eglise, spécialement les Martyrs, en qui sa gloire rayonne davantage : « Ceux-là que l'on voit revêtus de robes blanches, qui sont-ils, et d'où sont-ils venus ? — Ceux-là sont venus de la grande tribulation, et ils ont lavé leurs robes dans le Sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit. Ils ont vaincu le dragon par le Sang de l'Agneau et la parole du Testament. — Bienheureux ceux qui lavent leurs robes dans le Sang de l'Agneau ! »

L'Eglise ce soir revient à son Seigneur, en

1. Psalm. XLIV.

reprenant aux secondes Vêpres les Antiennes des premières.

1. Ant. Quel est celui-ci qui vient de Bosra en Edom, avec sa robe richement teinte ? Il est beau dans ce vêtement !	1. Ant. Quis est iste, qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra ? Iste formosus in stola sua.

Psaume cix. Dixit Dominus, *page* 45.

2. Ant. C'est moi dont la parole est toute de justice, moi qui viens défendre et sauver.	2. Ant. Ego qui loquor justitiam, et propugnator sum ad salvandum.

Psaume cx. Confitebor tibi, Domine, *page* 46.

3. Ant. Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et le nom qu'on lui donne, c'est le Verbe de Dieu.	3. Ant. Vestitus erat veste aspersa sanguine, et vocatur nomen ejus Verbum Dei.

Psaume cxi. Beatus vir, *page* 47.

4. Ant. Pourquoi donc votre robe est-elle rouge, et vos vêtements comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir ?	4. Ant. Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari ?

Psaume cxii. Laudate pueri, *page* 49.

5. Ant. J'ai été seul à fouler le vin, et nul d'entre les hommes ne m'a prêté aide.	5. Ant. Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum.

PSAUME CXLVII.

Jérusalem, chantez le Seigneur : Sion, chantez votre Dieu.	Lauda, Jerusalem, Dominum : * lauda Deum tuum, Sion.

Quoniam confortavit seras portarum tuarum : * benedixit filiis tuis in te.

C'est lui qui fortifie les serrures de vos portes ; il bénit les fils nés en votre sein.

Qui posuit fines tuos pacem : * et adipe frumenti satiat te.

Il a placé la paix sur vos frontières ; il vous nourrit de la fleur du froment.

Qui emittit eloquium suum terræ : * velociter currit sermo ejus.

Il envoie son Verbe à la terre ; sa parole parcourt le monde avec rapidité.

Qui dat nivem sicut lanam : * nebulam sicut cinerem spargit.

Il donne la neige comme des flocons de laine ; il répand les frimas comme la poussière.

Mittit crystallum suam sicut buccellas : * ante faciem frigoris ejus quis sustinebit ?

Il envoie le cristal de la glace semblable à un pain léger : qui pourrait résister devant le froid que son souffle répand ?

Emittet Verbum suum, et liquefaciet ea : * flabit Spiritus ejus, et fluent aquæ.

Mais bientôt il envoie son Verbe, et cette glace si dure se fond à sa chaleur : l'Esprit de Dieu souffle, et les eaux reprennent leur cours.

Qui annuntiat Verbum suum Jacob : * justitias, et judicia sua Israel.

Il a donné son Verbe à Jacob, sa loi et ses jugements à Israël.

Non fecit taliter omni nationi : * et judicia sua non manifestavit eis.

Il n'a point traité de la sorte toutes les nations, et ne leur a pas manifesté ses décrets.

Ant. Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum.

Ant. J'ai été seul à fouler le vin, et nul d'entre les hommes ne m'a prêté aide.

CAPITULE. (*Hebr.* IX.)

Fratres, Christus assistens Pontifex futurorum bonorum, per amplius et perfectius tabernaculum non manu-

Mes Frères, Jésus-Christ, le Pontife des biens futurs, étant venu à paraître, est entré une fois dans le Sanctuaire par un tabernacle

plus grand et plus parfait, qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire. Il est entré, non avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre Sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle.

factum, id est, non hujus creationis : neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium Sanguinem introivit semel in Sancta, æterna redemptione inventa.

HYMNE.

Que par les chemins résonnent des accents de fête ; que la joie brille au front des habitants de la cité ; portant des torches enflammées, que s'avancent dans un ordre harmonieux enfants et vieillards.

Festivis resonent compita vocibus,
Cives lætitiam frontibus explicent :
Tædis flammiferis ordine prodeant
Instructi pueri et senes.

Mourant sur la dure couche de l'arbre du salut, de plaies sans nombre le Christ a répandu son Sang ; cette fête en garde le souvenir ; sachons au moins, en hommage, y mêler nos larmes.

Quem dura moriens Christus in arbore
Fudit multiplici vulnere Sanguinem
Nos facti memores dum colimus, decet
Saltem fundere lacrymas.

L'ancien Adam, par son crime, avait perdu le genre humain ; l'Adam nouveau, par son innocence et par son amour, a rendu la vie à tous.

Humano generi pernicies gravis
Adami veteris crimine contigit :
Adami integritas et pietas novi
Vitam reddidit omnibus.

Le Père souverain a entendu des cieux le cri puis-

Clamorem validum summus ab æthere

Languentis Geniti si
Pater audiit,
Placari potius Sanguine
debuit,
Et nobis veniam dare.

sant de son Fils expirant ; ce Sang l'apaise, et nous mérite grâce.

Hoc quicumque stolam
Sanguine proluit,
Abstergit maculas ; et
roseum decus,
Quo fiat similis protinus Angelis,
Et Regi placeat, capit.

Quiconque lave sa robe en ce Sang n'a plus aucune tache ; l'éclat empourpré qu'il y puise le rend soudain semblable aux Anges et agréable au Roi.

A recto instabilis tramite postmodum
Se nullus retrahat ;
meta sed ultima
Tangatur : tribuet nobile
præmium,
Qui cursum Deus adjuvat.

Désormais qu'aucune inconstance ne nous fasse quitter la voie droite ; atteignons le terme suprême : Dieu qui nous aide dans la course, récompensera noblement nos efforts.

Nobis propitius sis,
Genitor potens,
Ut quos unigenæ Sanguine Filii
Emisti, et placido Flamine recreas,
Cœli ad culmina transferas.
Amen.

Père très puissant, soyez-nous propice : achetés du Sang de votre Fils unique, créés à nouveau dans l'Esprit pacificateur, conduisez-nous jusqu'aux sommets des cieux.

Amen.

℣. Te ergo quæsumus, tuis famulis subveni.
℟. Quos pretioso Sanguine redemisti.

℣. Daignez donc secourir vos serviteurs,
℟. Que vous avez rachetés de votre précieux Sang.

Si cette fête doit passer comme toute fête ici-bas, son objet reste et fait le trésor du monde. Qu'elle soit pour chacun de nous,

comme elle l'est pour l'Eglise, un monument des plus sublimes faveurs du ciel. Puisse chaque année, en ramenant son passage sur le Cycle, trouver en nos cœurs de nouveaux fruits d'amour éclos sous la rosée féconde du Précieux Sang.

ANTIENNE DE *Magnificat.*

Ce jour sera pour vous un monument ; et vous le célébrerez de générations en générations par un culte éternel, comme une fête solennelle à la gloire du Seigneur.

Habebitis autem hunc diem in monumentum : et celebrabitis eum solemnem Domino in generationibus vestris cultu sempiterno.

ORAISON.

Dieu tout-puissant et éternel, qui avez fait de votre Fils unique le Rédempteur du monde, et avez voulu être apaisé par son Sang ; nous vous en supplions, accordez-nous de célébrer de telle sorte en nos solennels hommages le prix de notre salut, et d'être si bien défendus en terre par sa vertu contre les maux de la vie présente, que nous puissions au ciel nous réjouir à jamais de son fruit. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur.

Omnipotens sempiterne Deus, qui unigenitum Filium tuum mundi Redemptorem constituisti, ac ejus Sanguine placari voluisti : concede quæsumus, salutis nostræ pretium solemni cultu ita venerari, atque a præsentis vitæ malis ejus virtute defendi in terris ; ut fructu perpetuo lætemur in cœlis. Per eumdem.

On termine en faisant *mémoire* du Dimanche.

—∞—

Nous donnerons ici l'Hymne des Matines de la fête, œuvre gracieuse de tendre piété.

HYMNE.

Ira justa Conditoris,
Imbre aquarum vindice,
Criminosum mersit orbem,
Noe in arca sospite :
Mira tandem vis amoris
Lavit orbem Sanguine.

Le Créateur, dans sa juste colère, a sous les eaux vengeresses englouti l'univers coupable, Noé seul étant sauvé dans l'arche ; puis la merveilleuse violence de l'amour a lavé dans le Sang l'univers.

Tam salubri terra felix
Irrigata pluvia,
Ante spinis quæ scatebat,
Germinavit flosculos :
Inque nectaris saporem
Transiere absynthia.

Imbibée d'une telle pluie de salut, l'heureuse terre qui n'abondait qu'en épines a produit des fleurs ; et l'absinthe a pris le goût du nectar.

Triste protinus venenum
Dirus anguis posuit,
Et cruenta belluarum
Desiit ferocia :
Mitis Agni vulnerati
Hæc fuit victoria.

Soudain le serpent cruel a perdu son poison funeste, et des bêtes féroces est tombée la fureur : du doux Agneau blessé telle fut la victoire.

O scientiæ supernæ
Altitudo impervia !
O suavitas benigni
Prædicanda pectoris !
Servus erat morte dignus,
Rex luit pœnam optimus.

O de la science souveraine profondeur insondable ! O suavité jamais assez louée d'un cœur rempli d'amour ! L'esclave était digne de mort, le Roi subit la peine dans sa bonté.

Quando culpis provocamus
Ultionem Judicis,

Quand par des fautes nous provoquons la colère du Juge, alors mettons-nous sous l'a-

bri de ce Sang toujours prêt à plaider pour nous : l'armée des maux suspendus sur nos têtes alors se dissipera.

Racheté par vous, plein de vos dons, que l'univers vous loue en sa reconnaissance. ô guide de l'éternel salut, divin auteur de la grâce, qui possédez avec le Père et l'Esprit les royaumes bienheureux.

Amen.

Tunc loquentis protegamur
Sanguinis præsentia :
Ingruentium malorum
Tunc recedant agmina.

Te redemptus laudet orbis
Grata servans munera,
O salutis sempiternæ
Dux et auctor inclyte,
Qui tenes beata regna
Cum Parente, et Spiritu.

Amen.





LE I[er] JUILLET.

L'OCTAVE

DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

L'Eglise réunissait dans un même souvenir d'allégresse, au 24 juin, la naissance du Précurseur et sa circoncision entourée des prodiges qu'a rapportés l'Evangile de la fête. Mais c'est aujourd'hui, à proprement parler, qu'eurent lieu ces merveilles, selon le mot du même Evangile : « Il arriva qu'*au huitième jour* on circoncit l'enfant ». En plaçant au lendemain de ce huitième jour la mémoire de la visite de Marie à sa cousine Elisabeth, l'Eglise semble nous insinuer par ailleurs que Notre-Dame, présente depuis trois mois dans la maison de Zacharie, prolongea jusque-là son séjour et ses soins au fils et à la mère. L'enfant qui dès son approche, trois mois auparavant, avait semblé vouloir déjà forcer la prison du sein maternel, l'enfant s'était comme élancé vers elle à son entrée dans la vie ; elle l'avait reçu dans ses bras, pressé sur son sein où reposait le Fils de Dieu. Elle fut à lui sans réserve durant ces huit jours. Car elle savait qu'ils seraient les seuls où l'Ami de l'Epoux goûterait ici-bas, quoique sans le voir, l'intime présence de Celui à qui allait tout son cœur ; sauf l'instant solennel du baptême, dont la majesté dominera dans

l'âme du Précurseur tout autre sentiment que celui de l'anéantissement et de l'adoration, Jean ne verra qu'une ou deux fois de loin le Bien-Aimé qu'il annonce. Mystère profond du plan divin ! Jean ne connaîtra l'Epoux, Jean ne doit jouir de Jésus qu'en Marie.

Et pourtant, demain ce seront les adieux, demain s'ouvrira le désert : désert de l'âme, plus terrible mille fois que celui qui affecte les sens. Sa fuite du monde au désert de Judée, loin d'être pour Jean une épreuve, sera le soulagement de cette âme d'enfant plus grande déjà que le monde. Là du moins l'air est pur, le ciel semble prêt à s'ouvrir, et Dieu répond à celui qui l'appelle [1]. Ne soyons donc point surpris qu'à peine né, Jean recherche la solitude, que du sein maternel il passe au désert [2]. Il n'y eut point d'enfance chez l'homme qui, trois mois avant sa naissance, atteignait comme début la plénitude de l'âge du Christ [3] ; il n'eut besoin d'aucun maître humain celui que le ciel s'était chargé d'instruire [4], qui connaissait en Dieu le passé et l'avenir [5], et dont la plénitude de science, transmise par lui à ses parents, en faisait des prophètes [6]. Mieux qu'Elisabeth il avait entendu Notre-Dame, au *Magnificat;* aujourd'hui même, il comprend Zacharie le saluant comme Prophète du Très-Haut dans le *Benedictus* [7] : et de quel autre que du Verbe lui-

1. ORIGEN. in Luc. Homil. XI, translatio HIERON. — 2. HIERON. Dialog. contr. Lucif. VIII. — 3. AMBR. in Luc. II, 30. — 4. CHRYSOST. Hom. XIII, *al.* XII, in Johan. 2. — 5. PAULIN. poema VI, de S. Johan. Bapt. v. 217. 218. — 6. GUERRIC IGN. Serm. I in Nativ. S. Johan. 2. — 7. AMBR. in Luc. II, 34.

même, la *Voix du Verbe* aurait-elle reçu la science du langage ? Muni du plein usage de sa volonté [1], quel progrès d'autre part, durant ces trois mois, n'a-t-il pas déjà fait dans l'amour ! La Mère de la divine grâce n'a rien négligé dans la formation de cette nature d'élite, où nul obstacle ne s'opposait au plein développement des germes divins ; saint Ambroise, dont le sens exquis a pénétré merveilleusement ces mystères, nous montre Jean, sous l'influence de Marie, s'exerçant aux vertus, oignant ses membres comme un vaillant athlète, et préludant dès le sein de sa mère aux combats qui l'attendent [2]. Les huit jours qui viennent de s'écouler pour lui dans les bras de Notre-Dame, ont achevé l'œuvre ; sa douce maîtresse, qu'il ne reverra plus, peut dès maintenant lui donner rendez-vous au ciel à la gauche du trône de son Fils, gardant pour elle la droite, selon les traditions dont l'art chrétien s'est fait jusqu'à nos temps l'interprète fidèle [3].

En attendant que naisse dans six mois le Fils de la Vierge, la terre est en possession du plus grand des enfants nés d'une femme. Nul génie humain, dans son plus haut vol, ne toucha les sommets où cet enfant de huit jours tient dès maintenant fixée son intelligence ; nulle sainteté ne mena plus avant l'héroïsme de l'amour. Eclairé pleinement sur la portée des adieux qui s'apprêtent, il verra sans faiblir

1. PETR. CHRYSOL. Serm. 87, 88, 91. — 2. AMBR. in Luc. II, 29. Avant lui, presque dans les mêmes termes, ORIGÈNE in Luc. Homil. VII, IX. — 3. GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, Guide de l'art chrétien, t. V.

demain s'éloigner et le Fils et la Mère. Comme l'Epoux, l'Ami de l'Epoux est assez fort pour n'avoir point d'autre nourriture que l'accomplissement de la volonté du Père qui les envoie tous deux [1]. L'âme remplie du souvenir des jours où son cœur battit à l'unisson de celui de Jésus sur le cœur de Marie, malgré l'éloignement il maintiendra entre ces trois cœurs, par sa fidélité, le concert sublime où l'éternelle Trinité perçut pour la première fois dans la chair l'écho de sa propre harmonie. Pareil à la fleur amie de l'astre du jour, qui, sans quitter la terre où elle fut placée par les décrets divins, tourne sans cesse vers lui sa corolle avide, Jean, du désert, suivra du cœur et de la pensée tous les pas de Jésus ; mais il saura contenir son âme. De ce regard qui le découvrit autrefois, malgré les intermédiaires, au sein de Notre-Dame, il le verra, enfant, homme fait, passer maintes fois non loin de sa solitude : sans que l'impétuosité de l'amour l'entraîne à franchir jamais les quelques collines qui le séparent de lui, pour tomber à ses pieds ; sans que le zèle qui le dévore, lui la voix, le témoin du Verbe, le pousse à devancer d'un instant l'heure du ciel pour crier à la foule ignorante : « C'est lui votre Dieu, l'Agneau qui nous sauvera, le Messie attendu ! » Et quand enfin, sur la parole d'en haut, l'an quinzième de Tibère César [2], il aura manifesté l'Epoux, ce n'est pas Jean qui s'approchera de Jésus pour demander : « Maître, où habitez-vous ? » ce n'est pas à lui qu'il sera répondu : « Venez

1. JOHAN. IV, 34. — 2. LUC. III, 1-2.

et voyez [1] ! » A d'autres, à tous les autres [2], de suivre Jésus, d'habiter avec lui : Jean tressaille à la rencontre fortunée [3] ; mais lui s'éloigne, il disparaît, jusqu'au jour prochain où la prison d'Hérode l'adultère deviendra son tombeau.

O Dieu ! s'écrie l'aimable et doux François de Sales, cet exemple accable mon esprit par sa grandeur [4]. Abstinence divine, proclame l'aigle de Meaux à son tour, abstinence plus admirable que toutes celles qui nous sont rapportées de saint Jean-Baptiste [5] ! Partageons, nous aussi, l'allégresse admirative de l'Eglise, lorsqu'en ces jours elle fait écho à la voix de Gabriel annonçant dans les mêmes termes et la grandeur du fils de Zacharie et celle du Sauveur [6]. Entrons dans l'enthousiasme avec lequel les Pères et les Docteurs, saluant d'abord Marie, la bénie entre toutes, ont applaudi à l'éloge fait de Jean par le Verbe lui-même [7]; comprenons-les, lorsqu'ils déclarent que seul entre les hommes le Christ est plus élevé [8], que quiconque est né d'une femme lui est inférieur [9], qu'il fut le plus excellent des saints [10], plus que saint [11], demi-dieu [12], marquant la limite du mérite humain [13], si grand, enfin,

1. JOHAN. I, 38-39. — 2. *Ibid.* III. 26. — 3. *Ibid.* 29. — 4. Lettre du 14 octobre 1604, à sainte Jeanne-Françoise de Chantal. — 5. BOSSUET. Elévations sur les myst., XVe sem., él. 7e. — 6. LUC. I, 15, 32. — 7. MATTH. XI. — 8. AUG. Sermo LXVI, 2. — 9. MAXIM. TAURIN. Hom. LXVII, in Nat. S. J. ℟. — 10. De Imitat. Chr. IV, 17. — 11. GUERRIC IGNIAC. Sermo I in Nat. S. J. I. — 12. PAULIN. Poema VI, v. 252. — 13. MAXIM. TAURIN. Sermo LXI, in Nat. S. J. V.

qu'un plus grand serait Dieu [1] ! En face de cette perfection sublime qui dépasse la portée de l'intelligence même [2], nous ne serons point surpris que, selon la doctrine exposée dans les ouvrages de Gerson, dont l'autorité est ici d'un grand poids, Jean-Baptiste s'élève au ciel par delà tous les chœurs des milices bienheureuses, et tienne la place laissée vide autrefois par Lucifer au pied du trône de Dieu [3].

Nous conclurons avec l'Eglise les enseignements de cette Octave, par les paroles de saint Ambroise qui composent aujourd'hui la dernière Leçon de l'Office des Matines : « *Jean est son nom*, écrit Zacharie, et sa langue est déliée. Spirituellement écrivons nous aussi ces mystères, et nous saurons parler. Gravons le Précurseur du Christ, non sur des tablettes inanimées, mais dans le vif de nos cœurs. Car nommer Jean, c'est annoncer le Christ. Que ces deux noms, de Jean et de Jésus-Christ, soient donc unis sur nos lèvres ; et la louange s'élèvera parfaite de notre bouche, comme de celle de ce prêtre que sa foi hésitante au Précurseur avait rendu muet [4]. »



Saint Ephrem nous donnera ci-après la fin du chant sublime où il met en présence l'Epoux et l'Ami de l'Epoux sur le bord du Jourdain. Jean continue d'exposer les difficultés sans fin que son humilité lui inspire pour décliner l'honneur de baptiser le Verbe fait chair.

1. Aug. Sermo CCLXXXVII, in Nat. S. J. I. — 2. Guerric, ubi supra. — 3. Lectiones duæ super Marcum. — 4. Ambr. in Luc. II, 32.

HYMNE.

NON possum infirmus ego manibus attrectare ignitum tuum corpus. Ardent autem tuæ legiones cœlestes : uni ex angelis tuis præcipe ut baptizet te.

— Non ab angelis corpus assumpsi, ut advocem angelum ad me baptizandum. Humanum corpus indui, ab homine sum baptizandus.

— Aquæ viderunt te et valde tremuerunt : viderunt te aquæ et concussæ sunt ; spumat præ agitatione amnis, et ego infirmus quomodo tibi baptismum conferre audeam ?

— Aquæ baptismo meo sanctificantur, ignem spiritumque a me accipiunt. Quod nisi baptismum accepero, facultatem non habebunt generandi filios immortales.

— Ignis igni tuo si accedat, exardescit ut stipula. Mons Sinai te non sustinuit, quomodo infirmus ego possim te baptizare ?

— Ego sum ignis accensus, propter homines infans factus in intemerato virginis utero, nunc vero in Jordane baptizandus.

JE ne puis, moi débile, toucher de mes mains votre corps de feu. Mais vos célestes légions sont toutes de flammes ; commandez à l'un de vos anges de vous baptiser.

— Ce n'est point des anges que j'ai pris corps, pour appeler un ange à me baptiser. J'ai revêtu un corps humain, c'est à un homme de me baptiser.

— Les eaux vous ont vu, et elles ont tremblé grandement ; les eaux vous ont vu, et elles ont été ébranlées ; le fleuve bouillonne dans sa frayeur, et moi débile comment oserai-je vous donner le baptême ?

— Les eaux sont sanctifiées par mon baptême, elles reçoivent de moi l'esprit et le feu. Si je ne reçois pas ce baptême, elles n'auront point le pouvoir d'engendrer des fils immortels.

— Le feu, s'il approche de vos feux, brûle comme le chaume. Le Sinaï ne put vous porter ; comment moi débile pourrais-je vous baptiser ?

— Je suis l'ardente flamme, faite enfant pour les hommes au pur sein d'une vierge, attendant du Jourdain le baptême à cette heure.

— Il convient grandement que ce soit vous qui me baptisiez, ô vous dont la sainteté peut purifier toutes choses. Par vous se sanctifie ce qui était souillé ; saint à ce point, à quoi bon pour vous le baptême ?

— Il faut absolument que, sans discussion, comme je l'ordonne, tu me baptises. Je t'ai baptisé dans le sein maternel, baptise-moi dans le Jourdain.

— Je ne suis qu'un misérable esclave ; vous qui délivrez tous les êtres, ayez pitié de moi. Je ne suis pas assez noble pour dénouer les cordons de vos chaussures ; qui me rendra digne de toucher votre tête auguste ?

— Par mon baptême les esclaves obtiennent la liberté, le titre de leur servitude est mis en pièces, l'affranchissement se scelle sous les eaux. Si je ne suis baptisé, vaines seront toutes ces choses.

— Voici qu'une flamme suspendue dans les airs au-dessus du Jourdain vous attend ; allez à elle et soyez baptisé, vous-même vous baignant et accomplissant tout.

— Il convient que ce soit toi qui me donnes le baptême, de peur que quelqu'un ne soit induit en erreur et ne dise de moi : « S'il n'avait pas eu rien de commun avec le Père, pourquoi le lévite aurait-il craint de le baptiser ?

— Valde decet ut tu me baptizes qui ita sanctus es ut omnia mundare possis. Per te contaminata sanctificantur; quum igitur ita sanctus sis, ad quid baptismum suscipias ?

— Valde oportet ut tu absque contentione, ut jubeo, me baptizes. Baptizavi te in utero, baptiza me in Jordane.

— Servus sum, prorsus inops ; tu qui omnes liberas, miserere mei. Corrigias calceamentorum tuorum solvere impar sum ; quis dignum me reddet sublissimum tuum attingere caput ?

— Meo baptismo servi libertatem adipiscuntur, chirographa lacerantur, manumissio in aquis obsignatur. Si baptizatus non fuero, hæc omnia irrita fient.

— Scintilla ignis in aere exspectat te super Jordane ; si illi assentiris et baptizari vis, tu teipsum abluas et perficias omnia.

— Decet te mihi baptismum conferre, ne quis erret et dicat de me : « Si non esset alienus a Patre, cur levita timuisset ipsum baptizare ? »

— Quando baptismum suscipies, quomodo orationem absolvam super Jordanem ? Patre et Spiritu Sancto super te apparentibus, quemnam pro more sacerdotum invocabo ?

— Oratio in silentio absolvetur; age, manum tuam duntaxat impone mihi, et Pater loco sacerdotis proclamabit quod oportet de Filio suo.

— Electi omnes ecce adstant; ecce qui a sponso invitati sunt, testes sunt me quotidie dixisse inter eos : « Vox sum, non Verbum. »

— Vox clamantis in deserto, perfice opus ad quod venisti, ut proclamet desertum te exisse ad eum in magna planitie ubi prædicasti.

— Clamor angelorum pervenit ad aures meas. Ecce audio e domo Patris cœlestes virtutes exclamantes : « Epiphania tua, sponse, vivificat mundum. »

— Festinat tempus, et me exspectant paranymphi ut videant quid geritur ; eia, age, confer mihi baptismum ut laudetur vox Patris quæ mox resonabit.

— Audio, Domine ;

— Quand vous recevrez le baptême, quel rite observerai-je pour la prière sur le Jourdain ? qui invoquerai-je selon l'usage des prêtres, lorsque le Père et l'Esprit-Saint apparaîtront au-dessus de vous ?

— La prière s'accomplira dans le silence ; agis donc, impose seulement ta main sur moi, et le Père en guise de prêtre proclamera ce qu'il faut de son Fils.

— Voici présents tous les élus, voici les invités de l'Epoux ; ils sont témoins qu'au milieu d'eux j'ai dit chaque jour : « Je suis la Voix, non le Verbe. »

— Voix de celui qui crie dans le désert, accomplis l'œuvre pour laquelle tu es venu, et alors le désert proclamera que tu es allé au Verbe dans la grande plaine où tu prêchais.

— Le cri des anges parvient à mes oreilles. Voici que j'entends les Vertus des cieux s'écrier de la maison du Père : « Votre manifestation, ô Epoux, est la vie du monde. »

— Le temps presse, et les paranymphes sont dans l'attente de ce qui va se passer. Confiance : à l'œuvre ; donne-moi le baptême, et louée sera la voix du Père qui bientôt va retentir !

— J'entends, Seigneur. Se-

lon votre parole, eh bien ! donc, venez au baptême vers lequel vous pousse votre amour. C'est dans la vénération la plus profonde, qu'un homme poussière se voit venu à ce point d'imposer la main à son créateur.

juxta verbum tuum, eia, veni ad baptismum ad quem tuus te amor compellit. Summa cum veneratione contemplatur homo pulvis, se eo usque pertigisse ut manum suam plasmatori suo imponat.

Les célestes armées se tenaient en silence ; le très saint Epoux descendit dans le Jourdain : il remonta bientôt, ayant reçu le baptême, et sa lumière brilla sur le monde.

Stabant in silentio cœlestia agmina ; descendit sanctissimus sponsus in Jordanem ; baptismo suscepto mox ascendit, et lux ejus effulsit super mundum.

Les portes du ciel s'ouvrirent, et l'on entendit la voix du Père : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » Donc, tous les peuples, adorez-le.

Portæ cœli apertæ sunt, et vox Patris audita est : « Hic est filius meus dilectus in quo mihi complacui. » Eia, omnes populi, ipsum adorate.

Les spectateurs étaient debout dans l'étonnement, voyant que l'Esprit était descendu pour lui rendre témoignage. Louange, Seigneur, à votre épiphanie qui réjouit tous les êtres ! A votre manifestation, le monde entier a resplendi.

Stabant spectatores stupefacti, videntes Spiritum descendisse ut de illo testimonium perhiberet. Laus, Domine, epiphaniæ tuæ quæ omnes lætificat. In manifestatione tua totus resplenduit mundus.





LE II JUILLET.

LA VISITATION

DE LA TRES SAINTE VIERGE.



Déja, dans les jours qui précédèrent la naissance du Sauveur, la visite de Marie à sa cousine Elisabeth a fait l'objet de nos méditations. Mais il convenait de revenir sur une circonstance aussi importante de la vie de Notre-Dame; la simple *mémoire* de ce mystère, au Vendredi des Quatre-Temps de l'Avent, ne suffisait point à faire ressortir ce qu'il renferme par lui-même d'enseignement profond et de sainte allégresse. En se complétant dans le cours des âges, la sainte Liturgie devait exploiter cette mine précieuse, à l'honneur de la Vierge-mère. L'Ordre de saint François et quelques églises particulières, comme celles du Mans, de Reims et de Paris, avaient déjà pris les devants, lorsque Urbain VI, en l'année 1389, institua la solennité du présent jour. Le Pape conseillait le jeûne en la

vigile de la fête, et ordonnait qu'elle fût suivie d'une Octave ; il accordait à sa célébration les mêmes indulgences qu'Urbain IV avait, dans le siècle précédent, attachées à la fête du *Corps du Seigneur*. La bulle de promulgation, arrêtée par la mort du Pontife, fut reprise et publiée par Boniface IX qui lui succéda sur le Siège de saint Pierre.

Nous apprenons des Leçons de l'Office primitivement composé pour cette fête, que le but de son institution avait été, dans la pensée d'Urbain, d'obtenir la cessation du schisme qui désolait alors l'Eglise. Exilée de Rome durant soixante-dix ans, la papauté venait d'y rentrer à peine ; l'enfer, furieux d'un retour qui contrariait ses plans opposés là comme partout à ceux du Seigneur, s'en était vengé en parvenant à ranger sous deux chefs le troupeau de l'unique bercail. Telle était l'obscurité dont de misérables intrigues avaient su couvrir l'autorité du légitime pasteur, qu'on vit nombre d'églises hésiter de bonne foi et, finalement, préférer la houlette trompeuse du mercenaire. Les ténèbres devaient même s'épaissir encore, et la nuit devenir un moment si profonde, que les ordres de trois papes en présence allaient se croiser sur le monde, sans que le peuple fidèle, frappé de stupeur, parvînt à discerner sûrement la voix du Vicaire du Christ. Jamais situation plus douloureuse n'avait été faite à l'Epouse du Fils de Dieu. Mais Notre-Dame, vers qui s'était tourné le vrai Pontife au début de l'orage, ne fit point défaut à la confiance de l'Eglise. Durant les années que l'insondable justice du Très

Haut avait décrété de laisser aux puissances de l'abîme, elle se tint en défense, maintenant si bien la tête de l'ancien serpent sous son pied vainqueur, qu'en dépit de l'effroyable confusion qu'il avait soulevée, sa bave immonde ne put souiller la foi des peuples ; leur attachement restait immuable à l'unité de la Chaire romaine, quel qu'en fût dans cette incertitude l'occupant véritable. Aussi l'Occident, disjoint en fait, mais toujours un quant au principe, se rejoignit comme de lui-même au temps marqué par Dieu pour ramener la lumière. Cependant, l'heure venue pour la Reine des saints de prendre l'offensive, elle ne se contenta pas de rétablir dans ses anciennes positions l'armée des élus ; l'enfer dut expier son audace, en rendant à l'Eglise les conquêtes mêmes qui lui semblaient depuis des siècles assurées pour jamais. La queue du dragon n'avait point encore fini de s'agiter à Bâle, que Florence voyait les chefs du schisme grec, les Arméniens, les Ethiopiens, les dissidents de Jérusalem, de Syrie et de Mésopotamie, compenser par leur adhésion inespérée au Pontife romain les angoisses que l'Occident venait de traverser.

Il restait à montrer qu'un pareil rapprochement des peuples au sein même de la tempête, était bien l'œuvre de celle que le pilote avait, un demi-siècle auparavant, appelée au secours de la barque de Pierre. On vit les factieux de l'assemblée de Bâle en donner la preuve, trop négligée par des historiens qui ne soupçonnent plus l'importance des grands faits liturgiques dans l'his-

toire de la chrétienté ; sur le point de se séparer, les derniers tenants du schisme consacrèrent la quarante-troisième session de leur prétendu concile à promulguer, pour ses adhérents, cette même fête de la Visitation en l'établissement de laquelle Urbain VI avait dès l'abord mis son espoir. Malgré la résistance de quelques obstinés, le schisme était vraiment fini dès lors ; l'orage se dissipait : le nom de Marie, invoqué des deux parts, resplendissait comme le signe de la paix sur les nuées [1]. Ainsi l'arc-en-ciel unit dans sa douce lumière les extrémités opposées de l'horizon. Contemplez-le, dit l'Esprit-Saint, et bénissez celui qui l'a fait ; car il est beau dans sa splendeur ! Il embrasse les cieux dans le circuit de sa gloire [2].

Si l'on se demande pourquoi Dieu voulut que le mystère de la Visitation, et non un autre, devînt, par cette solennité qui lui fut consacrée, le monument de la paix reconquise : il est facile d'en trouver la raison dans la nature même de ce mystère et les circonstances où il s'accomplit.

C'est là surtout que Marie apparaît, en effet, comme la véritable arche d'alliance : portant en elle, non plus les titres périmés du pacte de servitude conclu au bruit du tonnerre entre Jéhovah et les Juifs ; mais l'Emmanuel, témoignage vivant d'une réconciliation plus vraie, d'une alliance plus sublime entre la terre et les cieux. Par elle, mieux qu'en Adam, tous les hommes seront

1. Gen. IX. 12-17. — 2. Eccli. XLIII, 12-13.

frères ; car celui qu'elle cache en son sein sera le premier-né de la grande famille des fils de Dieu. A peine conçu, voici que pour lui commence l'œuvre d'universelle propitiation. Levez-vous, ô Seigneur, vous et l'arche d'où votre sainteté découlera sur le monde [1]. De Nazareth aux montagnes de Judée, dans sa marche rapide, elle sera protégée par l'aile des chérubins jaloux de contempler sa gloire. Au milieu des guerriers les plus illustres et des chœurs d'Israël, David conduisit l'arche figurative de la maison d'Abinadab à celle d'Obedédon [2] ; mieux que lui, Dieu votre Père saura entourer l'arche sacrée du Testament nouveau, lui composant une escorte de l'élite des célestes phalanges.

Heureuse fut la demeure du lévite devenu, pour trois mois, l'hôte du Très-Haut résidant sur le propitiatoire d'or ; plus fortunée sera celle du prêtre Zacharie, qui, durant un même espace de temps, abritera l'éternelle Sagesse nouvellement descendue au sein très pur où vient de se consommer l'union qu'ambitionnait son amour ! Par le péché d'origine, l'ennemi de Dieu et des hommes tenait captif, en cette maison bénie, celui qui devait en être l'ornement dans les siècles sans fin ; l'ambassade de l'ange annonçant la naissance de Jean, sa conception miraculeuse, n'avaient point exempté le fils de la stérile du tribut honteux que tous les fils d'Adam doivent solder au prince de la mort, à leur entrée dans la vie. Mais,

1. Psalm. CXXXI, 8. — 2. II Reg. VI.

les habitants d'Azot en firent autrefois l'expérience, Dagon ne saurait tenir debout devant l'arche [1] : Marie paraît, et Satan renversé subit dans l'âme de Jean sa plus belle défaite, qui toutefois ne sera point la dernière ; car l'arche de l'alliance n'arrêtera ses triomphes qu'avec la réconciliation du dernier des élus.

Célébrons cette journée par nos chants d'allégresse ; car toute victoire, pour l'Eglise et ses fils, est en germe dans ce mystère : désormais l'arche sainte préside aux combats du nouvel Israël. Plus de division entre l'homme et Dieu, le chrétien et ses frères ; si l'arche ancienne fut impuissante à empêcher la scission des tribus, le schisme et l'hérésie n'auront licence de tenir tête à Marie durant plus ou moins d'années ou de siècles, que pour mieux enfin faire éclater sa gloire. D'elle sans cesse, comme en ce jour béni, s'échapperont, sous les yeux de l'ennemi confondu, et la joie des petits, et la bénédiction de tous, et la perfection des pontifes [2]. Au tressaillement de Jean, à la subite exclamation d'Elisabeth, au chant de Zacharie, joignons le tribut de nos voix ; que toute la terre en retentisse. Ainsi jadis était saluée la venue de l'arche au camp des Hébreux ; les Philistins, l'entendant, savaient par là que le secours du Seigneur était descendu ; et, saisis de crainte, ils gémissaient, disant : « Malheur à nous : il n'y avait pas si grande joie hier ; malheur à

1. I Reg. v. — 2. Psalm. CXXXI, 8-9, 14-18.

nous[1] ! » Oui certes, aujourd'hui avec Jean, le genre humain tressaille et il chante ; oui certes, aujourd'hui à bon droit l'ennemi se lamente : le premier coup du talon de la femme[2] frappe aujourd'hui sa tête altière, et Jean délivré est en cela le précurseur de nous tous. Plus heureux que l'ancien, le nouvel Israël est assuré que jamais sa gloire ne lui sera ôtée ; jamais ne sera prise l'arche sainte qui lui fait traverser les flots[3] et abat devant lui les forteresses[4].

Combien donc n'est-il pas juste que ce jour, où prend fin la série de défaites commencée en Eden, soit aussi le jour des cantiques nouveaux du nouveau peuple ! Mais à qui d'entonner l'hymne du triomphe, sinon à qui remporte la victoire ? Levez-vous donc, levez-vous, Debbora ; levez-vous, et chantez le Cantique[5]. Les forts avaient disparu, jusqu'à ce que s'élevât Marie, la vraie Debbora, jusqu'à ce que parût la mère en Israël[6]. « C'est moi, c'est moi, dit-elle en effet, qui chanterai au Seigneur, qui célébrerai le Dieu d'Israël[7]. Selon la parole de mon aïeul David, *magnifiez* avec moi le Seigneur, et tous ensemble exaltons son saint nom[8]. Mon cœur, comme celui d'Anne, a tressailli en Dieu son Sauveur[9]. Car, de même qu'en Judith sa servante, il a accompli en moi sa miséricorde[10] et fait que ma louange sera dans toutes les bouches jusqu'à l'éternité[11]. Il es

1. I Reg. IV, 5-8. — 2. Gen. III, 15. — 3. JOSUE III, IV. — 4. *Ibid.* VI. — 5. Judic. V, 12. — 6. *Ibid.* 7 — 7. *Ibid.* 3. — 8. Psalm. XXXIII, 4. — 9. I Reg II, 1. — 10. JUDITH, XIII, 18. — 11. *Ibid.* 25, 31 ; XV, 11

puissant celui qui a fait en moi de grandes choses [1]; il n'est point de sainteté pareille à la sienne [2]. Ainsi que par Esther, il a pour toutes les générations sauvé ceux qui le craignent [3]; dans la force de son bras [4], il a retourné contre l'impie les projets de son cœur, renversant l'orgueilleux Aman de son siège et relevant les humbles; il a fait passer des riches aux affamés l'abondance [5]; il s'est ressouvenu de son peuple et a eu pitié de son héritage [6]. Telle était bien la promesse que reçut Abraham, et que nos pères nous ont transmise : il a fait comme il avait dit [7]. »

Filles de Sion, et vous tous qui gémissiez dans les fers de Satan, l'hymne de la délivrance a donc retenti sur notre terre. A la suite de celle qui porte en son sein le gage de l'alliance, formons des chœurs; mieux que Marie sœur d'Aaron, et à plus juste titre, elle préside au concert d'Israël [8]. Ainsi elle chante en ce jour de triomphe, rappelant tous les chants de victoire qui préludèrent dans les siècles de l'attente à son divin Cantique. Mais les victoires passées du peuple élu n'étaient que la figure de celle que remporte, en cette fête de sa manifestation, la glorieuse souveraine qui, mieux que Debbora, Judith ou Esther, a commencé de délivrer son peuple; en sa bouche, les accents de ses illustres devancières ont passé de l'aspiration

1. Exod. XV, 2-3, 11. — 2. I Reg. II, 2. — 3. ESTHER, IX, 28. — 4. JUDITH, IX, 11. — 5. I Reg. II, 4-5. — 6. ESTHER, X, 12. — 7. *Ibid.* XIII, 15; XIV, 5. — 8. Exod. XV, 20-21.

enflammée des temps de la prophétie à l'extase sereine qui marque la possession du Dieu longtemps attendu. Une ère nouvelle commence pour les chants sacrés : la louange divine reçoit de Marie le caractère qu'elle ne perdra plus ici-bas, qu'elle gardera jusque dans l'éternité.

Les considérations qui précèdent nous ont été inspirées par le motif spécial qui porta l'Eglise, au xive siècle, à instituer cette fête. En rendant Rome à Pie IX exilé, au 2 juillet de l'année 1849 [1], Marie a montré de nouveau dans nos temps que cette date était bien pour elle une journée de victoire. Mais le mystère de la glorieuse Visitation est si vaste, que nous ne saurions, eu égard aux limites qui nous sont imposées, songer à épuiser ici tous les enseignements qu'il renferme. Quelques-uns d'eux, au reste, nous ont été donnés dans les jours de l'Avent ; d'autres plus récemment, à l'occasion de la fête de saint Jean-Baptiste et de son Octave ; d'autres enfin seront mis en lumière par l'Epître et l'Evangile de la Messe qui va suivre.



AUX PREMIÈRES VÊPRES.

Les Antiennes de l'Office sont toutes tirées de l'Evangile, et reproduisent historiquement le mystère du jour.

I. Ant. Exsurgens Maria,	I. Ant. Marie se levant, s'en alla en

1. Voir plus haut, en la fête du Précieux Sang, *page* 510.

grande hâte par les montagnes en une ville de Juda.

abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda.

Psaume CIX. Dixit Dominus, *page* 45.

2. ANT. Marie entra dans la maison de Zacharie, et elle salua Elisabeth.

2. ANT. Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Psaume CXII. Laudate pueri, *page* 49.

3. ANT. Sitôt qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit. Alleluia.

3. ANT. Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exsultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu Sancto. Alleluia.

PSAUME CXXI.

JE me suis réjoui quand on m'a dit : Nous irons vers *Marie*, la maison du Seigneur.

Nos pieds se sont fixés dans tes parvis, ô Jérusalem! *nos cœurs dans votre amour, ô Marie !*

Marie, semblable à Jérusalem, est bâtie comme une Cité : tous ceux qui habitent dans son amour sont unis et liés ensemble.

C'est en elle que se sont donné rendez-vous les tribus du Seigneur, selon l'ordre qu'il en a donné à Israël, pour y louer le Nom du Seigneur.

Là, sont dressés les sièges de la justice, les trônes de la maison de David ; *et Marie est la fille des Rois.*

LÆTATUS sum in his quæ dicta sunt mihi : * In domum Domini ibimus.

Stantes erant pedes nostri : * in atriis tuis, Jerusalem.

Jerusalem quæ ædificatur ut civitas : * cujus participatio ejus in idipsum.

Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini : * testimonium Israel ad confitendum Nomini Domini.

Quia illic sederunt sedes in judicio : * sedes super domum David.

Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem : * et abundantia diligentibus te.

Demandez à Dieu, *par Marie*, la paix pour Jérusalem : que tous les biens soient pour ceux qui t'aiment, ô *Eglise* !

Fiat pax in virtute tua : * et abundantia in turribus tuis.

Voix de Marie : Que la paix règne sur tes remparts, ô *nouvelle Sion !* et l'abondance dans tes forteresses.

Propter fratres meos et proximos meos : * loquebar pacem de te.

Moi, la fille d'Israël, je prononce sur toi des paroles de paix, à cause de mes frères et de mes amis qui sont au milieu de toi.

Propter domum Domini Dei nostri : * quæsivi bona tibi.

Parce que tu es la maison du Seigneur notre Dieu, j'ai appelé sur toi tous les biens.

4. Ant. Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.

4. Ant. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

PSAUME CXXVI.

Nisi Dominus ædificaverit domum : * in vanum laboraverunt qui ædificant eam.

Si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent.

Nisi Dominus custodierit civitatem : * frustra vigilat qui custodit eam.

Si le Seigneur ne garde la cité, inutilement veilleront ses gardiens.

Vanum est vobis ante lucem surgere : * surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris.

En vain vous vous lèverez avant le jour ; levez-vous après le repos, vous qui mangez le pain de la douleur.

Cum dederit dilectis suis somnum : * ecce hæreditas Domini, filii, merces, fructus ventris.

Le Seigneur aura donné un sommeil tranquille à ceux qu'il aime : des fils, voilà l'héritage que le Seigneur leur destine ; le fruit des entrailles, voilà leur récompense.

Comme des flèches dans une main puissante, ainsi seront les fils de ceux que l'on opprime.

Heureux l'homme qui en a rempli son désir ! il ne sera pas confondu, quand il parlera à ses ennemis aux portes de la ville.

Sicut sagittæ in manu potentis : * ita filii excussorum.

Beatus vir, qui implevit desiderium suum ex ipsis : * non confundetur cum loquetur inimicis suis in porta.

5. Ant. Au moment même où votre voix a frappé mes oreilles, lorsque vous m'avez saluée, mon enfant a tressailli dans mon sein. Alleluia.

5. Ant. Ex quo facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exsultatavit infans in utero meo. Alleluia.

PSAUME CXLVII.

Marie, *vraie* Jérusalem, chantez le Seigneur, *Marie, sainte* Sion, chantez votre Dieu.

C'est lui qui fortifie *contre le péché* les serrures de vos portes ; il bénit les fils nés en votre sein.

Il a placé la paix sur vos frontières ; il vous nourrit de la fleur du froment, *Jésus, le Pain de vie.*

Il envoie *par vous* son Verbe à la terre ; sa parole parcourt le monde avec rapidité.

Il donne la neige comme des flocons de laine ; il répand les frimas comme la poussière.

Il envoie le cristal de la glace semblable à un pain léger : qui pourrait résister devant le froid que son souffle répand ?

Lauda, Jerusalem, Dominum : * lauda Deum tuum, Sion.

Quoniam confortavit seras portarum tuarum : * benedixit filiis tuis in te.

Qui posuit fines tuos pacem : * et adipe frumenti satiat te.

Qui emittit eloquium suum terræ : * velociter currit sermo ejus.

Qui dat nivem sicut lanam : * nebulam sicut cinerem spargit.

Mittit crystallum suam sicut buccellas : * ante faciem frigoris ejus, quis sustinebit ?

Emittet Verbum suum, et liquefaciet ea : * flabit Spiritus ejus, et fluent aquæ.

Mais bientôt il envoie son Verbe *en Marie*, et cette glace si dure se fond à sa chaleur : l'Esprit de Dieu souffle, et les eaux reprennent leur cours.

Qui annuntiat Verbum suum Jacob : * justitias, et judicia sua Israel.

Il a donné son Verbe à Jacob, sa loi et ses jugements à Israël.

Non fecit taliter omni nationi : * et judicia sua non manifestavit eis.

Jusqu'aux jours où nous sommes, il n'avait point traité de la sorte toutes les nations, et ne leur avait pas manifesté ses décrets.

Les Psaumes ont chanté la *grandeur* de Celui que *l'humilité* de Marie vient d'attirer en elle, et qui la manifeste pour la première fois au monde comme *la Cité de Dieu, bâtie par lui avec amour*, ainsi qu'elle-même le proclame aujourd'hui en *louant le Seigneur son Dieu.* Le Capitule est emprunté, comme les Psaumes et l'Hymne, à l'Office commun de Notre-Dame ; il rappelle l'auguste prédestination qui, dès avant tous les âges, unit inséparablement l'éternelle Sagesse et la femme bénie plus que toutes en qui elle devait prendre chair.

CAPITULE. (*Eccli.* XXIV.)

AB initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam, et in habitatione sancta coram ipso ministravi.

J'AI été créée dès le commencement et avant les siècles, et jusque dans le siècle futur je ne cesserai point d'être ; j'ai rempli mon office devant lui dans son temple.

HYMNE.

AVE, maris stella,
Dei mater alma,

SALUT, astre des mers,
Mère de Dieu féconde !

Salut, ô toujours Vierge,
Porte heureuse du ciel !

Vous qui de Gabriel
Avez reçu l'*Ave*,
Fondez-nous dans la paix,
Changeant le nom d'*Eva*.

Délivrez les captifs,
Eclairez les aveugles,
Chassez loin tous nos maux,
Demandez tous les biens.

Montrez en vous la Mère ;
Vous-même offrez nos vœux
Au Dieu qui, né pour nous,
Voulut naître de vous.

O Vierge incomparable,
Vierge douce entre toutes !
Affranchis du péché,
Rendez-nous doux et chastes.

Donnez vie innocente
Et sûr pèlerinage,
Pour qu'un jour soit Jésus
Notre liesse à tous.

Louange à Dieu le Père,
Gloire au Christ souverain ;
Louange au Saint-Esprit ;
Aux trois un seul hommage.
Amen.

℣. Vous êtes bénie entre toutes les femmes.
℟. Et le fruit de vos entrailles est béni.

Atque semper Virgo,
Felix cœli porta.

Sumens illud Ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace,
Mutans Evæ nomen.

Solve vincla reis,
Profer lumen cæcis,
Mala nostra pelle,
Bona cuncta posce.

Monstra te esse Matrem,
Sumat per te preces
Qui, pro nobis natus,
Tulit esse tuus.

Virgo singularis,
Inter omnes mitis :
Nos culpis solutos
Mites fac et castos.

Vitam præsta puram,
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum,
Semper collætemur.

Sit laus Deo Patri,
Summo Christo decus,
Spiritui Sancto,
Tribus honor unus.
Amen.

℣. Benedicta tu in mulieribus.
℟. Et benedictus fructus ventris tui.

Chaque jour, le solennel Office du soir emprunte au Cantique de Marie son parfum

le plus suave. Il n'est pas jusqu'au soir du grand Vendredi où Notre-Dame ne soit invitée par l'Eglise de la terre à le redire, près de la croix sur laquelle vient de se consommer le terrible drame. C'est qu'en effet, l'incomparable Cantique a pour objet la rédemption tout entière ; au pied de la croix, non moins que dans les journées si douces où nous ramène la solennité présente, ce qui domine en Marie et l'emporte sur tous les déchirements comme sur toutes les joies, c'est la pensée de la gloire de Dieu enfin satisfaite, du salut de l'homme enfin assuré. Aujourd'hui que les mystères du Cycle ont achevé récemment de passer sous nos yeux, le *Magnificat* résonne, pour ainsi dire, dans son ampleur, en même temps qu'il reçoit de cette fête toute la fraîcheur du premier jour où il fut donné au monde de l'entendre.

ANTIENNE DE *Magnificat*.

BEATA es, Maria, quæ credidisti: perficientur in te quæ dicta sunt tibi a Domino. Alleluia.

BIENHEUREUSE êtes-vous d'avoir cru, ô Marie ! les choses qui vous ont été dites par le Seigneur s'accompliront en vous. Alleluia.

Le Cantique *Magnificat*, page 35.

L'Oraison est la Collecte de la Messe, ci-après, *page* 560.

On fait ensuite *mémoire* de l'Octave de saint Jean, *page* 350.

—∞—

En ce jour où Satan voit pour la première fois reculer son infernale milice devant l'arche sainte, deux combattants de l'armée des élus font cortège à leur Reine. Députés vers Marie par Pierre lui-même en son Octave glorieuse, ils ont dû cet honneur à la foi qui leur fit reconnaître dans le condamné de Néron le chef du peuple de Dieu.

Le prince des Apôtres attendait son martyre au fond de la prison Mamertine, lorsque la miséricorde divine amena près de lui deux soldats romains, ceux-là mêmes dont les noms sont devenus inséparables du sien dans la mémoire de l'Eglise. L'un se nommait Processus, et l'autre Martinien. Ils furent frappés de la dignité de ce vieillard confié à leur garde pour quelques heures, et qui ne devait remonter à la lumière que pour périr sur un gibet. Pierre leur parla de la vie éternelle et du Fils de Dieu qui a aimé les hommes jusqu'à donner son sang pour leur rachat. Processus et Martinien reçurent d'un cœur docile cet enseignement inattendu, ils l'acceptèrent avec une foi simple, et demandèrent la grâce de la régénération. Mais l'eau manquait dans le cachot, et Pierre dut faire appel au pouvoir de commander à la nature que le Rédempteur avait confié à ses Apôtres, en les envoyant dans le monde. A la parole du vieillard, une fontaine jaillit du sol, et les deux soldats furent baptisés dans l'eau miraculeuse. La piété chrétienne vénère encore aujourd'hui cette fontaine, qui ne diminue ni ne déborde jamais. Processus et Martinien ne tardèrent pas à payer de leur vie l'hon-

neur qu'ils avaient reçu d'être initiés à la foi chrétienne par le prince des Apôtres, et ils sont honorés entre les martyrs [1].

Leur culte remonte aussi haut que celui de Pierre même. A l'âge de la paix, une basilique s'éleva sur leur tombe. Saint Grégoire y prononça, en la solennité anniversaire de leurs combats, la trente-deuxième de ses Homélies sur l'Evangile ; le grand Pape rend témoignage aux miracles qui s'opéraient dans ce lieu sacré, et il célèbre en particulier le pouvoir que les deux saints martyrs ont de protéger leurs dévots clients au jour des justices du Seigneur [2]. Plus tard, saint Paschal Ier enrichit de leurs corps la basilique du prince des Apôtres. Ils occupent aujourd'hui la place d'honneur dans le bras gauche de la croix latine formée par l'immense édifice, et donnent leur nom à tout ce côté du transept où le concile du Vatican a tenu ses sessions immortelles ; il convenait que l'auguste assemblée poursuivît ses travaux sous le patronage des deux vaillants soldats, gardiens de Pierre et sa conquête aux jours de sa glorieuse confession. N'oublions point ces illustres protecteurs de l'Eglise. La fête de la Visitation, d'institution plus récente que la leur, ne l'a cependant point amoindrie ; si maintenant leur gloire se perd, pour ainsi dire, en celle de Notre-Dame, leur puissance n'a pu que s'accroître à ce rapprochement avec la douce souveraine de la terre et des cieux.

1. Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles, — 2. In Ev. Hom. XXXII, 7-9.

A LA MESSE.

L'Introït est celui des Messes votives de Notre-Dame à cette époque de l'année. Il est tiré de Sédulius [1], le poète chrétien du ve siècle, auquel la sainte Liturgie a fait d'autres emprunts si gracieux dans les jours de Noël et de l'Epiphanie. La *parole excellente* célébrée dans le Verset, l'œuvre que dédie au Roi la Vierge-mère, il n'est personne qui ne la reconnaisse aujourd'hui dans le sublime *Magnificat*, richesse et gloire de cette journée.

INTROÏT.

Salut, Mère sainte, ô vous dont l'enfantement a mis

Salve, sancta parens, enixa puerpera Re-

---

1. Salut, Mère sainte, ô vous dont l'enfantement a mis au monde le Roi qui gouverne le ciel et la terre dans les siècles. Sa puissance est à jamais, comme son empire embrassant tout dans un cercle éternel. Pour vous s'unissent, en un sein fortuné, les joies de la mère et l'honneur de la vierge ; avant vous, ni après, on ne vit rien de semblable ; seule entre toutes et sans exemple vous avez plu au Christ !

1. Salve, sancta parens, enixa puerpera Regem,
Qui cœlum terramque tenet per sæcula, cujus
Numen, et æterno complectens omnia gyro
Imperium sine fine manet ; quæ ventre beato
Gaudia matris habens cum virginitatis honore,
Nec primam similem visa es, nec habere sequentem :
Sola sine exemplo placuisti femina Christo !

Sedulius, Carmen paschale, lib. II, v. 63-69.

gem : qui cœlum terramque regit in sæcula sæculorum.

Ps. Eructavit cor meum verbum bonum : dico ego opera mea Regi. Gloria Patri. Salve.

au monde le Roi qui gouverne le ciel et la terre dans les siècles des siècles !

Ps. Mon cœur a proféré une parole excellente ; c'est au Roi que je dédie mes chants. Gloire au Père. Salut.

La paix est le don précieux que la terre implorait sans fin depuis le péché d'origine. Réjouissons-nous donc ; car le Prince de la paix se révèle par Marie en ce jour. La solennelle mémoire du mystère que nous célébrons, va développer en nous l'œuvre de salut commencée dans celui de Noël, aux premiers jours du Cycle. Implorons cette grâce par la Collecte, avec la sainte Eglise.

COLLECTE.

FAMULIS tuis, quæsumus Domine, cœlestis gratiæ munus impertire : ut, quibus beatæ Virginis partus exstitit salutis exordium, Visitationis ejus votiva solemnitas pacis tribuat incrementum. Per Dominum.

SEIGNEUR, nous vous prions d'accorder à vos serviteurs le don de la grâce céleste afin que ceux pour qui l'enfantement de la bienheureuse Vierge a marqué le commencement du salut, trouvent dans la solennelle mémoire de sa Visitation l'accroissement de la paix. Par Jésus-Christ notre Seigneur.

Dans les Messes privées, à la suite des Collecte, Secrète et Postcommunion de la fête, on fait mémoire des saints martyrs Processus et Martinien.

ORAISON.

DEUS, qui nos sanctorum Martyrum tuorum Processi et Marti-

O DIEU qui, par la glorieuse confession de vos saints martyrs Processus et Marti-

nien, nous entourez comme d'un rempart ; donnez-nous de profiter de leurs exemples et d'éprouver dans la joie l'effet de leurs prières. Par Jésus-Christ.

niani gloriosis confessionibus circumdas et protegis : da nobis, et eorum imitatione proficere, et intercessione gaudere. Per Dominum.

ÉPÎTRE.

Lecture du livre de la Sagesse. CANT. II.

LE voici qui vient, bondissant sur les montagnes, franchissant les collines. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil et au faon de la biche. Le voilà debout derrière notre muraille ; il regarde par la fenêtre, il observe à travers le treillis. Voilà mon bien-aimé qui me parle : Lève-toi, ma bien-aimée, ma colombe, ma belle ; hâte-toi, et viens. L'hiver est passé, les pluies ont cessé, elles ont fui. Les fleurs paraissent sur nos terres, le temps de tailler la vigne est arrivé, la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans nos campagnes, le figuier pousse ses bourgeons, la vigne en fleur envoie son parfum: lève-toi, ma bien-aimée,ma belle, et viens. O ma colombe, tu sembles retirée dans le creux du rocher, dans les fentes d'un mur en ruines ; montre-moi donc enfin ton visage ; que ta voix se fasse entendre à mes oreilles ; car ta voix est douce, et ton visage est éclatant de beauté.

Lectio libri Sapientiæ. CANT. II.

ECCE iste venit saliens in montibus, transiliens colles : similis est dilectus meus capreæ, hinnuloque cervorum.En ipse stat post parietem nostrum, respiciens per fenestras,prospiciens per cancellos. En dilectus meus loquitur mihi : Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni. Jam enim hiems transiit, imber abiit, et recessit. Flores apparuerunt in terra nostra, tempus putationis advenit : vox turturis audita est in terra nostra : ficus protulit grossos suos : vineæ florentes dederunt odorem suum. Surge, amica mea, speciosa mea, et veni : columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ, ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis : vox enim tua dulcis, et facies tua decora.

L'Église nous introduit dans la profondeur du mystère La lecture qui précède n'est que l'explication de cette parole d'Elisabeth où toute la fête est résumée: *Au son de votre voix, mon enfant a tressailli dans mon sein.* Voix de Marie, voix de la tourterelle, qui met l'hiver en fuite et annonce le printemps, les parfums et les fleurs ! A ce signal si doux, captive dans la nuit du péché, l'âme de Jean s'est dépouillée des livrées de l'esclave, et, développant soudain les germes des vertus les plus hautes, elle est apparue belle comme l'épouse en tout l'éclat du jour des noces. Aussi, quelle hâte de Jésus vers cette âme bien-aimée ! Entre Jean et l'Epoux, que d'épanchements ineffables ! quel dialogue sublime du sein d'Elisabeth à celui de Marie ! Admirables mères, plus admirables enfants ! Dans la rencontre fortunée, l'ouïe, les yeux, la voix des mères, sont moins à elles qu'aux fruits bénis de leurs seins; leurs sens sont le treillis par lequel l'Epoux et l'Ami de l'Epoux se voient, se comprennent et se parlent.

L'homme animal, il est vrai, ne comprend point ce langage [1]. Père, dira l'Homme-Dieu plus tard, je vous rends grâces de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, pour les révéler aux petits [2]. Que celui-là donc qui a des oreilles pour entendre, entende [3] ; mais en vérité, je vous le dis, si vous ne devenez comme des

1. I Cor. II, 14. — 2. MATTH. XI, 25. — 3. *Ibid.* 15; XIII, 9.

petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux [1], ni ne connaîtrez ses mystères [2]. La Sagesse n'en sera pas moins justifiée par ses fils, comme le dit l'Évangile [3]. Dans la droiture de leur humilité, les simples de cœur, en quête de lumière, dépassent les ombres vaines qui se jouent au-dessus des marais de ce monde ; ils savent que le premier rayon du soleil de l'éternité dissipera ces fantômes, ne laissant que le vide à ceux qui s'y seront arrêtés. Pour eux, dès maintenant ils se nourrissent de ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, préludant ici-bas aux délices éternelles [4].

Jean-Baptiste en fait à cette heure l'ineffable expérience. Prévenue par le divin ami qui l'a recherchée, son âme s'éveille en pleine extase. Pour Jésus, d'autre part, c'est la première conquête ; c'est à l'adresse de Jean que, pour la première fois en dehors de Marie, les accents de l'épithalame sacré se formulent dans l'âme du Verbe fait chair et font battre son cœur. Aujourd'hui donc, et c'est l'enseignement de notre Épître, à côté du *Magnificat* s'inaugure aussi le divin CANTIQUE dans la pleine acception que l'Esprit-Saint voulut lui donner. Jamais les ravissements de l'Époux ne seront plus justifiés qu'en ce jour béni ; jamais ils ne trouveront écho plus fidèle Échauffons-nous à ces ardeurs du ciel ; joignons notre enthousiasme à celui de l'éternelle Sagesse, dont cette journée marque le premier pas vers l'huma-

1. MATTH. XVIII, 3. — 2. *Ibid.* XIII, 11. — 3. *Ibid.* XI, 19. — 4. I Cor. II, 9.

nité tout entière. Avec Jésus, sollicitons le Précurseur de se montrer enfin. N'était l'ordre d'en haut, l'ivresse de l'amour lui ferait soudain, en effet, forcer la muraille qui l'empêche de paraître et d'annoncer l'Epoux. Car il sait que la vue de son visage, précédant la face même du Seigneur, excitera, elle aussi, les transports de la terre ; il sait que sa voix sera douce, quand elle sera l'organe du Verbe appelant à lui l'Epouse.

Avec Elisabeth, exaltons au Graduel la Vierge bénie qui nous vaut toutes ces joies, et en qui l'amour tient enfermé celui que le monde ne pouvait contenir. Le distique que l'on chante au Verset, était cher à la piété du moyen âge ; on le retrouve en diverses liturgies, soit comme début d'Hymne [1], soit

---

1. Virgo Dei Genitrix, quem totus non capit orbis : In tua se clausit viscera factus homo.	Vierge mère de Dieu, celui que le monde entier ne saurait contenir s'est enfermé dans votre sein, s'y faisant homme.
Vera fides Geniti purgavit crimina mundi: Et tibi virginitas inviolata manet.	La foi en votre Fils a purifié les crimes du monde ; et la virginité vous demeure inviolée.
Te matrem pietatis, opem te clamitat orbis : Subvenias famulis, o benedicta, tuis.	L'univers vous salue comme la mère de l'amour ; l'univers vous proclame sa puissance : à vos serviteurs, ô bénie, soyez secourable.
Gloria magna Patri, compar tibi gloria, Nate : Spiritui Sancto gloria magna Deo. Amen.	Gloire immense soit au Père ; à vous, ô Fils, gloire égale ; à l'Esprit-Saint, également Dieu, gloire immense! Amen.

Hymn. Completorii in fest. B. M. (ANTIPH. SENON I. 552).

sous forme d'Antienne dans la composition des Messes ou de l'Office.

GRADUEL.

Vous êtes bénie et digne de toute vénération, Vierge Marie, qui sans la moindre souillure êtes devenue mère du Sauveur.

℣. Vierge mère de Dieu, celui que le monde entier ne saurait contenir s'est enfermé dans votre sein, s'y faisant homme.

Alleluia, alleluia.

℣. Heureuse êtes-vous et digne de toute louange, sainte Vierge Marie! De vous s'est levé le Soleil de justice, le Christ notre Dieu. Alleluia.

Benedicta et venerabilis es, virgo Maria, quæ, sine tactu pudoris, inventa es mater Salvatoris.

℣. Virgo Dei Genitrix, quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera factus homo.

Alleluia, alleluia.

℣. Felix es, sacra virgo Maria, et omni laude dignissima : quia ex te ortus est Sol justitiæ, Christus Deus noster. Alleluia.

ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. I.

En ce temps-là, Marie se levant s'en alla en grande hâte par les montagnes en une ville de Juda. Et entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Or il arriva que dès qu'Elisabeth eut entendu le salut de Marie, son enfant tressaillit dans son sein ; et, remplie au même moment du Saint-Esprit, Elisabeth s'écria à haute voix : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la

Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam. Cap. I.

In illo tempore : Exsurgens Maria, abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda. Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth. Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exsultavit infans in utero ejus : et repleta est Spiritu Sancto Elisabeth : et exclamavit voce magna, et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. Et

unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me ? Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exsultavit in gaudio infans in utero meo. Et beata, quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. Et ait Maria : Magnificat anima mea Dominum : et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.

mère de mon Seigneur vienne à moi ? Voici, en effet, qu'à l'instant même où votre voix me saluant a frappé mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Bienheureuse, vous qui avez cru ! les choses qui vous ont été dites par le Seigneur, s'accompliront. Et Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur.

Marie avait appris de l'archange qu'Elisabeth allait bientôt devenir mère. La pensée des services que réclament sa vénérable cousine et l'enfant qui va naître, lui fait prendre aussitôt la route des montagnes où est située l'habitation de Zacharie. Ainsi va, ainsi *presse*, quand elle est vraie, *la charité du Christ* [1]. Il n'est point d'état d'âme où, sous le prétexte d'une perfection plus relevée, le chrétien puisse oublier ses frères. Marie venait de contracter avec Dieu l'union la plus haute ; et volontiers notre imagination se la représenterait impuissante à tout, perdue dans l'extase, durant ces jours où le Verbe, prenant chair de sa chair, l'inonde en retour de tous les flots de sa divinité. L'Evangile est formel cependant : c'est *en ces jours mêmes* [2] que l'humble vierge, assise jusque-là dans le secret de la face du Seigneur [3], *se lève* pour se dévouer à tous les besoins du prochain dans le corps et dans l'âme. Serait-ce à dire

1. II Cor. v, 14. — 2. Luc. I, 39. — 3. Psalm. xxx, 21.

que les œuvres l'emportent sur la prière, et que la contemplation n'est plus la meilleure part? Non, sans doute ; et Notre-Dame n'avait jamais si directement ni si pleinement qu'en ces mêmes jours, adhéré à Dieu par tout son être. Mais la créature parvenue sur les sommets de la vie unitive, est d'autant plus apte aux œuvres du dehors qu'aucune dépense de soi ne peut la distraire du centre immuable où elle reste fixée.

Insigne privilège, résultat de cette *division de l'esprit et de l'âme* [1] à laquelle tous n'arrivent point, et qui marque l'un des pas les plus décisifs dans les voies spirituelles ; car elle suppose la purification tellement parfaite de l'être humain, qu'il ne forme plus en toute vérité qu'un même esprit avec le Seigneur [2] ; elle entraîne une soumission si absolue des puissances, que, sans se heurter, elles obéissent simultanément, dans leurs sphères diverses, au souffle divin.

Tant que le chrétien n'a point franchi ce dernier défilé défendu avec acharnement par la nature, tant qu'il n'a pas conquis cette liberté sainte des enfants de Dieu [3], il ne peut, en effet, aller à l'homme sans quitter Dieu en quelque chose. Non qu'il doive négliger pour cela ses devoirs envers le prochain, dans qui Dieu a voulu que nous le voyions lui-même ; heureux toutefois qui, comme Marie, ne perd rien de la meilleure part, en vaquant aux obligations de ce monde ! Mais combien petit est le nombre de ces privilégiés, et quelle illusion serait de se persuader le contraire !

1. Heb. IV, 12. — 2. I Cor. VI, 17. — 3. Rom. VIII, 21 ; II Cor. III, 17.

Nous retrouverons ces pensées au jour de la triomphante Assomption ; mais l'Evangile qu'on vient d'entendre, nous faisait un devoir d'attirer dès maintenant sur elles l'attention du lecteur. C'est spécialement en cette fête, que Notre-Dame a mérité d'être invoquée comme le modèle de tous ceux qui s'adonnent aux œuvres de miséricorde ; s'il n'est point donné à tous de tenir comme elle, dans le même temps, leur esprit plus que jamais abîmé en Dieu : tous néanmoins doivent s'éfforcer d'approcher sans fin, par la pratique du recueillement et de la divine louange, des lumineux sommets où leur Reine se montre aujourd'hui dans la plénitude de ses perfections ineffables.

L'Offertoire chante le glorieux privilège de Marie, mère et vierge, enfantant celui qui l'a faite.

OFFERTOIRE.

BEATA es, Virgo Maria, quæ omnium portasti Creatorem : genuisti qui te fecit, et in æternum permanes virgo.

BIENHEUREUSE êtes-vous, Vierge Marie, qui avez porté le Créateur de toutes choses ! vous avez engendré celui qui vous a faite, et restez vierge éternellement.

Le Fils de Dieu, naissant de Marie, a consacré son intégrité virginale. Obtenons, dans la Secrète de ce jour, qu'il veuille, en souvenir de sa Mère, nous purifier de nos souillures, et rendre ainsi notre offrande acceptable au Dieu très-haut.

SECRÈTE.

PERMETTEZ, Seigneur, que vienne à notre aide l'humanité de votre Fils unique ; né d'une vierge, loin de léser l'intégrité de sa mère, il l'a consacrée : qu'il nous délivre de nos fautes et vous rende ainsi notre offrande acceptable en cette fête de la Visitation, Jésus-Christ notre Seigneur qui, étant Dieu, vit et règne avec vous.

UNIGENITI tui, Domine, nobis succurrat humanitas : ut, qui natus de Virgine, matris integritatem non minuit, sed sacravit : in Visitationis ejus solemniis, nostris nos piaculis exuens, oblationem nostram tibi faciat acceptam Jesus Christus Dominus noster. Qui tecum.

MÉMOIRE DES SAINTS PROCESSUS ET MARTINIEN.

RECEVEZ, Seigneur nos prières et nos dons ; pour qu'ils soient dignes de votre regard, puissions-nous être aidés des prières de vos saints. Par Jésus-Christ.

SUSCIPE, Domine, preces et munera : quæ ut tuo sint digna conspectu, sanctorum tuorum precibus adjuvemur. Per Dominum.

PRÉFACE.

C'EST une chose digne et juste, équitable et salutaire, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, de vous rendre grâces en tout temps et en tous lieux ; spécialement de vous louer, de vous bénir, de vous célébrer en la Visitation de la bienheureuse Marie toujours vierge. C'est elle qui a conçu votre Fils unique par l'opération du Saint-Esprit, et qui, sans rien perdre de la gloire de sa virginité, a donné au monde la Lumière éternelle, Jésus-

VERE dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere : Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus : Et te in Visitatione beatæ Mariæ semper Virginis collaudare, benedicere, et prædicare. Quæ et Unigenitum tuum Sancti Spiritus obumbratione concepit, et virginitatis gloria permanente, Lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum Domi-

num nostrum. Per quem majestatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates; Cœli Cœlorumque Virtutes, ac beata Seraphim, socia exsultatione concelebrant. Cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes : Sanctus, Sanctus, Sanctus.

Christ notre Seigneur : par qui les Anges louent votre Majesté, les Dominations l'adorent, les Puissances la révèrent en tremblant, les Cieux et les Vertus des Cieux, et les heureux Séraphins la célèbrent avec transport. Daignez permettre à nos voix de s'unir à leurs voix, afin que nous puissions dire dans une humble confession: *Saint ! Saint ! Saint !*

L'Eglise possède en elle, dans les Mystères, le même Fils du Père éternel que portèrent durant neuf mois les entrailles de Marie. C'est en son sein bienheureux que, pour venir à nous tous, il a pris un corps. Chantons dans l'Antienne de la Communion, et le Fils et la Mère.

COMMUNION.

Beata viscera Mariæ Virginis, quæ portaverunt æterni Patris Filium.

Bienheureuses les entrailles de la Vierge Marie, qui ont porté le Fils du Père éternel !

La célébration de chacun des mystères du salut par la participation au divin Sacrement qui les contient tous, est un moyen d'obtenir l'éloignement du mal pour ce monde et pour l'éternité. C'est ce qu'exprime la Postcommunion, en ce qui touche le mystère de ce jour.

POSTCOMMUNION.

Sumpsimus, Domine, celebritatis annuæ

Nous avons, Seigneur, participé aux Mystères qui

consacrent cette fête annuelle ; faites, nous vous en supplions, qu'ils nous soient un remède pour la vie du temps et pour l'éternelle. Par Jésus-Christ.

votiva sacramenta : præsta, quæsumus ; ut et temporalis vitæ nobis remedia præbeant et æternæ. Per Dominum.

MÉMOIRE DES SAINTS PROCESSUS ET MARTINIEN.

REMPLIS de l'aliment du Corps sacré et du Sang précieux, nous vous prions, ô Seigneur notre Dieu, de faire que l'acte pieux de notre dévotion obtienne sûrement un effet rédempteur. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur.

CORPORIS sacri, et pretiosi Sanguinis repleti libamine, quæsumus Domine Deus noster : ut, quod pia devotione gerimus, certa redemptione capiamus. Per eumdem Dominum.



AUX SECONDES VÊPRES.

LES Antiennes, les Psaumes, le Capitule, l'Hymne et le Verset sont les mêmes qu'aux premières Vêpres, *pages*, 550-555.

ANTIENNE DE *Magnificat*.

TOUTES les générations m'appelleront bienheureuse, parce que Dieu a regardé son humble servante. Alleluia.

BEATAM me dicent omnes generationes, quia ancillam humilem respexit Deus. Alleluia.



Les XIVe et XVe siècles ont chanté en de gracieuses compositions le mystère de ce jour. Celle qui suit eut le don d'exciter la colère des prétendus Réformés par les expressions de sa piété si touchante envers la Mère de

Dieu. On y remarquera *l'appel à l'unité* pour ceux qui s'égarent. Selon ce que nous avons dit du motif qui porta l'Eglise à établir la fête de la Visitation, Marie est de même invoquée, en d'autres formules du même temps propres à cette fête, comme *la lumière qui dissipe tous les nuages* [1], *qui dissout tous les schismes* [2].

SÉQUENCE.

Veni præcelsa domina, Maria, tu nos visita, Ægras mentes illumina Per sacra vitæ munia.	Venez, glorieuse Souveraine ; Marie, vous-même visitez-nous : illuminez nos âmes malades, donnez-nous de vivre saintement.
Veni salvatrix sæculi, Sordes aufer piaculi, In visitando populum Pœnæ tollas periculum.	Venez, vous qui sauvâtes le monde, enlevez la souillure de nos crimes ; dans cette visite à votre peuple, écartez tout péril de peine.
Veni regina gentium, Dele flammas reatuum, Rege quemcumque devium, Da vitam innocentium.	Venez, reine des nations, éteignez les flammes du péché; quiconque s'égare, redressez-le ; donnez à tous vie innocente.
Veni et ægros visites, Maria, vires robores Virtute sacri impetus, Ne fluctuetur animus.	Venez, visitez les malades; Marie, fortifiez les courages par la vertu de votre impulsion sainte, bannissez les hésitations.
Veni stella, lux marium, Infunde pacis radium,	Venez, étoile, lumière des mers, faites briller le rayon

1. *Hymn.* O Christi mater fulgida. DAN. IV, 276. — 2. *Hymn.* O Christi mater cœlica. DAN. IV, 236.

de la paix; que Jean tressaille devant son Seigneur.	Exsultet cor in gaudium Johannis ante Dominum.
Venez, sceptre des rois, ramenez les foules errantes à l'unité de foi qui est le salut des citoyens des cieux.	Veni virga regalium, Reduc fluctus errantium Ad unitatem fidei In qua salvantur cœlici.
Venez, implorez pour nous ardemment les dons de l'Esprit-Saint, afin que nous suivions une ligne plus droite dans les actes de cette vie.	Veni, deposce Spiritus Sancti dona propensius, Ut dirigamur rectius In hujus vitæ actibus.
Venez, louons le Fils, louons l'Esprit-Saint, louons le Père, unique Dieu : qu'il nous donne secours. Amen.	Veni, laudemus Filium, Laudemus Sanctum Spiritum, Laudemus Patrem unicum, Qui nobis det auxilium. Amen.

QUELLE *est celle-ci, qui s'avance belle comme l'aurore à son lever, terrible comme une armée rangée en bataille* [1] ? O Marie, c'est aujourd'hui que, pour la première fois, votre douce clarté réjouit la terre. Vous portez en vous le Soleil de justice; et sa lumière naissante frappant le sommet des monts, tandis que la plaine est encore dans la nuit, atteint d'abord le Précurseur illustre dont il est dit qu'entre les fils des femmes il n'est point de plus grand. Bientôt l'astre divin, montant toujours, inondera de ses feux les plus humbles vallées. Mais que de grâce en ces pre-

1. Cant. VI, 9.

miers rayons qui s'échappent de la nuée sous laquelle il se cache encore ! Car vous êtes, ô Marie, la *nuée légère*, espoir du monde, terreur de l'enfer [1] ; en sa céleste transparence, contemplant de loin les mystères de ce jour, Elie le père des prophètes et Isaïe leur prince découvrirent tous deux le Seigneur. Ils vous voyaient hâtant votre course au-dessus des montagnes, et ils bénissaient Dieu ; car, dit l'Esprit-Saint, lorsque l'hiver a enchaîné les fleuves, desséché les vallées, brûlé les montagnes, *le remède à tout est dans la hâte de la nuée* [2].

Hâtez-vous donc, ô Marie ! Venez à nous tous, et que ce ne soient plus seulement les montagnes qui ressentent les bienfaits de votre sereine influence : abaissez-vous jusqu'aux régions sans gloire où la plus grande partie du genre humain végète, impuissante à s'élever sur les hauteurs ; que jusque dans les abîmes de perversité les plus voisins du gouffre infernal, votre visite fasse pénétrer la lumière du salut. Oh ! puissions-nous, des prisons du péché, de la plaine où s'agite le vulgaire, être entraînés à votre suite ! Ils sont si beaux vos pas dans nos humbles sentiers [3], ils sont si suaves les parfums dont vous enivrez aujourd'hui la terre [4] ! Vous n'étiez point connue, vous-même vous ignoriez, ô la plus belle des filles d'Adam, jusqu'à cette première sortie qui vous amène vers nos pauvres demeures [5] et manifeste

1. III Reg. XVIII, 44 ; Isai. XIX, 1. — 2. Eccli. XLIII, 21-24. — 3. Cant. VII, 1. — 4. *Ibid.* I, 5. — 5. *Ibid.* 7.

votre puissance. Le désert, embaumé soudain des senteurs du ciel, acclame au passage, non plus l'arche des figures, mais la litière du vrai Salomon, *en ces jours mêmes* qui sont les jours des noces sublimes qu'a voulu contracter son amour [1]. Quoi d'étonnant si d'une course rapide elle franchit les montagnes, portant l'Epoux qui s'élance comme un géant de sommets en sommets [2] ?

Vous n'êtes pas, ô Marie, celle qui nous est montrée dans le divin Cantique hésitante à l'action malgré le céleste appel, inconsidérément éprise du mystique repos au point de le placer ailleurs que dans le bon plaisir absolu du Bien-Aimé. Ce n'est point vous qui, à la voix de l'Epoux, ferez difficulté de reprendre pour lui les vêtements du travail, d'exposer tant qu'il le voudra vos pieds sans tache à la poussière des chemins de ce monde [3]. Bien plutôt : à peine s'est-il donné à vous dans une mesure qui ne sera connue d'aucune autre, que, vous gardant de rester absorbée dans la jouissance égoïste de son amour, vous-même l'invitez à commencer aussitôt le grand œuvre qui l'a fait descendre du ciel en terre : « Venez, mon bien-aimé, sortons aux champs, levons-nous dès le matin pour voir si la vigne a fleuri, pour hâter l'éclosion des fruits du salut dans les âmes ; c'est là que je veux être à vous [4]. » Et, appuyée sur lui, non moins que lui sur vous-même, sans rien perdre pour cela des délices du ciel, vous traversez notre désert [5] ; et la

1. Cant. III, 6-11.— 2. Psalm. XVIII, 6-7.— 3. Cant. V, 2-6. — 4. *Ibid.* VII, 10-13. — 5. *Ibid.* VIII, 5.

Trinité sainte perçoit, entre cette mère et son fils, des accords inconnus jusque-là pour elle-même ; et les amis de l'Epoux, entendant votre voix si douce [1], ont, eux aussi, compris son amour et partagé vos joies. Avec lui, avec vous, de siècle en siècle, elles seront nombreuses les âmes qui, douées de l'agilité de la biche et du faon mystérieux, fuiront les vallées et gagneront les montagnes où brûle sans fin le pur parfum des cieux [2].

Bénissez, ô Marie, ceux que séduit ainsi la meilleure part. Protégez le saint Ordre qui se fait gloire d'honorer spécialement le mystère de votre Visitation ; fidèle à l'esprit de ses illustres fondateurs, il ne cesse point de justifier son titre, en embaumant l'Eglise de la terre de ces mêmes parfums d'humilité, de douceur, de prière cachée, qui furent pour les anges le principal attrait de ce grand jour, il y a dix-huit siècles. Enfin, ô Notre-Dame, n'oubliez point les rangs pressés de ceux que la grâce suscite, plus nombreux que jamais en nos temps, pour marcher sur vos traces à la recherche miséricordieuse de toutes les misères ; apprenez-leur comment on peut, sans quitter Dieu, se donner au prochain : pour le plus grand honneur de ce Dieu très-haut et le bonheur de l'homme, multipliez ici-bas vos fidèles copies. Que tous enfin, vous ayant suivie en la mesure et la manière voulues par Celui qui divise ses dons à chacun comme il veut [3], nous nous retrouvions dans la patrie pour chanter d'une seule voix avec vous le ***Magnificat*** éternel !

1. Cant. VIII. 13. — 2. *Ibid.* 14. — 3. I Cor. XII, 11.



LE III JUILLET.

CINQUIÈME JOUR DANS L'OCTAVE

DES SS. APOTRES PIERRE ET PAUL.

Si parmi tous les Saints il n'en est pas qui ne mérite les hommages de la terre, et dont le nom ne soit puissamment secourable, le culte rendu à chacun d'eux, la confiance qui leur est témoignée, varient pourtant en la mesure de ce que nous connaissons de leur gloire. Il est donc juste, et c'est l'affirmation posée par saint Léon le Grand dans l'Office de ce jour, il est juste d'honorer davantage ceux que la grâce divine a tellement élevés entre tous, que, dans ce corps de l'Eglise qui a le Christ pour tête, ils sont établis comme les deux yeux éclairant tous les membres [1]. C'est là raison qui fait qu'entre les nombreuses solennités consacrées sur le Cycle aux serviteurs de Dieu, il n'en est point qui soit supérieure à la fête des deux princes des Apôtres.

Lorsque la pratique de l'Eglise inspirait les mœurs des particuliers et des peuples, la confiance des nations, la dévotion privée elle-même n'avaient pas d'autres appréciations, d'autres préférences que celles de la sainte Liturgie ; et il serait long, trop long

1. Sermo I in Nat. Apost. Lect. II[i] Nocturni.

pour nous, de relever dans les histoires, chartes publiques ou simples contrats, monuments de toutes sortes, les preuves sans fin de l'amour de nos pères pour le glorieux porte-clefs du royaume du ciel et son illustre compagnon armé du glaive. La foi était vive en ces temps. On comprenait que, de tous les biens départis par Dieu à la terre, il n'en est point qui égalent les grâces de sanctification, de doctrine, d'unité, dont Pierre et Paul avaient été, pour tous, les instruments prédestinés ; le cœur aussi s'élargissait avec l'intelligence ; on voulait connaître la vie si touchante de ces pères du peuple chrétien ; on leur tenait compte du dévouement avec lequel ils avaient, sans calculer, dépensé leurs sueurs et leur sang.

Pourrait-on dire qu'il en est encore ainsi de nos jours ? Combien de baptisés, catholiques de nom, parfois pratiquants, possèdent à peine sur le christianisme les élémentaires notions qui leur permettraient d'entrevoir, au moins confusément, l'importance du rôle qu'ont rempli dans l'humanité les fondateurs de l'Eglise ! Il en est d'autres, et, grâces à Dieu, leur nombre a grandi dans nos temps, qui tiennent à honneur d'avoir approfondi les principes sur lesquels repose la divine constitution de la société rachetée par le Sang du Seigneur. Ceux-là comprennent et ils révèrent la place auguste que Pierre et Paul ont occupée, qu'ils retiennent toujours dans l'économie du dogme chrétien. De ceux-là mêmes néanmoins, en est-il beaucoup qui véritablement honorent comme ils

doivent les deux princes des Apôtres? Ce qu'ils savent d'eux leur dit assez qu'il n'en peut être à leur égard comme pour d'autres bienheureux, dont on voit le culte s'étendre ou décroître, suivant les lieux, les temps, les circonstances : le culte de saint Pierre et de saint Paul tient par ses racines au fondement du catholicisme ; soit dans les peuples, soit dans les âmes, il ne saurait s'amoindrir qu'au grand détriment du catholicisme lui-même. Mais tout culte n'est vrai, que s'il implique dévotion et amour ; et peut-on dire que, chez tous ceux dont nous parlons, la connaissance des saints Apôtres ait pénétré suffisamment de l'esprit jusqu'au cœur ?

C'est que pour plusieurs cette connaissance, confinée dans la région de la théorie, demeure par trop impersonnelle aux deux Apôtres ; et que les principes les plus savamment déduits ne donnent point l'esprit de foi, qui réside au cœur et anime la vie. Qu'ils complètent donc leur science ; sans perdre de vue les hauteurs du dogme, qu'ils sachent demander à la prière, à l'humble étude de l'Evangile, des Actes des Apôtres, de leurs lettres aux Eglises, des traditions ecclésiastiques, cette révélation tout intime de l'âme de Pierre et de celle de Paul qui ne peut manquer de les leur faire admirer, aimer surtout, autant et plus que leurs sublimes prérogatives. Peut-être alors s'étonneront-ils d'avoir connu si tard bien des détails précieux, et mille traits instructifs que les plus petits enfants des siècles réputés barbares eussent rougi d'ignorer. A coup sûr,

ils auront joie de se sentir plus catholiques dans l'âme ; ils s'estimeront heureux d'avoir compris, de partager enfin la dévotion de l'humble femme du peuple et sa naïve confiance, mêlée de crainte, dans le portier du paradis.



La belle Préface qui suit est empruntée au Missel Mozarabe. Elle chante les contrastes divins parmi lesquels aime à se jouer l'éternelle Sagesse, et qu'elle s'est plue à multiplier dans la vie des deux princes des Apôtres.

ILLATIO.

DIGNUM et justum est, omnipotens Pater, nos tibi ingentes agere gratias pro multiplici Apostolorum Petri et Pauli gloria : quam eis per diversas munerum distributiones larga satis pietate donasti. Quos et Unigeniti tui discipulos : et gentium fecisti esse magistros. Qui ob Evangelii prædicationem quum cœlorum præficiantur in regnis : carcerum clauduntur angustiis. Potestatem accipiunt peccata solvendi : et ferri vinculis alligantur. Sanitatem donant : et ægritudines portant. Dæmonibus imperant : et ab hominibus

IL est digne et juste, Père tout-puissant, que nous vous rendions de grandes grâces pour la multiple gloire des Apôtres Pierre et Paul ; car vous les avez gratifiés abondamment des dons les plus divers en votre miséricordieuse bonté. Vous avez fait d'eux les disciples de votre Fils, les maîtres des nations. Pour la prédication de l'Evangile, ils président dans le royaume des cieux, ils sont enfermés dans d'étroits cachots. Ils ont le pouvoir de délier les péchés, et ils sont liés par des chaînes de fer. Ils donnent la santé, et souffrent tous les maux. Ils commandent aux démons, et par les hommes sont flagellés. Ils mettent en fuite

chaque genre de mort, et fuient la persécution. Ils marchent sur la mer, et peinent au travail ; d'un mot transportent les montagnes, et vivent du labeur de leurs mains. Ils doivent juger les Anges, et subissent la question ; vivent avec Dieu, périclitent sur la terre. Enfin le Christ se fait leur serviteur, lavant leurs pieds ; et leur visage est souffleté par la main de blasphémateurs. Rien n'a manqué presque, en fait de misères, à leur patience ; rien, en fait de succès, qui n'orne leur couronne de victoire. Si nous repassons toutes les souffrances, tous les tourments qu'ils ont endurés pour attester la foi véritable, ils l'emportèrent sur les Martyrs. Comme miracles, ils ont fait par le Christ ce que fit le Christ même ; comme passion, ils ont supporté, devant nécessairement mourir, ce que lui a subi dans une mort volontaire : eux par ses forces, lui par les siennes. Pour enseigner avec autorité, entre lui et eux il y avait ressemblance, non égalité comme docteurs.

flagellantur. Mortes fugant : et fugiunt persequentes. Super mare ambulant : et in labore desudant. Montes verbo transferunt : et propriis victum manibus quærunt. Judicaturi Angelos : in quæstionem mittuntur. Cum Deo vivunt : in mundo periclitantur. Postremo Christus eis serviens pedes lavat : et facies eorum blasphemantium manus alapis colaphizat. Nihil sustinentibus pene defuit ad tolerantiam : nihil superantibus victoriæ non adfuit ad coronam. Si recurramus quot ad testificandam fidei veritatem ærumnarum pertulerint in tormentis frequenter suis : superfuere Martyribus. Si in mirabilibus, hoc per Christum fecere quod Christus : si in passionibus, hoc sustinuerunt illi necessitate mortali quod ille voluntate moriendi. Isti ejus viribus : ille suis. Probantes doctrinæ auctoritatem similitudine : non æqualitate doctoris.

PIERRE a accompli, dans son temps, ce qu'il avait promis avant le temps. Il a donné sa vie pour celui

IMPLEVIT Petrus suo tempore : quod promiserat ante tempus. Posuit animam suam pro

illo : quem se non crediderat negaturum. Quia ad arduæ sponsionis celeritatem nimia charitate præventus, non intellexit servum pro Domino dare non posse quod pro servo ante Dominus non dedisset : similiter non renuit crucifigi, sed æqualiter non præsumpsit appendi. Obiit ille rectus . iste subjectus. Ille ut majestatem ascendentis sublimitate proferret : iste ut fragilitatem descendentis humilitate monstraret.

qu'il avait cru ne pouvoir renier autrefois. Comme, dans l'ardeur précipitée de son très grand amour, il s'était engagé légèrement, sans comprendre que le serviteur ne pouvait donner pour le Maître ce que le Maître n'eût auparavant donné pour le serviteur : il ne refusa pas d'être crucifié comme lui, mais n'eut pas la présomption d'être attaché de même Le Maître était mort debout, lui mourut renversé : signe de la majesté de celui qui montait dans les cieux ; marque de la fragilité de celui qui descendait vers la terre.

Nec Paulus affectu minor, meminit quem sibi arrogaverat dicens : Mihi vivere Christus est, et mori lucrum. Gaudet, insanientis ictibus percussoris, domitas jugo Christo offerre cervices : et pro corporis sui capite, dare corporis sui caput. Diviserunt sibi passionis dominicæ vestimentum duo milites Dei : unus in patibulo, alter in gladio ; Petrus in transfixione, Paulus in sanguine.

Non inférieur en amour, Paul se souvient de ce qu'il avait dit de lui-même : Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Plein de joie, sous les coups du bourreau furieux, il offre au Christ sa tête assouplie au joug ; pour celui qui est la tête du corps des élus dont il fait partie, il donne la tête de son propre corps. Les deux soldats de Dieu se partagent la dépouille de la passion du Seigneur : l'un sur le gibet, l'autre sous le glaive ; Pierre par les clous, Paul dans le sang.

His igitur dispari mortis genere, non

Mort différente, même amour en la mort ! Que

l'Eglise catholique se réjouisse en leur enseignement, toute piété au souvenir de cette mort, la ville de Rome à leurs tombeaux, chaque âme chrétienne sous leur patronage. Or toutes ces choses, c'est vous qui les opérez, ô Seigneur qui êtes désigné par les Prophètes, adoré par les Anges, manifesté par la lumière apostolique au monde entier. C'est à bon droit que tous les Anges et les Archanges ne cessent point de crier vers vous, disant : *Saint ! Saint ! Saint !*

dispari moriendi amore perfunctis : exsultet in eorum doctrinis Ecclesia catholica ; in exsequiis religiositas universa ; in memoriis Urbs Romana ; in patrociniis omnis anima christiana. Hæc autem omnia tu, Domine, operaris : qui a Prophetis demonstraris ; ab Angelis adoraris ; et in omni sæculo Apostolorum lumine declararis. Cui merito omnes Angeli et Archangeli non cessant clamare quotidie, ita dicentes : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

La même Liturgie Mozarabe emploie l'Hymne suivante, au jour de la Fête. Elle a pu être, non sans fondement, attribuée à saint Ambroise, et paraît avoir précédé dans l'usage liturgique l'Hymne d'Elpis.

HYMNE.

Le martyre des Apôtres consacre ce jour à jamais : c'est de Pierre le noble triomphe, c'est de Paul la couronne.

Unis et rapprochés dans le sang de leur mort triomphante, les princes ont suivi Dieu ; ils ont reçu la couronne de la foi du Christ.

Apostolorum passio
Diem sacravit sæculis,
Petri triumphum nobilem,
Pauli coronam proferens.

Conjunxit æquales viros
Cruor triumphalis necis ;
Deum secutos præsules
Christi coronavit fides.

Primus Petrus Apostolus ; Nec Paulus impar gratia : Electionis vas sacræ Petri adæquavit fidem.	Le premier est l'Apôtre Pierre, et Paul n'est point inférieur en grâce : le vase de sainte élection a égalé la foi de Pierre.
Verso Crucis vestigio, Simon honorem dans Deo, Suspensus ascendit, dati Non immemor oraculi.	La Croix tourne en terre son sommet, Simon y rend honneur à Dieu ; il y monte et demeure suspendu, se souvenant de l'oracle qui le concernait.
Præcinctus, ut dictum est, senex, Elevatus ab altero, Quo nollet ivit, sed volens Mortem subegit asperam.	Ainsi qu'il avait été dit, ceint dans sa vieillesse et élevé par un autre, il a été où il ne voulait pas ; mais sa volonté a vaincu la dure mort.
Hinc Roma celsum verticem Devotionis extulit, Fundata tali sanguine Et vate tanto nobilis.	Fondée dans un sang pareil, ennoblie par un tel personnage, Rome alors est devenue la tête sublime de la religion.
Tantæ per Urbis ambitum Stipata tendunt agmina : Trinis celebratur viis Festum sacrorum Martyrum.	Dans toute l'enceinte de la grande Ville, les foules se pressent en rangs serrés, pour aller dans trois directions célébrer la fête des augustes Martyrs.
Prodire quis mundum putet, Concurrere plebem poli : Electa gentium caput,	On dirait que le monde est ici rassemblé, que c'est le rendez-vous des peuples de l'univers : c'est bien ici la capitale des nations, élue

pour telle comme siège du maître des nations.

A Dieu le Père soit gloire, et à son Fils unique, ainsi qu'à l'Esprit Paraclet, dans les siècles sans fin !
Amen.

Sedes magistri gentium.

Deo Patri sit gloria,
Ejusque soli Filio,
Cum Spiritu Paraclito
In sempiterna sæcula.
Amen.





LE IV JUILLET.

SIXIÈME JOUR DANS L'OCTAVE

DES SS. APOTRES PIERRE ET PAUL.

PIERRE et Paul ne cessent point d'écouter par le monde la prière de leurs dévots clients. Le temps n'a rien enlevé à leur puissance ; et, pas plus au ciel qu'autrefois sur la terre, la grandeur des intérêts généraux de la sainte Église ne les absorbe, au point de négliger la demande du plus petit des habitants de cette glorieuse cité de Dieu, dont ils furent et restent les princes. Un des triomphes de l'enfer à notre époque étant d'avoir endormi sur ce point la foi des justes eux-mêmes, il nous faut insister pour secouer ce sommeil funeste, qui n'irait à rien moins qu'à mettre en oubli le plus touchant côté de ce que le Seigneur a voulu faire, en confiant à des hommes le soin de continuer son œuvre et de le représenter visiblement ici-bas.

L'erreur qui détournait le monde de Pierre n'aura décidément vécu, que lorsque le monde verra en lui, non seulement la fermeté du roc résistant aux assauts des portes de l'enfer, mais aussi la tendresse de cœur, la paternelle sollicitude qui font de lui le vicaire de Jésus *dans son amour* [1]. L'Eglise, en effet,

1. AMBR. in Luc. X.

n'est pas seulement un édifice dont la durée doit être éternelle : elle est aussi une famille et une bergerie ; c'est pourquoi le Seigneur, voulant laisser à son œuvre, en quittant la terre, une triple garantie, exigea de l'élu de sa confiance une triple affirmation d'amour, et alors seulement l'investit de son ministère sublime, disant : ***Pais mes brebis*** [1].

« Or, s'écrie saint Léon, loin de nous le doute que, ce ministère de pasteur, Pierre ne l'exerce encore, qu'il ne demeure fidèle à cet engagement d'un amour éternel, qu'il ne continue d'observer avec une tendresse infinie le commandement du Seigneur, nous confirmant dans le bien par ses exhortations, priant sans cesse afin qu'aucune tentation ne prévale sur nous [2]. Et cette tendresse, qui embrasse tout le peuple de Dieu [3], elle est plus vaste et plus puissante maintenant que lorsqu'il était mortel encore, parce que tous les devoirs et les multiples sollicitudes de sa paternité immense, il y fait honneur en celui et avec celui qui l'a glorifié [4]. »

« Si partout, dit encore saint Léon, les martyrs ont reçu, en retour de leur mort et pour manifester leurs mérites, la puissance d'aider ceux qui sont en péril, de chasser maladies et esprits immondes, de guérir des maux innombrables : qui donc serait assez ignorant ou envieux de la gloire du bienheureux Pierre, pour estimer qu'aucune partie de l'Eglise échappe à sa sollicitude et ne lui doive accroissement ? Toujours brûle, tou-

1. JOHAN. XXI. — 2. Sermo IV de Natali ipsius. — 3. *Ibid.* — 4. Sermo III de Nat. ips.

jours vit, dans le prince des Apôtres, cet amour de Dieu et des hommes que ne domptèrent ni l'étroitesse ni les fers des cachots, ni les fureurs des foules, ni la colère des rois; la victoire n'a point attiédi ce que le combat n'avait su réduire. Lors donc que, de nos jours, les chagrins font place à la joie, le labeur au repos, la discorde à la paix, nous reconnaissons dans ces secourables effets les mérites et la prière de notre chef. Bien souvent nous avons l'expérience qu'il préside aux salutaires conseils, aux justes jugements; le droit de lier et de délier est exercé par nous, et c'est l'influence du très bienheureux Pierre qui amène le condamné à pénitence, le pardonné à la grâce [1]. Et cette expérience qui nous est personnelle, nos pères aussi l'ont connue; en sorte que nous croyons et tenons pour sûr que, dans toutes les peines de cette vie, la prière apostolique doit nous être une aide et sauvegarde spéciale auprès de la miséricorde de Dieu [2]. »

L'évêque de Milan, saint Ambroise, exalte, lui aussi, magnifiquement l'action apostolique sans cesse efficace et vivante en l'Eglise. Mais où il excelle en son exposition toujours si suave et si sûre, c'est quand, s'élevant dans les régions sublimes où se complaît sa grande âme, il exprime avec une délicatesse et une profondeur également infinies le rôle de Pierre et celui de Paul dans la sanctification des élus.

« L'Eglise, dit-il, est un navire où Pierre doit pêcher; et, dans cette pêche, il reçoit

1. Sermo v de Nat. ips.— 2. Sermo I in Nat. Apost.; lect. II[i] Nocturni 5[ae] diei infra Oct.

ordre d'user tantôt des filets, tantôt de l'hameçon. Grand mystère! car cette pêche est toute spirituelle. Le filet enserre, l'hameçon blesse ; mais au filet la foule, à l'hameçon le poisson solitaire [1]. O bon poisson, ne redoute point l'hameçon de Pierre : il ne tue pas, mais consacre; précieuse blessure que la sienne, qui, dans le sang, fait trouver la pièce de bon aloi nécessaire à l'acquittement du tribut de l'Apôtre et du Maître [2]. Donc ne t'estime pas peu de chose, parce que ton corps est faible : tu as en ta bouche de quoi payer pour le Christ et pour Pierre [3]. Car un trésor est en nous, le Verbe de Dieu; la confession de Jésus le met sur nos lèvres. C'est pourquoi il est dit à Simon : *Va en pleine mer* [4], c'est-à-dire, au cœur de l'homme ; car *le cœur de l'homme, en ses conseils, est comme les eaux profondes* [5]. *Va en pleine mer*, c'est-à-dire, au Christ ; car le Christ est le réservoir profond *des eaux vives* [6], en lequel sont les trésors de la sagesse et de la science [7]. Tous les jours, Pierre continue de pêcher; tous les jours, le Seigneur lui dit : *Va en pleine mer*. Mais il me semble entendre dire à Pierre : *Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre* [8]. Pierre peine en nous, quand notre dévotion est

1. De Virginitate, XVIII. — 2. Allusion au poisson que Pierre alla pêcher sur l'ordre du Seigneur, un jour qu'on réclamait le tribut à son Maître, et dans la bouche duquel se trouva de quoi payer l'impôt à la fois pour Jésus et pour Pierre (MATTH. XVII, 23-26). — 3. AMBR. Hexaemeron, V. — 4. LUC. V, 4. — 5. Prov. XVIII, 4. — 6. JOHAN. IV, 11. — 7. Rom. XI, 33. — 8. LUC. V, 5.

laborieuse. Paul alors, lui aussi, est en labeur ; vous l'avez entendu aujourd'hui, qui disait : *Qui est malade, sans que moi-même je sois malade* [1] ? Faites en sorte que les Apôtres n'aient pas ainsi à peiner pour vous [2]. »



Le Missel Ambrosien nous donne cette Préface et cette Oraison, au jour de la fête.

PRÉFACE.

ÆQUUM et salutare : nos tibi semper, hic et ubique, in honore Apostolorum Petri et Pauli gratias agere. Quos ita electione tua consecrare dignatus es : ut beati Petri sæcularem piscandi artem in divinum dogma converteres, quatenus humanum genus de profundo inferni præceptorum tuorum retibus liberares : et coapostoli ejus Pauli mentem cum nomine mutares, ut quem prius persecutorem metuebat Ecclesia, nunc cœlestium mandatorum lætetur se habere

IL est juste et salutaire que, toujours, ici et partout, nous vous rendions grâces en l'honneur des Apôtres Pierre et Paul. Effets sacrés de l'élection que vous en avez daigné faire ! le bienheureux Pierre a vu son métier de pêcheur passer en un dogme divin, quand vous résolûtes de tirer le genre humain des gouffres infernaux dans les filets de vos commandements ; et Paul, le compagnon de son apostolat, s'est vu changer par vous d'esprit comme de nom, de telle sorte que le persécuteur auparavant redouté de l'Eglise est maintenant sa joie, étant devenu le docteur

1. II Cor. XI, 29. Cette partie du livre de la Virginité est formée d'un discours qui fut prononcé au jour de la solennité des saints Apôtres. Dans la Liturgie Ambrosienne, on lit encore maintenant, comme Epître de la fête, le passage de la deuxième lettre aux Corinthiens où se trouve le texte cité par saint Ambroise.— 2. AMBR. de Virginit. XVIII, XIX.

des préceptes du ciel. Paul, pour voir, a perdu la vue ; Pierre a renié, pour croire. Vous donnâtes à celui-ci les clefs de l'empire des cieux, au premier la science de la loi divine pour appeler les nations. Paul introduit, Pierre ouvre, et tous deux sont en possession des éternelles récompenses. Votre droite raffermit l'un marchant sur les eaux, quand il enfonçait ; l'autre, en trois naufrages, fut par elle préservé de péril au fond des mers. L'un résiste aux portes de l'enfer, l'autre dompte l'aiguillon de la mort. Paul est décapité, comme chef des nations dans la foi ; Pierre, les pieds tournés en haut, suit le Christ, notre chef à tous.

doctorem. Paulus cæcatus est, ut videret : Petrus negavit, ut crederet. Huic claves cœlestis imperii · illi ad evocandas gentes, divinæ legis scientiam contulisti. Ille introducit ; hic aperit : et ambo virtutis æternæ præmia sunt adepti. Hunc dextera tua gradientem in elemento liquido, dum mergeretur, erexit : illum autem, tertio naufragantem, profunda pelagi fecit vitare discrimina. Hic portas inferi, ille mortis vicit aculeum : et Paulus capite plectitur, quia gentium caput fidei probatur ; Petrus autem, sursum versis vestigiis, caput omnium nostrum secutus est Christum.

ORAISON.

O Dieu, rédempteur des âmes qui vous louent, leur pêcheur fut le bienheureux Pierre Apôtre, et par votre ordre nous reconnaissons en lui le pasteur des brebis ; dans votre miséricorde, écoutez nos prières et accordez à votre peuple les dons de votre bonté. Vous qui vivez.

Deus, qui confitentium tibi redemptor es animarum, quarum piscator beatus Petrus Apostolus, atque ovium pastor tua præceptione cognoscitur : annue misericors precibus nostris, et populo tuo pietatis tuæ dona concede. Qui vivis.

Saluons Rome et ses deux princes par ce beau chant, qui rappelle l'inspiration des hymnes d'Elpis et de saint Paulin d'Aquilée

Sa composition paraît elle-même devoir remonter vers les VIIe ou VIIIe siècles.

HYMNE

O Roma nobilis, orbis et domina,
Cunctarum urbium excellentissima,
Roseo martyrum sanguine rubea,
Albis et virginum liliis candida :
Salutem dicimus tibi per omnia,
Te benedicimus, salve per sæcula.

O noble Rome, maîtresse du monde, de toutes les villes la plus belle, empourprée comme la rose dans le sang des martyrs, éclatante de blancheur sous les lis de tes vierges : salut à toi par l'univers, bénédiction, salut dans les siècles !

Petre, tu præpotens cœlorum claviger,
Vota precantium exaudi jugiter :
Cum bissex tribuum sederis arbiter,
Factus placabilis judica leniter,
Teque precantibus nunc temporaliter
Ferto suffragia misericorditer.

Pierre, vous le très puissant porte-clefs des cieux, exaucez toujours les vœux de qui vous implore ; quand vous siégerez comme juge des douze tribus, laissez-vous apaiser, portez douce sentence ; à nous qui d'ici-bas sommes vos clients à cette heure, donnez votre voix miséricordieuse.

O Paule, suscipe nostra peccamina,
Cujus philosophos vicit industria :
Factus œconomus in domo regia,
Divini muneris appone fercula ;
Ut, quæ repleverit te Sapientia,
Ipsa nos repleat tua per dogmata. Amen.

O Paul, prenez en mains la cause des coupables, vous dont l'habileté triompha des philosophes ; dispensateur des biens de la maison du Roi, servez-nous les mets de la divine grâce : que la Sagesse, qui vous rassasia, nous nourrisse elle-même par vos enseignements. Amen.



LE V JUILLET.

SAINT ANTOINE-MARIE ZACCARIA,

CONFESSEUR.

Après Gaétan de Thienne, avant Ignace de Loyola, Antoine-Marie mérita d'être le père d'une de ces familles religieuses qui furent appelées en si grand nombre, au XVIe siècle, à réparer les ruines de la maison de Dieu. La Lombardie, épuisée, démoralisée par les guerres dont la possession du duché de Milan avait été l'enjeu, se reprit à croire, à espérer, à aimer, au spectacle des héroïques vertus de Zaccaria ; elle écouta ses prédications enflammées qui l'appelaient à la pénitence, à la méditation de la Passion du Sauveur, au culte plus assidu, à l'adoration plus solennelle de la très sainte Eucharistie [1]. Ainsi fut-il le précurseur de saint Charles Borromée qui, dans la réforme du clergé, du peuple, des monastères du Milanais, n'eut pas d'auxiliaires plus précieux que ses fils et ses filles, les Clercs réguliers et les Angéliques de Saint-Paul.

1. Il fut le premier qui exposa sans voiles la sainte Hostie à l'adoration des fidèles durant quarante heures, en souvenir du temps que le Seigneur demeura au tombeau ; le pieux usage passa de Milan dans l'Eglise entière, et nous avons dit ailleurs l'application spéciale qui en fut faite à la sanctification des trois jours qui précèdent le Carême.

L'oratoire de *l'éternelle Sagesse* avait vu, à Milan, les débuts de la Congrégation nouvelle ; l'église Saint-Barnabé, où elle s'établit peu après la mort de Zaccaria et qui garde aujourd'hui son corps, fit donner le nom de Barnabites à ces autres disciples du Docteur des nations. Ils devaient par la suite se répandre, non seulement dans toute l'Italie, mais en France, en Autriche, en Suède, et jusqu'en Chine et en Birmanie, s'adonnant aux missions, à l'enseignement de la jeunesse, à toutes les œuvres qui intéressent le culte divin et la sanctification des âmes. Quant au saint fondateur, dès l'année 1539, aux premières Vêpres de l'Octave des Apôtres, il s'envolait au ciel à trente-six ans, de la maison même où il était né, des bras de la pieuse mère qui l'avait élevé pour Dieu et qui le rejoignait peu après.

Lorsque parurent au siècle suivant les célèbres décrets d'Urbain VIII, il manquait cinq années à la prescription centenaire qui eût permis de considérer comme acquis le culte rendu au bienheureux dès après sa mort ; et comme, d'autre part, les témoins requis dans ces mêmes décrets pour la canonisation régulière des serviteurs de Dieu avaient disparu, la cause demeura en suspens : ce fut le Souverain Pontife Léon XIII qui, de nos jours, ayant d'abord *réintégré* le culte d'Antoine-Marie, l'inscrivit solennellement au nombre des Saints.

Voici la Légende qui lui fut consacrée :

ANTONIUS MARIA Zaccaria, Cremonæ

ANTOINE-MARIE Zaccaria naquit à Crémone dans

le Milanais. Issu de noble famille, il fit présager dès l'enfance quelle serait sa sainteté. Car de bonne heure brillèrent en lui les signes de vertus éminentes : piété envers Dieu et la bienheureuse Vierge ; surtout particulière compassion pour les pauvres, dont il cherchait les occasions de soulager la misère, allant jusqu'à se dépouiller de vêtements de prix dans ce but. Formé aux belles-lettres dans sa ville natale, il étudia à Pavie la philosophie, à Padoue la médecine, ne l'emportant pas moins sur ses compagnons par la pénétration de l'intelligence qu'il l'emportait sur tous par l'intégrité de la vie. Rentré docteur en sa patrie, Dieu lui fit comprendre que sa vocation était moins de soigner les corps que de guérir les âmes ; il s'adonna donc à l'acquisition des sciences sacrées, ne cessant pas cependant de visiter les malades, d'enseigner aux enfants la doctrine chrétienne, aux jeunes gens réunis par ses soins la piété, souvent même aux personnes plus âgées l'amendement de leurs mœurs. Ordonné prêtre, on raconte que lorsqu'il célébra sa première Messe, il apparut, à la grande admiration du peuple, entouré d'une troupe d'Anges dans une

in Insubria nobili genere natus, jam a puero qua futurus esset sanctitate portendere visus est. Eximiarum enim in eo virtutum significationes mature eluxerunt, pietatis in Deum ac beatam Virginem ; insignis præsertim in pauperes misericordiæ ; quorum inopiæ sublevandæ, vel pretiosa veste sibi detracta, haud semel præsto fuit. Humanioribus litteris in patria excultus, Ticini philosophiæ, Patavii medicinæ addiscendæ operam dedit utque omnibus vitæ integritate, ita et æqualibus acumine ingenii facile antecelluit. Lauream adeptus ac domum reversus, ubi intellexit se Dei monitu ad animorum magis quam corporum morbis medendum vocari, in sacras disciplinas percipiendas sedulo incubuit. Interea ægrotos visere, pueros christiana doctrina informare, juvenum cœtus pietate excolere, ætate etiam provectos ad mores emendandos frequenter hortari non destitit. Sacris initiatus cum primo litaret, cœlesti oborto lumine, Angelorum corona circumdatus stupenti populo apparuisse

traditur. Exinde animarum saluti impensius consulere, depravatis moribus summa ope obsistere curæ fuit. Ad hæc advenas, egenos, afflictos paterno complexus affectu, piis adloquiis atque subsidiis recreatos ita solari, ut ejus domus miserorum perfugium haberetur, ipseque Pater patriæ atque Angelus meruerit a suis civibus appellari.

lumière céleste. Depuis lors, la poursuite du salut des âmes, la lutte contre les vices eurent toutes ses pensées. Objets aussi de ses sollicitudes paternelles, les étrangers, les indigents, les affligés affluaient à sa maison, devenue un asile de malheureux que réconfortait sa parole compatissante et qu'aidaient ses aumônes ; aussi mérita-t-il de ses concitoyens les noms d'Ange et de Père de la patrie.

MEDIOLANI, cum secum agitaret uberiores in rem christianam manare posse fructus, si in vinea Domini sibi laborum socios adscisceret, re communicata cum Bartholomæo Ferrario et Jacobo Morigia nobilissimis et sanctissimis viris, Sodalitatis Clericorum Regularium fundamenta jecit ; quam, ob suum in gentium Apostolum amorem, a Sancto Paulo nuncupavit : quæ, Clemente Septimo Pontifice Maximo approbante et Paulo Tertio confirmante, brevi per complures regiones propagata est. Sanctimonialium quoque Angelicarum Societas ipsum Antonium Mariam parentem et auctorem habuit. Qui tamen adeo de

A MILAN, faisant réflexion qu'il serait possible de produire plus de fruits de salut s'il s'associait des compagnons qui travailleraient comme lui à la vigne du Seigneur, il communiqua cette pensée à Barthélemy Ferrari et Jacques Morigia, très nobles et très saints personnages, et jeta les fondements d'une société de Clercs réguliers, à laquelle son amour pour l'Apôtre des nations lui fit donner le nom de saint Paul. Approuvée par le Souverain Pontife Clément VII et confirmée par Paul III, elle se répandit bientôt en beaucoup de contrées. La société des religieuses dites Angéliques eut aussi Antoine-Marie pour auteur et pour père. Lui cependant avait si bas sentiment de lui-même, qu'on ne

put aucunement l'amener à prendre le gouvernement de son Ordre. Si grande était sa patience, que les plus redoutables tempêtes soulevées contre les siens ne troublaient point son calme ; si grande sa charité, qu'il ne cessa jamais d'enflammer par ses pieuses exhortations les religieux à l'amour de Dieu, de rappeler les prêtres à la manière de vie des Apôtres, de porter au bien les pères de famille qu'il associait en confréries. Parfois même, portant la Croix avec les siens par les rues et les places publiques, il ramenait les âmes dévoyées dans la voie du salut par l'ardeur et la force de ses discours.

se submisse sentiebat, ut nullo pacto præesse suo Ordini unquam voluerit. Tanta vero fuit patientia, ut formidolosissimas tempestates in suos commotas constanti animo perferret ; tanta caritate, ut piis adhortationibus religiosos viros ad Dei amorem inflammare, Sacerdotes ad apostolicam vivendi normam revocare, patrumque familias sodalitia ad bonam frugem instituere numquam intermiserit ; imo interdum prælata Cruce per compita plateasque cum suis progressus, fervida ac vehementi oratione, aberrantes improbosque homines ad salutem reduceret.

On doit aussi savoir que ce fut lui qui, dans son brûlant amour de Jésus crucifié, établit l'usage de sonner la cloche chaque vendredi, à trois heures, pour rappeler à tous le mystère de la Croix. Sans cesse dans ses écrits, comme sur ses lèvres, se retrouvait le très saint nom de Jésus-Christ dont ce vrai disciple de Paul portait les souffrances en son corps. L'ardeur dont il brûlait pour la sainte Eucharistie en fit l'apôtre du retour à la pratique de la communion fréquente, et on

Illud etiam memorandum quod in Jesum crucifixum amore flagrans, Crucis mysterium ab omnibus, ad statum æris campani indicium, sexta quaque feria sub vesperas, recolendum curavit : sanctissimum Christi nomen in suis scriptis passim usurpabat et in ore semper habebat ; ejusdemque cruciatus, vere Pauli discipulus, in corpore suo præ se ferebat. In sacram Eucharistiam singulari caritate fereba-

tur ; cujus et frequenter percipiendæ consuetudinem instauravit ; et morem e sublimi throno publice in triduum adorandæ invexisse perhibetur. Pudicitiam adeo coluit ut etiam in exsangui corpore, reviviscere visus, ejus amorem testaretur. Accessere cœlestia dona ecstasis, lacrymarum, futurorum eventuum cognitionis, scrutationis cordium, virtutis in humani generis hostem. Tandem magnis laboribus ubique exantlatis, Guastallæ, quo pacis sequester accitus fuerat, gravi morbo correptus est. Cremonam adductus, inter suorum fletus, et complexus piissimæ matris, quam proxime obituram prædixit ; superna Apostolorum visione recreatus, Sodalitatis suæ incrementa prænuntians ; tertio nonas julii anno millesimo quingentesimo trigesimo nono, sanctissimæ obiit, annos natus sex supra triginta. Cultum tanto viro, ob eximiam ejus sanctitatem et signorum copiam a christiano populo statim exhibitum, Leo Decimustertius Pontifex Maximus ratum habuit et confirmavit ;

lui attribue l'introduction de l'adoration publique des Quarante Heures. Telles étaient les délicatesses de sa pureté, qu'elles semblèrent, pour s'affirmer encore, rendre vie à son corps inanimé. Extases, don des larmes, connaissance de l'avenir et du secret des cœurs, puissance contre l'ennemi du genre humain, étaient venus de la part du ciel relever ses vertus. Mais les grands travaux qu'il entreprenait partout l'avaient épuisé ; à Guastalla, où on l'avait appelé comme médiateur de paix, il fut pris d'une maladie grave. On le transporta à Crémone où, réconforté par une céleste apparition des Apôtres et prophétisant les développements que sa Congrégation devait prendre, il mourut saintement, au milieu des larmes de ses disciples, entre les bras de sa pieuse mère à laquelle il prédit qu'elle ne tarderait pas à le suivre ; c'était le trois des nones de juillet de l'année mil cinq cent trente-neuf ; il avait trente-six ans. Le culte public rendu aussitôt à un si grand personnage, pour sa sainteté et ses nombreux miracles, fut approuvé et confirmé par le Souverain Pontife Léon XIII qui, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-sept, au jour de

l'Ascension du Seigneur, l'inscrivit solennellement aux fastes des Saints.

eumdemque anno millesimo octingentesimo nonagesimo septimo, in festo Ascensionis dominicæ, solemni ritu Sanctorum fastis adscripsit.

En cette Octave des saints Apôtres, vous nous apparaissez, comme une pierre de grand prix rehaussant leur couronne. De la place d'honneur où monte ainsi vers vous l'hommage de l'Eglise, daignez bénir ceux qui comme vous poursuivent ici-bas l'œuvre apostolique, sans se lasser des perpétuels recommencements qu'imposent aux ouvriers du salut la sape et la mine de l'enfer. De notre temps comme de vos jours, l'enseignement des Apôtres, soutenu de l'exemple et de la prière des Saints, suffit à sauver le monde. Disciple de Paul et son imitateur fidèle, ce fut la science du Christ apprise à son école qui, de médecin des corps vous fit sauveur d'âmes ; ce fut l'amour, *supérieur à toute science* [1], qui jusque par delà le tombeau rendit féconde votre vie si courte et pourtant si remplie. Puisse Dieu, comme le demande par votre intercession l'Eglise [2], susciter au milieu de nous cet esprit réparateur et sauveur ; puissent, les premiers, vos fils et vos filles, rangés sous la bannière apostolique, faire honneur toujours au grand nom du Docteur des nations.

1. Eph. III, 19. — 2. Collecte de la fête.



LE VI JUILLET.

L'OCTAVE

DES SS. APOTRES PIERRE ET PAUL.



ERMEMENT appuyée sur Pierre, l'Eglise se retourne vers celui que l'Epoux lui a donné pour chef et lui témoigne, non moins qu'obéissance et foi, vénération et amour. C'est le besoin de sa reconnaissance ; et d'autre part elle n'ignore point que, selon la parole de saint Pierre Damien attribuée par d'autres à un disciple de saint Bernard, « nul ne peut prétendre à l'intimité du Seigneur, sans être aussi l'intime de Pierre [1]. » Admirable unité de la marche de Dieu vers sa créature ! mais, en même temps, loi absolue du progrès de celle-ci vers la vie divine : Dieu ne se trouve qu'en Jésus, de même que Jésus dans l'Eglise, et l'Eglise avec Pierre. *Si vous me connaissiez*, disait le

1. PETR. DAM. *vel* NICOL. CLARAVALL. Sermo de S. Petro Ap.

Seigneur, *peut-être aussi connaîtriez-vous mon Père*[1]; mais les Juifs cherchaient Dieu en dehors de Jésus, et leurs efforts étaient vains. D'autres depuis sont venus, qui ont voulu trouver Jésus en se passant de son Eglise; mais *ce que Dieu a uni, l'homme le séparerait-il donc*[2]? et ces hommes, à la poursuite du Christ de leurs conceptions, n'ont rencontré ni Jésus ni l'Eglise. D'autres enfin sont fils de l'Eglise, mais se persuadent que, dans les pâturages où, à bon droit, leur âme veut s'engraisser de Dieu, ils n'ont à rechercher que le Pasteur divin qui réside au ciel; et néanmoins, en remettant à un autre le soin de *paître agneaux et brebis*[3], Jésus sans doute n'entendait pas qu'il en fût ainsi : par ces paroles, ce n'est pas de quelques-uns seulement, des commençants ou des imparfaits, des puissants ou des saints, mais de tous, petits et grands, que le céleste Pasteur confiait à Simon fils de Jean la nourriture, la direction, l'accroissement et la garde.

O âme avide de Dieu, sache donc aller à Pierre; ne crois pas arriver autrement à l'apaisement de la faim qui te presse. Formée à l'école de la sainte Liturgie, tu n'es point de celles assurément qui, dans le divin Fils de Marie, négligent l'humanité pour arriver, disent-elles, plus vite et plus sûrement au Verbe; mais pareillement, ne cherche point, comme tu ferais d'un obstacle, à tourner le Vicaire de Dieu. Jésus n'est pas moins impatient que toi de la rencontre; sois donc as-

1. JOHAN. XIV, 7. — 2. MATTH. XIX, 6; Eph. V, 32.— 3. JOHAN. XXI, 15-17.

surée que ce qu'il place entre toi et lui, sur la route, n'est point retardement, mais secours. Comme, en l'auguste Eucharistie, les espèces sacrées ne sont que pour t'indiquer où t'attend celui que tu ne saurais trouver par toi-même ici-bas : ainsi le mystère de Pierre n'a d'autre fin que de te montrer sûrement où réside pour toi, dans son autorité et son infaillible conduite, celui qui réside pour toi de même au divin Sacrement dans sa propre substance. Les deux mystères se complètent ; ils marchent de pair et cesseront à la fois, lorsque nos yeux auront pouvoir de contempler directement Jésus ; mais d'ici là, l'Eglise y voit bien moins un intermédiaire ou un voile, que le signe mille fois précieux de l'Epoux invisible. Aussi ne t'étonne point que les honneurs rendus par elle à Pierre, rivalisent avec ceux qu'elle prodigue à l'Hostie ; dans ces génuflexions multipliées également des deux parts, elle adore en effet également : non l'homme sans doute qu'elle voit assis au trône apostolique, pas plus que les espèces perçues par ses sens à l'autel ; mais des deux parts le même Jésus, qui se tait au Sacrement, qui parle et commande en son Vicaire.

Au reste, elle sait que Pierre seul peut lui donner l'Hostie. Le baptême qui nous fait fils de Dieu, et tous les sacrements qui multiplient en nous les énergies divines, sont un trésor dont seul il a licence de disposer légitimement par lui-même ou par d'autres. C'est sa parole qui, dans tout le monde, à tous les degrés de l'enseignement autorisé, fait naître au fond des âmes la

foi commencement du salut, et l'y développe, depuis ces humbles commencements jusqu'aux plus lumineux sommets de la sainteté. Et comme, sur les montagnes, la vie des conseils évangéliques est le jardin plus spécialement réservé de l'Epoux, Pierre aussi se réserve la conduite et protection plus spéciale des familles religieuses, voulant pouvoir toujours lui-même, directement, offrir à Jésus les plus belles fleurs de cette sainteté dont son haut ministère est le principe et l'appui. Ainsi sanctifiée, c'est encore à Pierre que l'Eglise s'adresse pour apprendre de lui la manière d'aller à l'Epoux, dans ses hommages et son culte ; elle lui répète, comme autrefois les disciples au Sauveur : *Enseignez-nous à prier* [1] ; et Pierre, s'inspirant de ce qu'il sait des pompes de la patrie, ordonne ici-bas l'étiquette sacrée et dicte à l'Epouse le thème de ses chants. Enfin à sa sainteté, qui donc, sinon Pierre, vient ajouter encore ces caractères d'unité, de catholicité, d'apostolicité, qui sont pour elle, en face du monde, l'irréfragable titre de ses droits au trône et à l'amour du Fils de Dieu ?

Si nous sommes vraiment fils de l'Eglise, si c'est au cœur de notre Mère que nous puisons nos sentiments, comprenons quels seront la reconnaissance, le respect plein d'amour, la tendre confiance, le dévouement absolu de tout notre être envers l'homme de qui, par la très suave volonté de Dieu, nous viennent tous ces biens. Pierre en lui-même

1. Luc. xi, 1.

et dans ses successeurs, en celui surtout qui porte de nos jours le poids du monde et nos propres fardeaux, sera l'objet constant de notre culte filial. Ses gloires, ses souffrances, ses pensées seront nôtres. N'oublions pas que celui dont le Pontife Romain est le représentant visible, a voulu que tous ses membres eussent leur part invisible au gouvernement de son Église : la responsabilité de chacun en un point d'importance si majeure, est clairement indiquée par le devoir de la prière, qui compte plus que l'action devant Dieu, et que l'amour rend plus forte que l'enfer [1]. Et cet autre devoir majeur de l'aumône, qui nous oblige à subvenir à l'indigence du plus humble de nos frères : croirions-nous donc en être libres à l'égard de l'évêque et du père de nos âmes, lorsque d'injustes spoliations l'amènent à connaître, dans les nécessités de son immense gestion, le besoin et la gêne ? Heureux qui, au tribut de l'or, peut être admis à joindre celui du sang ! mais tous n'ont pas cet honneur.

En ce dernier jour de l'Octave consacrée au triomphe des deux princes des Apôtres, saluons encore la ville qui fut témoin de leurs derniers combats. Elle garde leurs tombes, et reste le siège du successeur de Pierre ; à ce double titre elle est le vestibule des cieux, la capitale de l'empire des âmes. La pensée des augustes trophées élevés sur les deux rives de son fleuve et des souvenirs glorieux multipliés alentour, faisait

1. Cant. VIII, 6.

tressaillir sous le ciel de l'Orient saint Jean Chrysostome. « Non, s'écriait-il dans une Homélie à son peuple ; le ciel, lorsque le soleil l'illumine de tous ses feux, n'a rien de comparable à la splendeur de Rome versant sur le monde la lumière de ces deux flambeaux. C'est de là que sera enlevé Paul, que partira Pierre. Réfléchissez et frissonnez déjà à la pensée du spectacle dont Rome sera témoin, lorsque Paul avec Pierre se levant de leurs tombes seront emportés à la rencontre du Seigneur. Quelle rose éclatante Rome présente au Christ ! Quelles couronnes entourent cette cité ! De quelles chaînes d'or elle est ceinte ! Quelles fontaines elle possède ! Cette ville fameuse, je l'admire, non à cause de l'or dont elle abonde, non à cause de ses fastueux portiques, mais parce qu'elle garde dans son enceinte ces deux colonnes de l'Eglise [1]. » Et l'illustre orateur exprimait en termes brûlants le désir qu'il aurait eu de visiter les grands tombeaux, trésor du monde, rempart assuré de la cité-reine.

Aujourd'hui, des divers territoires assignés à leur zèle, les chefs du peuple de Dieu viennent, à des intervalles fixés par le droit, visiter les basiliques élevées sur les restes précieux de Pierre et de Paul ; comme celui-ci durant sa vie mortelle [2], ils doivent aussi venir *voir Pierre* vivant toujours dans le Pontife héritier de sa primauté. Si les simples chrétiens ne sont pas soumis à une obligation qui est, pour leurs évêques, l'objet

1. Homil. XXXII in Ep. ad Rom. — 2. Gal. I. 18.

d'un serment solennel, tout vrai catholique dirigera néanmoins fréquemment sa pensée vers les sommets bénis d'où partent les canaux du salut pour de là se diviser sur la terre entière. Un des symptômes les plus consolants de nos temps malheureux est le mouvement qui commence à ébranler les foules et à les porter vers la Ville éternelle. Mouvement à encourager, s'il en fut ; car il nous fait rentrer dans les plus saines traditions de nos pères ; et aujourd'hui, les facilités d'un pareil pèlerinage, une fois dans la vie, sont devenues telles que, pour un grand nombre, il ne saurait aller sérieusement à l'encontre d'aucune nécessité réelle de position ou de famille.

Si tous pourtant ne peuvent s'approprier en ce sens la parole du Psaume : « Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit, nous irons dans la maison du Seigneur ; » que tous du moins, aussi bien et mieux que le Juif, sachent redire ces accents du vrai patriotisme des âmes : « Que tous les biens soient pour ceux qui t'aiment, ô vraie Jérusalem ! que la paix règne sur tes remparts, et l'abondance dans tes forteresses. C'est là mon vœu, à cause de mes frères qui sont en toi ; c'est là ma prière, parce que tu es pour moi la maison du Seigneur notre Dieu [1]. »



Pour rendre honneur aux églises de la Ville éternelle qui gardent les principaux souvenirs des saints Apôtres, Benoît XIV

1. Psalm. CXXI.

établit [1] que, chacun des jours de l'Octave, une Messe pontificale serait chantée successivement dans l'une de ces églises, avec le concours des chantres et autres ministres de la chapelle papale. Au lendemain de la fête du 29 juin, que le Pontife souverain se réserve de célébrer lui-même en la Basilique Vaticane sur le tombeau du prince des Apôtres, les évêques Assistants au trône pontifical sont convoqués dans la Basilique de la voie d'Ostie qui abrite, non loin du lieu de son martyre, le corps et les chaînes du Docteur des nations. Les Protonotaires apostoliques se réunissent le 1er juillet dans l'Eglise de Sainte-Pudentienne, ancienne maison du sénateur Pudens, « où, dit Benoît XIV, Pierre annonçant la parole divine et célébrant les saints Mystères, jeta en quelque sorte les premiers fondements de l'Eglise Romaine mère et maîtresse des autres Eglises. » Le 2 juillet, les Auditeurs de Rote et le Maître du sacré palais honorent de même, à Sainte-Marie *in Via lata*, la mémoire du séjour que fit en ce lieu durant deux années l'Apôtre des gentils. Le cinquième jour, 3 juillet, la Messe pontificale est célébrée à Saint-Pierre-ès-liens, avec l'assistance des Clercs de la Chambre ; le sixième jour, à la prison Mamertine en présence des Votants de la Signature ; le septième, devant les Abréviateurs du Parc-Majeur, à Saint-Pierre *in Montorio* désigné par une tradition comme l'emplacement du martyre de l'Apôtre. Enfin, le 6 juillet, le Sacré-Col-

1. *Bulle* Admirabilis Sapientiæ Dei sublimitas, *1er Avril* 1743.

lège des Cardinaux termine l'Octave en grande solennité à Saint-Jean de Latran, où sont exposés à la vénération publique, en de riches reliquaires, les chefs mêmes de saint Pierre et de saint Paul.

Entrons dans la pensée qui inspira au grand Pape Benoît XIV cette distribution des jours de l'Octave des saints Apôtres, et prions avec lui pour la Ville et le monde, en empruntant au Sacramentaire de son immortel prédécesseur, saint Léon Ier, les deux formules qui suivent.

PRÉFACE

Vere dignum. Qui prævidens quantis nostra Civitas laboratura esset incommodis, Apostolici roboris in eadem præcipua membra posuisti. Sed o felix, si tuos præsules, Roma, cognosceres, et tantos digne studeres celebrare rectores ! Nulli te hostes impeterent, nulla prorsus arma terrerent, si eorum famulata doctrinis veraciter atque fideliter eos proposito christianæ sinceritatis ambires ; quum tibi sufficienter appareat, quæ benemeritis dona conferrent, qui tuentur etiam peccatores.

Il est vraiment juste de vous rendre grâces, à vous qui, prévoyant les épreuves dont notre Ville aurait à subir l'assaut, plaçâtes en elle les membres principaux de la vigueur apostolique. O Rome heureuse, si tu connaissais tes gardiens, si tu mettais ton zèle à célébrer dignement de si nobles guides ! Aucun ennemi ne t'attaquerait, tu ne craindrais aucunes armes, si, docile à leurs enseignements, véridique et fidèle, tu te pressais autour d'eux dans la profession d'un sincère christianisme. Quels dons te viendraient d'eux si tu les méritais, ils le montrent assez par la protection que déjà ils accordent à des pécheurs.

ORAISON.

Deus, qui Ecclesiæ tuæ in sanctis montibus fun-

O Dieu qui avez placé sur les montagnes saintes les

fondements de votre Eglise ; faites qu'elle ne soit minée par aucune entreprise de l'erreur, ébranlée par aucun trouble du monde : mais que, fondée par les Apôtres, elle soit toujours ferme, et, protégée par eux, toujours tranquille. Par Jésus-Christ.

damenta posuisti : da, ut nullis errorum subruatur incursibus, nulla mundi perturbatione quatiatur ; sed Apostolica semper et institutione sit firma, et interventione secura. Per Dominum.

La Prose suivante, d'Adam de Saint-Victor, terminera dignement le recueil des pièces liturgiques qui nous ont aidés, durant cette Octave, à pénétrer dans l'esprit de la sainte Eglise. Nous la choisissons de préférence à celle de l'illustre poète qui commence par ces mots *Gaude Roma, caput mundi,* et qui est exclusivement personnelle à saint Pierre, dont elle raconte les miracles et la vie.

SÉQUENCE.

Que Rome en Pierre se glorifie, que Rome d'un même culte vénère aussi Paul ; ou bien plutôt que tout entière, en allégresse, en chants joyeux, l'Eglise célèbre ce jour.

Ils sont ses fondements, ses fondateurs et ses appuis ; bases, architraves, couvertures et tentures, peaux du temple richement teintes, coupes, pommes et lis d'ornements.

Ils sont les nuées éclatantes arrosant la terre de nos cœurs, tantôt de pluie, tantôt de ro-

Roma Petro glorietur,
Roma Paulum veneretur
Pari reverentia :
Imo tota jocundetur,
Et jocundis occupetur
LaudibusEcclesia.

Hi sunt ejus fundamenta,
Fundatores, fulcimenta,
Bases, epistylia ;
Iidem saga, qui cortinæ,
Pelles templi jacinthinæ,
Scyphi, spheræ, lilia.

Hi sunt nubes coruscantes,
Terram cordis irrigantes

Nunc rore, nunc pluvia ;
Hi præcones novæ legis
Et ductores novi gregis
Ad Christi præsepia.

sée. Ils sont les hérauts de la loi nouvelle, les guides du troupeau nouveau vers le bercail du Christ.

Laborum socii
Triturant aream,
In spe denarii
Colentes vineam.

Ensemble ils foulent l'aire, compagnons de labeurs ; ils travaillent à la vigne dans l'espoir du denier.

His ventilantibus,
Secedit palea,
Novisque frugibus
Implentur horrea.

Par leurs efforts la paille est séparée, les greniers se remplissent de la moisson nouvelle.

Ipsi montes appellantur,
Ipsi prius illustrantur
Veri solis lumine.
Mira virtus est eorum ;
Firmamenti vel cœlorum
Designantur nomine.

On les appelle les monts, frappés qu'ils sont les premiers de la lumière du vrai soleil. Admirable est leur force ; aussi les désigne-t-on sous le titre de firmament ou de cieux.

Fugam morbis imperant,
Leges mortis superant,
Effugant dæmonia.
Delent idolatriam,
Reis donant veniam,
Miseris solatia.

Ils mettent en fuite les maladies, domptent la mort et ses lois, chassent les démons. Ils détruisent l'idolâtrie, donnent grâce aux coupables, aux malheureux consolation.

Laus communis est amborum,
Quum sint tamen singulorum
Dignitates propriæ :
Petrus præit principatu,
Paulus pollet magistratu
Totius Ecclesiæ.

La louange est commune pour les deux, quoique la dignité de chacun soit particulière : Pierre précède par la primauté, Paul excelle par ses enseignements dans l'Eglise entière.

Principatus uni datur,

La primauté est donnée à

<table>
<tr><td>un seul, et l'unité de la foi catholique est ainsi proclamée. Une seule écorce est pour les grains, et tous en leur multiplicité ont une seule vertu sous la même écorce.</td><td>Unitasque commendatur
Fidei catholicæ ;
Unus cortex est granorum,
Sed et una vis multorum
Sub eodem cortice.</td></tr>
<tr><td>Rome fut le rendez-vous des courriers du salut: là, comme ils le savaient, dominait le mal, et le remède était absent. Médecins fidèles, ils combattent le mal ; les malades en délire repoussent les remèdes de la vie, les insensés la science.</td><td>Romam convenerant
Salutis nuntii,
Ubi plus noverant
Inesse vitii,
Nihil medicinæ.
Insistunt vitiis
Fideles medici ;
Vitæ remediis
Obstant phrenetici,
Fatui doctrinæ.</td></tr>
<tr><td>Le nom du Christ a retenti : Simon le Mage et Néron se troublent à ces discours, et ne cèdent pas aux Apôtres. Mais on voit céder toute langueur et la mort obéir ; le Mage se brise, Rome croit, et le monde revient à la vie, rejetant les idoles.</td><td>Facta Christi mentione,
Simon magus cum Nerone
Conturbantur hoc sermone,
Nec cedunt Apostolis.
Languor cedit, mors obedit,
Magus crepat, Roma credit,
Et ad vitam mundus redit,
Reprobatis idolis.</td></tr>
<tr><td>Néron chargé de crimes frémit ; la mort du Mage le désole : autant lui plaisait son erreur, autant il est marri de sa chute. Les combattants du bon combat ne peuvent être ébranlés dans leur foi ; ils se redressent de toute leur taille à la lutte, sans craindre le glaive.</td><td>Nero fremit sceleratus,
Magi morte desolatus,
Cujus error ei gratus,
Grave præcipitium.
Bellatores præelecti
Non a fide possunt flecti ;
Sed in pugna stant erecti,
Nec formidant gladium.</td></tr>
</table>

Petrus, hæres veræ lucis,
Fert inversus pœnam crucis,
Paulus ictum pugionis :
Nec diversæ passionis
Sunt diversa præmia.
Patres summæ dignitatis,
Summo Regi conregnatis :
Vincla nostræ pravitatis
Solvat vestræ potestatis
Efficax sententia.
Amen.

Pierre, l'héritier de la vraie lumière, subit la croix la tête en bas ; Paul est passé par l'épée : supplice divers, même récompense. Pères de dignité souveraine, vous régnez avec le souverain Roi : déliez les liens de notre malice par la sentence efficace qui est en votre pouvoir.
Amen.





LE VII JUILLET.

LES

SAINTS CYRILLE ET MÉTHODIUS.

ÉVÊQUES ET CONFESSEURS, APÔTRES DES SLAVES.

Il convenait que l'Octave des Princes des Apôtres ne s'éloignât point, sans qu'apparussent au Cycle sacré quelques-uns des satellites glorieux qui empruntent d'eux leur lumière à travers les siècles. Deux astres jumeaux se lèvent au ciel de la sainte Eglise, illuminant des feux de leur apostolat d'immenses contrées. Partis de Byzance, on croirait tout d'abord que leur évolution va s'accomplir indépendante des lois que l'ancienne Rome a puissance de dicter aux mouvements des cieux, dont il est dit qu'*ils racontent la gloire de Dieu et les œuvres de ses mains*[1]. Mais saint Clément Ier, dont les reliques sont tirées par eux d'une obscurité de huit siècles, incline leur marche vers la cité maîtresse ; et bientôt on les voit graviter avec un éclat incomparable dans l'orbite de Pierre, manifestant une fois de plus au monde que toute vraie lumière, dans l'ordre du salut, rayonne uniquement du Vicaire de l'Homme-Dieu. Alors aussi, une fois

1. Psalm. XVIII, 2

de plus, se réalise magnifiquement la parole du Psaume, que *tout idiome et toute langue entendra la voix des messagers de la lumière* [1].

Au subit et splendide épanouissement de la Bonne Nouvelle qui marqua le premier siècle de notre ère, avait succédé le labeur du second apostolat, chargé par l'Esprit-Saint d'amener au Fils de Dieu les races nouvelles appelées par la divine Sagesse à remplacer l'ancien monde. Déjà, sous l'influence mystérieuse de la Ville éternelle s'assimilant par un triomphe nouveau ceux qui l'avaient vaincue, une autre race latine s'était formée des barbares mêmes dont l'invasion, comme un déluge, semblait avoir pour jamais submergé l'Empire. L'accession des Francs au baptême, la conversion des Goths ariens et de leurs nombreux frères d'armes achevaient à peine cette transformation merveilleuse, que les Anglo-Saxons, puis les Germains, suivis bientôt des Scandinaves, venaient, sous la conduite des moines Augustin, Boniface et Anschaire, frapper eux-mêmes aux portes de l'Eglise. A la voix créatrice des apôtres nouveaux, l'Europe apparaissait, sortant des eaux de la fontaine sacrée.

Cependant, le mouvement continu de la grande émigration des peuples avait amené sur les rives du Danube une famille dont le nom commençait, au IXe siècle, à fixer l'attention du monde. Entre l'Orient et l'Occident, les Slaves, mettant à profit la faiblesse des descendants de Charlemagne et les révolutions de la cour de Byzance, ten-

1. Psalm. XVIII, 4.

daient à ériger leurs tribus en principautés indépendantes de l'un et l'autre empire. C'était l'heure que la Providence avait choisie, pour conquérir au christianisme et à la civilisation une race jusque-là sans histoire. L'Esprit de la Pentecôte se reposait sur les deux saints frères que nous fêtons en ce jour. Préparés par la vie monastique à tous les dévouements, à toutes les souffrances, ils apportaient à ces peuples qui cherchaient à sortir de leur obscurité passée, les premiers éléments des lettres et la connaissance des nobles destinées auxquelles le Dieu Sauveur conviait les hommes et les nations. Ainsi la race Slave devenait digne de compléter la grande famille européenne ; et Dieu, dans cette Europe objet des éternelles prédilections, lui concédait l'espace plus largement qu'il ne l'avait fait pour ses devancières.

Heureuse, si toujours elle s'était tenue attachée à cette Rome qui, dans les rivalités dont ses origines eurent à subir l'assaut, l'avait si grandement aidée ! Rien, en effet, ne seconda plus ses aspirations à l'indépendance que la faveur d'une langue spéciale dans les rites sacrés, obtenue pour elle du Siège de Pierre par ses deux apôtres. Les réclamations de ceux qui prétendaient la garder sous leurs lois, montrèrent assez, dès lors, la portée politique d'une concession aussi insolite qu'elle était décisive pour consacrer dans ces régions l'existence d'un peuple nouveau, distinct à la fois des Germains et des Grecs. L'avenir le devait mieux prouver encore. Si aujourd'hui, des Balkans à l'Oural, des rivages grecs aux bords glacés de l'Océan

du Nord, la race Slave s'étend, toujours forte, irréductible aux invasions, maintenant, au sein des empires qui ont pu la terrasser un jour, ce dualisme que le peuple vainqueur doit se résigner à porter en ses flancs comme une menace toujours vivante à travers les siècles : un tel phénomène, qui ne se retrouve point ailleurs en pareille mesure, est le produit de la démarcation puissante opérée il y a mille ans entre cette race et le reste du monde, par l'introduction dans la Liturgie de sa langue nationale. Devenu sacré par cet usage, le Slavon primitif ne connut point les variations inhérentes aux idiomes des autres nations ; tout en donnant naissance aux dialectes variés de divers peuples issus de la souche commune, il resta le même, suivant les moindres tribus slaves dans les péripéties de leur histoire, et continuant, pour le plus grand nombre, de les grouper à part de toutes autres au pied des autels. Belle unité, gloire de l'Eglise, si le désir, si l'espérance des deux Saints qui l'avaient établie sur le roc immuable, avaient pu l'y maintenir ! Arme terrible au service de la tyrannie, si jamais Satan la faisait tomber par le schisme entre les mains de quelqu'un des suppôts de l'enfer.

Mais ces considérations nous entraîneraient trop loin. Il est temps de lire le récit très complet que l'Eglise romaine consacre aujourd'hui aux deux illustres et très saints frères Cyrille et Méthodius.

CYRILLUS et Methodius fratres germani,	CYRILLE et Méthodius étaient frères germains ;

ils naquirent à Thessalonique de très nobles parents. De bonne heure ils se rendirent à Constantinople, pour se former aux arts libéraux dans cette capitale de l'Orient. Leurs progrès furent en peu de temps considérables. Cyrille surtout acquit une telle réputation de science, que, pour le distinguer par honneur, on l'appelait le philosophe. Méthodius avait embrassé la vie monastique. Pour Cyrille, à l'instigation du Patriarche Ignace, il fut jugé digne par l'impératrice Théodora d'aller instruire dans la foi chrétienne les Khazares habitant au delà de la Chersonèse ; ses enseignements les amenèrent, par l'aide de Dieu, à Jésus-Christ, et mirent fin à leurs nombreuses superstitions. Ayant organisé au mieux la nouvelle communauté chrétienne, il revint plein de joie à Constantinople, et rejoignit lui-même Méthodius au monastère de Polychrone. Cependant la renommée des succès obtenus au delà de la Chersonèse étant parvenue à Ratislas, prince de Moravie, porta ce dernier à revenir jusqu'à trois fois à la charge près de l'empereur Michel, pour obtenir de Constantinople quelques ouvriers évangéliques. Cyrille et Méthodius étant donc désignés pour

Thessalonicæ amplissimo loco nati, Constantinopolim mature concesserunt, ut in ipsa urbe Orientis principe humanitatis artes addiscerent. Uterque plurimum brevi profecerunt ; sed maxime Cyrillus, qui tantam scientiarum laudem adeptus est, ut singularis honoris causa philosophus appellaretur. Deinde monachum agere Methodius cœpit ; Cyrillus autem dignus est habitus, cui Theodora imperatrix, auctore Ignatio Patriarcha, negotium daret erudiendi ad fidem christianam Chazaros trans Chersonesum incolentes ; quos præceptis suis edoctos et Dei numine instinctos, multiplici superstitione deleta, ad Jesum Christum adjunxit. Recenti Christianorum communitate optime constituta, Constantinopolim rediit alacer, atque in monasterium Polychronis, quo se jam Methodius receperat, Cyrillus ipse secessit. Interim cum res trans Chersonesum prospere gestas ad Ratislaum Moraviæ principem fama detulisset, is de aliquot operariis evangelicis Constantinopoli arces-

sendis cum imperatore Michaele tertio egit. Igitur Cyrillus et Methodius illi expeditioni destinati, et in Moraviam celebri lætitia excepti, animos christianis institutionibus tanta vi, tamque operosa industria excolendos aggrediuntur, ut non longo intervallo ea gens nomen Jesu Christo libentissime dederit. Ad eam rem non parum scientia valuit dictionis Slavonicæ, quam Cyrillus ante perceperat, multumque potuerunt sacræ utriusque Testamenti litteræ, quas proprio populi sermone reddiderat : nam Cyrillus et Methodius principes inveniendi fuerunt ipsas litteras, quibus est sermo ipsorum Slavorum signatus et expressus, eaque de causa ejusdem sermonis auctores non immerito habentur.

cette expédition, furent reçus en Moravie avec grande allégresse; ils mirent tant de force, tant de soins et d'habileté à infuser dans les esprits la doctrine chrétienne, qu'il ne fallut pas longtemps pour que cette nation donnât de grand cœur son nom à Jésus-Christ. Ce dénouement ne fut pas peu favorisé par la connaissance de la langue slavonne que Cyrille avait acquise auparavant ; ne fut point non plus de peu de poids la traduction qu'il fit, dans l'idiome propre à ces peuples, de l'Ecriture sainte des deux Testaments. Cyrille et Méthodius, en effet, furent les premiers à donner l'alphabet dont se servent les Slaves, et pour cette cause, non sans raison, ils sont regardés comme les pères de cette langue.

CUM rerum gestarum gloriam secundus rumor Romam nuntiasset, sanctus Nicolaus Primus Pontifex Maximus fratres optimos Romam contendere jussit. Illi Romanum iter ingressi, reliquias sancti Clementis Primi Pontificis Maximi, quas

LE bruit public porta jusqu'à Rome la gloire de si grandes actions, et le Pape saint Nicolas Ier envoya l'ordre de s'y rendre aux illustres frères. Ils se mettent en route, apportant avec eux les reliques du Pape saint Clément Ier, que Cyrille avait découvertes à Cherson. A cette nouvelle, Adrien II,

qui avait succédé à Nicolas, se porte en grand honneur à leur rencontre, accompagné des clercs et du peuple. Cyrille et Méthodius rendent ensuite compte au Souverain Pontife entouré du clergé romain, des saints labeurs de leur charge apostolique. Comme des envieux basaient contre eux une accusation, sur ce fait qu'ils s'étaient permis d'user de la langue slavonne dans l'accomplissement des rites sacrés, ils appuyèrent leur cause de raisons si claires et si sûres, qu'ils reçurent du Pontife et de l'assistance approbation et louange. Tous deux s'étant alors engagés sous serment à persévérer dans la foi du bienheureux Pierre et des Pontifes Romains, furent consacrés évêques par Adrien. Mais il était arrêté dans les décrets divins que Cyrille, plus mûr par la vertu que par l'âge, terminerait à Rome le cours de sa vie. Le corps du défunt fut l'objet de solennelles funérailles, et placé dans le tombeau même qu'Adrien s'était fait préparer; on le conduisit ensuite à Saint-Clément, pour y reposer près des cendres du saint Pape. Ces marches par la Ville au millieu du chant festif des psaumes, cette pompe moins funèbre que

Cyrillus Chersonæ repererat, secum advehunt. Quo nuntio, Adrianus Secundus, qui Nicolao demortuo fuerat suffectus, clero populoque comitante, obviam eis magna cum honoris significatione progreditur. Deinde Cyrillus et Methodius de munere apostolico in quo essent sancte laborioseque versati, ad Pontificem Maximum, assidente clero, referunt; cum autem eo nomine ab invidis accusarentur, quod sermonem Slavonicum in perfunctione munerum sacrorum usurpavissent, causam dixere rationibus tam certis tamque illustribus, ut Pontifex et clerus et laudarint homines et probarint. Tum ambo jurati se in fide beati Petri et Pontificum Romanorum permansuros, episcopi ab Adriano consecrati sunt. Sed erat provisum divinitus, ut Cyrillus vitæ cursum Romæ conderet, virtute magis quam ætate maturus. Itaque defuncti corpus elatum funere publico, in ipso sepulcro quod sibi Adrianus exstruxerat compositum fuit; tum ad sancti Clementis deductum, et hujus prope

cineres conditum. Cumque veheretur per Urbem inter festos psalmorum cantus, non tam funeris quam triumphi pompa, visus est populus Romanus libamenta honorum cœlestium viro sanctissimo detulisse. Methodius vero in Moraviam regressus, ibique factus forma gregis ex animo, rei catholicæ inservire majore in dies studio institit. Quin etiam Pannonios, Bulgaros, Dalmatas in fide christiani nominis confirmavit ; in Carinthiis autem ad unius veri Dei cultum traducendis plurimum elaboravit.

triomphale, sembla de la part du peuple romain comme l'inauguration des honneurs célestes pour un si saint personnage. Méthodius retourna en Moravie ; il mit toute son âme à s'y montrer le modèle du troupeau, se dépensant toujours plus ardemment au service des intérêts catholiques. On le vit même, indépendamment des Moraves, confirmer dans la foi du nom chrétien Pannoniens, Bulgares, Dalmates, et s'employer grandement à amener les Carinthiens au culte du seul Dieu véritable.

APUD Joannem Octavum, qui Adriano successerat, iterum de suspecta fide violatoque more majorum accusatus, ac Romam venire jussus, coram Joanne, et episcopis aliquot cleroque urbano, facile vicit catholicam prorsus fidem et se retinuisse constanter, et cæteros diligenter edocuisse : quod vero ad linguam Slavonicam in sacris peragendis usurpatam, se certis de causis ex venia Adriani Pontificis, nec sacris Litteris repugnantibus, jure fe-

CEPENDANT Jean VIII avait succédé à Adrien. L'apôtre, accusé de nouveau comme suspect dans la foi et violateur des règles des anciens, fut mandé à Rome. En présence de Jean, de plusieurs évêques et du clergé de la Ville, il vengea sans peine la pureté de la croyance qu'il avait gardée pour lui fidèlement et enseignée aux autres avec zèle ; pour l'usage du Slavon dans la sainte Liturgie, il montra qu'il avait agi légitimement, avec la permission du Pape Adrien et pour de bons motifs qui n'allaient point contre les saintes

Lettres. C'est pourquoi, quant au présent, le Pontife, embrassant la cause de Méthodius, donna ordre qu'on reconnût son pouvoir archiépiscopal et la légitimité de son expédition chez les Slaves, publiant même des lettres à cet effet. De retour donc en Moravie, Méthodius continua de remplir avec un soin toujours plus vigilant la charge qui lui était assignée, et souffrit même pour elle l'exil de bon cœur. Il amena à la foi le prince des Bohémiens et son épouse, et répandit au loin dans cette nation le nom chrétien. Il porta la lumière de l'Evangile en Pologne, et, au rapport de quelques historiens, ayant établi à Léopol un siège épiscopal, il pénétra dans la Moscovie proprement dite, où il fonda le trône pontifical de Kiew. Enfin, revenu en Moravie chez les siens, et sentant que le terme de ses pérégrinations ici-bas était proche, il se désigna lui-même un successeur, encouragea par de suprêmes recommandations le clergé et le peuple à la vertu, et termina en grande paix cette vie qui avait été pour lui le chemin du ciel. Ainsi que Rome avait fait pour Cyrille, la Moravie entoura Méthodius mourant des plus grands honneurs. Leur fête était solen-

cisse. Quapropter in re præsenti complexus Methodium Pontifex, potestatem ejus archiepiscopalem, expeditionemque Slavonicam, datis etiam litteris, ratam esse jussit. Quare Methodius in Moraviam reversus assignatum sibi munus explere vigilantius perseveravit, pro quo et exsilium libenter passus est. Bohemorum principem ejusque uxorem ad fidem perduxit, et in ea gente christianum nomen longe lateque vulgavit. Evangelii lumen in Poloniam invexit, et, ut nonnulli scriptores tradunt, sede episcopali Leopoli fundata, in Moscoviam proprii nominis digressus, thronum pontificalem Kiowensem constituit. Demum in Moraviam reversus est ad suos; jamque sese abripi ad humanum exitum sentiens, ipsemet sibi successorem designavit, clerumque et populum supremis præceptis ad virtutem cohortatus, ea vita, quæ sibi via in cœlum fuit, placidissime defunctus est. Uti Cyrillum Roma, sic Methodium Moravia decedentem summo honore prosecuta est. Illorum vero festum, quod apud

Slavoniæ populos jamdiu celebrari consueverat. Leo Decimus tertius Pontifex Maximus cum Officio ac Missa propria in universa Ecclesia quotannis agi præcepit.

nisée depuis longtemps déjà chez les peuples Slaves, lorsque le Souverain Pontife Léon XIII ordonna qu'elle fût célébrée tous les ans dans l'Eglise universelle, avec un Office et une Messe propres.

En inscrivant la solennité des saints Cyrille et Méthodius au calendrier universel, le Souverain Pontife Léon XIII a voulu donner lui-même leur expression aux hommages et prières de l'Eglise, dans les deux Hymnes de la fête.

Ire HYMNE.

Sedibus cœli nitidis receptos
Dicite athletas geminos, fideles :
Slavicæ duplex columen, decusque
Dicite gentis.

Chantez, fidèles, les deux guerriers reçus dans les brillantes demeures des cieux ; chantez du peuple Slave la double force et la gloire.

Hos amor fratres sociavit unus,
Unaque abduxit pietas eremo,
Ferre quo multis celerent beatæ
Pignora vitæ.

Un même amour a réuni ces frères, une même piété les arrache au désert : ils brûlent de porter à plusieurs les gages de la vie bienheureuse.

Luce, quœ templis superis renidet,
Bulgaros complent, Moravos, Bohemos ;
Mox feras turmas numerosa Petro
Agmina ducunt.

Par eux la lumière qui brille dans les temples d'en haut, remplit Bulgares, Moraves et Bohémiens : farouches multitudes, que bientôt ils amènent à Pierre en bataillons pressés.

Ceignant la couronne méritée, oh ! continuez pourtant d'être propices aux prières et aux larmes : il est besoin que vous gardiez aux Slaves vos présents d'autrefois.

Debitam cincti meritis coronam,
Pergite o flecti lacrymis precantum ;
Prisca vos Slavis opus est datores
Dona tueri.

Que la généreuse terre qui crie vers vous, conserve la pureté de la foi éternelle ; comme elle fit au commencement, Rome elle-même toujours lui donnera le salut.

Quæque vos clamat generosa tellus
Servet æternæ fidei nitorem ;
Quæ dedit princeps, dabit ipsa semper
Roma salutem.

Auteur de la race humaine et son Rédempteur, dont la bonté nous vaut tous les biens, à vous action de grâces, à vous soit gloire dans tous les siècles !

Amen.

Gentis humanæ Sator et Redemptor,
Qui bonus nobis bona cuncta præbes,
Sint tibi grates, tibi sit per omne
Gloria sæclum.
Amen.

IIe HYMNE.

Belle lumière de la patrie, lumière aimée des peuples Slaves, ô frères, à vous nos vœux, à vous chaque année nos cantiques.

Lux o decora patriæ,
Slavisque amica gentibus,
Salvete, fratres : annuo
Vos efferemus cantico ;

Rome applaudit à votre entrée ; mère, elle embrasse ses fils ; elle les décore du diadème des Pontifes, les revêt d'une force nouvelle.

Quos Roma plaudens excipit,
Complexa mater filios,
Auget corona præsulum,
Novoque firmat robore.

Jusqu'au plus loin des terres barbares vous continuez de porter Jésus-Christ ; vous nourrissez de sa lumière

Terras ad usque barbaras
Inferre Christum pergitis :

Quot vanus error luserat, Almo repletis lumine.	bienfaisante ceux dont se jouait une vaine erreur.
Noxis soluta pectora Ardor supernus abripit ; Mutatur horror veprium In sanctitatis flosculos.	Les cœurs sont délivrés des vices, une ardeur d'en haut s'en empare ; l'horreur des ronces fait place aux fleurs de la sainteté.
Et nunc serena cœlitum Locati in aula, supplici Adeste voto : Slavicas Servate gentes Numini.	Et maintenant membres de l'heureuse cour des habitants des cieux, écoutez nos vœux suppliants : sauvez pour Dieu les peuples Slaves.
Errore mersos unicum Ovile Christi congreget ; Factis avitis æmula Fides virescat pulchrior.	Que l'unique bercail du Christ rassemble ceux qu'entraînait l'erreur ; qu'émule des gestes des aïeux, leur foi reverdisse plus belle.
Tu nos, beata Trinitas, Cœlesti amore concita, Patrumque natos inclyta Da persequi vestigia. Amen.	Trinité bienheureuse, faites sentir à nos âmes l'aiguillon du céleste amour ; qu'on voie les fils suivre les traces illustres de leurs pères. Amen.

A cet auguste hommage nous joignons nos vœux, ô saints frères. Avec le Pontife suprême, nous osons chanter vos louanges, et vous recommander l'immense portion de l'héritage du Christ où vos sueurs firent germer, à la place des ronces, les fleurs de la sainteté. Préparés dans la solitude à toute œuvre bonne et utile au Seigneur [1], vous

1. II Tim. II, 21.

ne craignîtes point d'aborder les premiers ces régions inconnues, l'effroi du vieux monde, ces terres de l'aquilon où les Prophètes avaient signalé le trône de Satan [1], la source intarissable des maux ravageant l'univers [2]. L'appel de l'Esprit-Saint vous faisait apôtres, et les Apôtres ayant reçu ordre d'enseigner toutes les nations [3], vous alliez, dans la simplicité de votre obéissance, à celles qui n'étaient pas encore évangélisées. Cette obéissance, Rome, c'était son devoir, voulut l'éprouver, et reconnut qu'elle était sans alliage. Satan aussi le reconnut, à sa défaite ; car l'Ecriture avait dit : « L'homme obéissant racontera ses victoires [4]. » Autre puissance qui fut la vôtre, et que nous révèle encore l'Ecriture, disant : « Le frère aidé par le frère est comme une ville forte, et leurs conseils sont comme les barres des portes des villes [5]. » Chassé par plus fort que lui, le *fort armé* vit donc avec rage passer au Christ le domaine qu'il croyait posséder en paix [6], et ses dernières dépouilles, les peuples de l'aquilon, devenir comme ceux du midi l'ornement de l'Epouse [7].

Louez le Seigneur, toutes les nations; louez-le, tous les peuples [8]: toute langue confesse le Seigneur Jésus-Christ [9]. Comme monument de la victoire, le septénaire des langues sacrées se complète en ce jour [10].

1. ISAI. XIV, 13. — 2. JEREM. I, 14 ; XLVII, 2 ; etc. — 3. MATTH. XXVIII, 19.— 4. Prov. XXI, 28.— 5. *Ibid.* XVIII, 19.— 6. LUC. XI, 21-22. — 7. ISAI. XLIX, 12, 18. — 8. Psalm. CXVI, 1. — 9. Philipp. II, 11. — 10. Latine, Grecque, Syriaque, Copte, Ethiopienne, Arménienne et Slavonne.

Mais, ô Méthodius, ô Cyrille, au milieu même des Hymnes saintes que vous dédiait le Pontife souverain, un cri d'alarme a retenti : « Gardez à Dieu les peuples Slaves ! Il est urgent à vous de protéger vos dons. » Levez vos yeux, pourrions-nous en effet dire avec le prophète ; considérez, vous qui venez de l'aquilon : où est le troupeau qui vous fut donné, ce troupeau magnifique ? Quoi donc ! est-ce contre vous que vous l'avez instruit ? l'avez-vous armé pour votre perte [1] ? Profondeurs de Satan [2] ! le prince de l'aquilon a trop su réparer sa défaite ; et vos bienfaits, et la condescendance de Pierre, sont devenus par ses soins une arme de mort pour ces peuples auxquels vous aviez donné la vie. Détournée de sa voie, l'unité sainte que vous aviez fondée s'est traduite de nos jours, en caractères de sang, dans la formule d'un hideux panslavisme. Entre Byzance déjà de vos temps travaillée par le schisme, et l'Occident latin que l'hérésie devait lui-même plus tard affaiblir et démembrer, elle pouvait être, à son heure, un appui pour l'Eglise, un espoir de salut pour le monde. Perspectives séduisantes, que votre cœur sans doute avait rêvées, et qui, hélas ! ont abouti à ces atroces persécutions, scandale de nos temps, opprobre de la terre.

Réconfortez les exilés, soutenez les martyrs, gardez les restes d'un peuple de héros ; écartez de quelques autres la fatale illusion qui les solliciterait à courir d'eux-mêmes au-devant de la tyrannie ; pour tous que luise

1. JEREM. XIII, 20-21. — 2. Apoc. II, 24.

enfin le jour des justices du Seigneur, mais bien plutôt, s'il se peut, tout est possible à Dieu, celui de sa miséricorde, assez puissante pour changer les bourreaux sans frustrer leurs victimes. Serait-il donc arrêté que le poids des crimes d'un grand empire a trop fait pencher la balance du côté de la condamnation, pour que ses chefs ouvrent maintenant les yeux, et comprennent quel rôle pourrait être le leur en l'état présent du monde, si Pierre, qui leur tend les bras, voyait revenir à lui l'immense troupeau que paralyse le schisme ? Apôtres des Slaves, et en même temps citoyens de cette Rome où reposent près de celles de Clément vos reliques saintes, aidez les efforts du Pontife suprême cherchant à replacer sur la base où vous l'aviez établi l'édifice qui fut votre gloire.







APPENDICE [1]

LE VIII JUIN.

SAINT WILLIAM,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.



En tête des saints Confesseurs que l'Eglise admet dans les fastes de son Martyrologe, resplendit aujourd'hui le nom de William : « A York en Angle-« terre, proclame le livre d'or « de la noblesse des cieux, mémoire de saint « William, Archevêque et Confesseur, qui « entre autres miracles accomplis à son tom-« beau ressuscita trois morts, et fut inscrit « au nombre des Saints par Honorius III. »

L'Esprit divin, qui pare l'Eglise de la variété des vertus de ses fils [2], reproduit en eux la

1. Les deux notices qui suivent nous ayant été demandées pour l'Angleterre, nous avons cru devoir leur donner place en appendice dans l'édition française. — 2. Psalm. XLIV, 10 ; Apoc. XIX, 8.

vie de l'Epoux sous ses aspects multiples. Aussi n'est-il point de situation dans la vie, qui n'apporte avec elle un enseignement tiré de l'exemple donné par le Seigneur et ses Saints dans de semblables circonstances. Si vaste que soit sur cette terre le champ d'épreuve des élus, si multipliés et inattendus parfois qu'en puissent être les horizons, ici encore s'applique le mot de l'éternelle Sagesse : « Rien n'est nouveau sous le soleil ; et « nul ne peut dire : Voilà qui ne s'était pas « encore vu. Car déjà la même chose était « arrivée dans les siècles qui nous ont pré- « cédés [1] ».

Une croix miraculeuse avait signalé par son apparition l'élection de William au siège métropolitain d'York : présage de ce qu'allait être sa vie. La croix la plus lourde est bien celle, en effet, qui nous vient des serviteurs de Dieu, nos frères ou nos chefs dans l'ordre du salut ; or cette croix ne devait pas manquer à William. Pour notre instruction à nous, qui si facilement croyons avoir atteint, en fait de souffrances, la limite du possible, Dieu permit qu'à l'exemple de son Maître divin il épuisât la lie du calice, et fût pour les Saints mêmes un signe de contradiction et une pierre de scandale [2].

La promotion de l'élu d'York avait cependant été la joie de la plus nombreuse et de la plus saine partie du troupeau ; mais elle contrariait les vues diversement intéressées de plusieurs. Dans leur simplicité, quelques-unes des brebis prêtèrent l'oreille à des insi-

1. Eccle. I, 10. — 2. Luc. II, 34 ; Rom. IX, 33.

nuations perfides; elles crurent bien faire de travailler à briser la houlette qui les conduisait dans les pâturages du salut, et se laissèrent amener à formuler contre le pasteur de graves accusations. C'est alors qu'égarés par l'astuce des meneurs, on vit les plus vertueux personnages épouser leur cause, et mettre à la servir le zèle dont ils brûlaient pour la maison de Dieu. Après avoir entendu le jugement sans appel et si glorieux de la sainte Eglise en son Martyrologe, ce n'est pas sans un étonnement mêlé de stupeur que l'on trouve dans les lettres du temps des passages comme ceux-ci :

« Au très aimé Père et Seigneur Innocent par la grâce de Dieu souverain Pontife, Bernard de Clairvaux. L'archevêque d'York est venu vers vous, cet homme au sujet duquel bien des fois déjà nous avons écrit à Votre Sainteté. Cause bien malade que la sienne : comme nous l'avons appris par le témoignage d'hommes véridiques, de la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a pas de place saine en cette cause. Que vient chercher auprès du gardien de la justice cet homme dépourvu de justice [1] ? » Et recommandant les accusateurs au Pontife, l'Abbé de Clairvaux ne craignait pas de dire : « Si quelqu'un est de Dieu, qu'il se joigne à eux ! Si l'arbre stérile continue d'occuper la terre, à qui devrai-je en attribuer la faute, sinon à qui tient la cognée [2] ? »

Le Vicaire de Dieu, qui voit de plus haut et plus sûrement que les Saints eux-mêmes,

1. BERN. Ep. 346, *al.* 377. — 2. Ep. 347, *al.* 378.

n'ayant pas empêché la consécration de William : « J'ai appris ce qui est arrivé de cet archevêque, confiait Bernard à l'Abbé de Rievaulx, et ma douleur est extrême [1]. Nous avons travaillé autant que nous avons pu contre cette commune peste, et nous n'avons pas obtenu la mesure désirée ; le fruit de notre labeur n'en reste pas moins assuré auprès de Celui chez lequel aucun bien n'est sans récompense. Ce que les hommes nous ont refusé, j'ai confiance que nous l'obtiendrons de la miséricorde du Père qui est aux cieux, et que nous verrons déraciner ce figuier maudit [2]. »

Telles peuvent être quelquefois les erreurs des Saints. Erreurs cruelles, mais sanctifiantes, pour ceux qu'elles frappent ; et, consolation bien digne de ces autres Saints qu'elles éprouvent, persécutions où du moins l'offense de Dieu n'a nulle part.

Innocent II étant mort, Bernard, convaincu qu'il y allait de l'honneur de l'Eglise, reprenait plus instantes que jamais ses supplications près de Célestin II et de toute la cour Romaine : « Le monde entier connaît le triomphe du diable, s'écriait-il dans son zèle tout de flammes, et dont nous ne faisons qu'adoucir grandement l'expression virulente. Partout retentissent l'applaudissement des incirconcis et les larmes des bons... Si tel devait être le dénouement de cette cause ignominieuse, pourquoi ne l'avoir pas laissée à ses recoins ténébreux ? Ne pouvait-on faire évêque cet infâme, horreur de l'Angleterre,

1. Ep. 353, *al.* 379. — 2. Ep. 360, *al.* 380.

abomination de la France, sans que Rome même vît l'infection générale gagner jusqu'aux tombeaux des Apôtres [1] ?... Soit pourtant : cet homme a reçu une consécration sacrilège ; mais il sera plus glorieux encore de précipiter Simon du haut des airs, que de l'empêcher d'y monter. Sans cela, que ferez-vous des fidèles dont la religion estime ne pouvoir aucunement en sûreté de conscience recevoir les sacrements de cette main lépreuse ? Seront-ils donc forcés par Rome à plier le genou devant Baal [2] ? »

Rome cependant était lente à se laisser convaincre ; et ni Célestin, ni Lucius II qui vint après lui, ne trouvèrent dans les grands services et l'ascendant si justifié de l'Abbé de Clairvaux une raison suffisante pour porter une condamnation dont la justice n'était rien moins que prouvée à leurs yeux. Ce fut seulement sous le pontificat d'Eugène III, son ancien disciple, que des instances nouvelles [3] et réitérées [4] de saint Bernard obtinrent enfin la déposition de William, et son remplacement sur le siège d'York par le cistercien Henri Murdach.

« Tout le temps que dura son humiliation, rapporte Jean, Prieur d'Hagustald, William ne fit entendre ni murmure, ni plainte ; mais d'un cœur silencieux, son âme en paix sut garder patience. Il ne réclama point contre ses adversaires , bien plus, il détourna de ceux qui les appréciaient défavorablement son oreille et sa pensée. Aucun de ceux qui par-

1. Ep. 235. — 2. Ep 236. — 3. Ep. 239. — 4. Ep. 240 ; Ep. 252.

tageaient sa disgrâce ne se montrait si continuellement adonné au travail et à la prière [1]. »

Cinq ans après mouraient Eugène III, l'Abbé de Clairvaux et Henri Murdach [2]. William, élu de nouveau par les chanoines d'York, était rétabli dans la plénitude de ses droits métropolitains par Anastase IV. Mais Dieu n'avait voulu qu'affirmer ici-bas la justice de sa cause : trente jours après son retour triomphal à York, il mourait, n'ayant célébré que la fête de la Trinité sainte pour laquelle il avait souffert.

Voici les quelques lignes consacrées dans les Eglises d'Angleterre par la sainte Liturgie à rappeler les épreuves et la vertu de William.

BEATUS Gulielmus clarissimis ortus parentibus, scilicet patre Huberto Comite, et matre Emma Stephani regis sorore, summa virtutis laude adolescens floruit. Crescentibus autem meritis cum ætate, Eboracensis thesaurisarius effectus est : quo in munere ita se gessit, ut communis egentium pater ab omnibus haberetur. Neque enim ullum pretiosiorem thesaurum existimabat, quam seipsum opibus spoliare, quo facilius inopia laborantibus subveniret.

LE bienheureux William naquit de très illustres parents, ayant eu pour père le Comte Hubert, et sa mère Emma étant sœur du roi Etienne. La plus haute vertu brilla en lui dès son adolescence ; et ses mérites croissant avec l'âge, il fut fait trésorier d'York. Sa conduite fut telle en cette charge, que tous voyaient en lui le commun père des indigents. Le plus précieux trésor à ses yeux était, en effet, de se dépouiller lui-même pour secourir plus facilement ceux qui étaient dans le besoin.

1. JOAN. HAGUST. Hist. coæva. — 2. 8 juillet, 20 août, 14 octobre 1153.

SUR ces entrefaites, l'archevêque Turstin étant mort, il fut élu en sa place. Quelques membres du chapitre ayant été cependant d'un avis contraire, et saint Bernard attaquant son élection près du Siège apostolique comme contraire aux canons, il fut déposé par le Souverain Pontife Eugène III. Non seulement le saint homme n'en prit aucun chagrin; mais il vit dans ce dénouement l'occasion qu'il avait tant désirée de pratiquer l'humilité et de servir Dieu plus librement.

FUYANT donc les pompes du siècle, il se retira dans la solitude. Là, dégagé de tout souci des choses extérieures, il travaillait à son propre salut. Mais ses adversaires étant morts, il fut réélu archevêque d'un consentement unanime, et confirmé par le Pape Anastase. Peu après sa reprise de possession, il tombait malade, et plein de jours, cher à Dieu pour ses aumônes, ses veilles, ses jeûnes et ses bonnes œuvres, il quittait cette vie le six des ides de juin, l'an du salut onze cent cinquante-quatre.

CUM autem, defuncto Turstino Archiepiscopo, in ejusdem locum dissentientibus paucis e capitulo esset electus, electioni autem ut minus canonice factæ divus Bernardus apud apostolicam Sedem reclamasset, ab Eugenio Tertio Summo Pontifice exauctoratus est. Quæ quidem res huic sancto viro non modo nullam molestiam attulit, sed potius optatissimam humilitatis exercendæ, Deoque liberius inserviendi occasionem præbuit.

SÆCULI igitur pompas cum fugeret, in solitudinem secessit, ubi nullis exterarum rerum curis distractus, propriæ saluti invigilaret. Defunctis autem adversariis, archiepiscopus iterum summo omnium consensu eligitur, et ab Anastasio Pontifice confirmatur. Recepta autem sede, paulo post in morbum incidit, et dierum plenus, et eleemosynis, vigiliis, jejuniis, bonisque operibus Deo carus, ex hac vita migravit sexto idus junii anno salutis humanæ millesimo centesimo quinquagesimo quarto.

Vous avez su posséder votre âme, ô William ! Sous les assauts de la contradiction, vous avez joint l'auréole de la sainteté au caractère glorieux des Pontifes. Car vous aviez compris le double devoir qui s'imposait à vous, dès le jour où les suffrages d'une illustre Eglise étaient venus vous appeler, dans des circonstances difficiles, à la défendre ici-bas : d'une part, ne point vous refuser à l'honneur périlleux de revendiquer jusqu'au bout les droits de la noble Epouse qui vous conviait à son alliance ; de l'autre, montrer au troupeau, par l'exemple de votre soumission, que la meilleure cause n'est point dispensée de l'obéissance absolue des brebis comme des agneaux au pasteur suprême. Celui qui sonde les reins et les cœurs [1] savait jusqu'où l'épreuve pouvait monter, sans altérer l'admirable simplicité de votre foi, sans atteindre par suite le calme divin qui faisait votre force ; jaloux de vous élever au plus haut degré de la gloire près de l'autel des cieux, il vous assimila pleinement dans ce monde au Pontife éternel, méconnu, renié, condamné par les princes de son peuple. Votre refuge fut la maxime tombée des lèvres du Chef divin : « Apprenez de moi « que je suis doux et humble de cœur, et « vous trouverez le repos de vos âmes [2] ; » et ce joug qui eût écrasé nos faibles épaules, ce fardeau devant qui les plus forts auraient à bon droit tremblé, loin de vous abattre, eut pour vous tant de vraie suavité [3] que

1. JEREM. XVII, 10.— 2. MATTH. XI, 29.— 3. *Ibid.* 30.

votre marche en parut allégée, et que, de cette heure, on vous vit, non plus seulement marcher, mais courir comme un géant [1] dans la voie de tous les héroïsmes qui font les Saints.

Aidez-nous, ô William, à suivre de loin vos pas dans ces sentiers de douceur et de force. Apprenez-nous à compter pour peu les injures personnelles ; le Seigneur avait bien pénétré la délicatesse de votre grande âme, en permettant, ce qui eût été pour nous le comble de l'amertume, que les plus ardents de vos adversaires fussent des Saints éprouvés qui, dans leurs poursuites, ne voulaient qu'honorer votre commun Maître. L'huile mystérieuse, qui longtemps coula de votre tombeau, fut à la fois le signe de l'ineffable mansuétude qui vous avait valu cette persévérante simplicité du regard de l'âme, et le témoignage touchant rendu par le ciel à cette onction si contestée qui vous fit Pontife. Puisse-t-elle reprendre son cours béni ! Répandez-la sur tant d'âmes blessées, que l'injustice des hommes aigrit et désespère ; qu'elle coule à flots dans votre Eglise d'York, hélas ! loin aujourd'hui de votre soumission à Rome et de ses antiques traditions. Fasse Dieu qu'Albion laisse son linceul à cette tombe où les morts retrouvent la vie ! Que toute l'Eglise enfin obtienne par vous en ce jour augmentation de lumière et de grâce, à l'honneur de l'indivisible et pacifique Trinité qui reçut votre plus solennel et dernier hommage ici-bas.

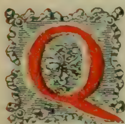
1. Psalm. XVIII. 6.



LE XXII JUIN.

SAINT ALBAN

PREMIER MARTYR DE L'ANGLETERRE.



QUE les cieux se réjouissent, que l'île des Saints triomphe, que l'univers entonne à sa suite un chant de victoire : partout enfin le sang du témoignage a rougi la terre ; Alban, protomartyr de la Bretagne féconde [1], scelle aujourd'hui la conquête de l'extrême Occident. Déjà sans doute et dès les premiers jours, sous les pas de l'Epoux venu jusqu'à elle dans sa course de géant [2], Albion avait multiplié les fleurs ; plus tard, Eleuthère, Lucius, avaient par d'autres plants accru les charmes du jardin nouveau où, loin de la stérile Judée, l'Homme-Dieu oubliait les dédains de la fille de Sion. Mais si Jésus aime les parterres d'où s'exhale le parfum de la confession et de la louange [3], les fleurs de la paix ne sauraient pourtant seules composer le diadème de ce Fils très puissant du Dieu des armées [4] ; le sang versé par lui au grand combat a relevé la beauté qu'il tenait de sa Mère [5] ; et, pour lui complaire, la parure de l'Epouse doit joindre

1. VEN. FORTUN. De Virginit. 155. — 2. Psalm. XVIII, 6. — 3. Cant. VI, 1. — 4. Psalm. XLIV, 4. — 5. Cant. V, 10.

aussi l'éclat de la pourpre à la blancheur des lis [1].

Gloire donc au protomartyr ! gloire à celui par qui Albion, pleinement prête pour les noces de l'Agneau, marche l'égale des plus illustres Eglises et s'assied avec elles au banquet des forts [2]. Du haut du ciel, le chœur glorieux des Apôtres et la blanche armée des Martyrs tressaillent comme aux plus beaux jours de cette lutte de trois siècles, qui semble ne s'être tant prolongée que pour permettre à l'antique Bretagne d'avoir aussi sa part au triomphe. Car la persécution va maintenant finir ; et c'est du sol breton, touché en dernier lieu par la vague du sang des martyrs, que s'élèvera la délivrance. Le 22 juin 303, sur les bords d'un affluent de la Tamise, Alban, nouvel Etienne, meurt en priant pour ses bourreaux ; le 25 juillet 306, Constantin, échappé aux embûches de Galère, est proclamé dans York, et c'est de là qu'il part pour arborer dans le monde entier l'étendard du salut.

Mais voici qu'aux combats d'où la Croix est sortie victorieuse, succède la lutte de l'hérésie qui donne à Satan le pouvoir de reprendre sur Dieu les nations que le baptême avait acquises à son Christ. Tandis que l'Orient s'égare dans la méconnaissance du mystère de l'Homme-Dieu, l'Occident se heurte à la notion du libre arbitre et de la grâce : fatale pierre d'achoppement que l'ennemi retrouvera plus tard. Pour le moment, rejetée de l'Eglise avec Pélage qui l'avait

1. Cant. VI, 6. — 2. Apoc. XIX, 7.

lancée, elle ne produit qu'un ébranlement passager. Or le point d'arrêt des efforts de l'enfer est ici derechef le tombeau d'Alban : les derniers troubles causés par l'attaque pélagienne viennent s'éteindre et mourir à cette tombe. Aussi, députés par le continent pour soutenir au delà du détroit la cause de la grâce, est-ce au martyr breton que Loup de Troyes et Germain d'Auxerre défèrent l'honneur de la victoire qui donne la paix à l'Eglise d'Occident. Et pour montrer que cette seconde défaite de l'enfer était bien le complément de celle qui, un siècle plus tôt, avait terminé l'ère sanglante, on vit les deux saints évêques ouvrir avec respect la glorieuse tombe, et réunir aux restes du héros des reliques de ses prédécesseurs les Apôtres et les saints Martyrs, dont le triomphe se trouvait ainsi définitivement affermi.

Le puits de l'abîme était fermé pour mille années [1] : années de puissance et d'honneurs pour Alban, que les divers peuples appelés à se succéder dans la grande île britannique révérèrent à l'envi. L'Anglo-Saxon dépassa le Breton dans les magnificences de la basilique qui remplaça la première église bâtie, sur le tombeau du martyr, au siècle même de son triomphe ; le Danois voulut faire du saint corps sa plus noble conquête ; et sous les princes Normands, l'abbaye fondée par Offa de Mercie vit les papes et les rois élever de concert au plus haut point ses prérogatives et sa gloire. Il n'y eut point, au delà de la Manche, d'église monastique qui fût compa-

1. Apoc. xx, 3.

rable à celle-ci en privilèges [1]; et de même que le bienheureux Alban était reconnu comme le premier martyr de l'Angleterre, de même l'Abbé de son monastère était tenu pour le premier en dignité parmi les Abbés du royaume [2].

Alban avait régné mille ans avec le Christ [3]. L'époque était arrivée où devait se rouvrir pour un temps le puits de l'abîme, où Satan déchaîné allait séduire de nouveau les nations. Vaincu jadis par les Saints, puissance lui était donnée de reprendre la guerre et de les vaincre à son tour [4]. Le disciple n'est point au-dessus du maître [5] : comme le Seigneur, Alban fut rejeté par les siens. *Haï sans cause*, il vit détruire le monastère illustre, orgueil d'Albion dans les beaux temps de son histoire ; à grand'peine fut sauvée la vénérable église où si longtemps l'athlète de Dieu avait reposé, répandant au loin ses bienfaits. Mais lui-même, qu'eût-il fait dans ce sanctuaire où des rites étrangers venaient bannir ceux des aïeux, et condamner la foi pour laquelle les martyrs étaient morts ? Alban fut chassé avec honte, et ses cendres jetées au vent.

La trop courte Légende dédiée par l'Angleterre fidèle à son protomartyr, résume ainsi les combats de l'athlète du Seigneur.

Au temps où les édits des empereurs Dioclétien et	Albanus, cum imperatorum Diocletiani

1. Matth. Paris. edit. 1684, p. 1020. — 2. Ex regest. Honor. III. Privileg. de omnibus libertatibus S. Albani. — 3. Apoc. xx, 4. — 4. *Ibid.* xiii, 7. — 5. Johan. xv, 18-25.

et Maximiani mandata adversus Christianos sævirent, paganus adhuc clericum quemdam persecutores fugientem hospitio recepit. Quem dum orationibus continuis ac vigiliis die noctuque studere conspiceret, subito divina gratia respectus, exemplum fidei ac pietatis ejus cœpit æmulari, ac salutaribus ejusdem exhortationibus paulatim edoctus, relictis idololatriæ tenebris Christianus integro ex corde factus est.

Maximien sévissaient contre les chrétiens, Alban, païen encore, reçut dans sa maison un clerc qui fuyait les persécuteurs. A la vue de cet homme adonné jour et nuit aux veilles et à la prière, il fut soudain touché de la grâce divine et pris du désir de partager sa foi et sa piété. Instruit peu à peu par ses salutaires exhortations, il quitta donc les ténèbres de l'idolâtrie et se fit chrétien de tout cœur.

CUM autem hunc clericum persecutores quærerent, et ad tugurium Albani pervenissent, hic se pro hospite et magistro suo ipsius habitu, id est caracalla, indutus militibus exhibuit ; a quibus loris revinctus ad judicem ductus est. Qui cum illudi se cerneret, cædi sanctum Dei confessorem a tortoribus præcepit, ac demum cum tormentis illum superari, vel a cultu Christianæ religionis revocari non posse perciperet, capite eum plecti jussit.

CEPENDANT les persécuteurs, à la poursuite de ce clerc, parvinrent à l'habitation d'Alban. Revêtant la casaque qui servait d'habit à son hôte et son maître, il se présenta en sa place aux soldats qui le lièrent et l'amenèrent au juge. Celui-ci, se voyant trompé, commanda aux bourreaux de frapper le saint confesseur, et enfin, constatant qu'on ne pouvait triompher de lui par les tourments ni le détourner de son attachement à la religion chrétienne, il le condamna à avoir la tête tranchée.

CUM igitur ad verticem vicini montis Alba-

ALBAN étant donc arrivé au sommet d'une montagne

voisine, l'exécuteur qui devait le frapper, poussé par un mouvement divin, jette son glaive et se prosterne aux pieds du Saint, avec la volonté de plutôt mourir lui-même en la compagnie du martyr ou en sa place. Décapité néanmoins au lieu même, Alban reçut la couronne de vie promise par Dieu à ceux qui l'aiment. On décapita également ce soldat qui avait refusé de frapper le confesseur; bien qu'il n'eût pas été lavé dans les eaux du baptême, il n'en demeure pas moins assuré toutefois qu'il fut purifié par le bain de son sang et rendu digne d'entrer dans le royaume des cieux. Le martyre d'Alban eut lieu près de Vérulam, le dix des calendes de juillet.

nus pervenisset, carnifex, qui illum percussurus erat, divino admonitus instinctu, projecto ense, pedibus sancti advolvitur, desiderans ut cum martyre, vel pro martyre ipse potius moreretur. Decollatus autem Albanus ibidem, accepit coronam vitæ quam repromisit Deus diligentibus se. Decollatus est et miles ille, qui Dei confessorem ferire recusavit : de quo nimirum constat, quod etsi fonte baptismatis non est ablutus, sui tamen est sanguinis lavacro mundatus, ac regni cœlestis dignus factus ingressu. Passus est autem Albanus juxta Verolamium die decimo calendarum juliarum.

J'ÉTAIS *étranger, et vous m'avez reçu,* dira le Seigneur à ses élus au grand jour du jugement [1]; et les élus auront besoin que le Seigneur explique sa divine parole, et leur dise que ce qu'ils ont fait au plus petit de ses frères, c'est à lui qu'ils l'ont fait. Pour vous, ô Alban, vous le savez à l'avance; l'heure suprême où méchants et bons entendront la sentence éternelle, ne révèlera au monde sur ce point que ce qui fut l'expérience de vos premiers pas dans les voies du salut. En

1. MATTH. XXV, 25.

abritant dans votre maison, païenne encore cet inconnu qui fuyait les bourreaux, vous pensiez ne céder qu'aux instincts d'un cœur naturellement généreux et fidèle aux lois de l'hospitalité. Pourtant c'était un bien autre inconnu qul frappait alors à la porte de votre demeure ; lorsque partit l'ctranger, le Christ même était devenu votre hôte. Bientôt il vous conviait en retour à habiter dans sa propre maison, et la triomphale porte du martyre vous donnait accès au palais des cieux.

Tracée par votre sang, la route qui mène à Dieu est largement ouverte dans la grande île. Longtemps l'ennemi sembla ne pouvoir y dresser ses embûches. On vit y entrer à flots pressés vos concitoyens de la terre. Des peuples que vous n'aviez pas connus vinrent à leur tour, estimant à honneur de rattacher au nom d'Alban leurs origines, laissant passer le droit de la conquête après celui dont faisait preuve le cœur de fils qui battait en eux pour le protomartyr. Ainsi fûtes-vous et la tige de cette efflorescence surnaturelle qui fit l'Ile des Saints, et l'unité de la nation elle-même dans les phases si diverses de son histoire. Près du lit de repos où vous attendiez la résurrection, dans le temple splendide que vous dédièrent les peuples reconnaissants, vous aviez convié les fils de Benoît au ministère de la divine louange pour célébrer les bienfaits du passé, les bénédictions de chaque jour, et mériter à la patrie la continuation des faveurs du ciel. Ils étaient grands les siècles où, par ses Saints, Dieu gouvernait ainsi le monde ; et bien triste est l'égarement de ceux qui pensent avoir servi la cause du Seigneur

et celle des peuples, en supprimant les hommages rendus par les générations qui nous ont précédés à ces illustres protecteurs.

O Alban, traité comme l'a été le Roi des Saints, comme lui aussi ne vous souvenez point des injures. Protomartyr, bien plutôt applaudissez aux triomphes de ces autres athlètes qui sont venus renforcer la phalange placée sous votre commandement dans l'éternelle patrie. Et si l'ère des martyrs semble une fois de plus close pour un temps, considérez ceux de vos enfants dont la constance a survécu à tant d'assauts ; bénissez les familles dans lesquelles vit toujours la foi des vieux âges : nobles races, dont mille fois les pères s'exposèrent comme vous à la mort pour abriter les ministres du Seigneur ; maintenez les nouveaux fils du cloître à la hauteur des traditions dont le dépôt leur fut confié au sein de la tempête ; multipliez sur tous les points les ouvriers appelés à réparer les ruines.

De nouveau retentit dans Albion la voix du Seigneur. Et comme si Dieu voulait que son histoire encore ici se rattachât à la vôtre, la sainte vertu de l'hospitalité, qui fut pour vous le principe du salut, a été pour elle dans nos temps l'occasion du retour aux croyances des ancêtres. Comme vous elle a reçu les prêtres venus d'au delà de la mer et que chassait la persécution ; comme vous déjà ne semble-t-il pas qu'elle ait entendu la divine parole : *J'étais étranger, et vous m'avez accueilli ?* Puisse-t-elle, comme vous toujours qui êtes son protecteur et son père, aller jusqu'au bout de l'invitation céleste, et conclure avec

l'antique rédacteur des Actes de votre martyre : « La vérité connue sera la joie de notre île ; grande sera l'allégresse, lorsque seront brisés les liens du mensonge! Pour moi, sans plus tarder, j'irai à Rome, j'y laisserai mon erreur, j'y mériterai la réconciliation et le pardon de mes fautes ; ce livre même qui est dans mes mains, je le présenterai à la revision de ceux qui sont dans cette ville : afin que s'il renferme quelque chose d'autrement dit qu'il ne convient, le Seigneur Jésus-Christ daigne par eux le corriger, lui qui, étant Dieu, vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen [1]. »

1. Acta S. S. Albani, Amphibali et Sociorum, anno DXC Anglice scripta, V, 46. BOLLAND. Junii IV, p. 159.

FIN DU TOME TROISIÈME.



TABLE DES MATIÈRES.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



Poitiers. — Librairie H. Oudin, éditeur.



